Maurice
DENUZIÈRE

Rive-Reine

roman

HELVÉTIE

* *

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

SÉRIE HELVÉTIE

Epigraphe

Dédicace

Première époque - La Saison des chimères

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

Deuxième époque - Le Sens des affaires

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

Troisième époque - L’Âge de raison

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

REMERCIEMENTS

GLOSSAIRE DES MOTS DÉFINIS DANS LE PREMIER TOME

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Du même auteur

© Librairie Arthème Fayard, 2010,
pour la présente édition revue et corrigée.
978-2-213-66043-1

SÉRIE HELVÉTIE

Nouvelle édition revue et corrigée

Tome premier

helvétie (1800-1819)

Tome deux

rive-reine (1819-1833)

Tome trois

romandie (1833-1847)

Tome quatre

beauregard (1848-1865)

Chaque volume peut être lu indépendamment des autres.

La liste des ouvrages du même auteur figure en fin de volume.

Mon lac ! vers tes rivages

Que j'aime à revenir !

Au loin sur d'autres plages

Je suis las de courir.

Pourquoi de la tempête

Aller braver les coups,

Quand on a sur sa tête

Un ciel si beau, si doux ?
Louis Durand (1818-1842), poète veveysan,

Au Léman.

[…] ce peuple a une aptitude générale à entrer dans le sens intime de tous les autres, et nul n'est plus attaché à lui-même, ni plus uniquement helvétien.

Helvétien, c'est là sa seule généralité.
Juste Olivier (1807-1876), écrivain vaudois,

Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire.

J'avais choisi pour ma retraite le pays de Vaud et jamais je ne me suis repenti un seul instant de ce choix. La tranquillité du gouvernement, un peuple aimable, une société douce et facile, la politesse réunie avec la simplicité des mœurs, voilà les objets que j'ai cherchés à Lausanne et que j'aurais difficilement rencontrés ailleurs.
Edward Gibbon (1737-1794), historien anglais,

Journal.

© Éditions Denoël, 1994.

Avertissement

Ce livre est un roman, genre littéraire dans lequel on classe
habituellement les œuvres de fiction.

Dans cet ouvrage, la fiction se mêle étroitement à la réalité historique,
de la même façon que les personnages imaginaires en côtoient d'autres,
qui ont vécu l'adolescence de la Suisse moderne.

Si, d'aventure, un lecteur vagabond et curieux
longe les berges du Léman, entre Vevey et Pully,
il apercevra peut-être, au cœur du vignoble de Lavaux,
une vieille et mystérieuse bâtisse.

C'est dans ce décor,
à l'heure mauve du crépuscule sur le Léman,
que se plaît à revenir le fantôme mélancolique de Charlotte,
la dame de Belle-Ombre, dont voici l'histoire.

À Madeleine,
plus maman que belle-mère,
prime lectrice,
ce roman
dont elle ne saura jamais la fin.

Première époque

La Saison des chimères

1.

La lagune exhale, en automne, une odeur composite. Eaux rances, bois pourrissants, relents marins, pierres immergées, mousses humides : c'est l'haleine de Venise. Tout Vénitien de retour au pays la perçoit au moment d'abandonner la terre ferme.

Abaissant la vitre de la diligence, un voyageur, citoyen de la Sérénissime, silencieux depuis Vérone, invita Axel Métaz à humer l'air tiède.

– *Odor di Venezia, odor di femina !* s'exclama-t-il. Ah ! l'odeur de la femelle… Un peu trivial, n'est-ce pas, notre dicton en vieux vénitien ! ajouta-t-il, dans un français chantant.

Le jeune Vaudois sourit, mit le nez à la portière, aspira un grand coup et remercia son vis-à-vis pour cette initiation concluante. Il souhaita, sans le dire, que les Vénitiennes aient, en ce mois d'octobre 1819, appris à masquer par de plus suaves fragrances le fumet de leur cité !

Le lac Léman, sur les rives duquel Axel Métaz avait grandi, ne répandait une vague odeur de poisson que la veille d'une ondée orageuse. Les Veveysans disaient alors : « Le lac sent, la pluie est pour demain. »

Comme il ne souhaitait pas plus engager la conversation, à un quart d'heure de l'arrivée, qu'il ne l'avait fait depuis le départ de Milan, Axel se replongea dans la lecture de la traduction française de *Childe Harold's Pilgrimage*, qui venait d'être publiée par le libraire parisien Pierre-François Ladvocat. Le livre, à reliure de maroquin rouge, lui venait de son ancien précepteur, Martin Chantenoz, l'homme par qui le scandale était arrivé, deux mois plus tôt, dans la famille Métaz[1]. Le mentor, maintenant déchu, tenait Byron pour le premier poète du siècle et le meilleur introducteur à la vie vénitienne.

Alors qu'approchait la lagune, au milieu des buissons et des saules, Axel se répéta les premiers vers du *Chant Quatrième*, guettant l'instant où il pourrait, à son tour, voir « sortir la ville du milieu des vagues, comme si la

baguette d’un enchanteur l’eût élevée tout à coup[2] ». Agacé par les bavardages de ses compagnons de voyage, que la perspective d’un repos mérité, après plus de soixante-douze heures passées dans une voiture lente et cahotante, rendait encore plus volubiles, Axel redoutait une déconvenue. Ses premiers regards sur la cité des Doges lui confirmeraient-ils la vision byronienne ?

Il ne fut pas déçu. Avant même de fouler le terre-plein pavé du terminus des diligences, la lointaine perspective d’une cité plate, composé fluide de terre et d’eau, lui apparut. Des fantômes de cheminées en forme d’entonnoir, des clochers et des tours vibraient, mirage ocre, dans les vapeurs de l’après-midi ensoleillé. Il sut qu’il abordait un archipel hors du temps, où rêve et réalité pouvaient se confondre.

Dès qu’ils eurent mis pied à terre, les voyageurs se trouvèrent livrés à ces scapins de la lagune, sans qui rien ne se fait à Venise : les gondoliers. Jaillissant de leurs esquifs de laque noire armés, à la proue, d’un fer dentu, ils imposaient plus qu’ils n’offraient leurs services. Axel constata que les rares voyageurs étrangers ne choisissaient pas leur batelier mais que ces derniers s’emparaient avec une autorité désarmante des arrivants, à leur convenance. Prompts à évaluer au premier coup d’œil la qualité d’un bagage, l’élégance d’une toilette, la coupe d’une redingote, le moelleux d’un plaid, la valeur d’un sautoir ou d’une canne à pommeau d’ivoire, les gondoliers étaient capables de désigner, d’instinct, l’habitué des voyages, qui met avec aisance la main au gousset, le bourgeois pingre, prévenu contre la roublardise du petit peuple et qu’accompagne une épouse résignée, les jeunes mariés en voyage de noces, fébriles et empruntés, le couple illégitime pressé de cacher sous le sombre dais du felze un bonheur coupable, le négociant enrichi et hâbleur qui, pour n’être jamais sorti de sa province, se prend pour le Grand Turc, se donne des manières de prince mais compte comme un boutiquier, le peintre venu respirer à Venise le génie de Titien ou de Tiepolo, l’aventurier cupide attiré par les *ridotti*[3] clandestins, l’exilé ou le fuyard qui se perdra dans le dédale des canaux et des *calle*[4], le libertin jouisseur, pourvu d’adresses déjà connues de Casanova où l’on satisfait tous les caprices des sens, y compris les plus inattendus, le célibataire dilettante aisé, qui prend le temps de vivre et que

l’on devine ouvert à toutes les suggestions. C’est dans cette dernière catégorie que les gondoliers rangèrent, d’office, Axel Métaz. Le carrick qu’il avait revêtu, souvenir des largesses passées de lord Moore, et l’air distant qui lui était naturel firent classer le Vaudois comme Anglais, nationalité très prisée à Venise.

De ceux qui l’approchèrent en proposant de le conduire à l’hôtel, Axel allait retenir le plus âgé, peut-être parce qu’il lui trouvait une vague ressemblance avec le père Blanchod, quand le Vénitien à l’odorat subtil lui offrit de le transporter jusqu’à son hôtel.

– Ma barque est à votre disposition, monsieur, consentez que je vous conduise à Venise, proposa-t-il en désignant une gondole pourvue de lanternes d’argent.

Axel, qui, pour la première fois depuis longtemps, jouissait de la sensation d’être libre et apaisé, eut envie de décliner poliment l’offre. Mais il voyageait de jour et de nuit depuis une semaine et ne se sentait guère à l’aise dans des vêtements fripés. Il n’aspirait qu’à faire au plus tôt une toilette complète avant de se glisser dans un lit pour oublier le trot des chevaux. Si la première partie du voyage, de Lausanne à Milan, et le franchissement des Alpes par la belle route du Simplon, conçue par Napoléon et construite par l’ingénieur Nicolas Céard, n’avait pris que quatre-vingt-quatre heures, dans une diligence de la société Allard, solide, bien suspendue et confortable, le trajet de Milan à Fusina, que les initiés appelaient la Chafousina, lui laissait un détestable souvenir. Le manque de ponctualité des maîtres de poste, Piémontais ou Lombards, les ruptures d’attelage, les bris de roue, la désinvolture des conducteurs et la grossièreté des postillons auraient rendu casanier le plus impénitent voyageur. Aussi accepta-t-il, après une hésitation, l’offre de l’Italien. D’un claquement de doigts et d’un geste, l’homme ordonna à ses bateliers de charger les bagages du Vaudois sur sa gondole. C’est alors qu’un officier autrichien, flanqué d’un carabinier vénitien, vint contrôler le passeport d’Axel.

Ce dernier savait qu’en 1815, lors du congrès de Vienne, les hauts prébendiers des princes et des monarques, destructeurs du grand rêve napoléonien, avaient livré, entre deux valses et deux dîners, la Lombardie et la Vénétie aux Habsbourg, rendu la Sardaigne et le Piémont au duc de

Savoie, donné la Finlande et la Pologne au tsar, Aix-la-Chapelle et le tombeau de Charlemagne à la Prusse. Aussi le jeune homme ne fut-il pas étonné de se voir demander ses papiers, comme dix fois depuis qu'il était entré en Italie, par un officier portant l'uniforme blanc et le shako orné de l'aigle à deux têtes des Habsbourg.

Pendant que le militaire examinait les documents, le cicérone d'Axel marqua quelque impatience.

– *Ecco*[5] *!* Quand serons-nous débarrassés de ces lourdauds ? Ils voient partout des espions, nous accablent d'impôts et brident notre commerce, souffla-t-il avec humeur.

Les formalités accomplies, le Vénitien invita Axel à descendre du quai dans la gondole. Il tendit la main au jeune homme, surpris par le balancement souple du bateau, et l'aida à s'installer commodément. Bien calé sur la banquette de cuir aux accoudoirs capitonnés, Axel caressa les chevaux marins de bronze doré plantés dans les plats-bords : de leur mors disproportionné partait un gros cordon torsadé de velours cramoisi qui donnait au bateau un air de carrosse flottant. Se penchant légèrement, il trempa la main dans l'eau et se mouilla le front. Ce geste suscita un sourire sur les lèvres de son hôte.

– Je vois que vous connaissez les usages, monsieur. Venise vous en sera reconnaissante. Où dois-je vous conduire ?

– Ma chambre est réservée à l'hôtel de l'Europe[6], sur le Grand Canal, près de la piazzetta San Marco, à ce qu'on m'a dit.

– Excellent hôtel. C'est l'ancien palais gothique des Giustiniani. Il date du xv^{e} siècle. Ce sont leurs héritiers, les banquiers Levi, qui l'ont sauvé de la ruine et transformé en hôtel. C'est là que descendent M. de Chateaubriand et tous les artistes qui viennent jouer ou chanter au théâtre de la Fenice. Vous auriez aussi pu choisir le Leone Bianco, près du Rialto, c'est là qu'a habité, la première semaine de septembre, un fameux peintre anglais, M. Turner. On dit qu'il a peint à l'aquarelle ou dessiné, en cinq jours, tous les palais de Venise ! Mais vous constaterez vous-même que nous autres, Vénitiens, exagérons poétiquement tout ce qui flatte notre cité !

Tandis que la gondole s’éloignait du quai dans un clapot rythmé, Axel observa les gestes des gondoliers. L’un à l’avant, l’autre à l’arrière, ramant sur les bords opposés, faisaient glisser la gondole sans effort apparent. Figés dans une enjambée hiératique, les hommes pesaient sur la longue rame soutenue par une potence de forme élégante, que le Vénitien nomma *forcola*, la fourche, avec un balancement du buste dont on devinait qu’il leur était aussi naturel que la respiration. Tous deux grands, secs mais robustes, visage de cuir tanné, mains puissantes, coiffés d’un bonnet rouge d’où débordait une toison bouclée et drue, ils portaient une chemise blousante blanche, à col marin et larges manches, serrée à la taille par une ceinture de laine rouge qui soulignait l’étroitesse des hanches, moulées dans un pantalon à pont.

– Ils sont frères jumeaux, dit le Vénitien, qui avait remarqué l’intérêt de son passager pour les gondoliers.

Puis, tendant à Axel un bristol gravé :

» Voici ma carte, monsieur. Si vous avez besoin d’une introduction, ne manquez pas de faire appel à moi. J’appartiens à une vieille famille vénitienne et je serai trop heureux de rendre service à un jeune étranger.

Axel lut : « Gianfranco Brandolini. Avvocato. Palazzo Brandolini. »

Depuis son séjour en Angleterre, Axel Métaz disposait aussi de cartes de visite. Lord Christopher Moore lui en avait offert un cent chez son graveur et le jeune homme fut bien aise de pouvoir, sur-le-champ, rendre sa politesse au Vénitien.

– Ainsi, vous êtes citoyen de la Confédération suisse. Heureux pays à ce qu’on dit ! Vous ne connaissez pas l’humiliation d’être occupés par une armée étrangère et soumis à des lois contraignantes et ruineuses.

Axel Métaz reconnut que les épreuves subies par les cantons suisses, du fait de la Révolution française et des guerres de l’Empire, étaient peu de chose par rapport à ce qu’avaient éprouvé les peuples engagés dans les batailles du commencement du siècle et les villes qui, comme Venise, avaient été annexées, assiégées, occupées, alternativement, depuis 1792, par les Français et les Autrichiens.

Comme la gondole s’engageait dans le canal de la Giudecca, la ville perdit peu à peu sa fluidité et Axel vit se préciser les contours des constructions qui prirent du relief et se révélèrent dans leur diversité. En approchant de la pointe de la Douane, l’avocat cita en les désignant : la piazzetta San Marco, les colonnes de saint Marc et saint Théodore, le campanile, le palais des Doges et, en arrière-plan, les coupoles dorées de la basilique San Marco.

Axel se dit que Venise paraissait une cité encore plus étonnante qu’il ne l’imaginait quand sa défunte grand-tante, Mathilde Rudmeyer, lui montrait des gravures et des aquarelles rapportées d’un voyage dont elle parlait comme d’un séjour dans l’Éden. Sachant maintenant l’étrange, et parfois lancinante, obstination des souvenirs, il comprit soudain, à la vue de ces palais aux façades lézardées, d’où se dégageait, en dépit d’un beau soleil d’automne et du va-et-vient de nombreuses embarcations, un sentiment de lassitude et de mélancolie, que l’émotion de tante Mathilde, quand elle évoquait Venise d’une voix émue, traduisait un bonheur passé, bref, secret et incommunicable au garçonnet qu’il était alors.

Incapable de définir son propre émerveillement, Axel, par la pensée, emprunta encore à Byron : « Dix siècles étendent leurs sombres ailes autour de moi, et une gloire mourante sourit à ces temps éloignés où maintes contrées subjuguées admiraient les monuments de marbre du lion ailé de Venise, qui avait assis son trône au milieu de cent îles. Elle semble une Cybèle des mers sortie tout à l’heure de l’Océan, avec sa tiare d’orgueilleuses tours dans un lointain aérien, majestueuse dans sa démarche comme la souveraine des eaux et de leurs divinités. »

Il se récita ainsi son bonheur d’être à Venise tandis que Gianfranco Brandolini, sachant par expérience l’émotion que suscitait chez l’étranger une première arrivée par la lagune, se taisait, heureux de constater qu’en dépit de ses malheurs présents et d’un déclin avéré sa ville conservait intact le pouvoir de fascination auquel tant de visiteurs avaient été sensibles après Pétrarque, Commynes, le président de Brosses, Goethe, Chateaubriand et ce lord Byron qui n’en finissait pas de créer du scandale ! Il s’adressa en dialecte à ses gondoliers et ceux-ci se mirent à chanter des stances du Tasse que reprirent bientôt, leur donnant la réplique, d’autres gondoliers qui,

comme eux, poussaient leur bateau vers la piazzetta et l'entrée du Grand Canal.

Quand la gondole eut laissé sur la gauche une tour surmontée, en guise de girouette, du génie de la fortune et, sur la droite, l'île-église de San Giorgio, pour se ranger devant la porte d'eau de l'hôtel de l'Europe, Axel eut le temps d'apercevoir la première courbe du Grand Canal. L'admiration devint éblouissement. Tous ces palais, pièces montées ocre ou sang-de-bœuf, défraîchies et lézardées, posées sur un miroir liquide verdâtre, semblaient abriter une vie mystérieuse et, à coup sûr, opulente et raffinée.

– Je ne pouvais imaginer cité plus étonnante…, décor plus somptueux. Venise est-elle de ce monde ou appartient-elle à l'univers des sortilèges, monsieur ? s'exclama Axel, que son tempérament réservé ne poussait pas, d'ordinaire, à l'enthousiasme.

Le Vénitien s'inclina, comme si le compliment allait à sa personne.

– Quand vous aurez appris à connaître Venise, monsieur, vous l'aimerez d'amour et quand vous la quitterez, ce sera un arrachement ! Mais il faut apprendre Venise…

– Je ne souhaite qu'apprendre, monsieur, coupa Axel.

Les bateliers ayant déchargé les bagages du Vaudois sur une jetée de planches, perron d'eau de l'hôtel, deux valets, aux ordres d'un portier arrogant, s'en emparèrent aussitôt. Debout dans la gondole, le Vaudois se préparait à prendre congé de son hôte quand Gianfranco Brandolini le retint familièrement par le bras.

– *Voglia scusarmi, signore*. J'ai remarqué votre regard bicolore, dit-il, un peu confus, mêlant italien et français.

– Ah ! Il arrive que les gens s'en aperçoivent et que certains me le rappellent, au cas où je l'aurais oublié, répondit un peu sèchement Axel, que toute allusion à son œil vairon agaçait.

L'avocat ne releva pas le ton et reprit, aimable :

– À Venise, on dit que c'est le regard vainqueur du condottiere Bartolomeo Colleoni, dont la statue par Verrocchio orne le campo Zanipolo.

Comme ce grand mercenaire a laissé toute sa fortune à Venise, nous voyons toujours ceux qui nous arrivent avec l'œil vairon comme porteurs de *buona fortuna*. Aussi, permettez-moi de vous proposer, pour apprendre Venise, si vous le souhaitez, le meilleur professeur qui soit, mon cousin le comte Ugo Malorsi et Roberto, dit Berto le gondolier, qui est un homme sûr. Car tous les gondoliers ne le sont pas et il se trouve parmi eux de fieffés coquins, qui ne pensent qu'à filouter les étrangers.

Axel, rasséréné, remercia.

– Et où puis-je rencontrer le comte Malorsi et Roberto, le gondolier, s'il vous plaît ?

– Mon cousin sirote, chaque jour vers midi, un punch à l'alkermès au café Florian, sous les Procuratie Nuove, place Saint-Marc, on vous indiquera. Quant à Berto, je l'enverrai prendre vos ordres, demain, en fin de matinée. Si cela vous convient, bien sûr ?

Cela convenait et, après un dernier au revoir, Axel pénétra dans l'hôtel. Le Vénitien, correspondant de Laviron-Cottier, banquier genevois des Métaz, avait sans doute annoncé quelque nabab helvète en retenant la chambre d'Axel. Du directeur à la femme de chambre, tout le personnel eut, pour le jeune Veveysan, les égards dus aux princes. Parmi les choses qu'Axel devait bientôt apprendre à Venise figurait la propension à l'obséquiosité chez tous ceux qui vivaient d'une industrie nouvelle : le tourisme. Courtoisie exagérée et courbettes se réduisaient sensiblement au bout de quelques jours, si les pourboires n'étaient pas à la hauteur des salamalecs et des attentions !

Ayant fait toilette, Axel commanda un dîner copieux, composé d'un potage nommé minestrone, de charcuterie, d'un poulet parfumé aux herbes, d'une grappe de raisin doré aux grains énormes dont la pulpe lui parut beaucoup plus sucrée que celle du raisin de Belle-Ombre. Quant au vin blanc contenu dans une bouteille à col haut et fin, serrée dans un fourreau de paille, il se révéla plus capiteux que ceux des vignes de Lavaux. La chambre, aussi vaste qu'une salle de l'Académie de Lausanne, dont le plafond à caissons devait se trouver au moins à trois mètres du plancher,

était pourvue d’une cheminée à manteau de marbre et d’un lit à baldaquin où quatre personnes eussent tenu à l’aise. Les boiseries d’acajou, les lourdes portes à loquet de bronze, les copies de Canaletto accrochées aux murs, le parquet ciré et glissant comme une patinoire conféraient au lieu une noblesse palladienne et un confort désuet. Deux portes-fenêtres ouvrant sur d’étroits balcons à balustres trilobés donnaient sur un quai animé et, par-delà, sur la lagune où circulaient d’innombrables bateaux de toute taille. Ce ballet nautique n’allait pas sans cris, appels, insultes et chansons, tout gondolier étant ténor ou baryton. Accoudé à la balustrade, Axel suivit la lente descente d’un crépuscule cuivré sur la basilique blanche de San Giorgio Maggiore, sanctuaire insulaire aposté comme une sentinelle en face de l’hôtel, tandis que sur les eaux noires de la lagune couraient des douzaines de feux follets, les lanternes des gondoles.

L’air fraîchit, mais, bien que rompu de fatigue, Axel retarda le moment de se mettre au lit, car il savait les pensées de cette heure-là inéluctables. Depuis des semaines, lui revenaient les images obsédantes des événements qui l’avaient conduit à se trouver ainsi, en cette nuit de fin octobre 1819, à Venise. Dans cette étrange ville, le drame qui avait fait éclater sa famille et détruit plusieurs bonheurs lui parut soudain lointain et figé, comme un chapitre dans un livre.

Au lendemain de la fête des Vignerons, au mois d’août 1819, tout Vevey avait appris avec stupeur l’infortune conjugale de Guillaume Métaz. La nouvelle avait tout d’abord paru incroyable à beaucoup, qui fustigèrent les colporteurs de ragots. Puis on l’admit quand quelques témoins, gens honnêtes, qui avaient assisté la veille, dans le caveau du vigneron, à l’explosion du scandale, confirmèrent les faits.

Comme souvent dans ces cas-là, une fois la surprise émoussée et les commères rendues aux ragots ordinaires, le silence s’était fait autour des Métaz. Guillaume n’avait jamais interrompu ses activités, sa fille Blandine avait regagné son pensionnat, à Fribourg, et Axel, le fils scandaleux, avait repris ses études de droit à l’Académie de Lausanne, en attendant les vendanges. Car Guillaume Métaz avait tenu à ce que son fils fût présent lors

du ressat, banquet que tout propriétaire de vignoble offrait, chaque année, à ceux qui entretenaient ses vignes et participaient à la vendange.

Axel était persuadé que cette soirée resterait, à jamais pour lui, la plus humiliante qui se pût vivre. M. Métaz, prenant la parole à la fin du repas, avait appelé Axel à son côté et, lui pressant fermement l'épaule, avait déclaré d'une voix forte. « Voici, mes amis, le nouveau maître des vignobles de Rive-Reine, des carrières de Meillerie, du chantier naval Métaz et Rudmeyer, le tenancier de toutes mes affaires de commerce et d'industrie. Je vous demande à tous d'agir envers lui comme vous avez toujours agi envers moi et de faire en sorte qu'il puisse assumer, avec l'aide de Dieu, au mieux des intérêts de chacun suivant sa place, les responsabilités que les circonstances m'amènent à lui confier. »

Axel, comme la plupart des assistants, avait remarqué que M. Métaz avait omis le vignoble de Belle-Ombre, propriété de Charlotte, l'épouse répudiée. Et d'ailleurs, il avait fallu une intervention énergique de Simon Blanchod, le vigneron devenu intendant, pour que Guillaume fît vendanger une vigne qui n'appartenait qu'à sa femme.

Quand M. Métaz avait annoncé à ses invités son intention de quitter la Suisse pour aller s'établir en Amérique, sa fille Blandine, qui pleurait plusieurs heures chaque jour depuis le drame, en ressassant l'amère déception que lui causait sa mère, s'était jetée dans les bras de son père et avait proclamé, avec une assurance pleine de hargne, qu'elle le suivrait aux États-Unis. Plusieurs invités virent cela comme un rachat du péché maternel, voire comme la possible conversion à la religion réformée d'une enfant élevée selon le rite catholique.

À la suite de la divulgation publique d'une affaire de famille, ce qu'Axel avait trouvé déplacé et même trivial, le pasteur avait cru bon d'inviter les assistants à prier pour ceux qui étaient *erroris laqueos*, dans les filets de l'erreur ! S'il avait accepté de prendre la suite des affaires de celui qu'il continuait à appeler père, Axel Métaz avait obtenu un délai et un séjour en Italie. Tout le monde ignorait les raisons qui lui avaient fait choisir Venise. Celles-ci étaient intimes et liées à l'unique conversation qu'il avait eue avec le général-marquis Blaise de Fontsalte, amant de sa mère et son père de sang.

Sortant de cette évocation vespérale, Axel ferma la fenêtre et, sans même allumer une chandelle, se mit au lit. La rétrospective, cent fois évoquée, ne le troublait plus. Pour la première fois, il eut le sentiment que ces événements étaient arrivés à un autre, qu'il en avait été le témoin mais non un des acteurs. Peut-être était-ce la magie de Venise qui, déjà, agissait. Ne subsistait qu'un remords : celui de ne pas avoir eu le courage de rendre visite à sa mère avant de partir pour l'Italie. Au bord du sommeil, il se dit encore que, dans cette cité des eaux, peut-être dans un de ces palais, une femme, qu'il se plut à imaginer jeune et belle, avait, comme lui, le regard vairon et qu'ils étaient enfants d'un même père.

Au matin, Axel se sentit un être neuf, dispos et entreprenant. Ayant revêtu un pantalon de nankin et une jaquette bleue, il descendit dans le hall de l'hôtel pour guetter l'arrivée du gondolier envoyé par l'obligeant avocat Brandolini. Son père l'ayant mis en garde contre les tire-bourses vénitiens, réputés les plus adroits d'Europe, Axel veillait à la sécurité de son bien. Il vérifia que son portefeuille renfermant lettres de change et passeport était en sécurité dans une poche intérieure et tâta, sous sa chemise, le sachet de cuir contenant ce qu'il devinait être une fortune : les pierres précieuses offertes par Fontsalte, cet autre père, qui, tel un héros de tragédie, avait fait une entrée fracassante dans sa vie.

Roberto, dit Berto, qui se présenta une heure avant midi, plut tout de suite à Axel. C'était un homme dans la force de l'âge, de taille moyenne, assez réservé au contraire de ses semblables, s'exprimant en français, respectueux sans flagornerie. Il annonça avec simplicité ses tarifs et Axel loua ses services pour le reste de la journée.

– Je compte sur vous pour me donner une sorte de connaissance sommaire de Venise. Après, j'approfondirai, dit-il.

Roberto connaissait son métier. Il installa son client sur les coussins de velours cramoisi, lui proposa un plaid en expliquant qu'au ras de l'eau l'air était frais et, débordant sa gondole du débarcadère de l'hôtel, commença à chanter des couplets qu'Axel identifia comme étant de l'Arioste. Berto, en poussant l'esquif le long du quai des Esclavons, appréciait qu'au contraire

de la plupart des touristes ce Suisse ne posât pas tout de suite une série de questions stupides, qui le forceraient à interrompre sa chanson.

Alors que la gondole longeait la piazzetta, il guetta l'effet que produisait chez ce voyageur qu'il trouvait peu expansif et même distant la vue de la plus fameuse perspective de Venise. Axel restait silencieux mais son regard bicolore, déjà remarqué par le batelier, disait clairement sa surprise et son attention, presque son heureux étonnement, devant un décor si grandiose. Quand le gondolier interrompit son chant, Axel crut poli de donner son opinion.

– Tout homme doit être reconnaissant aux Vénitiens du passé d'avoir conçu et bâti une telle cité, dit-il simplement.

Quand la gondole vira dans le rio[7] dei Greci et glissa sous le pont des Soupirs, Axel leva les yeux et récita à haute voix, pour être entendu : « J'étais à Venise sur le pont des Soupirs, entre un palais et une prison… » Puis une autre strophe lui vint à l'esprit : « J'aimais Venise dès mon enfance. Elle était pour mon cœur une ville enchantée, s'élevant du milieu des ondes comme le palais de la mer, séjour de la joie et rendez-vous des richesses. »

– C'est beau, ce que vous dites là ! Oui, c'est beau ! Votre Seigneurie est poète ?

– Non. Le poète est presque un citoyen de Venise, bien qu'il soit anglais, c'est lord Byron. Je n'ai fait que réciter en français quelques-uns des vers qu'il a dédiés à votre cité.

– Tiens, le milord anglais a écrit ça ? Il est arrivé de Ravenne il y a trois jours ! On ne l'a pas encore vu à Venise, mais l'*Anglico*[8] est dans sa villa de Mira… et en bonne compagnie, à ce que m'a dit Beppo, son gondolier ! Toutes les jolies dames vénitiennes connaissent l'Anglais et Votre Seigneurie, dont j'imagine qu'elle a de bonnes introductions, pourra certainement le rencontrer.

L'annonce que Byron se trouvait à Venise ajouta encore à l'excitation du jeune homme.

Pendant plusieurs heures, Axel navigua entre des palais. Sur le Grand Canal, Berto lui nomma les familles qui avaient construit, habité, vendu, parfois à des étrangers, Anglais, Turcs ou Français, ces résidences palladiennes, trophées monumentaux de l'opulence aristocratique et du mercantilisme triomphant de l'ancienne Sérénissime. Plutôt que des faits historiques, le gondolier rapportait les anecdotes que tout Vénitien connaissait depuis des lustres.

Derrière telle façade gothique, le dernier des Barbarigo, un petit enfant, descendant du gouverneur des Moutons et des Chèvres d'un sultan fameux, avait péri brûlé vif, en 1794, par la faute d'un domestique inattentif. Dans les combles du palais Mangilli-Valmaran, dont il était propriétaire, le consul britannique Joseph Smith, marchand de tableaux, avait forcé Canaletto à peindre des *vedute*[9] de Venise pour le roi d'Angleterre. Dans une maison étroite aux balcons fleuris, la volup tueuse comtesse d'Arundel, une Anglaise, avait tiré sur l'oreiller des secrets d'État à un ambassadeur énamouré. Convaincu de trahison, le diplomate avait été exécuté. Au long des humides corridors du palais Mocenigo errait le fantôme de l'alchimiste Giordano Bruno qui, incapable de transformer le plomb en or comme il s'y était engagé, avait été envoyé au bûcher par le maître des lieux. D'autres belles demeures, dont le gondolier tut à dessein les souvenirs tragiques qui s'y rapportaient, avaient été transformées en hôtels. Entre autres, le palais Dandolo-Farsetti, devenu hôtel de Grande-Bretagne, et le palais de Mosto, à l'enseigne du Leone Bianco. Joseph II, empereur germanique voyageant incognito, y avait consommé, en 1769, une idylle dont tout Venise s'était amusé pendant une semaine. Parfois, pour être plus à l'aise, le gondolier posait sa rame et immobilisait sa gondole, en enlaçant d'un bras noueux un des pieux peints de couleurs vives, plantés au long des canaux. Il racontait au jeune homme, mollement étendu sur les coussins, comment tel seigneur amateur d'éphèbes avait péri étranglé par son valet de chambre jaloux ; pourquoi le mari d'une belle patricienne, enlevée par un officier de la Sublime Porte, avait refusé, un an plus tard, de racheter sa femme : il trouvait qu'elle avait été *troppo utilizzata* par son ravisseur ! Et quel scandale avait causé un étranger ruiné par le jeu en se pendant, une nuit, au balcon de la femme qu'il aimait. Berto était de ceux qui, à l'aube, avaient

détaché le pendu de sa potence de pierre. Il confessa s'être fait un peu d'argent en vendant des bouts de corde !

– Le comte Ugo Malorsi m'en acheta une bonne longueur, pour en revendre à ses amis, sans doute !

– Vous avez dit le comte Malorsi ? coupa Axel, se souvenant du nom prononcé par l'avocat Brandolini.

– Enfin, je l'ai cité comme j'aurais cité quelqu'un d'autre, *signore*, dit vivement le gondolier. N'allez pas lui dire que je vous ai raconté ça. M. le Comte n'aime pas qu'on parle de lui à tort et à travers.

Axel rassura le gondolier. Il ne connaissait pas encore le comte Malorsi. Cependant, la peur d'une indiscrétion décelée chez le batelier lui donna à penser que Malorsi était capable d'inspirer de la crainte.

Quand le jeune homme débarqua devant une trattoria recommandée pour ses poissons et ses pâtes, il assortit d'un bon pourboire le prix convenu quelques heures plus tôt.

– Berto sera toujours au service de Sa Seigneurie quand elle aura besoin d'une gondole.

– Merci. Mais comment vous trouver dans cette ville ?

– Au premier gondolier qui passe, vous criez simplement : « Envoie-moi Berto à tel endroit à telle heure. » C'est ainsi que les choses se font à Venise, monseigneur !

Pendant une semaine, Axel Métaz visita avec méthode tous les quartiers de Venise, tantôt en bateau avec Roberto, tantôt seul, à pied. Cette cité à l'ancre, comme un navire las de naviguer et déjà en voie de décomposition, possédait en plus de ses canaux un réseau de ruelles dallées, coursives étroites et sinueuses, et autant de petits ponts que l'année compte de jours. À escalader pendant des heures ces arches-escaliers, il se brisa les reins et, au bout de quelques jours, trouva tout naturellement le rythme à petit pas de la démarche vénitienne. Il admira l'enflure orientale des cinq coupoles verdâtres de Saint-Marc, ses mosaïques du xi^{e} siècle, son retable en or

massif, incrusté de mille perles et trois cents saphirs. Il fit le tour des sarcophages des doges, et le gardien du Trésor, le prenant pour un Français, tenta de l'humilier en racontant que bon nombre des belles pièces d'orfèvrerie byzantine avaient été volées et fondues par les soudards de Bonaparte en 1797 !

Pour le protestant, cette débauche de marbres multicolores, statues de porphyre, or, argent, pierreries, fresques, mosaïques, peintures, lustres, reliques se révéla vite écœurante. La basilique, une des plus fameuses de la chrétienté, apparut au jeune homme, habitué au dépouillement des temples vaudois, à la fois musée et théâtre. Il la vit comme une énorme châsse remplie d'œuvres d'art où il ne parvint pas à imaginer la présence divine ni à se recueillir. Et puis, étaient-ce bien les ossements de saint Marc qu'un trafiquant d'armes de Torcello avait rapportés, cachés sous des jambons, d'Alexandrie à Venise en 828 ? Certains exégètes érudits n'insinuaient-ils pas, loin de Venise certes, que l'évangéliste Marc, Juif de Jérusalem, était mort à Rome après avoir rédigé son évangile sous la dictée de Pierre et non martyrisé par des inconnus en Égypte ! Il eût paru sacrilège de douter de l'identité des restes enchâssés sous le maître-autel devant lequel se prosternaient, depuis 832, tous les visiteurs de la basilique ! Comme eût été indécente la préférence avouée du jeune Métaz pour l'antique mosaïque représentant Salomé, liane lascive, moulée dans un fourreau rouge à mouches blanches et manches bordées d'hermine, qui, brandissant le chef barbu de Jean-Baptiste, dansait gaiement… dans le baptistère !

Quittant l'ombre fraîche de l'église, Axel éprouva un bien-être soudain en retrouvant sur la place la tiédeur du soleil d'automne. Des gens allaient et venaient, en devisant, échangeant des saluts, s'interpellant. Souvent, les hommes se donnaient le bras tandis que les femmes, la plupart jolies et élégantes, abandonnaient leur taille à l'enlacement désinvolte de leur compagnon. Des messieurs âgés bavardaient adossés, côté soleil, au soubassement du campanile que coiffait, à cent mètres du sol, une pyramide verte. Axel se demanda pourquoi cette haute tour de brique avait été dressée dans un angle de l'esplanade et non pas au centre, puis il se souvint avoir lu quelque part que Napoléon considérait ce grand espace, dallé et ceinturé d'arcades, comme le plus beau salon du monde. Quand les deux athlètes de bronze juchés sur la tour de l'horloge frappèrent de leur masse de forgeron

les douze coups de midi sur une énorme cloche, d'innombrables pigeons quittèrent les toits voisins pour ébaucher autour des coupoles de Saint-Marc un ballet aérien dont on devinait qu'il obéissait à un signal familier plutôt qu'à une soudaine frayeur.

En observant l'unité architecturale des palais collatéraux, nommés Procuratie Vecchie et Procuratie Nuove, Axel choisit de muser à la vénitienne, parmi les flâneurs, entre la basilique et le fond de la place, occupé par ce qu'on appelait l'aile Napoléon. Depuis qu'en 1810 l'empereur avait fait détruire l'église San Geminiano, modeste pendant de Saint-Marc, pour faire construire, en respectant le style et l'alignement des arcades, un palais qu'il n'avait jamais occupé, les Vénitiens discutaient le bien-fondé de cette opération. Ceux qui détestaient les Français y voyaient une profanation, les autres une finition harmonieuse de la place. Le bâtiment, devenu résidence du gouverneur autrichien, était maintenant gardé, baïonnette au canon, par des soldats en uniforme blanc.

Ayant apprécié la perspective des colonnades dans l'ombre desquelles trottinaient les gens pressés, Axel décida, ce jour-là, de se présenter au comte Ugo Malorsi. Le jeune homme avait déjà repéré l'entrée du café Florian, sous les Procuratie Nuove. Il savait aussi, par Berto, que le café vis-à-vis, le Quadri, rendez-vous habituel des officiers autrichiens, était dédaigné par les Vénitiens. Un garçon jovial, qui détectait l'étranger au premier regard, accueillit Axel au seuil de l'établissement, fondé en 1720 par Floriano Francesconi, à l'enseigne de Venezia Trionfante. Connu de toute l'Europe sous le nom de Florian, le café était devenu, au fil des décennies, une sorte de club, Bourse pour les hommes d'affaires, lieu de rencontre des patriciens désœuvrés, des artistes, des courtiers d'amour. Les amants y recevaient des messages de leur maîtresse, y rédigeaient des poulets que des saute-canaux, rapides et discrets, livraient sur l'heure.

– M. le Comte est là, au fond de la salle, à droite. Monseigneur le trouvera sous la harpiste, précisa l'employé.

Il s'agissait bien sûr d'une des fresques craquelées qui, entre les glaces aux cadres tarabiscotés, décoraient les murs du café.

Avant de se présenter, Axel Métaz prit place devant un guéridon à dessus de marbre et observa le petit homme, assis sous la peinture représentant une harpiste plantureuse au sein nu, dont l'instrument devait néanmoins être considéré comme céleste, à en juger par les nuages qui floconnaient alentour. Les cheveux gris savamment rassemblés sur le dessus de la tête en un retroussis comique, destiné à masquer une calvitie avancée, le comte lisait un journal fixé sur un bâton. Il parut au Vaudois osseux, malingre, trop serré dans une redingote bleu pastel assez inattendue sur le dos d'un vieillard. Il remarqua toutefois la finesse de la main, sèche, longue, blanche, dépourvue de ces taches brunes qui apparaissent avec l'âge et que tante Mathilde appelait violettes de cimetière.

Axel commanda un punch à l'alkermès, spécialité de l'établissement, tira une carte de son portefeuille et inscrivit sous son nom : « Citoyen suisse, vous est recommandé par votre cousin, l'avocat Gianfranco Brandolini. Souhaite faire votre connaissance. »

Quand le garçon apporta la consommation, Axel lui remit sa carte, en le priant de la transmettre. S'étant fait désigner l'expéditeur du message, le comte se leva, s'inclina profondément dans la direction d'Axel et, d'un geste plein de déférence aristocratique, lui fit signe d'approcher et de prendre place à sa table.

Axel Métaz lut aussitôt dans le regard de souris, vif, mobile et noir, du Vénitien que ce dernier avait remarqué son œil vairon. Il lui fut reconnaissant de ne pas faire allusion à cette particularité. La conversation, amorcée par un interrogatoire courtois de la part du comte, se poursuivit confiante et chaleureuse quand Ugo Malorsi eut commandé le déjeuner pour deux : blanc de poulet, melon d'eau et café. Recommandé par Gianfranco Brandolini, le jeune Vaudois fut d'emblée traité en ami et le comte se mit à son service pour faire connaître au Vaudois ce qu'il nomma la Venise des Vénitiens. Quand il sut qu'Axel habitait l'hôtel de l'Europe et ne fixait pas de durée à son séjour, Ugo Malorsi fit la moue.

– C'est un établissement excellent pour les visiteurs pressés, mais si vous devez passer l'automne, et peut-être l'hiver, à Venise, le mieux est de prendre logement. Vous pourriez habiter un palais en payant par semaine ce

que coûte une nuit à l'Europe. Si j'osais, je vous proposerais tout de suite d'occuper un appartement de la Ca' Malorsi.

– Chez vous ! s'étonna Axel.

– Si l'on veut ! Puisque vous me faites l'honneur de me choisir pour mentor étant donné mon âge, mes relations et que je sens en vous une sympathie pour Venise qui me touche, je dois vous dire ce que vous ne manquerez pas d'apprendre de la bouche de gens plus ou moins bienveillants. Vous avez devant vous le dernier des Malorsi, ruiné et dépourvu de descendance… connue ! L'origine de ma famille remonte à la fondation de la Sérénissime. Nous fûmes, pendant des siècles, riches à millions. Aventuriers à panache, armateurs entreprenants, négociants exotiques, banquiers opulents, mais aussi joueurs, procéduriers et trop sensibles aux charmes des femmes. Nos biens ont fondu dans les guerres et les plaisirs. J'ai donc vendu le palais familial à une dame anglaise qui s'est engagée, devant notaire, à me laisser jusqu'à ma mort la libre disposition… des combles. J'habite les pièces autrefois dévolues à mon majordome et à mes valets ! J'ai mis longtemps à chasser les odeurs ancillaires mais j'y suis parvenu et les quelques meubles et objets que j'ai pu soustraire à l'acheteuse m'ont permis de me fabriquer un refuge à ma façon. En revanche, dans ce palais trop grand pour elle, miss Emily Grafton, dont une parente fut l'amie intime d'Horace Walpole, vieille demoiselle charitable et amie des chats, loue des appartements aux étrangers de qualité et bons payeurs ! Naturellement, elle préfère les Anglais et abhorre les Français. Mais vous êtes suisse et je puis négocier pour vous un arrangement. Je vois déjà au *piano nobile*[10] deux chambres et un petit salon qui conviendraient à un célibataire qui veut faire son éducation vénitienne.

Le lendemain, Axel Métaz prit ses quartiers Ca' Malorsi. La porte d'eau du petit palais, agréablement restauré par l'Anglaise, ouvrait sur le rio della Panada. Côté terre ferme, il donnait sur le campo de Santa Maria dei Miracoli, l'église où souhaitaient se marier les jeunes Vénitiennes devant une icône de la Vierge, réputée miraculeuse.

– Elle garantit, dit-on, la fidélité des époux, non celle des épouses, précisa le comte Malorsi avec le petit rire goguenard dont il ponctuait volontiers ses phrases.

Dès lors, commença pour Axel une nouvelle vie. Les lettres de change délivrées par son père ne suffisant pas à assurer ses dépenses, il eut recours, par l'intermédiaire du comte, à un joaillier qui lui proposa, pour un seul des diamants tirés de son trésor équivoque offert par Blaise de Fontsalte, de quoi vivre plusieurs mois. En bon Vaudois, circonspect en affaires et soucieux de recevoir son dû, il s'était préalablement renseigné chez plusieurs bijoutiers pour connaître le prix que pouvait atteindre à la vente une pierre comparable à celle dont il avait choisi de se séparer. Aussi surprit-il Ugo Malorsi par ses exigences et son âpreté au cours de la négociation chez le diamantaire. Prudent, Axel se garda bien de dire, au comte comme à l'orfèvre, qu'il possédait d'autres pierres précieuses. Ayant compris que Malorsi, qui lui avait recommandé le joaillier comme « le plus honnête de Venise et fournisseur des meilleures familles », devait tirer profit de la transaction, Axel tint à prouver à son nouveau mentor qu'on ne dupait pas aisément un Vaudois.

– J'espère que ce commerçant saura récompenser votre intervention, dit-il en souriant, à l'heure du punch au Florian.

Le comte marqua un bref étonnement, puis son regard de souris finaude s'étrécit. Il caressa de l'index son nez pointu et choisit de jouer la franchise avec ce garçon, plus futé qu'il ne paraissait.

– Calculez vous-même, mon ami : il applique la règle du deux pour cent, ce qui n'est pas très généreux mais me permettra de m'offrir un paletot neuf pour l'hiver !

– En somme, répliqua Axel en riant, j'aurais pu obtenir deux pour cent de plus de ce diamant que votre joaillier revendra deux ou trois fois plus cher qu'il ne l'a payé !

L'esprit de lucre n'habitait pas le comte Malorsi. Ce dilettante ne se souciait que de vivre d'un jour à l'autre en profitant des aubaines offertes par le hasard. Il apprécia l'attitude et les propos du jeune Suisse, intelligent et d'une droiture qui ne s'accommodait pas de roublardise. Ce jour-là, Ugo

Malorsi invita Axel à monter jusqu'à son appartement, sous les toits du palais de ses ancêtres.

– J'emprunte toujours le grand escalier, dit-il en guidant Axel. Gravissant les degrés de marbre, le jeune homme leva les yeux sur les portraits des Malorsi suspendus au long de l'escalier.

– Aucun d'entre eux n'est jamais monté plus haut que le *piano nobile !* Sauf, peut-être, pour rejoindre une chambrière au milieu de la nuit ! dit, soudain mélancolique, le vieil homme, en désignant d'un geste las les portraits.

Axel remarqua que le dernier des Malorsi semblait éviter les regards, tous vifs et noirs, des anciens occupants du palais : marchands vêtus de soie et d'ors, provéditeurs à robe pourpre, membres du Grand Conseil ou du Sénat, comme s'il craignait leur verdict ou, pire, leur commisération.

Ce jour-là se noua l'amitié entre le vieil homme et celui qu'il proclamait déjà son élève en art de vivre.

Souvent, Axel chevauchait sur l'île de Malamocco, où il galopait sur la lande, espérant y rencontrer lord Byron. L'île, où s'étaient autrefois affrontés Vénitiens et Génois, passait pour le site favori du poète. Parfois, au retour d'une promenade, Axel allait saluer sa logeuse, miss Emily. La vieille Anglaise offrait au jeune homme, dont elle appréciait la conduite discrète et le goût de l'ordre, du thé et des biscuits secs. Elle avait importé sur la lagune le rite britannique et chaque après-midi, vers quatre heures, espérait une compagnie pour papoter. Par cette femme, Axel apprit tout du comte Malorsi.

– C'est un homme qui sait les manières vénitiennes à la perfection, connaît toutes les familles patriciennes, comme les courtisanes, sait le passé des unes et les façons des autres. Il a partout ses entrées, car il jouit de l'estime de tous et les gens apprécient qu'il assume avec dignité sa misère. Savez-vous que je le loge à vie… C'est une charité, n'est-ce pas ?

– Qui vous honore, mademoiselle, dit Axel en s'inclinant.

– Ugo s’est ruiné au jeu et dans des spéculations hasardeuses. Maintenant, il monnaie ses relations et sert d’introducteur aux étrangers. Tout Venise le sait et le tolère car c’est un homme relativement honnête, même s’il vit aux crochets de ceux qu’il sert et aussi des commissions que lui versent les commerçants, les hôteliers et même, dit-on, les gondoliers auxquels il envoie des clients.

– Rien de bien répréhensible à cela, n’est-ce pas ?

– Non, bien sûr. C’est d’une pratique courante à Venise. Mais, reprit miss Grafton en baissant le ton, on craint aussi le comte Malorsi. Il connaît tant de choses qu’il pourrait répéter ou divulguer ! Mais lui-même sait que, s’il se montrait indiscret ou pratiquait le chantage, il perdrait tout crédit, se fermerait toutes les portes accueillantes, se ferait peut-être occire, car à Venise se trouve toujours un sicaire pour vous débarrasser d’un gêneur. Aussi bénéficie-t-il, à la fois, d’une serviabilité de bon ton et de la crainte qu’il inspire. Les gens le croient incapable de mauvais procédés, sans toutefois être certains qu’il n’en userait pas en cas de nécessité absolue. Sa mémoire est une sorte de capital dormant, dont tout Venise devine l’existence mais ignore au juste de quels secrets, mystères ou confessions il est constitué. Ce fonds, ce patrimoine, ce portefeuille dont personne ne possède l’inventaire, assure à Ugo une rente à l’abri des fluctuations de la monnaie ! Elle lui est versée par les uns et les autres, comme par vous en ce temps, en bonnes grâces, en dîners, en séjours à la campagne, en cadeaux ! On dit aussi qu’il espionne à l’occasion. Il l’a fait sous la domination française pour les Autrichiens et sous la domination autrichienne pour les Français. Il est en rapport avec certains révolutionnaires, comme les carbonari, autant par patriotisme que par intérêt. Il augmente à leur contact son capital d’informations et ne dédaigne pas de percevoir une bonne main quand il sert d’intermédiaire pour un achat d’armes !

– Cela peut être dangereux, observa Axel Métaz.

– De cela il n’a cure, car il ne manque pas de courage. Dans les affaires mondaines, quand il y a un problème de protocole à régler, c’est à lui qu’on fait appel. C’est à lui qu’un prêteur demande d’enquêter pour connaître la solvabilité de tel ou tel et les mères de famille le questionnent quand il s’agit de marier leur fille. Il est au fait de toutes les généalogies vénitiennes,

de toutes les histoires de famille, il a identifié les coupables de meurtres impunis et tient une liste des sodomites. Il peut fournir une maîtresse à un homme, cacher un amant, détourner les soupçons d'un mari jaloux, indiquer une faiseuse d'anges à une femme embarrassée.

– En somme, j'ai pour ami le plus complet Vénitien qui se puisse trouver ! commenta le jeune homme.

Il tenait à marquer qu'il accordait avec lucidité sa confiance à l'homme dont la vieille demoiselle brossait un portrait sans concessions.

– Pour vous, ce sera un bon ami, j'en suis certaine. Mais il faut le connaître et le prendre tel qu'il est. Dilettante avec grâce, paresseux par vocation, érudit sans pédanterie, le comte voit la vie comme une sempiternelle promenade en gondole. Combien de fois l'ai-je entendu répéter, alors qu'il n'avait plus une lire en poche : « Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture, je suis certain qu'il va penser à moi ! » Et Dieu… ou le diable l'entend et, le lendemain, lui tombe quelque manne inespérée et salvatrice !

– C'est un homme chanceux. Il a foi en la vie. On ne peut lui en faire reproche, constata Axel.

– Certes, mais je me devais de parler ainsi à un garçon encore jeune, qui habite sous mon toit, conclut l'Anglaise, avec un sourire dont Axel imagina le pouvoir de séduction au temps de la jeunesse de miss Emily.

Dès les premiers jours, le jeune Métaz avait constaté qu'il régnait à Venise ce qu'il se plut à nommer, comme Gianfranco Brandolini, *odor di femina*, l'odeur de la femelle. Pour qui savait lire dans les yeux des femmes croisées place Saint-Marc ou dans les *calle*, leur façon de ralentir soudain le pas, d'hésiter devant l'éventaire d'un marchand en jetant un regard par-dessus l'épaule, de rire un peu trop fort en bavardant avec une amie, de se glisser dans leur gondole en dévoilant un peu plus de jambe que nécessaire, attirait l'attention du jeune étranger. Beaucoup de regards féminins contenaient des promesses, certains même des appels. Ne manquait à Axel que la méthode vénitienne d'en profiter. Le comte Malorsi, auquel il

s’ouvrit avec franchise d’une envie d’aventure, se réjouit de voir son élève en telles dispositions.

– Vous sachant de la religion réformée, je craignais que vous ne fussiez strictement abstinent, dit-il en riant.

– Ayant le cœur libre et le corps en bonne santé, je ne vois aucune raison de me priver des plaisirs que les femmes sont à même de procurer aux hommes. Sans demander l’avis d’un pasteur, je considère comme vénielle toute faute qui ne corrompt pas l’esprit et ne cause pas de préjudice à autrui. Et puis j’ai déjà une certaine expérience des femmes, assura Axel avec la suffisance de celui qui entend ne pas passer pour puceau.

– À Venise, vous découvrirez que les chemins de l’amour sont aisés et multiples. L’amour, c’est la grande affaire des Vénitiens. Cela tient à l’air de la lagune, au mystère des canaux, à la pénombre des palais. Ici, celui qui n’est pas amoureux est considéré comme un malade ! Les mœurs sont libres et la plupart des gens ont le courage de leurs débordements et même de leurs vices. Cela sans ostentation, car, étant pour la plupart catholiques romains, s’ils pèchent contre plusieurs commandements, le septième surtout, ils se savent pécheurs, se repentent, font pénitence, obtiennent l’absolution de prêtres qui forniquent tout autant qu’eux et s’en repentent tout pareillement avant de retourner aux plaisirs défendus. Que voulez-vous, Dieu ne semble pas disposé à donner aux Vénitiens la force de résister aux tentations qu’exsudent nos vieilles pierres !

– Je me suis laissé dire que les courtisanes sont ici d’une roublardise particulière. Montesquieu affirme que le commerce tire sa prospérité des dix mille putains de Venise qui plument les jeunes gens. Le président de Brosses rapporte dans ses *Lettres d’Italie* que, croyant obtenir les faveurs d’une marquise, il découvrit une putain qui lui réclama d’emblée son salaire. Dans ses *Confessions*, notre Jean-Jacques Rousseau raconte son aventure avec une certaine Zulietta qui…

– Tous ces gens étaient des cuistres, mon ami. L’amour vénal n’est ni plus coûteux ni moins risqué qu’ailleurs, mais, à Venise, il n’est jamais sordide ou vulgaire. Il est enfariné de luxe, de fantaisie, de gaieté. On y mêle la poésie, la musique, la danse, le jeu, l’intrigue. Bref, les demoiselles

de petite vertu ont le don de donner à leur commerce un ton romanesque, voire sentimental, et savent se conduire. Elles ont, pour la plupart, assez de manières pour accompagner un homme au théâtre ou au restaurant. Les plus huppées sont admises dans les maisons de jeu, même dans certains salons patriciens où l'on s'amuse.

– C'est donc une profession reconnue !

– Venise, c'est vrai, reste la patrie des courtisanes. Ici, elles n'ont jamais été méprisées. Elles furent souvent employées comme espionnes. Rarement par civisme, parfois par crainte, souvent par intérêt, elles recueillaient, sur l'oreiller, des confidences qui pouvaient toujours intéresser la sécurité de la Sérénissime, l'avenir de quelque ministre, les affaires d'un armateur, calmer ou attiser les craintes d'un usurier, tous gens capables d'honorer des services qui n'entrent pas, habituellement, dans les fonctions des hétaïres ! Quand les Autrichiens revinrent, en 1815, ils décidèrent d'expulser les courtisanes. Ils choisirent, avec un à-propos douteux, la date du 13 décembre, jour de la cérémonie organisée en présence de l'empereur François I^{er} d'Autriche pour marquer la restitution officielle de nos chevaux de San Marco que Bonaparte nous avait volés en 1797 pour les poster aux Tuileries. Comme il avait enlevé le quadrige de la porte de Brandebourg à Berlin. Une vocation de voleur de chevaux ! Bref, au jour de la restitution des coursiers de San Marco, organisée par Canova, la foule rassemblée sur la piazzetta, derrière les troupes en armes qui rendaient les honneurs aux quatre chevaux dressés sur des planches à roulettes que tiraient des soldats, fit une ovation à nos canassons de bronze, soustraits à l'hippodrome de Constantinople par les croisés de 1204. Mais nous étions nombreux à penser à nos belles exilées ! Un gondolier de ma connaissance, entremetteur comme bon nombre de ses collègues, maugréa : « Puisqu'on ramène les chevaux, on aurait pu ne pas chasser les vaches ! »

– Venise serait-elle encore dépourvue de prostituées ?

– Ces demoiselles avaient officiellement quitté la ville avant l'arrivée de l'empereur d'Autriche, nouveau maître de nos destins, mais huit jours plus tard, ayant changé de nom, d'atours et de domicile et s'étant assuré de nouvelles protections, toutes étaient de retour ! Rassurez-vous, mon garçon,

vous trouverez de quoi éteindre vos ardeurs ! Il y a quelques milliers d'aimables vendeuses d'amour à Venise !

– Vous me rassurez en effet ! Mais l'aventure amoureuse… gratuite, qui occupe un moment les sens et l'esprit, existe aussi, j'imagine, dit gaiement Axel.

Le comte crut nécessaire de mettre l'étranger en garde.

– À Venise, mon ami, on peut connaître tous les plaisirs, tous les bonheurs, les passions les plus frénétiques, mais attention ! Sur la lagune et dans ces palais qui recèlent tant de mystères, parfois sanglants, on risque aussi de subir la ruine du cœur ! Un homme jeune qui découvre l'amour peut s'y mutiler l'âme à jamais. Car, ici, la pire corruption se pare des charmes de l'innocence et l'innocence n'aspire qu'à la corruption ! Aussi, la position de *cavaliere sirvente* est la première que je conseillerais à un homme jeune et beau qui veut faire son chemin dans les alcôves de Venise. C'est la plus confortable situation et le meilleur poste de guet. D'une part le chevalier servant est à l'abri de la jalousie du mari, puisqu'il est une sorte d'amant autorisé, d'autre part, comme il accompagne partout celle qu'il sert, pour porter son éventail ou son châle, commander sa gondole et même, étant admis dans l'intimité de sa dame, lacer son corset, il a aussi accès aux salons, aux loges de théâtre, aux lieux de promenades des amies de sa dulcinée. Il peut, sur ces terrains de chasse, trouver gibier à son goût et choisir des maîtresses !

– C'est une belle institution, observa Axel.

– Qui comporte toutefois des risques. Si le chevalier servant ne suscite pas la jalousie du mari, on peut craindre en revanche que la dame qu'il sert, s'amourachant de son *sirvente*, tienne à s'en assurer l'exclusivité et ne devienne jalouse ! Et vous ne pouvez savoir ce dont est capable une Vénitienne jalouse ! Il faut, là aussi, prendre garde. Nos amoureuses en fureur n'hésitent pas à rendre la vie infernale à leur amant. Certaines, se sentant abandonnées sans espoir de retour, sont capables d'engager le spadassin qui, pour une poignée de ducats, poussera, par une nuit sans lune, l'infidèle dans un canal après l'avoir assommé. Le meurtre passe pour une noyade accidentelle après boire, peut-être pour un suicide, si l'on a de quoi

inventer pour le malheureux des raisons de désespoir. Et tout le monde présente des condoléances hypocrites à celle qu'un mauvais sort a privée de son *sirvente* !

– Et comment fait-on, je vous prie, pour obtenir une position de *sirvente* ?

– Si vous me permettez de m'en occuper, je trouverai la personne qui fera votre éducation vénitienne. C'est un domaine qui ne souffre pas la médiocrité, dit le comte en fixant Axel de son regard de souris espiègle.

– J'aurais préféré… comment dire… une rencontre qui fût fruit du hasard, cher comte !

– Ah ! romance, romance, romance ! Le hasard, comme le poète, a besoin d'inspiration ! Nous l'aiderons !

1 Les personnages et événements du passé, ainsi que tous ceux, familiaux, politiques ou économiques, auxquels il sera fait référence ou allusion dans cet ouvrage, ont été évoqués dans *Helvétie*, roman du même auteur, publié par le même éditeur, et qui raconte la période 1800-1819. La définition des mots vaudois, ou ayant une acception ancienne, déjà utilisés dans le premier tome, se trouve en fin de volume, dans le glossaire page 707. Chaque tome de la série peut être lu séparément.

2 Traduction d'Amédée Pichot.

3 Maisons de jeu.

4 À Venise : ruelles.

5 Voilà !

6 Aujourd'hui disparu, le bâtiment ayant été affecté à une fonction administrative. L'actuel hôtel Europa, face à l'église de la Salute, porte son nom depuis la Seconde Guerre mondiale.

7 Ruisseau. À Venise : canal.

8 L'Anglais.

9 Vues panoramiques.

10 Étage noble.

2.

Aux premières brumes de l’automne, les Vénitiens, en villégiature depuis la Saint-Antoine dans leurs maisons de campagne de la Brenta, de la Mira, de Piazzola ou de Fusina, regagnèrent la cité. Les pestilences lagunaires de l’été dissipées, commençait, le dernier dimanche d’octobre, la saison de carnaval. Spectacles, bals, réceptions allaient se succéder jusqu’à Noël et, après une interruption, reprendraient au lendemain de l’Épiphanie pour s’achever la veille de Carême. Interdit par Bonaparte, le port du masque était maintenant autorisé par les Autrichiens. Le théâtre de la Fenice publiait son programme et, de palais à palais, on échangeait des invitations.

– C’est la saison des amusements qui commence, annonça un matin le comte Ugo Malorsi. Je vous emmène, demain, voir et entendre une comédie de Goldoni : *les Femmes pointilleuses*. C’est l’histoire d’une dame que son sigisbée néglige et qui s’en venge. Très bonne initiation pour vous, mon ami. Goldoni, parfait illustrateur des mœurs vénitiennes, montre fort bien que le *sirvente*, s’il peut éveiller l’amour chez sa dame, peut aussi être traité par elle comme un simple animal familier.

Le théâtre de la Fenice, en français phénix, devait son nom à l’incendie qui avait détruit, en 1790, le teatro San Fantiano. Tel l’oiseau fantastique renaissant de ses cendres, la salle avait été reconstruite, plus vaste et plus belle. Axel Métaz fut ébloui par l’opulence du style néo-gothique, les dorures, les velours cramoisis, les lustres, l’élégance des femmes et les manières des hommes. Il eut toutefois l’impression que les Vénitiennes venaient moins au théâtre pour voir le spectacle que pour se montrer dans leurs plus beaux atours, papoter et recevoir les hommages des galants.

Grâce aux conseils du comte, rémunéré en dîners, menus cadeaux et commissions de fournisseurs, Axel Métaz, le Vaudois, était devenu en peu de temps ce que Malorsi nommait un Vénitien d’adoption fort présentable. Le comte, trouvant la garde-robe, mi-rustique mi-anglaise, de son jeune ami inadaptée à la saison, l’avait conduit chez le meilleur tailleur de Venise, habilleur patenté des derniers nobles, des enrichis du négoce, des nouveaux

fonctionnaires, collaborateurs avisés de l'occupant autrichien. Ayant appris, à ses dépens, les procédés de son mentor, Axel, circonspect et économe, s'était enquis, avant d'accorder sa pratique, des prix demandés par d'autres tailleurs. Celui que recommandait Malorsi se donnait un air artiste et présenta comme une grâce le fait d'accepter de vêtir l'étranger.

– Si Votre Seigneurie n'était l'intime ami du comte Malorsi, je ne pourrais la servir. Trop de commandes en ce moment et…

– Eh bien ! Je puis aller voir ailleurs ! Ce n'est que pour plaire au comte Malorsi que je viens chez vous. Mon banquier m'a donné d'autres adresses, coupa Axel en se dirigeant vers la porte.

Le tailleur se précipita pour lui barrer le passage, bien conscient que ce client fortuné n'était pas de ceux qu'on dupe aisément. Il présenta ses plus beaux tissus pour redingotes, gilets et pantalons, fit prendre les mesures d'Axel par un commis, félicita le jeune homme pour la perfection de ses proportions, la puissance du buste, la fermeté des muscles, l'étroitesse de la taille, la finesse de la jambe. Axel choisit, avec l'aide de Malorsi, qui s'était jusque-là tenu un peu à l'écart, deux habits, l'un bleu de roi, l'autre beige, des gilets dont un de piqué grège, l'autre de soie blanche, brodé d'or, une redingote gris perle, des pantalons assortis. Il ajouta une jaquette en tartan soutachée et un pantalon de nankin pour la promenade.

– J'ai fourni le même ensemble à lord Byron pour monter ses chevaux à Malamocco. Milord se coiffe alors d'une casquette de velours bleu, confia le tailleur à voix basse.

Axel, flatté, fit ajouter la coiffure pour compléter sa tenue byronienne. Au moment de verser des arrhes et de prendre date pour les essayages, le tailleur attira Axel dans un recoin du salon, à distance de Malorsi, occupé à tâter des étoffes.

– Il serait de bon ton que Votre Seigneurie me donnât l'ordre de tailler un habit pour M. le Comte, qui vous a conduit chez moi. C'est une manière de remerciement, vous comprenez. Cela se fait à Venise.

– Si cela se fait à Venise, et puisque vous semblez tenir à ma pratique, nous partagerons le prix de l'habit que va choisir mon ami. Votre part

représentera la commission que vous versez habituellement à ceux qui vous amènent des clients, comme cela se fait à Venise, n'est-ce pas !

Le tailleur eut un geste de résignation. Décidément, ce citoyen suisse savait conduire une affaire. Plus tard, Malorsi, un peu confus car il avait déjà choisi un tissu, remercia Axel.

– Votre franchise, votre lucidité, votre façon de prendre les choses me plaisent, mon ami. Vous savez défendre vos intérêts sans pingrerie…

– *In medio stat virtus*[1], cita Axel avec un sourire.

C'est au théâtre de la Fenice, au soir de la représentation de la comédie de Goldoni, qu'Axel Métaz fit sa première conquête vénitienne. Assis près du comte, au troisième rang, il avait remarqué l'actrice qui jouait Donna Claudia, une brune plantureuse, dont le décolleté profond menaçait à chaque mouvement de faire jaillir des seins libres et d'une blancheur exquise. À plusieurs reprises, le jeune homme eut le sentiment que la comédienne se penchait avec complaisance de son côté en le fixant. Il avait accroché son regard rieur entre deux répliques et lu clairement un encouragement. Mais le comte Malorsi connaissait le petit monde du théâtre et les façons de faire des actrices, dont les cachets ne pouvaient suffire à payer les toilettes. Il dissuada Axel de s'intéresser à celle dont le nom venait en tête d'affiche.

– Elle est coûteuse et capricieuse, mon ami, et, qui plus est, peu soignée de sa personne. Jusqu'à ces derniers jours, on la disait entretenue par un capitaine autrichien. Le militaire a dû changer de garnison et la voilà aux abois. Alors, de grâce, laissez cette donzelle à un marchand ! Regardez plutôt la très jeune figurante qui mouche les chandelles. Elle appartient à cette catégorie pleine de vivacité que nous appelons ici les petits lézards. Ce sont des gamines de basse extraction, qui tentent de sortir de leur condition en monnayant leurs charmes. Assez sensées pour parfaire leur éducation et affiner leurs manières au contact de barbons argentés, elles deviendront, en cas de réussite, des courtisanes très prisées, en cas d'échec, des filles à marins. Les plus adroites pourront même trouver un mari ! En début de carrière, elles constituent à Venise les bourgeons, acides mais frais, d'une

prostitution qui n’ose pas encore dire son nom. N’est-elle pas suave, cette soubrette ? Je ne sais rien d’elle, mais, à mon avis, elle n’est là que pour se faire une position. Applaudissez-la ouvertement quand elle viendra saluer avec les autres, sur le devant de la scène. Qu’elle vous remarque. Nous irons dans les coulisses et le régisseur, que je connais, nous la présentera volontiers.

Les choses se passèrent aussi simplement que l’avait laissé espérer Ugo Malorsi qui, présentations faites, s’éclipsa sur un clin d’œil, en conseillant à Axel d’emmener sa Zulietta, nommée plus prosaïquement Emilia, souper au Florian. La demoiselle ne fit pas de manières, montra l’appétit d’une fille saine, potelée, fraîche et enjouée. Elle se fit raccompagner en gondole jusqu’au logement de ses parents, qui occupaient le rez-de-chaussée d’une maison lépreuse, derrière l’arsenal. Sous le felze, elle eut pour Axel des tendresses maladroites, mais son désir de plaire parut si évident que le jeune homme, qui avait connu des femmes plus expertes, en fut ému. Alors qu’il s’apprêtait à faire ses adieux devant la porte d’eau de la demeure paternelle, elle l’invita à la suivre, comme si la chose était convenue depuis les présentations.

– Il ne faut pas réveiller mon père, s’il vous plaît. Il se lève à l’aube pour aller pêcher au-delà de Murano.

Le lit était étroit mais la petite demoiselle d’une ardeur immodérée. Elle mit dans l’étreinte la même voracité sans nuance qu’elle avait eue devant les pâtisseries du Florian. Cette animalité primesautière prouvait son manque d’expérience. Elle confessa en effet, avant de s’endormir comme un enfant repu sur l’épaule de son compagnon, qu’elle faisait « ça » depuis peu pour de l’argent, mais aussi pour le plaisir, et seulement avec les hommes qui lui convenaient.

Au matin, quand il entendit grincer les portes et comprit que le père de sa conquête s’en était allé, Axel Métaz quitta la chambre après avoir glissé sous le bougeoir du chevet une somme que Malorsi eût certainement trouvée exagérée ! Emilia, qu’il borda avec précaution, dormait en souriant aux anges… ou aux démons !

– Ce reste d’innocence sera bientôt usé et je serai de ceux qui en ont abusé, murmura Axel, exprimant son vague remords en alexandrins.

À midi, au Florian, devant les punchs à l’alkermès, le comte Malorsi apprécia l’aventure, mais trouva sordide la condition d’Emilia.

– Mon ami, vous pouvez vous attacher cette fille pour un temps. Elle le souhaite certainement et s’il faut faire son éducation, nous la ferons. Installez-la chez vous, mais n’allez plus passer la nuit sous le toit de ses parents. Ces gens sont capables de vous faire chanter. La mère poussera des hauts cris, vous dénoncera comme suborneur d’une vierge ! Le père ira quérir un officier de police qui vous menacera de prison. Comme cela est arrivé à votre cher Byron, il y a deux ans ! Et, comme lui, vous devrez payer grassement tout ce monde pour vous tirer de ce mauvais pas. Car, je me suis renseigné, votre Emilia n’a pas quinze ans ! Alors que, si vous l’installez chez vous, donnez un peu d’argent aux parents, habillez la petite et l’aidez à faire carrière, tout le monde vous en sera reconnaissant !

– Je n’ai pas l’intention de revoir cette jeune personne, dit sèchement Axel.

Le comte abandonna aussitôt le sujet, car on annonçait au Florian le retour de l’*anglico* milord, à qui il venait d’être fait référence. Comme Axel l’avait appris par Berto, le gondolier, lord Byron résidait à Mira, village situé sur la rive de la Brenta, à cinq lieues de Venise par eau, dans la belle villa palladienne qu’il louait depuis 1817.

Le poète n’était pas seul. Une jeune femme de dix-sept ans, connue pour sa beauté, Teresa Gamba Ghiselli, épouse du comte Alessandro Guiccioli, était arrivée avec lui de Ravenne. On savait tout de cette escapade amoureuse, par cette mauvaise langue de Francesco Rangone, un ami de Malorsi. Un matin, dans une auberge de Padoue, le comte Rangone et sa maîtresse, la comtesse Marina Querini Benzoni, avaient rencontré Byron et Teresa qui, en route pour Venise, venaient d’y passer la nuit. La comtesse connaissait fort bien Teresa et lord Byron. C’était dans son salon que l’Anglais et la comtesse Guiccioli s’étaient rencontrés, quelques mois plus tôt.

– Le récit de cette étape padouane du poète fait le tour des salons de Venise, dit Malorsi. Les commères imaginent un enlèvement et soutiennent que les amants vont embarquer secrètement pour l'Amérique. En attendant, ils cohabitent, sans autres chaperons que leurs domestiques, dans la villa de Mira.

Les Vénitiens, ainsi que l'expliqua encore le comte, tenaient l'adultère pour un aimable passe-temps et ne s'étonnaient guère qu'un mari, retenu disait-on en Romagne par des affaires pressantes, eût admis que sa femme voyageât, puis habitât chez un célibataire dont la réputation de libertin n'était plus à faire. Ugo Malorsi connaissait tous les protagonistes de l'aventure et ne se fit pas prier pour éclairer la lanterne du jeune Suisse.

– Le commendatore Alessandro Guiccioli, qui a épousé Teresa Gamba Ghiselli, fille du comte Ruggero Gamba, il y a moins de deux ans, a tout juste quarante ans de plus que sa femme. Retenu à Ravenne par ses affaires – il a de vrais soucis d'argent, pour avoir emprunté plus qu'il ne peut rembourser – il a dû confier la comtesse à son ami Byron, afin que ce dernier accompagne Teresa jusqu'à Venise pour consulter d'urgence le docteur Aglietti. On ignore la maladie dont souffre la jeune comtesse. On la dit simplement fragile des bronches, comme bon nombre de jeunes femmes soumises au climat de la Romagne. Joli minois encadré d'anglaises tirebouchonnées, teint clair, regard vif et gai, épaules potelées, Teresa fait cependant plaisir à voir. Son cas ne peut donc pas être bien grave.

Ugo Malorsi baissa d'un ton pour ajouter :

» La comtesse Guiccioli aurait dû normalement résider tout de suite à Venise au palazzo Malipiero, ainsi qu'il avait été convenu avec son mari. Mais cet arrangement a été transgressé sous prétexte qu'à Mira l'air est plus léger et moins malodorant qu'à Venise. Le docteur Aglietti, que je connais, en est si bien convaincu que, dès sa première visite, il a félicité sa patiente pour le choix de sa résidence !

– C'est un médecin lettré, à ce qu'on dit, interrompit Axel.

– Le docteur Aglietti appartient à cette race de médecins qui ne croient pas à la médecine ! Vous le rencontrerez certainement un soir au Florian. Sa

véritable passion est pour les livres anciens, si possible habillés de belles reliures. Il passe ses nuits dans sa bibliothèque et ses journées à visiter les libraires et les marchands de gravures. Sa bonté et sa courtoisie lui valent l'affection des Vénitiens. Comme il a autant de considération pour les pauvres gens que pour les patriciennes désœuvrées, on réclame ses soins dans les quartiers populaires comme dans les palais.

– Et connaît-on maintenant la maladie de la comtesse Guiccioli ?

– Aglietti a tout de suite compris que le traitement des maux de Teresa ne relève pas de la médecine. Il a prescrit du quinquina péruvien et, en cas d'étouffements, la pose de sangsues. En subtil Vénitien, qui sait apprécier les combinaisons des amoureux, il a fourni l'alibi qu'on ne lui demandait pas !

Axel avait lu, quelques mois plus tôt, le poème *Orage sur le Léman* – écrit en 1816 par Byron, lors de son tour du lac – et déchiffré la signature du poète sur le pilier du cachot de Bonivard, au château de Chillon. Depuis, il ne souhaitait que rencontrer, ou au moins apercevoir, cet Anglais que Martin Chantenoz mettait au même rang que Goethe. Pendant son séjour en Angleterre, en 1817, Axel avait entendu dire que Byron manifestait à sa demi-sœur, Augusta, une tendresse plus amoureuse que fraternelle.

À Venise même couraient d'étonnantes histoires sur ce gentilhomme boiteux, riche, beau, généreux et dissipé. Le comte Malorsi raconta que, lors d'un précédent séjour, Byron, pour sacrifier à la tradition locale, avait été le *cavaliere sirvente*, c'est-à-dire l'amant autorisé, de la très belle brune Marianna Segati, épouse d'un drapier chez qui le poète logeait. Avec sa franchise habituelle, Byron avait commencé par dire à qui voulait l'entendre : « Je peux la voir et faire l'amour à n'importe quelle heure, ce qui convient à mon tempérament. » Quelques mois plus tard, l'habitude ayant affadi les charmes de sa voluptueuse logeuse, le lord avait découvert que cette superbe Vénitienne aux yeux noirs était non seulement querelleuse mais d'une jalousie agressive. N'avait-elle pas rossé sa propre belle-sœur, une sémillante blonde, trouvée en conversation avec son amant anglais ! Byron s'était empressé de changer d'adresse en même temps que de maîtresse. Il avait alors introduit au palais Mocenigo, dont il avait loué l'étage noble, sa nouvelle conquête : la boulangère Margarita Cogni,

rencontrée au cours d’une promenade à Malamocco. La jalousie de la drapière était vive mais flatteuse ; celle de la boulangère se révéla furieuse et triviale. Bientôt, tout le quartier retentit des hurlements de la sauvagesse.

– Sa lascivité bestiale, sa frénésie lubrique, sa perversité primitive réjouissaient l’Anglais, seulement, le rire canaille de cette femme faite, au dire même de son amant, « pour mettre au monde une race de gladiateurs », son langage cru et imagé, ses boutades obscènes, ses colères junonesques, ses imprécations sonores effrayaient les domestiques et semaient la confusion chez les visiteurs du poète. Je fus deux fois témoin de ses débordements, confessa Ugo en hochant la tête.

– Ce devait être du dernier comique…, du Goldoni au naturel ! s’exclama Axel, intéressé.

– Byron lui-même s’en amusa jusqu’à l’an dernier, lorsque à la Cavalchina, dernier bal masqué du carnaval, l’amazone irascible arracha le masque de la vertueuse signora Cantarini, à qui Byron venait, pour une fois en toute innocence, d’offrir son bras.

– Quel homme ! Quelle santé ! s’écria Axel.

– Vous ne pouvez imaginer, mon ami, le nombre des conquêtes de lord Byron. Celui qui voudrait en dresser la liste perdrait son temps car ses amantes sont de toutes les classes de la société. Pour ma part, j’ai connu sa liaison avec la belle ballerine de l’Opéra de Venise, Arpalice Taruscelli, que le lord, toujours généreux et bienveillant pour ses anciennes maîtresses, a recommandée à ses amis quand notre troupe d’opéra est partie pour Londres. Il eut aussi l’honneur de partager avec le roi de Naples les faveurs d’Elena de Mostra. Et ce ne fut pas, semble-t-il, la seule chose que ces messieurs partagèrent, la dame ayant distribué sa gonorrhée en même temps que ses baisers !

Tout Venise savait maintenant que la nouvelle maîtresse du poète était la troisième épouse du comte Guiccioli. Ce Romagnol, ancien député du Conseil cisalpin sous la domination française, avait assisté au couronnement de Napoléon comme roi d’Italie, à Milan, en mars 1805. Depuis le départ des Français, consécutif à la chute de Napoléon, et le retour de la Romagne dans les biens du Vatican, Alessandro Guiccioli

n’avait eu que des ennuis. Incapable de payer ses dettes, il avait été emprisonné au château Saint-Ange, à Rome. Il en était sorti peu de temps avant l’assassinat de son principal créancier. On murmurait que Guiccioli n’était peut-être pas étranger à cette sanglante mais avantageuse disparition, car un autre homme, avec qui le commendatore était en affaire, avait, lui aussi, péri sous le couteau d’un inconnu ! Le décès des deux premières épouses du comte incitait certaines personnes à se poser des questions.

– Certains voient en lui une réincarnation de Barbe-Bleue ! dit le comte en pouffant de rire.

– Tout cela n’est guère rassurant pour lord Byron. On dit que le mari de Teresa a emprunté à plusieurs reprises de l’argent au poète. C’est assez bas de louer en quelque sorte sa femme à un étranger, observa Axel.

– Ce n’est pas cette histoire d’emprunt, et encore moins ce cocuage, qui m’inquiètent. J’ai peur que cela ne finisse néanmoins en drame, car la comtesse Guiccioli est véritablement amoureuse de son Anglais. Or, ce dernier étant ce qu’il est, elle se verra un jour trompée, abandonnée et malheureuse. Voyez-vous, Axel, les palais de Venise peuvent abriter des amours folles, sincères et profondes. Elles ne sont jamais heureuses longtemps !

Oubliant le débat, Malorsi vida sa tasse de café à petites gorgées, en portant un regard mélancolique sur un couple enlacé, qui se dirigeait à pas lents vers la piazzetta.

Ce jour-là, Axel Métaz apprit par sa logeuse que d’autres que le comte Guiccioli pouvaient causer des ennuis au poète qu’il admirait et dont il eût aimé connaître la vie dans tous ses détails. La police autrichienne et les agents pontificaux s’intéressaient de près à cet Anglais, qui ne cachait pas sa sympathie pour les Italiens épris d’indépendance. Byron, aristocrate dilettante, se posait partout en défenseur de la liberté. N’avait-il pas écrit en 1813 : « J’ai simplifié ma politique ; elle consiste à présent à détester à mort tous les gouvernements qui existent[2] ! »

– Il est vrai, dit le comte, à qui Axel rapporta sa conversation avec miss Grafton, que cette attitude d’anarchiste a des racines plus personnelles que

sociales. Certes, Byron a loué Voltaire et Rousseau, mais il a aussi admiré Napoléon, qu'il nommait « mon héros de roman », ce qui agaçait ses compatriotes. Toutefois les blâmes suscités en Angleterre par les troubles relations du poète avec sa sœur Augusta ont plus nui à sa réputation que ses choix politiques. Les premiers expliquent mieux que les seconds l'acharnement révolutionnaire d'un aristocrate dont les facultés altruistes restent, ne vous en déplaise, à démontrer !

– La bonne société anglaise est d'une incroyable hypocrisie. J'en sais quelque chose, dit vivement Axel. En Angleterre, le vice n'existe pas si on le cache, le scandale est sans portée si on le tait, et le mépris peut aller de pair avec la possession amoureuse ! Néanmoins, je trouve l'attitude de lord Byron, qui, lui, a le courage de ses opinions, de ses manquements à la morale et aux mœurs, de ses vices avoués, plus noble que celle de ses détracteurs, quel que soit l'appareil vertueux dont ils se parent comme d'un masque ! Lord Byron pourrait tranquillement jouir de sa fortune, de la beauté de l'Italie, consacrer ses jours aux plaisirs, vivre comme un touriste adulé, alors qu'en prenant fait et cause pour les opprimés il ne s'attire que des tourments !

Le comte Malorsi, mieux que le jeune Veveysan, connaissait les hommes et savait, par expérience, que leurs actes s'expliquent le plus souvent par intérêt, gloriole, désir de plaire ou convoitise. Il sourit et prit Axel par le bras pour l'entraîner sous les arcades, à distance des promeneurs.

– Il faut savoir, mon ami, dit-il sur le ton de la confidence, qu'en Romagne la famille de Teresa, le frère et le père de cette dernière surtout, ne cache pas sa sympathie pour les rebelles qui s'efforcent de susciter un soulèvement populaire contre le gouvernement despotique mis en place par les Autrichiens. Par générosité de tempérament, mais aussi par amour pour Teresa et parce qu'il a une grande estime pour les parents de sa maîtresse, lord Byron a épousé la cause de ceux que nous nommons, entre nous, *romantici*. Tel un héros antique, notre Anglais rêve d'action. La liberté étant plus affaire de fusils que de sonnets, il estime, car il a oublié d'être modeste, qu'un engagement révolutionnaire peut ajouter un panache guerrier à sa gloire littéraire ! Ainsi, je me suis laissé dire qu'il retrouve des conspirateurs dans les clairières et participe à des banquets, au cours

desquels il prononce des discours républicains enflammés. Plus sérieusement, il financerait des achats d'armes pour emplir des caches dont il serait l'un des rares hommes à connaître les emplacements. On dit même qu'il s'est affilié aux carbonari. Tout cela se murmure à Ravenne, à Padoue, à Venise.

– Je croyais la police autrichienne très active, s'étonna Axel.

– Elle l'est, et lord Byron est espionné en permanence, à la fois par les agents autrichiens et par les sbires du légat du pape. À la poste, ses lettres sont ouvertes et lues, comme toutes celles qu'envoient les gens suspectés d'aider les rebelles et même celles des résidents étrangers inoffensifs. Tenez, si vous n'êtes pas déjà surveillé, vous le serez bientôt. Mais je pourrai le savoir et vous en prévenir.

– Citoyen d'un pays dont la neutralité est reconnue par les puissances de la Sainte-Alliance, je ne crois pas courir grand risque, dit Axel avec l'assurance de l'honnête citoyen, respectueux des lois.

Dès les premières semaines de son séjour, Axel voulut tout savoir de Venise. Avec Ugo Malorsi, dans la gondole de Berto, il parcourut tous les canaux et visita les îles de la lagune. Ils tirèrent ensemble le canard à Pellestrina – le comte vendait le produit de leur chasse aux restaurants – et obtinrent, faveur insigne, de visiter sur l'île San Lazzaro, domaine des moines arméniens venus avec l'abbé Mekhitar en 1716, la belle bibliothèque où lord Byron venait étudier la langue des religieux exilés. Les verriers de Murano, pareils à des génies infernaux au souffle magique, se disputèrent l'honneur de transmuer, pour l'ami du comte, une pâte informe en coupe précieuse. À Burano, Axel acheta, à de jolies dentellières, des napperons et une aumônière qu'il fit envoyer à sa sœur, Blandine. Malorsi l'entraîna un soir chez un vieux copiste, qui peignait des faux Canaletto pour les visiteurs, en déplorant que les quarante-trois plus belles toiles de l'artiste soient devenues propriété du roi d'Angleterre. Certains jours, le comte ayant ses entrées chez les nouveaux riches et les banquiers juifs, qui occupaient maintenant les nobles demeures des patriciens ruinés par les guerres ou les vices, obtenait de montrer à son protégé, dans tel ou tel palais, des fresques profanes, peintes par ces mêmes artistes vénitiens dont

les saintes madones et angelots fessus ornaient les églises. Ébloui par ces femmes nues, lovées ou alanguies dans des poses lascives, par ces chairs lumineuses, ces bustes amples, ces cuisses lourdes, ces chevelures blondes, Axel demanda si les Vénitiennes du moment étaient aussi belles que ces modèles d'autrefois.

– Ce sont leurs sœurs que vous croisez sous les Procuratie, mon ami ! Aussi belles et aussi voluptueuses ! Vous aurez, j'espère, bientôt l'occasion d'en juger par vous-même, ajouta Ugo, un éclair malicieux dans l'œil.

Certains jours, le jeune homme préférait déambuler seul à travers *campi* et *calle*. Il visitait des églises, s'asseyait dans la pénombre, devant des tableaux plus édifiants que ceux des palais. Las et rassasié d'œuvres d'art, il entrait dans une trattoria pour se restaurer. Il goûta ainsi tous les poissons de la lagune, engloutit des assiettées de macaroni à la mode napolitaine, se rafraîchit d'angouri, sorte de citrouille, et de melon d'eau. Un soir, au bord d'un *rio*, il entreprit une lavandière et vérifia l'assertion de Malorsi suivant laquelle « une bouteille de chianti fait sauter les verrous de la pudeur ». Un matin, alors qu'il circulait à bord de la gondole de Berto, il vit sur un pont enjambant le rio Cassiano des femmes qui, sans la moindre gêne, présentaient leurs seins nus et leur ventre aux passants.

– Comme il y a beaucoup de travestis à Venise, les autorités permettent, sur ce pont, que nous appelons ponte delle Tette[3], à toutes les femmes de prouver leur féminité en se dénudant. Ainsi, pas de tromperie possible, expliqua avec sérieux le gondolier.

Axel ayant eu, au cours de ses sorties nocturnes, quelques algarades verbales et empoignades avec des quémandeurs agressifs ou de jeunes bourgeois avinés, le comte Malorsi lui conseilla d'apprendre à se servir d'un pistolet et d'une épée.

– À Venise, on se trouve facilement avec un duel sur les bras. Mieux vaut, ce jour-là, ne pas être pris au dépourvu. Le capitaine d'artillerie Giacomo Alboretti est un excellent maître d'armes. En dix leçons vous serez apte à expédier votre homme, par lame ou plomb.

Les leçons furent profitables, car Axel prit goût à l'escrime et sut très vite esquiver, pointer, toucher au bon endroit. Quant au tir, il prouva à l'artilleur que tout Vaudois chasseur de chamois sait faire mouche, aussi bien à la carabine qu'à l'arme de poing. Le maître d'armes, maintenu dans ses fonctions par le commandant autrichien, se vanta d'avoir formé en quelques jours le jeune Suisse. Jusque-là, d'après Ugo Malorsi, le seul exploit de l'artilleur avait été, au mois de mars précédent, d'exterminer à coups de canon un éléphant échappé d'un cirque.

Le récit d'Alboretti parut incroyable au Vaudois, mais le comte confirma son dire.

En mars, un pachyderme appartenant à une Française, M^lle^ Garnier, s'était évadé de l'enclos où sa propriétaire le montrait au public. Après avoir tué son cornac, l'éléphant, gambadant sur les quais, avait dévasté l'étal d'un marchand de fruits, avant d'entrer dans une église, d'où il était ressorti, ayant assez jonglé avec chaises et bancs. Réfugié sur la rive des Esclavons, il avait chargé et mis en déroute une section de fantassins autrichiens, dont les tirs de mousquets étaient restés sans effet. C'est alors que le capitaine Alboretti avait suggéré aux autorités d'emprunter un canon à l'arsenal. Deux boulets avaient été nécessaires pour abattre l'éléphant, dont les Vénitiens s'étaient partagé la viande, tandis que M^lle^ Garnier pleurait la perte de son gagne-pain[4] !

– Les Vénitiens ont toujours eu de la curiosité pour les animaux exotiques. Ils conservent de ce pachyderme furieux un mauvais souvenir, alors que le rhinocéros importé d'Afrique à l'occasion du carnaval de 1751 n'en a laissé que de bons. Il avait été si bien adopté par le peuple que Pietro Longhi peignit son portrait. Je vous ferai montrer ce tableau, conclut Malorsi.

Depuis son arrivée à Venise, Axel était sans nouvelles de celui qu'il considérait toujours comme son véritable père. Mi-novembre enfin, la première lettre de Guillaume lui confirma toutes les dispositions prises par ce dernier au lendemain du drame familial.

« Il serait bon que tu rentres à Vevey avant Noël si tu veux me revoir, car nous embarquerons pour l'Amérique, ta sœur Blandine et moi, au commencement de janvier », écrivait Métaz. Il donnait aussi des précisions sur son installation outre-Atlantique :

« Grâce à M. Albert Gallatin, le grand Genevois, ancien secrétaire au Trésor, autrement dit ministre des Finances du gouvernement américain sous le président Thomas Jefferson et qui, depuis 1815, est ministre des États-Unis à Paris, nous sommes attendus dans le New Schwitzerland, la Nouvelle-Suisse, établissement situé sur la rive droite du fleuve Ohio, dans le comté de Jefferson, à deux lieues et demie de l'endroit, très fertile, où la rivière Kentucky se jette dans l'Ohio. Cet établissement a été créé en 1803 par des Vaudois. Jean-Jacques Dufour, de Montreux, dont je connais la famille, en fait partie. La vigne est déjà acclimatée et les colons ont produit, l'an dernier, près de deux mille hectolitres d'un vin que tout le monde trouve bon. On peut, là-bas, acquérir de la terre avec dix années de crédit. Je compte bien que les pieds de chasselas que j'emporte prendront dans le sol américain et qu'un jour le vin des Métaz sera sur les meilleures tables du pays. On cultive aussi avec succès le maïs, la pomme de terre, le chanvre, le lin, les arbres fruitiers. L'élevage se développe. Les troupeaux de vaches, de moutons et même de porcs se multiplient. Des femmes de colons ont fondé une fabrique de chapeaux de paille de plus en plus demandés. On les expédie, par le fleuve, jusqu'à Cincinnati, et même en Nouvelle-Angleterre. Enfin, une ville sort de terre autour d'un bureau de poste. On doit la nommer Nouvelle-Vevey, ce qui nous va droit au cœur. On appelle déjà Venoge[5] la petite rivière de l'endroit.

» Tu vois que ta sœur et moi ne mourrons pas de faim en Amérique, malgré tout ce que raconte Blanchod, qui essaie de nous faire peur avec des histoires d'Indiens. M. Gallatin, que j'ai vu à Genève quand il a rendu visite à sa famille, m'a assuré que les Peaux-Rouges ne sévissent que dans l'Ouest et les montagnes Rocheuses, où nous n'avons rien à faire. On dit qu'ils sont excités par les Anglais qui n'ont toujours pas digéré la perte de leur colonie d'Amérique. »

Suivait un état détaillé des comptabilités des entreprises Métaz et Rudmeyer, du chantier des barques aux carrières de Meillerie, en passant

par le vignoble, le commerce des vins et fromages, les participations dans les ateliers d'horlogerie et la fabrique de chocolat, affaires que devrait conduire Axel avec l'assistance de Simon Blanchod et les conseils de Charles Ruty, le notaire de la famille.

« Et cela, en menant à leur terme tes études de droit, ce qui demandera un effort particulier, dont je te sais capable », ajoutait Guillaume. Il annonçait aussi que le jugement de divorce serait bientôt légalisé. « Encore que ces choses aillent trop lentement à mon gré », précisait-il. Guillaume ne faisait qu'une autre allusion à l'infidèle Charlotte : « Ta sœur Blandine a rendu visite, avec Élise Ruty, à votre mère, à Lausanne. Paraît que toutes ces dames ont pleuré. Il est bien temps ! »

Seule la conclusion de cette longue lettre sacrifiait aux sentiments et à la morale religieuse :

« Quoi qu'il advienne, je veux croire que tu me considéreras toujours comme ton seul et véritable père selon le cœur, l'esprit et la loi, car tu restes à jamais mon fils et le continuateur de tout ce que j'ai créé et qui t'appartiendra en propre quand je ne serai plus. Tu sauras faire honneur au nom que je t'ai donné, tu agiras suivant les préceptes de notre religion protestante, la seule qui vaille d'être respectée et suivie.

» Enfin, souviens-toi de ce qu'a écrit du septième commandement Jean Calvin dans son *Institution chrétienne :* "Dieu commande qu'un chacun pour éviter paillardise ait sa femme, et qu'une chacune femme ait son mari." Le malheur qui m'est arrivé ne condamne pas l'institution du mariage, car Dieu impose nécessité de se marier à ceux qui ne peuvent vaincre l'humaine concupiscence que seule une grâce rarement accordée peut nous épargner. Donc, quand le temps sera venu pour toi de prendre une épouse, je te conjure d'élire une sage protestante et non, comme j'ai eu l'imprudence de le faire par engouement amoureux, une papiste. Le catholicisme tolère ce que nous condamnons, admet et pardonne le mensonge, donne à l'homme outrecuidant le pouvoir d'absoudre qui n'appartient qu'à Dieu. Conçu et organisé par les hommes et pour les hommes, le catholicisme, qui veut avoir réponse à tout, s'accommode de toutes les faiblesses humaines quand il ne les flatte pas. »

Axel relut plusieurs fois, et avec émotion, la lettre paternelle. Les derniers paragraphes le firent sourire. « Pauvre papa ! se dit-il. S'il savait qu'en fait de paillardise je fus très précoce et qu'à moins de dix-neuf ans je n'ai plus grand-chose à apprendre du commerce des femmes, il serait bien déçu ! Et s'il apprenait que je n'ai pas mis les pieds dans un temple depuis bientôt deux mois, alors que je passe des heures dans les églises catholiques à regarder des tableaux et des fresques où triomphent la Vierge Marie et des foules de saints auréolés, peut-être me rejetterait-il, comme il a répudié ma mère. »

Ce soir-là, tandis qu'une pluie froide inondait places et ruelles, Axel demeura longtemps, derrière la fenêtre de son appartement où brûlait, dans la cheminée monumentale, le premier feu de bois, à suivre, l'œil vague, le crépitement des gouttes sur l'eau verte du canal. De rares gondoles, felze clos, fers dégoulinants, poussées par des bateliers muets, vêtus et coiffés de toile huilée, glissaient sous l'averse. L'eau de la lagune était l'élément des gondoliers mais celle du ciel les importunait. Courbés sur leurs esquifs noirs, ils perdaient leur suffisance désinvolte et maniaient nerveusement la rame.

Axel se plaisait dans son logement palatin au parquet grinçant, qui « sentait le vieux », comme aurait dit la défunte tante Mathilde. Les pièces sombres, meublées de commodes, d'armoires et de tables d'un autre âge, massives et patinées, constituaient un abri sûr, plus rustique que douillet mais où il se sentait à l'aise, loin de tout ce qu'il avait connu. Le lit, nef d'acajou, reposait sur quatre griffons accroupis. L'animal mythique, présent sur le blason des Malorsi, se retrouvait sur les trumeaux et aux poignées des portes. Dilettante curieux et avide de connaissances, le jeune homme meublait les heures qu'il ne passait pas en ville à lire des ouvrages sur la peinture, l'histoire de Venise, le commerce et les amours de la Sérénissime et se perfectionnait en dialecte vénitien. Il ouvrait, de temps à autre, ses livres de droit, sachant qu'il devrait, dès son retour en Suisse, reprendre les cours à l'Académie de Lausanne afin de « mener ses études à terme », comme le souhaitait Guillaume. Le dépaysement l'ayant rendu à la sérénité, il passait, sous le plafond à caissons armoriés, des nuits sans cauchemars. Les seuls objets personnels, jalons dérisoires de sa courte existence, placés dans ses bagages au moment de quitter Vevey, auraient fait sourire

quiconque les eût découverts. Il y avait là, au fond d'un tiroir, toujours intact dans son papier de soie, le sucre d'orge, message d'adieu, que lui avait laissé Tignasse, l'épicière de La Tour-de-Peilz, avant de rejoindre à Rome son mari, garde pontifical. Axel le conservait comme relique de son premier amour et symbole de son premier chagrin. Le cahier à couverture noire, son *Registre des rancunes*, inventaire de ses ressentiments, où il n'avait rien écrit depuis longtemps, reposait sous une pile de chemises, avec un portrait miniature de Janet Moore, don de la jeune fille à l'époque où il courait avec elle les musées de Londres. Seul le hussard à cheval, autre don de Tignasse, à l'occasion d'un 1er janvier déjà lointain, était exposé aux regards, au chevet de son lit. Depuis la révélation de l'adultère maternel, ce soldat de fer-blanc, à l'uniforme bigarré, était sorti de l'anonymat du jouet. Axel voyait en lui Blaise de Fontsalte, le séducteur de sa mère. Tignasse savait-elle déjà, en faisant ce cadeau à l'enfant qu'elle initierait plus tard au plaisir défendu, qu'elle offrait à un fils adultérin l'effigie caricaturale d'un père inconnu ?

Axel, agitant des pensées mélancoliques ou déplaisantes, quitta la fenêtre et se dirigea vers le fauteuil où il se tenait, pour lire ou étudier, près de la cheminée. Au passage, une grande glace au cadre tarabiscoté lui renvoya son image. Lui, qui ne s'observait qu'au moment de la toilette ou pour ajuster sa cravate, se planta devant le miroir et considéra un moment son reflet. Au mois d'avril suivant, il aurait dix-neuf ans. Traits nets et réguliers, menton carré, maxillaires puissants, nez fort et courbe, pommettes hautes, son visage reflétait un tempérament volontaire, une virilité combative, aussi, une certaine sévérité. Il possédait déjà sa pleine stature d'homme et devait se raser chaque jour. Il pensait même avoir atteint sa taille définitive, près de six pieds, mais ne parvenait pas à discipliner ses cheveux bruns et drus aux boucles serrées. Cette toison, que toutes les femmes trouvaient admirable, lui déplaisait. Elle ressemblait de plus en plus à celle du marquis de Fontsalte, son père de sang ! Quant à son regard bicolore, il avait appris à en jouer auprès des femmes. La veille, il s'était rendu sur la place, près de l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul, que les Vénitiens nomment en une mélodieuse contraction San Zanipolo, pour découvrir la statue équestre de Colleoni, réputé avoir eu l'œil vairon comme Alexandre le Grand ! Il avait trouvé au condottiere la bouche amère et l'air intraitable des grands

aventuriers, mais Leopardi n'avait fondu dans le bronze que le regard vide et cruel, voulu par Verrocchio. Au cours des siècles, la Suisse avait compté trop de mercenaires de ce type pour que le Vaudois admirât l'Italien qui, en 1475, avait légué sa fortune à Venise, en échange d'une statue propre à défier le temps.

En se détournant du miroir, Axel se souvint d'une phrase, souvent lancée par Polline, la vieille bonne des Métaz, quand elle surprenait Blandine s'examinant avec complaisance devant une glace : « Un jour, tu verras sortir le diable ! » disait-elle à l'enfant, jugée trop coquette. Les souvenirs de l'heureux temps de son enfance à Rive-Reine revenaient à la mémoire du Veveysan, comme s'il se fût agi du souvenir d'images familières illustrant des contes lus et relus. Et, comme les contes, ce passé lui paraissait à la fois imaginaire et merveilleux.

S'il oubliait parfois, pendant quelques heures, la vraie raison de sa présence à Venise, Axel ne souhaitait pas l'éluder. La lettre de son père, la pluie froide, la brume de novembre qui pénétrait les ruelles et rendait flous les contours des toits voisins le rappelèrent à sa quête inavouée. Au théâtre, au café Florian, dans les restaurants, au cours des promenades, à l'heure du concert que donnaient les militaires occupants place Saint-Marc, il ne faisait qu'observer les yeux des femmes, surtout ceux des brunes accompagnées d'étrangers, d'officiers ou de fonctionnaires autrichiens. Ayant improvisé très arbitrairement le signalement de la fille de Blaise de Fontsalte, il se croyait capable d'identifier cette mystérieuse Adrienne. Le climat sulfureux de Venise influençant, sans qu'il y prît garde, son imagination, Axel voyait en sa demi-sœur inconnue son double féminin. La similitude, proclamée par Fontsalte, de leurs regards vairons équivalait, pour le garçon, à une sorte de gémellité artificieuse. Adrienne ou Adriana possédait-elle les dons qu'il eût voulus siens : vivacité d'esprit, élégance, manières raffinées, assurance, connaissance du monde ? Il ne s'agissait pas, pour Axel, d'une quête amoureuse mais de l'impérieux besoin de connaître la seule femme au monde capable, selon lui, de poser sur les choses et les gens le même regard que lui. Lors de son unique entrevue avec le général Fontsalte, celui-ci n'avait-il pas dit : « Quand on a l'œil vairon, on a aussi le cœur et l'esprit vairons » ? Or, depuis ce jour, Axel avait découvert qu'il possédait cette

faculté de voir et de sentir simultanément les choses de deux façons. Son regard bicolore le forçait à porter sur le monde, les gens, les événements, des appréciations contrastées, claires et sombres, comme ses yeux. De tout cela il n'avait pas osé s'ouvrir à Ugo Malorsi, mais, en cette fin d'après-midi de novembre, il décida, en s'habillant pour rejoindre le comte à l'heure du dîner, de livrer son secret au Vénitien et de se mettre sérieusement à la recherche de celle qu'il tenait tant à rencontrer.

Depuis leur première entrevue, Malorsi affectait d'ignorer le regard vairon d'Axel Métaz. Aussi le jeune homme commença-t-il par révéler, comme si besoin était, sa particularité de vision, en s'étonnant avec malice qu'elle eût pu échapper à un observateur aussi fin que le comte.

– L'étrangeté de votre regard, mon jeune ami, je l'ai distinguée dès le premier jour. Mais faire savoir à un ami qu'on a remarqué une particularité physique, que tout un chacun ne peut manquer de constater, est de la dernière grossièreté. Vous en conviendrez. J'avoue avoir eu, au commencement de nos relations, quelque difficulté à soutenir la bizarre dualité de votre regard, mais je sais aujourd'hui interpréter la couleur dominante du moment. Suivant l'humeur ou la réflexion, l'un de vos yeux paraît prendre soudain, si l'on peut l'exprimer ainsi, une sorte de prééminence expressive sur l'autre. Ainsi, quand vous êtes enjoué, c'est l'œil bleu qui l'emporte et si, d'aventure, quelque chose vous déplaît, l'œil brun s'impose. Mon père assurait que l'humanité est divisée en trois catégories : les hommes, les femmes et les yeux vairons ! Vous m'avez un peu poussé à cette digression et…

– Elle est pour moi fort instructive. J'apprécie votre délicatesse passée et votre présente compréhension. Mais je voudrais savoir s'il vous est arrivé de rencontrer, à Venise, une femme ayant ces yeux-là.

– Ni femme ni homme. En fait, ne le prenez pas en mauvaise part, mon ami, le seul être vivant à qui j'ai vu des yeux semblables aux vôtres est un cheval !

Axel Métaz rit franchement et se souvint que Christopher Moore avait évoqué devant lui l'œil vairon de certains chevaux de pur sang. Sa question ne pouvant rester sans explication, le jeune homme se résolut, en dînant, à

livrer à Malorsi l'origine héréditaire de son regard, le scandale familial provoqué par la révélation de Chantenoz et l'existence d'une demi-sœur, dont il ne savait presque rien, sinon qu'elle avait, comme lui, l'œil vairon. Selon ses informations, la jeune femme fréquentait la cour de l'ex-impératrice Marie-Louise, duchesse de Parme, et résidait souvent à Venise.

Ce genre de situation ne pouvait que susciter l'intérêt d'un homme friand d'intrigues plus ou moins scabreuses rassemblant tous les ingrédients d'une bonne comédie vénitienne.

– Nous allons nous renseigner, passer en revue tous les beaux yeux de la Vénétie. Nous irons jusqu'à Parme s'il le faut, mon ami, et nous retrouverons cette demoiselle qui vous est si proche et si lointaine, lança le comte, émoustillé, enthousiaste, l'œil brillant, le geste emphatique.

Pendant la quinzaine qui suivit, Axel et Malorsi n'eurent pas d'autre sujet de conversation. Le comte disparaissait des journées entières pour se livrer à des enquêtes sibyllines. Toutes se révélèrent plus décevantes les unes que les autres. Il dut, finalement, avouer son incapacité à trouver dans Venise une dame ou demoiselle au regard bicolore. Il avait interrogé toutes les patriciennes tenant salon, les commères, les abbesses, les couturières, les confesseurs, les concierges d'hôtels, des officiers autrichiens, les croupiers des *ridotti* clandestins, cent gondoliers qui avaient promis de le prévenir dès qu'ils verraient une femme au regard étrange. À croire que tout Venise se regardait dans les yeux !

– Vous pourriez faire publier une annonce dans la *Gazzetta veneta*, suggéra le comte, en désespoir de cause.

Axel Métaz s'y refusa et, comme décembre était entamé, il envisagea sérieusement de boucler ses bagages et de rentrer à Vevey, où son père devait s'attendre à le voir arriver.

– Mais vous ne pouvez quitter Venise avant le bal de la princesse Tavelli ! C'est le plus excentrique et le plus fermé de l'année ! J'ai fait des bassesses pour obtenir des invitations, s'écria Malorsi quand Axel lui fit part de son désir de retourner en Suisse.

D’après le comte, le jeune Métaz aurait toutes chances de rencontrer chez la princesse une dame de la haute société en quête d’un sigisbée. L’expérience du *sirvente*, sorte d’amant autorisé, manquait à son éducation vénitienne. Puisqu’il avait jusque-là dédaigné une accointance organisée, il pourrait obtenir du hasard ce qu’il avait refusé à l’entremetteur. Axel consentit à remettre son départ pour assister à ce bal masqué, dit Redoute des amazones par les Vénitiens.

– Vous serez étonné et ravi, avertit Malorsi. Ce bal est une extension raffinée d’une danse d’autrefois, qu’on appelait la torche. Le Tasse l’a décrite dans un sonnet fameux. Les dames apparaissaient, un flambeau à la main, et choisissaient leur cavalier. On dansait aussi, tantôt la forlane, où l’on court, saute et virevolte, tantôt la pavane, où l’on imite le paon en train de faire la roue. Au bal de la princesse Tavelli, les dames voilées ne portent plus de flambeau mais choisissent toujours leur cavalier. Chaque danseur doit observer un mutisme total, sauf si la personne qui l’a élu lui pose des questions. Il ne peut toutefois répondre que par *si* ou *no*. Le danseur doit aussi, c’est une règle qui ne souffre pas d’exception, satisfaire à toute proposition ou exigence de sa dame. Il est, jusqu’à l’aube, son esclave et s’engage à ne pas chercher, quoi qu’il arrive, à percer l’anonymat de celle qui l’invite parfois à entrer dans son lit !

– Ce doit être une épreuve redoutable, cher comte, observa Axel.

– On peut avoir de très bonnes surprises. La plupart des amies et des invitées de la princesse sont d’un commerce fort agréable, encore qu’on puisse être requis par une matrone, serrée à outrance dans un corset pareil à une cuirasse et dont l’ouverture laisse crouler des chairs molles et fripées. Je vous en préviens, ajouta Ugo, riant de la mine déconfite du Vaudois.

– C’est excitant, un peu pervers, un tantinet risqué, en somme très vénitien, commenta Axel Métaz, maintenant habitué aux récréations licencieuses des patriciennes oisives.

– Naturellement, reprit Malorsi, les invités sont triés sur le volet, mais il est recommandé à ceux à qui la maîtresse des lieux fait confiance – c’est mon cas – d’amener un étranger de passage pour pimenter la soirée. À condition, bien sûr, qu’il soit de parfaite éducation, honnête homme – c’est

votre cas – et s’engage, sur l’honneur, à ne jamais révéler à quiconque ce qu’il verra, entendra, fera et déduira de ce bal.

Cette phrase évoqua pour Axel le récit, certainement édulcoré, que faisait Elizabeth Moore de la fameuse fête des Mille et Une Nuits, donnée, en 1781, par son cousin William Beckford à Fonthill. L’esthète, alors à l’apogée de sa splendeur, exigeait de ses invités la même discrétion que Marianna Tavelli.

– Partout où il y a des hommes et des femmes qui n’ont pour souci principal que se distraire et combattre l’ennui, on pratique des jeux similaires, dont l’aboutissement est, par avance, prévu par les uns et admis par les autres. J’ai connu ça, en Angleterre, dit le jeune homme.

Le comte, fataliste et désabusé, leva les bras.

– C’est l’universelle connivence des libertins, mon ami, quelles que soient la langue qu’ils parlent et la latitude sous laquelle ils vivent. C’est le grand gala des plaisirs inaccessibles aux gens du peuple, qui n’ont, selon moi, ni imagination ni fortune. Car, ici, le luxe affine et aseptise la luxure. À Venise, ce qui est sordide et obscène dans une chaumière pouilleuse devient polissonnerie de sybarite sous les plafonds d’un palais ! La princesse Tavelli, dont, entre nous, la perversité est sans limite, mêle à ses nobles invitées des caméristes et des filles de la campagne, qu’elle attife en dames, et même des courtisanes expérimentées, à qui elle est redevable de Dieu sait quels services ! On reconnaît ces dernières, cher Axel, à ce qu’elles sont moins audacieuses et font parfois plus de manières pour se laisser entraîner vers un lit – et le palais est plein de couches accueillantes – que les grandes dames, qui ont communié, le matin même, à San Moisè ! conclut le comte.

Ainsi prévenu, Axel Métaz accepta de participer à la fête, estimant que ce serait sans doute la dernière qu’il vivrait à Venise. D’ailleurs, la veille de la Redoute des amazones, il prépara ses bagages, fit retenir par Berto une place dans la diligence de Milan pour le surlendemain, régla son loyer et offrit à miss Emily une caisse du meilleur sherry qu’il put trouver en ville.

Axel fit copier par son tailleur le costume du chasseur à l’arc – habit rouge, pantalon noir, bottes courtes, chapeau à plume – repéré sur une petite

toile anecdotique de Pietro Longhi. Il dut, naturellement, payer le déguisement du comte, qui se travestit en abbé de cour, avec rabat et perruque.

– Ayant eu deux cardinaux parmi mes ancêtres, je puis me faire abbé sans déroger ni offenser la mémoire de ces défunts prélats. Et j'espère avoir, ainsi, l'occasion d'entendre en confession, chez la Tavelli, des pénitentes prêtes à pécher avec leur confesseur !

Au moment de monter en gondole pour se rendre au palais Tavelli, le comte invita Axel à mettre le loup de velours noir, de rigueur pour les hommes.

– Quand je vous présenterai à la maîtresse des lieux, parlez anglais. Elle comprend cette langue. Dès ce moment, allez suivant votre instinct. Bien tourné comme vous êtes dans ce costume de chasse, vous serez assailli par les dames. Mais souvenez-vous d'accepter la première sans rechigner…

– Même si elle est bossue ? s'enquit Axel en riant.

– Sa bosse pourra être fausse… comme le reste, mon cher ! C'est le jeu ! Je fais des vœux pour que vous tombiez sur une ardente beauté. Mais cela relève de la loterie !

La princesse Marianna Tavelli, veuve délurée, était la seule à montrer son visage. Elle accueillit avec grâce l'ami dont le comte Malorsi lui glissa le nom à l'oreille. Jusqu'à l'ouverture du bal, les hommes, reçus dans un salon où avait été dressé un riche buffet, se trouvèrent séparés des femmes. Quand la princesse eut donné l'ordre aux domestiques de clore strictement les portes d'eau et de rue, de vérifier que les épais rideaux de velours obstruaient toutes les fenêtres du palais, elle disparut pour aller revêtir son déguisement.

– Mon cher Axel, la Tavelli vous a regardé d'une telle façon que je ne serais pas étonné qu'elle fonde sur vous dès l'ouverture du bal.

Axel fit la moue. La vieille princesse offrait un visage anguleux, un nez de rapace nocturne, un corps dépourvu des aimables rondeurs dont le Créateur a gratifié les femmes.

Bientôt, les portes de la salle de bal, immense mais chichement éclairée par des torchères, furent ouvertes et les messieurs invités à défiler devant les dames, assises sur des sofas ou des poufs répartis à travers la pièce.

– Ça me rappelle fâcheusement le marché aux bestiaux de Châtel-Saint-Denis, souffla le jeune homme au comte.

– J'ignore ce qu'est votre marché, Axel, mais ici ce sont les brebis qui choisissent les bergers !

Fort mal à l'aise, le Vaudois traversa la salle en diagonale, sans un regard pour les filles d'Ève. Quelques-unes portaient, sous le tricorne à galons d'or, le masque de laque blanche, accessoire traditionnel de carnaval, qui donne au regard une intensité circéenne, un éclat hypnotique. Prolongé par la *bauta*, voile de dentelle dissimulant la bouche et le cou, cet attribut offrait tous les attraits du mystère en garantissant l'anonymat. Certaines femmes, plus soucieuses encore de protéger leur incognito ou de cacher leurs charmes usés, avaient passé le *zendaletto*, sorte de grande housse de taffetas noir, qui les couvrait de la tête à la taille. Elles s'efforçaient le plus souvent au naturel, voire à l'indifférence. Certaines caquetaient, riaient, se poussaient du coude en regardant défiler les hommes. Parmi ces derniers, on remarquait tout de suite l'aisance des habitués du bal des amazones. Les nouveaux venus se composaient en revanche des attitudes diverses. Les uns s'efforçaient à l'allure désinvolte de don Juan dont ils arboraient le *tabarro*, sorte de cape couleur de muraille, et souriaient aux masques, d'autres allaient gauchement de long en large, comme sur la place Saint-Marc. Les plus effarouchés refluaient vers le buffet, afin de puiser dans le punch le courage d'affronter les filles d'Ève.

Axel se planta devant un tableau accroché entre deux torchères. La toile représentait un combat naval, mais le manque d'éclairage ne permettait pas d'en distinguer les détails.

– Bataille de Lépante, 7 octobre 1571. Le doge Sebastiano Venier, qui commandait cent dix galères vénitiennes, aida la flotte de don Juan d'Autriche, fils illégitime de Charles Quint, à battre le Grand Turc et à sauver la chrétienté, monsieur. Nous sommes particulièrement fiers de ce grandiose fait d'armes.

En entendant ce cours d’histoire, débité en français par une voix rauque à l’accent indéfinissable, Axel se retourna vivement. La femme qui venait de s’adresser à lui portait une robe de soie rose, agrémentée de dentelle noire. Sous le domino, on devinait un buste ferme. Le visage était mince mais le regard, sous une voilette à mailles fines couvrant un masque d’or, restait flou, comme les traits. Les bras et surtout les mains, qui trahissent tôt l’âge des femmes, révélaient une personne jeune. Sous la lumière frisante des torches, la peau parut à Axel mate et satinée.

Comme le jeune homme s’inclinait en silence, respectant la règle énoncée par Malorsi, l’inconnue retira son gant et lui présenta la main.

– Si mon parfum ne vous déplaît pas, monsieur, accepterez-vous d’être mon chevalier servant pour ce bal ? Attention, vous ne devez répondre que oui, mais je vous autorise à dire non !

– Oui, dit cependant Axel, après une légère hésitation.

Il se souvenait des avertissements du comte. Le parfum suave, discret, rare – *odor di femina*, pensa Axel – le séduisait. Mais le masque cachait-il une courtisane, une fille de la campagne, une patricienne fanfaronne, une bourgeoise dépravée ou une drôlesse du genre de celle dont Byron avait eu tant de mal à se défaire ? Il se plut à imaginer qu’une personne sachant résumer en termes succincts et choisis la bataille de Lépante ne pouvait qu’être de bonne éducation !

Tandis qu’ayant passé son bras sous celui du jeune homme l’inconnue l’entraînait vers les couples déjà formés pour la danse, Axel observa l’aisance de la démarche et, dès les premiers pas d’une sorte de menuet qui tenait les danseurs à distance, la grâce de sa cavalière. Plus tard, dès la première valse, il apprécia le corps souple, la taille fine, libre de corset, de sa partenaire et, au cours d’une forlane endiablée, la vivacité de celle-ci. « Après tout, pensa-t-il, je suis peut-être bien tombé. »

Entre deux danses, pendant les arrêts au buffet, la dame posa mille questions, auxquelles Axel ne répondit, naturellement, que par oui ou non. Ce jeu, auquel le jeune homme prit vite goût, donnait un réel avantage à la femme, pour peu qu’elle sût questionner habilement son cavalier.

Souvent, au fil des interrogations précises et des réponses laconiques, tous deux rirent franchement devant l'incapacité où l'inquisitrice se trouvait, malgré sa suprématie reconnue et admise, de satisfaire sa curiosité. C'est en se tenant par la main qu'ils allèrent à plusieurs reprises se restaurer. Bientôt, il ne fit plus de doute pour le Vaudois que l'inconnue était jeune, intelligente, instruite, gaie et – il le vit quand elle releva sa *bauta* pour porter un verre à ses lèvres – qu'elle avait une belle bouche et ces dents « blanches et bien rangées » que le président de Brosses reconnaissait déjà aux Vénitiennes.

L'inconnue, soucieuse, lui sembla-t-il, de connaître la nationalité de l'élu, passa les peuples d'Europe en revue, sans penser à citer la Suisse. Elle tenta aussi de découvrir les raisons de sa présence à Venise.

– Peut-être, étranger, êtes-vous sur la lagune pour une affaire d'argent ?

– Non.

– Pour une affaire d'honneur ?

– Non.

– Pour une affaire d'amour ?

– Non.

– Peut-être êtes-vous un espion ?

– Non ! dit Axel en riant.

– C'est agaçant ! Ai-je une chance de deviner ce qui vous amène ?

– Non, fit Axel, péremptoire, certain que la vraie raison de sa présence à Venise ne pouvait être imaginée.

– Alors, je donne ma langue au chat et réclame un baiser.

Sur ces mots, la curieuse souleva sa *bauta* et tendit ses lèvres. Axel les prit, fraîches et douces. Ce fut la première manifestation d'une attirance réciproque et incontrôlée. La valse suivante se termina par un enlacement qui n'avait rien de chorégraphique. On dansait depuis plusieurs heures et des couples s'éclipsaient, à la recherche d'une intimité favorable aux

épanchements dont il était aisé de deviner la nature. Axel tenta d'apercevoir le comte Malorsi, qui avait disparu. La cavalière d'Axel prit le jeune homme aux épaules.

– M'accompagnerez-vous chez moi si je vous le demande ? La princesse a dû vous faire savoir que, cette nuit, l'homme-esclave ne peut rien refuser à sa dame-tortionnaire, mais j'aime trop la liberté pour imposer ce qui peut ne pas plaire. Vous pouvez donc répondre « non » et je rentrerai seule.

– Oui, répondit Axel sans une hésitation, en serrant à deux mains la taille de l'inconnue.

La femme l'entraîna par d'obscurs corridors aux dalles humides, fit ouvrir une porte d'eau, tira un minuscule sifflet de sa ceinture et lança le signal que devaient attendre ses *barcaioli*[6]. Une gondole aux lanternes voilées, alignée parmi d'autres, se détacha de la rive et vint se ranger devant le couple. L'inconnue donna un ordre au gondolier de poupe et le bateau prit le chemin d'eau.

– J'habite le palais Sentini, nous y serons bientôt, assura la femme en se blottissant frileusement contre son compagnon.

Axel lui passa un bras autour des épaules et l'attira contre lui.

Pendant un instant, il fut en proie à une inquiétude indéfinissable. Cette aventure lui semblait aussi folle qu'irréelle et lui revint à la mémoire la réflexion de Berto, son gondolier, quant à l'affluence des travestis à Venise. S'il allait avoir affaire à l'un d'eux ? Sa main, glissée sous le domino, main qu'on ne repoussa pas, le rassura bientôt. L'inconnue eut un petit rire amusé, dévoila le bas de son visage et offrit sa bouche.

– Voulez-vous que nous fassions un détour par le ponte delle Tette ? murmura-t-elle, moqueuse.

1 La vertu est au milieu, à mi-chemin entre les extrêmes.

2 Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, tome IV, Librairie Hachette, Paris, 1905.

3 Pont des tétons ou, plus familièrement, pont des nénés !

4 Ce fait divers a été rapporté par lord Byron dans une lettre adressée, de Venise, par le poète, le 6 avril 1819, à son ami John Cam Hobhouse. *Lord Byron*, *lettres et journaux intimes*, choix et présentation établis par Leslie A. Marchand, éditions Albin Michel, Paris, 1987.

5 Rivière du canton de Vaud, longue de 31 kilomètres. Elle prend sa source près du village de l'Isle, traverse les districts de Cossonay et Morges, se jette dans le lac Léman, entre Saint-Sulpice et Préverenges. Le poète-chansonnier contemporain Gilles (Jean Villard, 1895-1982), fondateur à Paris, en 1947, du cabaret Chez Gilles, a consacré à la Venoge des couplets connus de tous les Vaudois.

6 Gondoliers.

3.

Un rai de jour tira Axel Métaz du sommeil. Il ouvrit les yeux et, aussitôt lucide, constata qu'il était seul dans un grand lit. L'inconnue dont il avait partagé l'ivresse charnelle pendant une courte nuit avait disparu. Il ignorait où lui-même se trouvait à cette heure. À la lueur pauvre des torches brandies par deux gardiennes drapées de noir de la tête aux pieds, sœurs des Parques, filles de la Nuit, il n'avait entrevu de cette demeure que la porte d'eau, les corridors et la chambre aux rideaux joints, dont il ne distinguait ni le plafond ni les murs.

Le mouvement qu'il fit pour rejeter le drap exhala le parfum musqué de celle dont, amant aveugle, il ne connaissait, par les mains et les lèvres, que le corps. Qui était cette femme ? Courtisane rouée, patricienne débauchée, soubrette espiègle ? Formes pleines, petits seins durs, jambes nerveuses, peau soyeuse auraient pu appartenir à cent jeunes Vénitiennes. Entre deux étreintes il avait parcouru du bout des doigts le contour et les traits d'un visage que sa compagne n'avait consenti à démasquer que dans l'obscurité. Cette investigation avait amusé l'inconnue. Axel en retenait un signalement banal : oreille petite, front lisse, sourcils épais aux arcs réguliers, nez fin, bouche charnue et, il l'avait éprouvé, avide de baisers.

La voix rauque de cette maîtresse de hasard, la vitalité quasi animale, la fougue savante, l'allégresse mutine qu'elle avait mises dans les gestes de l'amour donnaient à Axel le désir de la voir au grand jour, d'en savoir plus sur sa condition. Il se plaisait à l'imaginer de mœurs libres, certes, mais droite, saine de cœur, dénuée de cette perversité canaille, si commune à Venise, qui conduisait certaines patriciennes aux pires égarements. L'inconnue ne lui avait-elle pas murmuré à l'oreille : « En amour, l'extrême succulence réside dans l'abandon à l'instinct, tempéré de délicatesse » ?

Comme il fallait évacuer cette couche étrangère et sortir de la situation où il s'était mis, Axel se leva et s'en fut tirer les rideaux. Une lumière aveuglante envahit la chambre. Celle-ci lui apparut vaste et nue. Le lit qu'il venait de quitter ne comportait ni baldaquin ni montants sculptés. Une

commode, deux bergères, un guéridon et un sofa recouvert d'une indienne constituaient tout le mobilier. Au-dessus des boiseries de chêne sombre, sur les murs couleur safran, aucun tableau ne retenait le regard. Seul luxe : un épais tapis à motifs bizarres couvrait une grande partie du parquet.

« On croirait une chambre d'hôtel », se dit Métaz en ouvrant l'unique porte-fenêtre qui donnait sur un étroit balcon à balustres trilobés. Il fut très étonné de reconnaître, en se penchant, une *calle* conduisant à l'Erberia, le marché aux herbes, où Casanova allait, à l'aube, prendre l'air et manger des melons d'eau, après une nuit de débauche. La matinée s'annonçait fraîche et lumineuse, comme en dispense parfois la lagune, en mêlant l'éclat attardé de l'été aux premiers frimas. La ruelle répercutait la clameur mercantile que dominaient les appels des crieurs vantant aux ménagères matinales la fraîcheur des légumes ou des fruits et les apostrophes moqueuses des gondoliers, occupés à se frayer un chemin entre les grosses *bragagne*[1] des pêcheurs, les *sandoli* et les *caorline*[2] des maraîchers. Axel s'interrogeait encore quand la porte de la chambre s'ouvrit en grinçant. Il fit face à l'intruse, l'inconnue de la nuit. Surprise par la violente clarté du soleil, celle-ci mit la main devant les yeux et se réfugia aussitôt dans la partie ombreuse de la pièce. Dépourvu du moindre vêtement, Axel ne sut cacher sa confusion. La jeune femme, qui le détaillait sans gêne apparente, lui parut d'une beauté étrangère à Venise.

– Qu'il est robuste, mon esclave ! s'écria-t-elle gaiement.

Tandis que le Vaudois ramassait puis passait en hâte chemise et pantalon, elle ferma les rideaux et rendit la pièce à la pénombre. Axel avait eu le temps de voir la visiteuse en pleine lumière. La finesse de la taille, prise dans une robe de chambre vert Véronèse, la matité de la peau, une masse de cheveux d'un noir de jais relevés sur la tête en opulent cimier annonçaient une ascendance orientale, ce qui ne pouvait surprendre à Venise, cité de tous les métissages.

– Puis-je, à mon tour, poser des questions ? demanda-t-il, rompant le jeu nocturne qui n'était plus de mise.

Elle parut hésiter.

– Pas encore, le moment n’est pas venu, dit-elle.

Puis elle approcha et prit la main d’Axel dans les siennes.

– Une dernière fois, avant que la vie ne reprenne son cours banal, répondez-moi, comme cette nuit, par oui ou par non. Après, les choses iront d’elles-mêmes, ordonna-t-elle.

Axel consentit à ce dernier caprice.

– Avez-vous les deux yeux de la même couleur ? demanda-t-elle avec brusquerie.

– Non.

– L’un est bleu, l’autre noisette ?

– Oui.

– Croyez-vous être le seul à avoir ces yeux-là ?

– Non.

– Connaissez-vous une autre personne qui ait ces yeux-là ?

– Oui.

– Votre mère ?

– Non.

– Votre père ?

Axel marqua une hésitation puis se résolut à répondre :

– Oui.

La jeune femme se détourna, fit un pas vers la fenêtre, entraînant le garçon avec autorité.

– Voulez-vous voir mes yeux ?

– Euh, oui, dit-il, saisi d’un étrange pressentiment, qu’il ne retint pas.

– Venez là ! ordonna-t-elle encore.

D’un geste nerveux, elle écarta les rideaux et fit face à Axel, qui ne put retenir un mouvement de recul. Les yeux qui le fixaient intensément, entre de longs cils noirs, étaient pareils aux siens. Le regard de cette femme réfléchissait son propre regard. La créature à l’œil vairon qu’il avait tant désiré connaître était devant lui. Comme il demeurait immobile, paralysé par l’émotion, elle lui saisit la tête à deux mains et l’embrassa sur les lèvres avec une tendre brutalité.

Axel se dégagea et se laissa tomber sur le sofa.

– Vous êtes Adrienne de Fontsalte, n’est-ce pas ?

– Ici, je suis la baronne Karl von Fernberg.

– Cette rencontre, madame, je la souhaitais depuis que je suis en Italie. C’est même pour tenter de vous apercevoir que je suis venu à Venise.

Il se tut, comme pour reprendre haleine.

» Nous avons le même père, lança-t-il, et nous avons fait l’amour cette nuit ! Vous êtes ma demi-sœur, par le sang ! Nous avons commis l’inceste, oui, l’inceste, s’écria-t-il en se dressant dans un mouvement de colère.

Elle se mit à rire et à battre des mains, comme si cette constatation était du dernier comique et la réjouissait.

– C’est incroyable et merveilleux. Mon père est bien le général-marquis Blaise de Fontsalte, dont je ne sais pour l’instant ce qu’il est devenu, mais j’ignorais que j’avais un demi-frère ! C’est le plus beau cadeau qu’il m’ait jamais fait ! Un frère, jeune, beau, fort, et comme tous les Fontsalte, sans doute, doué pour l’amour.

– Taisez-vous !

Sans se départir de son air courroucé, Axel acheva de s’habiller.

Elle réprima un frisson et ferma la porte-fenêtre, restée ouverte.

– Le petit matin est toujours frais sur la lagune, dit-elle gravement.

Puis elle traversa la chambre, ouvrit la porte et, dans une langue inconnue d’Axel, donna des ordres à un domestique invisible.

– On va servir une collation, dit-elle.

Puis elle vint prendre le jeune homme par le cou, sans tenir compte d'un semblant de réticence.

– Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle, péremptoire, en usant du tutoiement spontanément adopté dans l'étreinte, mais que le garçon semblait maintenant vouloir ignorer.

– Axel… Axel Métaz. Notre commun géniteur, madame, n'a été que l'amant épisodique de ma mère. Celui qui m'a nourri, vêtu, éduqué, en ignorant son malheur, pour moi mon vrai père, se nomme Guillaume Métaz. C'est un Vaudois, un vrai chrétien qui m'a élevé dans la religion protestante, un homme admirable et…

– Oh ! oui ! tu vas tout me dire de toi. Axel, quel beau nom ! Moi, je t'appellerai Axou… et cesse de me donner du vous et du madame. Ceux qui m'aiment m'appellent Adry.

– Je ne puis être de ceux qui vous aiment ! lança Axel, rageur, en entendant le diminutif de son enfance qu'employaient les siens.

Ce mouvement de colère déclencha un nouveau rire d'Adrienne. Il vit ses dents blanches et tranchantes de carnassier. Après avoir tant espéré d'une rencontre avec cette demi-sœur, il ne pouvait consentir à la trivialité de la situation.

Comme il demeurait boudeur et silencieux, une des femmes noires qui les avaient accueillis apparut, la tête couverte d'un voile épais à la manière des musulmanes. Elle poussa au milieu de la chambre une table à roulettes, sur laquelle le couvert était dressé. Porcelaine, cristaux et argenterie vibraient au soleil, sur la blancheur de la nappe. La servante sans visage approcha deux chaises et se retira, glissant sur des semelles de feutre.

– Viens reprendre des forces… Si tu savais comme je suis heureuse ! Hier, chez la Tavelli, une intuition impérieuse m'a poussée vers toi. J'ai tout de suite su que tu cherchais à Venise une femme, mais imaginer que c'était moi ! Et cependant, j'aurais dû comprendre avant de voir tes yeux. Il est évident que ce bal fou n'était voulu que pour nous, dit-elle en s'asseyant.

– Voulu par qui ? fit Axel avec humeur.

– Par les puissances souterraines qui gouvernent nos vies à partir des royaumes obscurs, par le destin inconnaissable que le vulgaire nomme hasard, Axou ! Le mal est de refuser ce que la force souveraine de la nature a prévu pour chacun de nous. Les choix du destin sont ambigus et incompréhensibles aux mortels, mais les proies qu'il retient ne peuvent échapper à son emprise, qui a nom fatalité ! Il est vain de résister, Axou !

Axel, éberlué, reçut cet étrange discours avec un sourire figé, manifestation du trouble et de la crainte que lui inspirait cette femme dont le regard, tel un miroir, reflétait le sien. Avait-elle toute sa raison, cette séduisante créature ?

Elle proposa un chocolat fumant, mais il opta pour le café et, à l'invitation d'Adrienne, tira d'une panière couverte de linge fin une brioche tiède. Tout en attaquant avec appétit ce repas bienvenu, le Vaudois se tenait sur une prudente réserve. La baronne von Fernberg entreprit de l'interroger. Elle voulut savoir d'où il venait, qui était sa mère, le nom et le décor de son pays natal, s'il avait des frères ou sœurs et mille autres choses. Entre deux bouchées, Axel Métaz, laconique, livra de lui, avec circonspection, une image banale d'étudiant vaudois destiné à partager, plus tard, son activité entre les vignes et les affaires que lui laisseraient ses parents.

Adry l'écoutait, une lueur tendre dans son œil clair et, Axel le remarqua, un chatoiement incrédule dans l'œil sombre. Il devina que cette femme ne devait pas être dupe du portrait qu'il brossait de lui-même, avec une civilité puérile. Quand elle lui demanda s'il avait déjà eu des maîtresses, il mentit résolument en déclarant qu'il avait, comme tous les étudiants lausannois, partagé la couche de filles d'auberges. Adrienne se mit à rire en proclamant qu'elle ne le croyait pas, étant donné le souvenir très récent qu'elle gardait de son aisance et de sa maîtrise au cours de la nuit.

– Tu es un amant consommé, Axou, et ce ne sont pas les filles d'auberges et les bergères qui t'ont appris à faire vibrer le corps d'une femme avec autant de science, de délicatesse, de subtilité. Tu ne dis pas tout à ta grande sœur, Axou !

Axel se résolut à ajouter qu'il avait été initié aux jeux de l'amour par une Anglaise, de passage à Vevey.

– Pouah ! Une Anglaise ! Elles confondent en général lubricité et volupté ! Et, de surcroît, elles sont vite épuisées, à ce que disent les hommes. Leur sang est comme l'eau de la Tamise ! Là encore, tu ne dis pas tout. Il dut y avoir d'autres initiatrices. Mais garde leur souvenir secret, gentilhomme !

– C'est égal, si j'avais vu plus tôt votre œil vairon, ou si vous aviez remarqué mon regard, nous aurions pu éviter de faire ce que nous avons fait. L'inceste est le pire des péchés. Vous êtes pour moi une femme interdite ! fit Axel avec hargne.

L'hilarité d'Adrienne redoubla. Le rire narquois de cette femme le mettait mal à l'aise. Il quitta la table.

– Votre dérision est déplacée, lança-t-il sèchement.

– Je prends sur moi ce péché et tous ceux que nous commettrons, Axou. Sois rassuré. Et puis, tu ne pouvais pas savoir qui j'étais. Cette ignorance t'absout.

Elle lui tendit la main, avec un sourire qui dilua la résistance d'Axel.

– Viens, encore, dit-elle en l'attirant vers le lit en désordre.

Axel libéra brutalement ses doigts et fit deux pas en arrière.

– Ah ! non ! jamais plus. Ce serait maintenant en toute connaissance de cause que nous pécherions. Je veux quitter cette maison. M'en aller de là, vous oublier !

Mais, au lieu de marcher vers la porte, il se laissa tomber sur le sofa, en proie à une lassitude soudaine. Il avait envie de pleurer, et seul l'orgueil le retint d'en rien faire.

– Le Tasse a écrit : « Comme il est gaspillé, le temps qu'on n'a pas passé en aimant », murmura-t-elle.

Puis elle répéta ces vers avec de plus en plus de force, les répéta encore, en rythmant les syllabes d'une voix de gorge, puissante et modulée. Elle

finit par chanter, par hurler la phrase et, soudain, se dressa, ôta sa robe de chambre, puis sa longue chemise, dernier voile qu'elle déploya, fit onduler comme une flamme, et se mit à danser, nue dans le soleil, en chantant. Ses longs cheveux dénoués, qu'elle faisait tournoyer par un mouvement de tête, tantôt retombaient en cascade sur ses reins, tantôt voilaient ses seins menus aux pointes mauves. Cette danse, plus acrobatique que lascive, subjuguait Axel. Il admirait ce corps souple, auquel ne manquait que l'éclat de la vraie blancheur pour être sculpture marmoréenne. Il subissait innocemment le charme qui, autrefois, avait envoûté Hérode et condamné Jean-Baptiste. Mais cette nouvelle Salomé ne réclamait, d'une voix devenue plaintive, que l'amour sans qui le temps se perd. Après une série de virevoltes, Adrienne se tut, s'immobilisa, abandonna sa chemise inutile, prit un nouvel élan et se mit à faire la roue, le pont renversé, à marcher sur les mains, à franchir le lit en culbute en poussant des cris de plaisir, comme si ce numéro de funambule était une manière d'exprimer la secrète joie d'un corps dompté. Après un dernier saut périlleux, elle se planta devant Axel, partagea sa chevelure en deux nattes qu'elle noua avec une fausse pudeur sous le menton et saisit trois brioches avec lesquelles elle se mit à jongler frénétiquement. Bientôt, elle rendit deux brioches au panier, mordit un grand coup dans la troisième, dont elle lança le reste au visage d'Axel, en riant de sa mine de spectateur médusé. Oubliant le courroux qui l'animait quelques instants plus tôt, le Vaudois applaudit avec sincérité.

– J'ai travaillé dans un cirque, dit-elle en s'asseyant sur les genoux du jeune homme.

Puis, comme, attendri et émoustillé, il ne pouvait se retenir d'embrasser son épaule et sa nuque, elle glissa :

– N'ai-je rien mérité de plus, Monsieur le Protestant gourmé ?

Axel, ainsi provoqué, opta sans balancer pour une passion dont il décida d'ignorer l'inconvenance. Il souleva Adrienne dans ses bras, la jeta sur le lit et se glissa près d'elle, résigné à subir la malédiction promise par les Écritures.

Ils s'aimèrent jusqu'au milieu de l'après-midi, quand la baronne von Fernberg, revenant aux réalités du moment, expliqua qu'elle devait partir, le

soir même, pour Parme avec son mari.

– Naturellement, tu as un mari, dit Axel, pensif.

– J'ai un mari. Mais, rassure-toi, il est au palais Sentini.

– N'y sommes-nous pas nous-mêmes ?

– Nous sommes dans mon *casin*[3], sur le rio Beccarie. Et puis, un mari, ça ne vaut pas un frère, ça non ! lança-t-elle dans un éclat de rire.

– Tu pars pour Parme et moi, demain, pour la Suisse…

– Comment, pour la Suisse ? Tu ne vas pas me quitter déjà. Je ne serai absente qu'une semaine et je compte bien te trouver là pour m'accueillir. D'ailleurs, dès mon retour, je te présenterai à Fernberg et tu viendras habiter ici. Mon époux pourrait être mon père et le tien. C'est un diplomate autrichien. Un parfait gentilhomme, sans un brin de jalousie. Et puis tu es mon frère, ne l'oublie pas, et nous avons dans les yeux de quoi le prouver au monde entier ! Alors, te rends-tu compte de la vie que nous pourrons avoir, cet hiver ? Nous visiterons l'Italie ensemble, quand Karl retournera en Autriche. Nous serons libres ! Il y a tant de belles choses à voir en Italie, des trésors d'art dont tu ne dois pas ignorer l'existence.

– Mais, c'est-à-dire que mon père, enfin celui que je considère comme tel, m'attend à Vevey. Il veut me revoir avant de prendre passage pour l'Amérique avec ma sœur.

– Ton autre demi-sœur, veux-tu dire, corrigea Adry en souriant.

Comme Axel se taisait, la jeune femme se blottit au creux de l'épaule de son compagnon et se fit, d'une manière inattendue, raisonnable.

– Cette fois, j'admets tes scrupules. Toi seul peux décider de rester ou de partir. Mais, si tu n'étais pas à Venise à mon retour, je serais malheureuse. Et dis-toi bien que n'importe comment, où que tu sois, un jour, je te retrouverai ! Nous ne sommes pas, nous, les yeux vairons, des amants ordinaires. Tu le sens comme moi, n'est-ce pas ?

Axel, déjà fasciné par Adrienne, acquiesça, dit qu'il devait réfléchir à tout cela et, après un dernier baiser, qui n'avait rien de fraternel, fit ses

adieux à celle dont il escomptait, en s'éloignant, conjurer le mystérieux pouvoir. La baronne fit reconduire le jeune homme par son gondolier, un *barcaiolo* aussi muet que les femmes noires du *casin*. Par un réflexe d'obscure méfiance, Axel, qui n'avait pas donné d'adresse à Adry, se fit déposer quai des Esclavons, près de l'hôtel de l'Europe. Après une courte flânerie, il prit une autre gondole pour gagner la Ca' Malorsi.

Au calme, il fit de grandes ablutions, dévora un poulet entier, vida une fiasque de vin de Toscane et s'endormit à l'heure de l'Angélus, pour ne s'éveiller que le lendemain, à l'heure du punch.

– Je commençais à me tourmenter à votre sujet, dit Malorsi en voyant arriver son protégé au Florian.

Axel ne se fit pas prier pour raconter son aventure de la nuit. Il brossa un portrait approximatif de la baronne von Fernberg, sa demi-sœur à l'œil vairon, livrée par le hasard, et ne tenta pas de dissimuler à Malorsi que les rapports incestueux qu'il avait eus avec cette femme torturaient sa conscience.

Le comte trouva l'histoire typiquement vénitienne et s'en réjouit ouvertement. Après avoir rappelé à Axel que les pharaons copulaient et procréaient avec leur sœur et observé que lord Byron avait été l'amant de la sienne, ce qui causait, il est vrai, beaucoup d'ennuis au poète, il réduisit à une considération négligeable les scrupules d'Axel. Poussant à l'extrême son raisonnement de libertin impénitent, il ajouta :

– Dites-vous bien, cher garçon, qu'il n'est point de barrière au mouvement naturel de l'amour que celle qu'un défaut de désir peut lui opposer. Chassez ces vains remords. Restez à Venise, mon ami, visitez Rome et Florence et Milan et Sienne aux frais du baron, qui vous tiendra pour un jeune beau-frère tombé des montagnes d'Helvétie. Vivez en accord avec votre conscience, comme si de rien n'était. Et puis laissez faire le temps, qui seul affadit et résout les passions.

– Tout de même, le désir que j'ai encore de cette femme me met mal à l'aise. C'est une question de morale plus que de religion, fit Axel avec sérieux.

– Mon ami, nous devons accepter la part d'ombre qui est en chacun de nous. Le cœur humain est un labyrinthe, dont la seule issue est la mort. Clarté et ténèbres règnent conjointement sur ce royaume intérieur et de leur confrontation naît la mystérieuse énergie qui nous gouverne. Ces forces contraires sont comme les arcs opposés qui se joignent à la clé de voûte, pour soutenir l'édifice. Cessez de vous tourmenter. Nous sommes ici sous l'œil de Vénus et c'est elle qui décide, elle seule, ce qui est bien, ce qui est mal.

– Vous parlez comme Adry, constata, étonné, Axel Métaz.

– Alors, cette personne est plus sage que vous ne dites !

Le comte Malorsi ne donna qu'un conseil à Axel, que ce dernier se promit de suivre :

– Gardez-vous d'aller loger à la Ca' Sentini, sous le toit de Fernberg. C'est un curieux homme. Il passe ici pour l'œil de Metternich, qui n'a pas grande confiance dans la représentation diplomatique officielle ni dans sa police. Ce baron, que l'on voit peu, a le pouvoir et les moyens de faire éliminer par ses sbires les comploteurs ou supposés tels. Son gibier préféré est le carbonaro, membre assez inoffensif d'un mouvement révolutionnaire napolitain, qui a ses affidés en Lombardie, en Toscane et en Vénétie. Alors, prudence ! Voyagez avec la femme, jouez le frère *sirvente*, mais n'entrez pas en affaires avec le mari autrichien.

Axel ne demandait qu'à se laisser convaincre de rester à Venise. Il défit ses bagages le soir même et prévint miss Emily qu'il serait encore son locataire pour une durée indéterminée. Il reconnut devant l'Anglaise qu'il y avait « une femme là-dessous ». Ensuite, il composa avec une certaine gêne, mais assez adroitement, une longue lettre à l'adresse de Guillaume Métaz. Il expliqua, en choisissant ses mots, qu'ayant une occasion unique de visiter plusieurs villes d'Italie avec un gentilhomme introduit dans les milieux d'affaires, il croyait profitable pour son éducation et dans l'intérêt des entreprises familiales de différer de plusieurs semaines son retour au pays de Vaud. Il conclut en affirmant, cette fois avec sincérité et émotion, que son seul regret serait de ne pas être présent à Vevey, afin d'embrasser son

père et sa sœur Blandine quand ils monteraient dans la diligence pour se rendre à La Rochelle, où ils prendraient le bateau pour l'Amérique.

Pendant l'absence d'Adrienne von Fernberg, Axel Métaz emplit la plupart des heures qu'il passa avec Malorsi à parler de la baronne, fignolant la définition de ses charmes, vantant son audace et sa vivacité d'esprit, reconnaissant aussi ce qu'avait d'énigmatique son pouvoir de persuasion.

– Mon ami, vous voilà coiffé de cette étrange demi-sœur ! Si le pouvoir imaginaire que vous lui prêtez vient de son regard, de son esprit et de son cœur vairons, dites-vous que, possédant le même regard, vous devriez détenir le même pouvoir !

Axel pouvait compter sur le comte pour être en toute circonstance rassuré !

Peu avant Noël 1819, alors que la neige étalait sur la place Saint-Marc une couche de sucre glace que tranchaient, en crissant, les pas des rares passants et que de gros flocons fondaient dans l'eau grise des canaux, Axel, regagnant la Ca' Malorsi, trouva sa logeuse tout effarouchée. Une femme vêtue et voilée de noir, dont elle n'avait pu voir le visage, avait laissé un message pour le *signor* Métaz de Fontsalte.

– Je pense que c'est de vous qu'il s'agit, bien que le nom soit un peu différent, dit miss Emily en remettant le pli à son locataire.

Axel fit sauter le cachet de cire, découvrit une seule phrase et annonça, radieux, à la vieille demoiselle qui brûlait d'envie de connaître le contenu du billet :

– Ma sœur est arrivée à Venise, je cours l'embrasser !

Miss Emily Grafton ne revit le jeune homme que le lendemain soir. Sa sœur, pensa-t-elle, l'avait retenu à dîner et il n'était rentré que fort tard, en évitant tout bruit. Ce gentleman, qui, par modestie, dissimulait sa particule, en avait l'habitude !

Adrienne avait annoncé, avant son départ pour Parme : « Dorénavant, petit frère, nous irons partout dans Venise en montrant nos yeux ! Ce sera amusant. Tout le monde voudra nous inviter ! Nous ferons figure de curiosité, comme le rhinocéros de Pietro Longhi. »

Le baron Karl von Fernberg étant loin, c'est ainsi qu'ils agirent, et bientôt, Axel et Adry devinrent la coqueluche de tous les lieux de plaisir de Venise. On les vit dans les auberges à la mode, au Lido, à Malamocco, dans les jardins, à l'Erberia où le Vaudois, élevé dans les vignes et les champs, apprit à sa compagne à choisir les meilleurs fruits. Ils furent accueillis dans le salon de la comtesse Isabella d'Albrizzi, érudite d'origine grecque, épouse d'un inquisiteur d'État, auteur de plusieurs ouvrages, dont une analyse pertinente de l'œuvre du sculpteur Canova. Axel fut un peu déçu de ne pas rencontrer lord Byron chez cette femme de lettres. Le poète, dont tous les propos étaient colportés, tenait M^{me} d'Albrizzi pour « la Germaine de Staël vénitienne ». La baronne von Fernberg et son cavalier servant explorèrent en gondole tout l'archipel et, un soir, alors qu'un ciel de plomb coiffait la lagune et que le givre couvrait le felze sous lequel les amants étaient blottis, Adrienne voulut faire le tour de l'île San Michele, cimetière de Venise.

– Ce n'est qu'ici qu'un Vénitien devient propriétaire de sa terre, dit-elle, citant une sentence répandue.

Cette phrase et l'intérêt morbide qu'Adry semblait prendre au site dévolu aux morts, champ de croix cerné de cyprès que tourmentait la bise, firent frissonner Axel. Les gondoliers de sa maîtresse, enveloppés dans leur froc noir, lui apparurent soudain, sinistres moines, tels les passeurs du Styx.

Mais Axel Métaz, en bon Vaudois, n'était pas homme à cultiver longtemps des pensées funèbres et désolantes. Pour combattre la mélancolie du moment, il demanda à sa compagne de chanter, comme elle le faisait souvent quand ils naviguaient, une des barcarolles populaires apprises des gondoliers. Adrienne attaqua aussitôt *La biondina in gondoletta* et le malaise se dissipa. Cette chanson, la préférée d'Axel, était dédiée à la comtesse Marina Guerini Benzoni, qui, sous l'occupation française, vêtue

d’une tunique à la grecque dévoilant haut ses cuisses, avait fait danser les Vénitiens autour d’un arbre de la liberté dressé sur la piazzetta !

Axel et Adry se rendirent souvent au théâtre de la Fenice, où Fernberg avait sa loge. Un soir de novembre, ils assistèrent à un petit scandale, que seuls perçurent quelques initiés. Au milieu de la représentation, Teresa Guiccioli fit irruption, aussi discrètement que possible, dans la loge réservée aux messieurs parmi lesquels se trouvait lord Byron. La jeune femme se glissa près du poète et parut lui parler avec véhémence.

– Elle a les yeux rouges, elle a pleuré et je sais pourquoi, dit Adrienne en braquant sa lorgnette sur Teresa.

– Vraiment, tu sais ce qui fait pleurer cette dame ? s’étonna Axel.

– Je sais tout ce qui se passe à Venise, Axou. Et je puis te dire que, cet après-midi, le comte Guiccioli a fait savoir à son épouse qu’elle partait demain pour Ravenne avec lui. Il doit juger l’aventure anglaise terminée.

À Noël, Axel Métaz le protestant assista, pour la première fois de sa vie, à la messe de minuit. Adrienne devait s’y montrer, car toute la colonie autrichienne s’y rendait. Accoutumé au dépouillement des temples et à la sobriété des cultes, le Vaudois fut une fois encore ébloui par les lumières, les ornements des célébrants, la musique et les chants.

À l’issue de la cérémonie, la baronne le présenta comme son jeune frère, récemment arrivé de Suisse. Le comte autrichien gouverneur de Venise, les diplomates, hauts fonctionnaires et officiers supérieurs de la garnison occupante firent preuve d’une extrême courtoisie. Le couple fut convié à la réception traditionnelle que donnait le représentant de l’empereur d’Autriche dans le palais des Procuratie Nuove, construit en d’autres temps pour Napoléon. À cette occasion, Axel put constater la déférence, presque l’obséquiosité que les invités de tout rang, civils ou militaires, manifestaient à sa demi-sœur, en demandant des nouvelles de l’époux absent. Il se souvint de ce que le comte Malorsi avait dit du baron von Fernberg et eut ainsi confirmation de la puissance occulte de l’Autrichien.

– Ton mari a l’air d’être très populaire, observa-t-il un peu plus tard.

– Il est craint, ce qui est beaucoup mieux, répliqua Adry avec un sourire ambigu.

Au Florian, quelques jours plus tard, Axel fit se rencontrer Adrienne et le comte Ugo Malorsi. Dès ce jour, on vit souvent le vieux Vénitien en compagnie du couple. Ensemble, ils se rendirent aux concerts d'hiver, donnés dans des palais glacés. Les musiciens réchauffaient leurs doigts gourds aux braseros, avant d'attaquer un quatuor de Haydn ou des œuvres de Vivaldi, que des patriciens mélomanes s'efforçaient de tirer de l'injuste oubli où le plus fameux compositeur vénitien du xviii^{e} siècle était tombé. En revanche, le comte Malorsi ne suivait pas ses amis quand ceux-ci couraient d'un bal à l'autre, ou se faufilaient, masqués, dans des maisons de jeu qui n'étaient pas toutes fréquentables.

Dans un *ridotto* huppé du quartier San Moisè, Adry fit, une nuit, devant Axel, une étonnante démonstration de son pouvoir. Elle affirma qu'elle savait, à son gré, faire perdre un joueur assis devant une table de bassette. Comme Axel manifestait son incrédulité, elle fixa la nuque d'un inconnu, qui maniait jusque-là ses cartes avec profit. L'homme se mit soudain à perdre. Il abandonna plus de cent ducats en dix minutes et quitta le jeu dépité, la mine sinistre, assurant à qui voulait l'entendre qu'il n'avait jamais connu pareil revirement de la chance. Ce même soir, Adry raconta qu'étant enfant il lui était arrivé de faire trois pas sans toucher le sol ! Comme Axel se montrait encore une fois sceptique, elle reconnut que ça ne lui arrivait plus, mais elle affirma qu'elle pouvait encore arrêter une horloge à distance et souffler une chandelle d'un regard ! Aucune pendule n'étant visible, elle se contenta d'éteindre au passage le flambeau que brandissait un valet. Le Vaudois mit, sans le dire, cette extinction au compte d'un courant d'air !

Les jours passaient sans qu'Axel, qui prenait goût à cette vie de plaisir et de jeux, songeât à rentrer en Suisse. Une lettre de Guillaume, un peu amer de n'avoir pu revoir son garçon la veille de son départ pour les Amériques, invitait ce dernier à regagner Vevey avant les labours de mars car Simon Blanchod, en charge du vignoble, se faisait bien vieux. Blandine avait joint

un feuillet à la lettre de son père, pour demander à Axel de veiller sur leur mère, à qui elle avait pardonné le malheur répandu sur la famille.

« Je suis allée lui faire mes adieux à Lausanne, car on ne doit pas se séparer, peut-être à jamais, en mauvaise intelligence. Je l'ai embrassée. Elle est toute changée. Je crois qu'elle attend que tu reviennes près d'elle. Tu as toujours été son préféré et, maintenant, nous savons pourquoi », écrivait Blandine avant de signer : « Celle qui reste à jamais ta petite sœur qui t'aime. »

Axel Métaz se promit d'écrire à sa mère, d'obéir à celui qu'il continuait à reconnaître comme son père et de rentrer au pays avant le printemps. Cela lui laissait encore plusieurs semaines de liberté et, il en avait bien conscience, de folie.

En l'absence du baron von Fernberg « appelé en consultation à Vienne », expliqua Adry, cette dernière décida qu'il était temps de voyager. La baronne disposait d'une confortable berline anglaise à six chevaux et le couple se lança sur les routes, accompagné de deux postillons et des deux servantes à robes noires. Ces dernières se nommaient Zélia et Miska. Quand elles enlevèrent leur capuche, Axel découvrit qu'elles étaient plutôt jolies et à peine plus âgées que leur maîtresse. Depuis qu'elles avaient remarqué l'œil vairon du chevalier servant de la baronne, elles affichaient un respect craintif pour le Vaudois. Ces femmes aux gestes furtifs et précis parlaient entre elles et avec les postillons, géants taciturnes aux cheveux longs et luisants de graisse, une langue gutturale dont usait aussi Adrienne pour donner des ordres. Cela intriguait Axel, ce qui le conduisit à questionner sa demi-sœur.

– C'est la langue de leur tribu, celle du pays de ma mère, la langue des Tsiganes, répondit-elle. Elle est dérivée du valaque et du moldave, mais chaque tribu a fabriqué, d'après ces langues, son propre dialecte. C'est le moyen de communiquer secrètement entre membres d'une même communauté. Zélia et Miska, comme les cochers, sont des Zigeuner[4]. Ils me sont tous dévoués jusqu'à la mort. C'est ma mère qui les a délégués près de moi.

– Tu ne m’as jamais parlé de ta mère. Où vit-elle aujourd’hui ? demanda Axel.

– Elle vit dans un monastère, loin d’ici, dans les Carpates. Ma mère est une sorte de reine chez les Zigeuner. Mais je n’aime pas trop parler d’elle, Axou.

– Pourquoi ne pas parler de ta mère ? Tu es fâchée avec elle ?

– Tu ne comprendrais pas, même si je pouvais tout te dire. Quand elle a rencontré mon père, notre père, elle était comédienne ambulante. Elle m’a abandonnée aux Fontsalte à ma naissance et j’ai été, d’abord, mise en nourrice, puis dans un pensionnat tenu par des religieuses, à Montbrison, en Forez. De là, je me suis enfuie grâce au père d’une amie de pension. Ensuite j’ai fait mon éducation dans le monde, à Paris et ailleurs. Et un jour, alors que j’avais seize ans, ma mère m’a fait enlever…

– Enlever ? Et par qui ? s’étonna Axel.

– Par les Tsiganes de sa tribu. Ce serait trop long à t’expliquer. J’ai passé deux ans chez les Zigeuner, en Valachie. J’ai appris beaucoup de choses qui touchent aux sciences secrètes et, ensuite, ma mère m’a laissée partir et je suis devenue une dame, voilà ! En vérité, ma mère me fait un peu peur, et je crains toujours de l’offenser, dit Adrienne avec une gravité inhabituelle.

Elle se reprit vite, battit des mains, virevolta, comme elle le faisait souvent, en entraînant Axel dans une danse saccadée.

– Allons faire nos bagages. Nous partons demain pour Vérone, lança-t-elle, joyeuse.

Cette excursion les conduisit tout naturellement sur la piazza delle Erbe, devant le palais des Capuletti. Adry tint à ce qu’Axel lui donnât un baiser sous le balcon où Juliette, enamourée, écoutait jusqu’à l’heure de l’alouette les fadaises débitées par Roméo. Ils allèrent ensuite voir, dans le jardin d’un cloître proche de la via del Pontiere, le tombeau, à demi ruiné, que les Véronais affirmaient être celui de la suicidée, en se référant à la date gravée sur le sépulcre : 1303. Lord Byron, qui avait précédé de quelques mois les amants, avait prélevé là des débris de granit, comme il s’était emparé en

1816, en Suisse, à l’ossuaire de Morat, du crâne d’un soldat de Charles le Téméraire, tué par les Bernois devant Nancy en 1477.

– Au lieu de choisir la mort, Roméo et Juliette auraient dû choisir la vie, fuir ensemble leurs familles imbéciles et s’aimer jusqu’à satiété. La mort, comme la fin de l’amour, vient toujours assez tôt, commenta Adrienne.

– Shakespeare n’aurait pas eu d’argument pour sa tragédie et, aujourd’hui, personne ne se souviendrait de ces amoureux de légende. Et nous ne serions pas en pèlerinage à Vérone où se déroula, il y a moins longtemps, un drame plus sanglant et plus réel, ajouta Axel, peu enclin à la sensiblerie.

– De quoi veux-tu parler ?

– Du massacre des Français, en avril 1797, juste après la victoire de Bonaparte à Rivoli. On appelle ça les Pâques véronaises, compléta le jeune homme.

– Tiens, tu sais cela, toi !

– Et bien d’autres choses, Adry ! Mon père putatif est un grand admirateur de Napoléon, dont j’ai entendu chanter les louanges sur tous les tons pendant mon enfance.

– Et toi, l’aimes-tu, l’empereur ? demanda Adrienne, avec une fougue soudaine qui prit Axel au dépourvu.

– Aimer n’est pas le mot, mais je crois qu’il fut un grand homme de guerre. Bien qu’il soit aujourd’hui prisonnier des Anglais et, à ce qu’on dit, assez mal traité, il ne faut pas oublier qu’il a fait tuer des centaines de milliers d’hommes !

– Un grand homme de paix, devrais-tu dire ! Il voulait apporter la liberté à tous les peuples, construire une Europe heureuse et prospère. Ce sont les tyrans opposés à ses desseins qui, pour conserver leur trône et leur pouvoir autocratique, ont fait massacrer une partie des peuples qu’ils continuent à opprimer. Mais la liberté triomphera partout et Napoléon reviendra d’exil, pour anéantir les despotes !

Le ton véhément, presque coléreux, de la baronne surprit Axel.

– Mais tu es autrichienne par mariage, et l'empereur d'Autriche figure parmi les membres de la Sainte-Alliance. Ton mari ne doit pas partager tes sentiments. Si tu es, à ce point, bonapartiste, pourquoi diable as-tu épousé un représentant des ennemis de Napoléon ?

– Pour mieux servir la liberté, si tu veux le savoir ! Mais je ne t'en dirai pas plus… pour aujourd'hui.

La scène de Vérone laissa longtemps Axel Métaz perplexe. Depuis la première nuit, il constatait chez Adrienne une réticence à parler d'elle-même. Il devinait confusément qu'elle ne disait jamais la vérité complète sur l'existence qu'elle avait menée avant de rencontrer le baron, ni sur sa façon de vivre présente. Mais il tenait de l'éducation et de l'exemple donnés par Guillaume Métaz une faculté de patience et une sérénité de jugement qui l'incitaient à attendre des événements les explications que ne lui fournissaient pas spontanément les êtres.

Du mystère qui nimbait l'existence d'Adrienne il eut une nouvelle illustration lors de leur bref séjour à Florence. Ugo Malorsi s'était joint à l'expédition. Quand le jeune homme avait annoncé ce nouveau voyage, le vieillard avait soupiré : « Comme j'aimerais revoir les peintures des Offices avant de mourir ! – Eh bien, venez avec nous ! » s'était écrié Axel.

Et le comte, avec empressement, avait accepté. Du sachet aux pierres précieuses, remis autrefois par Blaise de Fontsalte, Axel avait extrait un diamant. La vente de la gemme lui avait permis d'offrir une garde-robe de touriste à son vieil ami et d'assumer, personnellement, les frais d'une invitation qu'Adrienne ne put contester.

À Florence, le jeune homme voulut revoir d'abord la Vénus d'Urbin, pendant qu'Adry allait rendre des visites que sa position d'épouse de diplomate autrichien, disait-elle, lui imposait. Lors de son premier voyage en Italie, avec Martin Chantenoz, la peinture de Titien avait offert au garçon la première révélation du corps féminin. Le petit chien endormi aux pieds de la belle créature le fit maintenant sourire.

– Quand j’avais treize ans, j’ai envié la situation de ce bichon, confia-t-il à Malorsi, qui l’avait accompagné au musée.

– Et maintenant, vous êtes à la place du toutou ! ironisa le comte.

Cette réflexion amusa le Vaudois, dont l’orgueil souffrait en effet par moments de la dépendance sensuelle, quasi envoûtante, dans laquelle la baronne von Fernberg le tenait.

Adrienne, ce matin-là, avait annoncé qu’elle devait porter au *Gabinetto scientifico-letterario*, ouvert quelques mois plus tôt dans le palais Bondelmonti par un certain Giampietro Vieusseux, un message de son époux.

Tandis qu’Axel et le comte se réchauffaient en buvant une tasse de café, la conversation vint sur la visite d’Adry à ce cabinet littéraire.

– Savez-vous que le fondateur de ce *Gabinetto*[5] est suisse, comme vous ? Ce Jean-Pierre Vieusseux, qui se fait appeler Giampietro, Giovani Pietro ou Pedrino, est le fils de Pierre Vieusseux, fameux avocat de Genève, descendant, comme vous encore, d’un général français. Les Vieusseux sont alliés aux Rivier, des Vaudois que vous connaissez peut-être, gens au grand cœur, habiles en affaires, fins juristes et très estimés en Europe. Mais je me suis laissé dire que ce cabinet de lecture est aussi un lieu de rendez-vous et d’accueil pour les beaux esprits libéraux et, peut-être, révolutionnaires, qu’ils soient italiens ou étrangers de passage. On y échange, dit-on, des idées scientifiques et littéraires, mais probablement, aussi, des idées subversives. Et, de là à penser qu’y trouvent soutien et refuge les agitateurs qui rêvent de chasser les Autrichiens et de fonder une grande Italie indépendante, il n’y a qu’un pas ! Je me demande ce que votre sororale dulcinée va faire dans ce repaire… et pour le compte, m’avez-vous dit, de son époux représentant de Metternich !

Axel s’abstint de répondre. Il espérait seulement qu’Adry ne se compromettait pas. Il était maintenant persuadé, en revanche, que la baronne von Fernberg se livrait à de ténébreuses activités, sans parvenir à comprendre comment cette femme conciliait sa situation d’épouse autrichienne avec les sentiments qu’elle exprimait parfois, touchant à la

liberté des peuples et au bien-fondé des idées généreuses issues de la Révolution française.

Un événement devait bouleverser la vie d'Axel Métaz et allait lui fournir plus d'explications qu'il ne pouvait souhaiter. Dès leur retour à Venise, Adrienne informa son amant qu'elle devait, d'urgence, se rendre à Parme. Sans avoir de fonction officielle à la cour de Marie-Louise, ex-impératrice devenue duchesse de Parme, la baronne von Fernberg y était toujours bien accueillie. Elle apportait le souffle frais et l'esprit de la lagune, des nouvelles autres que politiques, sur la mode, les événements mondains, et des ragots du monde extérieur, dont les moroses courtisans de l'épouse de Napoléon se montraient friands.

Adry devait être de retour après une semaine.

« Nous irons entendre la Pasta[6] à la Fenice. Lord Byron est prêt, dit-on, à payer son cachet et ses frais de séjour », avait-elle annoncé.

Mais son absence fut de plus courte durée et sa réapparition surprenante.

Un soir, fin février, alors qu'il gelait assez fort pour suspendre des larmes de glace au fer des gondoles et plaquer des fleurs de givre aux vitres, tandis qu'Axel disputait une partie d'échecs avec Ugo, miss Emily apparut, porteuse d'un message urgent « livré par la femme noire », commenta-t-elle, avec un rien de mépris dans la voix. Axel, reconnaissant le cachet des Fernberg, prit aussitôt connaissance du billet. Son visage refléta surprise et inquiétude et Malorsi l'interrogea sans façon :

– Rien de fâcheux, ami ?

– J'espère que non. Adriana (c'est ainsi que le comte appelait la baronne), qui vient sans doute de rentrer à Venise, m'enverra chercher à une heure de la nuit par son gondolier. Elle dit simplement que je devrai me laisser conduire par cet homme sans poser de questions.

– Oh ! je n'aime pas ce genre de convocation, ami. Je vois déjà les gondoles à lanterne bleue des sbires au service des Inquisiteurs. Prenez garde. La police autrichienne est bien faite à Venise. On ouvre les lettres des

étrangers, on note les noms de ceux à qui ils rendent visite, on les fait suivre…

– Et on les torture pour leur faire dire le nom de leur maîtresse ! s'exclama Axel en riant.

– Je suis sérieux. Et si vous voulez apaiser mes craintes, prenez une arme et permettez-moi de demander au capitaine Giacomo Alboretti, notre maître d'armes, de vous suivre discrètement.

– Avec son canon à tuer les éléphants, bien sûr, au cas où il y aurait un pachyderme au rendez-vous ! persifla Axel, cependant ému par la sollicitude de cet homme, dont l'affection lui était devenue précieuse.

Le comte, résigné, haussa les épaules et prit, coup sur coup, un fou et un cavalier à son ami. La partie terminée, comme Axel s'apprêtait à descendre à son appartement, le comte lui tendit une dague dans son fourreau.

– C'est une noble lame, qui appartenait à mon père. Prenez-la, je vous prie, et n'hésitez pas à vous en servir. Faites-moi au moins cette promesse, ami.

Axel Métaz prit l'arme, fit coulisser le fer dans sa gaine de cuir clouté d'argent et donna l'accolade à son ami.

– Je vous la rendrai demain, dit-il.

Plus intrigué qu'inquiet, Axel Métaz changea de vêtement, choisit un bonnet épais, sachant combien la nuit devait être froide sur l'eau. Il connaissait assez Venise et les mœurs vénitiennes pour comprendre le souci que le comte avait de sa sécurité. À Venise, on pouvait saisir un homme et le pousser dans une chausse-trape au fond hérissé de pieux aigus ou le jeter dans la lagune, une pierre au cou. Les assassins disparaissaient aisément dans une cité aux innombrables caches et recoins, pourvue d'un labyrinthe de passages insoupçonnés, qui faisaient communiquer les maisons ordinaires avec les palais et les quais. Certaines demeures anonymes possédaient des escaliers en spirale conduisant aux toits, sur lesquels les initiés trouvaient des passerelles volantes toujours à disposition. Celles-ci permettaient de parcourir tout un quartier sur les toitures et de trouver, dans

telle ou telle *altana*[7], un autre escalier en spirale conduisant à une discrète porte d'eau, devant laquelle une gondole était amarrée.

Quand vint l'heure, le Vaudois descendit et se tint dans l'ombre, au bord du canal. Il vit bientôt arriver une gondole sans lumière et ne reconnut aucun des gondoliers athlétiques d'Adrienne. Un homme, mince et vif, lui tendit la main comme pour l'aider à monter dans le bateau, mais Axel comprit qu'il voulait seulement lui remettre un petit objet. C'était une bague d'Adrienne, qu'il connaissait bien. Celle qu'elle avait fait confectionner et tremper dans un bain d'or, avec, en guise de pierre, le bouton de hussard arraché au dolman du jeune capitaine Fontsalte. « J'avais quatre ans et il était venu me voir chez ma nourrice. C'est le seul souvenir de notre père que j'aie jamais possédé. C'est mon talisman », avait-elle ajouté ce jour-là.

Ce bijou valait bien un mot de passe et Axel embarqua sans hésiter. La nuit eût été claire si de gros nuages effilochés n'avaient, sporadiquement, voilé la lune. Le gondolier, avec assurance, emprunta, sans jamais racler sa gondole contre un soubassement d'immeuble, une série de petits canaux. Axel, voyant que le bateau traversait le Grand Canal, comprit que sa destination n'était ni le *casin* d'Adrienne ni le palais Sentini. Peut-être l'emmenait-on à une de ces réunions libertines dont il commençait à être lassé ?

– Puis-je savoir où vous me conduisez ? demanda Axel en dialecte vénitien.

– Là où l'on vous attend, répondit l'homme, laconique.

Après plusieurs détours, dont il devina qu'ils étaient destinés à lui faire perdre la notion de l'itinéraire, le gondolier aborda devant un escalier conduisant à un *sottoportego*[8] des plus obscur. Aussitôt, une silhouette apparut. Il reconnut Zélia, qui lui prit la main.

– Suivez-moi, vous êtes attendu, dit-elle simplement en entraînant Axel sous une voûte de brique humide, au sol gluant.

Dans une encoignure, hors de vue du canal, la servante prit une lanterne et la lui tendit.

– C’est au premier étage, dit-elle en désignant un escalier étroit.

Serrant sa cape, Zélia se fondit dans l’ombre. Axel commençait à prendre goût au mystère. Il s’imagina en train de vivre un roman de Walter Scott et, sa curiosité l’emportant sur ses craintes, il gravit les marches. Une seule porte ouvrait sur le palier. Il la poussa et découvrit une grande chambre, chichement éclairée par un seul candélabre posé sur une table, derrière laquelle se tenait Adrienne. À son entrée, elle posa sa plume et vint, mains tendues, à sa rencontre. Elle avait les traits tirés et, malgré son sourire, paraissait fébrile.

– Pardonne-moi cet enlèvement, mais il était dicté par notre sécurité à tous deux, dit-elle en l’embrassant distraitement.

– Ton mari ?

– Mon mari est loin et n’a rien à voir dans l’affaire. Non, Axou, j’ai un service à te demander et j’ai peu de temps pour le faire. Je souhaite que tu partes pour la Suisse le plus vite possible, en passant par Gênes où tu trouveras un bateau qui te portera à Marseille. De là, par Lyon, tu gagneras Genève…

– Ce congé si brutal et si bien organisé est assez inattendu, interrompit Axel, interloqué.

– Ne sois pas stupide. Il ne s’agit pas d’un congé. Viens t’asseoir, que je t’explique ce que j’attends de toi.

– J’ai, en effet, besoin d’une explication, fit le garçon avec un peu d’humeur.

Pendant un long moment, Adrienne se livra, sous le sceau du secret le plus absolu. Elle expliqua qu’elle aidait ceux qui, partout en Europe, étaient en lutte, ouverte ou souterraine, pour leur liberté et aussi qu’elle renseignait et soutenait les bonapartistes, ceux, notamment, qui avaient formé le projet de faire évader Napoléon de Sainte-Hélène. Plusieurs expéditions, plus ou moins risquées, devaient être montées au cours des prochains mois. La plus sérieuse partirait de La Nouvelle-Orléans, car de nombreux officiers de l’Empire s’étaient installés dans le sud des États-Unis, en Louisiane et au

Texas notamment. Et Joseph, frère de l'empereur et ancien roi de Naples et d'Espagne, résidait dans la banlieue de Philadelphie. On le disait acquis à l'idée de faire évader Napoléon de son île-geôle.

– Le général Lefebvre-Desnouettes, condamné à mort par les Bourbons, et le général Clauzel, devenu planteur en Alabama, sont, eux aussi, restés fidèles à Napoléon. D'autres, comme le général Rigau et le général Lallemand, ont fondé, au Texas, une colonie militaire, Champ d'Asile, qui regroupe d'anciens officiers et des soldats de la Garde. Ils se préparent, avec une petite troupe d'élite qui compterait des Américains, à servir l'empereur dès qu'il arrivera à La Nouvelle-Orléans. Le maire de la ville, Nicolas Girod, originaire de Savoie, est prêt à accueillir l'exilé dans sa maison de la rue de Chartres[9]. Les Louisianais ont armé un voilier rapide, *la Séraphine*, et un brick de soutien. Le capitaine a déjà recruté un équipage d'anciens corsaires, qui ont navigué avec Jean Laffite et Dominique You.

Axel écoutait, stupéfait, cet exposé qui lui donnait le sentiment d'entrer, à son corps défendant, dans un complot de grande envergure.

– Mais je ne vois pas ce que je viens faire dans tout ça !

– Figure-toi que Napoléon doit être prévenu, à Sainte-Hélène, de l'arrivée de ceux qui veulent l'arracher aux Anglais. De bonnes âmes ont fait sculpter un buste du roi de Rome, qui doit lui être expédié et que ses geôliers l'ont autorisé à recevoir. De ce buste nous avons fait établir une réplique exacte, qui sera substituée à l'original, le moment venu. On y cachera le plan d'évasion, qui parviendra ainsi à Sainte-Hélène. C'est ce buste que je te demande de porter à Gênes, où il est attendu. Tout est organisé pour ton voyage. Le postillon que tu trouveras à Padoue appartient à la charbonnerie – c'est une société secrète de patriotes italiens qui marche avec nous – il te conduira à Gênes.

– C'est une bien curieuse aventure que tu me proposes là, s'étonna Axel.

– Tu es libre de refuser, dit Adrienne.

– N'importe comment, il est temps que je rentre chez moi, alors, un peu plus tôt, un peu plus tard ! Si ce détour par Gênes te rend service, à toi et à

ta cause, qui, entre nous, me paraît assez hasardeuse, je l'accepte volontiers. Mais quand et où te reverrai-je ?

– Où et quand, je l'ignore, mais tu auras de mes nouvelles et nous nous reverrons. C'est mon plus cher désir, dit-elle en l'embrassant fougueusement.

Elle désigna une caisse, posée dans un coin de la chambre :

– Voilà l'objet. Il sera dans le cabriolet que tu trouveras à Padoue. À Gênes, le rendez-vous est fixé dans le cloître de l'église Santa Maria delle Vigne, le lendemain de ton arrivée. L'homme qui va te conduire arrangera tout. Ce qu'il ne sait pas, c'est le signe de reconnaissance que possédera celui qui devra prendre livraison du buste. Tu lui demanderas l'heure. Le boîtier de la montre qu'il tirera de son gousset devra être orné d'une miniature sur émail, représentant les portraits de Robespierre et de Marat. Si la montre n'est pas ainsi faite, va-t'en !

Axel Métaz tempérait son ingénuité naturelle par la circonspection objective propre aux Vaudois. Garçon d'un caractère établi, il restait lui-même en toute circonstance et ne s'engageait pas à la légère dans des situations sortant de l'ordinaire. Adrienne ne lui laissait pas, hélas, le temps de réflexion dont il eût aimé disposer et attendait une réponse immédiate. Il la lui donna, imaginant qu'après tout sa conscience, qui s'était accommodée de l'inceste, ne lui reprocherait pas d'aider quelques nostalgiques de l'Empire à vivre leur dernière utopie. Et puis participer à une aventure qui assurerait peut-être la libération de Napoléon l'amusait.

– Ce n'est pas tout, reprit Adrienne, tandis qu'il soupesait le colis dont il venait d'accepter la charge.

– Ce n'est pas tout ?

– Non. Je vais te confier deux plis, que tu porteras à Genève. Ils sont à remettre l'un au général-baron Pierre de Chaslin, que tu trouveras au café Papon, sous l'hôtel de ville, l'autre à un Italien devenu français, Philippe Buonarroti[10]. C'est un descendant du grand peintre Michel-Ange, un démocrate sincère. Son modèle est Robespierre, c'est te dire qu'il est fanatique ! Il a passé sa vie à préparer des révolutions qui n'ont pas encore

abouti. Ses amis l'appellent le Vieux de la Montagne. On te dira au café Papon où tu pourras le trouver.

– J'imagine que ces plis sont confidentiels et ne doivent pas être interceptés par les gens de police, tant à Venise qu'à Gênes ou Genève ?

– Bien sûr, aussi faudra-t-il que tu prennes des précautions, que tu les dissimules. Mais un jeune citoyen suisse qui regagne son pays avec des passeports en règle ne doit pas atti rer l'attention des autorités. C'est bien pourquoi c'est à toi que je demande ce service.

– Et puis-je savoir ce que contiennent ces plis ? demanda Axel en désignant les deux enveloppes déjà préparées sur la table.

– En ce qui concerne le baron de Chaslin, il s'agit d'un rapport sur cette putain de Marie-Louise ! Oui, une vraie chienne ! confirma Adry.

Devant le froncement de sourcils d'Axel, surpris par ce langage outrancier, elle s'empressa de poursuivre :

» Quand Marie-Louise, après avoir refusé de rejoindre l'empereur, son mari, et abandonné son fils, le roi de Rome, à Schönbrunn, est arrivée à Parme avec dix-huit carrosses, le 19 avril 1816, pour prendre possession de son duché, le comte de Neipperg, chargé par Metternich de l'accompagner et de la surveiller, était déjà son amant. Le 17 mai 1817, elle a mis au monde une fille, qui a été baptisée Albertine-Marie. J'ai assisté au baptême. Cela, les bonapartistes le savent, car tout Parme a salué en riant cette maternité. Mais, ce que nos amis de Genève ne savent pas encore, c'est qu'il y a quelques mois, le 3 août 1819, notre duchesse de Parme, dont la fécondité peut en remontrer aux lapines, a accouché d'un autre enfant de Neipperg. Cette fois, il s'agit d'un garçon, qu'on a baptisé Guillaume et auquel on a attribué le même nom qu'à sa sœur : Montenuovo. Les bâtards sont hébergés chez l'accoucheur, le docteur Rossi, et c'est là que leur mère vient les voir en cachette. Quant au papa, qui est borgne, il a été promu feld-maréchal, Premier ministre de Parme et décoré de la Toison d'or ! Voilà ce que rapportent les soins assidus donnés à une archiduchesse d'Autriche ! Comme Marie-Louise redoute par-dessus tout que son père, l'empereur François, apprenne qu'il a été fait deux fois grand-père, ce que lui cache Metternich, nous comptons sur nos amis pour le lui faire savoir !

Axel reconnut que la conduite de Marie-Louise était indigne d'une ex-impératrice des Français, dont le mari souffrait en exil. Le récit d'Adrienne le conforta dans sa décision d'aider, pour l'honneur, les derniers amis de Napoléon. Adry fut moins prolixe à propos du pli destiné au révolutionnaire italo-français. Elle lui dit simplement que, cet homme étant pauvre, elle joignait un peu d'argent à un rapport sur la situation dans le Piémont, où des patriotes, opposés aux Sardes et aux Savoyards, se préparaient à l'insurrection. Axel prit Adrienne dans ses bras. Il souffrait déjà d'une séparation dont il ne pouvait prévoir la durée et que la fantasque Adry semblait facilement accepter. Un coup discret frappé à la porte de la chambre interrompit les effusions mélancoliques des amants.

Zélia passa la tête dans l'entrebâillement et dit une courte phrase dans sa langue tsigane.

– La gondole t'attend en bas pour te ramener à la Ca' Malorsi. Quand penses-tu quitter Venise ? Le plus tôt sera le mieux, ajouta Adrienne avec autorité, sans attendre la réponse.

– Je pense prendre la courrière[11] demain, en fin de matinée, dès que j'aurai fait mes bagages et réglé mes affaires.

– Une berline légère sera au débarcadère, à Padoue, demain soir. Elle contiendra le buste qu'on va y porter cette nuit. Tu reconnaîtras aisément le cocher : c'est Lazlo, un de mes Zigeuner. En signe de reconnaissance, il te montrera son bras gauche, autour duquel s'enroule un tatouage représentant un serpent. Toi, tu lui remettras la bague que tu as reçue tout à l'heure. Il me la rapportera. J'y tiens.

– Je comptais la conserver en souvenir de toi, osa Axel.

– Un jour viendra où je te l'offrirai. Mais le moment n'est pas encore venu.

Comme, après un dernier enlacement, Axel Métaz se séparait d'Adrienne et se préparait, lanterne à la main, à quitter la pièce, la jeune femme à l'œil vairon lui fit une dernière recommandation :

» Pas un mot de tout cela au comte Malorsi. Et veille à ne pas être suivi tant que tu es à Venise.

Au bas de l'escalier, Axel retrouva Zélia, qui prit la lanterne et la dissimula dans l'encoignure où elle l'avait trouvée. Elle fit quelques pas sous la voûte, au côté du garçon, et désigna la silhouette du gondolier, qui attendait dans l'ombre d'une arcade. Axel allait saluer la servante quand celle-ci, relevant brusquement son voile, lui plaqua sur les lèvres un baiser fervent. Le goût de ces lèvres tièdes lui rappela celui des sucres d'orge de Tignasse. Le temps de revenir de sa surprise et la Tsigane s'était dissoute, tel un fantôme, dans l'épaisseur de la nuit.

Ayant regagné sans alerte son appartement, le jeune homme se mit immédiatement à ses bagages. Il s'endormit à l'aube et, quelques heures plus tard, prit congé de sa logeuse avant de grimper jusqu'aux combles pour faire ses adieux au vieil aristocrate, qu'il trouva en robe de chambre devant la première collation de la journée. Ayant accepté une tasse de café, Axel expliqua à son ami qu'il devait prendre le jour même le chemin du retour vers son pays.

– C'est ce que vous a imposé la baronne ? demanda Malorsi, du ton d'un homme qui connaissait la réponse à sa question.

– Pourquoi me l'aurait-elle imposé ?

– Comme ça…, pour faire le commissionnaire, par exemple !

Axel resta interloqué.

– Ne me dites rien, mais soyez prudent. Bien que je sois triste de vous voir partir, car vous m'avez apporté, pendant des mois, avec tant de générosité, un regain de jeunesse et de bonheur, je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai loin de Venise, soupira avec émotion le dernier des Malorsi.

Quand le jeune homme voulut lui rendre la dague dont il n'avait pas eu à se servir, le comte tint à ce qu'il la conservât en souvenir de leur amitié.

– En revanche, vous devez me donner la plus petite pièce de monnaie qui se trouve sur vous, car offrir une lame peut couper l'amitié et seul un petit don d'argent conjure le mauvais sort.

– J'avais justement préparé un petit cadeau à votre intention, dit Axel en posant sur une assiette, devant le comte, une émeraude tirée du sachet aux pierres précieuses de Blaise de Fontsalte.

Ugo Malorsi saisit la pierre, l'examina, admira ses éclats verts dans le soleil et prit la main d'Axel.

– Mon ami, dit-il gravement, je la ferai monter en épingle de cravate et je l'emporterai, bientôt sans doute, dans la tombe. Elle brillera pour l'éternité à tous les feux des enfers, où je suis attendu avec le respect dû à un grand pécheur !

À la fin de la matinée, alors que Berto, le gondolier attitré d'Axel, chargeait les bagages en se lamentant sur la perte d'un client aussi aimable et libéral en matière de pourboires que le *signor Svizzero*, deux hommes, porteurs de grosses cannes, débarquèrent d'une gondole et approchèrent. L'un d'eux interpella sans aménité Axel :

– Vous êtes bien le *signor* Axou Métaz ?

À Venise, seule Adrienne donnait à Axel ce diminutif un peu niais.

– Oui. Que voulez-vous ? répondit le jeune homme, imaginant qu'il s'agissait encore d'une convocation de sa demi-sœur.

– Vous devez nous suivre, reprit l'homme en faisant mine de lui saisir le bras.

Il s'exprimait avec l'accent autrichien, ce qui incita Axel à la méfiance.

– Où et pour quoi faire, s'il vous plaît ?

– Vous le saurez plus tard. Suivez-nous sans faire de scandale, sinon…

– Sinon quoi ? interrogea d'une voix de stentor le capitaine Giacomo Alboretti, qui venait de surgir dans le dos des inconnus.

Il tenait un pistolet dans chaque main. Les deux hommes lui firent face, médusés. L'artilleur maître d'armes ne leur laissa pas loisir de faire un mouvement : il leur planta le canon de ses armes dans l'estomac et, d'une vigoureuse poussée, les expédia tous deux dans le canal.

– Si vous savez nager, c'est le moment de montrer vos capacités avant que je ne tire, lança l'officier.

Les importuns ne pensaient qu'à se mettre à couvert, en barbotant. Ils finirent par s'éloigner, sous les quolibets des gondoliers. L'un d'eux, qui devait détester les agents autrichiens, les gratifia d'un coup de rame sur la tête, ce qui donna l'idée aux autres d'en faire autant.

– Savez-vous qu'ils sont capables de noyer ces rats, commenta le capitaine, avec un sourire plein d'espoir.

– Je ne sais ce que me voulaient ces gens, mais je vous remercie. Une chance que vous vous soyez trouvé à proximité, dit Axel.

– Notre ami commun, le comte Malorsi, m'a demandé de veiller sur vous et m'a chargé de vous accompagner jusqu'au bateau de Padoue, répondit gracieusement l'artilleur en invitant Axel à prendre place avec lui dans la gondole de Berto.

Ce dernier, obéissant à un clin d'œil d'Alboretti, était occupé à défoncer à coups de gaffe le fond de la barque des agresseurs.

Un instant plus tard, alors que la gondole glissait vers le quai des Esclavons, Alboretti, qui ne semblait attacher aucune importance à l'incident, se mit à parler natation.

– Savez-vous que c'est l'exercice préféré de lord Byron ? Il a battu Angelo Mengaldo, un ancien de la Grande Armée, qui a traversé la Berezina à la nage, au milieu des glaces, et Alexander Scott, un Anglais qui se croyait malin. Ils sont partis tous trois du Lido, suivis de deux gondoles, sous mon arbitrage. Ils sont entrés dans le Grand Canal : Mengaldo s'est arrêté, épuisé, au Rialto, Scott a failli se noyer à San Felice, mais notre Byron est arrivé, frais comme un poisson, jusqu'à San Andrea, acheva Alboretti, admiratif.

Axel n’avait pas remarqué que son départ animé avait été suivi par le comte Malorsi, penché à la lucarne qui éclairait les combles. Rassuré quant au sort de son ami, le vieux gentilhomme revint à son déjeuner, avec un entrain quasi juvénile. Il avait dû, la veille, dépenser son dernier ducat pour acheter du pain, du parmesan et du vin. Maintenant, il remerciait la Providence de lui avoir envoyé un jeune Suisse si généreux. La vente de cette émeraude, au jardin superbe, dont il ne pouvait détacher son regard, allait lui assurer au moins un an de bonne vie ! L’enfer pouvait attendre !

1 Grandes barques utilisées pour la pêche lagunaire.

2 Embarcations servant au transport des marchandises, des poissons et des produits de la terre.

3 Petit appartement que se réservaient, hors de l’habitation familiale, les Vénitiennes et les Vénitiens, pour recevoir des visites amicales ou galantes. En français, on dirait garçonnière.

4 Forme allemande du mot français Tsiganes ; *Zingaros* en italien.

5 Le *Gabinetto G.P. Vieusseux* existe toujours. Aujourd’hui installé au palais Strozzi, à Florence, il est devenu le *Centro Romantico* de la Toscane. On y organise des colloques et des expositions. Ses publications historiques et littéraires font autorité.

6 Giudetta Pasta, née Negri, cantatrice italienne (1798-1865), très prisée par Stendhal. Elle connut ses premiers succès à Milan et à Venise avant de triompher à Paris, Saint-Pétersbourg et Londres, dans les œuvres de Bellini notamment.

7 Sorte de petit mirador qui surmonte les toits ou terrasses de certaines maisons vénitiennes.

8 En dialecte vénitien : porche donnant accès à un passage. Le mot italien est *sottoportico.*

9 Une plaque a été apposée sur cette Napoleon House, 500 Chartres Street. Si la demeure ne fut jamais occupée par Napoléon, mort avant le départ de l’expédition montée pour sa délivrance, elle fut en revanche habitée, en 1834, par le docteur Antonmarchi, dernier médecin de Napoléon à Sainte-Hélène, quand il vint ouvrir un cabinet à La Nouvelle-Orléans.

10 Né à Pise en 1761, mort à Paris en 1837. Naturalisé français pendant la Révolution, il fut chargé de mission en Corse, à Lyon et auprès de l’armée d’Italie. Disciple inconditionnel du babouvisme, doctrine de Babeuf, il fut déporté à l’île d’Oléron après l’échec de la conjuration des Égaux. Libéré à la demande de Bonaparte, il ne rallia pas pour autant l’Empire et tenta, en 1812, de soulever Grenoble. Exilé à Genève et devenu carbonaro, il se consacra à l’action nationaliste italienne, ce qui lui valut d’être expulsé de Suisse. Il termina sa vie à Paris, en donnant des leçons de

musique pour subsister. Il est l'auteur d'une *Histoire de la Conspiration de l'égalité* (dite de *Babeuf*) publiée en 1828. Cet ouvrage eut, en son temps, un grand retentissement dans les milieux intellectuels épris de socialisme.

11 Bateau qui reliait Padoue à Venise par la Brenta.

4.

Ce qu'Axel Métaz devait nommer, tout au long de sa vie, « l'aventure vénitienne » ne prit réellement fin qu'au moment où la diligence de Lyon franchit le col de la Faucille et amorça la descente vers Genève. Le nez collé à la glace de la voiture, il retrouva, ému, le décor familier du Léman, serti dans ses montagnes comme un saphir dans son chaton. En cette fin d'après-midi de mars 1820, la lumière annonçait déjà le printemps. Le lac reflétait le bleu du ciel et, sur les lointains sommets des Alpes, la neige rosissait à l'approche du couchant.

Tout au long du trajet, de Padoue à Gênes, où il avait remis, comme prévu, le buste du roi de Rome à l'homme dont la montre s'ornait des portraits de Robespierre et Marat, il n'avait pu tirer que des banalités de son cocher tsigane. Ce n'est qu'à Gênes, au moment d'embarquer pour Marseille, qu'il avait appris les événements qui agitaient l'opinion : l'assassinat, à Paris le 13 février, du duc de Berry, par un déséquilibré nommé Louvel, et la conspiration de Cato Street, à Londres, au cours de laquelle auraient dû périr les ministres de lord Robert Jenkinson Liverpool[1]. Les Génois déploraient surtout l'échec de la rébellion piémontaise. Des insurgés, fuyant la répression sarde, cherchaient le salut par la mer et erraient sur le port en quête d'un embarquement pour l'Espagne où, d'après eux, la révolution semblait triompher.

Un homme d'allure sévère, à barbe brune, portant un poignard à la ceinture, quêtait pour les nouveaux proscrits. Axel Métaz avait versé dans le mouchoir noué qui tenait lieu d'aumônière ce qui lui restait d'argent italien, dont il n'avait plus l'usage. Le don avait impressionné le barbu.

– Vous venez d'honorer en ma personne le capitaine Rini, de la Garde nationale, et tous ses camarades. Les patriotes en lutte pour l'indépendance du Piémont vous saluent ! Que Dieu vous protège pendant la traversée !

Neptune avait entendu le souhait du révolutionnaire piémontais : la navigation de Gênes à Marseille s'était déroulée par beau temps et sans

incident. Les seuls souvenirs désagréables du voyage terrestre étaient dus aux lits défoncés et vermineux, aux brouets peu ragoûtants des auberges françaises de la vallée du Rhône. Il avait fallu un bon lit et un excellent souper lyonnais pour réconcilier le Vaudois avec la gastronomie des relais de poste français !

La diligence entra en ville par la porte de Cornavin. Axel fut heureux de présenter ses passeports à un brigadier de gendarmerie. L'homme portait l'habit bleu de roi aux retroussis bleu ciel, shako à plumet cerclé de deux galons argent et, avec une fierté particulière, l'aiguillette de fil blanc qui, sur l'épaule gauche, distinguait les gendarmes des autres militaires.

Tout au plaisir d'entendre l'accent genevois et de revoir glisser sur le lac les grandes barques aux voiles latines, Axel choisit de descendre, tel un étranger fortuné, à l'hôtel de la Couronne. Il obtint une chambre avec vue sur le quai le plus animé de la ville. Avant de regagner Vevey, il tenait à se ressaisir, car il émergeait de l'aventure vénitienne tel un buveur de l'ivresse. La longue griserie du cœur et des sens, vécue avec Adrienne, imposait, avant le retour aux banalités quotidiennes et aux responsabilités annoncées, un intermède de transition, fait de solitude et de réflexion. Axel Métaz sentait aussi le besoin, comme eût dit le pieux Guillaume, de « décrasser sa conscience ». Avant de revoir sa mère, ses vignes et ses professeurs, le Veveysan s'offrait le luxe de vivre, pendant une semaine, en touriste anonyme.

Pour Axel, Genève restait une ville inconnue. Certes, il y avait passé deux jours, en août 1810, lors de l'Exercice de la Navigation, avec sa mère, sa sœur Blandine, Flora, Élise et les jumelles Ruty. Mais toute l'attention du garçonnet de neuf ans avait été absorbée par les drapeaux, les flonflons, les bateaux pavoisés, les feux d'artifice. À son retour d'Angleterre, en 1817, il n'avait fait, avec Martin Chantenoz, que changer de voiture devant l'octroi de Rive. De cette étape de son adolescence, il ne conservait aucun souvenir, englué qu'il se trouvait, à l'époque, dans l'amère désillusion causée par la perversité d'Elizabeth Moore, sa maîtresse anglaise.

Visiteur adulte et solitaire, il découvrait maintenant une ville cossue, active, sereine, où chacun allait à ses affaires sans trop se soucier, comme à

Vevey, de ce que faisaient les autres. Après quelques jours, il fut convaincu que son père avait eu raison d'affirmer un soir devant lui : « Il n'y a pas une, mais quatre Genève. » Guillaume Métaz faisait alors référence aux différents quartiers, sans les définir.

Axel, en les parcourant, découvrit et apprécia leurs caractères divers. La ville haute, ancien quartier épiscopal, bâti autour de la cathédrale Saint-Pierre, était aujourd'hui dévolue aux patriciens, gens de loi, d'Église ou d'affaires. Les rues basses abritaient la petite bourgeoisie agissante et le négoce urbain. Sur la rive droite du Rhône, le quartier Saint-Gervais restait, comme au temps de Calvin, le domaine des artisans, des faiseurs de montres, des orfèvres, des selliers, travailleurs aisés et libres, admirateurs de Rousseau, frondeurs mais patriotes. La ville-église des protestants zélés possédait aussi son quartier chaud, ghetto de la misère et du vice. Celui-ci cachait ses estaminets borgnes et ses maisons louches – « mal habitées », comme disaient les Genevois – entre ville haute et ville basse, du côté de la Madeleine.

Les maisons de la basse ville, frileusement serrées les unes contre les autres, comme si l'espace manquait, semblaient redouter les vents froids du Salève. Elles comptaient souvent quatre à six étages. D'une grande sobriété architecturale, simples, voire austères, quelquefois élégantes, mais toujours solides, elles étaient percées de fenêtres à petits carreaux et pourvues de portes robustes. Ces immeubles inspiraient d'autant plus confiance que les échelles accrochées aux pignons garantissaient la fuite des habitants des étages supérieurs en cas d'incendie. Or, à Genève, on les savait fréquents.

Certaines villas patriciennes, hors les remparts, du côté des Eaux-Vives et en allant vers Cologny sur la rive gauche, du côté de Versoix et Sécheron sur la rive droite, regardaient vers le lac, par-delà des gazons bien tondus, plantés de bouquets d'arbres, ou du haut de belles terrasses. On les devinait érigées, comme celles de la haute ville, derrière leurs murs élevés et leurs porches à double battant, pour abriter de nombreuses générations.

Les rues basses, soigneusement pavées de galets ronds, fort glissants les jours de pluie, étaient éclairées, la nuit, par des falots suspendus à des cordes. Le jour, elles paraissaient ombreuses, surtout celles bordées de

dômes[2], quand le soleil n’y descendait pas à la verticale. Au long de ces artères s’alignaient les hauts-bancs, créations originales du petit commerce genevois. Ces échoppes en bois, coiffées de tuiles, dans lesquelles étaient proposés tous les produits de première nécessité mais aussi chapeaux, tissus, pâtisseries et fanfreluches, séparaient la voie piétonne de la rue charretière, sur laquelle elles empiétaient toujours, malgré les remontrances des autorités, soucieuses de faciliter la circulation. Car le mouvement des charrettes, chariots et voitures devenait intense aux heures qui précédaient les marchés. Il se réduisait dans la journée aux évolutions musardes des berlines, coupés et cabriolets privés qui conduisaient à la promenade ou aux emplettes les dames, les oisifs et les visiteurs étrangers, clients des bijouteries, salons de thé et cercles.

L’arrivée des maraîchers et des gens de la campagne se trouvait chaque matin ralentie par l’étranglement que constituaient les portes ouvertes dans les remparts, symboles vaubanesques de l’indépendance genevoise et de la résistance aux envahisseurs de tous les temps.

Derrière leurs vieilles murailles, leurs bastions trapus, leurs courtines et glacis, les enfants de Calvin se sentaient en sécurité. Des édiles clairvoyants, comme M. Pictet de Rochemont, ayant conscience de l’entrave que constituait cette enceinte pour le développement urbain, suggéraient périodiquement sa démolition et le comblement des fossés. Les Genevois, encore plus conservateurs que craintifs, ne voulaient rien entendre. De la même façon qu’ils entretenaient, comme autrefois, le « voyant » qui faisait le guet sur les tours de Saint-Pierre, ils entendaient conserver leurs défenses médiévales ! Car, comme au Moyen Âge, on ne pouvait encore accéder à la ville que par trois portes dites de Rive, Neuve et Cornavin, dont on abaissait les herses et relevait les ponts-levis dès la nuit tombée. Surveillées, de nuit comme de jour, par les miliciens soldés ou les gendarmes, quelques poternes restaient ouvertes aux voyageurs attardés, dont on vérifiait avec soin les passeports.

De nombreuses fontaines, alimentées par une machine hydraulique à roue, qui partageait le cours du Rhône entre la Fusterie, où s’élevait le temple du Refuge, et la place Chevelu, ombragée par des saules, fournissaient aux habitants une eau claire et fraîche.

Mais, à toute heure, Genève vivait surtout de l'animation du lac. De nombreux bateaux, venant de Lausanne, de Vevey, de Nyon, de Villeneuve ou de Savoie, abordaient à la Fusterie, au Molard ou à Longemalle. Là, accostaient, près des embarcations privées appartenant aux familles, les naus[3], les cochères[4] et les grandes barques à deux mâts, dont les voiles latines, croisées en oreilles ou en ciseaux, avaient inspiré aux Genevois le joli nom d'hirondelles. Débarquaient quelques voyageurs, parfois avec leur cabriolet et leurs chevaux, mais encore plus de matériaux de construction, de bois de chauffage et de marchandises. Fûts de vin de Lavaux, troncs en grume du canton de Fribourg, flottés sur la Veveyse jusqu'à Vevey, où ils étaient alignés sur les cochères, bois de chauffage rangé en gros dés solidement arrimés, sable, pavés, rocaille en vrac, fromages de la Gruyère, primeurs de Morges, tonnelets d'huile de colza, aliment des lampes et quinquets, faïences de Nyon : tout allait au commerce genevois.

Le débatelage des grandes barques noires livrant les pierres tirées des carrières de Meillerie, propriété des Métaz, et destinées à la construction des nouvelles maisons et des quais constituait, pour les badauds, un spectacle, une attraction sportive, une démonstration de force musculaire digne des jeux antiques. Ces cargos lacustres accostaient au plus près des chantiers qu'ils devaient approvisionner. Quand les voiles étaient abattues, les bacounis, arqués sur les plats-bords, imitaient, sans le savoir, le geste du gondolier pour manœuvrer à l'étire, en poussant de l'épaule et des bras les longues gaffes enfoncées dans la vase du rivage. Sans grâce ni élégance, contrairement au batelier vénitien qui se veut toujours un peu danseur, ils forçaient la barque alourdie de granit à présenter son flanc à la berge.

Scientifiquement chargées de soixante-dix ou quatre-vingts mètres cubes de pierres grossièrement équarries[5], empilées avec précaution en barins[6] jusqu'aux apoustis[7], les barques arrivaient à Genève après une dizaine d'heures de navigation[8]. Le déchargement, confié aux quatre hommes d'équipage – on ne recrutait des aides qu'en cas d'urgence – durait rarement plus de cinq heures. Fiers gaillards aux biceps saillants, au torse herculéen, ceinturés de flanelle rouge, portant tricot rayé et bonnet de laine, les bacounis paraissaient sensibles à l'intérêt que suscitait leur exercice parmi

les chalands, surtout chez les dames et demoiselles, qui suivaient, à distance décente, leur épuisante noria.

Roulant leur brouette sur le pont entre les barins, ils y plaçaient autant de blocs qu'elle pouvait supporter, puis, charriant leur pesante charge et accordant leur pas aux oscillations du bateau qui allait s'allégeant, ils gagnaient la terre ferme, par un chemin-planche d'une flexibilité inquiétante. Entre deux tours, après un coup de mouchoir pour éponger la sueur de leur front, ils prenaient le temps de lancer une œillade à leurs admiratrices, en faisant saillir leurs pectoraux. On eût aimé connaître les pensées des plus prudes devant ces mâles démonstrations !

Les ouvriers des entreprises de construction s'emparaient aussitôt des pierres, qu'ils chargeaient sur de lourdes branloires attelées de quatre chevaux de trait. Tout aussi forts que les bacounis, ces manutentionnaires ne retenaient cependant pas l'attention des badauds, qui allait tout aux athlètes nautoniers !

Un matin, sans approcher les bacounis qui l'eussent reconnu comme le fils Métaz, le nouveau patron, Axel s'en fut assister à l'arrivée de ses barques et au déchargement des pierres enlevées à ses carrières de Meillerie. Il ressentit pour la première fois la fierté du propriétaire et se dit que les affaires allaient leur train, sans doute grâce à Simon Blanchod et au notaire Charles Ruty, à qui Guillaume avait confié la responsabilité de ses entreprises en attendant le retour du fils vagabond.

Les rives du lac, hormis les endroits construits de villas, n'offraient pas toujours un décor flatteur, digne d'une cité de vingt-cinq mille habitants, dont la moitié étaient étrangers au canton et même à la Confédération. Non loin des maisons neuves, de vieilles clôtures de bardeaux, des échaliers mutilés, des chaînes rouillées suspendues à des pieux de bois moisis que personne ne remplaçait quand ils s'effondraient dans la vase de la berge, des cabanons bancals, des chalets de nécessité aux planches disjointes, hideusement perchés sur de maigres pilotis, comme de puants échassiers, offensaient le regard. Les dépôts de plein vent où les marchands empilaient sans ordre les bois à brûler, les abattoirs, dont les déchets peu ragoûtants étaient rejetés par les équarrisseurs dans les fossés des fortifications devenus égouts ouverts et malodorants, donnaient, çà et là, aux rives un

aspect misérable qui contrastait avec la belle tenue de la ville. Seuls les entrepôts de Rive, clos et surveillés, qui s'étendaient sur l'emplacement d'un ancien couvent, ne faisaient pas injure au commerce.

Le beau pont de Carouge, commencé en 1810, avait été heureusement achevé deux ans plus tard. Il facilitait, en enjambant l'Arve au sud de la ville, les échanges entre Genève et la commune catholique cédée à la République, avec quelques autres, par le roi de Sardaigne, le 16 mars 1816. Les édiles envisageaient de créer une ligne de voitures omnibus, qui relierait Genève à Carouge plusieurs fois par jour.

Place du Molard, où les pêcheurs livraient féras et perches, se tenait le marché principal, toujours très achalandé. Sur les étals installés à l'abri des dômes, entre façades et chaussées, le plus exigeant des gourmets pouvait trouver de quoi satisfaire son appétit et même ses gourmandises.

Tous les citoyens affichaient, suivant leur bourse, un souci de bonne tenue. Quelques fils de famille fortunés, comme les jeunes Alphonse de Candolle ou Daniel Colladon, adhéraient à un dandysme tempéré par la crainte de trop paraître mais se faisaient néanmoins remarquer par leur mise romantique. Le plus cité en exemple, pour l'élégance de bon ton, était Jean-Jacques-Caton Chenevière, beau visage sous une chevelure léonine, à qui l'on reconnaissait de l'esprit et qui portait des lunettes d'or. Axel eut l'occasion d'admirer son frac noir, son jabot de dentelle, sa canne à pommeau d'or. À trente-sept ans, ce professeur de dogmatique et de morale à l'Académie de Genève, orateur exceptionnel, était qualifié par certains de « caractère antique ». Ce qui devait être pris comme un compliment !

Des bureaux de banque de la rue de la Cité sortaient, aux douze coups de la Clémence, grosse cloche de Saint-Pierre, les employés, strictement vêtus, certains avec recherche. Ceux-ci allaient dans les rues avec la gravité souriante propre à inspirer aux clients la confiance que requièrent les métiers de l'argent. Et cela leur réussissait ! M. de Rothschild ne venait-il pas de dire qu'il ne recruterait désormais, pour sa banque, que des employés genevois dont le sérieux, l'honnêteté, les compétences et la présentation lui paraissaient exemplaires ?

La mode masculine était aux vêtements d'inspiration anglaise : carrick, spencer, redingote de serge, pantalon de piqué, cravate blanche, guêtres, chapeau de castor. Les dames de la ville haute attendaient plutôt de Paris que de Londres l'inspiration pour leur toilette. Les plus audacieuses arboraient des chapeaux en satin et des châles en cachemire à palmettes multicolores ou, la saison étant précoce, des capotes de paille de riz et des robes aux manches bouffantes et serrées à la taille par un large ruban. Mais la rigueur protestante conduisait toutes les belles à éviter spontanément les couleurs vives, les décolletés profonds et à exiger de leur couturière une interprétation édulcorée et sobre des modèles remarqués dans le *Petit Courrier des dames* qu'apportaient de Paris, à quelques abonnées, les postillons des diligences.

Négociants et commerçants aisés se donnaient volontiers des airs de bourgeois, les bijoutiers à la mode usaient des manières de grands seigneurs envers une clientèle étrangère attirée par le renom de la Fabrique de Genève, les hôteliers dépensaient pour introduire dans leurs établissements de nouveaux éléments de confort. D'habiles couturières copiaient, sur celles des dames de la ville haute, les robes des épouses, souvent jolies, en tout cas fraîches, pimpantes et modestes, de ces citoyens entreprenants. Les sous-produits de la mode parisienne inspiraient à leur tour les toilettes des femmes de plus modeste condition, qui cousaient elles-mêmes leurs vêtements.

Le Genevois, souvent d'une taille supérieure à la moyenne européenne, se targuait d'une saine constitution, même si le docteur Senn trouvait la race genevoise « abâtardie » et déplorait que « la médecine sauve maintenant des êtres chétifs qui devraient mourir ». Courageux, ayant l'amour du travail et le sens de l'honneur, le citoyen se voulait de bon sens, maître de ses humeurs et de ses réactions, ce qui ne l'empêchait pas, quand la cause paraissait juste ou la liberté en danger, de s'enflammer et de descendre dans la rue, un bâton à la main.

Dans les relations quotidiennes, on décelait chez lui un peu du flegme britannique, de la bonhomie rugueuse de l'Allemand, une certaine propension à copier la légèreté française dans le vocabulaire, avec un rien

de désinvolture latine. Poli par la fréquentation des étrangers et l'habitude des voyages, le Genevois ne manquait ni d'aisance ni d'assurance.

Tout cela, Axel Métaz le vérifia en quelques jours, au cours de ses promenades dans la ville, de ses incursions dans les restaurants et les tavernes, au théâtre et au Cercle de la Rive, où il fut aussitôt admis comme fils de Guillaume Métaz, membre fondateur du club.

Un matin, alors que se succédaient les giboulées de mars, ce qui n'incitait guère à la flânerie, Axel se décida enfin à accomplir la dernière partie de la mission que lui avait confiée Adrienne. Il prit, sous l'averse, le chemin du café Papon.

L'établissement était situé sur la Treille, la plus ancienne promenade de Genève, puisque les érudits genevois faisaient remonter sa création au 20 juin 1516. Ce jour-là, en effet, la communauté genevoise avait acheté, pour vingt florins, près de la porte Baudet, quelques arpents de terre, sur un crêt dominant, au sud-est de la ville, la plaine verdoyante de Plainpalais. Le nom de Treille n'était toutefois apparu qu'au xvii^{e} siècle, sans doute par référence aux arbustes plantés dans les jardins en espaliers des maisons voisines. De grands travaux d'aménagement, commencés en 1698, avaient duré plus de vingt ans et ce n'était qu'en 1721, quand avaient été plantés deux rangs de marronniers d'Inde, pour assurer la relève de tilleuls épuisés, que le site avait pu prétendre au nom de promenade de la Treille. Le jour où Axel Métaz y porta ses pas, c'était encore, avec la promenade Saint-Antoine, un des lieux les plus fréquentés : le dimanche par les familles, les soirs d'été par les amoureux.

De la promenade, la vue s'étendait, en contrebas, sur les plates-bandes et massifs, l'orangerie et les serres du nouveau jardin botanique de M. Augustin Pyrame de Candolle. Le célèbre botaniste, que les Suisses prénomment Pyramus, était l'auteur d'un *Système naturel des végétaux* qui faisait autorité. Situé au-delà des remparts, contre lesquels s'était brisé, le 11 décembre 1602, l'assaut nocturne des Savoyards, ce jardin était en passe de devenir un nouveau lieu de rendez-vous pour les Genevois. Ces derniers y commémoraient, chaque année, le souvenir de l'Escalade, prise de

possession avortée du catholique Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avant d'aller rendre un hommage posthume aux seize citoyens qui avaient péri, cette nuit-là, pour sauver Genève et dont on pouvait lire les noms sur une plaque apposée dans le temple Saint-Gervais.

On entrait au café Papon, abrité sous l'hôtel de ville, par une porte ouvrant rue de la Treille, voie perpendiculaire à la promenade. Après avoir descendu quelques marches, Axel se trouva dans une grande salle dallée, aux murs de pierre brute, éclairée par des torchères. Un énorme pilier carré, soutenant des voûtes d'arêtes revêtues de briques, conférait au site l'aspect d'une salle capitulaire. Mais le va-et-vient des servantes et des garçons, la fumée des pipes, le heurt des pichets, les conversations animées des buveurs détruisaient, d'emblée, l'illusion monacale. L'établissement, renommé pour la qualité et la variété des boissons servies, appartenait aux époux Papon, un couple connu de tous les Genevois.

M. Papon, sexagénaire alerte et soigné, accueillait les chalands, veillait à la bonne tenue de l'établissement et possédait un œil infaillible pour détecter le nouveau venu. Il s'avança aussitôt vers Axel, l'air affairé. Le petit homme bedonnant, joues rondes, teint rose, favoris en ailes de pigeon, portait, à la mode ancienne, culotte courte de casimir vert tendre, bas blancs, souliers à boucles. Affable, il souleva la casquette à visière qu'il n'ôtait, disait-on, que pour l'échanger contre un bonnet de coton, au pied du lit de M^me^ Papon, sa cadette de quinze ans. Pour l'heure, l'épouse au corsage bien rempli, avenante et attentive, tenait la caisse. Elle jeta à Axel un regard velouté de tendresse maternelle. Le jeune homme se dit que M. Papon avait eu bien de la chance de cueillir, autrefois, une telle femme dans la plénitude de sa beauté. Puis il se souvint d'un aphorisme du comte Malorsi : « Dire d'une femme qu'elle a été belle n'est pas un compliment mais une épitaphe ! »

Il constata que les habitués ne manquaient jamais de faire une station près de la caisse où trônait M^me^ Papon. Axel ignorait encore que l'hôtesse passait, depuis longtemps, pour la meilleure gazette parlée de Genève !

– Pourriez-vous m'indiquer M. de Chaslin ? demanda Axel au tavernier.

– M. de Chaslin, dites-vous ? fit M. Papon en ayant l'air de fouiller dans sa mémoire, pour identifier ce personnage.

– Oui, le général Chaslin, le baron Pierre de Chaslin. On m'a dit que je le trouverais ici.

Le cabaretier marqua une hésitation, pendant laquelle il découvrit, Axel s'en rendit compte, que son interlocuteur avait l'œil vairon.

– C'est que je ne connais pas le nom de tous mes clients, monsieur… Mais, attendez, je vais demander à M^me^ Papon. Elle, peut-être…

Après un bref conciliabule conjugal, M. Papon revint.

– M^me^ Papon dit qu'il ne va pas tarder. Asseyez-vous. Elle vous l'enverra dès qu'il paraîtra.

Axel Métaz obtempéra et commanda un pichet de vin blanc de Jussy.

À cette heure-là, la plupart des clients étaient des gens appelés dans les bureaux de l'hôtel de ville par leurs affaires. Ils croyaient faire avancer celles-ci en gobergeant les employés municipaux. Tout ce monde parlait bas, au contraire de quelques tablées de fumeurs de pipe, dont les voûtes répercutaient, en brouhaha caverneux, les propos. Les visages glabres, la façon de se tenir, les éclats de voix, les rubans rouges entrevus au revers des redingotes permirent à Axel d'identifier, sans peine, d'anciens militaires. Voyant qu'il observait les consommateurs, M^me^ Papon abandonna le bastion de la caisse et, se dandinant avec grâce, approcha du jeune homme.

– Ce sont les amis du général Chaslin, dit-elle, désignant les buveurs d'un mouvement de tête.

Elle se pencha vers Axel en plaquant, d'un geste pudique de la main, l'échancrure de son corsage contre son buste. C'était attirer l'attention sur des formes qu'il ne convenait pas de laisser entrevoir au premier venu, mais dont on tentait de prolonger la séduction. Axel sourit et l'hôtesse comprit que ce beau garçon au regard étrange n'était pas dupe de cette modestie théâtrale.

– Ici, nous les appelons les grognards de Napoléon. Ce sont tous des braves, des gens vaillants, que le retour des Bourbons force à l'exil.

– Heureux d'avoir trouvé refuge à Genève, j'imagine.

– Heureux… pas tant que ça, monsieur. Beaucoup ont du mal à vivre. Les uns donnent des leçons de français, de latin, d'italien ou de musique. Ils attendent des jours meilleurs, ils espèrent que leur empereur reviendra… mais c'est là un espoir bien vain, n'est-ce pas, monsieur ? Et puis, faut-il le souhaiter ? Ce Napoléon a fait tant de guerres qui ont fait tant de morts et causé tant de malheurs ! Mais, vous-même, d'où êtes-vous, si ce n'est trop de curiosité de ma part ?

En parlant, M^me^ Papon avait libéré l'échancrure de son corsage pour s'appuyer des deux mains sur la table.

– Je suis vaudois, de Vevey. Mais je rentre de voyage et j'ai un message à transmettre à M. le Baron de Chaslin avant de retourner chez moi. Voilà pourquoi je suis ici. Je n'hésite pas, madame, à satisfaire votre curiosité, puisque vous êtes en train de satisfaire la mienne, dit, avec un franc sourire, Axel en fixant le décolleté de M^me^ Papon.

– Oh ! vous êtes un coquin, fit-elle en se redressant, faussement fâchée.

Jetant un regard vers le fond de la salle, où s'activait M. Papon, elle reprit :

» Si mon mari vous entendait ! Que dirait-il ?

– Il dirait sans doute, comme Dante : « Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe ! »

M^me^ Papon émit un rire qui ressemblait à un gloussement et ses joues s'empourprèrent. Elle soupira. Il y avait de la mélancolie dans ce soupir.

– C'est bien d'un étudiant, cette audace envers une femme qui a passé l'âge du badinage ! C'est une grâce que vous voulez me faire, une sorte de charité ?

– Charité ! Madame ! Je salue en vous la maturité féminine triomphante et…

Le badinage eût continué si M. Papon n'était venu, en trottinant avec vélocité, rompre l'aparté.

– On a besoin de vous à la caisse, madame Papon, et M. de Chaslin attend Monsieur, dans la salle du haut. Il est entré par la porte de la Treille et d'ici, bien sûr, vous n'avez pu le voir, n'est-ce pas !

Axel traduisit par la pensée : « Si vous n'aviez pas été occupée à vous faire conter fleurette par ce freluquet au regard bicolore, qui pourrait être votre petit-fils, vous auriez su que le général était là ! »

M^me^ Papon s'éloigna, après un dernier sourire à Axel, qui emboîta le pas au cabaretier. Ce dernier l'abandonna au pied d'un escalier de bois, en l'invitant à monter « à la salle du haut ».

Seul, assis devant un pichet de vin, le baron de Chaslin attendait le visiteur. L'ancien lieutenant général déploya sa haute silhouette, serrée dans une redingote bleue, et tendit sa large main à Axel, qui se nomma.

– Êtes-vous français, jeune homme ? demanda aussitôt Chaslin en désignant une chaise au garçon.

– Non, je suis vaudois, mais je rentre d'Italie, de Gênes précisément, et j'ai à vous remettre ce pli, qui m'a été confié par une personne qui sait vos mérites et votre gloire : la baronne Karl von Fernberg.

Tandis que le général prenait connaissance des documents que venait de lui remettre Axel Métaz, ce dernier observa l'homme, d'où émanait une mâle autorité. À quarante-sept ans, Pierre de Chaslin conservait la robustesse du montagnard et l'aisance du cavalier. Par sa prestance, sa façon de tenir le buste droit, épaules rejetées en arrière, il rappela à Axel ce général Fontsalte qu'il ne se résignait pas à reconnaître comme son père.

Axel s'émerveillait qu'un homme ayant couru tant de dangers, du Caire à Austerlitz, de Burgos à la Moskova, de Leipzig à Waterloo, et qui avait eu le crâne à demi fendu au passage du Tagliamento, en 1797, pût maintenant vivre comme un bourgeois genevois et s'en satisfaire.

Sa lecture terminée, le général leva sur Axel son regard vif et fier. Il demeura un instant silencieux.

– Voilà des informations qui ne sont pas de nature à donner une bonne opinion de notre impératrice. Vous êtes au courant, bien sûr.

Axel acquiesça d'un signe de tête.

» Elle se conduit comme une chambrière, comme une gourgandine. Quand on est archiduchesse d'Autriche, épouse de Napoléon et impératrice des Français, on respecte au moins ces titres et l'on ne va pas mettre dans son lit le premier traîneur de sabre borgne venu. Dieu fasse que notre empereur n'apprenne jamais cette infamie ! Une telle trahison le tuerait ! conclut rageusement le général.

– J'ai aussi un pli pour un certain Buonarroti. Savez-vous où je puis le trouver, monsieur ?

– Ah ! Notre Vieux de la Montagne vient parfois chauffer ses os au soleil de la Treille. Mais, aujourd'hui, le temps ne se prête pas à la promenade pour cet homme vieillissant. Vous pourrez, peut-être, le trouver chez son ami et disciple Alexandre Andryane, un jeune Français qui loge à la pension de M^{me} de Molle, dans la ville haute. Mais prenez garde. Vous êtes suisse et neutre. Ne vous laissez pas enrôler dans la charbonnerie. Les carbonari sont des rêveurs, des poètes, des philosophes fumeux. Ceux que vous avez rencontrés en Italie vous ont-ils paru sérieux, jeune homme ? demanda Chaslin.

– Ils m'ont paru en tout cas courageux et sincères. Ils veulent l'indépendance de l'Italie et la république. Aussi bien à Venise qu'à Florence, Gênes ou Naples, ils doivent se cacher. Quand ce ne sont pas les Autrichiens qui les traquent, ce sont les Sardes ou les agents du Vatican qui les recherchent pour les livrer aux Autrichiens. Et les espions du roi de France les guettent, pour les dénoncer aux uns et aux autres. Ces gens sont en danger… plus qu'à Genève !

– Certes, ils sont en première ligne et risquent leur liberté, parfois même leur vie. À ce titre, ces écervelés sentimentaux sont admirables. Mais quels sont, à ce jour, les résultats de leur action ? Hein ? Voyez comment a tourné

la rébellion piémontaise ! Seules comptent les batailles gagnées, jeune homme. Pour chasser l'Autrichien d'Italie, il faut, croyez-moi, autre chose que des réunions secrètes, des banquets et des proclamations lyriques.

– Ceux que j'ai vus sont prêts à se battre, monsieur, et…

– Ils organisent de temps en temps des soulèvements, en Romagne, en Toscane, à Naples, et se font arrêter. Nous avons, nous aussi, nos espions, et nous savons à quoi nous en tenir sur le sort des révolutionnaires italiens. Il y a peu de jours, le comte Strassoldo a écrit à Metternich. Nous avons eu copie de la dépêche. « La troupe des garnisons sera toujours suffisante pour maintenir le calme », assurait-il. Et il a fait parvenir à la police des instructions secrètes « afin de prévenir complots, projets, entreprises qui pourraient menacer la personne sacrée de Sa Majesté ou la Constitution de l'État ». En somme, tout ce qui peut mettre en danger la sécurité, intérieure ou extérieure, de la monarchie. Les carbonari sont partout épiés comme les membres des loges maçonniques et les étrangers de passage. Ils ne peuvent entreprendre aucune opération d'envergure. Mais vous-même, bien que citoyen suisse, n'avez-vous pas été inquiété ?

Axel raconta, en se gardant de révéler les activités d'Adriana, l'agression dont il avait été l'objet à Venise et les étapes de son voyage jusqu'à Gênes. Il renonça cependant, après une brève hésitation, à confier à Chaslin la livraison de l'effigie du roi de Rome à ceux qui projetaient de faire évader Napoléon de Sainte-Hélène. Les bonapartistes français réfugiés en Italie et affiliés à la charbonnerie n'étaient peut-être pas, se dit-il, de même obédience que les bonapartistes de Genève !

– Nous allons descendre dans la grande salle et je vais vous présenter quelques amis, dit soudain le général en quittant sa chaise.

Un instant plus tard, Axel était attablé avec les fumeurs de pipe dont Chaslin ne fit, par prudence, que murmurer les noms. Les anciens officiers de l'Empire lui plurent. Un colonel, gros homme jovial, fumait le cigare en pestant contre sa logeuse, qui avait eu l'outrecuidance de réclamer le loyer impayé. Un chef de bataillon jouait nerveusement avec une canne dont le pommeau d'ivoire représentait le chef de l'empereur, coiffé du célèbre bicorne. Deux officiers savoyards, fidèles au service de la France,

confessèrent qu’ils préféraient vivre à Genève plutôt que servir le roi de Sardaigne.

Sachant qu’on pouvait faire confiance à ce jeune Vaudois, agent de liaison bénévole, qui revenait d’Italie, le colonel fumeur de cigare expliqua que tous allaient, chaque mois, à Ferney, pour toucher la demi-solde que devait leur verser le gouvernement de Louis XVIII.

– Les Bourbons se croient rétablis pour toujours sur le trône de France et pensent que Napoléon est à jamais prisonnier à Sainte-Hélène ! Ils se trompent, sacrebleu ! Et nous ferons tout pour le leur faire comprendre.

Un sourd grognement d’approbation ponctua cette phrase du colonel. Les verres furent levés et une voix caverneuse fit résonner les voûtes d’un « À l’empereur ! » que tous reprirent.

Ces exilés venaient, chaque jour, au café Papon pour lire les journaux que beaucoup n’avaient pas les moyens d’acheter. Ils commentaient les nouvelles de France, généralement en exhalant leur mauvaise humeur. Tous écoutaient le général Chaslin comme un oracle et lui seul obtenait l’interruption de leurs querelles avec d’autres proscrits, français ou italiens.

Car, si tous les réfugiés politiques tolérés à Genève se réclamaient des trois grands principes de la Révolution française, liberté, égalité, fraternité, et ne souhaitaient que les faire triompher dans les pays encore soumis au despotisme des princes, les méthodes pour parvenir à ce noble but variaient suivant leur origine, leur engagement personnel, leurs croyances, leur rang social.

Le plus vindicatif des habitués du café Papon, que les grognards tenaient à distance, était Forestier, vieillard desséché au teint jaune et aux lèvres violettes. Représentant de la ville de Moulins à la Convention, membre du Tribunal révolutionnaire, il s’animait rageusement dès qu’on parlait politique. Jacobin attardé, il tenait la Constitution de 1793 comme la meilleure et ne rêvait que la voir imposée par une nouvelle Terreur si nécessaire. Cet ancien pourvoyeur de la guillotine entretenait sa haine des rois, des princes et aristocrates comme on entretient sa foi : par la récitation quotidienne des anathèmes antiroyalistes et du catéchisme républicain. Brocardé par les bonapartistes, il trouvait auprès des terroristes de passage

un auditoire plus respectueux. Il encourageait ces commis voyageurs de la révolution à semer le trouble à Paris, comme à Naples ou à Londres, afin de faire triompher, partout, le gouvernement du peuple.

Tous ces gens, bonapartistes ou républicains, apparurent à Axel comme les acteurs licenciés de la Révolution et de l'Empire. Au moment de prendre congé du général Chaslin, une question lui vint aux lèvres :

– Avez-vous entendu parler du général Fontsalte, ces temps-ci, monsieur ?

– Fontsalte ! Bien sûr. C'est un ami. Il vient souvent à Lausanne, mais on ne le voit guère à Genève. C'est un aristocrate, que ses sources d'eau minérale du Forez et, dit-on, une riche maîtresse suisse mettent à l'abri du besoin. Il ne s'inté resse plus au sort de la patrie. C'est un homme qui est revenu de tout. Il dit que le régime constitutionnel est une absurdité, que la liberté est une chimère, que la fraternité ne résiste pas à l'ambition. Quant à l'égalité, il la proclame non seulement utopique mais malsaine. Certains jours, je me demande s'il n'a pas raison !

Axel Métaz sortit sur la promenade, où d'autres demi-solde faisaient les cent pas, discutant avec véhémence, brandissant leur canne comme un sabre. « Pauvres dons Quichottes ! » se dit-il.

En descendant la rampe de la Treille vers la Corraterie, il lui plut de penser que la réserve hautaine de Blaise de Fontsalte ne manquait pas de panache. Il y vit aussi une marque du réalisme cher aux Vaudois, ce qui ne pouvait déplaire à l'héritier de Guillaume Métaz, braffieu[9] reconnu.

N'ayant pas réussi à rencontrer Buonarroti ni son disciple Andryane, Axel revint plusieurs fois au café Papon. Admis comme un sympathisant serviable par les bonapartistes et entré dans les bonnes grâces de la patronne, il apprit que l'établissement avait souvent accueilli Michel Jean Rocca, dit John Rocca, qui avait secrètement épousé, le 10 octobre 1816, M^{me} de Staël, à qui il n'avait survécu qu'une année. Phtisique au dernier degré, Rocca était allé mourir, le 1er octobre 1818, à Hyères, sur les bords de la Méditerranée, disaient les uns, tout simplement à Coppet, assuraient

les autres. Le fils, né le 7 avril 1812 de cette union tardive – Germaine avait alors quarante-six ans –, se nommait Louis-Alphonse Rocca. Âgé de huit ans et de faible constitution, il était élevé sous un faux nom par le pasteur Gleyre, à Nyon.

– Si Dieu lui prête vie, ce dont les gens qui l'ont vu doutent fort, il recevra une belle part de l'héritage maternel, plus ce qui reste du legs fait par Germaine de Staël à John : 82 000 francs suisses et des terres en Italie, expliqua M^me^ Papon, pour qui tout gain d'argent représentait une grâce céleste et un bonheur calculable !

Sachant que le pli destiné au révolutionnaire italien contenait des espèces, Axel Métaz se mit plus assidûment à sa recherche et un habitué de la Treille le lui présenta, au cours d'une matinée printanière, sous les marronniers revêtus de feuilles nouvelles. L'homme, osseux et voûté, qui passait pour maître ès révolutions, parut à Axel aussi inoffensif que les vieux bacounis perclus de rhumatismes qu'il voyait, enfant, autour de la Grenette, à Vevey. Ses longs cheveux blancs dépassaient d'un chapeau à larges ailes et ses sourcils broussailleux semblaient soutenus par des lunettes à monture de fer. Quand il releva la tête, qu'il tenait inclinée sur la poitrine, Axel découvrit un regard d'acier bleui, celui d'un homme impitoyable. Son habit noir, propre mais élimé, s'ouvrait sur un gilet à la Robespierre. Ses jambes de pantalon disparaissaient dans de courtes bottes démodées. Malgré cet accoutrement d'une autre époque et une apparente lassitude, l'aspect de cet homme, qui disait descendre de Michel-Ange, avait quelque chose de vénérable, qui invitait au respect. Il reçut l'enveloppe tendue par Axel sans un mot et ne s'enquit ni de son origine ni de l'identité de celui qui la lui remettait. Il se contenta de remercier d'un signe de tête et ne fit rien pour retenir le Vaudois quand ce dernier s'éloigna, un peu décontenancé par un tel mutisme.

« Curieux bonhomme », se dit Axel en regagnant son hôtel, où il s'empressa de boucler ses bagages afin d'attraper la diligence de Lausanne qui partait à midi.

Quittant Genève après une semaine de séjour paresseux, il avait le sentiment de connaître cette ville. Le besoin de se retrouver chez lui le tenaillait. Tout au long de la route côtière, il ne fit qu'observer le lac et les montagnes de Savoie, que coiffaient des nuages trop blancs et boursouflés.

– Ils ont le fond plat, ce sont des cumulus. Ils annoncent la pluie pour ce soir, dit le voyageur qui faisait face à Axel.

Ce dernier se garda d'engager la conversation. Il ne s'était pas préparé à revoir sa mère et cette dernière ignorait la date de son retour. En suivant, sur le lac, la lente progression, en l'absence de vent, d'une barque chargée de grumes, il se demandait comment dominer sa gêne et son émotion quand, tout à l'heure, il allait se retrouver devant Charlotte. La dernière image qu'il conservait de sa mère était navrante. Axel la voyait, à l'aube du 7 août 1819, montant dans son coupé, après que le père, qui portait encore le gilet noir et la chemise blanche de la fête des Vignerons, eut abaissé devant elle le marchepied. Et la voiture, conduite par le vieux Valeyres, s'éloignait, emportant la répudiée, tandis que Guillaume Métaz rentrait dans la maison à grandes enjambées nerveuses, sans un regard en arrière, comme si vingt années de bonheur et d'ignorance prenaient irrémédiablement la route de l'oubli.

Le jeune homme fut encore tiré de sa méditation par un voyageur qui, rentrant à Rivaz, évoquait les déprédations subies par le château de Glérolles.

– N'est-ce pas une misère, de voir comment notre Chillon de Lavaux a été mutilé par des gens sans foi ni respect de l'antique ?

– Mutilé ? s'étonna une dame.

– Oui, mutilé, madame. Les particuliers, venus on ne sait d'où, qui ont acheté le domaine en 1803 pour y faire du vin, car par ici ça rapporte bien, ont décrété que l'ombre de la vieille tour carrée du xii^{e} siècle, qui abritait la cage où nos évêques enfermaient les sorcières, faisait du tort à leur vigne. Ils l'ont décapitée sans pitié ! Quelle misère !

Tout le monde, y compris Axel, qui aimait les vieilles pierres, compatit devant cette amputation d'un donjon cher au cœur des Vaudois. Mais,

quand la diligence atteignit son terminus lausannois, au bas de la rue de Bourg, Axel avait tout oublié des propos tenus pendant ce retour au pays. Il se hâta de gravir la rue pentue, suivi d'un commissionnaire portant ses bagages.

La seule vue du petit hôtel particulier de sa défunte grand-tante Mathilde lui fit battre le cœur plus vite. C'est d'une voix voilée par l'essoufflement, et plus encore par l'émotion, qu'il demanda à la servante inconnue qui vint lui ouvrir de bien vouloir annoncer à M^me^ Métaz que son fils, Axel, souhaitait la voir.

– Notre dame n'est pas à la maison pour le moment, mais elle ne va pas tarder à revenir car, ce soir, elle va au théâtre. Et, bien sûr, le temps de s'habiller…

La servante le fit entrer dans le grand salon du rez-de-chaussée, dont il ne reconnut ni la distribution ni le mobilier, ni même les tableaux qui, dans son souvenir, le décoraient. Les sombres tentures d'autrefois avaient cédé les tringles à des panneaux de soie bleu pastel à franges d'argent. Un canapé capitonné, des bergères et des poufs dodus, recouverts de velours frappé du même bleu que les doubles rideaux, remplaçaient les sièges de bois à haut dossier, si inconfortables. Sur les murs, devenus clairs, des paysages bucoliques du Léman, des châteaux de Lavaux et un couple de vignerons veveysans en costume traditionnel, œuvres de peintres contemporains comme Koenig, Lory, père et fils, ou Théophile Steinlen, avaient chassé les gravures et les eaux-fortes rapportées par Mathilde Rudmeyer de ses voyages. Axel regretta particulièrement la disparition d'une vue du pont des Soupirs qui eût été beaucoup plus parlante pour lui qu'à l'époque où sa grand-tante la commentait, avec une émotion mal contenue, devant le garçonnet qu'il était alors. « Quels souvenirs radieux et tendres restaient attachés pour la vieille demoiselle à ce tableau ? Chacun ne rapporte-t-il pas de Venise un bonheur inavouable, un chagrin secret, une illusion que le temps dissoudra ? » se demanda-t-il avec une pensée pleine de complaisance pour la défunte.

Il venait d'allumer sa pipe quand la porte s'ouvrit brusquement.

Charlotte Métaz, qui chantonnait, resta interdite à la vue de son fils. Elle portait une robe légère, de ce bleu Nattier qui allait si bien à sa blondeur. Une large ceinture de velours bleu de roi mettait en valeur la taille encore fine. Du décolleté en pointe sortait une rose. Axel trouva sa mère plus jolie que jamais et, quittant son fauteuil, vint au-devant d'elle.

– Tu fumes la pipe, maintenant ! remarqua-t-elle, comme si rien n'était plus urgent que cette constatation.

Avant toute réponse, elle lui ouvrit les bras et ils s'étreignirent.

– Personne ne m'a dit que tu étais là ! Pour une surprise, c'est une belle surprise. Tu es resté absent si longtemps et sans donner de nouvelles pendant des mois ! Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

– Il fallait laisser le temps faire son œuvre, maman.

– Il l'a faite et bien faite, son œuvre, le temps. Ton père ne m'a même pas accordé l'aumône d'un adieu !

– Mon père ?

– Je veux dire Guillaume. Tu le considères toujours comme ton père, non ? Tu le dois. C'est lui qui t'a élevé.

– C'est lui et personne d'autre, en effet !

– Il ne pense qu'à faire activer le divorce et ses hommes de loi passent leur temps à rechercher des témoignages de… de ma faute, dit Charlotte en s'animant soudain. Mais je leur ai fait dire de ne pas forcer leur talent. Je reconnais tous mes torts, mes « turpitudes », comme ils disent ! Je ne discuterai point. Je suis la parfaite épouse adultère, licencieuse, paillarde, indigne, en un mot ! Mais que j'aie, au moins, l'avantage de la répudiation ! Qu'on me laisse en paix, qu'on ne s'occupe plus de moi, ni ma mère, qui a pris le parti de Guillaume, ni Blandine, ni toi, si tu crois te compromettre en rendant visite à une femme qui devrait coudre un grand A écarlate, comme adultère, abomination, affreuse, sur son corsage, afin que nul n'ignore son crime ! Cela se fait, en Amérique, paraît-il ! Guillaume l'a écrit à Simon Blanchod !

L’agressivité et la colère soudaine de sa mère surprirent si fort Axel qu’il se rassit. Il ne s’attendait guère à pareil accueil. Tandis que Charlotte jetait sa capeline sur le canapé d’un geste rageur puis, tirant la rose de son décolleté, en respirait le parfum comme une femme défaillante respire des sels, il ralluma posément sa pipe. La maîtrise de soi et le silence du garçon rendirent son calme à M^{me} Métaz. Elle s’assit à son tour et, attendrie, regarda son fils. Comme il ressemblait à Blaise ! Même prestance mâle, mêmes cheveux noirs bouclés, même menton volontaire, même regard bicolore et dominateur. Et cette inclinaison de la tête vers l’épaule, quand il avait rallumé sa pipe. Un geste de Fontsalte, comme la façon de croiser les jambes, qu’ils avaient tous deux longues, avec aisance et désinvolture. Ah ! il n’avait rien des Métaz, paysans trapus au col épais, cet enfant de l’amour !

Comme s’il devinait ses pensées, Axel s’enquit du général.

– Oh ! il ne vit pas ici, rassure-toi ! s’empressa de répondre Charlotte.

– Ne vous insurgez pas, mère ! Je ne suis pas votre juge mais votre fils. Je voudrais seulement savoir si vous avez une chance d’être heureuse. Car, les choses du passé étant ce qu’elles ont été et leurs conséquences étant ce qu’elles sont, mon désir est que vous soyez heureuse avec celui que vous avez aimé au-delà de toute mesure. Et cela, aujourd’hui, je puis le comprendre. Je sais, moi aussi, ce qu’est la passion. Je l’ai vécue.

– Toi ! À ton âge ! L’expérience de la passion ! Mon Dieu, on ne connaît pas ses enfants !

– Il arrive aussi qu’un enfant ne connaisse pas sa mère telle qu’elle est. Qu’il ne puisse imaginer que le foyer paisible et douillet où il grandit n’est qu’une construction sociale et mondaine artificielle, bâtie sur le mensonge et les faux-semblants. Quand tombent les masques, c’est le drame, certes, mais c’est aussi la lumière, n’est-ce pas !

Charlotte, tête inclinée sur la poitrine, demeura silencieuse un court instant puis, quittant son fauteuil, fit quelques pas dans la pièce et s’immobilisa devant la fenêtre, présentant son dos à Axel, comme si elle avait honte de parler en faisant face à son fils.

– Ne crois-tu pas que le moment est venu que tu saches exactement ce que furent mon péché et ma vie ?

– Et que vous appreniez ce que furent mes aventures ?

– Tout doit devenir clair entre toi et moi. Ce n’est qu’au prix d’une mutuelle sincérité que nous pourrons vivre dans la paix du cœur, sans mépris ni honte.

– Je le crois, mère. Sans honte ni mépris.

– Je vais donner des ordres pour le repas. Tu dors ici, bien sûr. Il y a une chambre pour toi. Benjamin, c’est le valet, le mari de Gertrude qui t’a ouvert la porte, va y monter tes bagages et nous parlerons.

– Mais je croyais que vous alliez au théâtre ?

– Je n’irai pas. Flora, qui vit tout près d’ici, prendra ma place. Je vais la faire prévenir. Elle sera enchantée. Comme je ne peux lui cacher que tu es arrivé, il est probable qu’après le spectacle elle voudra te voir. Tu as toujours été son préféré.

Pendant des heures, au cours de cette soirée, la mère et le fils se racontèrent sans réticence ni fausse pudeur. Charlotte se complut même à retracer sa rencontre avec le capitaine Fontsalte et toutes ces années d’attente et de patience.

– Sais-tu que, jusqu’au jour du scandale, en dix-huit ans, si j’additionne nos courtes entrevues, nous n’avions pas passé plus de quelques semaines ensemble ? dit-elle ingénument, avant de s’étendre avec un rien d’affectation sur l’aspect sentimental, presque cérébral et platonique, de son attachement pour Blaise.

Axel accepta de la croire, estimant que sa mère n’atteindrait jamais la maturité. Quand vint son tour de parler, tout en étant sincère dans l’exposé de ses propres aventures, il tut quelques détails, moins par honte de ses actes que par respect pour cette mère, dont il découvrait qu’elle avait été une amoureuse béate, solitaire et rarement comblée. S’il avoua que Mrs. Moore avait été sa maîtresse et qu’il avait retrouvé à Venise une demi-sœur dont Charlotte connaissait l’existence, il ne révéla pas la véritable nature de

ses relations avec Adrienne de Fontsalte, baronne von Fernberg. Bien que la notion d'inceste, qui restait pour lui choquante et peccamineuse, lui parût maintenant dérisoire, du fait de la personnalité d'Adrienne et de l'ambiance vénitienne, il ne voulait pas courir le risque d'offusquer sa mère. Catholique convaincue, celle-ci eût vu dans le partage du plaisir sexuel avec une telle partenaire un acte contre nature. Axel se garda bien, également, de raconter son déniaisage par Tignasse, la sœur de Flora !

Ils avaient épuisé leurs confidences et commençaient à envisager l'avenir de leurs relations et l'organisation de la vie d'Axel à Vevey, quand Flora apparut, pimpante, mince et nerveuse, dans une robe de dentelle noire, qui soulignait sa pâleur naturelle.

– Mon Dieu, mon Axou, comme tu as forci ! Quel homme tu fais ! Où étais-tu tout ce temps ? Vilain garçon ! Quel souci nous nous faisions, ta mère et moi !

Axel laissa passer les démonstrations de tendresse et le flot de questions et, comme Flora réclamait une tasse de café, Charlotte, qui donnait des signes de fatigue, se retira, abandonnant M^{lle} Baldini tête à tête avec son filleul. Pour l'Italienne, Axel détailla ses voyages puis finit par poser la seule question qui l'intéressait :

– Pourquoi, diable, as-tu, le soir de la fête des Vignerons, envoyé ce message à Fontsalte ? Ne pouvais-tu imaginer ce qui allait en résulter ?

– Mon petit Axel, je voulais que cet homme, que je connaissais depuis mai 1800, sût dans quelle situation il avait mis ta mère, puisqu'elle-même n'avait jamais eu le courage de le lui dire. Mais je ne pouvais imaginer que Chantenoz serait, ce soir-là, assez ivre pour dévoiler publiquement ce que j'ignorais qu'il savait. Car je croyais être la seule à savoir que tu n'étais pas le fils de Guillaume. Or Martin l'avait appris aussi ! De là, ce qui s'est passé dans le caveau de ton père ! Tu m'en gardes rancune ?

– Non, Flora, je n'en veux à personne et je souhaite maintenant que nos vies, celle de ma mère et la mienne, s'établissent sur de nouvelles bases. Mon père, enfin le mari de ma mère, a choisi la solution brutale et péremptoire. Il refera sa carrière et sa fortune en Amérique et ma sœur l'y

aidera. Mais je veux que ma mère se sente libre d'aimer l'homme par qui tout est arrivé…, y compris moi ! Et, d'ailleurs, où est-il à cette heure ?

– Il partage son temps entre sa source d'eau minérale du Forez, où vit sa mère, et Lausanne. De temps en temps, il disparaît comme il l'a toujours fait pour quelque mystérieux voyage. Quand régnait l'affreux Corse, Fontsalte était un des chefs du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances. Or les bonapartistes ne rêvent que de tirer Napoléon de Sainte-Hélène et de le reconduire à Paris ! Alors !

– Mais où habite-t-il à Lausanne ?

– Il ne vient jamais rue de Bourg. Je dois reconnaître qu'il se conduit avec une parfaite discrétion. Il ne veut pas que l'on critique Charlotte, dont le statut de femme séparée de son mari, et bientôt divorcée, prête à ragots et suscite une surveillance attentive des commères. Il habite une propriété de ta mère, le moulin sur la Vuachère, à Ouchy. C'est là qu'elle va le voir, comme elle l'a toujours fait. Mais on peut rencontrer en ville, faisant le marché, l'âme damnée du général. Une sorte de géant barbu à jambe de bois. Son ancienne ordonnance. Ta mère l'appelle Titus. C'est un type brutal et sans éducation, qui a tenté de me violer autrefois !

– Non ? Te violer, raconte ! dit Axel en riant.

– Rien de risible, je t'assure, dit Flora, vexée.

Mais elle fit avec complaisance le récit de son arrestation par Fontsalte, en mai 1800, et tout ce qui s'ensuivit.

– Comme c'est drôle ! Tu espionnais les Français pour le compte des Autrichiens, toi, Flora. Plus j'avance en âge et dans la connaissance des êtres et plus je crois que le plus intéressant de la vie de chacun est ce qu'il en cache !

Flora haussa les épaules et but une gorgée de café.

– C'est à cause des hommes que les femmes doivent cacher leur vie, Axou !

– En tout cas, le général Fontsalte est un gentilhomme. Ne peut-on imaginer que, le divorce prononcé et un an ou deux passés, il pourrait

épouser ma mère ? Ce qui simplifierait tout.

– Quoi ! Je te trouve bien indulgent pour ce soudard. Que tu sois sans rancune envers ta mère, c'est naturel. Tu n'as jamais eu à souffrir de sa conduite. Mais consacrer l'adultère par un mariage, non ! Le mari de ma sœur Rosine, celle qu'on appelait Tignasse, est toujours officier de la Garde pontificale. Eh bien, il est formel : l'Église catholique refuse les sacrements aux divorcés. Il faut obtenir devant la Rote romaine l'annulation d'un premier mariage pour pouvoir convoler religieusement. Et cela coûte si cher que seuls les princes et les rois peuvent y parvenir ! Ta mère ne pourra jamais se remarier devant un prêtre.

– Elle pourrait s'en passer… ou se faire protestante ! Car nous, les réformés, nous ne sommes pas aussi durs et ne pratiquons pas la simonie à la mode papiste !

– Je te trouve devenu bien tolérant. À quoi cela tient-il, s'il te plaît ? Qui as-tu rencontré pendant tes vagabondages ?

Flora avait tout naturellement retrouvé le ton sec avec lequel elle gourmandait Axel quand il était enfant. Cela suffit pour agacer le jeune homme, qui décida, puisqu'on en était aux grands éclaircissements, de porter un coup de semonce à l'Italienne.

– Tu veux savoir à quoi cela tient ? À l'horreur que j'ai maintenant de l'hypocrisie, surtout de celle des bigots, qu'ils soient catholiques ou protestants. Puisque tu cites le garde pontifical, ton beau-frère, eh bien, apprends que c'est sa femme, ta sœur, oui, Tignasse, qui m'a dépucelé. C'est la première femme avec qui j'ai couché : j'avais quatorze ans !

Flora ouvrit démesurément la bouche, comme un baigneur qui se noie, puis se laissa tomber brutalement sur une bergère.

– Tu mens, tu mens, ce n'est pas possible ! Tignasse n'a pas pu faire une chose pareille !

– Non, Flora, je ne mens pas ! Et je garde à Tignasse une grande reconnaissance pour ce qu'elle a fait. Grâce à elle, j'ai su ce qu'il fallait savoir. J'ai été, dans tous les sens du terme, déniaisé. D'autres, au même âge que moi, ont appris maladroitement les gestes de l'amour, seulement les

gestes, d’une effeuilleuse au milieu des vignes ou d’une domestique dans une soupente. Moi, j’ai eu la chance d’être initié avec patience, tendresse et sentiment. Car j’ai pleuré lorsque Rosine est partie rejoindre son mari, à Rome. Je l’aimais sans savoir ce qu’était l’amour. Première étreinte, premier chagrin. Si j’ai un jour un fils, je souhaiterais qu’il trouve une Tignasse ardente et douce sur son chemin.

Flora Baldini demeura prostrée, comme abasourdie par ce qu’elle venait d’entendre. Elle finit par relever la tête et, les narines pincées, la bouche amère, fixa Axel de son œil noir.

– Je compte que tu tiendras ta langue et n’iras pas te vanter de ce… de la possession d’une femme qui aurait pu être ta mère ! Que personne, jamais, n’apprenne cela !

Axel sourit. Il prenait un malin plaisir à voir le désarroi coléreux de Flora, son exigence, très papiste, de sauvegarder les apparences. Il goûta un instant le pouvoir de Némésis, puis rassura Flora :

– Tu es la seule avec qui je partage ce secret, qui m’est doux comme le sucre d’orge que Rosine m’a laissé au jour de son départ. Je l’ai conservé intact… en souvenir.

– Pourquoi cette bouleversante révélation, dont tu imagines bien qu’elle me peine horriblement ? Je ne pourrai plus jamais regarder ma sœur en face, ni même la voir, sans penser à ce qu’elle a fait avec toi. Pourquoi m’as-tu dit ça, aujourd’hui ?

– Pour que tu ressentes un peu de ce qu’a pu ressentir mon père, ton ami Guillaume ! Car c’est bien toi qui as incité Fontsalte à me rencontrer en lui dénonçant mon existence !

– En somme, c’est une vengeance !

– Une punition. Souviens-toi de ce que tu me répétais souvent quand j’étais enfant : « Ne fais pas au prochain ce que tu ne veux pas qu’il te fasse. » Eh bien, c’est la réplique du prochain !

Comme Flora se mettait à pleurer doucement, la tête dans les mains, Axel vint l’embrasser sur le front.

– Allons, nous sommes quittes. Ne pleure pas. À cause des principes sans fondement que les religions nous inculquent parfois, nous attachons trop d'importance à la naturelle jouissance des corps que peuvent éprouver ensemble un homme et une femme, en dehors du mariage. Seul le péché contre l'esprit de l'amour est haïssable. Le reste n'est que plaisante gesticulation.

– C'est là une théorie païenne !

– Et une pratique courante ! répliqua Axel en riant.

Comme Flora demeurait pensive, le garçon relança la conversation :

» Comment va Tignasse ? Que devient-elle, chez le pape ? Elle abandonna son épicerie et moi si brutalement !

– Dès que les gardes pontificaux furent autorisés à loger avec leur épouse, elle rejoignit son mari. Elle voulait vivre une vie normale de femme mariée et, surtout, avoir un enfant.

– En a-t-elle eu ?

– Oui. Fin avril 1816, elle mit au monde un petit garçon malingre, qui ne survécut que quelques jours. Sans même ouvrir les yeux !

– Sans ouvrir les yeux ?

– Oui. Sans même ouvrir les yeux. Le bon Dieu a bien fait de le prendre tout de suite. Il était si chétif ! dit Flora, posant un regard soudain différent sur le garçon à l'œil vairon.

1 Cette conspiration, fomentée par un certain Thistlewood, réunissait vingt-quatre affidés, décidés à tuer tous les ministres britanniques, à mettre le feu aux casernes, à piller les banques de Londres. Le premier visé était lord Henry Addington Sidmouth, qui, en réprimant une émeute ouvrière, le 16 août 1819, à Manchester, avait causé la mort de onze personnes. Mais, la veille de l'expédition, prévue le 25 février 1820, Thistlewood et quatre autres meneurs furent arrêtés. Jugés et condamnés, ils furent tous les cinq pendus, tandis que d'autres étaient envoyés au bagne.

2 Sortes de grandes marquises de planches, à pignon triangulaire ou en arc cintré, qui, en façade, prolongeaient les toits des immeubles. Ces auvents, typiquement genevois, qui ne disparurent qu'au

milieu du xix^{e} siècle, étaient supportés par des piliers de bois, hautes pièces de charpente, dressés sur les côtés de la chaussée.

3 Du latin *navis*, bateau. Mot couramment utilisé en France au xix^{e} siècle et que les Suisses emploient encore.

4 Bateaux partiellement pontés, utilisés pour le transport des marchandises à courte distance et portant de quinze à trente tonnes.

5 La pierre de Meillerie pèse environ 1,5 tonne au mètre cube. Les barques portaient donc de 100 à 120 tonnes de pierre. Gérard Cornaz, *les Barques du Léman*, Éditions des 4-Seigneurs, Grenoble, 1976.

6 Tas de pierres stabilisés.

7 Étroits chemins de planches fixés à l'extérieur du bordage.

8 Elles avaient parcouru, souvent de nuit, les 55 kilomètres qui, sur le lac, séparent Meillerie de Genève.

9 En genevois : brasseur d'affaires.

5.

En accord avec sa mère et réconcilié avec Flora Baldini, Axel Métaz prit, tôt le matin du 21 mars 1820, la route de Vevey.

Charlotte insista pour faire conduire son fils à Rive-Reine dans son nouveau cabriolet, sorte de grand panier d'osier garni de coussins, monté sur des roues fines et tiré par un seul cheval bai, demi-sang nerveux au trot rapide. « Jamais le vieux Valeyres aurait accepter de conduire un attelage si léger », pensa Axel, mais le jeune cocher engagé par M^me^ Métaz, un Napolitain nommé Giulio, guidait avec assurance. Ayant appris par les domestiques que le fils Métaz rentrait d'Italie, le jeune homme voulut savoir si son passager avait vu, à Gênes, le fameux bateau à vapeur, le *Ferdinando I*, long de quarante mètres, large de vingt-huit, animé par une machine de vingt-huit chevaux, qui avait fait le trajet de Livourne à Gênes en vingt-deux heures. Axel s'attendait plutôt à ce qu'un Italien lui posât des questions sur les mouvements révolutionnaires qui agitaient la péninsule. Il eut bientôt l'explication de l'intérêt porté par ce jeune homme à la navigation à vapeur. Le père de Giulio, qui venait d'envoyer ces informations, tenait un hôtel sur le port de Naples et pensait que les bateaux à vapeur étaient un sûr moyen de développer le tourisme. Il estimait, en revanche, que toutes les révolutions, d'où qu'elles vinssent, étaient préjudiciables au commerce ! Amateur de bel canto, le cocher vouait, comme beaucoup de nantis napolitains, une reconnaissance émue à Ferdinand I^er^, monarque absolu mais époux soumis de Marie-Caroline d'Autriche. Le roi de Naples et des Deux-Siciles, qui avait fait fusiller après un simulacre de procès son prédécesseur, le valeureux Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, venait de reconstruire et décorer somptueu sement le théâtre San Carlo, incendié le 13 février 1816. Ce geste ne faisait pas pour autant oublier aux carbonari le refus autoritaire du Bourbon, ramené par Talleyrand et les Anglais, de respecter le calendrier des réformes sociales amorcées sous l'Empire. Depuis le commencement de l'année, la révolution fermentait et Axel avait appris à Venise que Ferdinand I^er^ ne connaîtrait bientôt qu'une alternative : la Constitution ou la guerre civile !

Ce n’est qu’en apercevant, passé Cully et Rivaz au fil des côtes et des descentes, au pied d’une pente abrupte, le village de Saint-Saphorin, dont les maisons ocre se tiennent serrées comme les grains d’une grappe autour de son clocher trapu, qu’Axel eut le sentiment d’arriver chez lui. Il demanda une halte au temple. Le marguillier, qui balayait l’église, lui montra fièrement une pierre en forme d’autel, que les maçons avaient mise au jour quelques mois plus tôt, lors de la démolition d’un mur, et qui portait une inscription latine. L’ancien élève de Chantenoz n’eut aucun mal à traduire : « À la fortune de bon retour, Lucius Flavius Politianus a élevé cet autel. » Le Veveysan vit là un heureux présage. Lui qui, depuis des mois, ne priait plus imita ce Politianus, centurion romain ou magistrat, et remercia Dieu pour le bon retour qu’il lui accordait.

Le cocher fit un nouvel arrêt à la grande maison des Faverges, enclave de l’État de Fribourg[1] en terre vaudoise. Un verre de dézaley à la main, Axel fit quelques pas sur le chemin qui dominait le lac.

Sa ville lui apparut au loin, lovée dans la petite baie, entre Veveyse et Ognonaz, au-delà de la mosaïque irrégulière des parchets pentus, qui retenaient, tel un rayon de ruche dans ses alvéoles, la vigne précieuse. Dès lors, tandis que le cabriolet roulait bon train au bord du lac, il guetta, au flanc du mont Pèlerin, l’apparition du bosquet de châtaigniers, un des rares épargnés par les vignerons, qui abritait Belle-Ombre, son refuge d’élection. Avec sa terrasse à tonnelle et son toit de tuiles rousses, la petite maison haut perchée surgit enfin à un détour de la route, arche familière flottant sur la houle verte du vignoble. Il se promit d’y monter dès le lendemain.

Un peu plus tard, en franchissant le pont sur la Veveyse, Axel se souvint qu’il avait assisté, à l’âge de trois ans, sur les épaules de son père, à l’inauguration de cet ouvrage à une seule arche, alors présenté comme une prouesse technique. C’était son plus ancien souvenir conscient. Les flonflons, les oriflammes déployées, le défilé des pompiers et des cadets du collège avaient impressionné sa jeune mémoire. Il y pensait encore en passant devant la Grenette puis en traversant, en diagonale, la place du Marché pour enfiler la rue du Sauveur.

La grille aux pointes lancéolées de Rive-Reine était close quand il se présenta. Comme il s'interrogeait sur le moyen de pénétrer dans la maison, apparemment déserte, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la demeure d'en face. Il identifia sans peine une vieille femme du quartier, la mère Chatard, guetteuse attitrée et commère prolixe. Elle, en revanche, ne le reconnut pas.

– Y'a personne, mon p'tit monsieur. Les Métaz sont tous partis.

– Mais ils peuvent revenir, madame Chatard. Je suis Axel, le fils de Guillaume Métaz, vous ne me reconnaissez pas ?

– Oh ! mon Dieu, j'te remettais pas, mon garçon ! Eh ben, vrai, ce qu't'as grandi ! Si tu veux rentrer chez toi, faut aller chercher ta clé chez la Pernette : c'est elle qui la garde.

Pernette Métayer, d'abord nourrice d'Axel, puis de Blandine, avait été engagée, quand les enfants n'avaient plus eu besoin de soins particuliers, pour seconder la vieille Polline. Cette dernière, scandalisée par la conduite de Charlotte, avait refusé de suivre sa maîtresse à Lausanne : « Une petite que j'ai élevée, nous faire ça ! » s'était-elle écriée. Elle avait regagné son village natal de la Gruyère pour, disait-elle, « attendre la mort en priant, afin que la femme adultère n'aille pas brûler pour l'éternité dans les feux de l'enfer ».

Pernette, en revanche, avait tenu le ménage de Guillaume et de sa fille Blandine jusqu'à leur départ pour l'Amérique. En attendant le retour d'Axel, M. Métaz l'avait chargée de « faire la propreté et donner de temps en temps un coup d'air à la maison ».

Elle, habituellement taciturne et effacée, accueillit Axel avec des transports de joie qui se terminèrent dans les larmes.

– La maison est bien propre, mais j'y vais le moins possible. Ça me fait un drôle d'effet, ce silence et ce vide, parce que le père et la Blandine, ils ont emporté beaucoup de meubles. Et puis, après tout ce qui s'est passé, j'ai l'impression que le Servant[2] me guette !

– Le passé, nous n’en parlons plus, Pernette, et le Servant est une invention de vieille femme. Tu vas rouvrir la maison et, si tu veux t’occuper de mon ménage, tu seras ma gouvernante. Je te paierai bien. Tu n’es pas encore mariée ?

– Dis, j’ai plus l’âge ! Y’a belle lurette que j’ai coiffé sainte Catherine ! Même quand je vais chez moi, dans le pays d’En-Haut, il se trouve plus un seul garçon pour venir me faire kiltgang[3] le samedi soir ! Mais je n’suis pas malheureuse comme ça. Et puis, les hommes, hein, on peut s’en passer plus facilement que d’ouvrage !

Axel parcourut sans émotion la maison qu’il avait quittée cinq mois plus tôt. Il trouva, bien en vue dans sa chambre, rédigée par Guillaume, la liste des meubles et objets que celui-ci avait emportés en Amérique, tous venus de sa propre famille ou achetés par lui depuis son mariage. Scrupuleux comme toujours, Guillaume avait même joint, à l’intention de son fils, des copies de certaines factures. La phrase calligraphiée sous la liste provoqua sur les lèvres d’Axel un sourire amer : « Rien qui ne m’appartienne, mais tout ce qui m’appartient. » « Rigoureux mais honnête », se dit le jeune homme.

La chambre de Charlotte était intacte, mais dans le salon ne subsistaient que deux fauteuils, la pendule et les chandeliers apportés par l’épouse de chez ses parents. Le mobilier de la chambre de Blandine et celui de la chambre du maître de maison avaient disparu.

La nouvelle de son retour s’étant répandue dans le quartier, sans doute grâce à la mère Chatard, Axel n’était pas à Rive-Reine depuis une demi-heure qu’il vit arriver Simon Blanchod. Le vieil homme lui donna l’accolade et, le prenant aux épaules, le considéra un instant, les yeux embués de larmes.

– Te voilà enfin ! Par sainte Barrique ! Depuis son départ, ton père m’a écrit pour me demander si tu avais donné de tes nouvelles. Il va bien et ta sœur aussi, mais il doit se faire du souci pour ton avenir. Maintenant que tu as jeté ta gourme, que comptes-tu faire ?

– Terminer mes études, rattraper le temps perdu, passer mes examens en juin et prendre ma place ici, parrain Simon. C’est ce que j’ai promis à mon père. Nous continuerons, bien sûr, à l’appeler ainsi, conclut Axel avec autorité.

– Bien sûr, se contenta de répondre le vieux vigneron.

Axel vit Blanchod tel qu’il l’avait laissé, un peu voûté, marqué de quelques rides supplémentaires, mais encore solide sur ses jambes. Sa toison blanche et drue lui faisait une tête de patriarche. Quand le vigneron eut maîtrisé l’émotion du moment, le jeune homme retrouva, dans le regard bleu de son parrain, vivacité et malice. La serpette qui pendait à la ceinture du vigneron indiquait qu’il allait se rendre dans les vignes pour tailler les ceps.

– Comme nous avons eu un beau temps sec, les premiers labours sont terminés depuis une bonne semaine. La mauvaise herbe est détruite et la terre bien ouverte à l’eau. Le bon Dieu n’a plus qu’à nous envoyer un peu de pluie. La nature sera en avance, cette année. J’ai fait venir deux journaliers pour retourner les échalas et j’ai commencé, hier, à tailler la grand-vigne.

– À un œil et le borgne, récita Axel, pour montrer qu’il n’avait pas oublié les leçons de Simon.

– Tu devrais bien t’y mettre, à la taille, car le souffle me manque un peu, maintenant, pour grimper dans les parchets. Peut-être ne sais-tu pas que j’ai passé septante ans ?

Ainsi, Blanchod fit l’état des travaux de la vigne pour Axel, comme il l’eût fait pour son père. Quant aux affaires de commerce, à part le chantier des barques et les carrières de Meillerie, dont Guillaume Métaz avait confié la surveillance à Pierre Valeyres, c’était Charles Ruty, le notaire, qu’il fallait voir.

– Toutes les fois que je le rencontre, il me demande : « Quand rentre-t-il, ce chenapan ? » Tu devrais aller lui parler.

Axel n’entendait pas faire de cachotteries. Il révéla à Blanchod et à Pernette qu’il s’était arrêté chez sa mère, à Lausanne, et que la procédure de

divorce, demandée par Guillaume, était engagée. Puis il se rendit chez les Ruty. En cours de route, plusieurs personnes l'abordèrent, manifestant leur satisfaction de le voir de retour au pays. Nul ne fit allusion au passé, certains demandèrent des nouvelles de Guillaume, que les Veveysans appelaient déjà l'Américain, mais personne n'évoqua l'absence de M^me^ Métaz.

Charles Ruty et Élise, sa femme, la seule Veveysanne à rendre régulièrement visite à Charlotte, firent à Axel un accueil familial. Sitôt les effusions terminées, le notaire conduisit le visiteur dans son cabinet.

– Je dois te faire part des dispositions prises par ton père à l'égard de ses affaires, qui deviennent tiennes. Elles sont précises, strictes, mais équitables en ce qui te concerne. Tous les papiers sont en règle, les droits payés et les actes enregistrés, dit M^e^ Ruty en tirant d'un classeur un épais dossier.

– Mon père a toujours été sévère mais juste, convint Axel.

– Et généreux, pourrais-tu ajouter. Il n'est impitoyable que pour ta mère. Il la considère comme inexistante, morte en quelque sorte, et ne veut plus entendre prononcer son nom. Élise et mes filles te diront que c'est d'une cruauté assez peu chrétienne, mais ce sont des femmes. Il faut comprendre Guillaume. On ne peut avoir d'indulgence pour l'épouse qui vous a trompé pendant dix-huit ans sans frémir.

– Je le comprends et mon esprit approuve son attitude, dit Axel.

– Ton esprit, dis-tu, pas ton cœur ?

– Le cœur a ses raisons que la raison ignore, dit Axel, citant Pascal.

– Pour moi, esprit et cœur condamnent d'une même voix. C'est tout un !

– N'en parlons plus, répliqua Axel, un peu sec.

Charles regarda par-dessus ses lunettes ce garçon qu'il connaissait depuis sa naissance. Axel lui paraissait avoir acquis une pleine maturité. Il marqua un temps de silence, pour prouver qu'il avait été sensible au ton nouveau, et reprit le fil de la conversation professionnelle.

– Je ne vais pas t’imposer la lecture de ces actes, rédigés dans notre jargon de juriste. Je vais seulement te dire ce qu’ils contiennent. Tu as désormais la pleine et entière propriété de Rive-Reine, car cette maison figurait, dans la dot de ta mère, comme bien non récupérable en cas de décès de celle-ci ou de rupture de l’union. Guillaume, qui en était donc plein propriétaire, t’en fait donation. De la même façon, il te donne les parts qu’il détenait dans les entreprises Rudmeyer, les carrières de Meillerie, le chantier des barques, les barques elles-mêmes, la société de transport lacustre. Tu deviens donc copropriétaire de ces affaires avec ta mère. En ce qui concerne les entreprises créées par ton père, les carrières de grès de Grandvaux, celles de calcaire et de tuf d’Agiez et Montcherand, et les intérêts qu’il a dans la fabrique de chocolat, l’horlogerie, les entrepôts à vins et fromage, comme les greniers construits lors de la disette de 1817, tu dois en assurer l’exploitation contre un quart des bénéfices. La moitié de ceux-ci reviendra à Guillaume, le dernier quart à Blandine. De même pour le vignoble et pour les profits du pressage de la vendange des petits vignerons. Je te rappelle que la vigne de Belle-Ombre est propriété exclusive de ta mère. Tu auras donc à prendre un arrangement avec elle. Pour ce qui intéresse ton père, les comptes devront être tenus clairement, par un comptable agréé par Blanchod et moi, puis envoyés dans l’Ohio, chaque année, en janvier. Les sommes qui lui reviendront et qui reviendront à Blandine seront placées sur des comptes séparés chez Laviron-Cottier, à Genève, qui assurera leur transfert en Amérique. Le banquier a reçu des ordres, mais il t’attend pour clore l’ancien compte Métaz et en ouvrir un à ton nom. Il faut que tu lui donnes pouvoir et signature. Je te conseille d’aller le voir à Genève le plus vite possible. Voilà. Tout est-il clair dans ton esprit, sinon dans ton cœur ? conclut malicieusement le notaire.

– Tout est clair, admit le successeur imposé de Guillaume Métaz.

Les Ruty retinrent Axel pour le repas du soir et le jeune homme fut heureux de revoir, à cette occasion, ses amies d’enfance Nadine et Nadette. Pulpeuses à souhait, gaies, expansives, les jumelles l’accablèrent de baisers et lui posèrent, avec volubilité, une foule de questions sur son séjour en Italie. Leurs mariages simultanés étant enfin prévus après les vendanges 1822, elles entendaient convaincre leurs futurs maris de choisir Venise pour un voyage de noces qu’elles n’envisageaient pas d’effectuer autrement

qu’en commun. Les jeunes filles auraient voulu poser à Axel des questions touchant la séparation de ses parents et savoir ce qu’il ressentait depuis qu’un nouveau père à l’œil vairon avait fait irruption dans sa vie, mais Élise avait interdit à ses filles d’aborder le sujet.

– Axel vous en parlera de lui-même, s’il le veut. Jusque-là, tenez vos langues, avait ajouté Charles Ruty.

En regagnant Rive-Reine, Axel Métaz eut un moment de découragement. Investi par Guillaume des responsabilités de chef de plusieurs entreprises, contraint d’assurer la rentabilité de celles-ci afin de fournir aux exilés les revenus sur lesquels ils semblaient compter, il allait devoir travailler ferme pour boucler ses études avant l’automne, obtenir ses diplômes et prendre en main les affaires.

« Pourquoi suis-je revenu à Vevey, retrouver souvenirs et soucis ? N’aurais-je pas mieux fait de suivre Adrienne et de m’engager avec elle dans une vie aventureuse et animée ? Tout ce qui m’attend ici, en mettant les choses au mieux, est une plate et monotone existence de bourgeois veveysan, allant de ses vignes à ses chantiers, de ses livres de comptes au Cercle du Marché, d’une partie de chasse au chamois à une partie de pêche, fidèle au culte du dimanche à Saint-Martin et au tir cantonal à Lausanne, attendant l’occasion d’un mariage profitable avec la fille, si possible unique, d’un propriétaire ou d’un négociant cossu ! » se dit-il, amer et las.

Seul dans la grande maison mise en ordre par Pernette, il se dirigea spontanément vers sa chambre d’autrefois, oubliant qu’il avait choisi d’occuper, désormais, celle du maître de maison. Il apprécia que Pierre Valeyres, le vieux bacouni, véritable maître Jacques de la famille, qui comprenait toujours tout à demi-mot, eût fait installer un grand lit et deux chevets tirés des greniers, le tout généreusement encaustiqué par Pernette. Sur la table, à destination de bureau, un bouquet de fleurs des champs égayait ce décor, dont l’austérité n’eût pas déplu à Guillaume Métaz.

Avant d’aller dormir sous le toit familial, Axel fit un tour sur la grande terrasse qui dominait le lac. La fontaine aux dauphins était muette et les massifs, bien que convenablement sarclés, restaient dépourvus de fleurs. Il

se dirigea vers la gloriette, construite à l'angle nord de l'esplanade, en gravit les trois marches, alluma sa pipe et s'accouda à la balustrade. Un faible souffle de fraidieu, brise nocturne, ridait mollement le lac dont Axel retrouvait, avec un bonheur mêlé de mélancolie, la fraternité immuable et complice. « Tu verras, rien n'a changé ici depuis ton départ », avait dit Blanchod. Mais c'est un autre Axel que le vieux vigneron avait accueilli cet après-midi. Celui qui s'était éloigné de Rive-Reine en octobre 1819 ne reviendrait jamais. Il errait sur la lagune et dans les palais de Venise.

Dès le lendemain de son retour, le nouveau maître de Rive-Reine se mit en quête d'un comptable que pût agréer Charles Ruty. Il rendit visite au marguillier, qui lui proposa un jeune diacre de la paroisse, capable de tenir des livres de comptes. Mais, quand Pierre Valeyres lui présenta son petit-fils, Régis Valeyres, le choix d'Axel fut arrêté. Ce garçon de dix-sept ans, dont les études avaient été payées par M^{me} Métaz, travaillait maintenant à Lausanne, à la banque Bugnion qui, depuis 1803, se consacrait à la gestion de fortunes et aux opérations de change. Meilleur élève du collège de Vevey, il avait suivi des cours de comptabilité et de droit du commerce. Axel n'eut aucun mal à le débaucher. Charles Ruty agréa ce choix et Régis Valeyres fut installé, bureau et logement, dans une annexe de Rive-Reine, sorte d'entrepôt devenu inutile depuis la construction par Guillaume des greniers et magasins sous la terrasse Saint-Martin. Axel voulut que le jeune homme fût confortablement logé. Il chargea maçons et charpentiers de transformer en pièces spacieuses la vieille resserre, voisine des écuries. Il offrit à Régis de choisir lui-même, avec l'aide de son grand-père, mobilier, lampes et matériel dont il aurait besoin pour équiper son logement et assumer ses travaux de comptable. Puis il laissa entendre que s'il était satisfait des services du garçon, dont le sérieux ne semblait faire aucun doute, il ferait de lui un intendant capable de le seconder.

Blanchod, mis au courant de cet arrangement, des frais immédiatement engagés à Rive-Reine et de l'achat, par Axel, d'un cheval de selle nécessaire à ses déplacements, fit observer que tout cela, en plus du salaire

du petit Valeyres, allait coûter cher, qu'il y avait déjà l'impôt foncier et l'impôt communal à régler.

– Où vas-tu prendre les sous, pour payer tout ça, hein ? demanda-t-il à son filleul.

– Ne vous faites aucun souci. J'ai de quoi payer, répondit Axel en pensant aux pierres précieuses qui restaient dans le sachet offert par Blaise de Fontsalte.

Au fil des rencontres à travers la ville, qui comptait maintenant quatre mille habitants, Axel apprit que Louis Vuippens, le fils du boulanger, son camarade de jeux depuis l'école lancastérienne et le collège, étudiait la médecine en France, à Montpellier, ce dont ses parents se montraient fiers.

Le syndic[4], à qui Axel se présenta, l'informa que certains horlogers, désireux d'imiter leurs concurrents anglais, encourageaient maintenant la fabrication de pierres pour le mouvement des montres en s'inspirant d'une ancienne découverte de Nicolas Fatio. Ce Suisse de la région de Bâle avait réussi, dès 1704, à percer un minuscule rubis et, l'ayant serti dans le support d'un mouvement, y avait placé le pivot d'une roue. Fatio avait même offert à son ami Isaac Newton une montre ainsi conçue et d'une précision rare à l'époque.

– Je te dis ça parce que je sais que ton père se tenait informé de tous les progrès et de toutes les trouvailles en horlogerie et que le fabricant Audemars commande ses pierres percées dans la vallée de Joux, dit le syndic.

Axel remercia, se promettant de faire son profit du renseignement.

En rentrant à Rive-Reine, il trouva le cheval que Pierre Valeyres était allé choisir pour lui chez un marchand de Villeneuve. C'était un demi-sang à robe noire, du type de ceux que les Anglais montent pour chasser le renard. Puissant, musclé, mais à tête fine, l'animal plut aussitôt au jeune homme.

– Ils l'ont appelé Ténèbre. C'est un drôle de nom, pour un cheval, observa le vieux bacouni.

Axel conduisit aussitôt sa monture chez le maréchal-ferrant, où il apprit, en parlant routes et chemins, que les autorités cantonales envisageaient d'utiliser, pour améliorer un réseau qui laissait fort à désirer, le système mis au point en Angleterre par un certain John Loudon McAdam.

– Que va-t-on chercher les Anglais pour faire nos chemins ! grogna le maréchal.

Axel, qui avait entendu parler, lors de son séjour en Angleterre, en 1817, de l'invention de cet ingénieur écossais revenu d'Amérique fortune faite, instruisit le forgeron.

– Le système McAdam est un revêtement routier fait de pierres concassées, rudement damées et soudées entre elles par un mélange de sable et de silicate. Cela fait de bonnes routes, bien roulantes, sans ornières, toutefois dures aux pieds des chevaux, expliqua-t-il.

Mais le sujet de conversation qui revenait le plus souvent chez les Veveysans portait sur le projet d'uniformisation des poids et mesures et sur le concordat monétaire à l'étude dans plusieurs cantons. Ce dernier projet intéressait particulièrement les petits commerçants et les citoyens ordinaires. Depuis que les cantons avaient retrouvé leur autonomie en matière de frappe, s'était reconstituée la mosaïque de monnaies qui, déjà, sous le régime bernois, compliquait les transactions.

Certains regrettaient, sans oser le dire, le temps de la République helvétique, entre 1798 et 1803, quand Napoléon Bonaparte avait décrété que le droit de battre monnaie serait réservé au gouvernement central. Le seul étalon admis était alors celui de Berne, et le franc suisse, divisé en 10 batz et 100 rappes, constituait l'unité monétaire de la République.

Mais l'Acte de Médiation de 1803, en restituant à la Suisse son indépendance et aux cantons leur souveraineté, avait, du même coup, rendu à ces derniers le droit de battre monnaie. À Zurich, on frappait ducat, thaler, schilling, batz, rappe ; à Berne, ducat, thaler, kreuzer ; à Bâle, as double et multiple, zwölfer, zehner ; à Coire, blutzger, pfennig, groschen, tandis que les Genevois utilisaient toutes les monnaies qui leur tombaient sous la main, avec une préférence pour le florin et le franc. L'atelier monétaire du canton de Vaud frappait depuis 1804 des pièces de 40, 20, 10 et 5 batz ainsi que

des pièces de 1 batz, 1/2 batz, 1/4 de franc et 1 rappet[5]. Il fallait savoir que deux rappes faisaient un centime, que le batz valait quatre kreuzers ou dix rappes, que le ducat équivalait à onze francs cinquante et que le thaler représentait deux gulden ou cinq francs et vingt-quatre centimes !

Banquiers et négociants trouvaient leur compte à ce méli-mélo monétaire, dans lequel ils étaient à peu près les seuls à évoluer aisément. Traitant des affaires avec tous les pays voisins, ils plaidaient pour une politique fiduciaire ouverte. Ils considéraient plus profitable de laisser circuler en Suisse des monnaies étrangères plutôt que de transformer celles-ci en une monnaie fédérale, ce qui pourrait indisposer les souverains des États limitrophes.

La situation restait aussi confuse en matière de poids et mesures. La livre fédérale comptait pour 500 grammes, mais celle de Berne pesait 520 grammes, celle de Lausanne 489 grammes, celle de Vevey 550 grammes ! Le pot fédéral, qui servait à mesurer les liquides, ce qui avait son importance au pays du vin, devait contenir 1 500 centimètres cubes, mais le pot vaudois n'en comptait que 1 350 et 400 pots de Berne valaient 576 pots de Lausanne ! Il en était de même pour les mesures de superficie. La pose fédérale, soit 400 perches, équivalait à 3 600 mètres carrés tandis que la pose vaudoise, soit 500 perches, en contenait 4 500 ! Axel, comme la plupart des gens sensés, souhaitait que le Grand Conseil vaudois adoptât le système métrique pour référence d'une harmonisation espérée.

Le peuple vaudois tenait, avant tout, à l'ordre et à la liberté de goûter dans la paix, et le plus commodément possible, les profits du travail. Il préférait aux théories politiques les améliorations concrètes de la vie quotidienne. On trouvait, comme toujours, des intellectuels, généralement nantis, pour désavouer ce genre d'aspiration, qu'ils jugeaient terre à terre, vulgaire, philistine, et pour reprocher aux Vaudois, le plus souvent hors de leur présence, leur manque d'élévation d'esprit et d'idéal !

Un visiteur attendait Axel à Rive-Reine, un homme venu spécialement de Lausanne pour faire une proposition à M. Guillaume Métaz, dont il

connaissait, dit-il, le caractère entreprenant et l'habileté en affaires. Quand Axel eut expliqué que, M. Métaz étant parti vivre en Amérique, il remplaçait son père, l'homme lui tendit une brochure.

– Cela peut aussi bien vous intéresser. Voici les plans et dessins d'un projet grandiose qu'un entrepreneur veut mener à bien au Signal de Bougy[6]. Il a l'intention de construire, à 700 mètres d'altitude, sur l'éminence abrupte qui domine le vignoble et le lac, un immense hôtel, sur le modèle du palais parisien des Tuileries, et vingt-trois maisons. Ce village préconçu, car tout est prévu pour le confort des futurs habitants, se nommera le Belvédère du lac de Genève. Hein, qu'en pensez-vous ? Regardez un peu, si ce sera beau et flatteur pour la région ! Naturellement, nous avons besoin de commanditaires. Mais vous ferez une bonne affaire en investissant dans le Belvédère du lac de Genève.

Le fait que le visiteur eût appelé le Léman « lac de Genève » déplut à Axel. Les Vaudois n'admettaient pas que les Genevois, soutenus par quelques géographes ignorants ou obséquieux, annexent un lac dont Genève n'était, disaient-ils, « que l'étroit déversoir » ! Convié pour la première fois de sa vie à examiner une proposition commerciale, le jeune homme invita le visiteur à s'asseoir, fit servir, comme l'eût fait son père, une bouteille de vin et feuilleta la brochure de l'entrepreneur.

Axel Métaz connaissait le Signal de Bougy, lieu réputé par le vaste panorama qu'il offrait. Par beau temps, on pouvait voir de là-haut la côte du Léman, de Montreux à Genève, et aussi le Jura, les Alpes suisses et savoyardes et, certains jours, le mont Blanc. Lors de l'invasion autrichienne, en 1813, les soldats du général-comte Bubna y avaient établi un poste de guet. L'ambitieux projet soumis par cet entrepreneur pouvait paraître utopique, mais il illustrait bien la tendance nouvelle des hommes d'affaires, prompts à considérer le tourisme comme une future industrie suisse. Les étrangers étaient, en effet, de plus en plus nombreux à visiter la côte lémanique. Les Anglais voulaient voir le château de Chillon, auquel Byron avait consacré un poème, le pavillon du jardin d'Edward Gibbon, à la Grotte, le château de La Tour-de-Peilz, où était morte Margaret, l'épouse de William Beckford. Des Français, lecteurs de Rousseau, se succédaient à Clarens. *La Nouvelle Héloïse* pour guide, ils espéraient rencontrer, sous un

bosquet, les fantômes de Julie et de Saint-Preux. D'autres curieux, lecteurs de Voltaire, allaient en pèlerinage à Ferney, avant de courir à Coppet, d'où ils repartaient sans avoir vu la tombe de Germaine de Staël, murée dans son mausolée.

À Lausanne, les hôtels du Lion-d'Or et du Faucon ne désemplissaient pas ; à Ouchy, l'hôtel de l'Ancre et l'hôtel du Grand-Pont faisaient de belles recettes, malgré le mauvais entretien de ce port de pêche ; à Vevey, Gabriel Monnet, propriétaire de l'hôtel des Trois-Couronnes, une auberge connue depuis deux siècles, pensait sérieusement à acquérir la propriété voisine des Belles-Truches pour bâtir un palace international et, sur la place du Marché, l'hôtel de la Ville-de-Londres hébergeait autant de touristes que de négociants en vins. Sans méconnaître l'intérêt que pouvait présenter pour des actionnaires le projet du Signal de Bougy, Axel tenta d'imaginer quelle eût été l'attitude de Guillaume devant cette proposition. Nul doute qu'il se fût montré circonspect puis, suivant sa formule, eût « demandé à voir ».

– Cela suppose réflexion. Je demande à voir quel accueil va recevoir votre projet auprès des banquiers et des gens qui s'engagent habituellement dans ce genre d'affaire, dit Axel, du ton assuré de celui qui a les moyens mais n'entend pas risquer son argent sans garantie.

– S'ils m'y autorisent, je m'empresserai de vous faire connaître les noms des investisseurs en renom qui s'engageront au côté de l'entrepreneur, assura le visiteur en s'en allant.

Le même soir, Axel rapporta à Charles Ruty la proposition reçue l'après-midi et le notaire le félicita pour sa prudence. Puis il exprima l'opinion qu'il serait sans doute plus profitable de développer la chocolaterie, créée par Guillaume quelques années plus tôt. Cette entreprise, qui ne pouvait se parer du nom de fabrique, n'occupait que deux ouvriers et ne produisait qu'une modeste part du chocolat consommé par les familles veveysannes.

Tant à Vevey que dans le district, on comptait sept fabriques artisanales du même type, produisant ensemble 450 quintaux[7] de chocolat, soit 22 500 kilos par an, dont plus des trois quarts étaient exportés en Suisse allemande, dans le canton de Neuchâtel, en Allemagne et en France[8]. Les Veveysans se flattaient, à juste titre, d'avoir été les premiers en Suisse à

fabriquer du chocolat et les artisans chocolatiers de 1820 travaillaient encore le cacao à la main, suivant les méthodes de fabrication inaugurées en 1771, avec la bénédiction de Leurs Excellences de Berne, par Philippe Loup et Benjamin Rossier. Ces deux précurseurs avaient installé leur atelier dans un moulin abandonné, à Corsier-sur-Vevey, au lieu dit Coppet, sur une dérivation de la Veveyse, appelée Monneresse occidentale. Ils broyaient la fève, la mélangeaient à de la mélasse et obtenaient une pâte brune et odorante, qu'ils débitaient en galettes et livraient emballée dans une simple feuille de papier.

Mais, depuis 1819, un nouveau chocolatier s'était installé dans le moulin déserté par Philippe Loup et Benjamin Rossier. C'était un Veveysan, François-Louis Cailler, âgé de vingt-quatre ans, dont on se souvenait qu'il avait été apprenti épicier chez Guggisberg et chez Courlet, avant de partir pour son tour d'Italie. C'est à Turin qu'il avait appris à travailler, dans un mortier, la fève de cacao pour la transformer, après adjonction de sucre brun, en boudins de chocolat. Rentré à Vevey, il avait eu l'idée de mécaniser la fabrication de ce produit dont on vantait les vertus nutritives. Il avait conçu et fait construire une machine à broyer, composée de deux pierres tournantes animées par l'antique roue du moulin. Charles Ruty, en tant que notaire sollicité pour des emprunts, avait suivi les progrès de l'entreprise.

– Sais-tu que, maintenant, Cailler emploie plusieurs ouvriers et qu'il fabrique des chocolats de différents goûts. Il les emballe dans un papier traité suivant un procédé à lui, qui protège galettes et boudins de l'air et de l'humidité. On dit qu'il a conçu une nouvelle machine, qui pèsera et découpera les galettes. La seule gêne pour Cailler, comme pour les autres chocolatiers, est l'approvisionnement en fèves de cacao. Celles-ci proviennent d'Amérique et les intermédiaires en relation avec les producteurs sont âpres au gain, dit Ruty.

– Et la fève de cacao paie toujours sept batz et demi de droit d'entrée au quintal et la taxe à l'exportation du chocolat est toujours de treize batz et demi. Cent fois, j'ai entendu mon père s'indigner de ces impositions qui avantagent la concurrence étrangère. Il a même fait des démarches au département des Finances et au Conseil d'État. Elles n'aboutirent pas. Les

taxes restent ce qu'elles sont depuis 1803. Alors, pourquoi développer la chocolaterie ? demanda Axel.

– Parce que, la réussite de la fabrique Cailler le prouve, on compte, en Europe, de plus en plus de consommateurs de chocolat. Et puis tu pourrais demander à ton père, qui est sur place en Amérique, de trouver des producteurs de cacao avec lesquels vous pourriez traiter directement, suggéra Charles Ruty.

Ce soir-là, Axel Métaz sella son cheval et, à travers le vignoble, grimpa jusqu'à Belle-Ombre. Cette première journée dans la peau d'un homme d'affaires le laissait perplexe et inquiet. Saurait-il, comme Guillaume Métaz s'y attendait, négocier le vin, trouver des débouchés pour la pierre de Meillerie, pour le grès de Grandvaux, le calcaire d'Agiez et le tuf de Montcherand ? Obtiendrait-il du fret pour ses barques ? Pourrait-il maintenir en activité le chantier naval, développer la chocolaterie, gérer les entrepôts de grains et de fromage ? Comment veillerait-il, en qualité d'établisseur, sous-traitant de la Fabrique de Genève, à la production des horlogers veveysans, qui travaillaient pour son compte à domicile ? Ces responsabilités, jamais envisagées jusque-là, lui paraissaient écrasantes, disproportionnées et, surtout, assez éloignées de ce qui l'intéressait.

Élevé par une mère oisive, sentimentale, romanesque, qui se voulait d'esprit artiste, parce qu'elle lisait des romans français et des pièces de théâtre anglaises, touchait agréablement du piano, accrochait aux murs eaux-fortes et gravures, et aussi – mais on ne l'apprit que plus tard – parce qu'elle cachait un amant, Axel savait que la possession des biens matériels ne suffit pas à l'homme pour être heureux. Mais il savait aussi, Guillaume Métaz le lui avait enseigné, que l'activité quotidienne, les responsabilités que confèrent la propriété et l'exploitation d'entreprises, la quête d'un honnête profit et la jouissance qu'on doit en retirer peuvent être exaltantes et n'ont rien de méprisable. Tout enfant, Axel avait entendu son père répéter : « Jésus a dit : "Faites-vous des amis avec les richesses de ce monde, afin qu'au moment où elles viendront à vous manquer on vous reçoive dans les demeures éternelles[9]." » Aussi finit-il par considérer les tâches qui l'attendaient comme un défi, qu'il ne pourrait esquiver qu'au

prix du déshonneur. Il aborderait donc sa nouvelle vie, tel un joueur de bassette, avec la volonté de gagner. Le négoce lui assurerait, comme à son père, indépendance et bien-être matériel. Il saurait, hors des affaires, se contenter l'esprit. Et si, par surcroît, le hasard lui proposait aventures ou romances, il les accepterait, surtout si Adrienne était de la partie !

Ayant assuré sa détermination, il bourra sa pipe, l'alluma, tira quelques bouffées et s'en fut quérir une bouteille poussiéreuse dans le cellier. Les premières soirées de printemps étaient fraîches et lumineuses. Le vin doré, tonique et chaleureux lui parut meilleur qu'autrefois. Assis sous la tonnelle, il suivit le déclin du soleil, dont les rayons frisants irisaient le lac, lisse comme une dalle d'ardoise.

Le charme, au sens magique du terme, de Belle-Ombre, domaine que les évêques de Lausanne avaient nommé *umbra*, au x^{e} siècle, diffusait des effluves apaisants. Pour la première fois de sa vie, Axel en prit conscience et s'abandonna à ce qu'il appela mentalement, faute d'une meilleure définition, la paix des sens et de l'esprit. En retrouvant sa mère, puis Rive-Reine et le décor, à la fois immuable et changeant, du Léman, il se sentait porté à l'indulgence pour toutes les victimes de l'amour, prêt à pardonner à Martin Chantenoz, s'il le rencontrait un jour, comme il avait absous Flora. Là, il se sentait de force à maintenir la réputation des Métaz, faite d'habileté en affaires mais aussi de probité et de fidélité aux principes chrétiens. Un jour, peut-être, il passerait l'océan pour rendre compte à celui qu'il ne priverait jamais du doux nom de père.

La vue d'une barque tardive, portée vers Vevey par ses voiles latines dressées en oreilles, leva ses dernières craintes. Sa vie était là et ne faisait que commencer. Dans quelques mois, il aurait vingt ans. Ayant déjà vécu plus d'expériences que d'autres ne peuvent en connaître au cours de toute une existence, il saurait goûter les plaisirs avec mesure et affronter l'adversité avec sang-froid. Viril, serein, indépendant, il acceptait son humaine condition, se souvenant que Chantenoz lui avait dit un jour, citant Goethe : « Qui ne peut supporter le désespoir ne doit pas vivre. » Et le mentor avait ajouté : « Pour être heureux, l'homme doit d'abord renoncer au bonheur. » Un tel renoncement avait paru et paraissait encore impossible

au jeune homme. Sa notion du bonheur restant floue, il attendrait qu'elle se précisât en lui, au fil des années.

Accepter la vie servie par le Destin ou se brûler la cervelle comme Werther : telle était, d'après le penseur-poète de Weimar, l'alternative qui permet à l'homme de se distinguer de la bête. À Belle-Ombre, ce soir-là, Axel choisit résolument la vie, dont il espérait qu'elle lui rendrait, un jour ou l'autre, Adrienne de Fontsalte, sœur folâtre et amante fougueuse, la première femme qui lui inspirait, sentiment paradoxal, une passion lucide.

En descendant vers Vevey, au petit trot de Ténèbre, il distingua, par-delà le vignoble, le jaune éclatant de quelques champs de colza. Depuis qu'on avait constaté que l'huile extraite de la plante brûlait dans les lampes, en dispensant moins de fumée que les huiles minérales ou animales, la culture de la céréale se développait dans le canton. Peut-être faudrait-il ensemencer en colza les terres en friche d'Hauterive que les Métaz possédaient, au-dessus du village de Rouvenaz, entre Clarens et Montreux, près du site où Rousseau avait situé le bosquet de Julie, la Nouvelle Héloïse.

Au cours des semaines qui suivirent, Axel Métaz reprit contact avec ses professeurs à l'Académie de Lausanne, obtint par un camarade communication des cours de droit naturel et de droit civil que son escapade vénitienne lui avait fait manquer et, travaillant ferme, obtint l'autorisation de se présenter avec les autres étudiants aux examens de fin d'année. Hébergé par sa mère pendant cette période studieuse, il ne s'évada que trois jours pour répondre à l'invitation pressante du banquier Laviron-Cottier, soucieux de régulariser la situation du successeur de Guillaume Métaz.

Lors de son arrivée à Genève, le 31 mai à la nuit tombée, il trouva, en descendant de la diligence, place Bel-Air, le quartier en effervescence. Des gens portant des lanternes marchaient, d'un pas résolu, vers le bastion de Hollande, un redan des fortifications faisant face, par-delà les tranchées, au quartier de la Coulouvrenière. S'agissait-il d'une émeute, d'une parade nocturne ou d'un incendie ? Poussé par la curiosité, Axel franchit la porte aux Lettres et emboîta le pas aux Genevois. Bientôt, un jeune homme l'informa.

– C’est un éléphant qui s’est évadé. On dit qu’ils ont réussi à l’enfermer dans le bastion de Hollande et que l’armée va intervenir, lança-t-il.

Cette phrase ranima pour Axel le souvenir du capitaine Giacomo Alboretti, son maître d’armes qui, à Venise, l’année précédente, avait abattu, à coups de canon, un éléphant furieux. En jouant des coudes, il finit par approcher du bastion, qui abritait, disait-on, des caissons d’artillerie. Les miliciens et les gendarmes s’efforçaient de tenir les badauds à distance, car le pachyderme donnait des signes inquiétants de nervosité. Après avoir renversé quelques caissons de munitions, l’animal s’amusa à faire tourner leurs roues comme s’il se fût agi d’une loterie foraine. Le public voyait là un spectacle de cirque et s’en égayait quand, abandonnant ce jeu, l’éléphant se mit à puiser dans les tas de boulets. Se saisissant très habilement des projectiles de six livres avec sa trompe, il commença à les expédier par-dessus les grilles en direction du public. Ce bombardement risquant à tout instant de faire des blessés, les curieux reculèrent, les femmes poussant des cris.

– On devrait l’enrôler dans l’artillerie. Il tire mieux et plus précis que nos canons ! ricana un cabinotier de Saint-Gervais.

Un gendarme, qui avait poursuivi l’éléphant depuis son évasion, racontait avec une évidente satisfaction ce qui s’était passé jusque-là.

– Cette grosse bête a été montrée en ville depuis le 15 mai, sans le moindre accident. Seulement, comme il prenait hier soir la route de Lausanne où il est attendu, l’éléphant, en passant Chantepoulet, s’est soudain mis en colère contre son cornac, qui s’est sauvé pour rentrer en ville. Et la grosse bête furieuse l’a suivi. Quand il est arrivé, en criant comme un perdu, sur la place Saint-Gervais, on nous a prévenus de la chose et nous l’avons trouvé couché sur un tas de sable, jonglant avec des pavés ! Dès qu’un de ses gardiens approchait, il grognait…

– Plus exactement, il barrissait, car l’éléphant ne grogne ni ne crie, il barrit, coupa un vieil homme.

– Ah ! bien. En tout cas, il faisait un vrai carnaval, je vous le dis, et si le capitaine avait pas défendu de le tirer, croyez-moi, on se serait pas fait prier, poursuivit le gendarme.

Le conteur fut relayé par un camarade :

– Dès que la nièce du propriétaire de l'animal est arrivée sur les lieux, la bête s'est calmée. En lui parlant et en lui donnant des friandises, c'est elle, M^lle^ Garnier, qui a réussi à la conduire jusqu'ici et à la faire entrer dans le bastion. Elle est d'accord pour qu'on la mette à mort parce qu'elle a eu, à ce qu'on dit, les mêmes ennuis à Venise, avec un autre éléphant. Le syndic veut une décharge signée du propriétaire et on attend le docteur Mayor. C'est lui qui décidera de ce qu'on va faire.

« Ainsi, pensa Axel, cette famille de montreurs d'éléphants n'a pas de chance », et il regretta que le brave artilleur vénitien ne fût pas là pour renouveler l'exploit dont il s'était montré si fier. Quand le docteur François-Isaac Mayor, un savant célèbre à Genève, à qui on devait la fondation d'un musée d'Histoire naturelle que beaucoup de capitales européennes enviaient, arriva, la foule se fit silencieuse et les informations coururent de bouche à oreille.

Le chirurgien choisit d'empoisonner l'éléphant, en lui faisant absorber de l'acide prussique dilué dans de l'eau-de-vie, breuvage dont il était grand amateur, au dire de M^lle^ Garnier. Le pachyderme dégusta la mixture sans ressentir aucun malaise. Comme la nuit était fort avancée, le syndic pria le praticien d'en finir avant l'aube et le docteur Mayor prépara, dans trois grands bols, un brouet réputé fatal, à base d'acide arsénique et de miel. L'éléphant parut s'en délecter et même puiser de nouvelles forces dans le poison. Il enlaça un canon de sa trompe, menaçant de s'en servir comme d'une massue pour défoncer les grilles.

Axel constata que sa montre marquait cinq heures et que le jour se levait. Le syndic, soucieux de régler le sort de l'éléphant avant que toute la ville ne s'éveillât, opta, peut-être à l'instigation de M^lle^ Garnier, pour la solution vénitienne. Une batterie d'artillerie fut convoquée et prit position devant le mur du bastion. Une brèche ayant été ouverte par les sapeurs, on y engagea la bouche de la pièce. Comme de l'autre côté de la palissade l'éléphant, animal d'un naturel curieux, approchait de la brèche puis s'en détournait, le canon tonna. Le pointeur genevois se révéla plus adroit que l'artilleur vénitien : un seul boulet suffit pour venir à bout de l'animal.

On sut bientôt que le projectile, tiré presque à bout portant, était entré derrière l'oreille droite pour ressortir derrière l'oreille gauche. Le pachyderme avait vacillé puis s'était abattu sans vie. Une exclamation sourde et quelques applaudissements, qu'Axel jugea déplacés, montèrent de la foule qui se dispersa au lever du soleil. Quelques badauds venaient de passer une nuit blanche, mais le spectacle, peu banal, de l'exécution au canon d'un éléphant allait alimenter pendant une semaine leurs conversations !

Axel apprit le lendemain par le journal que le docteur Mayor avait sollicité le concours de M. Bourdet, naturaliste, et de M. Vichet, élève de la fameuse École vétérinaire d'Alfort, pour préparer la naturalisation du pachyderme afin qu'il pût être, avec toutes les apparences de la vie, exposé au musée d'Histoire naturelle[10]. On sut bientôt que certains Genevois se régalaient de la viande de l'éléphant, sans tenir compte du risque que pouvaient faire courir à leur estomac les poisons vainement administrés à l'animal !

Cette distraction imprévue et le manque de sommeil ne détournèrent pas Axel du but unique de son voyage à Genève. Il se hâta, après une toilette rapide à l'hôtel de l'Écu, vers les bureaux du banquier de son père, Pierre-Antoine Laviron.

La maison de banque Laviron-Cottier, installée à la Corraterie, jouissait d'une réputation européenne et son évolution passait pour exemplaire de la banque genevoise.

Pierre-Antoine Laviron, âgé de quarante-huit ans, se plaisait à rappeler, à chaque occasion, que la banque fondée par son père en 1807 était une des plus anciennes de Genève, après la banque De Candolle, Mallet et C^{ie}, le plus beau fleuron de la finance protestante genevoise, créée en 1805[11]. Cette année-là, Jacob-Michel-François de Candolle, frère du célèbre botaniste et neveu du fondateur de la Caisse d'épargne de Genève, s'était associé à Jacques-Henry Mallet, créant ainsi, avec trois commanditaires, Jean-Louis-Étienne Mallet, frère de Jacques-Henry, Paul Martin et Jean-Louis Falquet, une société au capital de 125 000 livres d'argent. En 1807, à

la mort prématurée de Jacques-Henry Mallet, Candolle avait choisi comme nouvel associé Charles Turrettini-Necker. Ce dernier, conseiller d'État, maire de Cologny et colonel d'artillerie, avait épousé, en 1806, la fille de M^me^ Necker-de Saussure, cousine de M^me^ de Staël et nièce de Jacques Necker, le ministre des Finances de Louis XVI.

Comme les Laviron, ces financiers d'origine huguenote avaient acquis savoir et expérience dans les banques anglaises et les grandes maisons de commerce des Pays-Bas. Ils appartenaient à l'aristocratie des affaires, aux grandes familles genevoises qui avaient, de tout temps, fourni à la magistrature, au service militaire à l'étranger, à la diplomatie, à la vénérable Compagnie des pasteurs, à l'Académie, des hommes valeureux et d'une indiscutable probité.

La banque suisse, constituée par les marchands-banquiers émigrés volontaires, dont les descendants animaient maintenant la grande banque genevoise, existait hors Helvétie depuis le xviii^e^ siècle. Elle fonctionnait alors à Londres, à Paris, à Amsterdam et même à New York, avec les Pictet, les Mallet, les Mirabaud, les Prévost, les Ferrier, les Darier, les Lullin, les Odier, les Gallatin, les Hentsch et d'autres. Ces hommes d'affaires possédaient le plus souvent des maisons de commerce, des entreprises de transport, terrestre ou maritime, agissaient comme importateurs de denrées coloniales, commanditaires de filatures, vendeurs de textiles en gros. En ce temps-là, on ne pouvait imaginer une frontière entre négoce et banque.

La chute de l'Empire avait conduit à l'abandon du système décimal, fondé sur le franc germinal, et au retour, dès la restauration de l'indépendance helvétique, au pluralisme confondant des anciennes monnaies. Les banquiers genevois revenus au pays s'étaient, peu à peu, dégagés du négoce pour se consacrer aux seules activités bancaires : change, arbitrage, gestion de fortune, prêts et emprunts, émissions de lettres de change, de crédit, de billets au porteur, tous papiers évitant le transport des espèces : écus, pièces d'or ou d'argent.

Sans être aussi prestigieuse ni bien nantie que la maison De Candolle, Turrettini et C^ie^, la banque Laviron-Cottier se distinguait par le fait qu'elle n'avait qu'un seul propriétaire et animateur, Pierre-Antoine Laviron,

successeur de Jules-Henry, décédé, et de l'associé de ce dernier, Marc-Aurèle Cottier, également décédé. En épousant Anaïs Cottier, fille unique de l'associé de son père, Pierre-Antoine avait transformé, par cette union, l'association de la première génération en fusion au bénéfice de la seconde.

M. Laviron, grand, musculeux, sanguin, brun de poil, plein d'assurance et d'autorité, portait les cheveux courts et lisses, partagés par une raie médiane du front à la nuque. Un pince-nez cerclé d'or désertait à chaque instant son nez mais, retenu par un cordon de soie noire, glissait sur sa bedaine. D'un geste machinal, le banquier le repêchait d'une main potelée pour en jouer ou rendre le lorgnon à son perchoir naturel. Il accueillit fort aimablement le fils de Guillaume Métaz dont il avait toujours apprécié le sérieux, la prudence en affaires et le sens de l'économie.

– Quelle drôle d'idée a eue Monsieur votre Père de s'en aller en Amérique, en abandonnant sa famille et ses entreprises ! commenta-t-il.

– Mon père avait ses raisons, monsieur, se contenta de répondre hâtivement Axel.

– Bien sûr, bien sûr, mon garçon ! Chacun mène ses affaires comme il l'entend. Et vous, comment comptez-vous conduire celles que vous a laissées Monsieur votre Père ?

– Comme il me l'a enseigné, monsieur, et avec vos conseils, si nécessaire, dit aimablement Axel, se souvenant, devant l'air sévère du banquier, que Voltaire disait de Genève, ville d'argent censée compter quatre-vingt-cinq millionnaires pour vingt-trois mille habitants : « On y calcule et jamais on n'y rit. »

– Des conseils, certes, je vous en donnerai à l'occasion, mais vous devez savoir que l'époque n'est guère favorable aux affaires nouvelles. Il y a marasme dans le commerce de transit. Les négociants et grossistes de Berne, de Zurich, de Lucerne, de Saint-Gall et même de Lausanne font maintenant leurs achats de denrées coloniales directement dans les ports de France, de Belgique, de Hollande ou d'Italie. On les livre par le Rhin et par les grandes routes de la Faucille et du Simplon, que M. Métaz a contribué à construire. Beaucoup croyaient que la chute de Napoléon apporterait de la prospérité. Eh bien, c'est le contraire qui s'est produit. Malgré les guerres,

les annexions, les destructions, la loi impériale imposée à divers peuples, Napoléon avait créé en Europe un vaste marché, d'au moins quarante millions de consommateurs, plus ou moins argentés, mais qui entendaient, comme on le leur avait promis, manger à leur faim et commercer librement, n'est-ce pas ?

– Les souverains européens ne s'opposent pas aux échanges internationaux. On m'a même dit, en Italie, qu'ils souhaitent prolonger, dans ce domaine, l'organisation impériale, observa Axel.

– On le dit en effet, mais, en attendant, ce sont les Anglais qui monopolisent le commerce international, surtout vers l'Amérique. Savez-vous qu'ils vendent leur fer en barre moins cher que tous les autres pays producteurs ?

– Mais le commerce de l'argent reste tout de même l'affaire de nos banquiers suisses ? risqua Axel, malicieux.

– Oh ! la spéculation sur les fonds étrangers est devenue aléatoire et les gens fortunés ont une méfiance instinctive envers des rentes et des emprunts quand les révolutionnaires s'agitent partout. De nos jours, un banquier doit avoir des réserves personnelles pour faire face aux pertes qui pourraient toucher ceux qui lui font confiance, dit avec gravité M. Laviron.

– Mon père ne spéculait ni sur les changes ni sur les valeurs étrangères et je ne le ferai pas. Les Métaz vendent ce qu'ils produisent ou fabriquent : des choses nécessaires à la vie des gens, fit observer Axel.

– Il est vrai que le vin de Lavaux se vend bien, comme le fromage et le bois, que les pierres de Meillerie sont très demandées, depuis qu'une fièvre de construction a pris les Genevois, que les carrières de gypse et de chaux suivent le mouvement et que le fret ne doit pas manquer à vos barques, qui sont, dit-on, les plus rapides et les plus sûres du Léman !

M. Laviron n'avait pas pour habitude d'entretenir de longues conversations avec ses clients, mais le fils de Guillaume Métaz lui plaisait. Prompt à jauger les hommes, il trouvait ce gaillard de vingt ans, aux beaux cheveux frisés, bien qu'à son goût trop indisciplinés, et au bizarre regard

bicolore, d'une grande maturité, peu bavard mais donnant le sentiment de savoir ce qu'il voulait et le disant avec assurance.

Tandis qu'Axel signait les papiers préparés par le banquier et devenait ainsi titulaire des comptes de Guillaume, M. Laviron soupira. Ce jeune Vaudois, dont il se plaisait à imaginer qu'il possédait les qualités de son père – réflexion, patience, équilibre, méfiance devant toute innovation, aptitude à peser le pour et le contre avant de décider pour les petites ou grandes choses, souci de ne point paraître plus qu'on n'est, fierté d'assumer des responsabilités familiales – semblait d'une autre trempe que son propre fils. À dix-sept ans, Anicet Laviron ne savait que baguenauder, ignorait encore ce qu'il voulait faire de sa vie et se disait artiste. Ne lui avait-il pas jeté, le matin même, au visage qu'il préférait finir blousier[12] plutôt que banquier ou pasteur !

Si M^me^ Laviron, née Cottier, se consolait des bizarreries de son fils en adulant sa fille Juliane, belle, intelligente, instruite et docile, Pierre-Antoine souffrait. Il craignait de ne pas donner à sa banque un successeur digne de son passé.

Se retrouvant dans la rue, Axel choisit de marcher jusqu'au temple Saint-Pierre. Les Genevois s'étaient emparés du sanctuaire catholique au cours de la révolution religieuse de 1535 afin d'en faire un lieu de culte de la religion réformée. Depuis la Révolution française, Genève avait cessé d'être la Ville-Église, la Rome protestante, la capitale anti-papiste, le phare de la doctrine de Calvin où les prédicants, parfois assistés de bourreaux, avaient longtemps permis aux pasteurs de régner sur la société civile, de conduire la politique et les affaires publiques. Saint-Pierre restait néanmoins un centre de rayonnement pour tous ceux qui, devant la résurgence catholique, défendaient l'orthodoxie de la religion réformée.

En pénétrant dans l'église ce jour-là, Axel imitait son père selon la loi, qui, lors de séjours à Genève, ne manquait jamais de faire une pieuse visite au temple, propriété de la République et du canton. Le jeune homme, lui, n'y venait pas prier mais seulement réfléchir à la façon dont il gouvernerait ses affaires, maintenant qu'il disposait de la puissance financière déléguée par Guillaume Métaz. Bien qu'élevé dans le protestantisme, il ne sollicitait

pas la caution théologique de Farel, Calvin ou Théodore de Bèze qui s'étaient succédé dans la chaire ravie aux grands prédicateurs chrétiens du Moyen Âge.

Sensible à l'ambiance des lieux, Axel ne demandait, dans la fraîche pénombre du temple, qu'un instant de solitude protégée. Là où tant de croyants s'étaient rassemblés depuis le iv^{e} siècle devaient régner, estimait-il, de mystiques et rassurants effluves incitant à l'abandon confiant, offrant sérénité à l'âme, à l'esprit, clarté, et, aux sens, apaisement.

Le jeune homme possédait une foi lucide et suffisante et, s'il respectait pasteurs et prêtres, il ne les considérait pas pour autant comme des intermédiaires indispensables entre l'homme et Dieu.

Martin Chantenoz, le mentor qui avait formé son esprit, avait aussi gauchi sa conception des religions, dont il considérait toutes les gesticulations inutiles et fallacieuses dès qu'elles débordaient le seul enseignement de la morale. « Si Dieu existe sous une forme inimaginable par un esprit humain, il faut attendre qu'il se manifeste dans l'âme du croyant qui le sollicite, comme il le fit pour Blaise Pascal, au cours de la nuit du 23 novembre 1654 », disait souvent Martin, ironique. Au fil des années, Axel Métaz s'était cependant persuadé que le sobre protestantisme de Guillaume paraissait mieux adapté à l'accueil d'une révélation de type pascalien que le catholicisme à falbalas de sa mère.

« À Dieu seul soit la gloire ! » s'étaient écriés les huguenots, le 8 août 1535, en détruisant autels, statues, tableaux, orgues, jubé, stalles et en barbouillant les fresques qui ornaient le sanctuaire catholique. Seuls les vitraux avaient été épargnés, « parce qu'il fallait tout de même bien laisser des vitres aux fenêtres pour quand soufflerait la bise noire », avait un jour expliqué, avec son bon sens pratique, Guillaume Métaz.

Ce dernier, avec la rigueur et l'équité qui le caractérisaient, avait laissé en banque, pour son fils et successeur, exactement de quoi faire face pendant un an à la marche des entreprises qu'il léguait. Passé ce délai, que Pierre-Antoine Laviron avait jugé un peu court, les affaires Métaz devraient trouver en elles-mêmes leurs ressources de fonctionnement et, Guillaume semblait y compter, de quoi produire des bénéfices !

Avant de quitter la cathédrale, Axel demanda mentalement, sans que cela prît la forme d'une prière, que son père et sa sœur Blandine, exilés en Amérique, fussent protégés de tous les dangers, que sa mère pût trouver la paix du cœur et qu'Adrienne von Fernberg, la femme qui hantait ses rêves et qu'il souhaitait ardemment revoir, lui revînt un jour. Dans la maison de Dieu, cette dernière aspiration paraissait impie. Axel se dit, avec le sourire du sceptique, que Dieu ne faciliterait pas une rencontre d'avance dévolue au péché originel et qu'il eût, sans doute, mieux valu s'adresser au diable !

Le lendemain matin, très tôt, il prit la diligence pour Lausanne, après avoir vendu, chez un joaillier, deux diamants tirés du trésor de Blaise de Fontsalte. Il s'assura ainsi de quoi payer tous les frais engagés à Rive-Reine et pourvoir, pendant des mois, à son modeste train de vie.

À l'arrêt de Morges, pour se protéger des bavardages des voyageurs, il ouvrit un livre acheté à Genève. Le libraire lui avait recommandé un ouvrage traduit de l'anglais au titre étrange, *Frankenstein*, en lui affirmant qu'il avait été écrit à Cologny, en 1816, par Mary Shelley, la femme du poète. À l'époque le couple résidait à Montalègre et fréquentait assidûment lord Byron, alors installé à la villa voisine, Diodati. Cela amusa Axel, qui se souvint d'avoir, en ce temps-là, avec Chantenoz, observé Byron à la lorgnette, de la terrasse de M. Laviron, le banquier de son père.

Dans sa préface datée de Marlow, septembre 1817, l'auteur confirmait le dire du libraire : « J'ai, en effet, passé l'été de 1816 dans les environs de Genève. La saison fut froide et pluvieuse, cette année-là, aussi nous réunissions-nous chaque soir autour d'un grand feu de bois, nous complaisant parfois à nous conter mutuellement des histoires allemandes de reve nants, que nous avions glanées, ici et là. Ces récits nous donnèrent l'idée d'en inventer à notre tour dans le seul but de nous distraire. »

Mais l'étrange roman de l'alchimiste pervers, qui réussit à fabriquer un être artificiel, ne suffit pas à distraire Axel Métaz de ses pensées et il eût été bien incapable de dire, en arrivant à Lausanne, qui était Robert Walton et dans quelle bizarre aventure cet homme allait se trouver engagé dès les premières pages du livre !

Fin juin, vint, pour l'étudiant en droit Axel Métaz, le moment d'aller devant le tribunal de district et le tribunal du canton pour passer les examens qui sanctionnaient normalement trois années d'études. Au jour dit, Axel, qui avait dû compenser par un travail acharné le retard consécutif à son voyage à Venise, se présenta, visiblement fatigué par les longues veilles. Il sut cependant répondre sans hésitation aux questions des examinateurs et reçut sa patente d'avocat, assortie d'une flatteuse appréciation du jury.

Quelques jours plus tard, convoqué par les magistrats de la Suprême Chambre des Appellations, le jeune homme reçut du chancelier Georges Boisot le diplôme qui, faisant de lui un juriste reconnu, l'autorisait désormais à plaider.

Charlotte, très fière de la réussite de son fils, organisa pour lui une petite fête rue de Bourg. Elle y convia les camarades qui avaient permis à l'étudiant de mettre à jour ses cours. Elle les avait bien souvent entendus travailler tard dans la nuit, avec Axel.

– Ton père, je veux dire Guillaume, bien sûr, sera heureux d'apprendre ton succès, car, d'après ce que m'a dit Élise Ruty, il s'inquiéterait des conséquences de ton long séjour en Italie. Aussi, rassure-le vite par une lettre.

Après un silence un peu gêné, M^me^ Métaz reprit :

– J'imagine, mon cher petit, que tu aurais préféré fêter ton diplôme avec lui plutôt qu'avec moi !

Axel eut un mouvement de dénégation, posa sur un guéridon la coupe de champagne qu'il s'apprêtait à vider et prit sa mère dans ses bras.

– Ne vous tourmentez pas pour cela ! Je suis heureux avec vous, heureux de ce qui arrive aujourd'hui, heureux de pouvoir me consacrer désormais à nos affaires et je serai encore plus heureux le jour, prochain je l'espère, où, votre divorce ayant été prononcé, vous pourrez construire un nouveau bonheur…

– Tu ne me méprises pas ? C’est bien vrai ? coupa Charlotte d’une voix émue, des larmes plein les yeux.

Axel l’embrassa tendrement.

– J’ai appris, maman, qu’aucun amour sincère n’est jamais méprisable, même le plus dévastateur !

En regagnant Rive-Reine, quelques jours plus tard, Axel trouva une longue lettre de son père. Guillaume répondait au courrier que le garçon lui avait adressé, dès son retour à Vevey, pour l’assurer qu’il agissait selon les consignes laissées aux uns et aux autres.

Après avoir exprimé sa satisfaction et donné quelques conseils, M. Métaz dépeignait longuement la vie au bord de l’Ohio, « fleuve superbe, qui se jette dans le Mississippi et constitue une sorte de boulevard liquide sur lequel naviguent toutes sortes de bateaux marchands ». Guillaume habitait dans la Nouvelle-Vevey, au cœur du Schwitzerland, État d’Indiana, une maison en rondins, petite mais confortable, située sur une colline entre l’Ohio et la rivière nommée Venoge par les premiers arrivants vaudois.

Il disposait de vingt-cinq arpents, sur lesquels poussaient de la vigne « qui venait bien », du maïs, de la pomme de terre et des arbres fruitiers. Il avait payé cette terre, non défrichée, un dollar trois quarts l’arpent, ce qui parut à Axel très bon marché. M. Métaz n’était pas seul dans cette région, puisque plus de soixante-dix familles suisses y vivaient et qu’un Veveysan, Jean-Jacques Dufour, arrivé en 1803, était propriétaire avec ses associés de 3 700 arpents, dont 2 500 lui avaient été cédés par le gouvernement des États-Unis à prix modique et à crédit.

« En Amérique, précisait Guillaume, tout homme laborieux, honnête et sobre peut, non seulement vivre agréablement, mais s’enrichir et devenir propriétaire de vastes et bonnes terres. Le gouvernement américain n’organise ni ne freine l’émigration et, comme beaucoup de jeunes États sont peu peuplés, les autorités voient toujours arriver d’un bon œil des gens robustes, capables de cultiver la terre. Les autorités fédérales ne demandent d’ailleurs aux arrivants aucune garantie, sauf la condition tacite qu’ils se

soumettent aux lois de l'État, ce qui est bien la moindre des exigences ! Le climat est sain, la liberté de cultes et de croyances religieuses est entière et l'entr'aide chez les colons spontanée.

» Quant aux Indiens, présentés comme de méchants Sauvages en Europe, ils ne sont pas aussi primitifs qu'on le dit. Quelques-uns viennent voir les colons, pour échanger les peaux de castor qu'ils proposent contre les outils dont ils ont besoin et des médicaments. Le gouvernement interdit qu'on leur vende ou donne de l'eau-de-vie, qui est pour eux un véritable poison. J'en connais un vieux, très aimable, bon chasseur, qui me salue toujours en disant : "Cousin, êtes-vous encore en vie ?" Je réponds que je suis bien vivant, mais, s'il me rencontre trois fois dans la journée, il lance la même phrase, comme s'il s'inquiétait à chaque instant de mon trépas ! C'est leur façon à eux d'être polis ! »

Après l'exposé de maints détails domestiques, Guillaume annonçait qu'il avait placé Blandine en pension, à Boston, « dans la meilleure institution de la ville où ne vont que les filles des gens aisés et où elle complétera son instruction et apprendra des manières de lady. Dès son arrivée, j'avais bien compris qu'elle souffrait du manque de confort. Elle pleurait tous les soirs en regardant ses mains qui, peu habituées aux gros travaux d'une ferme, devenaient rouges et gercées. J'ai pensé que c'était mieux pour elle de parfaire son éducation que tenir mon ménage, assez rudimentaire, ce que fait très bien, et pour presque rien, la femme du journalier que j'ai embauché dès mon arrivée. J'ai même proposé à ta sœur de la renvoyer en Suisse, mais elle a refusé, préférant aller en pension à Boston où elle savait retrouver deux filles de gros négociants qu'elle avait connues chez les nonnes de Fribourg.

» Tu peux raconter tout ce que je t'écris à ta mère, bien que je ne sache pas si Blandine juge bon de lui donner de ses nouvelles. »

Guillaume Métaz concluait en demandant à Axel de cougner[13] un peu Charles Ruty pour qu'il le « sorte au plus vite de l'encouble[14] du divorce. J'attends l'annonce de ma liberté comme un innocent emprisonné », ajoutait-il.

Quand Axel, quelques jours plus tard, transmit au notaire l'impatience de son père, Charles Ruty se mit à rire.

– Mon pauvre Axel, il m'écrit tous les mois pour me demander où en est son affaire. J'ai peur d'indisposer les juges de Lausanne, qui n'ont pas que des divorces à traiter. Et puis, veux-tu que je te dise, je ne comprends rien à cette hâte. À croire qu'il a déjà rencontré une belle sauvagesse et qu'il veut convoler !

Axel mit l'été à profit pour visiter les carrières de Meillerie et autres dont il était propriétaire, trouver du fret pour ses barques, organiser avec Régis Valeyres la comptabilité de ses affaires afin de pouvoir, à tout instant, rendre des comptes à son père et à sa sœur. Ses distractions furent rares, quelques sorties en solitaire sur le lac, des soirées chez les Ruty où les bonheurs parallèles de Nadine et de Nadette faisaient plaisir à voir, de brefs séjours chez sa mère à Lausanne. Quand vint le rituel des vendanges, il s'y prêta avec sérieux, suivant les conseils de Simon Blanchod. Puisqu'il entendait remplacer son père en toute chose, il présida avec naturel le dîner traditionnel qui marque toujours la fin des vendanges et ouvrit la fête en dansant le picoulet avec la fille du pasteur.

Sachant son allocution attendue et son expression guettée, il demanda à tous ceux qui venaient de travailler à la prospérité de son vignoble de ne pas lui tenir rigueur du peu de temps qu'il avait consacré à la vigne à cause de ses études. Puis il donna des nouvelles de Guillaume, l'Américain, comme si l'exil de M. Métaz était une chose banale et depuis longtemps prévue. Il précisa enfin, pour couper court à toute allusion insidieuse des commères, que M^{me} Métaz se portait bien et s'intéressait beaucoup aux bonnes œuvres de Lausanne où, ajouta-t-il, elle résidait provisoirement !

– L'an prochain, nous aurons une plus belle fête. Laissez-moi le temps de devenir un meilleur vigneron, afin d'être digne de remplacer mon père.

Nanette Bonnaveau, l'épicière poète de la rue d'Italie, tint à lire un compliment en vers, qu'elle jugeait de circonstance et de nature à plaire à Axel :

J'ose espérer que le nom que tu portes,
Ce nom toujours synonyme d'honneur,
Sera pour toi une égide assez forte,
Pour préserver ton esprit et ton cœur.
Si les erreurs, communes au jeune âge,
Venaient un jour obscurcir ta raison,
Ne faiblis pas, combats avec courage,
Rappelle-toi ton nom et ton blason.

L'assistance applaudit, et Axel porta un toast à la poétesse[15], que tout Vevey estimait pour sa gentillesse et l'entrain qu'elle mettait en toute chose. Il se retira tôt et discrètement, laissant à leurs spéculations ragoteuses ceux et celles qui, hors de sa présence, ne manqueraient pas d'évoquer la femme adultère et le courage de l'exilé, dont le fils paraissait bien être le digne successeur, encore qu'il eût un air distant et fier.

1 Ce vignoble, un des meilleurs de la région, fut planté, au commencement du xii^{e} siècle, par des moines de l'abbaye d'Hauterive, dont le siège se trouvait à Fribourg. L'ordre religieux en resta propriétaire jusqu'à la révolution de 1848. La maison religieuse fermée, ses biens furent administrés par la Caisse des couvents supprimés. Le 28 novembre 1869, une convention conclue avec les autorités diocésaines donna à l'État de Fribourg la propriété du vignoble. C'est ainsi que, de nos jours, le passant voit encore flotter, en plein cœur du canton de Vaud, les couleurs fribourgeoises.

2 Nom donné par les Vaudois à l'esprit familier. Il hante les maisons, « y promène pendant des siècles son inquiète activité et ses bourrasques nocturnes. Dévoué seulement au maître, dont il paie l'hospitalité par la surveillance la plus infatigable, et souvent la plus incommode, pour les autres habitants du logis… ». Juste Olivier, *le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, F. Roth et C^{ie}, Lausanne, 1938.

3 Visites, réglées par la coutume, que les garçons célibataires rendaient aux filles. La rencontre pouvait se faire dans les pièces de séjour, en présence des parents, aussi bien que dans l'intimité d'une chambre à coucher. L'historien Louis Junod, qui a étudié le kiltgang, révèle que de nombreux mariages n'étaient célébrés qu'après une première grossesse de la fiancée et que cette situation « n'entraînait la désapprobation ni de l'opinion publique ni des autorités ». *Encyclopédie illustrée du pays de Vaud*, éditions 24-Heures, Lausanne, 12 volumes, 1970-1987.

4 Selon les cantons, synonyme de président : maire.

5 Il en fut ainsi jusqu'en 1825.

6 Ce projet de construction, inédit à l'époque, fut annoncé par une brochure, mais, aucun commanditaire ne s'étant manifesté, la construction du Belvédère du lac de Genève fut abandonnée. En 1824, le site du Signal de Bougy devint la propriété de Benjamin de Lessert, qui fit construire un pavillon, un temple de l'amour et planter une forêt de pins. Le site est aujourd'hui une zone de loisirs aménagée.

7 Le quintal vaudois valait 50 kilos.

8 Louis Levade et Daniel Chavannes, *Statistiques du district de Vevey*, Vevey, 1806. Cité par *la Gazette de Lausanne*, 9 juillet 1958.

9 Évangile selon saint Luc.

10 D'après la *Revue mensuelle des musées et collections de la ville de Genève*, qui, dans son numéro 274, du mois d'avril 1987, rapporte l'événement, l'éléphant tué au bastion de Hollande le 31 mai 1820 fut parfaitement naturalisé par les trois savants cités et exposé au musée d'Histoire naturelle, à Genève, jusqu'en 1934, date à laquelle il fut « démonté ».

11 La plus ancienne banque de Suisse romande, toujours en activité, est la banque Lombard Odier et C^{ie}, fondée en 1798.

12 On désignait sous ce nom les ouvriers des bas quartiers, dont le vêtement de travail était la blouse.

13 Pousser.

14 Embarras.

15 *Poésies d'une ancienne cuisinière*, imprimerie de la Société typographique, Vevey, 1856. Anne-Marie Bonnaveau, dite Nanette, 1787-1870, cuisinière à Vevey, puis épicière, écrivit toute sa vie des poèmes.

6.

Certaines années, l’hiver vaudois s’obstine à jouir, jusqu’au bout, du temps imparti par le calendrier. Ce fut le cas en 1821. Février touchait à son terme alors qu’une couche de neige, mince mais uniforme et glacée, couvrait encore les flancs du mont Pèlerin. Le vignoble, de Lutry à Vevey, ressemblait à un grand puzzle blanc, dont les parchets constituaient les pièces, irrégulières mais rigoureusement encastrées.

Par contraste, le lac, faire-valoir naturel de la montagne, restait d’un gris violacé, inapte, tel un miroir au tain usé, à refléter la blancheur des cimes.

Simon Blanchod, comme tous les vignerons, guettait l’arrivée du redoux, qui libérerait la vigne de sa housse hivernale et permettrait au soleil de réchauffer la terre gercée. Axel Métaz attendait, lui aussi, la reddition du gel. Le grand froid privait d’ouvrage les carriers de Meillerie, près de sept cents hommes, et les charpentiers et calfats du chantier des barques. Or les entrepreneurs de Genève, Nyon et Morges attendaient livraison de leurs commandes. Ils préféraient à toute autre la pierre de Meillerie, car la configuration des couches de la carrière, immense dévalement plongeant dans le lac sur un front de cinq cents mètres, facilitait la division en moellons, tels quels utilisables comme pierre de taille. Il fallait donc reprendre, au plus tôt, l’extraction de la pierre et assurer son transport sur les grandes barques, souvent mises au sec pour réparations.

Depuis que le Conseil d’État de Genève avait décidé, le 8 janvier 1817, que huit barques genevoises seraient employées aux transports des marchandises pour le canton, les naus – comme les appelaient encore les anciens bacounis – chargeaient chaque lundi, à Genève, Bellerive et Versoix, bestiaux, ballots, pièces et sacs de grain pour Nyon, Rolle, Morges, Ouchy, Vevey, Villeneuve, Le Bouveret et Saint-Gingolph.

Cette exclusivité cantonale, étant donné les prix fixés par la Chambre de commerce de Genève, provoquait une rude concurrence entre les transporteurs vaudois et genevois. La compétition était d’autant plus vive

que les autorités genevoises condamnaient à une amende de 150 florins les patrons des barques cantonales qui, « par un temps calme ou un bon vent, ne partiraient pas le lundi avant midi ». Les barques de l'entreprise Métaz-Rudmeyer devaient donc être prêtes pour assurer, aux meilleures conditions de prix, de sécurité et de rapidité, tous les transports d'un bout à l'autre du lac.

Chaque jour de marché, les Savoyards débarquaient de leurs cochères châtaignes et bois de chauffage dont les Veveysans faisaient en hiver une grande consommation. Il se trouvait toujours de bonnes âmes pour porter une cruche de vin chaud aux bateliers transis après une traversée du lac à l'aube.

Au premier matin de mars, avant même d'ouvrir les fenêtres, Axel sut, par la franche lumière qui forçait les fentes des persiennes, que le printemps risquait un coup de main. Sans doute, une brève reconnaissance sans lendemain. « L'hiver ne s'en va jamais sans se retourner », disait Blanchod. Frimas, flocons, givre et bise d'arrière-garde repousseraient cette incursion prématurée de la saison nouvelle, mais le lumineux envahisseur finirait bientôt par l'emporter, comme toujours, depuis le commencement du monde.

Sur le ciel d'un bleu limpide, soudain nettoyé des brumes, les montagnes de Savoie se montraient dans leur splendeur. Le Blanchard, les Jumelles, le Grammont portaient encore leur bonnet blanc enfoncé jusqu'aux vallées, mais on savait que ces coiffes remonteraient peu à peu vers les sommets et que le soleil les réduirait, en quelques semaines, à l'état de calottes.

Axel, sensible à ce changement de temps, sortit dans le jardin dont les allées avaient été dégagées et s'avança sur la terrasse jusqu'au bord du lac. L'air vif piquait les narines, mais des canards, abandonnant leur abri côtier, se dandinaient sur la croûte glacée de la berge avant de risquer un plongeon. Le nouveau maître de Rive-Reine tira de ce spectacle familier un regain de confiance et de bien-être.

Il faisait honneur à la collation préparée par Pernette – tartines de pain frais nappées de miel et café brûlant – quand la cloche de l'entrée tinta.

– C’est un cavalier, un vrai géant, crotté comme un barbet, qui vous demande, annonça Pernette.

Axel identifia aisément le visiteur emmitouflé dans une houppelande : Lazlo, un des Zigeuner qui servaient Adrienne von Fernberg à Venise. L’homme retira son bonnet de fourrure à oreillettes enfoncé jusqu’aux yeux, libérant ainsi sa toison brune et bouclée.

– Axou ? demanda-t-il en fixant Axel de son regard de fauve.

– Oui. C’est la baronne qui t’env…

Axel Métaz n’eut pas loisir d’achever sa question. Le Tsigane lui tendit brutalement un pli, se recoiffa et, sans un mot, se dirigea vers son cheval attaché à la grille.

– Viens au moins prendre un bol de vin chaud ! cria Axel.

Mais le cavalier ne daigna pas se retourner. Malgré sa taille et sa masse, il sauta en selle avec l’aisance d’une écuyère et franchit la grille sans un salut. Axel entendit sonner les sabots du cheval, déjà lancé au galop sur les pavés glissants de la rue du Sauveur.

– Quel sauvage ! On dirait l’ogre de la fable, cracha Pernette, venue sur le seuil.

Comme Axel s’y attendait, la lettre était d’Adrienne et son laconisme expliquait celui du messager.

« J’arriverai le 7 ou le 8 mars à Villeneuve, par la diligence d’Italie. Cela dépendra de l’état de la route du Simplon. De là, je dois me rendre où sont mes amis. Je compte sur toi, mon Axou, pour m’y conduire, en évitant les mauvaises routes et les importuns. Je t’embrasse, tu sais comment. Adry. »

Les doigts d’Axel tremblaient quand il remit le pli dans son enveloppe. Adrienne arrivait, il allait la revoir, la serrer dans ses bras. Cette perspective suffit à faire renaître en lui le désir de la femme étrange qu’il avait quittée un an plus tôt et qui, depuis, n’avait jamais donné de nouvelles. Le message indiquait clairement que le séjour en Suisse de la baronne von Fernberg devait être entouré de discrétion, sinon de mystère. C’était à Genève, bien sûr, que se trouvaient ceux qu’elle nommait ses amis, les carbonari et les

bonapartistes. Axel irait l'attendre à Villeneuve en barque et la conduirait à destination par le lac, meilleur moyen pour éviter les mauvaises routes et les importuns !

Le 6 mars dans l'après-midi, il demanda à Pierre Valeyres de préparer la *Charlotte*, le brigantin[1] familial, pour le lendemain matin.

– Je dois me rendre à Villeneuve, au-devant d'une personne qui arrive d'Italie et qu'il faudra conduire à Genève. Mets des provisions dans la chambre, des couvertures et veille à ce que le poêle soit propre et pourvu d'une provision de sciure, car il ne fera pas chaud sur le lac.

– Tu ne peux pas aller seul, par ce temps. Si la vaudaire se lève et si le brouillard tombe, comment pourras-tu manœuvrer avec cette cramine ? À moins que ton passager ne soit bon marin ! observa le bacouni.

Axel connaissait les dangers de la navigation en hiver. Il prit un temps de réflexion.

– Mon passager sera une passagère, Pierre.

– Alors, je vais avec ! dit Valeyres, péremptoire.

Axel savait la mise en garde du vieux bacouni justifiée. Comment manœuvrer seul le brigantin si le mauvais temps survenait ? Pierre Valeyres, mêlé depuis si longtemps aux histoires de la famille, avait toute sa confiance. Il saurait garder le secret de ce voyage et ne poserait pas de questions sur la personnalité de la passagère.

– Très bien, Pierre, tu m'accompagneras. Je te demande seulement d'être discret sur cette expédition, car l'amie que nous conduirons de Villeneuve à Genève est une étrangère de haut rang qui, pour raison… diplomatique, voyage incognito.

– On n'est pas redzipet[2] et c'est pas de chez les Valeyres que viennent les cancanages[3], dit le vieux avec un peu d'humeur.

– Alors, à demain, Pierre. Nous partirons vers midi, car la diligence d'Italie arrive à Villeneuve vers quatre ou cinq heures et nous naviguerons ensuite de nuit, pour être à Genève dans les meilleurs temps.

– Si tout va bien, faudra six à sept heures pour aller de Villeneuve au bout du lac. Je mettrai des falots tempête[4] dans la *Charlotte*. M'est avis que nous aurons le morget[5], peut-être le morget de neige, conclut Pierre Valeyres.

Axel dormit peu cette nuit-là, l'esprit et les sens tenus en éveil par la perspective de ses retrouvailles avec Adrienne. À l'heure dite, il embarqua avec Valeyres. La *Charlotte*, sous ses voiles latines gonflées par le sudois, vent du midi, aussi nommé vent de Genève ou tout simplement le vent par les bacounis, prit la direction du fond du lac.

Comme il fallait s'y attendre, la diligence de Milan déposa avec trois heures de retard des voyageurs exténués et frileux devant l'auberge du Cerf.

– Je suis morte, j'ai froid, j'ai faim ! lança Adrienne en se jetant dans les bras d'Axel avec autant de naturel que s'ils s'étaient quittés la veille.

Devant la cheminée de l'auberge, elle émergea, mince et nerveuse, de l'immense manteau de renard à capuche qui la couvrait tout entière. Axel la trouva plus belle et encore plus désirable que dans son souvenir. Tandis qu'ils dînaient d'une grosse soupe et de fromage accompagné de vin du Valais, Adry confia à son demi-frère qu'elle voyageait sous le nom d'Amandine Fontan, dame de compagnie. Le but de son voyage était d'intervenir auprès de certains amis suisses bien placés en faveur de quelques révolutionnaires italiens réfugiés à Genève. Car, cédant à la pression de l'Autriche, le gouvernement fédéral venait de demander aux cantons l'expulsion des libéraux italiens, censés comploter sur le territoire helvétique.

– Et qu'as-tu fait de ton mari ? demanda ingénument Axel.

– Holà ! Il était fâché, très fâché contre moi ! Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé depuis Venise ! Il m'a fait ramener à Vienne avec interdiction de sortir d'Autriche. Plus de passeport, plus d'argent, plus de chevaux. Il a fait jeter mes Zigeuner en prison, mais ils se sont évadés et sont revenus me chercher. Ils ont trouvé des passeports et de l'or…

– Comment, « trouvé » ?

– Ben, ils ont volé : ce sont les premiers voleurs du monde. Et, quand on vous prive injustement des moyens de la liberté, le vol est permis. Bref, nous sommes allés à Trieste et, de là, j'ai pris un bateau pour Venise où j'ai encore des amis. Et me voilà.

– Mais le baron von Fernberg, ton mari, va te faire rechercher !

– Nenni, mon Axou. Je suis veuve ! Le baron est mort. Un accident de chasse.

– Un accident de chasse ? releva, sceptique, Axel Métaz.

– La chasse aux loups est très dangereuse, Axou. On pense qu'il s'est égaré, puis blessé en tombant de cheval. Les loups l'ont dévoré. On a retrouvé ses bottes, son fusil déchargé et ses médailles. De lui, plus rien, quelques os. Les loups sont très affamés, en hiver, et ils ont de ces mâchoires !

Axel réprima un frisson de dégoût, mais Adrienne, satisfaite, détendue, souriait de toutes ses dents de carnassier. « Des dents de loup », pensa Axel.

Au moment d'embarquer, elle s'inquiéta de la présence du bacouni, mais Axel la rassura. L'homme était sûr et, de plus, indispensable pour manœuvrer la barque. Quand la passagère fut installée sur une couchette de la chambre où le poêle répandait une douce chaleur, Axel rejoignit Pierre Valeyres sur le pont.

– La bise se lève et va bien nous porter au moins jusqu'à Morges. Si le morget de neige prend le relais, nous ferons du chemin cette nuit, crois-moi. Va réchauffer ton amie, qui est bien belle.

– Si tu as besoin d'un coup de main, s'il faut border[6] ou mettre les braguettes[7], ne manque pas de m'appeler, Pierre.

Le vieux bacouni regarda Axel descendre dans la chambre, puis il rabattit l'écoutille et se réchauffa un instant, les mains sur le tuyau du poêle d'où sortait une légère fumée. Les amoureux, car ces deux-là l'étaient à coup sûr, ne devaient pas être dérangés.

Cette nuit-là, Cupidon commanda à la bise un souffle porteur et régulier. À peine Axel eut-il rejoint Adrienne que celle-ci, déjà dévêtue sous sa fourrure, l'attira contre elle, sur la couche étroite, manifestant la même avidité de plaisir qu'elle avait montrée lors de leur première nuit vénitienne. Ils s'aimèrent d'abord avec fougue, puis, la frénésie du premier désir apaisée, avec mesure, tendresse et raffinement. Entre deux étreintes, Axel tendait l'oreille, guettant un changement d'amure, une saute de vent, la gifle d'une lame qui eût compliqué la tâche de Valeyres, mais, derrière la coque, l'eau glissait sans un heurt, sans même faire gémir les membrures. La barque avançait avec un balancement lent et régulier. Ils finirent par s'endormir enlacés et ce fut un coup de gaffe frappé à l'écoutille qui fit se dresser Axel. Il souleva le panneau et vit que le jour se levait.

– Nous passons Cologny, on va embouquer la passe et y fait pas chaud. C'est la bise noire ! lança Valeyres, apercevant le torse nu du garçon.

Axel éveilla Adrienne.

– Habille-toi, nous arrivons à Genève et il fait grand jour.

Axel Métaz connaissait la manœuvre pour aborder aux Eaux-Vives. Elle était délicate, car il ne s'agissait pas de manquer à virer quand la bise gonflait cent vingt mètres carrés de toile soutenus par des antennes pesant près d'une tonne.

Pierre Valeyres, qui tenait la barre, vit arriver Axel avec soulagement et donna ses ordres comme un capitaine.

– Passe l'écoute du trinquet[8] à tribord, mets le foc à bideau[9], viens au palan d'écoute de la grand-voile et commence à border.

Axel s'exécuta avec célérité, tirant sur les cordages à demi gelés.

– On est sur la bonne-main, fais reprendre le trinquet, s'agit pas d'empanner[10] !

Un instant plus tard, la rive étant très proche, Valeyres donna l'ordre de poser la chaîne[11] et, quittant la barre, vint aider Axel à aplaner les vergues et encapeler les voiles. Ce travail prit du temps et demanda beaucoup

d’efforts. Quand il fut achevé, les deux hommes étaient en sueur, malgré le froid.

Emmitouflée dans sa fourrure, Adrienne apparut sur le pont, radieuse comme à son habitude. Elle portait un pot de café qu’elle avait réchauffé sur le poêle de la chambre.

– Ferait une bonne femme de bacouni, murmura Pierre Valeyres, appréciant le geste.

Axel tira sur la remorque pour amener le naviot contre la *Charlotte*. Le trio y embarqua, puis Valeyres, poussant sur la gaffe, amena les passagers jusqu’à la berge.

Le batelier s’en alla quérir une voiture tandis qu’Axel déchargeait les bagages d’Adrienne. Ils attendirent longtemps, serrés l’un contre l’autre pour se protéger du vent glacé. Valeyres finit par revenir avec le char d’un maraîcher qu’il avait convaincu de se faire voiturier « pour un couple de voyageurs qui paieraient bien ».

– C’est tout ce que j’ai trouvé comme carrosse à c’te heure, dit-il pour excuser ce curieux équipage.

Tandis qu’Adrienne s’installait sans façon à côté du paysan, Axel donna comme consigne à Valeyres de ramener la *Charlotte* à Vevey.

– Je ne veux pas que tu navigues seul. Il faudra trouver un batelier qui accepte d’aller à Vevey. Tu diras de ma part à Régis de lui payer son retour à Genève en diligence.

– N’aie pas peur. J’ai par là un cousin pintier[12], bien vigousse[13], toujours prêt à lever le pied à cause que sa femme bouële[14] toute la journée. C’est un ancien patron de barque, sûr qu’il sera content de venir avec moi.

Adrienne ne voulait pas loger dans un des grands hôtels de Genève, où elle aurait pu faire ce qu’elle nommait de mauvaises rencontres. Le Tsigane, envoyé en éclaireur avec une servante, avait retenu pour elle une chambre à l’auberge de la Roseraie, à Champel-sur-l’Arve, en dehors des fortifications, au-delà de Plain-palais, c’est-à-dire à près d’une lieue du

centre de la ville. Le maraîcher promu cocher fit quelques manières pour se rendre aussi loin de la place du Molard, où sa femme avait son étal, mais le charme d'Adrienne et, surtout, la pièce offerte par Axel vinrent à bout de ses réticences.

L'auberge de la Roseraie recevait habituellement des curistes, venus soigner leurs nerfs fatigués à l'établissement d'hydrothérapie voisin. C'était un lieu confortable et discret, où Axel Métaz obtint facilement une chambre contiguë à celle d'Adrienne. Le Vaudois revit avec plaisir Zélia, la suivante d'Adrienne qu'il avait connue à Venise. Toujours enveloppée, de la tête aux talons, dans ses voiles noirs, la sombre Tsigane était regardée avec autant de crainte que de curiosité par le personnel de l'hôtel.

Dès qu'ils furent installés, Adry consentit à donner plus de détails sur les raisons de son voyage à Genève.

– Tu dois savoir, Axou, que de grandes choses se préparent en Europe. Partout les partisans de la liberté des peuples se dressent contre le despotisme des monarques de la Sainte-Alliance. Sais-tu qu'un congrès est actuellement réuni à Laybach[15], en Autriche-Hongrie, pour décider de la manière dont les puissances vont s'arroger le droit d'intervenir partout contre les libéraux ? Malgré ces menaces, les Piémontais ont, cette fois, bon espoir de contraindre à l'abdication Victor-Emmanuel I^{er}, roi de Sardaigne. Nos agents disent que ce vieux despote pourrait confier la régence à son neveu Charles-Albert, prince de Carignan, éduqué à Genève et à Paris. On lui prête les idées libérales héritées de sa mère, princesse et républicaine !

– Mais les Autrichiens, les Russes et leurs alliés vont certainement réagir. Les Piémontais ont déjà vu leurs espoirs déçus !

– Certes. Les Autrichiens, avec l'aide du tsar, que nous croyions plus libéral, parce que formé par un précepteur vaudois, M. de La Harpe, veulent d'abord mettre les Napolitains à la raison. Depuis le 2 juillet 1820, le général Guillaume Pepe a soulevé ses partisans. Ils sont nombreux, plus de cent mille, dit-on, dont les cohortes se réclament de Fabricius ou des Spartiates, mais ils auraient plus d'ardeur au combat s'ils se sentaient un peu soutenus.

– J’ai entendu dire que le banquier français Laffitte aurait avancé dix millions à cette armée, observa Axel.

– L’argent est une chose facile à trouver quand une révolution est en voie de réussir. Les banquiers sont toujours prêts à ouvrir leur caisse à ceux dont ils supposent qu’ils seront les maîtres de demain ! Les financiers ne donnent rien, ils investissent, comme ils disent. Les hommes d’affaires suisses soutiennent les Grecs qui se sont rebellés contre les Turcs en Morée et Alexandre Ypsilanti, ami du tsar Alexandre, organisateur de la révolte contre les Turcs qui a pris, il y a une semaine, la ville de Jassi, en Moldavie. Ces marchands-banquiers comptent tirer, plus tard, de leurs bonnes actions en faveur des opprimés des bénéfices commerciaux. La Grèce produit du coton à bon marché, Axou.

– Mon banquier m’a dit que M. de Rothschild, lui-même, s’intéresse à ces mouvements libéraux, reprit le jeune homme.

– Pour la même raison que les autres financiers, Axou. Tu sais comment les Rothschild, car c’est une bande de quatre frères, ont arrondi leur fortune : d’abord en se faisant « les escompteurs du commerce anglais », l’empereur l’a dit, et en assurant les transferts de fonds qui, à partir de l’Angleterre, soutenaient les coalisés en guerre contre la France. Et maintenant, ne sont-ils pas les banquiers des Bourbons ? Et puis n’oublie pas le joli coup de Bourse qu’ils firent en apprenant les premiers, par un de leurs agents, la défaite de Waterloo. Ils vendirent, d’un coup, toutes les actions françaises, pour spéculer sur la rente anglaise !

– Cependant, on dit les Rothschild républicains, risqua Axel.

Adrienne éclata de rire.

– Ils sont d’abord des hommes d’argent, ensuite républicains, royalistes, bonapartistes, tsaristes, papistes, réactionnaires, libéraux, socialistes et même communistes, comme Cabet, s’il y a de l’argent à ramasser. Tu es jeune et naïf, Axou. L’or n’a ni patrie, ni opinion politique, ni religion, ni vertus, ni vices, ni honneur. Il est l’universel entremetteur, sans foi ni loi.

– Mais tu n’es pas contre le fait d’en acquérir et d’en dépenser, lança Axel, ironique.

– Un proverbe anglais dit : « L'argent est bienvenu, même dans un torchon sale. » C'est pourquoi il faut le prendre comme la clé d'or qui ouvre toutes les portes, celles des ministres, des duchesses, des putains et, même, celle du pape !

Adrienne annonça soudain qu'elle avait un rendez-vous, le matin même, à la Petite Corraterie, avec un ami sûr. Ce dernier devait l'introduire chez plusieurs Genevois qui jouissaient d'une autorité morale suffisante pour obtenir du pouvoir fédéral un adoucissement aux mesures d'expulsion décidées à l'encontre des libéraux italiens.

– J'ai une lettre d'introduction pour M. Sismonde de Sismondi, un savant, un écrivain connu de tous les érudits européens. Il habite à une demi-lieue de Genève, sur la rive gauche du lac, dans un village appelé Chêne. Cet homme est la bonté même et tous nos amis chantent ses louanges. Il procure des passeports, distribue de l'argent à ceux qui en ont besoin pour fuir, intervient quand les autorités cantonales veulent expulser un réfugié turbulent. Il a été l'ami de M^{me} de Staël et connaît bien l'Italie. Son *Histoire des républiques italiennes au Moyen Âge* est considérée comme un monument. À ce qu'on m'a dit, il est marié à une jolie Anglaise, Jessie Allen, parente de sir James Mackintosh, ce membre du Parlement britannique qui osa proclamer son adhésion à la Révolution française et se bat avec Wilberforce pour l'émancipation des esclaves, précisa, sans reprendre souffle et avec son exaltation coutumière, Adrienne.

– J'ai entendu parler de ce M. Sismondi par mon précepteur, il y a longtemps déjà. Chantenoz disait que cet homme avait des idées très originales sur l'organisation de l'économie et la répartition des richesses dont la création, au profit des uns, s'accompagne de misère pour les autres. Une sorte de penseur révolutionnaire, en somme, conclut Axel.

– J'espère aussi rencontrer un autre homme influent, M. Jean-Gabriel Eynard. Un grand financier suisse qui se mêle de diplomatie, connaît Metternich, Talleyrand et Castlereagh. Il a fait fortune grâce à Napoléon et au roi de Toscane, à qui il a prêté de l'argent au bon moment, ce qui lui a valu beaucoup d'honneurs et de belles sinécures. Il fut toujours du dernier bien avec Elisa Bacciochi, la sœur de l'empereur, qui fut grande-duchesse

de Toscane, morte l’an dernier. De celui-là, qui aide surtout les Grecs et qui a une influence politique dans toute l’Europe, j’ai le moyen de me faire entendre.

– Ton charme, ma chère, ton charme félin ! ironisa Axel.

– J’ai mieux que ça : un secret, connu de très peu de gens et qu’il lui déplairait certainement de voir divulguer à Genève !

– Raconte ! Tu ne peux avoir de secret pour moi, après la mission que j’ai accomplie à Gênes, n’est-ce pas ?

Adrienne lui donna un baiser qui s’acheva par une morsure, manière animale de montrer sa passion.

– Je n’ai pas oublié, tu sais, ce que tu as fait. Mais je ne peux rien dire avant d’avoir vu Eynard. Et puis j’ai une autre demande, qui va peut-être te révulser.

– Dis toujours, fit Axel en tamponnant sa lèvre mordue et sanglante avec son mouchoir.

– Je voudrais que tu ailles, ce matin, au café Papon porter un pli au général Fontsalte, mon… notre père !

Le silence d’Axel et, surtout, l’intensité de son regard bicolore, sans attester la révulsion redoutée par Adry, mirent celle-ci dans l’embarras.

– Ça te déplaît, hein, de le revoir !

– Je remettrai ton pli au général Fontsalte, dit simplement Axel.

Un nouveau baiser, sans morsure, prouva la satisfaction d’Adrienne. Elle tendit une grosse enveloppe à son demi-frère et appela Zélia qui l’aida à s’habiller.

Devant l’hôtel attendait un coupé prune, laqué comme une bonbonnière. Lazlo, le Tsigane, toujours aussi sombre, s’était fait postillon.

– Tu nous laisseras à la porte Neuve et tu attendras, lança Adrienne avant de monter en voiture.

Un peu plus tard, ayant passé à pied les ponts qui enjambaient les fossés des fortifications, ils furent surpris de découvrir une foule considérable, réunie sur la place Neuve. Axel remarqua tout de suite que l'échafaud était dressé, au bas de la montée de la Treille, entre deux grands arbres. C'était le lieu habituel des exécutions capitales. Dès qu'elle fut informée, Adrienne battit des mains, comme l'enfant impatient d'assister à une attraction réjouissante.

– Je veux voir, je veux voir ! s'écria-t-elle.

– Ce n'est pas un spectacle ragoûtant pour une femme, observa Axel en essayant de retenir sa compagne, prête à fendre la foule pour s'approcher de la guillotine.

– Et, d'abord, à qui coupe-t-on le cou ce matin ? demanda Adry à un gendarme, fort ennuyé de se trouver là.

– À deux vilains assassins, madame. Des anarchistes, à ce qu'on dit, Menou et Machon qu'ils s'appellent, pour peu de temps il est vrai ! ajouta le militaire, satisfait de ce qu'il crut être une boutade.

Adrienne rit, semblant apprécier la plaisanterie.

– Allons-nous-en, je t'en conjure, répéta Axel en lui prenant le bras.

– Non. Je veux voir. La mort est une visiteuse fatale. C'est elle qui fait aimer la vie. Et puis c'est mon chemin : la rue de la Corraterie est par là, derrière.

Axel se résigna, bourra sa pipe et s'adossa à un arbre. Il se souvenait qu'à Vevey, en mai 1819, Guillaume Métaz avait dû accompagner le pasteur, contraint d'assister à l'exécution d'un criminel de vingt-quatre ans, bourgeois de Semsales, canton de Fribourg. Deux mois plus tôt, cet homme avait tué, d'un coup de couteau, un habitant de Corsier, M. Duffey de Maracon. Bien qu'il eût été tenu loin de la place du Marché ce jour-là, Axel avait su, par des camarades, comment le bourreau de Morges avait tranché, d'un coup de glaive, la tête du condamné. Cette sanglante réminiscence lui enlevait toute envie de voir guillotiner des gens, dont il ne connaissait même pas les crimes.

Un soleil timide avait chassé le brouillard givrant du matin : l'air était vif, la lumière crue. Un temps qui n'était pas de circonstance. Les choses allèrent très vite. À peine montés sur l'estrade, les condamnés furent, l'un après l'autre, brutalement couchés sur la lunette. Les curieux entendirent le choc du couperet et virent, les uns avec émotion, les autres sans manifester le moindre sentiment, certains approuvant un supplice destiné à faire réfléchir les criminels en puissance, les têtes des condamnés tomber dans les paniers garnis de sciure que les aides du bourreau avaient placés au pied des bois de justice.

Axel fut stupéfait par la vue du visage d'Adrienne, quand elle se retourna vers lui. Son regard exorbité accentuait la différence de couleur de son œil vairon. Bouche ouverte, teint pâle, mains frémissantes, elle eût applaudi si un reste de décence ne l'eût retenue. Elle vint à Axel d'un pas saccadé et, le souffle court, se jeta dans ses bras.

– Embrasse-moi, embrasse-moi fort, fort ! Que c'est bon, la vie, quand la mort passe, mon Axou !

Puis elle ajouta à haute voix, au risque d'attirer l'attention des gens qui s'éloignaient, en commentant l'exécution :

– C'est maintenant qu'il serait bon de faire l'amour !

– Tais-toi, tu es folle, Adry ! Calme-toi.

Elle rétablit l'équilibre de sa toque de fourrure, que la violence de l'embrassade avait compromis, et, dans la seconde, redevint elle-même.

– Je vais être en retard à mon rendez-vous, constata-t-elle, mondaine.

Il l'accompagna rue de la Corraterie.

– Nous nous retrouverons ce soir à l'hôtel n'est-ce pas ? dit-elle tendrement, au moment de la séparation, devant le porche d'une belle maison.

Puis elle ajouta :

– Et demande à mon père s'il a envie de me voir et où nous pouvons nous rencontrer tous trois, nous, les yeux vairons !

Axel, scandalisé par cette foule bruissante, rassemblée autour de l'échafaud par une curiosité morbide et malsaine, se détourna quand il dut repasser devant la guillotine que, déjà, l'on démontait.

Dans cette ville puritaine, où les distractions étaient rares, la fin de deux criminels constituait une attraction pour le bon peuple de Saint-Gervais et des rues basses. Seul l'orgueil de classe retenait les bourgeois de la ville haute de se joindre aux gens du bas. Axel eût bien parié, cependant, que derrière les rideaux entrouverts des beaux hôtels à fronton grec, sur la rampe de la Treille, d'aimables patriciennes, l'œil rivé à leur lorgnette de théâtre, avaient suivi, manifestation édifiante d'une bonne justice, l'affreux spectacle de la place Neuve.

Quittant ce lieu dévolu à la guillotine importée de Paris au temps de la Terreur, Axel Métaz se dirigea vers le jardin botanique. Il avait besoin de retrouver la maîtrise de ses sentiments avant de se rendre au café Papon. En cheminant sur la Belle Promenade, comme les Genevois nommaient cette voie, ouverte, un siècle plus tôt, entre les anciennes fortifications, le Veveysan se souvint qu'en 1794 onze condamnés par le Tribunal révolutionnaire genevois avaient été fusillés contre le mur de soutènement de la Treille, nommé depuis « mur de plomb ». Dès les premiers beaux jours – et la douceur soudaine de ce 8 mars annonçait le printemps – les vieux s'y adossaient pour jouir du soleil. Ils prenaient, sans le savoir, la place et la posture des aristocrates exécutés !

Comme Axel longeait l'orangerie et les serres, la silhouette d'un promeneur, qui le précédait, retint le regard du jeune homme. Entre mille dos, il eût reconnu celui de Martin Chantenoz. Un peu voûté, l'épaule droite tombante, le cheveu fou, celui par qui le scandale était arrivé deux ans plus tôt avançait à pas lents, tête baissée, sans prêter attention au décor ni aux gens. En trois enjambées, sans même avoir pris le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire, Axel rattrapa son ancien précepteur. Il fit une dizaine de pas en silence, au côté de Martin, avant que ce dernier s'aperçût d'une présence. Chantenoz finit par tourner la tête, le sourcil courroucé, plissant des paupières de myope derrière ses lunettes. Il reconnut instantanément son ancien élève. L'émotion le figea sur place.

– Bon Dieu, c’est toi ! dit-il, laissant échapper la mince brochure qu’il serrait sous le bras.

Axel ramassa la plaquette et lut le titre : *Considérations sur la divinité de Jésus-Christ, adressées à Messieurs les Étudiants de l’auditoire de théologie de l’Église de Genève*.

– Pieuse lecture, Martin ! Êtes-vous en passe d’adhérer à une doctrine religieuse ?

– Le diable m’en garde ! Et ce n’est pas ce que je viens de voir place Neuve qui me conduira à respecter ceux qui fréquentent les églises quand ils ne vont pas voir trancher les têtes ! Ce texte, expliqua Chantenoz en glissant la brochure dans la poche de sa redingote, ne sert qu’à m’informer, car bon nombre de mes étudiants de philosophie s’intéressent à son auteur, un certain Empaytaz, protestant dissident, qui ne manque pas de courage et qui…

Chantenoz s’interrompit brusquement, réalisant soudain ce que cette conversation pouvait avoir de déplacé. Il se trouvait en face d’Axel qui, depuis certaine soirée d’août 1819, devait le maudire. N’avait-il pas détruit, d’une phrase d’ivrogne, le ménage Métaz et bouleversé la vie du garçon ?

– Comme ça… tu es revenu, ânonna-t-il timidement.

– Oui, je suis revenu, Martin… Il fallait bien revenir… un jour !

– Tu dois me détester, n’est-ce pas ?

– Je vous ai détesté, oui, mais pas pour la raison que vous croyez. Pas pour la révélation publique de l’infortune de mon père. Non. Je vous ai détesté parce que vous avez tu, pendant des années, une vérité que je ne pouvais manquer d’apprendre fortuitement, un jour.

– Mais je ne pouvais que me taire ! Une seule personne devait parler : ta mère. Je le lui ai dit, dès que j’ai découvert que tu n’étais pas le fils de Guillaume. C’était à Loèche, souviens-t’en, nous étions allés la surprendre aux bains ! En voyant les yeux de l’homme qui l’accompagnait, j’ai tout compris en un éclair ! Elle m’a fait jurer de me taire et j’ai fini par la trahir, par trahir tout le monde ! J’ai souvent pensé en finir avec cette vie, entachée

d’un tel acte stupide. Sans Flora, peut-être aurais-je trouvé le courage de me tuer. Et puis, avec le temps, le courage de mourir s’en est allé ! J’ai accepté de vivre avec ma honte et mes remords. Je vis sans plaisir, je vis lâchement, mais je vis, parce que je n’ai pas la volonté de mourir. Je ne suis pas grec, Axel.

Martin Chantenoz s’éloigna de quelques pas, puis revint vers son ancien élève, resté immobile.

– Si tu me tuais, maintenant, ce serait une bonne chose pour moi ! dit-il d’une voix sourde.

Axel mit la main sur l’épaule de Martin et sourit. Il le savait sincère, résigné, lui qui avait tant d’orgueil et tant d’honneur, à vivre sans orgueil et sans honneur. Il soupçonna même que son ancien précepteur se complaisait dans ce qu’il devait considérer comme une déchéance définitive.

Chantenoz se dégagea, approcha son visage de celui d’Axel et lui prit le bras presque brutalement.

– Oui, si tu me tuais, toi, maintenant, ce serait une bonne fin, pour moi. Ce serait faire justice ! Comme on vient de faire, là, sous la Treille. Car tu as droit à ta vengeance et je ne te la marchanderai pas !

Axel, qui entendait dédramatiser les retrouvailles, opta pour le ton badin.

– Une bonne chose pour vous, peut-être, Martin, mais pas pour moi ! Je me retrouverais bientôt place Neuve, comme les deux qu’on vient d’exécuter. Et il y aurait foule, comme aujourd’hui, pour voir la tête du fils Métaz, que vous avez essayé de bien remplir, tomber dans le panier du bourreau ! Allons, j’ai, moi aussi, mes lâchetés. J’ai, depuis longtemps, pardonné à tout le monde. À vous d’abord et à ma mère. Même au général Fontsalte, bien sûr.

– Et ton père, je veux dire Guillaume, y penses-tu ?

– Quand il a pris la décision de quitter Vevey, de partir pour l’Amérique, de répudier l’épouse infidèle comme une pestiférée, d’exiger le divorce, j’ai pensé qu’il avait raison. L’honneur commandait cette intransigeance. Aujourd’hui, Martin, sachant ce que je sais de la vie, des hommes et des

femmes, je ne suis plus aussi sûr qu'il ait agi avec sagesse et humanité envers nous tous. Mais de cela nous aurons l'occasion de reparler, puisque nous nous sommes retrouvés.

– Alors, tu ne me méprises pas ? demanda Martin en ôtant ses lunettes, moins pour en polir les verres que pour essuyer discrètement une larme qu'Axel choisit de ne pas voir.

– Aucun mépris, Martin. Dites-moi où vous logez à Genève et j'irai vous visiter. Nous aurons beaucoup à dire, j'en suis certain.

– Je loge rue des Belles-Filles, au numéro 3. C'était autrefois le quartier chaud et malfamé de Genève. Aujourd'hui, n'y habitent que des professeurs et des pasteurs : c'est moins animé !

Axel expliqua qu'il devait présentement se rendre au café Papon.

– C'est le quartier général des comploteurs bonapartistes, des demi-solde, de tous ceux qui attendent que Napoléon revienne de l'île de Sainte-Hélène comme il s'est évadé de l'île d'Elbe ! commenta Chantenoz.

– C'est justement à ces gens que j'ai affaire, dit Axel en s'éloignant avec un clin d'œil qui laissa le précepteur perplexe.

Le première personne qu'Axel Métaz vit, en entrant au café Papon, fut le général-baron Pierre de Chaslin, qui lisait un journal et semblait commenter l'article à l'intention de ses voisins. Ceux-ci l'écoutaient avec attention. Le jeune homme s'assit à une table voisine et commanda un pichet de vin blanc. M^{me} Papon le reconnut et lui décocha, de son trône de caissière, un large sourire. Axel traversa la salle pour la saluer.

– Le général Chaslin est là, dit-elle en désignant aimablement la table des grognards.

– Je vais attendre qu'il finisse de lire son journal : je ne suis pas pressé, dit Axel avant de regagner sa place, d'où il suivit la conversation des bonapartistes.

Il s’agissait d’événements qui venaient de se dérouler à Grenoble. Une rumeur sans fondement ayant annoncé la mort de Louis XVIII, les républicains grenoblois étaient descendus dans les rues pour manifester leur contentement. Tandis que des étudiants attaquaient la préfecture et conspuaient le préfet, le baron d’Haussez, d’autres manifestants, dont un jeune professeur d’histoire, Jean-François Champollion, habituellement occupé au déchiffrage des hiéroglyphes relevés sur des pierres égyptiennes, avaient grimpé au fort Rabot, qui domine la ville. Après avoir abattu la bannière à fleurs de lys et hissé le drapeau tricolore, ils s’étaient crus les maîtres de la cité. Mais, l’émeute vite matée, les meneurs avaient été arrêtés. Le journal présentait Champollion comme l’animateur d’une société secrète, *l’Union*, chargée de « former les cadres pour la révolution ». On soupçonnait ces républicains grenoblois d’être en rapport avec les carbonari italiens.

– Le triste Haussez, oubliant qu’il fut élu député libéral en 1815, peut tous les envoyer devant la Haute Cour[16], dont on connaît d’avance les arrêts, commenta avec colère Pierre de Chaslin.

Quand l’émotion suscitée chez les grognards par cette nouvelle retomba, Axel se présenta au général. Le vieux soldat lui donna l’accolade avec une cordialité inattendue.

– Que ne m’avez-vous dit, lors de notre première rencontre, que vous êtes le garçon de Fontsalte ! J’aurais dû m’en douter, bien sûr, à voir votre regard vairon. Morbleu ! On ne cache pas l’honneur d’être le fils d’un pareil brave.

– Illégitime, crut nécessaire de préciser Axel Métaz, avec un peu d’humeur.

– Illégitime, illégitime ! Tudieu ! Qu’est-ce que ça change, mon garçon ? Seul le sang compte. Aucune loi n’a jamais fait d’enfant à quiconque ! répliqua le général, déclenchant les rires de ses amis.

– Et puis, mon gars, des enfants illégitimes, nous en avons tous, tant que nous sommes autour de cette table, en Italie, en Prusse, en Autriche ! dit un des anciens officiers, dont Axel reconnut la canne à pommeau d’ivoire.

– Même en Égypte et en Russie, c’est probable, ajouta un autre en s’esclaffant.

– Seulement voilà, nous n’avons pas, comme Fontsalte, la joie de les connaître, ces enfants des amours furtives, des veilles ou des lendemains de bataille, conclut mélancoliquement le général Chaslin en invitant Axel à s’asseoir.

– Mais qui vous a dit que je suis le fils de Blaise de Fontsalte ?

– C’est lui. Et, croyez-moi, jeune homme, il en est foutrement fier. Et il parle de votre mère avec une sorte de vénéra tion. Tenez, je suis sûr qu’il ne s’engagera plus à fond dans nos actions antiroyalistes à cause d’elle, maintenant qu’elle est seule. C’est un homme de devoir.

Axel estima que Blaise de Fontsalte avait sans doute manqué de discrétion, mais il apprécia la franche simplicité de ces hommes qui, tous, avouaient, sans hypocrisie et même avec la fierté des mâles bien nés, avoir essaimé des enfants de leur forte race à travers l’Europe.

– J’ai un pli pour M. de Fontsalte, savez-vous où je puis le trouver ? dit le Vaudois après qu’il eut, avec les grognards, vidé un verre à la santé de ce père jusque-là sans rôle, mais non sans gloire.

– Il sera là demain, révéla Chaslin.

Reçu comme un membre à part entière de cette étrange confrérie d’exilés, Axel participa à leur repas, au cours duquel on vida force bouteilles avant que chacun allume sa pipe.

– Tiens, tâte un peu de mon tabac, il vient d’Amérique, de la Virginie, dit un demi-solde, tendant à l’invité sa blague de cuir patiné.

En tirant sur sa pipe, le jeune homme trouva cette herbe américaine légère, douceâtre, entêtante, mais propre à susciter la rêverie. Il se plut à imaginer Guillaume, son père selon la loi, en train de fumer ce même tabac, à des milliers de lieues de Genève.

– Dès demain matin, je préviendrai Fontsalte que son fils va venir le voir. Sûr qu’il sera content, dit Chaslin, quand Axel prit congé du groupe.

La fraîcheur du soir tombait sur la promenade de la Treille quand le jeune homme quitta le café Papon. Le vin lui ayant échauffé la tête, il décida, bien que cela pût prendre près d'une heure, de se rendre à pied à l'auberge de Champel, où devait l'attendre Adrienne. Chemin faisant, il supputa ce que pourraient être ses rapports avec Blaise de Fontsalte et finit par se convaincre, les grognards du café Papon ayant donné l'exemple, qu'ils devraient avant tout être empreints de la droiture virile et toute militaire qui avait dû présider aussi à sa conception !

Une décevante surprise l'attendait à l'auberge de la Roseraie. À peine avait-il franchi le seuil que l'hôtelier, qui devait guetter son retour, se précipita à sa rencontre.

– Votre madame a dû partir précipitamment. Un deuil dans sa famille, qu'elle a dit à ma femme. Elle a laissé un billet pour vous et aussi sa voiture.

– Le coupé ? Mais comment voyage-t-elle ? demanda Axel, interloqué.

– Un petit brigantin savoyard est venu la prendre. Elle a embarqué avec son grand ours de valet et sa femme noire, précisa l'aubergiste, un rien méprisant.

Comme Axel, abasourdi, se dirigeait vers sa chambre, l'homme le rattrapa.

– La femme noire a aussi donné quelque chose pour vous, dit-il en lui tendant une petite enveloppe.

Le billet d'Adrienne n'expliquait rien.

« Mon Axou, les circonstances font que je suis obligée de passer le lac. Ne t'inquiète pas. Tu auras de mes nouvelles. Je te fais cadeau de ma voiture. Je t'embrasse comme tu aimes. Adriana. »

C'était la première fois qu'elle signait de son vrai prénom. « Quelle femme étrange ! Dans quel guêpier s'est-elle encore jetée ? » se dit Axel, plus désorienté que fâché. Il rangea le billet puis ouvrit l'enveloppe laissée par Zélia à son intention, escomptant une explication complémentaire. Elle ne contenait aucun billet, mais une petite médaille d'or tomba sur le lit où le

jeune homme s’était assis. L’avers portait une tête de mort, une rose entre les dents[17], le revers, une croix en tau et la formule « Saint Pertinent, defensor ».

Axel n’avait jamais entendu ni lu le nom de ce saint protecteur, mais il apprécia le message de Zélia, bien que l’effigie macabre ne lui parût pas de bon augure.

Adrienne avait abandonné son coupé, mais le Tsigane, Axel le sut par un domestique, avait emmené le cheval.

– Trouvez-moi un cheval de poste et un postillon pour demain matin sept heures, dit Axel au portier de l’hôtel, en lui glissant une pièce.

Il regagnerait Vevey dans cette voiture anglaise d’un type peu courant en Suisse. Bien que la nuit fût tombée, il décida, pour tromper son désarroi et sa solitude, de rendre visite à Chantenoz.

La rue des Belles-Filles[18] et la rue Chausse-Con[19] avaient perdu leur réputation de malfamées depuis que les prostituées s’en étaient éloignées et que des artistes, des professeurs et des pasteurs avaient élu domicile autour de la place du Bourg-de-Four. Une belle fontaine, l’église luthérienne inaugurée en 1766 et la maison de la Bourse française bâtie par Calvin, où logeait maintenant le peintre Hornung, donnaient au quartier un nouveau prestige intellectuel.

Rue des Belles-Filles, Chantenoz avait pour voisins le pasteur Jean Cellérier, surnommé « le Fénelon des champs », et l’ingénieur cantonal Guillaume Henri Dufour, diplômé de l’École polytechnique de Paris, membre du Conseil représentatif de Genève, qui venait de fonder l’École militaire de Thoune et d’être promu lieutenant-colonel de l’armée fédérale. On lui prêtait de grands projets pour embellir Genève. Seuls les gens informés savaient que ce savant avait pris comme repère, pour mesurer l’altitude des montagnes suisses, les pierres de Niton[20], seuls récifs connus des bacounis genevois.

Martin ne parut pas surpris de voir arriver son ancien élève. Vêtu d’une vieille robe de chambre, il apparut à Axel tel un Faust famélique et hirsute. À la lumière d’un quinquet, dont il s’empressa de relever la flamme, il

lisait, annotait, corrigeait les devoirs de ses étudiants ou rimait quelques vers mélancoliques, retranché comme un assiégé derrière un rempart de livres empilés de guingois. Le moindre geste inconsidéré eût fait s'effondrer cette muraille de savoir. Dans la pénombre, Axel distingua les rayonnages d'une bibliothèque saturée, dont l'expansion menaçait d'obstruer portes et fenêtres. Sur la table de travail, l'abondance de papiers, lettres, coupures de journaux, revues, feuillets épars, dossiers pléthoriques réduisait la surface utile à l'écriture au seul sous-main, un cadeau de Charlotte Métaz au précepteur de son fils.

– Un bureau n'est jamais assez grand, soupira Martin, remarquant le regard amusé d'Axel.

Il vida une chaise, devenue bibliothèque annexe, et l'offrit au visiteur.

– En ton honneur, je vais déboucher une bouteille de faverges, dit-il en disparaissant dans une pièce attenante.

Quand les verres, posés sur un Tite-Live, édition Vascosan de 1543, dont la reliure de veau brun eût mérité plus de considération, furent emplis, vidés, à nouveau remplis et les pipes allumées, Axel prit l'initiative des confidences. Il retrouva spontanément le ton confiant de l'élève venu raconter ses vacances à son maître. Martin Chantenoz en fut ému et, comme toujours dans ce cas, se mit à polir les verres de ses lunettes en écoutant.

Axel sentait soudain la nécessité d'un grand déballage pour exorciser le passé récent. Il ne cela rien de l'aventure vénitienne, de la passion conçue pour sa demi-sœur, qu'il décrivit avec lucidité comme un être étrange, imprévisible, envoûtant et sans doute pervers.

– Il semble que tu aies une propension à t'attacher aux êtres dotés de ce que Socrate et Platon nomment une nature démoniaque. Ou alors, tu les attires. Lord Moore et ton Eliza n'en faisaient-ils pas partie ? Et Tignasse, moindrement ?

Axel sourit mais approuva d'un signe de tête.

– Qu'entendez-vous par « nature démoniaque » ?

– J’entends une nature commandée par une force intérieure impérieuse, dont on ne conçoit pas toujours l’existence et qu’il est difficile de maîtriser. Goethe écrit : « Les natures démoniaques sont des natures plus instinctives que réfléchies et, par conséquent, plus divines qu’humaines. »

– C’est peut-être le cas d’Adrienne, qui m’a paru, parfois, soumise aux exigences circonstancielles d’un démon intérieur, estima Axel.

Il tut l’épisode honteux du matin, lors des exécutions de la place Neuve, mais raconta comment, dans un *ridotto* de Venise, la jeune femme avait fait perdre un joueur en fixant la nuque de cet habitué.

– Ce jour-là, elle m’a assuré, avec une sorte de fierté, qu’étant enfant il lui arrivait de faire plusieurs pas sans toucher le sol des pieds ! ajouta-t-il.

– Goethe, qui reconnaît l’élément démoniaque chez certains êtres, assure que cette force se manifeste aussi bien d’une manière corporelle qu’incorporelle. Il voit cette disposition comme « une puissance opposée à l’ordre moral du monde » et qui porte des noms différents suivant les philosophies, les religions, les peuples.

– L’esprit raisonnable a du mal à accepter cette forme de possession, dit Axel, dubitatif.

– Goethe admet cette incapacité et l’explique en disant : « Le démoniaque, c’est ce qui est inconcevable par l’intelligence et par la raison. » Et il ajoute, humblement pour une fois : « Il ne fait pas partie de ma nature, mais je lui suis soumis. » Le poète considère Napoléon comme un génie asservi au démoniaque « énormément ». Et rappelle-toi que les Grecs tenaient les créatures démoniaques pour des demi-dieux.

Chantenoz était à son affaire. Retrouvant le ton professoral, il développa, en pédagogue, la théorie goethéenne, démontrant que l’élément démoniaque, énergie tantôt positive, tantôt négative, peut se manifester aussi bien chez les êtres que dans les faits.

– Quand Flora Baldini intervint auprès du général Fontsalte, lors de la fête des Vignerons, le 6 août 1819, et quand, sous l’empire de la boisson, je me suis laissé aller, le même jour, à la dénonciation scandaleuse qui a bouleversé plusieurs vies, dont la tienne, nous étions, elle et moi, sous

l'empire du *daimôn* – il épela le mot en grec pour éviter toute confusion – qui n'est pas le diable des Enfers, ni Méphistophélès, ni le Malin inspirateur du mal, avatars divers du père fouettard des papistes, mais le génie, l'esprit intermédiaire entre la divinité et les hommes.

Et Chantenoz ajouta, sans modestie, ce qui fit sourire Axel, qu'il y avait donc en lui, comme chez tout poète, une puissance démoniaque latente.

– Chez Byron, par exemple, l'élément démoniaque fait qu'aucune femme ne lui résiste, même pas sa sœur Augusta !

– Serais-je donc lavé du péché d'inceste ? dit Axel en riant.

– Seules la religion et la morale condamnent les demi-frères incestueux, Axel. Mais assez parlé de tes turpitudes, réelles ou supposées. Ta mère, comment va-t-elle ?

Axel expliqua que Charlotte se comportait avec dignité, que ses rapports avec Blaise de Fontsalte restaient entourés de la même discrétion qu'au temps où personne n'en soupçonnait l'existence.

– Ah ! Charlotte ! Elle fut aussi prudente qu'habile. Elle sut comme Faustina, l'épouse de Marc Aurèle, dissimuler ses frasques, pendant vingt ans, à son époux. Guillaume, tel le Romain, avait en sa femme une confiance béate et tendre. M^me^ Dacier[21], la fameuse traductrice d'Homère, disait : « Les maris seront toujours trompés, chaque fois que leurs épouses se donneront la peine de dissimuler. » Fais ton profit de cette constatation, car, quoi qu'on dise, *Amor omnibus idem*[22] *!*

– Maintenant, parlons de vous, dit Axel, qui ne souhaitait pas poursuivre sur le sujet.

– J'enseigne, ou plutôt je tente d'enseigner, la philosophie et son histoire aux élèves d'un collège privé qui reçoit beaucoup d'étrangers. L'Académie de Genève m'est interdite, tu t'en doutes, car c'est encore la vénérable Compagnie des pasteurs qui fait la loi, dans l'enseignement comme en politique. Mon irréligion notoire révulse les universitaires et les conseillers. Mais je m'accommode fort bien de ma solitude. Je fréquente beaucoup la Société de Lecture, fondée par Pyramus de Candolle en 1818. Il faudra que

je t’y introduise. Elle occupe un étage de l’ancien hôtel des Résidents de France, rue de la Cité[23]. C’est une institution libre, présidée par le professeur Jacob-Elisée Cellérier. Je m’y rends souvent pour lire journaux et revues, jouer aux échecs, entendre des conférenciers, fureter dans la bibliothèque, qui compte plus de six mille volumes. J’y rencontre des intellectuels et des savants, suisses et étrangers. Tout le gratin intellectuel de l’Europe y est admis… sauf les femmes !

De confidences en digressions, de souvenirs en considérations philosophiques, la nuit s’écoula jusqu’à ce que l’aube laiteuse fît prendre conscience aux deux bavards du temps écoulé. Trois bouteilles de faverges gisaient, vides, sur le parquet et l’atmosphère de la chambre, bleuie par la fumée des pipes, était devenue irrespirable.

– Allons prendre l’air frais et nous sustenter avec quelques filets de perchettes. À cette heure-là, on sert les meilleurs à la taverne du Molard. J’y suis connu et le café y est aussi bon que le vin blanc, proposa le professeur.

Après la collation, Chantenoz tint à faire un bout de conduite à Axel Métaz qui, après cette nuit blanche, voulait regagner l’auberge de la Roseraie pour faire toilette et préparer ses bagages. Vint le moment de la séparation. Axel prit son précepteur aux épaules.

– Je souhaite, Martin, que vous reveniez à Rive-Reine, que vous rencontriez ma mère, que vous repreniez votre place dans ce que les Veveysans appelaient autrefois le cercle Métaz.

– Comment cela peut-il se faire, Axel ? Que diront les gens ? Je serais gêné et toi aussi ! Et puis, Guillaume…

– Mon père putatif – il faut bien l’appeler ainsi – refait sa vie en Amérique. Je suis le maître à Rive-Reine, Martin, et personne ne trouve à redire à ce que je décide. Viendrez-vous ?

– Il faudrait une occasion, concéda Martin timidement.

– Nous la trouverons, faites-moi confiance, conclut Axel avec autorité en lui serrant la main.

Les retrouvailles avec Chantenoz ne compensaient pas la fuite d'Adrienne, mais le jeune Vaudois y puisait réconfort et cet apaisement qu'apportent les réconciliations sincères. Il se promit, dès que le divorce de ses parents serait prononcé, de tout mettre en œuvre pour reconstituer à Rive-Reine une atmosphère familiale. C'est dans cet esprit qu'ayant réglé sa note et fait charger ses bagages dans le coupé d'Adrienne, maintenant attelé d'un cheval de poste, il se rendit au café Papon, pour rencontrer le général Fontsalte.

En entrant dans le café, il se dirigeait vers le coin des grognards rassemblés près de la cheminée, quand M. Papon le retint par la manche.

– Vous êtes attendu à la salle du haut, monsieur.

Axel remercia et gravit l'escalier. Assis à une table, devant un bol de café, se tenait Blaise de Fontsalte. Le général, dont les cheveux, bouclés et drus, commençaient à grisonner, avait encore belle prestance dans une redingote bleu de nuit, ouverte sur un gilet de piqué bleu clair. Une large cravate de soie blanche, retenue par une épingle couronnée d'un saphir, complétait sa mise élégante. L'insigne de commandeur de la Légion d'honneur éclairait le revers du vêtement. Si Axel s'était attendu à un accueil souriant, il eût été déçu. Les traits de Blaise demeurèrent figés. Son seul geste fut d'indiquer une chaise au jeune homme. Ce dernier salua d'un « Bonjour, monsieur » cérémonieux et prit place. Axel ne put se défendre d'une certaine émotion, aussitôt maîtrisée, en reconnaissant dans le regard vairon de l'officier son propre regard et celui d'Adrienne, sa maîtresse vagabonde. Cette similitude ophtalmique, plus que le sang, créait entre eux une étrange communauté.

– Vous avez souhaité me rencontrer, dit le général en troussant sa moustache.

– J'ai un pli à vous remettre, répliqua, sur le même ton, Axel en tirant de sa poche l'enveloppe confiée par Adry.

– Et qui vous a chargé de cette commission ? demanda Fontsalte en prenant la lettre pour la poser sur la table.

– Votre fille, monsieur.

Seul un mouvement des sourcils indiqua l'étonnement du général.

– Vous avez vu Adriana ! Vous avez plus de chance que moi. Je suis sans nouvelles d'elle depuis deux ans, dit Blaise sèchement.

– Elle était à Genève hier et souhaitait vous rencontrer, mais elle a dû quitter la Suisse précipitamment, sans me laisser d'adresse, expliqua Axel.

– Adriana est de nature fugueuse, comme sa mère. Mais, dites-moi, où et comment l'avez-vous rencontrée ? demanda Fontsalte, soudain plus courtois.

La franchise était chez Axel une vertu naturelle. Il ne se fit pas prier pour raconter qu'il s'était mis, par simple curiosité, à la recherche de la demi-sœur dont le général lui avait révélé l'existence, lors du seul entretien qu'ils avaient eu, à Vevey, en août 1819, deux ans plus tôt. Le Vaudois expliqua comment il avait pu rencontrer à Venise la baronne von Fernberg et dans quelles aventures celle-ci l'avait entraîné.

– Elle m'a fait prévenir de son arrivée à Villeneuve. Je l'ai conduite discrètement à Genève, comme elle me l'a demandé. Elle devait y rencontrer des amis.

– Je vois, il s'agit certainement des carbonari, des collecteurs de fonds pour les Grecs ou des exilés prussiens. Voyez-vous, Adriana a beaucoup de défauts et je la tiens même pour un peu folle, mais elle croit farouchement à la liberté et fait tout pour aider ceux qui en sont privés. Seulement, elle est parfois inconséquente. Elle intervient dans les affaires diplomatiques avec plus ou moins d'à-propos. Elle espionne, provoque, noue des intrigues, dans lesquelles elle se trouve prise comme l'araignée dans sa toile. Elle ne s'en tire qu'en usant de moyens que la morale réprouve. C'est une nature impétueuse, téméraire, aventureuse, imprévoyante. Une Tsigane, quoi !

– Elle est ainsi, c'est vrai, concéda Axel.

– Bien que, d'après ce que j'en sais aujourd'hui, elle vive dans un tourbillon mondain, passant d'une cour à l'autre, d'un mari ou d'un amant à l'autre, je la crois sans amis ni appuis véritables. Depuis son enfance, elle a découragé toutes les affections.

– Pas la mienne, dit Axel.

Blaise fut autant surpris par les mots que par le ton catégorique. Il posa un regard amical sur ce fils dont il ignorait presque tout mais dont l'attitude volontaire, la franchise et la clairvoyance lui plaisaient.

Comme le jeune homme semblait prêt à quitter sa chaise, il le retint d'un geste.

– Voulez-vous partager mon repas ? Nous pourrions poursuivre la conversation. À moins que vous souhaitiez ne pas prolonger nos rapports. Vous m'avez remis le pli d'Adriana : votre mission est terminée.

Axel se détendit et esquissa un sourire.

– Puisque vous m'y encouragez, j'aurais plaisir à bavarder avec vous, ne serait-ce que pour vous mieux connaître. Ne pensez pas un instant que je vous tienne rigueur de ma naissance… frauduleuse. Je souhaite que les choses soient claires entre nous, comme elles le sont maintenant entre ma mère et moi. J'ai appris, pour avoir vécu, très jeune, des situations particulières, et parfois scabreuses, que les passions humaines évoluent hors des cercles de la morale et de la religion. Pour parler en juriste – je suis depuis peu avocat – permettez-moi de dire qu'il est présomptueux de porter un jugement sur la recevabilité sociale de l'amour entre un homme et une femme.

Le général inclina la tête en signe d'assentiment.

– Vous me mettez à l'aise, Métaz, et je vous remercie.

Bien qu'il y répugnât, Blaise avait volontairement usé du patronyme, marquant ainsi qu'il tenait Axel pour un homme fait, avec qui s'entretenir d'égal à égal était désormais possible. Puis il fit tinter le timbre posé sur la table, afin d'appeler la serveuse. Quand ils eurent commandé un plat de saucisses, des rösti, de la compote de fruits et une bouteille de vin, Fontsalte prit connaissance du document envoyé par Adrienne. Le pli contenait, en plus d'une autre enveloppe cachetée, plusieurs lettres de change.

– Tout cela est destiné au vieux Buonarroti, qui inspire à certains, dont ma fille, une admiration sans bornes. Il séduisit même Bonaparte autrefois.

Le général le considérait alors comme un homme plein d'esprit, mais jacobin fanatique. Il lui confia des missions en Corse et à l'armée d'Italie. Mais, après le 9-Thermidor, Buonarroti se lia à Gracchus Babeuf, qu'il avait connu en prison, et se mit à répandre les idées communistes. Les deux hommes fondèrent une société secrète, dont le but était de renverser le Directoire et d'établir un régime égalitaire qui supprimait la propriété privée, mettait tout le monde au travail avec un salaire identique, quels que fussent les responsabilités et les talents. Bonaparte le fit alors arrêter et lui reprocha d'avoir voulu faire couper le cou au commandant militaire de Paris. Une commission militaire condamna Babeuf à mort et Buonarroti à la déportation. Il fut envoyé au fort National, à Cherbourg, et, grâce à une intervention de Christophe Salicetti, qui avait aidé Bonaparte au commencement de sa carrière, le Premier consul fit libérer Buonarroti. Mais cet incorrigible terroriste ne s'assagit pas pour autant. En 1812, il tenta de soulever Grenoble contre l'empereur, ce qui l'obligea à se réfugier en Suisse, où il poursuit ses menées, utopiques mais subversives, contre toute société organisée. C'est un homme dangereux, comme tous les gens qui croient, de bonne foi, détenir la vérité et le moyen d'assurer le bonheur des humains. Méfiez-vous de lui !

– Je l'ai déjà rencontré sur la Treille. Votre ami le général Chaslin a dû vous le dire. Buonarroti m'a laissé l'impression d'un vieil homme sage et déterminé, un peu rogue, dit Axel.

– Ce révolutionnaire professionnel est cependant des plus fumeux et des moins attentif au sort de ses amis. C'est un jacobin attardé. Il admire tellement Robespierre, qu'il signe sans vergogne Maximilien. Il serait l'un des Sublimes Maîtres Parfaits de la secte des Illuminés de Bavière. Celle-ci, dissoute par le gouvernement bavarois, poursuit néanmoins ses activités souterraines, qui vont bien au-delà de la libération des peuples opprimés. Elle a pour vocation, comme les babouvistes, la conspiration révolutionnaire à l'échelle mondiale, la destruction de la propriété privée, de la religion et de ce que ses adeptes nomment « les formes sociales superstitieuses telles que le mariage ». Les Illuminés, hors-la-loi mystiques, et à l'occasion sanguinaires, se cachent souvent derrière la franc-maçonnerie, société philosophique honorable, qui, sans toujours le savoir, sert de paravent à un mouvement anarchiste. D'ailleurs, notre Buonarotti,

accueilli à la loge genevoise des Anciens Réunis, vient de réanimer la loge des Amis Sincères, qui verse cotisation au Grand Orient de France. Il s'est aussi introduit au club Saint-François de Lausanne, que fréquentent le landammann Muret et le général de La Harpe, personnalités très estimables. Je puis même vous dire que se trouve actuellement à Lausanne un certain Giachino Prati, que Buonarroti a chargé de créer ce qu'on nomme en jargon carbonaro une *vente*, c'est-à-dire une section rassemblant vingt affiliés.

Axel, que ces révélations intéressaient au plus haut point, relança la conversation :

– Ces carbonari, dont j'entends parler depuis mon séjour à Venise, quels sont-ils en vérité ? Adrienne a été très discrète à leur sujet.

– Ce sont souvent de braves gens, mais pas toujours des gens braves, commença le général, avant de se lancer dans l'histoire du mouvement révolutionnaire.

Axel apprit ainsi que cette société politique clandestine avait été formée en Italie du Sud dès 1807. Elle avait pour but, à l'origine, l'expulsion de l'occupant étranger et l'établissement d'un gouvernement démocratique. L'ancien officier du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances connaissait tout de la charbonnerie.

– Ses premiers adeptes furent des libéraux napolitains réfugiés, après 1799, dans les forêts des Abruzzes. Ils vivaient de la fabrication du charbon de bois, d'où leur nom de charbonniers, *carbonari* en italien, dit Fontsalte. Nous avons eu affaire à ces gens lors des deux campagnes d'Italie, car ils luttaient contre Bonaparte et les Français, sans comprendre que nos armées étaient celles de la révolution qu'ils voulaient eux-mêmes déclencher contre leurs princes oppresseurs. Plus tard, quand Bonaparte se fit proclamer empereur et que la France établit son autorité en Italie, les carbonari napolitains devinrent de farouches nationalistes. Leur chef, Capobianco, soutint, contre Murat, dont les idées libérales étaient connues, la cause de Ferdinand IV, le despote qu'il avait jusque-là combattu. Depuis la chute de l'Empire, ils semblent avoir compris de quel côté est le progrès. Ils se rebellent contre les monarques qui se partagent l'Italie, les Habsbourg qui

tiennent Piémont, Lombardie, Vénétie et Ligurie, les Bourbons rétablis à Naples et dans les Deux-Siciles, et même contre le pape !

– J'ai lu quelque part que Metternich avait dit : « L'Italie est une expression purement géographique », observa Axel.

– La division de la péninsule en plusieurs royaumes et principautés est artificielle. Le but des libéraux italiens est l'unité de l'Italie et l'avènement de la république. Alessandro Manzoni, l'écrivain qui a autrefois dédié aux jacobins son poème *le Triomphe de la liberté*, a lancé la formule qui contredit le mieux celle de Metternich. Il voit l'Italie idéale comme : *Una d'armi, di lingua, d'altare, di memori, di sangue e di cuore*[24]. Savez-vous que Manzoni a épousé une Genevoise, Henriette Blondel, fille d'un riche banquier ?

– D'après un ami que je me suis fait à Venise, le comte Ugo Malorsi, cette unité est utopique. Il me disait qu'un Vénitien n'a rien en commun avec un Calabrais ni même avec un Romain ou un Milanais. De plus, ils ne parlent pas tout à fait la même langue.

– C'est pour accréditer cette idée et maintenir la division que les Autrichiens envoient police et armée contre les libéraux qui, de Naples au Piémont, organisent des soulèvements. Car, malgré la défaite de Napoléon, les idées de liberté que nous avons semées à travers l'Europe continuent à faire leur chemin. Aujourd'hui, nos carbonari sont devenus bonapartistes !

Blaise de Fontsalte était à la fois étonné et ravi de rencontrer, chez un homme si jeune, pareille lucidité et saine compréhension de l'histoire en marche. Axel, imaginant la place que pouvait tenir Adrienne dans ce monde d'affidés, demanda des détails sur l'organisation des carbonari. Fontsalte le mit en garde :

– Ce sont des romantiques, souvent dupes de quelques meneurs ambitieux qui, de Genève, de Paris ou de Londres, les envoient se faire massacrer, alors qu'eux-mêmes palabrent en toute sécurité. Ne vous laissez pas entraîner dans leur sillage. Adriana elle-même ne sait pas où elle va ! Les carbonari, ou Bons Cousins, vous feront prononcer des vœux solennels au cours de cérémonies étranges. Symbolique alambiquée, rites d'initiation

secrets mais enfantins, hiérarchie pompeuse et dictatoriale, grades aux noms ronflants impressionnent les gens simples qui veulent s'agréger à un groupe pour servir la cause de la liberté. Ces purs acceptent tout jusqu'à prononcer l'inquiétant serment que je cite de mémoire : « Si je brise mon vœu, que mon corps soit déchiré en morceaux et brûlé et que mes cendres soient dispersées au vent, afin que je serve de leçon à tous les Bons Cousins dans le monde entier. »

– C'est donc à la vie à la mort, un engagement total et définitif, remarqua Axel.

– Aucune démission n'est acceptée, en effet. Non seulement celui qui trahit les secrets de la corporation se voit soumis aux pires châtiments, mais son nom est inscrit dans le livre noir de l'ordre « afin d'être perpétuellement l'objet de l'exécration générale ». Sachez aussi que l'adepte désigné pour exécuter un compagnon condamné à mort par la Chambre d'honneur ne peut se dérober. Le meurtre d'un traître n'est pas considéré comme un crime !

– Ceux qui veulent lutter contre leurs oppresseurs n'ont guère besoin de ces simagrées pour se sentir solidaires, observa Axel.

– C'est aussi mon avis. La rébellion par les armes comporte toujours un danger de mort auquel la charbonnerie ajoute un risque interne, difficile à apprécier. Quant à la rébellion par la plume, elle n'est pas moins risquée. Ainsi, le comte Federico Confalonieri, le fondateur de *Il Conciliatore*, un périodique qui prônait ouvertement le libéralisme politique, a été arrêté au cours de l'insurrection du Piémont. Il a été condamné à mort[25] par les Autrichiens et, en attendant son exécution, a rejoint l'inoffensif Silvio Pellico[26], l'auteur de *Francesca di Rimini*, dans la forteresse du Spielberg, près de Brno, en Moravie, où se trouvent aussi d'autres patriotes italiens, comme le marquis Giorgio Guido. M^me^ Confalonieri est actuellement à Genève, où elle a rendu visite à Sismondi, espérant qu'une intervention de sa part pourrait sauver la vie de son mari.

– Adrienne devait aussi voir M. de Sismondi, révéla Axel, ce qui n'eut pas l'air d'étonner le général.

L’entretien se poursuivit encore un moment, puis le visiteur se leva pour prendre congé.

– Je dois rentrer à Vevey. Je veux vous remercier pour le sachet de pierres précieuses que vous m’avez offert il y a deux ans. Ce trésor, que je n’ai pas épuisé, me fut très utile.

– En m’emparant de ces pierres, je ne fis que voler un voleur. En offrant une partie de cette manne à un innocent, j’en ai, en quelque sorte, purifié l’origine, dit Fontsalte en riant.

– Je vous remercie aussi de la confiance que vous m’avez témoignée en m’instruisant sur la charbonnerie. Notre conversation a été, pour moi, fort édifiante.

– Nous pourrons la reprendre quand vous le voudrez. Et, sans cérémonie. Quand je ne suis pas dans mes terres du Forez, en France, j’habite, comme vous le savez, une maison qui appartient à votre mère, le moulin sur la Vuachère, près d’Ouchy.

Accompagnant son fils jusqu’à la porte du café, le général constata avec satisfaction que ce garçon de vingt ans avait sa taille et sa puissante stature. Il tendit la main à Axel, qui la serra sans hésitation.

Sur la route de Vevey, le voyageur fit étape à Morges. L’hôtel du Grand Frédéric, renommé pour sa table, offrait, à mi-chemin entre Genève et Vevey, une halte confortable. Au cours de sa promenade du soir au bord du lac, tirant sur sa pipe et suivant d’un œil distrait le vol des canards et des foulques de retour, Axel laissa sa pensée aller vers Adrienne, dont il eût aimé connaître le sort présent, là-bas derrière les montagnes de Savoie. Sans être amoureux, au sens où l’entend le commun des mortels, il avait conçu pour cette femme étrange un inexplicable attachement. Esprit lucide, il rejetait la notion d’envoûtement tout en acceptant de se soumettre aux effets magiques de la possession.

Par atticisme, il se voyait comme Ulysse après son périple mythique. Tignasse, l’initiatrice de l’amour charnel, était Nausicaa ; Elizabeth Moore, l’éducatrice maléfique, qui avait tenté de le retenir en lui offrant sa fille

Janet, était Calypso ; Adriana devenait fatalement Circé, sans doute la pire des trois ! Lorsqu'il avait développé, la veille, avec l'aide du vin de Faverges, cet extravagant parallèle devant Chantenoz, le professeur s'était empressé de commenter : « Tu sais maintenant que les femmes sont toutes de séduisants démons. »

Par ce caprice de la mémoire, la pensée d'Axel étant revenue à son précepteur retrouvé, il considéra comme injuste la situation faite à ce dernier. Martin Chantenoz, penseur, helléniste, latiniste, poète et philosophe, excellent pédagogue, correspondant de nombreux érudits et littérateurs européens, comme Goethe, Schlegel, Novalis, William Wordsworth, Samuel Coleridge, Walter Savage Landor, restait méconnu dans son propre pays.

À Genève, on se méfiait des intellectuels trop brillants, surtout s'ils ne dissimulaient pas leur scepticisme en matière de religion. La cité de Calvin avait bien mérité l'appréciation de Voltaire : « petitissime et très pédantissime république ». L'autarcie orgueilleuse des milieux savants, la lutte politique sournoise entre conservateurs et libéraux, l'arrogance d'une nouvelle aristocratie de l'argent et des affaires, la pusillanimité de certains universitaires contribuaient à faire de la société genevoise une communauté fermée, souvent calculatrice, volontiers sentencieuse et que les catholiques disaient gouvernée par la froide parcimonie protestante. Genève, cité peu stimulante pour les artistes, refusait alors de s'ouvrir aux talents nouveaux, aux mérites acquis et se complaisait à répéter toutes les appréciations flatteuses portées sur elle. Celle de M. de Talleyrand : « Il y a cinq parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et Genève » ; ou celle de M. Capo d'Istria répondant au Français : « Genève n'est pas la cinquième partie du monde, c'est un grain de musc dont le parfum se répand dans toute l'Europe », ou encore celle de Victor de Bonstetten, ancien bailli bernois devenu genevois par amour : « Tout ce qui pense et écrit en Europe passe par notre lanterne magique. » De quoi assurer l'infatuation d'une ville qui, après avoir été la Rome protestante, était en passe de devenir, toujours d'après M. de Bonstetten, « la mieux située des hôtelleries pour un citoyen du monde ».

Dans l’agacement d’Axel Métaz, le fait qu’il fût né vaudois entrait pour une bonne part, car la rivalité intellectuelle qui opposait Genève à Lausanne devenait de plus en plus patente, d’année en année, chaque cité rejetant systématiquement tout ce qui pouvait provenir de l’autre.

Axel se promit de visiter régulièrement Martin Chantenoz, en attendant de le convaincre de réintégrer l’Académie de Lausanne, où il avait sa place.

De l’intellectuel de la rue des Belles-Filles, la pensée d’Axel glissa au marquis de Fontsalte. Cet homme, qui aurait dû si fortement lui déplaire, le séduisait. Il avait senti qu’une complicité pouvait s’établir entre eux. Au cours de la nuit de bavardage avec Chantenoz, comme il confessait qu’il voyait d’abord dans ce général français l’amant de sa mère avant de se rappeler, sans plaisir, qu’il était son géniteur, Martin lui avait dit : « Le véritable lien de père à fils est essentiellement biologique. Fontsalte t’a donné la vie. C’est une réalité dénuée de toute appréciation morale, de tout sentiment, de toute considération sociale. C’est une vérité qui s’impose. Un fait naturel. Tu ne peux aller contre. » Pas plus que Martin, Axel ne croyait à l’existence de ce que les gens simples nomment la voix du sang, mais il était maintenant persuadé que le regard vairon, anomalie commune à Blaise, Adrienne et lui-même, leur conférait, à tous trois, la faculté, accidentelle mais prodigieuse, de voir simultanément le double aspect des choses, l’avers et le revers, l’évident et le dissimulé, le bon et le mauvais. Ce soir-là, il s’endormit confiant dans son destin.

1 Barque à voiles de petite taille et à deux mâts. D’un port de trente à cent tonnes, elle servait surtout au transport des marchandises. Entièrement pontée et pourvue d’une chambre, elle pouvait aisément être aménagée pour le transport confortable des personnes.

2 Rapporteur.

3 Cancans.

4 Lampes tempête.

5 Brise nocturne qui apparaît sur le lac dans la région de Morges, d’où son nom. Quand elle souffle d’une manière plus forte et persistante de la rive suisse, entre Saint-Prex et Saint-Sulpice, en direction de la rive française et de la Savoie, les bateliers vaudois la nomment morget de neige.

6 Louvoyer, quand la bise est trop forte.

7 Palans qui aident à manœuvrer la barre si elle devient trop dure en raison du vent.

8 Mât de misaine des bâtiments portant des voiles latines.

9 Manœuvre qui consiste à mettre le foc à revers, pour aider la barque à tourner.

10 Un navire à voiles empanne quand il est masqué par le côté d'écoute de ses voiles. L'accident peut être grave et il exige une prompte manœuvre pour rétablir le vent dans les voiles.

11 Dans la marine, on dit mouiller l'ancre.

12 Cafetier.

13 Vif, alerte, plein de vie.

14 Du verbe bouëler : crier très fort, plus exactement beugler.

15 Ljubljana, aujourd'hui capitale de la Slovénie.

16 L'égyptologue y échappa grâce à l'intervention des autorités universitaires, mais il dut, à la demande du préfet Haussez, quitter le département de l'Isère. C'est ainsi qu'il rejoignit son frère à Paris, où il reprit les travaux qui allaient assurer sa gloire.

17 Ce symbole, dont l'origine est très ancienne, fut utilisé, au cours de la Seconde Guerre mondiale, par la Decima MAS, fameuse flottille de torpilleurs n° 10 de la marine italienne, que commandait le prince Junio Valerio Borghese.

18 Aujourd'hui : rue Étienne-Dumont.

19 Devenue, à la demande des habitants, la rue Chausse-Coq.

20 Ces deux blocs erratiques émergent de l'eau dans la partie orientale du port de Genève, devant le quai des Eaux-Vives. Les archéologues estiment que les cavités en forme d'écuelles creusées dans le granit de ces rochers datent des temps préhistoriques. Guillaume Henri Dufour usa de la plus basse des pierres comme référence pour toutes les mesures d'altitude, ce qui lui permit de dresser les premières cartes précises du relief helvétique. C'est pourquoi, en 1820, l'ingénieur et futur général scella sur le roc référentiel, situé à 376,641 mètres au-dessus du niveau de la mer, une plaque de bronze.

21 Anne Lefebvre (1647-1720), philologue française, protestante, convertie au catholicisme avec son second mari, André Dacier.

22 L'amour est le même pour tous. Virgile, *Géorgiques III*.

23 Cette institution, exemplaire en Europe, existe toujours et ses activités constituent un élément moteur de la vie culturelle genevoise. La Société de Lecture occupe maintenant à peu près tout l'hôtel, de pur style Louis XV, 11, Grand'Rue, dans la vieille ville de Genève. La bibliothèque compte, en 2010, 400 000 volumes.

24 Une par les armes, la langue, l'autel (de la patrie), les souvenirs, le sang et le cœur.

25 Le comte Federico Confalonieri (1785-1846) vit sa peine commuée en prison à vie et fut gracié en 1831 à condition de s'exiler en Amérique. Il ne put rentrer en Europe qu'en 1837. En 1846, ses funérailles provoquèrent à Milan une grande manifestation politique.

26 Silvio Pellico (1789-1854) avait eu l'imprudence de demander, dans une lettre que saisit la police autrichienne, quelles étaient les conditions pour être admis dans la charbonnerie ! Il vit, lui aussi, sa peine de mort commuée, en 1822, à quinze ans de forteresse. Gracié en 1830, il s'installa à Turin, où il publia bientôt l'ouvrage qui devait le rendre célèbre : *Mes Prisons.*

7.

En ouvrant la *Gazette de Lausanne*, le 1er juin 1821, Charlotte Métaz sursauta. Elle se tourna vers son fils, qui, arrivant de Vevey, venait d'entrer dans le salon.

– Écoute ça, dit-elle, après qu'il l'eut embrassée. « Rubrique Angleterre : Londres, 20 mai. Des avis récents de Sainte-Hélène portent que Bonaparte est sérieusement indisposé et que, pendant deux ou trois semaines, il n'a pas quitté son lit. Une personne qui est arrivée de cette île ajoute, d'après le rapport d'un des domestiques de Bonaparte, qu'il était dans un si mauvais état qu'on regardait sa fin comme prochaine. Il ne pouvait plus rien digérer. »

» Crois-tu qu'il va mourir ? Ce serait un coup pour Blaise.

Depuis qu'Axel avait rapporté à sa mère son entrevue, très courtoise, avec le général Fontsalte, ils parlaient entre eux très librement de lui. Quand son fils séjournait à Lausanne pour ses affaires, Charlotte ne se cachait plus pour se rendre au moulin sur la Vuachère, où il lui arrivait de passer la nuit.

– C'est une fâcheuse nouvelle, en effet, pour tous les bonapartistes qui espéraient le retour de l'empereur. Mais les génies sont mortels comme les hommes ordinaires, dit Axel.

Il prit le temps de s'asseoir et replia le journal que sa mère venait d'abandonner.

– J'ai une autre nouvelle, pour vous, plus personnelle, dit-il en lui prenant la main.

Comme Mme Métaz levait sur son fils un regard étonné, Axel tira de sa poche une feuille de papier.

– Hier, Charles Ruty m'a remis ceci, dont vous allez bientôt recevoir une copie. C'est la notification du jugement de divorce, rendu la semaine dernière par le tribunal cantonal. Vous êtes divorcée, à vos torts exclusifs, et

condamnée à payer les frais de la requête introduite par mon père, enfin, par Guillaume Métaz.

Charlotte pâlit et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

– Divorcée, divorcée, mon Dieu ! repéta-t-elle.

Puis elle se mit à pleurer doucement.

– Vous deviez bien vous y attendre ! N’est-ce pas ?

– Certes. Mais je ne sais pourquoi cela me fait si mal. Ce reniement brutal, juridique, d’un passé qui fut ce qu’il fut, mais enfin…

Incapable de poursuivre, Charlotte se leva en refoulant ses larmes et se mit à marcher nerveusement dans le salon. Son chagrin inattendu fit place à une colère tout aussi surprenante.

– Ta grand-mère, ma propre mère, toujours aussi bigote, qui ne m’a pas pardonné le scandale de 1819, qui n’a même pas cherché à comprendre si mon inconduite pouvait avoir des excuses, pour le coup, ne voudra plus me voir ! Pense donc ! Une femme divorcée chez les Rudmeyer ! Et Blandine, ma fille, qui ne m’a pas écrit depuis des mois ! Rien ne me sera épargné ! Et les frais de ce procès et la publication du jugement, sans doute, dans les journaux !

– À cela Ruty s’est opposé, à ma demande. En revanche, il n’a pu s’opposer à une exigence formelle de votre mari. Il vous interdit de vous faire appeler M^{me} Métaz. Vous devrez reprendre votre nom de jeune fille, dit Axel.

– Je m’en moque ! Son nom, je le lui laisse ! Sans les Rudmeyer, les Métaz ne seraient rien, rien, tu entends ! Nous lui avons tout apporté !

Elle revint brusquement s’asseoir, en face de son fils.

» Mais alors, toi, quel nom vas-tu porter ? Un nom différent de celui de ta mère ? C’est insensé ! Non ?

– Guillaume continue à me considérer comme son fils légitime et a fait confirmer ma situation d’héritier des biens Métaz.

Charlotte se tut, sécha ses yeux. Son caractère ne la portant pas à de longs apitoiements, elle prit calmement connaissance de l'extrait de jugement.

– Voilà une affaire réglée, n'est-ce pas ? Je suis maintenant une femme divorcée, une femme méprisable, mais une femme libre ! clama-t-elle.

Un peu plus tard, elle fit atteler son cabriolet et Axel comprit qu'elle courait au moulin annoncer le divorce à Blaise de Fontsalte.

Le même soir, Axel Métaz regagna Rive-Reine, où l'ouvrage ne manquait pas depuis qu'il avait décidé de mettre une nouvelle barque en chantier, d'ensemencer en colza les terres en jachère d'Hauterive et de faire entièrement rénover l'intérieur de sa maison. Le jeune homme tenait à créer un nouveau décor, pour exorciser tous les fantômes du passé, tentés de s'imposer dans la vieille demeure. Il commença par redistribuer les pièces pour la commodité de sa vie de célibataire. Partout, il voulut des teintes claires, des jaunes maïs, des bleus pastel, des gris rosés, surtout dans les chambres, dont il renouvela le mobilier. S'il respecta les boiseries du hall, qui traversait l'immeuble d'une façade à l'autre, il les fit gratter jusqu'à ce que le bois de poirier retrouvât le brun roux, son ton naturel, masqué comme des lambris de sacristie par dix couches de vernis foncé.

Il fit don, à la vente de charité de la paroisse, de toutes les toiles et gravures édifiantes, bibliques ou champêtres que son père avait fait suspendre dans la maison, ne conservant que les tableaux achetés par M^me^ Métaz. Ces toiles de meilleure facture furent accrochées dans la chambre donnant sur le lac, qu'il réservait à sa mère. Connaissant les goûts de Charlotte, il fit tendre les murs de tissu vert amande et acquit, dans une vente de mobilier de château, des chevets et une coiffeuse de bois de rose.

Il fit du petit salon du rez-de-chaussée, ouvert sur la terrasse-jardin, un cabinet de travail pourvu de rayonnages de chêne clair, qu'il meubla d'une grande table de travail de même essence confectionnée d'après ses plans. Il se réserva un coin pour la lecture, où quatre fauteuils capitonnés, commandés en Angleterre, permettraient de s'entretenir, entre intimes, dans

l’atmosphère confortable d’un club de Pall Mail. Il fit remettre en place, dans la salle à manger, la grande table que son père avait fait enlever dès le lendemain du drame d’août 1819 et remplaça par une desserte le buffet massif, hérité des Rudmeyer. Dans le grand salon, il obtint du peintre, pour les murs, le gris très tendre, et pour les guirlandes de stuc, le blanc immaculé qu’il souhaitait, en fournissant comme modèle à l’artisan une bonbonnière de Wedgwood, rapportée d’Angleterre.

Simon Blanchod se moqua du raffinement exagéré d’Axel et condamna ses « folles dépenses », quand le nouveau maître de Rive-Reine fit confectionner des bougies aux couleurs des pièces auxquelles il les destinait et venir de France les nouvelles lampes Carcel, qui brûlaient sans fumée, en fournissant un éclairage doux, quarante-deux grammes d’huile de colza épurée à l’heure !

Comme la plupart des Vaudois, informés par les journaux de la maladie de Napoléon, Axel cherchait dans le journal, chaque jour après le repas, des nouvelles de l’exilé de Sainte-Hélène.

La *Gazette de Lausanne* du 26 juin 1821 en apporta une qui demandait confirmation :

« Depuis plusieurs semaines, les journaux anglais annonçaient que Bonaparte était très malade. Le bruit s’est répandu aujourd’hui qu’il est mort, et que la nouvelle en est arrivée à Londres. »

Mais, le 3 juillet 1821, cette même *Gazette de Lausanne* publiait un démenti des autorités britanniques :

« Le gouvernement a reçu des dépêches de Sainte-Hélène, en date du 25 avril. On a semé depuis quelque temps des bruits si ridicules sur la personne du prisonnier, qu’il est convenable de faire connaître la vérité. Il n’est point mort ; il est seulement assez malade de son hydropisie. Il ne sera transféré nulle part. Sainte-Hélène est la demeure qui lui est assignée et il y restera. »

Dix jours plus tard, le journal du 13 juillet faisait état d’une dépêche, rédigée le 6 mai à Sainte-Hélène :

« Bonaparte est mort samedi 5 mai, après une maladie de six semaines, qui n'avait pris un caractère sérieux que dans la dernière quinzaine. Le cancer qui lui rongeait l'estomac avait produit une large ulcération. Il a été exposé depuis hier au soir, après que l'amiral, le gouvernement et autres autorités eurent visité le corps.

» Quoique sa maladie ne se fût pas prononcée, d'abord, d'une manière alarmante, il sentait qu'il n'en pouvait pas revenir. Bientôt les médecins en furent eux-mêmes persuadés. On dit que cinq ou six heures avant de mourir, il a donné des instructions relativement à ses affaires et à ses papiers. Il a demandé à être ouvert afin que son fils pût être informé de la nature de sa maladie. L'ouverture a été faite par son propre médecin. Nous croyons qu'il a laissé un testament, qui, avec tous ses autres papiers, sera envoyé en Angleterre. »

Et la *Gazette* enchaînait, avec une correspondance de Londres, datée du 4 juillet, qui confirmait le décès de l'empereur et précisait :

« Il a demandé qu'après sa mort son corps fût ouvert, afin de reconnaître si sa maladie n'était pas la même que celle qui avait terminé les jours de son père, c'est-à-dire un cancer de l'estomac. L'ouverture du cadavre a prouvé qu'il ne s'était point trompé dans ses conjectures. Il a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment et est mort sans douleurs.

» Les dépêches concernant cet événement ont été apportées par le capitaine Croket du 20^{e} régiment. Elles ont été aussitôt communiquées à tous les ministres et aux ambassadeurs qui ont, sur-le-champ, expédié des courriers à leurs cours respectives. »

Et, sous la rubrique post-scriptum, la *Gazette de Lausanne* reproduisait les informations données par les journaux britanniques. Tout d'abord par le *Sun* :

« L'état de Bonaparte était devenu si alarmant dans la dernière quinzaine de son existence, que l'on crut convenable d'adjoindre deux chirurgiens et trois médecins à ceux qui le soignaient depuis le commencement de sa maladie ; mais bientôt, on s'aperçut que la mort approchait ; le cancer de l'estomac avait fait différents ravages.

» L’ouverture du corps a fait voir une couche épaisse de graisse sur les côtes ; elle était plus considérable encore sur les parties inférieures. On a trouvé le foie adhérant aux viscères contigus. Son estomac ne contenait rien que du résidu de café.

» Le corps a été ouvert dès que la mort a été dûment constatée. Il a été exposé sur un lit de parade. Le gouverneur, sir Hudson Lowe, est venu le visiter avec tout son état-major. Il sera enterré avec les honneurs militaires dus à son grade. On sait que, d’après la loi rendue par le parlement, Bonaparte n’était considéré que comme simple général, et qu’il est défendu de lui donner d’autres titres.

» Il est mort sans agonie et probablement sans douleur ; son maintien était calme. Il a fait un testament, dans lequel il exprime le vœu formel d’être enterré à Sainte-Hélène. On assure que tous les symptômes qui ont annoncé sa fin sont les mêmes que ceux qui avaient été observés à la mort de son père.

» Les médecins, à l’inspection du corps, ont déclaré unanimement que toute guérison eût été impossible. »

Quant au *Star*, il publiait sur le même sujet :

« Le capitaine Hendry, du sloop de guerre *Rosario*, est arrivé de Sainte-Hélène, à l’Amirauté, ce matin à quatre heures et demie. Il apporte des dépêches relatives à la mort de Bonaparte. Voici le peu que nous savons, mais que nous pouvons garantir : Bonaparte est mort d’un mal héréditaire dans sa famille. Son père avait été pareillement enlevé par un cancer dans l’estomac à l’âge de trente-cinq ans ; quant à lui, il en avait cinquante-trois.

» Depuis l’arrivée de cette nouvelle, le télégraphe de l’amirauté n’a pas cessé d’être en mouvement. La Compagnie des Indes a reçu des dépêches du même contenu. Sir Hudson Lowe mande aux directeurs, dans une lettre lue ce matin en assemblée générale, que Bonaparte n’était plus sorti de sa maison de Longwood depuis le 17 mars, et qu’il y est mort le 5 mai, à six heures moins dix minutes. »

Suivait un article du *Statesman*, annonçant :

« Le corps de Bonaparte doit être apporté en Angleterre, afin d'en faire constater l'identité. »

Dès qu'il fut convaincu de l'exactitude du décès de l'empereur, Axel Métaz fit atteler et prit, au grand trot, la route d'Ouchy. Il se devait, dans la circonstance, de manifester sa sympathie à Blaise de Fontsalte. Comme la plupart des anciens officiers d'Empire, qui avaient risqué leur vie sur tous les champs de bataille où le Corse avait jugé utile de les entraîner, le général devait se sentir un peu orphelin.

En arrivant au moulin sur la Vuachère, où il n'était venu qu'une fois, étant enfant, avec sa tante Mathilde, Axel reconnut, rangé sous les arbres, le cabriolet de sa mère. Accueilli par un gaillard moustachu d'allure militaire affligé d'une jambe de bois, le visiteur identifia aussitôt l'ordonnance du général.

– Je viens voir M. de Fontsalte, dit Axel en descendant de son coupé prune.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ? C'est pas bien le jour, je vous le dis ! D'abord, qui êtes-vous ? demanda l'homme d'un ton bourru.

– Dites-lui mon nom, Métaz, je vous prie, répliqua Axel avec autorité.

– C'est qu'il est pas tout seul, pour l'heure, et je sais pas si on peut le déranger, fit Titus, découvrant le regard vairon du fils de son maître.

– Je vois, ma mère est là, fit Axel en désignant le cabriolet à coque d'osier.

Titus hésitait toujours sur la conduite à tenir quand Blaise apparut sur le seuil de la maison.

– Entrez, Métaz, et veuillez excuser la méfiance de l'adjudant Trévotte, la mort de l'empereur l'a bouleversé, lui aussi.

C'était la première fois qu'Axel trouvait sa mère et le général réunis dans une intimité qui n'avait rien de factice. Charlotte marqua son étonnement de voir son fils, puis, comprenant qu'il voulait manifester sa sympathie à Blaise, elle l'embrassa avec tendresse.

– C’est bien à toi d’être venu. Blaise est aussi malheureux que s’il avait perdu un parent.

Le général ne se méprit pas, lui non plus, sur le sens qu’il fallait donner à cette apparition impromptue. C’était une visite de condoléances.

– J’apprécie votre geste. Car, voyez-vous, pour ceux qui ont suivi avec enthousiasme le jeune général Bonaparte, puis Napoléon, puis l’empereur, ce jour est un jour de deuil. Nous ne devons cependant retenir que les heures glorieuses, la liesse des victoires, la fraternité des camps, la fierté d’avoir, à travers l’Europe, hissé les trois couleurs de la Révolution sur les palais des despotes. En mettant au premier rang l’amour de la liberté et celui de la patrie, les vertus militaires, le courage et l’audace, l’empereur a fait de gens simples des héros. Il a révélé à eux-mêmes et promu, au seul mérite, des chefs de guerre que les barrières de classes et l’ostracisme aristocratique eussent à jamais écartés des commandements. L’homme eut ses faiblesses, ses griseries, ses vanités, ses impatiences, mais son génie éclatant demeure et sera retenu par l’histoire.

Le général se tut, et Axel respecta son silence. Le grand maître d’une épopée sanglante, mais unique dans l’histoire de l’Europe, venait de s’éteindre sur un rocher, au milieu de l’océan, gardé par les plus mesquins geôliers, mais la renommée clamerait à travers l’espace et le temps la gloire immortelle de Napoléon I^{er}.

Ce soir-là, Trévotte, dit Titus, servit aux trois convives un repas de poisson et un énorme clafoutis aux cerises. Après le dessert, Blaise et Axel bourrèrent leur pipe du même tabac qu’ils enflammèrent au même tison. Charlotte, pour la première fois depuis longtemps, se sentit heureuse en voyant rassemblés, sans gêne ni contrainte, le père et le fils qui conversaient avec naturel. Le général contait des faits d’armes, Axel posait de temps à autre une question, avide de connaître la carrière de cet homme, qui avait reçu l’épreuve du feu à seize ans et dont la modestie, suprême manifestation de fierté, surprenait.

Quand vint le moment, pour le jeune homme, de regagner Vevey, Blaise l’accompagna jusqu’à sa voiture. Du seuil du moulin, Charlotte, émue aux larmes, les vit encore bavarder un moment, comme des amis qui ont peine à

se quitter. Les deux hommes échangèrent une poignée de main, mais elle n'entendit pas les mots prononcés par Axel :

– Je suis bien aise, monsieur, de vous savoir fidèle à ma mère. Sa quiétude, son bonheur peut-être ne dépendent plus que de vous, maintenant que le divorce a été prononcé.

Blaise mit la main sur l'épaule de son fils et lui sourit.

– Chez nous, Arvernes, la passion est naturelle, saine, impérative. Jeunes, nous ne nous embarrassons pas des considérations morales qui troublent l'esprit quand se manifeste l'instinctive attirance des corps. Mais, quand nous avons élu notre Dame, au sens où l'entendaient les chevaliers de la Table ronde, seule la mort peut nous la prendre ou nous enle ver à elle. Votre mère a été et reste ma reine Guenièvre. Et, quoi qu'il advienne, il en sera ainsi tant que je vivrai.

– Merci, dit simplement Axel.

Un peu plus tard, ayant mis pied à terre dans la côte de Saint-Saphorin, alors que le crépuscule nimbait d'un voile mauve les sommets savoyards, le Veveysan mit sur le compte du sang arverne, légué par les Fontsalte, les passions déraisonnables et immorales, mais aussi impératives, vécues autrefois avec Tignasse et Elizabeth Moore, maintenant avec Adrienne. Restait à élire une Dame !

Les nouvelles concernant la fin de Napoléon figuraient souvent à la première page de la *Gazette de Lausanne*. Ainsi, un soir de juillet, Axel lut, avec étonnement et une certaine indignation : « le corps de Bonaparte ayant été embaumé à Sainte-Hélène va être envoyé à Londres, où on le destine à figurer dans le grand musée britannique ou dans le cabinet des curiosités du roi ». Quant au cœur de l'empereur, il devait être expédié à Parme, pour être remis à Marie-Louise, veuve de l'empereur, « suivant le dernier vœu du défunt ». Le lendemain, en se rendant à Lausanne, Axel fit un détour par Ouchy et trouva Blaise de Fontsalte au comble de la fureur.

– Les Anglais oseraient exposer le corps de l'empereur comme un crocodile empaillé ! Ces gens sont sans honneur et je suis prêt, avec

d’autres, à passer la Manche pour aller les écraser comme des vers de cimetière qu’ils sont ! D’ailleurs, les dernières paroles de Napoléon ont été : « à la tête de l’armée ».

En attendant, Blaise venait de signer la pétition envoyée par les grognards de Genève aux députés français. Il tendit le texte à Axel, qui lut :

« Pétition présentée à la Chambre des députés :

» Messieurs ! Napoléon n’est plus ! Nous réclamons ses restes mortels. L’honneur de la France exige cette restitution, et ce que requiert l’honneur de la France sera accompli. Elle ne peut souffrir que celui qui fut son chef, celui qu’elle accueillit du nom de grand et du titre d’empereur, reste en des mains étrangères, et que chaque Anglais, montrant un monument insolent, puisse dire : “Voici l’empereur des Français.” »

Par le réseau des anciens officiers du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances, le général disposait d’informations encore ignorées des journaux.

– Je sais, par mon ami Claude Ribeyre de Béran, qui se trouve à Londres, des choses ahurissantes quant aux procédés des Anglais. Par exemple : ils soutiennent que Napoléon a choisi, de son vivant, Sainte-Hélène pour lieu de sa sépulture. C’est faux ! C’est un odieux mensonge ! Le comte Bertrand et le général de Montholon connaissaient les volontés de l’empereur. Celles-ci sont d’ailleurs écrites dans le testament dicté à Montholon, entre le 13 et le 24 avril. Son vœu était : « reposer sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j’ai tant aimé ». Bertrand et Montholon ont demandé au gouvernement britannique que les restes de Napoléon soient transportés en Europe, comme il en avait, devant eux, exprimé le souhait. Leurs démarches étant restées infructueuses, ce sont eux qui ont choisi, pour enterrer l’empereur, le lieu de l’île qu’il paraissait fréquenter avec le plus de plaisir, la vallée des géraniums. C’est ainsi que le corps de Napoléon reste à Sainte-Hélène en vertu d’un ordre du gouvernement anglais envoyé dès 1820 ! Même mort, il leur fait peur !

– La France ne va-t-elle pas exiger l’exécution des volontés testamentaires de Napoléon ? demanda Axel.

– Trop content, cette grosse baudruche de Louis XVIII, qui ne peut même pas se tenir debout ! Roi-fauteuil, comme on l'appelle. Podagre pédant, qui se croit profond parce qu'il cite Horace à tout propos, libidineux sénile qui, l'œil humide, caresse Zoé Talon, faite comtesse du Cayla. Elle est bien lotie, la France, avec un souverain pareil !

– Mais le gouvernement…, risqua Axel.

– Dirigé par Villèle, le ministre des Finances, un prudent, un louvoyeur, qui veut faire indemniser les émigrés qui ont combattu contre la France dans l'armée des princes et rétablir le droit d'aînesse. Alors, vous pensez, devant les Anglais, chapeau bas ! Lorsqu'il était maire de Toulouse, Villèle a été incapable d'endiguer la Terreur blanche. Il a laissé achever, à coups de sabre, le général Ramel, que les jacobins blancs avaient mortellement blessé !

Pressé par le temps, Axel dut décliner l'invitation du général Fontsalte, qui lui proposait de l'accompagner au lieu dit Chez Villars, un hameau de la commune du Chenit, près du lac de Joux. Un patriote suisse, Philippe Berney, y avait élevé, en 1803, pour fixer le souvenir de l'Acte de Médiation, si bénéfique à l'unité helvétique, un monument à la gloire de Napoléon médiateur. Des anciens officiers français, exilés en Suisse par les Bourbons, allaient s'y rassembler, le lendemain, pour fleurir la stèle commémorative.

C'est d'une tout autre commémoration, moins glorieuse pour la France et plus sanglante pour la Suisse, qu'Axel devait entendre parler, rue de Bourg, chez sa mère, où il passait la nuit, quand il venait traiter des affaires à Lausanne.

Flora Baldini lui annonça l'inauguration prochaine, à Lucerne, d'un monument dédié à la mémoire des Gardes-Suisses de Louis XVI, massacrés aux Tuileries le 10 août 1792.

En qualité de fiancée d'une des victimes, Pierre Mandoz, Flora était conviée à la cérémonie prévue le 10 août, jour anniversaire de l'émeute. Sa sœur Rosine, dite Tignasse, épouse de Julien Mandoz, officier dans la Garde pontificale et frère du martyr, viendrait de Rome avec son mari. Ce

dernier figurait parmi les Suisses désignés pour accompagner le commandant de la Garde de Pie VII, un Lucernois, le colonel Charles Pfyffer d'Altishoffen, promoteur du monument. Le 1er mars 1818, ce rescapé de la tuerie des Tuileries avait proposé une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire de ses camarades, égorgés et dépecés par la plèbe parisienne. Quelques jours avant le 10 août 1792, Charles Pfyffer d'Altishoffen avait été mis en congé, avec d'autres officiers suisses, par ordre exprès de Louis XVI. Le roi, se sachant menacé de déposition, craignait pour la vie des Suisses que les révolutionnaires haïssaient. Sans cet éloignement providentiel, Charles Pfyffer d'Altishoffen eût péri le 10 août, avec six cents de ses camarades, ou les 2 et 3 septembre, quand cent cinquante-six officiers et soldats suisses, internés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avaient été exécutés à coups de hache et de massue ou guillotinés, place du Carrousel, tel le major Bachmann, oncle du colonel Pfyffer.

Le 7 août 1817, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la journée sanglante, la Diète fédérale avait voté « une reconnaissance éternelle à l'ancien régiment des Gardes-Suisses » et décidé que les noms des derniers défenseurs du trône de France, morts par fidélité à la parole donnée, seraient conservés dans les archives fédérales. Quant aux survivants, tel Julien Mandoz, ils avaient reçu, suspendue à un ruban rouge frappé de la croix blanche fédérale, une médaille de fer portant l'inscription : « Treue und Ehre », littéralement « Fidélité et Honneur ».

– J'accompagnerai Flora, dit Charlotte. Le colonel Guiger de Prangins représentera le canton de Vaud et la France déléguera, dit-on, un membre de la Chambre des pairs, le marquis de Lally-Tollendal. Et toi, viendras-tu avec nous ? Tignasse et Julien se rendront directement à Lucerne et nous préférerions ne pas voyager seules, ajouta l'ex-Mme Métaz.

– Je vous accompagnerai, dit Axel, dominant l'appréhension que lui causait une rencontre avec l'ancienne épicière du Jardin des gourmandises.

Après un aparté avec sa mère, il décida de rentrer à Vevey en passant par le moulin sur la Vuachère pour, dit-il, informer le général du prochain voyage de Charlotte.

– Bien sûr, il ne faudrait pas que ce monsieur se fît du souci, lança Flora, ironique.

Le voyage en berline, de Lausanne à Lucerne, était une expédition. Avec quatre bons chevaux et deux cochers, le père Valeyres et le jeune postillon napolitain de Charlotte, le trajet prit plus de trois journées, car les deux femmes entendaient jouir de l'excursion, des paysages, des spécialités culinaires et non pas se presser « comme lorsqu'on court la poste », avait dit Flora. Le trio logea, le premier soir, à Fribourg, le deuxième à Berne, le troisième à Wolhusen, en plein pays d'Emmental. Après le dîner, Flora eut un discret entretien avec Axel.

– Que vas-tu dire, demain, à ma sœur ? Je me demande quelle tête elle va faire, en te voyant avec moi !

– Je lui dirai : « Bonjour, ma chère Tignasse », et je l'embrasserai sur les deux joues, comme cela se fait ! Elle ignore que tu sais ce qui s'est passé, entre elle et moi, il y a bien longtemps. Par conséquent, elle ne sera pas troublée par ta présence, dit Axel.

– Mais elle peut l'être à cause de la tienne ! Le fait de te revoir va lui rappeler, mon Dieu, quand j'y pense, son monstrueux péché !

– À moins que ça ne lui rappelle d'agréables moments ! persifla Axel.

L'Italienne haussa les épaules et se détourna. Son filleul la retint par le bras.

– Vois-tu, Flora, ce ne sont pas nos souvenirs qui nous gênent, ce sont ceux des autres, dit-il doucement.

Il croyait ainsi rappeler à l'amie de sa mère la fête des Vignerons 1819. Puis il lui offrit son bras et ils rejoignirent Charlotte. Sur les conseils de l'hôtelier, les deux femmes tenaient à voir la danse macabre peinte à fresque dans une chapelle ossuaire datant de 1661.

Le lendemain matin, il ne restait que quatre lieues à parcourir dans la vallée de la Kleine Emme pour atteindre Lucerne. Les voyageurs, partis tôt

de Wolhusen, arrivèrent à l'heure du repas de midi à l'auberge de la Croix-Blanche, où des chambres leur étaient réservées. Ils y retrouvèrent Tignasse et son mari, installés depuis deux jours.

Contrairement à ce que craignait Flora, et un peu Axel, les retrouvailles du jeune homme avec celle qui, six ans plus tôt, l'avait déniaisé de la meilleure façon furent empreintes de naturel et de spontanéité. Seule Flora estima que les embrassades de son filleul et de sa sœur se prolongeaient un peu plus que nécessaire. L'ancienne épicière de La Tour-de-Peilz prononça la phrase inévitable, en reculant d'un pas pour mieux évaluer la taille d'Axel :

– Comme tu as grandi, comme tu parais fort ! Eh bien, ta mère peut être fière d'un tel fils !

– Je le suis, Rosine ! C'est un homme, maintenant ! L'homme de la famille, en quelque sorte, dit gaiement Charlotte.

– Moi, je pensais bien, quand il venait chercher un sucre d'orge au Jardin des gourmandises, qu'il ferait un bel homme, ton garçon. Il avait tout pour ça, conclut Tignasse en riant, avec un clin d'œil discret à Axel.

Rosine n'avait rien perdu de son alacrité et de son aimable désinvolture. À quarante-sept ans, cette femme autrefois sèche et frêle avait acquis les rondeurs qui lui faisaient défaut dans sa jeunesse, et l'opulente chevelure frisée, origine de son surnom, même niellée de cheveux blancs, lui conservait un air de fougueuse jeunesse.

– Oserais-je te dire que tu es plus appétissante qu'au temps du Jardin des gourmandises ! souffla Axel, quand ils furent seuls, pour faire un compliment.

Il s'aperçut, en parlant, qu'il tutoyait pour la première fois cette femme plus âgée que sa mère. Tignasse n'en parut pas surprise.

– Tais-toi, Axou, je suis une vieille femme. Je me sens lourde et empotée. Je serais bien incapable, aujourd'hui, de monter à l'échelle comme autrefois, au magasin, quand tu lorgnais sous mes jupes !

– Ah ! Le beau temps des sucres d’orge et des découvertes ! soupira Axel, exagérant sa nostalgie.

– Es-tu heureux, au moins, avec les femmes ? Ne les fais-tu pas trop souffrir ?

– Ce sont elles qui me font souffrir, dit-il en riant, pour éluder toute question.

En marchant vers le restaurant où tous devaient prendre leur repas, Axel tira de sa poche un tube de carton qu’il mit sous les yeux de Tignasse.

– Sais-tu ce que contient cet étui ? demanda-t-il.

Rosine Mandoz prit l’objet et le fit tourner entre ses doigts avec une moue dubitative.

– Lis la date portée sur le carton, ordonna Axel.

Elle lut :

– 16 octobre 1815.

– Et cette date ne te dit rien, Rosine ?

– Non. Ah ! mais si ! Je sais, ce tube, c’est le sucre d’orge que je t’ai laissé quand je suis partie pour Rome ! Oh ! mon Axou !

Émue, M^me^ Mandoz se détourna, confuse, se mordant les lèvres, des larmes plein les yeux.

– Et tu le conserves, comme ça ! Mon Dieu ! Que de tendresse il y a là ! C’est vrai que certains sucres d’orge ne peuvent rancir, dit-elle, se reprenant.

– Non plus que certains souvenirs, dit Axel en cueillant d’un baiser une larme sur la joue de Tignasse.

Charlotte et Flora, qui allaient devant avec Mandoz, se retournèrent.

– Allons, vous deux, ne traînez pas ou nous n’aurons pas une bonne table à la chambre à manger, cria Julien, usant du vocable vaudois.

– Que vous racontiez-vous de si intéressant ? ne put s'empêcher de demander Flora, quand sa sœur et son filleul rejoignirent le groupe.

– Nous parlions de l'exceptionnelle conservation de certains sucres d'orge, dit Rosine avec sérieux.

L'après-midi, ils allèrent visiter le Kapellbrücke[1], pont couvert, construit en 1333 pour relier les deux parties de la vieille ville, séparées par la rivière Reuss.

Au cours de la soirée, Axel apprit, par Julien Mandoz, l'histoire du monument qu'on allait inaugurer le lendemain. L'initiative patriotique du colonel Pfyffer d'Altishoffen avait suscité, dès l'origine, de nombreux concours financiers puisque tous les cantons avaient souscrit ainsi que plusieurs capitales européennes : Paris, Vienne, Copenhague et Saint-Pétersbourg. Mais, en Suisse même, s'étaient manifestées des réticences d'ordre politique. Certains libéraux, se voulant plus républicains que d'autres, voyaient dans l'érection de ce monument un acte de propagande spectaculaire des conservateurs.

Quand on sut que le colonel Pfyffer avait suggéré, comme symbole du sacrifice des Gardes-Suisses, un lion expirant sur un bouclier semé de fleurs de lys, les libéraux trouvèrent à cette représentation « un faste monarchiste » exagéré et déclarèrent qu'ils eussent souhaité un monument plus discret, par exemple une chapelle, du genre de celles édifiées sur les champs de bataille en guise de mémorial. Ni le promoteur du monument ni les familles des morts du 10 août ne s'étaient laissé influencer par ces considérations partisanes et le dessin du monument avait été demandé à Bertel Thorvaldsen[2], un sculpteur danois vivant à Rome, considéré par les critiques comme le successeur de Canova. C'est l'avoyer[3] de Ruttimann qui, lors d'un séjour dans la Ville éternelle, avait convaincu l'artiste de réaliser le monument auquel on réservait, à Lucerne, un bel emplacement. Adossée à une paroi rocheuse, dans un parc public situé près de la porte de Weggis, sur la route de Zurich, l'œuvre de Bertel Thorvaldsen deviendrait la principale curiosité de la ville[4].

Méconnu des Suisses, Thorvaldsen était cependant un artiste célèbre en Europe. Byron, Walter Scott et Schiller avaient posé pour lui. Les souverains le recherchaient pour faire décorer leurs palais et les Romains admiraient ses sculptures, *Jason, Amour et Psyché, l'Enlèvement de Briséis, Ganymède et l'aigle, Adonis*, et aussi une frise de trente mètres représentant les *Fêtes d'Alexandre à Babylone,* commandée par Napoléon pour le palais du Quirinal.

Ayant jugé le site idéal et désireux de prouver son attachement aux valeurs démocratiques qu'illustrait la Confédération helvétique, l'artiste s'était mis au travail et, tandis que l'on creusait dans le roc la grotte propre à recevoir le monument, il avait envoyé le modèle de celui-ci, que devait exécuter le sculpteur suisse Pankras Eggenschwyler. Victime d'un grave accident, cet artiste avait bientôt cédé le ciseau au tailleur de pierre Lukas Ahorn, de Constance, qui acheva le travail.

Le jour de l'inauguration fut marqué par le mauvais temps. Une pluie froide et obstinée ajouta le deuil de l'été à celui que rappelait cette manifestation du souvenir.

La cérémonie avait attiré une foule considérable, venue de tous les cantons voisins, pour voir dévoiler le monument. Les personnalités fédérales et cantonales, les ambassadeurs étrangers, les envoyés du roi de France, du tsar et du roi de Prusse entouraient les familles des morts. Ne manquait que l'auteur de la sculpture, Thorvaldsen, retenu à Copenhague par la décoration de la cathédrale[5].

Quelques survivants du régiment des Gardes-Suisses, très émus, faisaient l'objet de toutes les attentions des autorités et de la curiosité respectueuse des badauds. Plusieurs de ces rares rescapés du massacre, tel Julien Mandoz, avaient revêtu, sur culotte et veste blanches, l'habit écarlate à revers, collet et parements bleu de roi qu'ils portaient aux Tuileries. Coiffés du tricorne à galon d'argent, ils arboraient la cocarde blanche, objet de l'exécration des révolutionnaires. Certains de ces uniformes montraient encore des taches de sang. Flora savait que la trace brune visible sur l'habit de son beau-frère était le sang de Pierre Mandoz, son fiancé, mort dans les bras de Julien.

Comme tous les invités, Axel découvrit, au seuil de la grotte creusée, tel un antre, dans le rocher, un lion colossal de neuf mètres de long et de six mètres de haut. Le flanc percé d'une flèche, sa patte griffue posée, dans un ultime geste de protection, sur le bouclier aux armes de France, le fauve expirait devant le blason helvétique, appuyé à la paroi de son abri. Surmonté de la devise *Helvetiorum fidei ac virtute*, le lion de Lucerne apparut à tous les spectateurs comme le plus beau symbole de la vaillance des soldats suisses qui, au cours des siècles, avaient montré leur bravoure sur tous les champs de bataille d'Europe. Mercenaires par manque de fortune, certes, mais gens d'honneur, et fidèles, jusqu'à la mort, au drapeau choisi.

Alors que, les discours prononcés, les troupes fédérales rendaient les honneurs, avec fifres et tambours, un homme de haute taille, vêtu d'une redingote noire, Légion d'honneur au revers et portant une gerbe de fleurs liées par un ruban tricolore, s'approcha avec autorité du monument. Il déposa son bouquet et, après un temps de garde-à-vous devant le lion, puis une brève inclinaison du buste du côté des autorités, se fondit dans l'assistance.

– Quel est cet homme ? demanda un officiel qui se trouvait près des Veveysans.

– C'est le général Fontsalte, un officier de Napoléon, dit calmement Axel.

– Ce soudard, ici ! Quelle audace ! jeta Flora en entendant prononcer ce nom.

Charlotte lui entoura aussitôt l'épaule de son bras.

– Ce soudard, comme tu dis, est l'homme que j'aime depuis vingt ans. Il est venu rendre hommage aux victimes d'une tuerie que les vrais républicains n'ont jamais approuvée. Son geste est noble. C'est un geste de paix. Ne peux-tu comprendre un noble sentiment, Flora ? Veux-tu que je te rappelle certain jour où tu manquas singulièrement de noblesse à tous égards ? dit Charlotte, s'animant soudain.

M^lle^ Baldini allait répliquer, mais Rosine lui prit fermement le bras.

– Tous ici, nous avons, devant Dieu et devant les hommes, des choses à nous faire pardonner. Alors, tais-toi et sache que c'est avec l'assentiment de Julien et de moi-même que le général Fontsalte est venu déposer cette gerbe bien française.

– Mais alors, tu savais qu'il viendrait ! demanda Flora, incrédule et furieuse.

– Nous le savions tous. C'est Axel qui lui a demandé d'accomplir ce geste, avec la permission de Charlotte. Ton filleul, qui est son fils, tu fus la première à le savoir, veut que cette journée soit celle de la réconciliation pour tous.

Flora se tut, posa la tête sur l'épaule de Charlotte et tendit la main à son filleul.

– Vous avez bien agi, tous. Il fallait que nos rancœurs soient un jour enterrées, comme le sont Pierre et ses compagnons.

Axel se dégagea. Tandis que la foule se dispersait, il se mit à la recherche de Fontsalte. Il le trouva entouré de plusieurs officiers suisses, vétérans des armées napoléoniennes. Ces hommes, qui avaient couru les mêmes dangers, connu les mêmes victoires, subi les mêmes défaites, échangeaient des souvenirs, ayant en commun ce langage particulier aux frères d'armes. Le geste de Blaise de Fontsalte, y compris le ruban tricolore, symbole de la république, était unanimement approuvé par les vétérans suisses.

– Il fallait profiter de cette occasion pour rappeler à mes compatriotes ce que nous devons à Napoléon avec l'Acte de Médiation de 1803 et, aussi, que des régiments de chez nous, qui avaient servi vos rois, ont tout aussi vaillamment servi l'empereur, jusqu'à la Berezina. Et là, j'y étais, dit un gaillard qui semblait jouir du respect de tous ses amis.

– Et puis, il faut affirmer la neutralité helvétique, montrer que nous ne sommes pas inféodés à la Sainte-Alliance, dit un autre.

Le premier reprit la parole :

– Depuis le xv^e^ siècle, les soldats suisses ont souvent été au service de la France dans les batailles, mais le 10 août n'en fut pas une. Ce fut ce qu'on nomme, fort justement, un massacre conduit par des assassins avinés, des sans-culottes et des tricoteuses venus pour piller et qui se souciaient comme d'une guigne de la république et de la monarchie !

Puis, se tournant vers Fontsalte, il ajouta :

» En étant présent à Lucerne aujourd'hui, vous marquez, mon général, que la France du 10 août n'était pas, comme veulent le faire croire aujourd'hui les polygraphes stipendiés des Bourbons, la France de Bonaparte !

Quand Axel approcha, Fontsalte lui sourit et, pour la première fois, se laissa aller à donner une bourrade amicale à son fils.

– Vous m'avez fait jouer un rôle que je n'avais aucun droit de tenir et voilà le résultat. De quoi me faire remarquer par les espions de Louis XVIII, qui doivent pulluler, dit-il à Axel.

– Vous l'avez joué parfaitement. Mon seul regret est que vous n'ayez pas, vous aussi, endossé votre uniforme. Mais venez avec moi. La famille, si je puis dire, vous attend.

– La sorcière Flora ne va-t-elle pas m'arracher les yeux ? demanda Blaise, mi-sérieux, mi-plaisant.

– Ma marraine a décidé de mettre un terme à toutes les rancœurs passées. C'est le jour de la réconciliation acceptée. Ma mère l'espérait autant que moi.

L'accueil de Flora, comme il fallait s'y attendre, manqua de chaleur. Celui de Julien Mandoz fut empreint du respect qu'un officier subalterne, même de la Garde pontificale, doit à un général commandeur de la Légion d'honneur. Quant à Tignasse, au risque de faire frémir sa sœur, elle osa comparer le père au fils.

– Non seulement, bien sûr, Axel a vos yeux, monsieur, mais il est aussi grand et aussi robuste que vous !

Le dîner fut presque joyeux et, quand la serveuse offrit, de la part de l'hôtelier, une bouteille de liqueur « pour le général français qui avait apporté des fleurs au lion », Flora, s'adressant à Fontsalte, dont elle avait maintenant admis la présence, fit allusion au plus mauvais souvenir qu'elle gardait du mois de mai 1800.

– Qu'est devenue l'épaisse brute qui vous servait d'ordonnance ? Vous vous souvenez de ce qu'il m'a fait !

– L'adjudant Jean Trévotte est toujours à mon service, fidèle, dévoué et seul dans la vie depuis que les jacobins blancs, comme on a appelé les ultraroyalistes, ont massacré ses deux frères, leurs femmes et leurs enfants. C'était à Avignon, pour fêter, au lendemain de Waterloo, le retour d'un Bourbon sur le trône de France. Et ces assassins se disaient chevaliers de la Foi ! conclut Fontsalte.

– La racaille est de tous les massacres et de tous les pillages. Toutes les causes, bonnes ou mauvaises, servent de prétextes aux meurtriers et aux voleurs, constata Julien Mandoz.

Flora comprit la leçon et, prenant son verre en main, vint, sans un mot, le heurter contre celui du général avant d'y porter les lèvres.

– Embrassez-vous, lança Tignasse.

Fontsalte se leva pour s'exécuter avec bonne grâce et Flora se prêta sans réticence au jeu. La tablée applaudit et Julien Mandoz porta un toast à la bonne entente.

Ce soir-là, au moment de s'endormir, Axel se sentit le cœur léger. Il avait voulu et organisé cette réconciliation. Avant de s'endormir, il regretta que Blaise de Fontsalte, refusant par délicatesse de passer la nuit sous le même toit que Charlotte, eût décidé de reprendre avec Trévotte, qui n'avait pas osé se montrer à Flora, la route du retour.

À Vevey, on comptait sur une vendange abondante. Les pluies d'août avaient fait gonfler les grains de raisin et le soleil de fin d'été rendrait la pulpe plus sucrée, augmenterait le degré d'alcool. Simon Blanchod, qui

visitait chaque jour un parchet ou l'autre, supputait le nombre de chars qu'il conduirait au pressoir.

Axel avait obtenu qu'au retour de Lucerne sa mère vînt passer quelques jours à Rive-Reine. Après réticences et atermoiements, Charlotte avait accepté, curieuse de voir les transformations apportées par son fils à la vieille maison et de découvrir la chambre aménagée pour elle. Elle redoutait cependant de lire sur les visages des Veveysans, sinon le mépris, au moins le dédain que la communauté protestante ne manquerait pas de manifester à la catholique scandaleuse et divorcée.

Dès qu'elle fut installée pour quelques jours à Rive-Reine, Axel, prévoyant ce risque qui retenait sa mère de sortir dans les rues, sauf pour se rendre, dans le cabriolet du jeune homme, chez sa fidèle amie Élise Ruty, décida de donner un dîner. Il convia, en plus des Ruty, plusieurs membres de la municipalité, des anciens camarades d'école, avec leurs épouses, et un pasteur retraité, président du Conseil consistorial, qui jouissait en ville de l'estime de tous les paroissiens.

La Réforme avait institué, dans chaque paroisse, un consistoire, formé de quelques conseillers et des pasteurs. Pendant tout le régime bernois, la tâche essentielle de ces conseils avait été de surveiller les mœurs et de veiller à ce que les fidèles fréquentent régulièrement le culte. Le père de Guillaume Métaz avait longtemps siégé au consistoire de sa paroisse. Les conseils, tombés en désuétude mais non dissous, ne fonctionnaient plus depuis plusieurs décennies. Ils intervenaient cependant, très rarement, pour interdire l'accès « au Saint Repas de la Cène » à ceux dont les mœurs constatées se révélaient notoirement scandaleuses. Ces interdictions restaient temporaires, leur but étant, non de protéger la communauté, mais de conduire les sanctionnés à résipiscence. L'Église réformée ne prononçait jamais d'excommunications majeures, au contraire de l'Église catholique, qui interdisait les sacrements, dont la communion, aux divorcés. Le culte, comme la cène, restait accessible, chez les protestants, aux époux séparés.

Le pasteur Albert Duloy était un homme fin, intelligent, érudit, acquis à l'idée que les catholiques ne devaient pas être considérés comme ennemis de la religion réformée mais, plutôt, comme des frères séparés. Quand Axel se rendit au domicile du ministre, pour faire son invitation, en annonçant

loyalement que M^me^ Métaz, catholique divorcée, serait présente à table, il reçut le meilleur accueil.

– J'ai entendu, comme tout le monde, à Vevey, exposer les raisons qui ont conduit celui que l'on tenait pour votre père à se séparer de son épouse, quand il apprit que vous étiez fils d'un autre. La loi, me dites-vous, a prononcé la dissolution de l'union autrefois contractée par M. Métaz et votre mère. Soyons d'abord respectueux de la loi. M. Métaz appartenait à notre Église, comme vous-même, alors que votre mère est catholique. Si elle était protestante, sa situation de femme divorcée n'influencerait en rien sa position par rapport à notre culte. En tant que pasteur de l'Église réformée, je considère donc votre mère, catholique divorcée, telle une protestante divorcée. En religion, voyez-vous, seule compte la sincérité de la foi. Une sincérité susceptible de compenser largement bien des erreurs de comportement. Rassurez-vous et rassurez-la. M^me^ Métaz a, de ma part et, j'en suis certain, pour beaucoup de fidèles de notre Église, le préjugé favorable que méritent tous ceux qui, ayant vu leur faute sanctionnée par la loi, doivent trouver, auprès des vrais chrétiens, compréhension et assistance. Nous irons donc, ma femme et moi, partager le pain avec votre maman, dont nous connaissons par ailleurs l'intérêt charitable qu'elle porte aux pauvres et aux malades de Vevey et de Lausanne, sans distinction de religion.

Axel remercia chaleureusement cet homme de bien, dont la sagesse comblait ses vœux. Le dîner à Rive-Reine se déroula dans la meilleure ambiance vaudoise et la soirée se prolongea fort tard dans la nuit, sur la terrasse-jardin, au bord du lac. Le ciel d'été, d'un bleu profond, fut rayé à plusieurs reprises par des étoiles filantes. Axel y vit d'heureux présages, puisque à aucun moment sa mère ne perçut d'hostilité chez les invités. L'épouse du pasteur, au contraire, se montra particulièrement aimable avec Charlotte et souhaita la recevoir à Saint-Légier. Les Duloy y possédaient une belle maison, d'où l'on découvrait un large panorama du Léman. Les convives, qui avaient apprécié la cuisine de Pernette Métayer, dégustèrent, en prenant le frais, plusieurs bouteilles de vin blanc de Belle-Ombre, dont Axel avait choisi avec quelque malice le millésime : 1819.

La présence du pasteur Duloy eut le résultat escompté et, quarante-huit heures après cette réception, la réhabilitation de Charlotte paraissait acquise. Il se trouva même quelques bourgeoises pour la plaindre et d'autres l'invitèrent à prendre le thé à l'auberge des Trois-Couronnes, avec de riches étrangères de passage, comme à l'époque où les papoteuses se réunissaient autour de lady Moore.

Bien qu'enchantée de son séjour chez son fils, la divorcée refusa de rester pour le ressat des vendanges.

– Blaise doit rentrer ces jours-ci du haut Forez et je veux être à Lausanne pour l'accueillir, puisqu'il peut maintenant venir rue de Bourg sans susciter d'étonnement, dit-elle.

Au cours des agapes traditionnelles marquant la fin des vendanges, qu'il présidait pour la deuxième fois, Axel confirma le divorce de ses parents et donna des nouvelles de Guillaume Métaz.

Dans sa dernière lettre, l'exilé se félicitait de sa liberté retrouvée et fournissait un bilan très positif de son installation aux États-Unis. Blandine promettait de devenir une parfaite jeune fille américaine, pleine d'aplomb et d'élégance. Elle était reçue dans les meilleures familles de Boston, celles des banquiers et des industriels fortunés. Quant aux affaires de Guillaume, elles prospéraient régulièrement. Il avait acquis de nouvelles terres, produisait du fromage et comptait vendre son vin aux restaurants et aux hôtels. Il faisait construire une grande maison, avec galerie et dépendances, pour loger ses ouvriers noirs, anciens esclaves affranchis, venus du Sud, et envisageait d'acheter un pied-à-terre à Boston, où ses affaires l'appelaient de plus en plus souvent. Après un bref commen taire sur la fin de Napoléon, il rapportait une information, donnée par un journal américain, suivant laquelle les Mémoires laissés par l'empereur allaient paraître à Philadelphie.

« On dit que Napoléon dévoile ses relations personnelles les plus secrètes et raconte une foule d'anecdotes curieuses, que l'histoire ne manquera pas de recueillir », commentait Guillaume.

Les derniers paragraphes, très copieux, de sa lettre étaient consacrés aux bateaux à vapeur :

« Vous devez avoir maintenant à Genève un curieux Américain, consul des États-Unis en France, M. Edward Church. Cet homme est un ami de M. Robert Fulton, qui a construit ici des bateaux mus par la vapeur et qui naviguent sur la rivière Hudson, à New York. Ce diplomate, marié à une Française, doit avoir pas mal de loisirs et une assez jolie fortune, car il consacre beaucoup d'efforts à faire connaître les inventions de M. Fulton.

» On dit ici qu'il a fondé, avec deux Anglais, constructeurs de machines à vapeur, M. Watt et M. Boulton, un chantier naval à La Seyne, près de Toulon, où il a fait construire des bateaux à vapeur que l'on voit maintenant sur la Garonne, sur la Loire et, même, sur la Manche, entre Le Havre et Honfleur. On dit ici qu'il s'est rendu à Genève, pour voir s'il ne serait pas possible de faire marcher des bateaux à vapeur sur notre Léman. On dit même que cet homme d'affaires américain se serait étonné de l'indolence suisse en matière de navigation.

» Alors, mon garçon, surveille ça de près. Car tu penses bien que, si un jour il y a, sur le lac, des barques propulsées par la vapeur, nos voiliers auront à soutenir une rude concurrence. Les bateaux à vapeur fument, sentent mauvais, sont peut-être dangereux, comme disent certains, mais, moi, j'en ai vu : ils vont plus vite que les bateaux à voiles. »

Un mois plus tard, les prévisions de Guillaume Métaz parurent se confirmer pour Axel, quand il lut, le 27 novembre, dans la *Gazette de Lausanne :*

« On parle du projet d'établir sur le Léman un bateau à vapeur qui irait de Genève à Vevey, à l'extrémité orientale du lac, et retournerait le même jour, après avoir relâché à divers endroits de la rive suisse. On doit ce projet à un Américain des États-Unis, avantageusement connu en France par des entreprises du même genre et qui y remplit une fonction publique. »

Lors des fêtes de fin d'année, qu'il passa à Lausanne avec sa mère et Blaise de Fontsalte, maintenant admis comme un membre de la famille par Flora, on évoqua ce projet de bateau qui occupait tous ceux qui avaient des intérêts dans la navigation lacustre.

Axel se souvint que, lors de son voyage en Angleterre, il avait traversé la Manche sur un bateau anglais mû par une machine à vapeur de trente-deux chevaux, le *Rob Roy*. Il s'était alors intéressé au fonctionnement et à la consommation des chaudières, imaginant le jour où ce mode de propulsion serait répandu. À son retour à Vevey, il avait rapporté à son père ses constatations. Celles-ci avaient renforcé la conviction de M. Métaz, qui imaginait, dès 1801, l'apparition de bateaux à vapeur sur le Léman. Après le remorquage par le *Charlotte Dundas*, bateau à vapeur, de deux gros vaisseaux dans le Forth and Clyde Canal, en Écosse, Guillaume, au contraire de Simon Blanchod et Martin Chantenoz, s'était enthousiasmé pour ce nouveau mode de propulsion des navires.

Blaise de Fontsalte se souvenait que, jeune officier du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances, il avait dû suivre les expériences conduites par Robert Fulton, à la demande de Bonaparte, sur la Seine et à Cherbourg.

– Aucune ne convainquit les savants Monge et Laplace. Bonaparte refusa de s'engager dans la construction de bateaux sous-marins. C'est alors que Fulton proposa son invention aux Anglais, qui, à l'époque, n'en voulurent pas davantage, rapporta Blaise.

L'apparition possible, sur le Léman, de bateaux à vapeur rendait Axel soucieux. Premier transporteur, il disposait maintenant de quatre grandes barques, montées par de bons équipages, plus deux cochères. Qu'adviendrait-il s'il devait, un jour, faire face à la concurrence genevoise qui disposerait de bateaux à vapeur dont la marche ne dépendrait plus de la force et du caprice des vents ?

– Les temps ont changé et des progrès considérables ont dû être faits, puisque les vapeurs se multiplient. Et M. Laviron, mon banquier genevois, qui n'est pas un utopiste, pense que le projet de M. Church peut aboutir. S'il en est ainsi, nous devrons, nous aussi, envisager la construction de bateaux à vapeur pour ne pas laisser le bénéfice de la vitesse aux Genevois ! conclut Axel.

La veille du 1er janvier 1822, Axel reçut, à Rive-Reine, une invitation en bonne et due forme de Blaise de Fontsalte à venir partager le repas du jour de l'An et à pendre la crémaillère dans la grande maison qu'il habiterait désormais à Montchoisi, quartier excentrique de Lausanne. Le général avait tenu secrète cette acquisition jusqu'à ce que la demeure fût achevée et entièrement aménagée.

– Maintenant que nos relations ont pris, grâce à vous, un caractère plus confiant, il devenait gênant pour moi de recevoir au moulin sur la Vuachère, c'est-à-dire chez votre mère, dit-il en accueillant Axel.

Construite au flanc de la colline qui domine la petite baie d'Ouchy, la maison de Blaise jouissait d'une vue exceptionnelle sur le lac et les montagnes de Savoie. De la galerie couverte du premier étage, que supportaient des colonnes, le regard portait des vignobles de la Côte[6], à droite, à ceux de Lavaux, à gauche. La demeure comptait dix pièces, dont un vaste salon ouvert, comme la salle à manger, sur la galerie. Le mobilier, « tiré des greniers de Fontsalte », datait du règne de Louis XIII. Sur les murs du salon, de part et d'autre de la cheminée, figuraient les portraits, en pied, de Bertrand de Fontsalte et de son épouse, née Marie-Adélaïde des Atheux.

– Voici mes parents, dit simplement Blaise.

Et, comme Axel venait de remarquer l'œil vairon du marquis, habilement rendu par le peintre, le général ajouta :

– Mon père porte l'uniforme bleu de roi à parements d'argent de colonel de la cavalerie royale et les ordres de Saint-Louis et de Cincinnatus. Quant à ma mère, elle a posé, avec ses chiens et son fusil, dans une tenue de chasse plus somptueuse que celle qu'elle possédait, ce qui lui donne un air à la fois martial et jouisseur. Le peintre lui a fait les joues empourprées, comme aux fêtards qui sortent d'un banquet, ce que confirmerait son tricorne à festons de dentelle posé de guingois. Mais j'aime ce portrait car, lorsque j'étais enfant, j'assistais toujours avec envie au départ de mes parents pour la chasse. J'ose espérer que vous viendrez un jour à Fontsalte, où ma mère, qui connaît votre existence, sera heureuse de vous accueillir.

Malgré ses soixante-quatre ans, elle a encore bon pied bon œil et ne rate pas une perdrix à cent pas !

Dans la salle à manger, d'autres tableaux retinrent l'attention d'Axel. Un très grand, représentant la Déclaration d'indépendance des États-Unis, faisait pendant à une toile illustrant la bataille de Yorktown.

– Mon père y prit part, en qualité d'aide de camp de Rochambeau, dit Blaise, qui entraîna son invité dans sa chambre, pour lui montrer une autre œuvre d'un peintre américain.

» Voici Rochambeau donnant ses ordres, en présence de Washington et de La Fayette, la veille de la bataille de Yorktown. Le cavalier prêt à s'élancer, que vous voyez à gauche, est mon père, commenta le général.

À cet instant, Axel Métaz ressentit, pour la première fois, une certaine fierté. N'était-il pas le petit-fils de ce héros de la guerre de l'Indépendance ?

Quand, un peu plus tard, Charlotte se présenta, suivie de Flora, Axel fut étonné de voir que les deux femmes arrivaient de la rue de Bourg dans la berline du général, conduite par Jean Trévotte.

– Alors, il ne te fait plus peur, le monstre unijambiste ? glissa le jeune homme à Flora, tandis que l'adjudant servait un vin blanc apéritif, à la mode vaudoise.

– Nous nous sommes expliqués, une bonne fois pour toutes, dit l'Italienne d'un ton pincé. Et puis je dois me montrer charitable avec un infirme, non ?

– Pareille clémence est tout à ton honneur, marraine, car ne m'as-tu pas avoué qu'il t'aurait un peu violée, autrefois ? Après, toutefois, maman me l'a dit, que tu eus tenté de l'occire d'un coup de couteau !

– Ça, c'est mon affaire. D'abord, ce ne fut pas vraiment un viol, non. J'ai cédé à sa bestialité pour sauver ta mère. Et puis tu m'ennuies avec tes questions ! Nous avons décidé, ce malotru et moi, d'oublier tout ce qui s'est passé en ce temps-là.

– Le temps où tu espionnais les Français pour le compte des Autrichiens, n'est-ce pas !

– Tu sais ça aussi !

– Je sais cela, Flora, et bien d’autres choses. Mais ne prends pas cette mine désolée. Je suis fier de t’avoir pour marraine, car tu es une femme de caractère. Quand tu fais une bêtise, c’est avec conviction !

Ayant parlé, il embrassa l’Italienne, qui lui rendit affectueusement son baiser.

À l’issue de cette journée qui vit l’installation de Fontsalte à Montchoisi, Axel demanda à sa mère, dont il devina qu’elle logerait souvent sous le toit du général, ce qu’elle comptait faire du moulin sur la Vuachère.

– Peut-être devrais-je le vendre, avec le terrain attenant. Un certain M. William Haldimand, bourgeois d’Yverdon, est en train d’acheter tout le Nantou[7] de la sortie d’Ouchy jusqu’à la Vuachère. On dit que cet homme très riche veut créer un vaste parc et construire une sorte de palais. On dit aussi qu’il ne veut pas de voisins. Alors, c’est peut-être le moment de vendre, à moins que tu ne veuilles conserver le moulin. Tu es mon héritier, après tout. Si tu le veux, je te le donne.

– J’allais vous demander d’en disposer. C’est un endroit que j’aime, isolé, tranquille, et je peux venir en barque de Vevey à Ouchy.

– C’est bien volontiers que je t’en fais cadeau. C’est une maison pleine de souvenirs. Le domaine de la Vuachère appartenait autrefois à Georges Rouge, un notaire, chef de la franc-maçonnerie vaudoise. On tint chez lui, en 1798, des réunions politiques. Quant au moulin lui-même, il existe depuis 1260. Il alimentait l’hospice tenu par un ermite. On dit que ce fut la première auberge ouverte aux voyageurs à Lausanne. De la propriété, tante Mathilde n’acheta que le moulin pour…

– Abriter ses amours avec un homme marié. D’ailleurs, cette vieille baraque humide n’a jamais servi qu’à ça. Axel pourra perpétuer la tradition, coupa Flora en fixant son filleul.

Cette interruption valut à l’Italienne un regard acide de Charlotte, à qui le moulin avait longtemps servi d’abri secret pour ses rencontres avec Blaise.

Fontsalte fit opportunément dévier la conversation.

– Dès que les routes seront praticables, je monterai à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, pour porter mon obole et celles des grognards du café Papon aux religieux qui veillent sur la dépouille du général Desaix, annonça-t-il.

Une souscription publique était ouverte à Genève, car les chanoines manquaient d'argent pour réparer les bâtiments de l'hospice et pour améliorer l'habitation des religieux résidents.

La *Gazette de Lausanne* invitait les Vaudois à souscrire aussi :

« On ne doute point qu'en France et en Italie, tous les particuliers aisés qui ont été à même d'apprécier les soins généreux que les voyageurs de tous pays et de toutes religions reçoivent dans cet hospice ne s'empressent de répondre à cet appel. Ils savent que le couvent du Grand-Saint-Bernard, vrai temple élevé à l'humanité dans la plus haute région habitable d'Europe, ne subsiste que d'un revenu borné, qui serait loin de suffire à l'immense bienfaisance qui s'y exerce sans des quêtes annuelles, et que c'est au prix de leur santé, et souvent de leur vie, que les pères du Saint-Bernard s'acquittent des héroïques fonctions que leur imposent leurs vœux. »

– J'irai volontiers avec vous. Je ne suis jamais monté à l'hospice. Et nous pourrions peut-être, chemin faisant, tirer quelques chamois, proposa Axel.

L'idée fut retenue et, en regagnant Vevey par grand gel d'un hiver encore sans neige, le jeune homme tenta d'imaginer le jour où il pourrait inviter le général à Rive-Reine sans provoquer réprobation et commentaires désobligeants.

Quelques mois plus tard, au printemps 1822, il eut l'occasion de mesurer l'influence insidieuse des préjugés. Axel avait, depuis longtemps, accepté d'être, avec son ami d'enfance Louis Vuippens, qui terminait ses études de médecine, garçon d'honneur des jumelles Ruty. Quand vint le moment des invitations, Élise Ruty envisagea spontanément de convier Charlotte, sa meilleure amie, et Flora Baldini aux mariages de ses filles. Or, contre toute attente, ce fut le père des fiancées, le notaire Charles Ruty, qui déconseilla

fermement à son épouse d'inviter l'ex-M^me^ Métaz à la cérémonie religieuse « pour ne pas obliger le pasteur à recevoir dans son église une catholique divorcée », dit-il.

Élise, perplexe et ennuyée, vint trouver Axel à Rive-Reine et s'ouvrit de cette interdiction implicite qui la désolait.

– Je suis convaincue que notre pasteur n'a pas l'esprit aussi étroit que Charles. Ta mère a vu venir au monde Nadine et Nadette, et les jumelles l'aiment comme une tante. Elle ne me pardonnera jamais pareille exclusion mesquine, dit-elle.

– Je parlerai à votre mari, chère Élise, et je suis certain que les choses s'arrangeront, dit Axel, scandalisé par le pharisaïsme du notaire.

Charles Ruty, jovial, reçut Axel avec l'air satisfait du père qui marie ses filles à d'honnêtes garçons.

– Si tu viens encore me parler bateaux, apprends que M. Church a déjà fondé à Genève une société pour la construction d'un vapeur. Le Conseil d'État de Genève et, maintenant, celui du canton de Vaud viennent de faire savoir qu'ils ne s'opposent pas à ce projet. M. Church a même donné un nom à son bateau, immédiatement mis en chantier. Il s'appellera le *Guillaume-Tell*.

– Je ne viens pas vous parler bateaux, mais mariages. En tant que garçon d'honneur, il me faut une cavalière.

– Bien sûr, Nadine ou Nadette vont te trouver une belle fille de leurs amies. C'est simple.

– J'ai déjà choisi, Charles. Ce sera ma mère, dit Axel d'un ton catégorique.

– Ta mère ! Tu n'y penses pas, voyons, après ce qui s'est passé ! Et puis, le pasteur…

– Vous savez très bien que le pasteur n'a rien à dire. M. Duloy et sa femme ont dîné, chez moi, en compagnie de ma mère et de vous-même.

– Un temple n'est pas une salle à manger, Axel !

– L’Église réformée reçoit cependant les divorcés au Saint Repas, répliqua le jeune homme, ironique.

– Mais enfin, Élise elle-même est bien consciente que ce n’est pas la place d’une divorcée à une cérémonie de mariage !

– Ce n’est pas du tout son avis. Elle est bien consciente en revanche, comme vous, que Nadine est enceinte de deux mois et que c’est pour cela que les mariages de vos filles, prévus après les vendanges, sont fortement avancés ! Alors, la robe blanche, le voile virginal, la fleur d’oranger, hein ! lança Axel.

Le notaire fronça le sourcil et rectifia, pour se donner une contenance, la pile de dossiers posée sur son bureau.

– D’où tiens-tu que Nadine serait comme tu dis ?

– De l’intéressée elle-même. Depuis l’enfance, nous n’avons jamais eu de secret, les jumelles et moi.

– Bon, en admettant, qu’est-ce que ça change à la situation de ta mère ? demanda Ruty sèchement.

– Ça change que vous vivez en pleine hypocrisie, que votre morale est une morale de Tartufe ! dit Axel, s’animant soudain.

– Je ne comprends rien à ton attitude. Ton intérêt même commande qu’à Vevey, tout au moins, tu ne te montres pas trop souvent avec ta mère.

– C’est justement pour faire taire les commères que j’ai choisi, ce qui ne se fait guère, j’en conviens, ma mère pour cavalière. À mon bras, personne n’osera la moindre insolence.

– Mais enfin, Axel Métaz, pense au nom que tu portes !

– Un nom d’emprunt ! Encore une hypocrisie qui a duré vingt ans !

– Reprends-toi, mon garçon ! Élise serait contrariée si elle avait connaissance de cette conversation.

– Elle serait surtout malheureuse d’être privée de la présence de sa meilleure amie, le jour du mariage de ses filles. Et puis, Charles, elle serait

plus malheureuse encore si, par suite d'une indiscrétion, elle apprenait que son mari, ce sommet des vertus domestiques, membre influent du consistoire, couche avec des serveuses de taverne dans une chambre meublée, quand il se rend à Genève pour affaires, lança le jeune homme, excédé.

– Quoi ? Comment oses-tu ?

– Vous n'avez pas de chance. Martin Chantenoz visite souvent un ami peintre qui loge rue Punaise[8], en face de la maison où vous commettez vos frasques. Il vous a vu entrer là, accompagné d'une personne connue pour la générosité de son accueil. Et vous savez, Charles, comment Martin peut se montrer indiscret quand il a pris un verre de trop !

Le notaire blêmit et observa un silence, qu'Axel se garda de rompre. Après avoir parcouru plusieurs fois de long en large son cabinet de travail, sous le regard amusé de son visiteur, Charles Ruty s'assit et reprit la parole sur le ton dogmatique du notaire qui veut terminer une affaire :

– Tout bien pesé, je crois qu'il n'y a pas d'inconvénient majeur à la présence de ta mère aux mariages de Nadine et de Nadette. Élise n'aura pas besoin d'envoyer une invitation protocolaire, tu feras la commission, n'est-ce pas ?

Cette dérobade d'arrière-garde mit Axel Métaz au comble de l'exaspération.

– Assez de grimaces, Charles Ruty ! C'est vous qui enverrez l'invitation à ma mère. Une invitation protocolaire et respectueuse. C'est vous qui veillerez à ce que, pendant la cérémonie, comme à table, pour le repas de noces, elle soit à la place qui lui revient ! C'est entendu, n'est-ce pas ?

Vaincu, Charles Ruty hocha la tête, en signe d'assentiment résigné. Axel sortit sans rien ajouter. Avant de quitter la maison, il fit un détour par l'appartement pour dire à Élise : « Tout est arrangé. »

Quelques jours plus tard, l'ex-M^{me} Métaz annonça qu'étant invitée aux noces des jumelles Ruty elle serait heureuse d'entrer à l'église Saint-Martin au bras de son fils.

Ce fut, de mémoire de Veveysan, un très beau double mariage que celui des sœurs Ruty. Le notaire étant une personnalité estimée, toute la bourgeoisie locale se pressait sous les voûtes de l'église Saint-Martin, pour assister aux promesses des époux, à l'échange des anneaux, symbole de fidélité, et entendre le pasteur, robe noire et rabat blanc, énoncer la phrase solennelle : « En conséquence de vos engagements, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » Tandis que l'officiant prononçait, d'une voix ferme et grave, ces mots, Axel jeta un regard à sa mère. Tête inclinée, elle pleurait doucement.

Dans son allocution, le ministre, qui connaissait bien les familles des mariés, forma des vœux chaleureux « pour ces nouveaux foyers vaudois où seront appliquées avec ferveur les leçons des Saintes Écritures » et remit aux époux la bible de mariage. Après avoir béni les deux couples, le pasteur fit signer aux témoins le registre, qui tenait lieu de document officiel depuis qu'en 1821 la responsabilité de l'état civil avait été rendue aux ministres du culte.

Sous leur voile fluide, Nadine et Nadette, belles filles plantureuses aux yeux vifs, plus identiques que jamais, ne marquaient aucune émotion. Elles souriaient, à l'aise au bras d'époux compassés, serrés dans leur frac neuf, contraints à relever le menton par le col amidonné de leur chemise. On devinait qu'au contraire des jeunes femmes, qui, gracieuses, avançaient majestueusement, en adressant de part et d'autre des signes de reconnaissance – Nadine décocha même une œillade à Axel – les mariés eussent volontiers accéléré le pas !

Les toilettes des dames du cortège furent détaillées par les Veveysannes présentes dans l'assistance. On apprécia notamment l'élégance pleine de sobriété de M^{me} Métaz. Vêtue d'une robe vert amande, dont une modestie de dentelle réduisait le décolleté, elle allait au bras d'Axel, les yeux baissés mais ravie. Soucieuse de ne paraître en rien provocante, la divorcée, à qui la quarantaine triomphante conférait une séduction enviée par de plus jeunes femmes, dissimulait la belle chevelure blonde de Dorette sous un grand

chapeau de paille d'Italie où floconnaient des touffes de mousseline blanche.

En ce bel après-midi de mai, sur la terrasse ombragée de Saint-Martin, au cours des congratulations, tandis que les cadets du collège faisaient partir quelques pétards, Charlotte fut abordée avec maintes complaisances et gracieusetés par les mères ayant des filles à marier. On savait maintenant, à Vevey, que le fils Métaz, bien qu'il ne fût Métaz que de nom, constituait un beau parti, puisque son père putatif, en partant pour l'Amérique, lui avait laissé ses affaires. De surcroît, Axel était beau, d'un maintien distingué, distant sans afféterie. « Un parfait Vaudois », disaient les hommes.

Haute stature, larges épaules, taille étroite, jambes longues, teint coloré, cheveux drus et frisés, le fils de Charlotte respirait la santé et la noble assurance de l'entrepreneur actif et conquérant. Son regard bicolore ajoutait à sa physionomie, avec le charme de l'originalité, ce rien de mystère qui plaît aux femmes. Les Veveysannes, sans avoir jamais vu le général Fontsalte, imaginaient, avec raison, que le véritable père de ce garçon devait être bel homme et trouvaient soudain à l'adultère de Charlotte des circonstances atténuantes. Comme on ne connaissait à Axel aucune fréquentation attitrée, que personne ne l'avait jamais vu « aller aux filles », qu'il avait bizarrement choisi sa mère pour cavalière, toutes les demoiselles, que le mariage d'une amie émoustille toujours, faisaient des mines, jouaient de l'écharpe ou du jupon en rougissant. Les mieux dotées, conscientes de leur avantage dans un pays où le montant de la dot[9], comme l'importance du trousseau, comptait, osaient même demander à leur mère de trouver prétexte à invitation, un jour prochain, de M^me^ Métaz et de son fils.

Au cours du thé et de la verrée[10] qui, suivant la tradition, se tinrent chez les Ruty, dont le vaste jardin pouvait accueillir une foule d'invités, les jeunes filles servirent le thé aux dames et passèrent des plateaux garnis de bricelets[11], des paniers emplis de merveilles[12]. Pendant ce temps, les messieurs vidaient quelques bouteilles de dézaley ou de saint-saphorin et croquaient le taillé[13] aux grabons[14] qui leur graissait les doigts.

Axel bavardait avec l'épouse du syndic, quand Nadette le tira par la manche.

– Viens t’occuper un peu de Nadine. Elle a mal au cœur, dit la jeune femme à voix basse.

– Mais elle a un mari tout neuf pour s’occuper d’elle ! dit Axel en riant.

– Justement, c’est pas la peine qu’on les voie ensemble quand elle a ses nausées, hein ! Tu comprends. Va lui parler, comme si vous aviez des choses à vous dire.

– Et comment ! répliqua Axel, toujours malicieux.

Nadine, assise à l’écart, sous un arbre, n’avait rien d’une femme défaillante. Ce petit malaise était dû à son état.

– C’est le bébé, dit-elle en réprimant un haut-le-cœur.

– Il est heureux de voir sa mère mariée, tiens ! Voulez-vous une tasse de thé pour deux ? proposa Axel, persifleur.

– Oh ! Arrête de te moquer. Je ne veux rien, seulement que tu me tiennes un peu compagnie en attendant que ça passe, dit-elle en ôtant son voile et la couronne de fleurs d’oranger qui le retenait.

– Sais-tu, ma belle, que si le pasteur avait connu ton état, il t’eût interdit de porter aujourd’hui voile et couronne ? C’est un décret ecclésiastique, promulgué par la Compagnie des pasteurs de Lausanne, le 14 juillet 1675. Oui, madame, la vénérable Compagnie refuse le port de ces symboles de pureté aux demoiselles… qui ne le sont plus. J’ai appris cela, autrefois, à l’Académie !

– Tais-toi, tais-toi ! Déjà que je me demande si ça ne se voit pas. J’ai l’impression que tout le monde regarde mon ventre.

Axel rassura son amie, lui fit compliment de sa beauté et l’aida à se relever. En rejoignant les invités, Nadine lui rappela que lorsqu’ils étaient enfants elle avait cru, comme Nadette, qu’il les épouserait toutes deux.

– Je m’en souviens. Comme nous étions bêtes et heureux ! Mais je crois n’être pas fait pour le mariage, même avec une seule épouse, lança-t-il, goguenard.

Au commencement du souper, qui réunit, autour des mariés, parents et amis intimes, dans la salle de restaurant de l'hôtel de la Ville-de-Londres, sur la place du Marché, une vieille femme du pays, tenant le rôle tutélaire de la bernada[15], vint asperger la tête des jumelles et les invités de grains de blé et poignées de fruits secs, destinés à favoriser la fécondité de l'épouse et une abondance de biens au foyer.

– Pour ce qui est de la fécondité, vous êtes tranquilles, glissa Axel à Nadine.

– Si j'avais épousé un gendarme, personne n'y trouverait à redire, même pas le pasteur, répliqua Nadine.

La jeune femme faisait allusion à une bizarre coutume, alors respectée dans la campagne vaudoise. Un gendarme n'épousait une jeune fille qu'après s'être assuré de son aptitude à procréer ! Cette procédure n'entachait en rien l'honneur de la fiancée[16] et assurait la relève dans l'arme la plus respectée du canton !

Charlotte et son fils se retirèrent avant la fin du bal, mais, avant de quitter les sœurs, Axel glissa à Nadette un petit guide de Venise, rédigé à l'intention des deux couples qui avaient choisi la Sérénissime pour but de leur voyage de noces. Sur quelques feuillets, il citait monuments, palais, tableaux et sculptures, restaurants, salles de danse et donnait quelques conseils, entre autres l'art et la manière d'utiliser les services des gondoliers sans se faire gruger. Il fut même tenté de livrer le nom et l'adresse du comte Ugo Malorsi, de qui il avait récemment reçu des nouvelles, mais il se retint. Dieu sait en quels lieux le vieux libertin eût conduit les belles jumelles, après s'être débarrassé de leurs timides époux !

Axel Métaz, que les souvenirs de son aventure vénitienne assaillaient souvent, nostalgie de l'errance paresseuse sur les canaux, de San Marco au soleil de midi, de la lagune au clair de lune, du punch à l'alkermès du café Florian et, surtout, des nuits voluptueuses passées dans les bras d'Adrienne, avait pris un plaisir mélancolique à préparer ce mode d'emploi de Venise. Tandis qu'il écrivait, chaque nom – de *rio*, de *calle*, de palais, d'église, de peintre – lui avait restitué les images d'un bonheur révolu.

– Je vous envie, confia-t-il aux deux sœurs, au moment des adieux.

Comme Nadine et Nadette l'embrassaient, chacune sur une joue, avec la même fougue qu'il leur connaissait depuis l'enfance, Axel, les prenant par la taille pour les pousser vers leurs maris, un peu jaloux d'une intimité fraternelle trop tendre à leurs yeux, émit un dernier vœu :

» Je vous souhaite à tous d'être aussi heureux à Venise que je le fus !

Cette nuit-là, après que sa mère se fut retirée dans la chambre décorée pour elle, il demeura longtemps, seul sur la terrasse, face au lac. La nuit de mai, fraîche et claire, incitait au retour lucide sur soi-même. Le bilan de sa vie passée paraissait à Axel si riche en émois variés, en émerveillements, en désillusions, en plaisirs et en chagrins, qu'il ne pouvait imaginer l'avenir autrement que banal et routinier. S'il persévérait dans le rôle assigné par Guillaume Métaz, celui de l'entrepreneur occupé du matin au soir par ses affaires, meublant ses loisirs par la chasse, la pêche, la participation à une vie sociale étriquée, quelques conversations sérieuses touchant à la politique ou aux mœurs lors des séances du Cercle du Marché, havre de la vie intellectuelle locale, il deviendrait un bon bourgeois veveysan, respectable et respecté. Naturellement, on s'attendrait à ce qu'un tel homme fût marié et père de famille. Déjà, Charlotte, en rentrant à Rive-Reine, avait fait allusion à la position de célibataire de son fils.

« Un jour, oh ! tu as bien le temps d'y songer, il te faudra prendre femme, Axou. Parmi les amies de Nadine et de Nadette, je n'en ai vu aucune, aujourd'hui, qui puisse te convenir. N'empêche que tu vas certainement recevoir des invitations de la part de quelques mères en mal de gendre. Méfie-toi ! » avait dit M^{me} Métaz.

« Soyez sans crainte. Je saurai tenir à distance les demoiselles en quête de mari. D'ailleurs, comme dit la Madelon de Molière : "Le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures" avait répondu Axel.

« Tu es un coquin. Mais va, profite de ta jeunesse. Ce n'est pas ta mère qui t'interdira "les autres aventures". Je serais d'ailleurs bien mal placée pour le faire », avait conclu Charlotte en embrassant son fils.

Axel remercia le ciel de ne pas lui avoir donné une mère vertueuse !

Les seules distractions de l'été furent, entre deux parties de pêche avec Régis Valeyres, qui le secondait avec intelligence, conscience et dévouement, de brefs séjours à Lausanne, l'aménagement du moulin sur la Vuachère et deux voyages à Genève pour examiner ses comptes avec le banquier Laviron.

Les informations apportées par les journaux fournissaient les sujets de conversation, avec Blanchod, quand Axel l'accompagnait dans les vignes, avec Régis Valeyres, après les entretiens sur les affaires, avec Blaise de Fontsalte, au cours des visites que rendait Axel au propriétaire de la belle demeure de Montchoisi, nommée par le général villa Beauregard.

Quand Axel apprit, fin août, par la *Gazette de Lausanne*, la mort tragique de Percy Bysshe Shelley, noyé le 8 juillet au cours du naufrage de son bateau le *Don Juan*, au large de La Spezia, à dix milles à l'ouest de Viareggio, il écrivit une longue lettre à Martin Chantenoz. L'ancien précepteur vouait une grande admiration au poète et Axel imagina qu'il devait ressentir la perte de cet Anglais libéral comme un outrage du destin à la poésie. Il rapporta, dans sa lettre, les propos d'un Génois de passage à Vevey, qui racontait comment lord Byron, dix jours après le naufrage du *Don Juan*, avait identifié le corps de Shelley à demi mangé par les poissons. Rejetés par la mer, sur une plage entre Massa et Viareggio, les restes macabres avaient été brûlés en présence de lord Byron et de lord Hunt. L'Italien assurait encore que lord Byron, qui se trouvait maintenant à Gênes, allait certainement revenir en Suisse, car il envisageait de faire transporter, par voie de terre, sur le lac Léman le *Bolivar*, un superbe trois-mâts avec gréement américain, construit en Italie. Bien que la chose parût folle à tous les bacounis, ceux qui connaissaient lord Byron ne doutaient pas qu'il fût capable de réussir cet exploit.

Le suicide, à Londres, de lord Robert Stewart Castlereagh[17], marquis de Londonderry, ne causa, en revanche, nulle peine à Blaise de Fontsalte. Le général expliqua à Axel, en visite à Beauregard, que cet ancien membre du Parlement, devenu ministre de la Guerre en 1805, puis ministre des Affaires étrangères depuis 1812, avait été le pire ennemi de Napoléon, l'un de ceux

qui avaient fomenté le plus d'intrigues pour que le prisonnier de Sainte-Hélène fût mis au ban des nations civilisées. Castlereagh détestait les Français au point d'avoir fait signer à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse le fameux pacte de Chaumont[18], qui, depuis le 9 mars 1814, liguait pour vingt ans les quatre puissances contre la France.

Après que l'empereur eut été vaincu et exilé, Castlereagh, ayant pris autorité sur les affaires intérieures de son pays, avait conduit une répression brutale contre les opposants aux *tories*, ce qui lui valait d'être détesté par ses compatriotes libéraux et radicaux.

– Avec son hypocrisie habituelle, le gouvernement britannique argue d'ailleurs de cette détestation pour expliquer le suicide du *Foreign Secretary*, le 12 août, à Londres, dit Fontsalte.

– La haine de ceux que l'on croit servir peut conduire un homme au désespoir, risqua Axel, qui venait de lire un article élogieux sur le disparu.

– Cet Anglais était assez dur pour ne pas se soucier des sentiments qu'il éveillait dans le peuple. Non, Axel. Aux Affaires secrètes, nous connaissions bien le bonhomme et je sais, par Ribeyre, la véritable raison qui a poussé cet homme à se tran cher la gorge. Castlereagh allait être arrêté pour homosexualité. La veille de sa mort, il avait confié au roi George IV qu'il était partout suivi par un mystérieux jockey, dont on ignore s'il exista jamais !

Cette explication du suicide de Castlereagh ne suscita nul étonnement chez Axel Métaz. Le célèbre marquis figurait parmi les relations de Christopher Moore.

Quelques jours avant le commencement des vendanges 1822, Axel reçut une longue lettre de Guillaume Métaz, qui lui causa plus de surprise que de plaisir. L'exilé annonçait à son fils qu'il venait de convoler avec une jeune veuve américaine, sans enfant, nommée Fanny O'Brien.

« Elle a tout juste la moitié de mon âge, c'est-à-dire vingt-cinq ans », croyait utile de préciser l'ex-mari de Charlotte. Il ajoutait : « Avant de présenter ma demande, aussitôt agréée par les parents de la jeune femme, je

me suis assuré que ce mariage ne choquait en rien la conscience de Blandine. Je me plais à constater aujourd'hui, mon cher garçon, que Fanny, dont le mari a péri dans l'incendie d'un entrepôt de son beau-père, deux mois après ses noces, est devenue, en peu de temps, une véritable amie pour ta sœur, qui n'a d'ailleurs que six ans de moins que sa jolie marâtre. »

Suivait un portrait de la veuve :

« Grande, bien en chair, vive, rousse aux yeux verts et les joues constellées de taches de son, type parfait de la belle Irlandaise. Les arrière-grands-parents O'Brien, venus de Dublin à Boston, travaillèrent comme des bœufs et ouvrirent une épicerie. Celle-ci est devenue, au fil des générations, un immense magasin qui occupe trois étages d'une grande maison, près du port de Boston. Ce commerce, comme on n'en voit pas chez nous, emploie trente employés et une douzaine de livreurs, équipés de chars bâchés. On y trouve tout ce qu'un colon, un marin et une ménagère peuvent chercher, de la râpe à pommes de terre au grand wagon construit à Conestoga, en Pennsylvanie, pour les familles décidées à marcher vers l'ouest. On peut y acheter les meilleurs fusils et revolvers, pièges à loups et à castors, lits de camp, selles, bottes, marmites, cordages, hamacs, voiles, remèdes à tous les maux, aliments secs, thé, café, sauf de l'alcool, car les O'Brien appartiennent à la secte bien sympathique des quakers et entendent ne pas encourager l'ivrognerie. Ne crois pas pour autant qu'ils ne boivent que de l'eau. Mon beau-père et son frère font honneur à mon vin et je regrette qu'ils ne puissent goûter notre dézaley, qui est bien le meilleur de tous. Leur magasin, à l'enseigne O'Brien Department Stores, appartient au père de Fanny et à son oncle, un vieux garçon qui compte plus vite avec sa tête que moi avec un crayon. Les O'Brien viennent d'acquérir, dans l'ouest de l'Union, un domaine d'un seul tenant, plus vaste que le canton de Vaud. Car, ici, tout va au gigantesque et les affaires suivent à un train d'enfer. Les O'Brien veulent ouvrir des succursales de leur magasin bostonien au long du fleuve Ohio et, même, au-delà du Mississippi, car c'est le chemin emprunté par les gens de plus en plus nombreux qui vont s'installer à l'Ouest, où les terres sont encore très bon marché.

» C'est au cours de leur étape à Vevay[19] – c'est ainsi qu'on écrit maintenant le nom de notre petite ville qui ne cesse de grandir – que j'ai fait

la connaissance de ces messieurs et que je suis entré en affaires avec eux pour ouvrir des magasins aux meilleurs points de passage des colons.

» Il est probable que notre résidence sera Cincinnati. Fanny est fille unique et adorée de ses parents. Maintenant que je me suis refait une bonne indépendance financière, un ménage, et que les perspectives d'avenir sont prometteuses, je compte me refaire une famille. Ta mère peut m'imiter et épouser son général français, si toutefois il est encore là. »

Guillaume Métaz terminait sa lettre en remerciant son fils pour la clarté des comptes qu'il lui avait adressés et lui conseillait de prendre des parts dans les bateaux à vapeur s'il se créait des sociétés pour en construire sur le Léman.

Axel relut plusieurs fois cette lettre, qui marquait un nouvel éloignement avec cet homme qu'il voulait encore appeler père mais qui semblait maintenant tourner résolument le dos à son passé familial et vaudois. Il ne pouvait cependant reprocher à l'exilé ni l'esprit de décision et la volonté, qui faisaient sa force, ni le désir légitime de refaire sa vie avec une femme jeune. Cette Fanny O'Brien apporterait à Guillaume du bien et, sans doute, de nouveaux enfants.

Après un temps de réflexion, Axel fit atteler son cabriolet et prit la route de Lausanne. Il se devait de mettre sa mère au courant du remariage de Guillaume. Il n'eut pas à ménager l'amour-propre de la divorcée, comme il s'y était préparé en arrivant rue de Bourg. Charlotte avait reçu, la veille, une lettre de Blandine – « la troisième en deux ans », dit-elle – par laquelle sa fille l'informait du remariage de son père. D'un geste vif, qui traduisait son agacement, M^{me} Métaz tira la missive de son secrétaire et la tendit à son fils.

– Lis, dit-elle d'un ton sec.

Blandine se montrait moins explicite que son père. Elle racontait longuement, d'une écriture élégante bien qu'appliquée, sa vie de pensionnaire.

« Notre pensionnat est situé dans l'un des faubourgs de Boston, une énorme cité, sur une sorte d'île séparée de la ville par un bras de mer. On dit

de notre quartier qu'il est *fashionable resort*, c'est-à-dire un quartier élégant et mondain. De la fenêtre de ma chambre je vois, au bout du parc, la baie de Boston et les grands navires qui entrent et sortent sans cesse du port. Je m'amuse avec ma meilleure camarade, Angela, dont les parents exploitent en Louisiane, dans le Sud, une immense plantation avec de nombreux esclaves, à reconnaître les pavillons des bateaux. Le frère d'Angela, Lewis, qui est officier de marine, nous a appris à identifier les couleurs des différents pays. Je n'ai jamais vu de pavillon rouge à croix blanche, car la Suisse, m'a dit Lewis, n'a pas de bateaux sur les mers. Je trouve que c'est bien dommage. »

Après une description détaillée de son emploi du temps et une relation du dernier bal auquel elle avait été invitée par les parents d'Angela, Blandine en venait à ce qui devait être le véritable objet de sa lettre :

« Je dois vous dire, maman, que papa s'est marié il y a un mois avec une veuve, très jolie et très gaie, qui s'appelle, de son nom de fille, Fanny O'Brien. Elle est l'unique héritière d'une famille de grands négociants, très riches et très estimés à Boston. Naturellement, elle ne peut pas être pour moi une nouvelle mère, je n'en aurai jamais qu'une et c'est vous, mais Fanny et moi sommes tout de suite devenues de grandes amies. La directrice de la pension et les parents d'Angela, qui connaissent les O'Brien, trouvent que papa a fait un très bon choix en épousant cette veuve, qui a très peu connu son mari vu qu'il est mort, il y a trois ans déjà, deux mois après leur mariage. J'espère que cette nouvelle ne vous causera pas de peine, puisque, maintenant, papa et vous ne vous rencontrerez jamais plus. »

– Ma sœur sera toujours aussi délicate, commenta ironiquement Axel en rendant la lettre à sa mère.

– Que veux-tu, mon Axou, elle, c'est une Métaz ! clama Charlotte.

Elle jeta la missive dans le tiroir du secrétaire puis se tourna vers son fils.

– Si tu m'invites cette année aux vendanges, j'assisterai au banquet final, sans aucune gêne, dit-elle avec un sourire narquois.

– Vous présiderez le ressat et nous danserons ensemble le picoulet. À moins que vous ne préfériez pour cavalier Martin Chantenoz, qui m'a promis de revenir enfin à Vevey ?

– Tu sais bien quel cavalier je préférerais avoir, Axou. Mais c'est encore trop tôt. Attendons que Guillaume ait fait un enfant à son Irlandaise !

La vendange 1822 fut peu abondante mais donna un vin de grande qualité. Charlotte, parfaitement à l'aise, présida, comme convenu, le ressat et choisit de courir le picoulet entre son fils et Martin Chantenoz, que les Veveysans accueillirent avec chaleur, comme un des leurs, de retour au pays après une longue absence. La plus émue de revoir le précepteur d'Axel fut Flora Baldini.

– Ah ! Martin, comme je suis heureuse ! Grâce à Axel, nous voilà tous réunis, comme autrefois, dit-elle.

– Presque tous, corrigea Martin en embrassant l'Italienne.

Sachant que pour désamorcer les commérages il convenait de les prévenir, Axel annonça à ses invités, avant l'arrivée de sa mère, que M. Guillaume Métaz avait décidé de fonder un nouveau foyer en Amérique, en convolant avec une Bostonienne.

– Cette nouvelle n'appelle, bien sûr, aucun commentaire, ajouta, courtois mais ferme, le maître de Rive-Reine.

Quand Charlotte, portant le joli costume des vigneronnes veveysannes, jupe de coton rayé de bleu et de rouge, corsage blanc à manches courtes, corset de velours noir et chapeau de paille à coiffe ronde surmontée d'un toton, apparut, les invités l'acclamèrent. Au moment de passer à table, le plus jeune des vendangeurs lui remit le traditionnel bouquet de fleurs des champs.

Au soir de la fête, en rentrant à Rive-Reine, l'ex-M^{me} Métaz demanda à son fils de faire envoyer, avec sa carte, une caisse de douze bouteilles de son vin de Belle-Ombre à Guillaume.

– Mon cadeau de mariage, dit-elle.

1 À l'origine, le pont de la Chapelle faisait partie des défenses de la cité. Orné, depuis 1599, de plus de cent toiles triangulaires peintes par des artistes locaux et qui racontaient l'histoire de la ville et de ses saints patrons – saint Maurice et saint Léger – il constituait une véritable galerie de peinture et un témoignage unique sur les hauts faits des habitants de la vieille cité. Long de plus de deux cents mètres, rénové à plusieurs reprises, raccourci en 1898, restauré à nouveau, ce pont de bois a été partiellement détruit par un incendie, en août 1993. Les tableaux brûlés (78 sur 111) furent remplacés par des copies. L'inauguration du pont restauré se fit en avril 1994. Lucerne dispose d'un autre pont du même type, le pont des Moulins, construit en 1408.

2 Sculpteur danois (1768 ou 1770-1844). Il séjourna à Rome de 1797 à 1819, où il devint, avec Canova, un des maîtres de l'école néoclassique. De 1821 à 1840, il se consacra à la décoration de la cathédrale de Copenhague, dont le *Christ* est, d'après Larousse, « la représentation de Jésus la plus répandue dans les églises du xix^{e} siècle ». On lui doit aussi le *Monument funéraire de Pie VII*, dans la basilique Saint-Pierre. Un musée Thorvaldsen a été construit, de 1839 à 1848, au château de Christiansborg, à Copenhague.

3 Chef du gouvernement dans l'ancienne république de Berne. Ce titre s'est perpétué dans certains cantons. Il désigne parfois le chef de l'administration municipale.

4 Elle l'est toujours et, le 10 août 1992, d'émouvantes cérémonies patriotiques ont marqué, à Lucerne, le deux centième anniversaire du massacre des Tuileries.

5 Le créateur ne découvrit son œuvre que vingt ans plus tard, à l'occasion d'un voyage en Suisse. Devant le monument, aux Lucernois qui le félicitaient, cet artiste, par ailleurs si modeste, observa : « Quoi qu'il devienne sous les intempéries, il restera toujours le premier de tous. »

6 Région riveraine du Léman, s'étendant sur une quinzaine de kilomètres, entre Aubonne et Prangins.

7 Ancien nom du lieu dit aujourd'hui Le Denantou, qui s'étend au-dessus du quai d'Ouchy, de l'hôtel Beau-Rivage à l'embouchure de la Vuachère. M. Haldimand en fit une immense propriété, remarquable par son parc ombragé, qu'il ouvrit au public en 1828, la transformant ainsi en un des lieux de promenade favoris des Lausannois.

8 Les habitants de cette rue de la ville basse trouvant son nom trop désagréable, elle fut nommée, en 1825, la rue Traversière. Aujourd'hui disparue.

9 Un Vaudois a donné cette définition de la dot : « C'est un présent fait au futur pour camoufler l'imparfait. » *Encyclopédie illustrée du pays de Vaud*, éditions 24-Heures, Lausanne, 12 volumes,

1970-1987.

10 Rencontre, réception où l'on offre à boire. Vin d'honneur. À Vevey, on sert généralement, dans de petits verres armoriés, le vin blanc du vignoble voisin.

11 Gaufrettes, salées ou sucrées, croustillantes, plates ou roulées, cuites dans des moules, ou gaufriers, souvent ornés de motifs, quelquefois d'armoiries. On utilise aussi brisselets et bresselets.

12 Pâtisseries légères et très friables, faites d'un mince ruban de pâte, passées au beurre ou à la grande friture et saupoudrées de sucre.

13 Galette épaisse, faite de pâte à frire mélangée au rillon, résidu de graisse fondue, et découpée en bâtonnets.

14 Résidu de lard fondu. Les Vaudois disent aussi greubons. S'il s'agit de résidu de beurre fondu, on parle de cramache et, dans le canton de Vaud, de drâche.

15 Patois vaudois. Femme, généralement âgée, amie de la famille, chargée de jeter sur la tête de la mariée, au sortir de l'église ou au seuil de sa nouvelle maison, des poignées de grains de blé, de noix, de riz, de châtaignes, de pommes, de fruits secs. Le blé devait atteindre l'épousée ; les fruits allaient sur les invités et les curieux. Cette coutume, le bernaklyo (ou bernâcllio), fut couramment pratiquée dans le pays de Vaud jusqu'en 1870. De nos jours, on jette encore du riz pour attirer le bonheur. En français, le bernage, ou brenage – de bran : son – désigne le semis de céréales et de graines légumineuses mélangées fait en automne pour être fauché en vert au printemps ou transformé en fourrage.

16 Ernest Léderrey, *la Gendarmerie vaudoise de 1803-1953*, Roth et Sauter, Lausanne, 1953.

17 1769-1822. Il se donna la mort en se tranchant la gorge avec un rasoir.

18 Haute-Marne. Anciennement Chaumont-en-Bassigny.

19 Aujourd'hui : chef-lieu du comté Switzerland, anciennement New Schwitzerland (47 000 hectares, 7 150 habitants), dans l'État d'Indiana.

Deuxième époque

Le Sens des affaires

1.

En arrivant à Beauregard, pour célébrer le jour de l'An 1823 à la table du marquis de Fontsalte, Axel Métaz, après avoir embrassé sa mère et Flora, fut présenté à un invité de passage, le général Ribeyre.

Ce vieil ami de Blaise, ancien du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances, rentrait du congrès de Vérone, où il avait accompagné les délégués français envoyés par Villèle, Premier ministre de Louis XVIII : M. de Montmorency, ministre des Affaires étrangères, et l'ambassadeur à Londres, M. de Chateaubriand.

Le congrès avait réuni les membres de la Quadruple-Alliance[1] : l'empereur François Ier d'Autriche[2], assisté de Metternich, le tsar Alexandre Ier, conseillé par l'ennemi juré des Bonaparte, Pozzo di Borgo, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, et George Canning, le successeur du suicidé Castlereagh et représentant de George IV, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. Montmorency et Chateaubriand, délégués de Louis XVIII, Ferdinand III, grand-duc de Toscane, Marie-Louise, duchesse de Parme, veuve de Napoléon, participaient aux travaux.

Le but de cette réunion était de mettre en œuvre, d'une façon concertée, des moyens de lutte contre ce que les royalistes nommaient « la gangrène libérale » ou « l'hydre révolutionnaire », mal inquiétant qui gagnait l'Europe. Les travaux avaient duré du 20 octobre au 14 décembre. Le général Ribeyre, sur le chemin du retour vers Paris, s'était arrêté quelques jours à Lausanne, chez son ami Blaise.

Ribeyre, petit homme mince et nerveux, aux mains fines, à l'œil noir, plut tout de suite à Axel par son élégance et ses manières. Mais, quand Charlotte évoqua une rencontre à Paris, au cours de l'été 1802, le jeune homme fut étonné de découvrir que ce Français connaissait sa mère.

– Vous rendez-vous compte qu'il y a vingt ans de cela ? soupira-t-elle.

– Madame ! À vous revoir, je crois que vous vous trompez. C'était l'été dernier ! Vous êtes telle que je vous vis arriver dans mon cabinet, à l'hôtel de Coigny, rue Vivienne. Le climat de votre beau pays protège la beauté des injures du temps !

– Votre flatterie est exquise, général, mais je sens bien que je me fane, minauda Charlotte.

– En arrivant à l'état-major, vous étiez bien inquiète pour Blaise. Et moi, je l'avais envoyé en Espagne au mariage de ce Fernando, alors prince des Asturies, aujourd'hui roi d'Espagne, que les Cortes insurgées séquestrent depuis le mois de juin. Et que nous allons devoir rétablir sur son trône, puisque ainsi en a décidé le congrès de Vérone.

– La Sainte-Alliance va donc faire officiellement la guerre aux constitutionnels espagnols ! s'étonna Blaise.

– Pas la Sainte-Alliance ; la France, mon cher, que les princes ont chargée de faire le gendarme, comme ils ont chargé l'Autriche de ramener l'ordre dans le royaume de Naples. Et c'est l'œuvre de M. de Chateaubriand, qui prit la tête de la délégation française quand Montmorency dut rentrer à Paris. À l'heure qu'il est, Louis XVIII ne doit pas être satisfait. Il souhaitait temporiser et prônait, en accord avec l'Angleterre, la non-intervention.

– Mais Chateaubriand n'est qu'un ambassadeur. Comment a-t-il pu défendre une thèse contraire aux consignes données par son gouvernement ? s'étonna Blaise.

– Chateaubriand est non seulement un remarquable écrivain, mais aussi un très fin diplomate, ce dont les autres ne se sont pas méfiés, notamment l'Anglais Canning. Notre ministre plénipotentiaire a mis dans son jeu Metternich et le tsar. Dès lors, tout était joué. Je crois même que Chateaubriand, qui m'a paru au mieux avec Alexandre, grâce à M^{me} de Duras et à la comtesse Tolstoï, a l'intention de demander aux Russes une révision des traités de 1815, en leur offrant Constantinople en échange de la rive gauche du Rhin, territoire prussien.

– C’est une grande idée, mais elle déplaira fortement aux Anglais, dit Blaise.

– Tout ce qui est français déplaît aux Anglais et à d’autres, renchérit Flora, toujours gallophobe.

– Déplaire aux Anglais, M. de Chateaubriand n’en a cure. À mon avis, c’est le futur ministre des Affaires étrangères[3]. Mathieu de Montmorency a fait son temps. Et puis, même si certains disent : « Chateaubriand veut sa guerre » pour remettre un despote sur un trône vermoulu, une intervention en Espagne permettrait surtout de reconstituer une armée française…

– Sous la cocarde blanche et la fleur de lys des royalistes et anciens émigrés qui nous ont combattus, tu l’oublies, Claude ! coupa Blaise.

– Si ce n’est qu’une question de cocarde, tu sais bien qu’on peut en changer, et Louis XVIII n’est pas éternel.

Axel, qui écoutait cette conversation, s’étonna, avec sa franchise habituelle, qu’un ancien général, attaché à Bonaparte depuis le Consulat, fût entré au service du roi Louis XVIII.

Blaise se mit à rire et, d’un mouvement du menton, invita Ribeyre à se justifier.

– Ne voyez nulle impertinence dans ma question. J’essaie seulement de comprendre, fit Axel, craignant d’être allé trop loin.

– Vous avez, comme votre père, le regard vairon et c’est un signe de perspicacité qui ne trompe pas ! dit Ribeyre de Béran en souriant. Aussi vais-je satisfaire votre curiosité. Quand j’ai accepté le poste de conseiller militaire à l’ambassade de France à Londres, avec l’assentiment de mes amis, l’empereur vivait encore. Nous conservions l’espoir de le voir un jour échapper à ses geôliers et paraître à Paris. Il était donc utile que des gens comme votre père et moi soyons informés, au jour le jour, de la situation politique internationale pour, le moment venu, renseigner Napoléon.

– L’empereur est mort l’an dernier, remarqua Charlotte.

– Mais le roi de Rome, son fils, est vivant. Il n’a que onze ans et il est aux mains de son grand-père, l’empereur d’Autriche François I^{er}, mais il peut nous revenir un jour et reconquérir le trône. Certes, en avril 1814, notre empereur a renoncé à la couronne pour lui et ses descendants, mais, le 22 juin 1815, après le désastre de Waterloo, considérant caduque la déposition de l’année précédente, il a abdiqué en faveur de son fils. Ce n’est pas la même chose. Il voyait en lui Napoléon II.

– Mais la France a retrouvé un roi et ce roi a des héritiers, intervint Flora avec un peu d’humeur.

– Talleyrand et Fouché ont préféré Louis XVIII, et le retour d’un Bonaparte sur le trône de France est, en effet, hautement improbable. Le petit duc de Reichstadt est, dit-on, très aimé de son grand-père, alors que sa mère s’en désintéresse. Cet enfant est déjà plus autrichien que français, observa Fontsalte.

– Attendons qu’il soit en âge de manifester lui-même ses sentiments, insista Ribeyre.

– En attendant, tu pourrais te retirer comme moi et, pour faire plaisir à Voltaire, cultiver ton jardin, dit Blaise avec malice.

Ribeyre posa sur son ami un regard touchant de tendresse fraternelle et Axel comprit quelle intense amitié unissait ces deux compagnons de combat. Quand Claude Ribeyre de Béran reprit la parole, ce fut d’une voix changée.

– Je n’ai pas, comme toi, une délicieuse femme qui fait l’ornement de ma maison et le bonheur de mes jours, ni un grand fils me ressemblant comme Axel te ressemble. Tu t’es donné le noble but de les rendre heureux. Moi, tu le sais, je suis seul dans la vie. Je n’ai que la France. C’est pourquoi, en conservant mon poste, je ne sers pas les Bourbons et Louis XVIII. Je sers la France. Notre-Dame la France, comme nous disions quand nous combattions dans les armées de la Révolution et de l’Empire, ce qui nous valait bien des moqueries, souviens-t’en !

– Si je m’en souviens ! Altenkirchen, Alexandrie, les Pyramides, Marengo, la Prusse et d’autres lieux ! Nous a-t-on assez brocardés, nous, les

aristocrates républicains ! Si je m’en souviens !

– Un jour viendra, Blaise, où nous verrons les principes de 1789 appliqués, avec intelligence et humanité, par un souverain éclairé et un parlement honnête. C’est pourquoi je porte la cocarde blanche qui, ne l’oublions pas, fut celle de ton père et du mien, en attendant de remettre à mon chapeau la cocarde tricolore.

– Ton vieux désir utopique, hein, d’une monarchie constitutionnelle !

– Constitutionnelle ! s’insurgea Flora.

– Il arrive souvent que les utopies deviennent réalités, surtout quand elles sont nécessaires. Or, j’ai bien réfléchi : la monarchie constitutionnelle est le seul système qui convienne à la France et aux Français.

Pendant le repas, on évoqua la séquestration du roi Fernando VII. Depuis plusieurs années, une guerre civile diffuse régnait en Espagne. À ce jour, on comptait une quarantaine d’insurrections au Pays basque et en Castille, et les autorités avaient recensé plus de quatre cents groupes d’insurgés inorganisés, mais qu’une junte, réfugiée à Bayonne, tentait de fédérer. Dès 1820, le colonel Rafael del Riego y Nuñez avait soulevé l’armée à Cadix puis, devenu député aux Cortes, avait pris, en 1822, la tête du groupe des Exaltés qui, le 30 juin, s’étaient résolus à séquestrer le roi pour le contraindre à remettre en vigueur la Constitution libérale de 1812, abolie depuis 1816. Le souverain, sachant qu’il pouvait compter sur une forte réaction royaliste, capable de le débarrasser des libéraux, avait accepté un Conseil de régence, tout en sollicitant l’aide extérieure de la Sainte-Alliance. C’est pourquoi le congrès de Vérone avait confié à la France, malgré l’opposition de l’Angleterre, la responsabilité d’une intervention outre-Pyrénées.

Charlotte, que ces questions politiques ennuyaient, voulut savoir comment vivait la duchesse de Parme et si elle portait encore le deuil de son mari.

– Non, madame. Elle ne porte plus le deuil. D’ailleurs, l’a-t-elle jamais porté ! Elle a même refusé de recevoir, à Parme, le cœur de son époux.

L’empereur avait cependant demandé par testament qu’on le lui fît porter. Elle craignait, a-t-elle dit, que des « malveillants », c’est son propre terme, ne prennent prétexte de la présence de cette relique à Parme, pour y venir en pèlerinage bonapartiste ! Elle n’a pas accepté non plus que Marchand, le fidèle valet de l’empereur, lui apporte les dentelles et le bracelet de cheveux préparés à son intention par l’exilé. Quant à la chaîne de montre tressée avec les cheveux de Napoléon et destinée à son fils, elle n’a jamais été remise, que l’on sache, au petit duc de Reichstadt.

– Mais c’est étrange, ce comportement ! Ma sœur Rosine m’a raconté qu’à Parme la cour avait observé trois mois de deuil, dit Flora.

– Ce qui n’empêchait pas Marie-Louise d’aller au spectacle à Florence, en oubliant son voile de veuve à Parme. Et, quand le docteur Antonmarchi, qui fut le médecin de Napoléon à Sainte-Hélène, voulut lui remettre le moulage du visage de son mari, pris par le docteur Burton aussitôt après la mort, elle refusa de le recevoir. Elle ne voulut même pas conserver le masque mortuaire et le confia à son intendant, en exigeant qu’il ne fût jamais montré au duc de Reichstadt.

– Va-t-elle épouser Neipperg, dont elle a déjà eu deux enfants, maintenant qu’elle est veuve ? demanda Blaise.

– On disait à Vérone que le mariage serait bientôt discrètement célébré. Cela paraît nécessaire puisque, dès l’arrivée de la duchesse au congrès, on a vu qu’elle était enceinte pour la troisième fois. On murmurait même qu’elle risquait d’accoucher à Vérone[4], précisa Ribeyre.

– Quel manque de dignité ! conclut Flora, traduisant le sentiment unanime des invités du général Fontsalte.

Au dessert, vint le moment d’échanger les vœux de circonstance. Blaise porta un toast à l’an neuf, puis chaque convive exprima des souhaits de bonheur et de prospérité pour tous les autres. Invité à boire une coupe de champagne, l’adjudant Trévotte exprima avec sagesse le désir commun :

– Que les choses continuent d’aller ainsi qu’elles vont, dit-il en vidant son verre.

Au moment de se retirer, l'ex-M^me^ Métaz tint à informer elle-même l'ami de Blaise qu'elle avait repris son nom de jeune fille et se nommait désormais Charlotte Rudmeyer.

– Une autre façon de rajeunir, souffla Flora au général Ribeyre.

Quand les trois hommes se retrouvèrent seuls, autour d'un feu de bois, Titus présenta une bouteille d'eau-de-vie et Ribeyre offrit des cigares, rapportés de Vérone. Les deux généraux reprirent bientôt, avec Axel, leur conversation sur l'état de l'Europe. Le jeune homme, qui ne demandait qu'à s'instruire, posait parfois des questions.

– Les membres de la Sainte-Alliance ont quelques raisons de se faire du souci. L'année qui vient de s'écouler a vu, partout, une résurgence violente des rébellions qui menacent leurs trônes, constata Claude.

Le général Ribeyre, rompu par ses anciennes fonctions à l'énoncé de bilans, fit celui des menées révolutionnaires qui agitaient l'Europe depuis deux ans. Certains mouvements, provisoirement jugulés, cherchaient un nouveau souffle.

En Piémont, un grand espoir était né le 12 mars 1821, à Turin, quand Victor-Emmanuel avait abdiqué. Charles-Albert, prince de Carignan, avait accepté à la fois la régence et la Constitution des Cortes, modèle espagnol, établi à Madrid en 1812. Mais l'écrasement de la révolte napolitaine par les Autrichiens avait vite douché les enthousiasmes des Piémontais. En apprenant que le général autrichien Bubna approchait, à marches forcées, à la tête de ses troupes, les libéraux s'étaient désunis, incitant le prince de Carignan à abandonner le nouvel État à son sort et à le remettre à l'héritier, Charles-Félix.

– N'est-ce pas ce même général Bubna qui est entré à Lausanne, en 1813, pour tenter de rétablir « l'ancien et respectable ordre des choses » du régime bernois ? demanda Axel. J'avais douze ans, mais je me rappelle qu'en famille on ne parlait que des menaces que faisaient peser les Autrichiens sur l'indépendance du canton.

– C’est la spécialité du comte Bubna, que d’intervenir pour rétablir les régimes en perdition, mais les échecs piémontais et napolitains n’empêchent pas les carbonari de continuer à fomenter, ici ou là, des troubles, remarqua Blaise.

– Certes, mais depuis 1821 ils s’en prennent, plus souvent et sans grand risque, aux personnes plus qu’au régime. Ils ont assassiné, à Faenza, M^gr^ Montevecchi, qui prêchait contre la charbonnerie. À Forli, ils ont abattu des policiers et poignardé un espion prussien à Ravenne. Ce ne sont pas là des façons de combattants. Ce sont des manières de terroristes, dit Ribeyre, réagissant en soldat.

– Tu as raison. Le terrorisme est l’arme des lâches et entache de vilenie la cause que ces gens croient défendre, renchérit Blaise.

– Sans compter que, pour une maigre satisfaction de haine, ils déclenchent des représailles que les citoyens épris d’ordre approuvent et dont souffrent les vrais amis de la liberté. Ainsi, c’est sans doute l’assassinat de Montevecchi qui a déterminé le pape à menacer d’excommunication ceux qui continueront à adhérer à la charbonnerie. Le souverain pontife a écrit, dans son encyclique du 13 septembre 1821 : « Cette société, bien qu’elle prétende respecter profondément la religion catholique, la personne et la tradition de Jésus-Christ et exiger de ses adeptes la pratique de la charité et de toutes espèces de vertus, n’en doit pas moins être condamnée, parce que ses doctrines sont fausses et parce qu’elle porte ses adeptes à se dresser contre leur maître et à punir de mort ceux qui livrent leurs secrets », cita Ribeyre.

– D’après ce que nous savons, à Genève, cette condamnation par le pape a eu de graves répercussions pour la société secrète. Non seulement le recrutement devient plus difficile, mais un grand nombre de catholiques, qui, jusque-là, conciliaient religion et révolution, ont quitté la charbonnerie, fait amende honorable et, même, dénoncé leurs chefs, précisa Blaise.

– Et, en France, l’exécution des quatre sergents de La Rochelle et du général Berton a, d’une autre façon, porté un coup sérieux à la charbonnerie française, mieux organisée et plus combative que l’italienne, dit Ribeyre.

Comme Blaise ne paraissait pas au fait des détails, le général Ribeyre résuma les événements.

Dès 1820, s'était constituée, en France, une charbonnerie à laquelle avait adhéré, en 1821, le général La Fayette, franc-maçon, député de la Sarthe depuis 1817 et porte-parole, à la Chambre, de l'opposition libérale. Devenu, en peu de temps, chef de la Haute-Vente, instance suprême de l'organisation, l'ancien combattant de la guerre de l'Indépendance avait attiré, par son prestige, plusieurs députés libéraux, comme le banquier Jacques Laffitte, le manufacturier Jacques Kœchlin, Marc René de Voyer, marquis d'Argenson, et l'avocat Jacques-Antoine Manuel. Dans son château de La Grange, à Courpalay, La Fayette recevait toute la fine fleur intellectuelle de la charbonnerie française : le peintre Ary Scheffer, le philosophe Simon Jouffroy, le saint-simonien Armand Bazard, l'historien Augustin Thierry, l'économiste Pierre Leroux, et d'autres, qui ne rêvaient que renverser les Bourbons. Sollicités, les écrivains politiques Charles de Rémusat et Prosper Duvergier de Hauranne avaient cependant refusé d'entrer dans la société secrète.

– On compte, dit-on, à travers le pays, plus de quarante mille carbonari, surtout rassemblés dans la région parisienne, depuis que la Société des Chevaliers de la liberté est passée, avec armes et bagages, à la charbonnerie, précisa Ribeyre.

Le général évoqua ensuite l'insurrection ratée en Alsace, à cause des nombreuses arrestations opérées à Belfort par une police qui avait eu vent du complot, l'annulation des soulèvements prévus à Nantes, à Marseille, à Lyon où s'était tenue une importante réunion de la charbonnerie.

– De celle-là, on a beaucoup parlé au café Papon, dit Blaise. Mon ami Chaslin estimait que, pour faire oublier l'échec de Belfort, il fallait réussir à soulever Lyon. Les carbonari, toujours optimistes, disaient les régiments prêts à marcher avec eux en arborant le drapeau tricolore et la population préparée à la révolte, pour peu qu'un nombre suffisant d'anciens officiers d'Empire l'entraînât. Bref, il ne restait qu'à proclamer un gouvernement provisoire ! Heureusement que nos comploteurs n'ont pu se mettre d'accord, sinon l'affaire, mal préparée, eût mal tourné et la répression eût été cruelle, conclut Fontsalte entre deux bouffées de cigare.

– L’arrestation du général Berton[5], après le coup avorté de Saumur, dut leur inspirer prudence et modestie. Ce brave Jean-Baptiste, que nous avons tous deux connu quand nous servions sous Moreau, avait été désigné par la Haute-Vente de la charbonnerie pour marcher sur Saumur, où la garnison était censée l’attendre les bras ouverts. Quand il eut pris Thouars, il crut au succès, mais ses gens se débandèrent et il ne disposait plus que de vingt-cinq gaillards en arrivant aux portes de Saumur, le 22 février dernier. La ville, loin d’être accueillante, avait été mise en état de défense et Berton prit le large. Il alla se cacher à La Rochelle. Dénoncé par le sous-officier Woelfeld, arrêté devant Saumur, il fut pris par la police, avec deux amis fidèles, Saugé et le docteur Café. Ce dernier se donna la mort avant de comparaître devant la cour de Poitiers, qui envoya Berton et Saugé à la guillotine.

– Le cas de ces malheureux fit moins de bruit que l’affaire des quatre sergents, dit Blaise de Fontsalte.

– On peut même dire que cette affaire a éclipsé tous les autres complots et sonné le glas de la charbonnerie française.

– Qui étaient ces sergents, dont j’ai entendu parler à Genève ? interrogea Axel.

Ribeyre ne demandait qu’à satisfaire la curiosité de ce garçon, chez qui il retrouvait beaucoup de traits de Blaise jeune.

– Ils étaient quatre, du 45e de ligne, affiliés à la charbonnerie : le sergent-major Bories, les sergents Pommier, Raoux et Goubin, qui avaient projeté de faire participer leur régiment à l’affaire de Saumur en rejoignant l’expédition Berton. Bories ayant imprudemment fait des confidences à un officier en retraite, qu’il croyait antiroyaliste, fut dénoncé et arrêté avec ses trois compagnons. Un seul, dont je tairai le nom, passa aux aveux et livra certains chefs de la Vente centrale après avoir reconnu que tous travaillaient à la destruction de la monarchie. Au cours du procès, qui se déroula en septembre dernier, devant les assises de la Seine, l’avocat général Marchangy comptait bien que l’un des quatre livrerait le nom de La Fayette, mais tous se turent et furent condamnés à mort. La Fayette, qui avait déjà

échappé de justesse à la police lors de l'affaire de Belfort où il était attendu, offrit une forte somme pour faire évader les condamnés, mais la tentative échoua. Des personnalités, qui n'appartenaient pas toutes au parti libéral, sollicitèrent la grâce royale pour ces jeunes gens, mais Louis XVIII refusa toute clémence. Ils furent exécutés place de Grève, le 21 septembre, devant une foule considérable.

– On ne leur reprochait cependant que des intentions, des velléités, observa Axel.

– C'est exact. Ils n'avaient pas de sang sur les mains. Ils n'avaient même pas commis d'acte de rébellion armée. On peut donc juger la sentence très sévère. Cette rigueur de Louis XVIII et de son gouvernement se retourne d'ailleurs contre la monarchie, de plus en plus impopulaire. Solidaires dans la mort comme ils l'avaient été dans la conspiration, ces soldats égarés ont, en revanche, acquis toute la sympathie du peuple[6]. On parle d'eux en France comme de martyrs. Et l'on dit « les quatre sergents de La Rochelle », comme on dit « les quatre fils Aymon » ou « les trois Horaces », acheva Ribeyre.

En écoutant Ribeyre et Fontsalte évoquer, avec force détails, cette carte des révolutions, Axel se prit à penser, une fois de plus, qu'Adrienne courait, quelque part en Europe, le risque d'être arrêtée et condamnée par des juges au service de monarques ou de princes autocrates. Ne venait-on pas d'expulser de Genève le vieux Buonarroti, après que la Haute Diète eut adopté, sous la pression autrichienne, un « conclusum relatif à la presse et aux étrangers » que les cantons seraient contraints d'appliquer. Désormais, les autorités fédérales devraient expulser les étrangers nommément désignés comme comploteurs par les autorités de leur pays d'origine et réprimer ce que les membres de la Sainte-Alliance nommaient « les abus de la presse dans l'appréciation des affaires politiques des pays étrangers ». On demandait donc aux journalistes de s'abstenir de tout commentaire sur la vie politique des nations européennes ! C'était une forme de censure, dont les intellectuels contestaient le bien-fondé.

Ribeyre, voyant le jeune homme pensif, lui demanda s'il avait vu, à Lausanne, des professeurs et des étudiants allemands bannis des universités

germaniques à la suite des restrictions imposées par Metternich et si la population vaudoise les accueillait cordialement.

– Par ici, nous soutenons plus les Grecs que les autres proscrits ou réfugiés. Le massacre de la population de l'île de Chio par les Turcs indigne tous les gens civilisés. La sympathie des Genevois et des Vaudois pour ceux qui tentent de se débarrasser de leur oppresseur étranger se manifeste, maintenant, de façon concrète, dit Axel, qui venait d'envoyer sa souscription au comité philhellène de Vevey.

Depuis le 25 mars 1821, jour où l'archevêque de Patras, Germanos, avait lancé la proclamation qui devait déclencher l'insurrection en Morée, les Grecs, retrouvant le sentiment national, étaient entrés en conflit ouvert avec les Turcs. Après quelques victoires, les insurgés grecs avaient proclamé l'indépendance de la Grèce en janvier 1822. Mais les Turcs, s'étant ressaisis, avaient repris l'offensive et se livraient, depuis, à de terribles exactions. Quand ils ne passaient pas toute une population au fil de l'épée, comme à Chio, où plus de quinze mille hommes, femmes et enfants avaient péri, ils faisaient des prisonniers leurs esclaves, ce qui soulevait l'indignation des Occidentaux.

À Genève, des intellectuels, comme le recteur Jean-Jacques-Caton Chenevière, le jurisconsulte Bellot, l'écrivain Sismonde de Sismondi, le docteur Louis-Albert Gosse, le pasteur Munier et le professeur Martin Chantenoz, entretenaient un philhellénisme sentimental, l'Antiquité grecque étant perçue comme un héritage culturel inaliénable. On se montrait donc accueillant à ceux qui, fuyant la répression turque, avaient choisi la Suisse comme terre d'asile. C'est ainsi que les trois fils du prince de Moldavie, Michel Soutzo[7], étaient élèves du nouvel institut fondé par M. Rodolphe Töpffer, alors que leur sœur, Mina, vivait au foyer de Jean-Gabriel Eynard.

Dans le canton de Vaud, plus encore qu'ailleurs, les Grecs jouissaient d'une sympathie agissante, car tous les Vaudois se souvenaient qu'ils devaient le maintien de leur propre indépendance à Jean Capo d'Istria. Ce grand diplomate, fils d'un boucher de Corfou, avait en effet joué un rôle déterminant, avant et pendant le congrès de Vienne, au moment où les Alliés, victorieux, entendaient abolir, en Suisse, l'Acte de Médiation de

1803. Cet acte historique, par lequel Bonaparte avait reconnu l'indépendance du canton de Vaud et son agrégation à la Confédération helvétique, avait permis aux Vaudois de se soustraire au joug bernois.

Capo d'Istria, par ses interventions auprès du tsar Alexandre I^er^, qu'il servait depuis 1809, avait réussi à obtenir confirmation de l'indépendance du canton de Vaud menacé par une restauration rétrograde, qui eût permis aux Bernois de reprendre autorité sur leurs anciens sujets.

Or Capo d'Istria se battait maintenant pour sauvegarder l'indépendance de son pays, la Grèce. On devait donc, par simple reconnaissance, aider le peuple grec.

Dès le commencement de l'insurrection, des comités philhellènes, destinés à recueillir des fonds pour les insurgés, avaient été créés, à Zurich et à Genève. Depuis 1822, les comités vaudois sollicitaient aussi la charité publique en faveur des patriotes grecs. À Vevey, le docteur Guisan était chargé de collecter les dons.

Il s'agissait d'envoyer aux combattants des armes, des munitions et des approvisionnements. Ce qui n'allait pas sans difficulté, les expéditions d'armes étant hasardeuses, non seulement du fait de la surveillance maritime exercée par les Turcs, mais aussi parce que les insurgés grecs devaient confier ces transports à des pirates, contrebandiers, corsaires ou flibustiers, qui prélevaient, sans scrupule, une part des cargaisons. Comme, sur le terrain, la rébellion grecque était divisée en factions rivales, qui ne pensaient qu'à s'assurer une future suprématie politique, les envois ne parvenaient pas toujours à ceux à qui les Suisses les destinaient !

– Avec les Grecs, les choses sont toujours confuses et les insurgés manquent d'un bon commandement et de discipline. Ce sont des gens rompus aux coups de main, incapables d'une action coordonnée et de grande envergure, dit Ribeyre.

– N'ont-ils pas d'officiers expérimentés ? demanda Blaise.

– En mars de l'an dernier, le prince Mavrocordato[8], qui vivait à Pise, où se trouvaient lord Byron, le défunt Percy Shelley et d'autres Anglais dévoués à la cause grecque, s'est embarqué à Livourne pour la Grèce. Dès

son arrivée, l'Assemblée d'Épidaure l'a élu président du Conseil exécutif. J'ai vu, l'an dernier, au moment de son départ d'Italie, cet ancien ministre des Affaires étrangères de l'hospodar de Valachie. C'est un homme courageux et sensé. Mais il était temps qu'il s'arrachât aux délices pisanes ! ajouta Ribeyre.

– Lord Byron était à Pise ? demanda Axel, toujours attentif au sort de son poète préféré.

– Je te préviens, Claude, ne touche pas à Byron ! railla Blaise en riant.

– Parlez-moi de lui. L'avez-vous rencontré ? insista Axel.

Claude Ribeyre de Béran ne se fit pas prier plus longtemps et raconta qu'au cours d'un bref séjour à Pise, au printemps 1821, il avait été amené à prendre contact avec Mavrocordato à la demande du maréchal Horace Sébastiani, député libéral de la Corse. Cet ancien ambassadeur de Napoléon auprès de la Porte, de 1806 à 1808, s'intéressait à la rébellion grecque. Il pensait que son expérience ottomane pourrait lui permettre de jouer un rôle quand l'indépendance de la Grèce serait établie.

Au cours de son séjour, le général Ribeyre n'avait fait qu'apercevoir lord Byron qui, lui avait-on dit, n'aimait guère les Français, mais il dépeignit, pour le fils de son ami, le cercle anglo-pisan de ce temps-là.

– Le prince Alexandre Mavrocordato a été tout de suite adopté par le groupe de résidents anglais de Pise, rassemblés autour de lord Byron et de Percy Bysshe Shelley. Les deux poètes s'étaient, comme vous le savez, exilés en Italie : le premier à cause des relations incestueuses qu'il entretenait, disait-on, avec sa sœur, l'autre, de qui on assurait qu'il avait conduit sa femme légitime au suicide, parce que sa conduite et ses écrits étaient considérés comme dangereusement subversifs. Auprès de ces révolutionnaires romantiques, le prince grec trouva compréhension, amitié, concours. Âgé de trente ans, Mavrocordato n'a rien d'un apollon. Court sur jambes, ventru, à demi chauve, myope portant lunettes d'or, il ne manque, en revanche, ni de manières ni de compétence politique. On le considérait, dans les milieux philhellènes italiens, comme le chef des patriotes grecs réfugiés à l'étranger.

– Mais qui est-il et que faisait-il à Pise alors qu’on se battait en Grèce ? demanda Blaise.

– C’est un ancien aide de camp du général Ypsilanti, sorte de connétable valache. À Pise, il attendait les premiers signes du soulèvement populaire tant espéré pour retourner en Grèce et prendre la tête du mouvement. Ce qu’il fit seulement en mars dernier. Il faut reconnaître qu’il patientait confortablement dans un cercle intellectuel où l’on parlait sans arrêt d’une révolution qui chasserait les derniers monarques européens, de la libération de la Grèce, de la résistance à l’occupant autrichien de Venise, en buvant du thé ou du porto, en naviguant à la voile, en contant fleurette aux dames, en tirant au pistolet, en badant devant les couchers de soleil ou les clairs de lune. Les plus sceptiques quant à l’efficacité de cette résistance salonnière ont toujours reconnu au prince Mavrocordato le mérite, qui ne peut être accordé à tous les dirigeants grecs, d’être un homme intègre et d’excellente éducation.

– En somme, il a pris le repos du guerrier avant de faire la guerre ! persifla Blaise.

– Je dois dire que le libérateur en puissance plaisait particulièrement à Mary Shelley, épouse dolente et insatisfaite du poète, qui était alors amoureux d’une ravissante comtesse de dix-neuf ans, Emilia, enfermée dans un couvent. Cette aimable recluse attendait que ses parents, selon une coutume médiévale, lui trouvent un mari qu’elle ne pourrait refuser. Mavrocordato enseignait à Mary le grec ancien. En échange, celle-ci lui apprenait l’anglais. M. Shelley ne partageait pas l’engouement de sa femme pour le patriote grec, mais comme il prônait, m’a-t-on dit, une certaine liberté sexuelle, il voyait les entretiens de Mary et d’Alexandre comme une compensation admissible à ceux qu’il avait, au couvent, avec la belle Emilia ! Et, pour prouver sa reconnaissance à Mavrocordato, le poète offrit un jour au sigisbée de sa femme une bague ornée d’un précieux camée et un sceau, où l’on voyait une colombe voletant au-dessus de la devise : « Je suis le prophète des combats victorieux. »

– Tout cela est d’un romantisme achevé, dit Axel, très intéressé.

– Et d’une touchante modestie, ajouta Blaise, ironique.

– J’ai assisté, mi-mars, au départ de Mavrocordato, reprit Ribeyre. Toutes les dames du cercle britannique essuyaient des larmes et le poète Shelley lut et dédia au prince un drame en vers, *Hellas*, qui met en scène le Christ, Satan, le fantôme de Mahomet, un Juif et un chœur antique. J’aurais aimé prendre copie de cette œuvre, une des dernières, on le sait aujourd’hui, qu’écrivit Shelley avant de se noyer, mais on ne me l’a pas permis ! Quant à lord Byron, mon cher Axel, il m’a paru conserver, au cours de ces effusions et déclamations, une réserve très aristocratique ! Mais j’ai retenu, ce jour-là, un propos de Shelley que beaucoup d’hommes peuvent faire leur : « Nous sommes tous grecs. Nos lois, notre littérature, notre religion, nos arts ont leurs racines en Grèce. »

Axel applaudit cette formule, se leva et prit congé. Il tenait à rentrer avant la nuit à Vevey, la neige tombant sans discontinuer depuis plusieurs heures.

La neige avait fondu et les Vaudois oubliaient l’exceptionnelle rigueur de cet hiver 1822-1823 quand, au commencement du mois d’avril, Blaise de Fontsalte fit savoir à Axel Métaz qu’il souhaitait le voir. On venait de commencer les labours dans le vignoble. Axel, qui devait souvent remplacer Simon Blanchod, de plus en plus essoufflé quand il montait dans les parchets, dut rappeler son parrain au travail pour se rendre à Lausanne.

Dès son arrivée à Beauregard, tandis que Trévotte débouchait une bouteille de saint-saphorin, Axel connut la raison de cette convocation.

– Je voudrais savoir si vous m’autorisez à demander la main de votre mère, dit Fontsalte sans préambule.

Et il ajouta :

» Cela peut vous paraître bizarre, mais je tiens à votre consentement.

La perplexité apparente et silencieuse d’Axel fut interprétée par le général comme un embarras défavorable. Il n’en était rien et le jeune homme le rassura aussitôt :

– Je souhaite le bonheur de ma mère et le vôtre. Maintenant que tous les obstacles juridiques et moraux sont levés, puisque mon père… enfin, je veux dire l'ex-mari de ma mère, est remarié, rien ne s'oppose à cette union, que j'espérais voir s'accomplir. Ne parlons pas de consentement, parlons de grande et chaleureuse approbation, monsieur.

Blaise de Fontsalte quitta son fauteuil et, visiblement ému, vint prendre Axel aux épaules.

– Merci, Axel. Vous êtes un noble cœur et je suis fier d'avoir un tel fils. Mais j'aimerais que vous cessiez maintenant de me donner du monsieur ou du général. Appelez-moi Blaise, tout simplement, car je ne prétendrai jamais usurper ni le nom ni, dans votre cœur, la place de celui qui a fait de vous ce que vous êtes.

Ils levèrent et vidèrent leur verre, trompant ainsi, l'un et l'autre, l'émotion qui les assaillait.

– Il vous reste, Blaise, à obtenir le consentement de la principale intéressée. Mais peut-être l'avez-vous déjà ?

– Non, Axel. Je ne pouvais pas présenter ma demande avant de connaître votre sentiment. Comme cela se fait chez nous, je vais maintenant endosser mon meilleur uniforme, enfiler des gants beurre frais et me rendre rue de Bourg dès que Charl… votre mère sera rentrée d'Échallens, dit Blaise, joyeux.

– Venez donc dimanche à Vevey, avec maman, m'apporter la réponse. Je demanderai à Pernette de cuire l'agneau pascal. Ce sera une façon de marquer vos fiançailles.

Tandis que le marquis de Fontsalte annonçait ses intentions et recevait l'approbation d'Axel, Charlotte était en visite chez sa mère.

En apprenant le mariage américain de celui qu'elle continuait à considérer comme son gendre, puisqu'elle niait toute validité canonique au divorce, M^{me} Rudmeyer – qui allait sur ses soixante-dix ans, souffrait de rhumatismes et d'asthme – avait fulminé contre les hommes qui ne peuvent se passer de femme dans leur lit. Du jour au lendemain, transposant sa

rancœur de sa fille pécheresse à ce gendre deux fois perdu, elle avait appelé Charlotte près d'elle, se repentant de l'avoir si maltraitée depuis trois ans.

– Ma pauvre petite, bien que ta faute demeure, tu avais peut-être quelques excuses à tromper ton mari. Ces circonstances atténuantes, que je t'ai longtemps refusées, maintenant, je te les accorde. Guillaume n'est pas l'homme que je croyais. Je fais taire mes amis catholiques quand ils crient : « Protestants sacripants. » Eh bien, ils ont raison ! s'indigna Geneviève Rudmeyer, la première fois qu'elle revit sa fille.

Plus tard, au cours d'une autre conversation, elle alla jusqu'à la plaindre.

– Tu ne peux même pas faire comme Guillaume et te marier une seconde fois, puisque le sacrement de mariage est interdit à une femme divorcée jusqu'à la mort de l'ex-époux !

– Je ne peux tout de même pas tuer Guillaume ! répliqua Charlotte en riant.

– Les réformés ont organisé leur religion de manière à faire croire que le Seigneur accepte toutes les copulations, sans tenir compte du sacré ! Que veux-tu, ma pauvre petite, cette privation de mari, dont j'espère qu'elle ne te pèse pas, c'est le moyen d'expier ta faute, dit la vieille dame, d'un ton sévère.

Et, comme Charlotte soupirait, la bigote ajouta :

» Marie-Blanche, que tu connais, et qui a divorcé parce que son ivrogne de mari la battait et troussait tous les jupons à sa portée, a choisi, maintenant que ses enfants sont établis, d'entrer chez les carmélites d'Annecy. Je n'ai pas de conseils à te donner, mais, quand je ne serai plus de ce monde, tu pourras faire de même. Ce sera pour toi la meilleure façon de regagner l'estime de Dieu, s'il veut bien te l'accorder !

Charlotte sourit et ne prit pas d'engagement avant de regagner Lausanne.

Rien, en ce printemps, ne pouvait réjouir autant Axel Métaz que la décision de Blaise de Fontsalte. Sa mère allait, enfin, connaître l'aboutissement d'une passion amoureuse qui lui avait valu, jusque-là, plus

d’humiliations que de bonheur. Elle mènerait, sous un nouveau nom, et avec un titre de marquise, ce qui ne pourrait manquer de plaire à une femme aux goûts aristocratiques, une existence tranquille et une vie sociale et mondaine sans aléas.

C’était compter sans les scrupules religieux de Charlotte, stimulés par les récentes considérations de la veuve Rudmeyer. Trois jours après l’entrevue de Lausanne, Axel reçut un billet de Fontsalte, dont la lecture le laissa d’abord pantois, puis affligé.

« Cher Axel,

» Ma demande n’a pas été agréée par votre mère.

» Je comprends les raisons qui la conduisent à refuser l’union que je lui ai proposée ; elles sont pour moi désolantes mais respectables. Notre mariage ne pourrait pas, en effet, être béni par un prêtre, puisque l’Église catholique refuse les sacrements aux divorcés et considère qu’un mariage ne peut être rompu que par la mort d’un des conjoints. Au regard de l’Église catholique, votre mère est donc toujours l’épouse de M. Métaz. Nous pourrions, certes, aller nous marier en France, où les curés ne font plus fonction d’officiers d’état civil, comme ici, mais votre mère ne saurait se satisfaire d’un mariage purement administratif qui, dans son esprit, équivaut seulement à officialiser le concubinage. La situation est donc sans issue et je me prends à regretter que votre mère n’appartienne pas, comme vous, à l’Église protestante, où l’on fait preuve de plus d’humanité envers les fidèles. Vous pouvez imaginer, cher Axel, ma déconvenue. Elle ne modifie en rien les sentiments et les attentions que je porte à Charlotte ni la forte affection que j’ai pour le fils que vous m’êtes, n’en déplaise, cette fois, à l’administration et à toutes les Églises réunies. Je me rends dans mes terres de Fontsalte – où je compte bien vous accueillir un jour – pour éviter des tracas administratifs. L’exploitation des sources devant bientôt être soumise à une autorisation du ministre de l’Intérieur, la Société royale de médecine exige une analyse physico-chimique des eaux minérales naturelles. Je dois donc me mettre en règle, car le gouvernement prépare, dit-on, une ordonnance[9] qui rendra obligatoire le contrôle des sources. Croyez à la force intacte de mes sentiments pour votre mère et pour vous. Blaise. »

– La peste soit des papistes ! se surprit à crier Axel.

Ainsi, par respect d'un règlement ecclésiastique sans aucun fondement divin, Charlotte se privait d'un bonheur qu'il considérait mérité depuis que Guillaume avait convolé en Amérique.

Après avoir lu et relu la lettre de Blaise, Axel se rendit à Lausanne pour voir sa mère. Il tenta vainement de la faire revenir sur sa décision, allant jusqu'à lui proposer d'abjurer la religion catholique pour adhérer au protestantisme.

– Notre pasteur est un homme bon et d'une grande intelligence. Il comprendrait vos raisons, insista Axel.

– Ce serait une conversion de circonstance, de commodité, qui n'aurait rien de sincère. Et puis je ne veux pas anéantir ma pauvre maman, avec qui je viens de me réconcilier. Tu imagines : voir sa fille unique épouse adultère, puis divorcée et, enfin, protestante ! Ça la tuerait aussi sûrement qu'un coup de fusil, dit Charlotte, brisée.

Axel se contenta de hausser les épaules, insolence gratuite.

– Tu n'as jamais eu le sens religieux, Axel, je l'ai toujours pensé. Quand ton père t'emmenait à l'église, on voyait assez que ton attitude n'était qu'obéissance. Tu ne ressens pas le besoin d'entendre et de suivre la parole de Dieu. Tu ne peux donc comprendre combien je suis malheureuse, aujourd'hui, de ne pouvoir mettre mon cœur en accord avec ma foi !

– Il semble que vous y réussissiez, autrefois. Votre religion condamne l'adultère, non ? Et n'en suis-je pas le fruit ? dit Axel avec humeur.

– Ce fut un péché capital, certes, mais pas un sacrilège ! Tes mots me blessent, mon enfant, murmura Charlotte au bord des larmes.

– Je ne puis comprendre une religion qui prive des sacrements une femme légalement divorcée et pas une épouse adultère. Une confession et trois *Ave Maria* suffisent à absoudre une infidèle ! insista le jeune homme.

Voyant que sa mère pleurait, il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement.

– Pardonnez-moi de vous avoir parlé ainsi, mais je voudrais tant que vous fussiez heureuse avec Blaise, dont l'amour pour vous est sincère et profond. Avez-vous songé à l'humiliation que vous infligez à cet homme ?

– Axel, j'ai passé ma vie à l'attendre ! soupira Charlotte. Crois-tu que je ne souffre pas de l'impossibilité où je suis de l'épouser devant Dieu ?

– Ne confondez pas Dieu et les prêtres papistes, lança durement Axel.

– Je ne fais pas de confusion, Axel. Peut-être ignores-tu que saint Paul a écrit, dans sa première épître aux Corinthiens : « Une femme mariée est liée à son mari aussi longtemps qu'il vit. »

– Je connais mal saint Paul épistolier, mais je sais que le mariage n'est devenu un sacrement qu'à partir du pape Grégoire le Grand. Or, des sacrements, il n'en est que deux, institués par le Christ : le baptême et la cène. Les autres sont fabrications de l'Église catholique romaine. Vos prêtres ne peuvent donc vous priver d'un sacrement qui n'est point établi par les Écritures ! Si je me rappelle bien, Calvin – que vous n'aimez guère – dit, dans son *Institution*, que les papistes « en faisant du mariage un sacrement n'ont fait autre chose que chercher une cachette de toutes abominations[10] », car, ce faisant, ils mêlent le Saint-Esprit à un acte charnel, qu'ils interdisent par ailleurs à leurs ministres !

– Pour nous, catholiques, le mariage reste indissoluble, hélas ! répéta Charlotte, espérant clore la discussion.

Mais Axel n'avait pas dit son dernier mot.

– Seulement depuis le concile de Nicée et l'*Admonitio generalis* de Charlemagne[11], qui dispose : « que la femme, renvoyée par son mari, ne prenne du vivant de celui-ci un autre homme, ni l'homme, dont la première femme est en vie, ne prenne une autre femme ». Le mari qui vous a renvoyée ne s'est pas privé de convoler avec une jeune Américaine. Maman, rendez-lui la pareille ! conclut Axel.

Charlotte demeura pensive un instant, puis livra ce qu'elle croyait être une ultime justification à son refus d'épouser Fontsalte.

– Comment pourrais-je porter le nom de celui qui t'a donné la vie alors que tu continuerais à t'appeler Métaz ? Oublies-tu qu'il y a maintenant en Amérique une nouvelle M^{me} Guillaume Métaz ?

Au lieu de troubler Axel, comme sa mère l'escomptait, cela le fit sourire.

– Ce sont là des considérations d'état civil qui m'importent peu. Seul compte votre bonheur, dit-il.

– Le bonheur peut-il exister pour moi ? fit-elle en levant les yeux au ciel.

À bout d'arguments, Axel, faisant la part de la tendance de sa mère à se complaire dans les tourments romantiques et les conflits cornéliens, se résigna au silence. Il misait sur le temps.

Charlotte, tendrement appuyée sur le bras de son fils, pour bien marquer sans doute qu'elle ne lui tenait pas rigueur de ses propos, l'accompagna jusqu'à la porte. C'est alors qu'Axel aperçut, sur un guéridon, une paire de gants couleur crème. Charlotte les vit aussi.

– Ce sont les gants de Blaise. Dans son pays du Forez, on ne peut présenter sa demande en mariage qu'en grande tenue et ganté. Il les aura oubliés en partant, dit-elle d'un ton chagrin.

– Conservez-les, maman, peut-être serviront-ils un jour !

Les semaines qui suivirent furent, malgré un printemps radieux, des plus mélancoliques, aussi bien pour Charlotte que pour son fils. Quelques jours après le refus de sa maîtresse, Blaise avait quitté Lausanne pour Fontsalte.

Le drame de conscience de Charlotte Rudmeyer prit soudain une autre tonalité pour Axel quand il sut, par les journaux, qu'une armée française, sous commandement du duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois, avait passé la Bidassoa le 7 avril et marchait sur Madrid. Forte, disait-on, de cent mille hommes, qualifiés pour la circonstance de « fils de Saint Louis », cette expédition ne rencontrait, jusque-là, que peu de résistance de la part de quelques groupes de révolutionnaires, Espagnols, Français et Italiens, opposés au retour du despote Fernando VII.

On trouvait, à la tête des troupes royalistes, plusieurs officiers généraux de l'Empire, dont Napoléon avait fait la carrière, comme Molitor[12], Oudinot[13] et Guilleminot[14]. Se souvenant de la conversation à laquelle il avait pris part, quatre mois plus tôt, entre Blaise de Fontsalte et son ami Claude Ribeyre de Béran, Axel se demanda quelle devait être l'attitude des deux généraux devant ce conflit, prévu depuis le congrès de Vérone. Ribeyre, qui admirait Chateaubriand, s'en mêlerait-il, bien que le duc d'Angoulême, neveu de Louis XVIII, eût organisé, en 1814, la seule résistance sérieuse aux bonapartistes lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe ? Quant à Fontsalte, dont Charlotte était sans nouvelles, ne trouverait-il pas matière à distraire sa déception par un intermède guerrier ?

M. de Chateaubriand, devenu ministre des Affaires étrangères en janvier, avait prononcé, le 25 du même mois, un discours patriotique devant la Chambre, pour justifier l'intervention française outre-Pyrénées. Axel avait lu des extraits de cette déclaration dans la *Gazette*. L'auteur de *René* avait affirmé : « Si la guerre avec l'Espagne a, comme toutes les guerres, ses inconvénients et ses périls, elle aura pour nous un immense avantage : elle nous aura créé une armée. […]. Il manquait peut-être encore quelque chose à la réconciliation complète des Français ; elle s'achèvera sous la tente. Les compagnons d'armes sont bientôt amis. […]. Le roi, avec une généreuse confiance, a remis la garde du drapeau blanc à des capitaines qui ont fait triompher d'autres couleurs ; ils lui réapprendront le chemin de la victoire ; il n'avait jamais oublié celui de l'honneur[15]. »

La réponse à ses interrogations, le jeune homme la reçut, quelques jours plus tard, par Fontsalte. Dans une lettre datée de Marseille, le général annonçait qu'il s'embarquait, non pour l'Espagne, mais pour la Grèce ! L'Angleterre avait en effet délégué à Athènes, en Morée et dans les îles Ioniennes des officiers capables d'encadrer les patriotes en lutte contre les Turcs, le colonel Napier et le colonel Stanhope notamment, et des pasteurs qui devaient être des agents politiques. Le comité français de soutien aux insurgés grecs, inquiet, avait donc décidé d'envoyer des observateurs et des conseillers français. Le prince Mavrocordato, que connaissait Ribeyre de Béran, subissait l'influence britannique qu'il convenait de contrer.

Contrairement à ce qu'avait imaginé Axel, Claude Ribeyre de Béran était resté aussi insensible que son ami Fontsalte aux envolées lyriques de M. de Chateaubriand et aux propositions des généraux recruteurs qui, couvée de l'aigle impériale, engageaient sans vergogne leur gloire passée sous la fleur de lys.

« Mon cher garçon, écrivait Blaise, nous embarquons la semaine prochaine, le général Ribeyre et moi, pour Metaxta, à bord d'un navire qui emporte aux patriotes grecs de quoi venger les martyrs de Chio. Votre compatriote suisse, Jean-Gabriel Eynard, est l'âme de l'assistance aux Grecs. Il se dépense sans compter, à Londres, à Paris, auprès de Louis I^er^ de Bavière et des grands financiers, ses amis, pour obtenir de l'aide. Tandis que Ribeyre ira proposer ses services à Mavrocordato, qui boude à Hydra, j'irai proposer les miens à Théodore Colocotronis, un redoutable chef klephte – le mot signifie brigand – qui, en Morée, se bat vaillamment. Nous aurons aussi, l'un ou l'autre, à nous assurer de la fidélité d'Odysseus, un général grec qui, après avoir défendu courageusement les Thermopyles contre les Turcs, comme autrefois Léonidas contre les Perses, serait, par lassitude ou vénalité, prêt à passer à l'ennemi[16] ! Car cette guerre, sans front véritable, est affaire de factions rivales que soude la volonté de se débarrasser de l'occupant. J'écris, par ce même courrier, à votre mère, pour lui dire mon attachement fidèle et lui rappeler qu'elle pourra, tant que je vivrai, accepter ce qu'elle a refusé il y a quelque temps. » Le général assurait son fils de son affection et promettait de donner de ses nouvelles « quand le courrier pourra être acheminé suivant la bonne volonté des Grecs, des Turcs, des Anglais et des pirates, à qui la guerre en cours fournit, sur mer comme sur terre, de belles occasions de rapines ».

Le courrier du même jour apportait à Axel une invitation protocolaire de son banquier genevois, M. Laviron, à assister, avec sa mère, le 28 mai, au Port-Noir, à l'inauguration du bateau à vapeur *Guillaume-Tell*, propriété de M. Church. Ainsi, Guillaume Métaz avait prévu juste en assurant son fils qu'un jour des *steamers* sillonneraient le lac.

Axel se précipita à Lausanne pour voir Charlotte et connaître sa réaction à l'annonce du départ de Blaise de Fontsalte pour la Grèce. Il la trouva mélancolique, presque douloureuse.

– Je vais recommencer à attendre des messages de Blaise, comme je l'ai fait pendant tant d'années, quand il guerroyait à travers l'Europe, soupira-t-elle.

– Maintenant, tu n'auras plus besoin de moi pour cacher tes lettres, dit Flora, présente comme souvent.

– J'ose espérer qu'il n'ira pas, à cause de la déception que j'ai pu lui causer, s'exposer à la mort, reprit Charlotte en se mordant les lèvres.

Axel la rassura. Le général Fontsalte n'avait, semblait-il, pas perdu tout espoir de voir la divorcée revenir sur sa décision.

– Et puis, si vous voulez le mieux protéger contre lui-même, c'est en votre pouvoir, ajouta le garçon d'un ton sibyllin.

– Comment ça, mon Dieu ?

– Eh bien ! écrivez-lui qu'il pourra présenter à nouveau sa demande, dès son retour, et qu'elle sera, cette fois, agréée sans restriction, dit finement Axel, avec un clin d'œil à Flora.

Quand Charlotte objecta qu'elle ignorait l'adresse du général, laquelle devait souvent changer, et qu'il était bien improbable qu'un courrier expédié de Vevey lui parvînt jamais, Axel comprit que la partie était à demi gagnée.

– Écrivez seulement, si vous en avez envie. Je me chargerai alors de trouver un moyen de faire parvenir votre lettre à son destinataire, dit Axel.

Comme Flora allait renchérir, son filleul lui fit signe de se taire et dévia la conversation sur l'accueil que la Suisse venait de réserver aux Grecs, rescapés des massacres de Moldavie et de Valachie. Réfugiés un temps dans le nord de l'Europe, ces derniers traversaient maintenant la Confédération pour aller s'embarquer à Marseille et à Livourne, afin de reprendre le combat contre les Turcs. À ces patriotes s'étaient joints de nombreux militaires allemands, encadrés par des officiers, décidés à soutenir la cause grecque les armes à la main. Zurich, Berne et Lausanne se distinguaient par la générosité des dons, et le comité de Genève venait de lancer un appel, afin que la cité de Calvin ne fût pas en reste. Les sollicitations formulées

par les pasteurs Gerlach et Lütscher, M. Paschoud et M. Bridel avaient été entendues et cent cinquante-huit Grecs obtenaient provisoirement asile et subsistance dans des familles genevoises.

Avant de regagner Vevey, où il s'attendait à trouver les bacounis inquiets à l'annonce du lancement d'un grand bateau à vapeur, il convainquit sa mère, toujours réticente à cause de sa position de femme divorcée, quand il s'agissait de mondanités, de l'accompagner à Genève pour le lancement du *Guillaume-Tell*.

– Je vais demander à M. Laviron de nous retenir des places à bord. Ainsi, nous reviendrons à Lausanne par le lac, conclut le jeune homme.

Afin de distraire Charlotte de ses pensées moroses – elle cherchait, chaque jour, dans la *Gazette de Lausanne*, des nouvelles de la guerre gréco-turque qui ne s'y trouvaient pas – il décida de gagner Genève, où il avait à faire, dès le 25 mai. Ils descendirent à l'hôtel de l'Écu où le Vaudois prenait habituellement ses quartiers. Lorsqu'il annonça à M. Laviron, lors d'une visite professionnelle pour examen de comptes, la présence de sa mère, le banquier le pria, avec elle, au thé de M^me^ Laviron-Cottier.

C'est ainsi que Charlotte Rudmeyer et Axel Métaz pénétrèrent pour la première fois dans le bel hôtel de la rue des Granges, propriété des Cottier depuis trois générations. La rue des Granges, percée en 1717 au-dessus de la Treille, après démolition de très anciennes écuries, était devenue, en peu d'années, la courte artère résidentielle des patriciens genevois, enrichis par ce qu'on nommait alors le haut négoce et la banque. Ils y avaient construit, au cours de la première moitié du xviii^e^ siècle, de beaux hôtels particuliers à la française, en respectant les règles édictées par un gouvernement soucieux d'harmonie architecturale. Orientées vers le midi, abritées de la bise noire par la vieille ville, ces belles demeures, à la cour strictement close du côté de la rue des Granges, dressaient leur façade à fronton triangulaire ou bombé en surplomb de la Treille. De leurs fenêtres, balcons et terrasses-jardins le regard portait, au-delà des remparts, de la promenade des Bastions et de la plaine de Plainpalais, jusqu'aux montagnes de Savoie.

Le haut porche vert sombre, à double battant, surmonté d'un fronton à cartouche daté de 1720, parut à Charlotte austère et intimidant. Le lourd

heurtoir de bronze, pendu à la gueule de lion, ne servait plus que d'ornement, un anneau de cuivre commandant, par un invisible système de bielles et de poulies, une cloche placée dans le hall de la maison. Pour accéder à celle-ci, quand un valet à favoris blancs eut entrouvert un battant de la porte cochère, Axel et sa mère durent traverser une cour pavée où s'ouvraient, à gauche, les écuries, à droite, les communs. La façade de l'hôtel, de deux étages sur rez-de-chaussée, se révéla d'une extrême sobriété de lignes. Elle tirait toute son élégance de ses proportions, de l'équilibre des ouvertures, des mascarons qui surmontaient les fenêtres et d'un joli perron galbé, à double révolution, pourvu d'une rampe de fer forgé, dont la balustrade, agrémentée de motifs de cuivre, portait, entre torsades, les lettres L et C entrelacées. À peine avaient-ils franchi le seuil que M^me^ Laviron s'avança au-devant de ses invités. Axel la trouva belle femme, plantureuse, aux traits lourds mais réguliers, le chef surmonté d'un impressionnant chignon, construit avec des nattes savamment tressées.

M^me^ Pierre-Antoine Laviron, née Anaïs Cottier, conduisit les visiteurs dans un immense salon blanc aux lambris crème, au parquet de chêne à bâtons rompus, dissimulé çà et là par des tapis. La corniche et les chambranles décorés de frises dorées, une cheminée de marbre blanc, surmontée d'une grande glace flanquée d'angelots fessus, un précieux mobilier, des tableaux de facture italienne, des porcelaines de Saxe et un énorme bouquet de roses, posé sur une console, conféraient à cette pièce une ambiance raffinée et accueillante. M^me^ Laviron invita Axel à prendre place dans une bergère et Charlotte à s'installer près d'elle, sur un sofa.

La conversation vint naturellement sur les bateaux à vapeur.

– Pour tout l'or du monde, je ne monterai jamais sur un tel bateau. Un Américain a dit à mon mari qu'il arrive que les chaudières explosent et que les passagers qui échappent au feu périssent par noyade ! prévint M^me^ Laviron.

– Cependant, le *Clermont*, qui navigue sur le fleuve Hudson depuis 1807, donne toute satisfaction aux New-Yorkais, observa Axel.

– Vous êtes pour les machines à vapeur, comme mon mari. Il dit qu'elles vont multiplier par cent la force musculaire des hommes et qu'un jour

viendra où la machine remplacera l'ouvrier. Je vous demande !

La conversation fut interrompue par l'entrée soudaine d'une jeune fille brune, en robe d'après-midi bleu pastel, sans volant ni ceinture, mais assez moulante pour valoriser la finesse de la taille et les rondeurs du buste. Elle lança, sans façon, son chapeau de paille de riz sur un siège et parut surprise de trouver des inconnus dans le salon.

– Ma fille, Juliane, dit M^{me} Laviron en prenant la main de la demoiselle, dont le visage rosi par la marche parut à Axel fin et expressif.

Puis d'une voix fondante, avec un regard caressant :

» D'où viens-tu ainsi, tout essoufflée ?

– De ma leçon de piano, maman, et j'ai gravi la rue de la Cité un peu vite. Voilà tout.

Charlotte et son fils comprirent aussitôt que M^{me} Laviron portait à sa fille une tendresse mêlée d'admiration et que M^{lle} Laviron appartenait à cette nouvelle génération de jeunes filles, capables d'entretenir une complicité de femmes avec leur mère, de parler de leurs goûts en matière d'art et de littérature, d'aller parfois au concert avec des amies sûres, de sortir sans chaperon l'après-midi dans les rues de la ville, de se faire dispenser de certaines obligations mondaines ennuyeuses. D'ailleurs, Juliane démontra aussitôt une indépendance teintée d'autorité, en s'asseyant près d'Axel, après avoir réclamé le thé, sous prétexte qu'elle mourait de faim et de soif !

Tandis que les mères comparaient la vie de Genève à celle de Lausanne, Juliane ne cessa de poser des questions à Axel, sur ses études et ses voyages, car M. Laviron avait confié à sa fille que le fils Métaz, juriste diplômé, connaissait l'Angleterre et Venise.

Tout en répondant de bonne grâce, Axel observait Juliane. Elle donnait l'impression d'un être neuf et sain. Avec l'aisance que confère une bonne éducation, elle servit le thé, trancha adroitement le cake aux fruits, passa les assiettes et, sans répandre une seule miette de gâteau sur sa robe, se débarrassa rapidement du goûter, pour reprendre la conversation.

– Papa dit que vous avez les meilleures barques du lac. Elles sont si belles, quand elles prennent le vent dans leurs voiles latines en ciseaux ! J'ai demandé à mon frère, Anicet – qui est artiste peintre, peut-être ne le savez-vous pas –, de peindre, pour moi, une de ces grandes barques qui apportent les pierres de Meillerie. Mais, bernique ! Il ne peint que des tableaux où l'on ne reconnaît rien ! Agréables, mais étranges, avec des volcans, des torrents, des orages. Ils sont si étranges que papa ne veut pas les montrer à ses amis ! Et pourtant, je suis certaine qu'Anicet est un artiste, acheva Juliane, péremptoire.

– Si le cœur vous en dit, et si vos parents vous y autorisent, je puis, un jour, vous faire monter à bord d'une de mes barques, pour une sortie sur le lac, proposa Axel.

– Oh ! oui ! Ça me plairait beaucoup ! lança la jeune fille, très animée.

Sans en avoir l'air, M^me^ Laviron suivait, tout en bavardant avec son invitée, la conversation des jeunes gens. Elle intervint, s'efforçant à la sévérité :

– Qu'est-ce que j'entends, Juliane ? Tu veux aller sur le lac dans une de ces grandes barques, mais, mon enfant, c'est dangereux et M. Métaz ne te propose ça que par courtoisie. Il compte bien que tu ne t'y décideras jamais. Ce n'est pas la place d'une jeune fille. On dit les bateliers si grossiers ! N'est-ce pas, madame ? acheva Anaïs Laviron, se tournant vers Charlotte, en quête d'une approbation.

Charlotte pouvait difficilement se dérober. Elle se contenta de dire qu'il lui était souvent arrivé de naviguer sur la barque familiale.

– Mais, naturellement, il faut qu'il fasse très beau temps, que le vent ne soit pas violent et qu'on ait un bon équipage, dit-elle en fixant son fils.

Axel sentit que la jeune fille le regardait aussi d'un œil mi-moqueur mi-interrogateur. Il choisit de sourire et Juliane, qui avait compris l'embarras des visiteurs devant la sortie de sa mère, lui rendit son sourire. Ce fut le commencement d'une complicité qui allait se développer quarante-huit heures plus tard, lors de l'inauguration du *Guillaume-Tell*, quand Axel et sa mère retrouvèrent les Laviron-Cottier et leur fille au Port-Noir.

Le 28 mai 1823 reste, pour les Genevois, une date historique. Ce jour-là, aux premières heures de la matinée, une foule dense se pressait, pour voir le premier bateau à vapeur qui eût jamais flotté sur le Léman. Obligé, par son tirant d'eau, de rester à quelque distance de la rive, il parut à Axel plus petit qu'il ne l'avait imaginé. De ligne élégante avec, plantée en son milieu, tel un mât tenu par des haubans, une cheminée noire, annelée de cuivre, haute et fine, qui crachait des volutes de fumée grise, il présentait une silhouette inattendue. Sur les flancs, deux roues à aubes, à demi cachées par un coffrage reproduisant le décor du bordage, éveillaient la curiosité. Elles remplaçaient voiles et avirons. À la proue, une minuscule couleuvrine à tête de dragon, placée au-dessus de la figure, un buste de Neptune sculpté dans le bois, intriguait tout le monde. Il ne s'agissait pas d'une arme pointée contre d'éventuels pirates, comme le suggéra Axel par plaisanterie. Ce canon faisait office d'avertisseur. Une demi-heure avant le départ du bateau, il tirait un coup à blanc, qui n'effrayait que les mouettes ! À la poupe flottait un grand pavillon, aux armes de Genève.

Tandis que la fanfare, convoquée par le propriétaire, M. Church, jouait des marches et des pas redoublés, Axel apprit toutes les caractéristiques du *Guillaume-Tell* par un exposé de M. François Mathieu[17], l'ingénieur, bourgeois de Genève et de Duillier, qui avait dirigé, au chantier des Eaux-Vives, la construction du navire.

La coque de bois, longue de vingt-trois mètres et large de quatre mètres soixante, avait été conçue et exécutée à Bordeaux, par M. Mauriac père. Les machines à vapeur comprimée, fabriquées, elles, en Angleterre, par Watt et Boulton, comme les roues à aubes, développaient une puissance de douze chevaux et pesaient deux tonnes et demie. Elles pouvaient propulser le bateau à la vitesse constante de treize kilomètres à l'heure. L'ingénieur se lança, à l'intention de son auditoire d'invités, dans une description technique de la machinerie où il fut question de pistons, de condenseur, de pompe d'alimentation, de frottements des coussinets, à laquelle ni le banquier ni Axel ne comprirent grand-chose, mais d'où il ressortit que les douze chevaux de cylindrée fournissaient au bateau une force équivalente à celle d'une quinzaine de chevaux ! Sous le pont du *Guillaume-Tell* étaient

aménagés trois salons, agréablement décorés, éclairés par d'étroites fenêtres, meublés de sièges confortables et de petites tables. Un restaurateur genevois, concessionnaire, y servirait aux passagers des repas à prix fixes.

– Ainsi, intervint M. Laviron, on peut dîner en naviguant et en voyant se dérouler les merveilleux paysages de notre côte. C'est là une belle invention.

Les gens qui ne souhaitaient pas s'enfermer et préféraient voyager sur le pont, largement pourvu de bancs, étaient abrités du soleil ou de la pluie par une grande tente.

– La seule toile de ce bateau sans voile, remarqua en riant Juliane Laviron.

Toujours pratique, le banquier s'enquit des trajets et des tarifs. On annonçait pour chaque semaine, du mardi au samedi, d'avril à octobre, une course quotidienne de Genève à Ouchy et retour, en longeant la côte suisse. Les dimanches et lundis, le bateau ferait le tour complet du lac. En semaine, entre Genève et Ouchy, des escales étaient prévues à Coppet, Nyon, Rolle et Morges. Le *Guillaume-Tell* parcourrait ces cinquante-huit kilomètres en six heures, sa vitesse, dite commerciale, étant de dix kilomètres à l'heure. C'était le temps mis par la diligence postale pour accomplir le même trajet. Sans arrêts intermédiaires, le vapeur eût pu relier Genève à Ouchy en quatre heures. Mais chaque escale prenait du temps, car le bateau ne pouvait aborder le rivage, ce qui nécessitait un radelage[18] des passagers et des marchandises à bord d'embarcations à rames, ou manœuvrées à l'étire[19].

Quant aux tarifs, qu'on venait de publier, ils variaient suivant que le passager choisissait de s'installer aux meilleures places, dites premières, à l'arrière du bateau, ou à l'avant, dans les deuxièmes. Le billet de première, de Genève à Ouchy, coûtait 40 batz ou 6 francs de France, tarif identique à celui de la *Régie des Postes du canton de Vaud* pour le transport par diligence de Lausanne à Genève. Le billet de deuxième valait 24 batz ou 3 francs 70 centimes de France.

– C'est un peu cher, remarqua M^me^ Laviron, quand son mari eut détaillé pour elle le tarif imprimé qu'on remettait aux invités.

– Oui et non. Car il faut savoir que la construction du bateau a coûté à M. Church cent six mille francs de France, près de huit cent mille batz ! Il faut amortir cela, payer le combustible et l'équipage.

Quand les roues à aubes du *Guillaume-Tell* commencèrent à gifler l'eau du lac, dans un bruit de moulin, et que le bateau se mit en route pour une démonstration, un murmure d'admiration, où se mêlait un peu d'incrédulité, parcourut l'assistance. Des gens poussaient des cris, d'autres, comme Juliane et son père, applaudissaient, d'autres encore, les plus nombreux, se taisaient, médusés. Une vieille femme catholique se signa, en proclamant que seul le démon pouvait faire aller cette machine, qui crachait une fumée d'enfer. Des bateliers, croyant pouvoir faire la démonstration que la vapeur ne valait pas le muscle, se mirent à tirer sur les avirons avec frénésie. Ils furent bientôt distancés, relevèrent leurs rames puis, essoufflés et résignés, regardèrent le bateau s'éloigner, enfin convaincus que venait de commencer pour eux une lutte inégale. Quant aux deux barques à voiles qui escortaient le *Guillaume-Tell*, elles durent renoncer également à la poursuite, le vent, dont le vapeur n'avait que faire, ne leur étant pas favorable.

– Je trouve étonnant qu'on puisse encore refuser le progrès, s'en méfier et s'en défendre comme d'un mal. Le progrès ne peut apporter que du bien à l'humanité, dit Pierre-Antoine Laviron avec emphase.

– M. Rodolphe Töpffer, qui vient d'épouser Kity Moulinié, est un excellent maître genevois, plein d'esprit. Eh bien, il se déclare ouvertement ennemi du progrès. Il dit que c'est une fièvre qui s'est emparée de la société et qu'on ne pense qu'à aller plus vite, comme si la vie déjà ne passait pas assez vite, dit Juliane, s'adressant à Axel, qui marchait à son côté.

– Le mot progrès, qui devient très à la mode dans l'industrie, recouvre beaucoup de choses et chaque invention nouvelle, en créant un avantage pour l'homme, apporte aussi un inconvénient. Ainsi, ce bateau, que nous voyons s'éloigner, crache une fumée qui, regardez-la, est une insulte au bleu du ciel.

– C'est un mot de poète, monsieur.

– Supposons alors que ses machines cessent de fonctionner, pour une raison quelconque. Comment avancera-t-il ? Comment se dirigera-t-il ? Si ténu que soit le vent, mon voilier se meut et rentre au port, dit Axel.

– Certes, mais on ne peut nier que le vapeur, quand sa machine fonctionne, va plus vite que votre beau voilier, répliqua Juliane.

– C'est bien ce qui me préoccupe, mademoiselle. Si d'autres bateaux, comme celui-ci, sont lancés sur le lac et si on y charge les pierres de Meillerie, les barriques de vin de Lavaux, les grumes, le bois de chauffage, comme aujourd'hui des voyageurs, mes barques ne pourront soutenir la concurrence, sauf par très bon vent, constata le jeune homme.

– Alors, il faut que vous construisiez aussi un bateau à vapeur, dit étourdiment la jeune fille.

– Vous avez entendu combien a coûté le *Guillaume-Tell !*

– Mais papa dit qu'il va se fonder des sociétés pour construire et exploiter des bateaux à vapeur. Les gens pourront prendre des parts…

– Et devenir propriétaires d'un morceau de bateau dont ils n'auront pas l'usage ! Cela ne peut intéresser que les financiers, pas les entrepreneurs, conclut Axel.

Comme ils arrivaient devant l'hôtel de l'Écu, les Laviron et Charlotte rejoignirent les jeunes gens.

Axel et sa mère avaient prévu de regagner Lausanne le lendemain, en diligence, ne pouvant, comme ils l'avaient espéré, prendre place à bord du *Guillaume-Tell*, qui n'entrerait en service que le 18 juin.

– Je compte, madame et mademoiselle, que vous me rendrez un jour visite à Lausanne. J'aurai plaisir à vous montrer notre belle ville, proposa Charlotte, au moment de la séparation.

– C'est cela, nous irons en bateau à vapeur, lança gaiement Juliane, ce qui fit sursauter sa mère.

La jeune fille tendit gracieusement la main à Axel.

– Ce n'est qu'un au revoir, dit-elle.

Le ton parut au Vaudois plus affirmatif que protocolaire.

Dans le courrier qu'il trouva sur sa table, quarante-huit heures plus tard, à Rive-Reine, figurait une lettre d'Amérique. Guillaume Métaz annonçait qu'il était père, depuis le 25 avril, d'une fille, qui avait reçu au baptême les prénoms de Johanna et Caroline.

Quand, le dimanche suivant, Axel Métaz rapporta à sa mère, en présence de Flora, cette nouvelle, qu'il se retint de qualifier de familiale, Charlotte eut un petit rire nerveux.

– Les protestants affirment que le peuplement de l'Amérique est une œuvre pie. Guillaume y participe avec foi. On ne peut que le féliciter de t'avoir ainsi donné une demi-sœur américaine, dit-elle à son fils.

– Tu fais erreur, releva aussitôt Flora. Cette enfant n'a aucun lien de sang avec Axel. Elle ne lui est rien, vraiment rien. C'est une parfaite étrangère !

– Rien, si ce n'est qu'elle s'appelle Métaz, que les Américains doivent prononcer Mitéze, répliqua Axel avec un rire amer.

Au commencement du mois de juillet, trois semaines après l'entrée en service du *Guillaume-Tell*, Pierre-Antoine Laviron informa Axel Métaz qu'une société anonyme pour la construction d'un deuxième bateau à vapeur avait été créée, à Genève, par un groupe de financiers dont il faisait partie. La société, au capital de cent mille francs de France, réparti en cinquante actions de deux mille francs, se proposait de faire fabriquer, par le même entrepreneur, M. Mauriac père, de Bordeaux, un vapeur qui serait propulsé, comme le *Guillaume-Tell*, par des machines anglaises.

« Nous constatons, cher ami, l'engouement du public pour le bateau de M. Church. On refuse des passagers à chaque course. L'affaire paraît donc des plus profitable et je ne saurais trop vous recommander de souscrire une action. Le bateau portera le nom du héros de la bataille de Sempach[20] : *Winkelried*. Il sera plus long de six mètres que le *Guillaume-Tell* et ses machines, de vingt chevaux, lui donneront une vitesse de quinze kilomètres

à l’heure. L’ingénieur Dufour a accepté la surveillance des travaux, ce qui est une garantie de bonne fin pour les actionnaires », écrivait M. Laviron.

Axel connaissait par ses bacounis le succès du vapeur de M. Church. Ce dernier envisageait de céder des parts du *Guillaume-Tell* à ses amis. Le jeune homme fit ses comptes, tira du sachet aux pierres précieuses, offert par Blaise, un petit diamant et prit la route de Genève.

Le banquier reçut le jeune homme d’affaires avec empressement et lui fournit aussitôt une action du *Winkelried*. Les deux mille francs apportés par son client n’étaient pas le produit d’économies personnelles, comme Axel le lui dit, mais celui de la vente d’une pierre d’inavouable origine !

Au soir de cette entrevue, qui fit d’Axel Métaz un apprenti capitaliste, au sens strict du terme, Pierre-Antoine Laviron convia le Vaudois à dîner, dans sa villa de Cologny. Comme la plupart des patriciens genevois, le banquier possédait, au flanc de la colline dominant la rive sud du lac, une maison d’été, qu’il habitait de juin à octobre. En arrivant, Axel rappela à son hôte qu’il avait pu, grâce à lui, en 1816, lorgner de sa terrasse le poète Byron, qui écrivait chaque matin sur le balcon de sa chambre, à la villa Diodati, voisine de celle des Laviron.

Le visiteur ne fut pas sans remarquer, à l’abri sous un auvent, une puissante longue-vue, montée sur trépied. Celle-ci était braquée sur l’autre rive et Axel imagina que les Laviron s’amusaient à suivre les évolutions des voiliers, les jours de régates.

M^me^ Laviron et sa fille Juliane accueillirent très chaleureusement le visiteur et, quand le fils, Anicet, rejoignit la famille, au moment de passer à table, Axel fut frappé par le sombre regard de ce long garçon brun, au visage émacié, tel un Christ du Greco. Pendant le repas, Anicet ne fut guère loquace, sauf quand, apprenant qu’Axel avait habité Venise pendant plusieurs mois, il s’anima et posa des questions sur des peintres qu’il ne connaissait que par des eaux-fortes ou des reproductions gravées et coloriées de leurs œuvres les plus édifiantes. Malgré cette compétence sommaire, il proclama sans vergogne que Tiepolo et Véronèse lui paraissaient trop flagorneurs, que Pietro Longhi ne s’inspirait que

d’anecdotes, que Canaletto se satisfaisait de la représentation servile du paysage urbain.

– Le seul qui aurait bien peint Venise, d’après un ami anglais, serait son compatriote Turner, dit-il.

Au risque de décevoir M. Laviron père, qui ne demandait aux peintres que de reproduire le plus fidèlement possible les paysages suisses et les célébrités du temps jadis, Axel reconnut que les deux aquarelles vénitiennes de Turner, acquises par une dame anglaise et qu’il avait vues à Venise, rendaient très poétiquement, en effet, la fluidité des contours de San Giorgio Maggiore et de la Salute, dilués à travers les brumes d’or pâle de la lagune.

– Et vous connaissez Goya, risqua le jeune homme. J’ai de lui deux eaux-fortes, que je vous montrerai. C’est d’une rare puissance…

– Quoi ? Ces images affreuses, où l’on voit des sorcières nues chevauchant un balai ou cette horrible vieille à tête de mort, qui coiffe un bonnet ridicule devant son miroir ! coupa Anaïs Laviron.

– Sans parler de cette femme mourante, qu’une autre traîne devant un mur détruit ! renchérit Pierre-Antoine Laviron.

– Ce sont les Français de Napoléon qui l’ont tuée, comme les Français de Louis XVIII en tuent d’autres, pendant que nous suçons notre sorbet, jeta rageusement Anicet.

– Il se pourrait d’ailleurs que ce soient les mêmes, observa Axel, assez au fait de la nouvelle expédition d’Espagne.

– Nous prendrons le café sur la terrasse, dit M^me^ Laviron en quittant la table, pour couper court à la discussion.

Axel se leva, conscient qu’Anicet n’avait qu’une alliée, sa sœur Juliane, restée silencieuse pendant la controverse. Le Vaudois devina que le banquier et son fils devaient se trouver en conflit permanent. En offrant un semblant de compréhension au jeune Laviron, Axel s’était attiré la sympathie du peintre et celle de sa sœur. Arrivé sur la terrasse, alors qu’on servait le café et la crème, Anicet se dirigea vers la longue-vue, la fit

légèrement pivoter pour viser, sur la rive opposée, Axel le comprit, l'hôtel d'Angleterre, à Sécheron, lieu de villégiature des têtes couronnées et des célébrités de passage à Genève.

– Voilà que tu as déréglé la lunette. Veux-tu cesser. Je t'ai déjà dit que cet instrument d'optique n'est pas un jouet ! s'écria M. Laviron, comme si le garçon, qui allait sur ses vingt ans, était un bambin ayant commis une faute grave.

– C'est vrai que ce n'est pas un jouet… C'est votre instrument de travail ! lança Anicet avec insolence, en abandonnant la lunette.

Traversant la terrasse, il vint se planter devant Axel. Il avait le regard enfiévré et l'élocution nerveuse.

– Cela peut vous étonner, monsieur, qu'une lunette grossissante, qui pourrait servir, par exemple, à regarder les baigneuses des bains des Pâquis ou le bateau à vapeur de M. Church, soit seulement un instrument de travail ! Eh bien, cependant, c'est le cas ! Mon père, monsieur, est un financier de génie. Cette lunette permet de voir, d'ici, la route qui franchit le col de la Faucille. Elle ne sert même qu'à ça ! Mon père a passé un accord avec le postillon de la diligence de Paris et…

– Tais-toi, cela n'intéresse en rien M. Métaz, dit vivement Juliane, à la vue du visage de son père, cramoisi de colère.

– Mais si, ça l'intéresse ! Père est son banquier. Savoir qu'on a confié ses intérêts à un banquier plus habile que les autres ne peut que satisfaire un client !

– Mais, enfin, Anicet, cesse de parler de ces choses qui ne regardent personne, supplia M^{me} Laviron, visiblement ennuyée.

Anicet, bien que son père se fût mis à arpenter rageusement la terrasse, tenait à poursuivre. Axel, dont la curiosité avait été éveillée, ne pouvait que le souhaiter, même si cela semblait contrarier ses hôtes et leur fille.

– Père a donc passé un accord avec le postillon de la diligence Allard. Si la rente à 3 pour cent a monté à Paris, nouvelle qu'apporte le courrier, le postillon attache un chiffon blanc au manche de son fouet et le lève bien

haut au passage du col. D'ici, le jardinier, chargé de guetter, à la lunette, l'arrivée de la diligence, les jours où elle est attendue, voit ce signal. Il saute sur sa mule et descend vivement à la banque prévenir M. Laviron. Père s'empresse alors d'acheter de la rente au taux ancien pour la revendre, plus tard, au nouveau taux, que les autres banquiers genevois ne connaîtront qu'à l'arrivée de la diligence place du Molard ! N'est-ce pas un moyen très neuf de faire de l'arbitrage ? conclut ironiquement Anicet.

Comme s'il tenait à ne pas donner à l'indiscrétion malicieuse de son fils trop d'importance, Pierre-Antoine Laviron se rassit et but une gorgée de café.

– Voyez-vous à cela quelque chose de répréhensible, monsieur Métaz ?

– Pas du tout. Je trouve, au contraire, votre idée très ingénieuse. Seul le télégraphe, encore un progrès, quand il fonctionnera comme on nous l'annonce, rendra caduque votre méthode optique. Savoir avant les autres est toujours un avantage, dit Axel avec conviction.

– Naturellement, il faut être discret là-dessus, car, si tout le monde en faisait autant, nous perdrions cet avantage, monsieur Métaz, s'empressa d'ajouter le banquier.

– Rassurez-vous. Je me sens très honoré par la confiance que m'a montrée votre fils. Je sais garder un secret, répondit Axel tourné vers Juliane, de qui il sentait peser sur lui le regard attentif.

Un grand sourire de la jeune fille, un soupir de M^{me} Laviron et un : « Je n'en attendais pas moins d'un garçon de votre qualité », lancé d'une voix forte par M. Laviron, récompensèrent Axel Métaz.

Quand le jeune homme eut pris congé de ses hôtes, pour rentrer en ville, Anicet dit à sa sœur :

– Tu as remarqué les yeux de ce garçon. L'un bleu, l'autre noisette. Quel regard étrange et difficile à soutenir !

– C'est ce qu'on appelle le regard vairon. J'ai lu quelque part qu'Alexandre le Grand avait les yeux ainsi, expliqua Juliane, soudain rêveuse.

1 Initialement Sainte-Alliance (Paris, 26 septembre 1815). Devenue la Quadruple-Alliance, par l'adhésion de la Grande-Bretagne, le 20 novembre de la même année. On continua cependant d'utiliser le terme de Sainte-Alliance.

2 François II (1768-1835), empereur germanique (1792-1806), devenu empereur héréditaire d'Autriche (François I^{er}, 1804-1835), père de Marie-Louise.

3 Chateaubriand avait été nommé ministre des Affaires étrangères le 28 décembre, mais la nouvelle n'était pas encore parvenue à Lausanne.

4 Marie-Louise eut le temps de rentrer à Parme, où elle mit au monde une fille. L'enfant ne vécut que quelques jours et fut enterrée dans l'église Saint-Jean-l'Évangéliste.

5 De son vrai nom Jean-Baptiste Breton (1769-1822). Il s'était distingué à Austerlitz et avait publié, après la chute de Napoléon, un *Précis de la bataille de Waterloo*. Membre actif de la charbonnerie.

6 Sur leur tombe, au cimetière du Montparnasse, à Paris, le sculpteur David d'Angers réalisa un médaillon qui porte les profils des quatre sergents.

7 1792-1864. Il dut fuir la Moldavie en 1821, après avoir favorisé la révolte des hétairistes. Il resta quatre années prisonnier en Autriche. Sa femme et ses enfants se réfugièrent en Suisse.

8 1791-1865. Après la bataille de Missolonghi, dont il organisa la défense avec lord Byron, il se brouilla avec les autres dirigeants grecs, car il préconisait une alliance avec l'Angleterre, que certains refusaient. Il se retira en 1823, à Hydra, et ne reprit du service que pour participer à la défense de Navarin, en 1825. Rappelé aux affaires en 1832, d'abord comme ministre des Finances, puis comme chef du gouvernement, il fut le principal rédacteur de la Constitution grecque de 1844. En 1854, lors de la guerre de Crimée, il réussit à maintenir et à faire respecter la neutralité de la Grèce.

9 Une ordonnance royale, ayant pour but de réglementer d'une façon stricte la commercialisation des eaux minérales naturelles, fut en effet promulguée le 18 juin 1823.

10 Livre IV, chapitre XIX, section 34. *Institution de la religion chrétienne par Jean Calvin*, nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur l'édition française de 1560, par Frank Baumgartner, Béroud et C^{ie} éditeurs, Genève, Librairie de la Suisse française, Paris, 1888.

11 23 mars 789, article 43.

12 Gabriel-Jean-Joseph Molitor (1770-1849). Le ralliement de ce comte de l'Empire à Louis XVIII, dès les Cent-Jours, lui vaudra, après la campagne d'Espagne de 1823 et les victoires de Málaga et Carthagène, l'élévation au grade de maréchal et le titre de pair de France.

13 Nicolas-Charles Oudinot, duc de Reggio (1767-1847). Cet ancien commandant en chef des grenadiers, qui se couvrit de gloire à Austerlitz, à Friedland et pendant la campagne de Russie, reçut trente-deux blessures. Rallié aux Bourbons en 1814, il s'abstint, pendant les Cent-Jours, de choisir son camp, sous prétexte qu'il n'entendait pas « jouer un double rôle ni servir deux maîtres ». Cette attitude lui valut, à la fois, le respect de l'empereur et la bienveillance de Louis XVIII qui, sitôt rétabli sur le trône, en fit le commandant en chef de la Garde nationale de Paris. Pendant la campagne d'Espagne de 1823, il commandait le 1er corps d'armée des Pyrénées. Il termina sa carrière comme gouverneur des Invalides.

14 Armand-Charles, comte de Guilleminot (1774-1840). Ancien chef du service topographique de l'armée d'Allemagne puis, plus tard, commandant du petit quartier général de la Grande Armée, il commandait en second la division Jérôme-Napoléon à Waterloo. Lors de l'expédition d'Espagne de 1823, le duc d'Angoulême en fit son chef d'état-major. Pair de France à la fin de la campagne, il fut nommé, plus tard, ambassadeur à Constantinople.

15 André Maurois, *René ou la vie de Chateaubriand*, Grasset, Paris, 1938.

16 Odysseus (1785-1825) passa chez les Turcs en 1823. Revenu du côté des Grecs, il fut fait prisonnier.

17 François Mathieu et Edward Church construisirent le premier bateau qui remonta les cours du Rhône, d'Arles à Lyon, et de la Saône, jusqu'à Chalon, en 1827. *Histoire imagée des grands bateaux du lac Léman*, Édouard Meystre, Payot, Lausanne, 1967.

18 Avant la construction des embarcadères, les bateaux s'arrêtaient en pleine eau, le plus près possible du rivage, et les passagers passaient, au moyen d'un petit escalier, du grand bateau sur la barque qui les portait à terre. Ce transbordement, connu sous le nom de radelage, n'allait pas sans danger quand le lac était agité. C'est pourquoi la manœuvre, strictement réglementée, était confiée à de robustes bateliers nommés radeleurs.

19 Gaffe ferrée en pointe.

20 9 juillet 1386. Elle opposa, près de Lucerne, les Suisses des cantons primitifs aux troupes de Léopold III de Habsbourg, duc d'Autriche, irrité par l'émancipation des confédérés, principalement des Lucernois. Léopold III fut tué au cours de cette bataille. Défaite humiliante pour les Habsbourg,

dont les chevaliers et hommes d’armes furent vaincus par des paysans et des montagnards. Le chef de ces derniers, Arnold de Winkelried, dont l’existence, comme celle de Guillaume Tell, est aujourd’hui contestée par certains historiens suisses, périt en leur donnant la victoire.

2.

Pour Axel, à Vevey, la vie suivait un cours tranquille, presque monotone. Rythmée au long de l’année par les travaux saisonniers de la vigne et, au quotidien, par le train-train des affaires, son existence ressemblait à ces rengaines interminables, dont on reprend inlassablement les paroles.

Il traversait souvent le lac pour aller inspecter sa carrière de Meillerie. Quel que fût le temps, il débarquait, sans se faire annoncer, à l’heure de la prise du travail, pour montrer aux retardataires que le patron était ponctuel, ou pendant le chargement des pierres, afin de vérifier que l’étrave de la barque, flanc au ponton, pointait vers l’ouest. Cette orientation, destinée à prévenir l’arrivée soudaine de la vaudaire, était impérative. Tous les bacounis savaient que le vent, déferlant en bourrasques de la vallée du Rhône, obligerait les barques à chercher refuge, d’urgence, dans l’anse voisine des carrières.

Guillaume Métaz répétait souvent le vers de La Fontaine : « Il n’est pour voir que l’œil du maître », et Axel se voulait, comme celui de qui il portait le nom, un maître attentif. Connaissant tous les carriers par leur prénom, sachant le penchant de celui-là pour la boisson, de celui-ci pour les filles, de tel autre pour la sieste, il savait aussi s’enquérir de la santé d’une épouse malade, offrir une channe de vin pour fêter la naissance d’un enfant, allouer une prime quand un chargement pressait. Il s’inquiétait pour un pouce écrasé ou une entorse, dépêchait son ami le docteur Louis Vuippens, maintenant installé à La Tour-de-Peilz, dès qu’un blessé plus sérieux était signalé par le contremaître. Il arrivait que Régis Valeyres remplaçât Axel dans cette inspection, ce qu’acceptaient aisément les ouvriers du petit-fils de celui qui avait été l’un des leurs.

Au moins une fois par semaine, Axel se rendait à la petite chocolaterie, goûtait le chocolat, s’entretenait avec les trois ouvriers pour envisager l’achat d’une machine à broyer le cacao, demander si la clientèle locale, la seule qu’il fournissait, appréciait le nouveau papier d’emballage des plaquettes, dessiné par Régis Valeyres : une barque, voiles en oreilles,

glissant sur le Léman, soulignée d'un cartouche portant en lettres d'or *Délices de Vevey*.

L'horlogerie lui donnait plus de souci, car, depuis que certaines pièces pouvaient être reproduites à l'identique mécaniquement, la Fabrique de Genève passait moins de commandes. Les montres sortaient, de plus en plus nombreuses, d'ateliers qui assuraient fabrication, montage et décoration.

Après une visite des caves, une tournée dans les parchets, un passage au chantier des barques, il faisait seller Ténèbre et montait à Belle-Ombre. Il ne se lassait pas du spectacle du lac.

Du Léman, il connaissait tous les visages. Celui de l'hiver, gris de plomb, mat, parfois fuligineux ; celui des jours de neige, quand le fond du lac s'éclaire d'une blancheur laiteuse, tandis que les flocons en nuées denses masquent, comme un rideau, les montagnes de Savoie. Celui des jours d'été, sans vent, quand la surface mouvante se fige, par places, en plaques lisses, comme en laissent les brûlures sur la peau des hommes ; celui des matins clairs et lumineux où la rive française paraît s'être rapprochée et que le regard porte jusqu'aux sommets du Valais ; celui des fins d'orages. Parfois, la noirceur du ciel, du côté de Genève, faisait dire à Blanchod : « La pluie va cesser », et elle cessait. On entendait encore longtemps pleurer les gouttières, alors que le soleil se frayait un passage entre les nuages, pour sécher les feuilles vernissées de la vigne.

Fumant sa pipe, Axel triturait machinalement la médaille de saint Pertinent qu'il portait au cou, suspendue à une chaîne fine. Il pensait à Adrienne. Il lui arrivait de s'éveiller au milieu de la nuit, en proie à un brutal désir de cette femme au cœur et à l'esprit insaisissables. D'elle, il n'avait jamais possédé que le corps, mais, pour avoir goûté cet envoûtement charnel, il souffrait d'en être sevré. Sans le savoir, Axel Métaz se trouvait dans la même situation qu'avait connue sa mère, quand elle aspirait à la présence de Blaise de Fontsalte.

Un soir, il était allé à Lausanne avec le docteur Vuippens « voir les filles », comme disait l'ami d'enfance, qui prescrivait d'un ton professionnel : « Les garçons de notre âge doivent, de temps en temps, par hygiène, contenter la bête. » Louis Vuippens avait longtemps espéré faire de

Nadette Ruty sa femme. Mais la vague tendresse que lui avait prodiguée, sans rien promettre, depuis l'adolescence, la fille du notaire n'avait pas résisté à l'absence prolongée de l'étudiant en médecine. À son retour de Montpellier, Louis avait poussé l'abnégation jusqu'à figurer parmi les garçons d'honneur des jumelles, mais, au soir du double mariage, il s'était enivré pour la première fois et, assis sur un muret au bord du lac, avait pleuré sur l'épaule d'Axel. Depuis ce temps, il considérait que seules les femmes faisant profession d'infidélité sont sincères et ne recherchait d'exutoire que chez les prostituées. De cette nuit dans une maison accueillante des hauts de Lausanne, fréquentée par des Genevois – les maris lausannois allant se défouler à Genève, pour observer la règle hypocrite qui exigeait qu'on ne fît pas « ça » dans le canton – Axel était revenu dégoûté de l'amour vénal. Au matin, il avait ressenti l'humiliation d'avoir obtenu, pour de l'argent, d'une fille au sein borgne, docile et bête, ce que des femmes lui avaient offert par passion. Il avoua à Louis sortir sali, presque honteux de cette parodie d'amour. *« Post coïtum animal triste*[1] », cita Vuippens, mais, tout de suite, il avait ajouté : « Ça te passera ! »

Un autre soir, à l'issue d'une fête donnée par un de ses anciens condisciples de l'Académie, qui enterrait sa vie de garçon, il s'était retrouvé, après qu'on eut vidé force bouteilles, dans le lit d'une gouvernante allemande, aussi éméchée que lui. Au matin, il s'était esquivé pendant que la demoiselle dormait encore. De ces étreintes nocturnes, il n'avait conservé d'autre souvenir, pendant trois jours, que des griffures sous les omoplates, ce qui lui donna à penser que sa conquête avait dû y mettre une certaine fougue !

Le dimanche, après le culte, il se rendait souvent chez Nadine, devenue M^me^ Michel Cornaz. La jeune femme avait mis au monde, en novembre 1822, une fille dont il était le parrain et qui avait reçu au baptême le prénom d'Alexandra. Bien que peu enclin à s'extasier devant les bébés, qu'il trouvait tous identiques, larvaires, braillards et baveux, il se faisait un devoir de caresser la joue d'Alexandra, qui, parfois, le gratifiait d'une grimace que sa mère nommait sourire.

Depuis leur mariage, les jumelles n'habitaient plus sous le même toit mais occupaient, avec leurs maris, des maisons qui se faisaient face, de part

et d’autre d’une rue étroite, proche de la Cour au chantre. Nadette, M^me^ Amédée Panchoz, se lamentait déjà de ne pas avoir d’enfant, ce qui constituait une différence, à ses yeux insupportable.

– Et cependant, ce n’est pas faute de faire ce qu’il faut. Je peux te dire que, souvent, après le manger de midi, ils ferment les volets de leur chambre et que mon beau-frère ne doit pas être à la noce ! confia un jour, en riant, Nadine à Axel.

Il ne se passait pas d’heure, au cours de la journée, sans que l’on entendît les sœurs s’interpeller, d’une fenêtre à l’autre, en faisant le ménage ou en préparant le repas de l’époux. Dès qu’il s’agissait du marché, des courses ou d’une escapade à Lausanne, elles trottaient ensemble. Les veillées se passaient en commun et les dimanches réunissaient les deux couples, alternativement, chez les parents Ruty, Panchoz ou Cornaz. Si Amédée, le mari de Nadette, qui venait de prendre la succession de son père au greffe du tribunal, acceptait cette promiscuité sororale, Michel Cornaz, fils de vigneron devenu maître arpenteur, trouvait trop fréquentes les visites de sa belle-sœur et la façon qu’elle avait de se mêler de tout dans son ménage.

– Que veux-tu, Nadette et moi, nous n’avons jamais eu de secret l’une pour l’autre et nous ne nous sommes jamais quittées. Ce n’est pas parce que nous sommes mariées que ça va changer ! lui avait dit sèchement sa femme, un soir, après qu’il eut risqué une remarque.

Sans rien dire à Nadine, Cornaz, soutenu par ses parents, qui, pas plus que lui, ne pouvaient comprendre le caractère concordant et la psychologie particulière des enfants jumeaux, envisageait, pour rompre cet attachement exagéré et agaçant, d’aller s’installer à Fribourg, où il avait des relations. Axel, qui avait employé l’arpenteur à l’occasion de l’achat d’un terrain dans l’Entre-deux-villes, s’était aperçu, à quelques réflexions de Michel, que cet homme souffrait de voir sans cesse son intimité conjugale troublée par sa belle-sœur.

– Je me demande si un de ces soirs elles ne vont pas avoir l’idée d’échanger leurs maris comme elles échangent leurs chapeaux ! avait-il dit à Axel, de qui il connaissait les liens fraternels avec les deux sœurs.

– Et vous en apercevriez-vous seulement ? avait plaisanté Axel Métaz.

– Pas sûr, avait murmuré Cornaz, sans sourire.

Dès que ses affaires l'appelaient à Lausanne, capitale du canton, qui comptait maintenant près de treize mille habitants, Axel prenait ses repas chez sa mère, mais allait dormir au moulin sur la Vuachère, confié aux plâtriers et aux tapissiers pour une restauration selon ses goûts. De cet antique bâtiment aux murs épais, dont on disait qu'il servait, vers le milieu du xiii^{e} siècle, à alimenter en farine l'hospice tenu par un ermite, censé être le premier aubergiste de Lausanne, Axel voulait faire une thébaïde à l'abri de la surveillance des commères veveysannes.

Rue de Bourg, à la veillée, il aimait entendre sa mère et Flora rappeler les souvenirs de sa grand-tante Mathilde dont la mort l'avait trop tôt privé. Adulte, il eût voulu la mieux connaître, apprécier l'intelligence, le raffinement, les connaissances de cette femme exceptionnelle. « On peut dire qu'elle, au moins, elle a vécu », reconnaissait Flora Baldini, ce qui sous-entendait chez l'Italienne autant d'envies inavouables que de vertueuse désapprobation. Or l'image de Mathilde qui s'imposait à Axel était celle d'une morte, allongée sur un grand lit à baldaquin, la tête bandée, les yeux cernés de violet, qu'il avait eu le soudain courage d'embrasser. Le souvenir de cette chair froide sur ses lèvres d'enfant le troublait encore. Il pouvait même retrouver la sensation éprouvée à l'époque, une sorte de tressaillement interne spontané et incontrôlable, symptôme d'une répulsion dominée. Cette tante, un peu mystérieuse, avait appris à Charlotte ces choses de la vie que ni les mères ni les maîtres ni les amies n'enseignent aux jeunes filles. De la même façon, Mathilde eût beaucoup apporté à Axel pendant son adolescence, âge où l'on est avide de connaissances et curieux de tout ce que dissimulent les adultes. Aussi Axel questionnait-il souvent sa mère pour parfaire le portrait de la défunte M^{lle} Rudmeyer, dont la bonne société lausannoise chantait encore les louanges.

Charlotte racontait à son fils ce qu'avait été autrefois, à la fin du siècle passé, dans les années 80-90, le cercle des jeunes filles de Lausanne nommé Société du Printemps, que fréquentait Mathilde. On y recevait, entre autres

célébrités, l'écrivain anglais Edward Gibbon, qui achevait son œuvre magistrale : *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Lord Sheffield avait, en 1796, publié les *Mémoires* de Gibbon, où on lisait des pages flatteuses pour le pays de Vaud. Ouvrant ce livre, classé dans la bibliothèque de sa grand-tante, Axel y avait trouvé deux lettres familières de Gibbon. Adressées à M^lle^ Rudmeyer, elles étaient toutes deux datées de Londres, l'une écrite en juin, l'autre en décembre 1793, soit un mois avant la mort de l'écrivain.

Charlotte donnait à entendre qu'un autre invité de la Société du Printemps, le prince Louis de Wurtemberg, exilé au pays de Vaud après de nombreux déboires consécutifs à sa vie dissolue, avait courtisé Mathilde. Ce viveur terminait sa vie près de Mayence, en proie à un mysticisme compensatoire ! Holroyd, un ancien capitaine des Gardes forestiers du roi d'Angleterre, avait aussi figuré parmi les soupirants de M^lle^ Rudmeyer, « de qui le cœur était pris par une passion secrète dont seuls les murs du moulin sur la Vuachère connaissent l'intensité », avait un soir révélé l'ex-M^me^ Métaz, donnant à son fils le désir d'en savoir plus.

Les conversations, au cours des premières semaines de 1824, aboutissaient toujours à une évocation de Blaise de Fontsalte. Une lettre, vieille de deux mois, arriva rue de Bourg en février. Le général annonçait son installation à Missolonghi, petite ville lagunaire sur le golfe de Patras, dont le prince Mavrocordato, venu d'Hydra, voulait faire une base d'attaque contre les Turcs.

Blaise écrivait : « Nous attendons les vivres, les munitions et un mécanicien, que le comité grec de Londres a promis. Il n'a envoyé à ce jour que des trompettes pour sonner la charge, un prêcheur anglican, chargé de convertir les Grecs, et un colonel, qui trouve urgent de préparer une Constitution pour la Grèce future, alors qu'il convient d'abord de faire la guerre ! Le plus raisonnable des Anglais présents me paraît être lord Byron, qui dépense une fortune pour payer des mercenaires souliotes fort indisciplinés, après avoir donné quatre mille livres sterling pour régler la solde des équipages de la flotte grecque ! Le poète cher à Axel s'habille en pêcheur quand il n'arbore pas un superbe uniforme rouge. La seule fois où

je l’ai approché, il m’a paru fatigué et mélancolique. Ajoutons à cela qu’il pleut souvent et que l’ardeur combative des Grecs me semble singulièrement émoussée par la rivalité politique entre deux chefs, Mavrocordato et Colocotronis. Ce dernier, que je connais, est un bandit de grand chemin, prêt à se faire dictateur de la Grèce nouvelle. Vous pouvez dire tout cela aux braves Vaudois qui envoient leur argent aux comités d’aide aux Grecs. Vous pouvez leur dire aussi que les Grecs vendent les objets, vêtements, couvertures, matériel médical, remèdes expédiés par le comité français ! Ils vendent même aux dames les franges et les broderies des drapeaux ! Malgré ce mercantilisme, qui semble être dans leur nature, les Grecs sont des gens hospitaliers, d’un fatalisme souriant. Ils sont souvent beaux, aiment boire, chanter, danser et courtiser les femmes, dont la vénusté a justement inspiré Phidias. »

Tel était le tableau, limité, il est vrai, à un secteur précis, que le général Fontsalte brossait de la Grèce en guerre pour son indépendance.

Flora Baldini, qui, ce soir-là, entendait pour la dixième fois la lecture de cette lettre, fit observer, parlant de Blaise :

– Il eût mieux fait, quitte à se battre, de participer à l’affaire d’Espagne. Celle-là est résolue depuis que les révolutionnaires espagnols ont capitulé à Cadix et que le roi Fernando VII a été remis sur le trône par les Français, le 30 septembre dernier.

– Belle réussite en vérité ! s’insurgea Axel. Ce despote a aussitôt fait exécuter Rafael del Riego y Nuñez, devenu général, et qui ne demandait qu’un retour à la Constitution de 1814, et jeter en prison une foule de braves gens. Si Blaise était allé en Espagne, Flora, c’est avec eux qu’il eût marché, pas avec les soldats de Louis XVIII. À mon avis, c’est pour ne pas avoir à combattre d’anciens compagnons d’armes que Ribeyre et lui ont choisi d’aller aider les Grecs. Là, du moins, on sait de quel côté sont l’honneur et la liberté !

– Très bien ! s’écria Charlotte, qui retrouvait chez son fils les accents de Fontsalte.

– Pfft, fit Flora.

Quand, le dimanche suivant, Axel annonça à sa mère qu'il allait passer la semaine à Genève, pour assister à une réunion des actionnaires du *Winkelried* – il était question de doter le bateau d'une machine de trente chevaux, plus puissante que celle initialement prévue, ce qui supposait une augmentation de capital de la société – Charlotte remit à son fils une lettre pour Blaise de Fontsalte.

– Si tu crois qu'elle peut être acheminée par le comité de Genève, essayons, dit-elle, sans rien révéler du contenu du message.

Depuis la paternité américaine de Guillaume, Flora encourageait son amie à convoler. Peut-être sa décision était-elle prise ?

Genève, où séjournait souvent Axel Métaz, avait connu en quelques années de grandes transformations. Les vieux bastions, maintenant plantés d'arbres, perdaient leur aspect guerrier et ressemblaient à ces grosses potiches dans lesquelles on cultive les plantes d'appartement. Entre les fortifications, le Conseil représentatif faisait aménager des promenades publiques et, dans le même temps, détruire un élément propre au décor des rues basses : les larges avant-toits supportés par des colonnes de bois que les Genevois appelaient assez improprement dômes.

Les promoteurs de ces destructions soutenaient que les dômes, si appréciés des piétons les jours de pluie et de neige, devenaient d'un entretien trop coûteux, nuisaient au bon éclai rage des logements, retenaient l'humidité et constituaient, en cas d'incendie, un aliment privilégié du feu. Les hauts-bancs, ces échoppes de plein vent du petit commerce, qui avaient toujours trouvé place entre chaussée et trottoirs, sous les dômes, résistaient heureusement à l'éviction.

Ces destructions commencées à Rive, quartier des imprimeurs, et aux Allemands-Dessous, berceau de la Réforme, se poursuivraient, annonçait-on, par les quartiers des Orfèvres et des Allemands-Dessus.

L'effort d'urbanisation se traduisait aussi par la destruction d'arcades de pierre menaçant ruine, une réfection de la place Neuve et le ravalement des façades des belles maisons de la Corraterie. Depuis 1820, les Genevois avaient vu s'élever de beaux édifices, privés et publics, comme le palais

Eynard, le temple de Carouge, seul lieu de culte protestant en terre catholique, et en 1823 une nouvelle prison, que tous les juristes étrangers de passage à Genève voulaient visiter. Une salle de réunion, dite casino Saint-Pierre, était en construction rue de l'Évêché, sur l'emplacement de l'ancienne demeure du marquis de Vico. Mais le projet qui paraissait le plus prometteur, aussi bien à Anicet Laviron qu'à Axel Métaz et Martin Chantenoz, était celui du futur musée Simon-Rath.

En 1823, la Société des Arts de Genève avait ouvert un concours pour la construction, place Neuve, du grand musée qui manquait à Genève. Des règles précises avaient été édictées suivant lesquelles le bâtiment devrait obligatoirement comporter un fronton triangulaire rappelant ceux du théâtre – construit par Pierre Mathey, en 1786, au pied de la Treille – et de la porte Neuve, en cours de restauration. Autour de la place, cet ensemble architectural harmonieux devrait constituer, à l'avenir, un des plus beaux sites de Genève et l'artère de la Corraterie, du Rhône à la place Neuve, une voie dévolue aux commerces de luxe.

L'architecte Samuel Vaucher, protégé de l'ingénieur Dufour, venait d'être désigné pour construire ce temple des arts, auquel un hexastyle sous fronton conférait, d'après les dessins et le modèle en relief exposés dans la maison du Calabri, une ressemblance certaine avec le Panthéon romain et la fameuse Maison carrée de Nîmes. Restait à réunir les fonds pour réaliser l'édifice. Le Conseil représentatif de Genève, qui avait déjà alloué 64 000 florins pour l'aménagement de la place, espérait le concours de mécènes. Ce furent les sœurs Jeanne-Françoise et Henriette[2] Rath – dont les ancêtres, originaires de Nîmes, avaient dû quitter leur terre natale en 1666, pour échapper aux persécutions religieuses – qui se présentèrent. Leur frère Simon, général au service du tsar, décédé en 1819, leur avait laissé en héritage sa fortune et une belle propriété, située à Saint-Loup-sur-Versoix. Peu de jours avant sa mort, il avait exprimé le regret de n'avoir pas donné « un établissement utile à Genève et honorable pour sa mémoire ».

Le 30 janvier 1824, les deux sœurs avaient donc adressé une lettre « aux syndics et Conseil d'État de la République et Canton de Genève » pour annoncer qu'en respect des dernières volontés de leur frère Simon elles se proposaient d'assumer les frais de construction du musée, à hauteur de

80 000 francs de France, à condition que l'on retînt les plans de M. Vaucher et que l'on inscrivît sur le fronton du bâtiment : *Musée Simon Rath*. Un comité réunissant « M. le Conseiller Jacques Rigaud, le professeur de Candolle, le colonel Dufour, MM. Jacob et François Duval, M. Vaucher » serait chargé de représenter « les intérêts et les intentions » des donatrices.

Pierre-Antoine Laviron connaissait bien la famille Rath, surtout Henriette, la plus jeune des sœurs, qui avait étudié le dessin avec Isabey et peignait très agréablement.

Alors qu'Axel, le lendemain de son arrivée, revenait de la maison du Calabri, où il était allé, avec Juliane et Anicet, voir la maquette du futur musée, le banquier avait vanté les mérites de la jeune artiste.

– Le père Rath était horloger et, après trois faillites, ne possédait plus qu'une propriété à La Coudre. C'est Henriette qui fit bouillir la marmite en peignant des portraits. Comme les tableaux plaisaient, et aussi parce que les Rath étaient des gens honorables, que toute la bonne société voulait aider, les commandes affluèrent et, un beau jour, Henriette se trouva à la tête de cent mille francs. Là-dessus, Simon revint de Russie, fortune faite. La famille était sauvée, expliqua le banquier.

Comme si toutes les transformations, en cours ou annoncées, les invitaient à s'éloigner, en fin de semaine, et pendant les mois d'été, d'une ville parsemée de chantiers, les Genevois fortunés qui n'en possédaient pas encore faisaient construire de belles maisons hors les murs, confirmant ainsi, pour les visiteurs, la phrase de l'Anglais Spencer, de passage en 1821 : « Vous êtes dans la plus belle campagne de l'univers ! » Jean-Gabriel Eynard avait, semble-t-il, donné le ton en faisant bâtir, par l'architecte Noblet, entre 1817 et 1821, sur le jardin des Bastions, un impressionnant palais[3]. Depuis, M. de Sellon et M. Saladin-Cazenove, à Pregny, M. Maunoir-Schweppe[4], au Petit-Saconnex, M. Boissier, aux Eaux-Vives, consacraient des fortunes à la construction de maisons dans le style italien ou anglais.

Tous ces signes tangibles de prospérité conduisaient Axel Métaz à voir les citoyens de Genève comme des gens libres et heureux, même si la restauration de la république, intervenue en 1813, apparaissait maintenant,

aux yeux de certains, après le grand souffle de liberté apporté par la Révolution française, comme un retour à une société de privilèges, à la domination du peuple par une aristocratie des affaires et de l'argent, dont les membres se partageaient le pouvoir, les honneurs et, quand il y en avait, les sinécures ! Dans le quartier Saint-Gervais, où fermentaient les idées démocratiques autour des layettes[5] des cabinotiers, on regrettait que le cens électoral retardât encore le développement de la représentation populaire.

En attendant le suffrage universel, les Genevois mettaient, en apparence, autant de simplicité dans leurs mœurs que dans leurs vêtements. Les fêtes et réjouissances populaires, mondaines ou privées, ne se départaient jamais de cette dignité qui fait qu'un calviniste s'amuse en ayant l'air de s'ennuyer ! Les aînés reprochaient aux jeunes gens leur manque de fougue, aussi bien dans les études, le travail, qu'au bal. Les patriciens, jeunes et vieux, dansaient en effet avec la même application qu'ils mettaient à tenir leurs comptes. Dévoués à la chose publique et attentifs à la bonne marche des affaires de la cité, les gens de condition modeste se mêlaient volontiers des questions qu'ils auraient dû laisser trancher par un gouvernement qu'ils avaient, sinon tous élu, du moins accepté. Dans un pays où tout le monde connaissait tout le monde, il n'y avait guère de distance entre un horloger et un syndic, entre un portefaix et un membre du Grand Conseil. Et, d'ailleurs, les jardins et promenades n'étaient-ils pas placés, sans aucune discrimination, comme le proclamaient les panneaux municipaux, « sous la sauvegarde des citoyens » ?

Bien qu'on se moquât de l'aristocratie et de ceux qui s'en réclamaient, ou en singeaient les manières, les gens des rues basses admettaient que la ville haute restât le quartier dévolu aux fortunes anciennes, aux hommes de science, dont les noms étaient connus à Paris comme à Londres. Les banquiers et négociants de vieille souche pouvaient y acquérir des hôtels, mais n'étaient pas toujours admis à voisiner avec tel grand botaniste ou tel physicien, que visitaient les sommités européennes. Les commerçants ayant pignon sur rue, les membres de la petite bourgeoisie, les avocats, les professeurs se rencontraient plus souvent dans les rues basses, alors que, sur la rive droite du Rhône, Saint-Gervais, quartier des artisans et des

cabinotiers, attirait les artistes, poètes ou écrivains, peintres ou musiciens, et les jeunes gens impécunieux, épris d'art et de littérature.

Devenu riche, ce qui arrivait peut-être plus souvent qu'ailleurs, le Genevois cherchait « à passer des rives humides du Rhône aux terrasses de la Treille ». On appelait ces ambitieux des « grimpions ». Les sages, les plus nombreux, continuaient à vivre simplement, ne changeant rien à leurs habitudes, restant fidèles à leurs fournisseurs. Il ne s'agissait ni de parcimonie exagérée, ni d'absence d'imagination ou d'avidité. Mais il ne convenait pas d'étaler fortune et réussite. « Petite politique, petite philosophie, petite religion, petite littérature. Il faut qu'il n'y ait rien de saillant, de bruyant, rien qui dépasse une certaine ligne de convention », avait dit, un jour, Rodolphe Töpffer.

Si goût de luxe il y avait, son expression restait intime, si dépense inutile on faisait, c'était hors de la République, à Lausanne, à Lyon, à Paris, en Italie. M. Laviron citait, sans le nommer, un des plus respectables clients de sa banque, négociant fortuné, qui ne portait à Genève qu'une redingote élimée, se coiffait d'un chapeau graisseux, conduisait lui-même un cabriolet grinçant, tiré par une jument édentée, mais disposait, hors les remparts, près de la frontière française, d'un bel équipage et d'une fort élégante garde-robe. Certains l'ayant rencontré à Paris avaient eu du mal à le reconnaître, alors que, monocle à l'œil, il dînait avec une actrice chez Vefour. Comme les témoins de ce tête-à-tête galant étaient eux-mêmes en escapade, une parfaite discrétion avait été observée de part et d'autre. Entre Genevois, on se devait ce tacite respect !

Dans la Rome protestante régnaient cependant les mêmes passions qu'à Paris ou à Londres, mais elles restaient, au bord du Léman, dissimulées, furtives, occultes. On les disait plutôt réservées, croyait-on, aux nantis de la haute ville. Les gens de Saint-Gervais, comme les commères de la place du Molard, tentaient d'imaginer ce qui se passait derrière les sombres portails, toujours clos, des beaux hôtels de la rue des Granges. Forçant, comme des sans-culottes, les portes des patriciens, les uns et les autres eussent été déçus. Axel Métaz s'était lui-même autrefois interrogé sur ce mystère, avant d'être reçu chez les Laviron. Or, il pouvait maintenant le constater, il ne se passait rien que de très banal derrière les nobles façades. On dînait

entre amis, on fumait de bons cigares en échangeant des idées sur les fluctuations des monnaies, la politique ou les conflits en cours, on jouait au mort, au whist ou au boston, on adressait aux dames des compliments sur leur toilette, jamais sur leur tournure. Chacun se comportait toujours comme si le fantôme de Calvin surveillait faits et gestes ! Tous affichaient, quels que fussent leurs maux, leurs soucis ou leurs joies, une réserve solennelle.

L'adultère, rarement révélé, avait du mal à trouver des lieux de délices dans une ville où la bonne société partageait une promiscuité mondaine de chaque jour. Les couples illégitimes devaient se former hors des remparts, dans des campagnes isolées, dans les stations thermales, à Loèche ou à Yverdon. Mais qu'une femme partît en cure sans son mari et l'on jasait, comme on souriait d'un air entendu quand un négociant se rendait à l'étranger sans emmener son épouse. Certains coureurs de jupons trouvaient utile d'avoir un bateau à quai, aux Pâquis. Sur le lac, loin des berges peuplées, les amoureux pouvaient enfin se croire seuls au monde.

Mais que survînt un coup de vent, un incident de navigation qui obligerait à demander le concours des bacounis, gens moqueurs et sans discrétion, et tout pouvait être découvert. Et puis, ce genre de partie, sans parler de l'inconfort, mettait du désordre dans les toilettes. Celles qui, censées avoir pris le thé avec une amie de connivence, rentraient échevelées et chiffonnées, parfois livides, quand la houle avait transformé les élans du cœur en nausées, se trahissaient devant leur femme de chambre.

Et cependant, subsistait encore, dans cette Genève de la Restauration, une grande part de la foi des temps héroïques de la Réformation. Le Genevois, d'esprit moins vif que le Français, mettait plus de sincérité que ce dernier dans ses opinions, moins dans ses gracieusetés. Il tenait à ses idées et ne craignait pas de les exprimer, avec la fierté de l'homme libre et responsable. Il n'enviait au Parisien que l'espace vital, depuis qu'un journal attribuait 17 mètres carrés 66, en moyenne, au Genevois alors que, sur les bords de Seine, un habitant de Paris disposait de 43 mètres carrés !

Les professeurs de l'Académie de Genève, tous agréés par la vénérable Compagnie des pasteurs, ignoraient le montant des traitements des professeurs parisiens. Ils savaient en revanche, tel Martin Chantenoz, que

les émoluments de leurs collègues de l’Académie de Lausanne étaient doubles des leurs !

Un matin, alors qu’Axel se trouvait dans le bureau de M. Laviron, Juliane fit irruption.

– Maman a su que vous étiez là et m’envoie demander si vous accepteriez de nous accompagner jusqu’au pont de fil de fer de M. Dufour. Mon frère refuse de le voir, car il le trouve laid et proclame qu’il sera bien aise quand il se rompra, entraînant dans sa chute les imbéciles qui l’empruntent !

Axel se déclara enchanté d’être promu chevalier servant de ces dames et, un quart d’heure plus tard, le trio était en route pour le bastion du Pin où la Chambre des travaux publics avait fait aménager un jardin d’agrément. On accédait à cette oasis de verdure, plantée de vingt-cinq jeunes tilleuls, frênes ou ormeaux et pourvue de bancs, à partir de la promenade Saint-Antoine, par une passerelle qui enjambait la rue des Casemates. Axel et les deux femmes s’engagèrent sur le chemin qui serpentait à travers les gazons. Ils aboutirent à la poterne du fameux pont, que M^{me} Laviron n’avait jamais emprunté, bien qu’il eût été inauguré depuis plus d’un an.

Ce modèle de pont de fer avait été imaginé par des Français, les frères Marc et Camille Seguin, d’Annonay, en Ardèche. Ces ingénieurs, neveux de Joseph de Montgolfier, avaient étudié la résistance des métaux, ce qui leur avait permis de fabriquer des câbles métalliques et de lancer sur le Rhône, entre Tain-l’Hermitage et Tournon, le premier pont suspendu d’Europe. Une commission genevoise, conduite par Guillaume Henri Dufour, s’était rendue en France pour étudier l’ouvrage des Seguin, puis Marc, l’aîné des frères, avait été invité à Genève, afin de donner un avis sur le projet conçu par le polytechnicien Dufour.

Restait à financer le pont adapté aux besoins locaux. En créant une société privée, qui avait avancé les capitaux nécessaires à la construction, en échange d’un droit de péage, très minime, mais perceptible pendant vingt ans par les actionnaires, Dufour avait résolu le problème. En trois jours, soixante-dix souscriptions de cinq cents florins avaient été recueillies pour

lancer le premier pont de fer genevois qui, long de quatre-vingt-deux mètres, reliait maintenant la promenade Saint-Antoine au quartier de Florissant.

– Jamais je ne passerai là-dessus et je te défends d'en rien faire, Liane ! dit M^me^ Laviron à sa fille.

– Mais voyons, maman, beaucoup de promeneurs traversent chaque jour. C'est très solide. Et puis, vous connaissez M. Dufour, c'est un génie, dit papa, et tout a été calculé par lui. Je vous assure qu'il n'y a aucun danger à marcher sur ce pont, insista Juliane, un peu gênée devant Axel par la pusillanimité et l'ignorance de sa mère.

– Taratata, tout le monde peut faire une erreur de calcul, les génies comme les autres, Liane, répliqua M^me^ Laviron.

Axel avait déjà eu l'occasion de constater, d'une part, que M^me^ Laviron ne brillait pas par l'intelligence, d'autre part, qu'elle traitait sa fille de vingt ans, affublée du diminutif de Liane, comme une enfant.

– Allons, dit Juliane en prenant résolument le bras d'Axel, qui ne savait quelle contenance adopter.

– Très bien, j'irai avec vous et, si nous tombons, nous serons ensemble, dit M^me^ Laviron, se résignant sans plaisir.

Axel acquitta le droit de péage auprès d'un employé amusé et offrit son bras libre à la mère de Juliane.

Muette, M^me^ Laviron avançait comme sur des œufs, jetant des regards inquiets sur la tranchée des fortifications qu'enjambait l'ouvrage. Au milieu du pont, elle observa d'une voix blanche :

– Sentez-vous comme les planches vibrent sous nos pieds ?

– C'est un pont suspendu et les gros câbles métalliques qui le supportent lui confèrent à la fois souplesse et résistance. Les pas ébranleraient un pont de planches ordinaire et pourraient le conduire à la rupture. Ne craignez rien, madame.

D’une pression de la main sur son avant-bras, Juliane remercia Axel. La déambulation se poursuivit un moment, puis, par le même chemin, le trio regagna la promenade Saint-Antoine. Le soir même, au cours du repas auquel fut convié Axel, M^me^ Laviron raconta à son mari, comme un exploit, sa traversée du pont de fil de fer de l’ingénieur Dufour.

– Ces grosses cordes métalliques qui le tiennent en l’air en font comme une sorte de balançoire… qui ne se balance pas, conclut-elle, interprétant l’explication fournie par Axel.

Au lendemain de cette sortie, Axel, qui souffrait d’être toujours sans nouvelles d’Adrienne, se rendit au café Papon, imaginant que les grognards du général Chaslin, ou quelques carbonari réfugiés, pourraient, sinon lui en donner, du moins lui permettre de la situer en Europe. Ne pouvant procéder que par allusions à ceux qui soutenaient les mouvements révolutionnaires, sans faire mention de la fille de Fontsalte, il ne recueillit aucune information sur Adriana. Il découvrit, en revanche, qu’une certaine xénophobie commençait à se manifester dans la population.

Seuls les Grecs, acceptés et soutenus par des comités très actifs, jouissaient d’une relative sympathie, depuis que les cent cinquante-huit hébergés dans des familles genevoises avaient adressé, le 23 mai 1823, dans leur langue et leur écriture, une lettre de remerciements, dont le général Chaslin livra la traduction à Axel Métaz.

« Dénués, depuis le début de cette année jusqu’à ce jour, de l’argent nécessaire à notre subsistance quotidienne, nous avons été hébergés charitablement par les généreux Helvètes ; privés du moyen de retourner dans notre chère patrie, nous avons été pourvus par eux de tout le nécessaire ; nous, Hellènes soussignés, témoignons donc par cette lettre notre reconnaissance à nos bienfaiteurs, priant le Dieu tout-puissant de leur accorder de jouir du bonheur et de la paix, de l’abondance de tout bien, d’une liberté éternelle, d’une concorde inaltérable, des lauriers de la vertu, des dons impérissables des arts et des sciences dispensatrices de richesse, et de l’assistance du ciel[6]. » En revanche, les Allemands qui traversaient Genève pour s’enrôler au côté des patriotes grecs n’avaient pas bonne

presse, non plus que les réfugiés italiens, devenus trop nombreux et trop exubérants. D'après certains fonctionnaires, ils étaient vingt-deux mille, dispersés principalement dans les cantons de Genève et de Vaud. Bon nombre de citoyens genevois considéraient que ces proscrits, les carbonari notamment, fomentaient, du territoire helvétique, des attentats et des rébellions dans leur pays, ce qui agaçait les souverains membres de la Sainte-Alliance, dont les ambassadeurs ne cessaient de faire des représentations à la Diète fédérale, accusée de « nourrir l'hydre révolutionnaire » ou de proclamer que la Confédération était ouverte à tout venant. Les Genevois ne voulaient pas encourir les foudres de l'étranger, avec qui ces hôtes, devenus peu à peu indésirables, risquaient de les fâcher. Une telle attitude conduisait parfois des proscrits au suicide, comme un certain Lutzi, ancien membre de la junte d'Alessandria, qui se proposait de chasser les Autrichiens du Piémont.

Comme Axel demandait des nouvelles de Buonarroti, le révolutionnaire à qui Adrienne avait fait porter de l'argent, il apprit qu'après la mesure d'expulsion dont il avait fait l'objet cet homme était resté un temps caché, dans la maison des Fazy, à Russin.

Axel ne disposait d'aucune recommandation pour se présenter chez les Fazy, qu'il ne connaissait que de nom. Il sut bientôt par le général Chaslin, introduit dans tout Genève, que les Fazy étaient des huguenots, originaires du Queyras, en Dauphiné. Pour échapper aux persécutions religieuses, consécutives à la révocation de l'édit de Nantes, ils s'étaient réfugiés en Suisse, comme beaucoup d'autres. Devenus bourgeois de Genève, ils s'étaient enrichis dans la fabrication des toiles peintes et des indiennes. Ils possédaient au lieu dit Clébergues, du nom d'un ancien moulin, de grands terrains. Jean-Jacob, que sa mère préférait appeler James, était, parmi les Fazy de la dernière génération, celui dont on parlait le plus au café Papon, en raison de ses activités politiques. Cet homme, alors âgé de trente ans, avait fait ses premières études au collège de Genève. Il avait été ensuite envoyé avec son frère aîné, Jean-Louis, à l'institut des frères moraves, à Neuwied, en Allemagne. Les deux garçons devaient y passer quatre années studieuses.

Le régime éducatif des frères moraves était dur, mais instructif, et l'on ne transigeait pas sur la discipline. Après ce séjour, James avait suivi des cours de droit et d'économie politique, puis on l'avait envoyé dans la région parisienne, à Choisy-sur-Seine, où l'un de ses oncles possédait une fabrique d'indiennes. Séduit depuis l'adolescence par les théories de Jean-Jacques Rousseau, il s'était intéressé très tôt à la politique, tout en poursuivant sa formation de négociant et d'industriel.

– C'est un homme entreprenant et ambitieux et, bien que jouissant d'une réelle aisance, tout acquis aux idées généreuses de la Révolution, précisa Chaslin. Il a, comme on dit, un peu roulé sa bosse puisqu'on le trouve en 1809 dans une fabrique d'indiennes à Bolbec, en Normandie ; en 1810, il est à Lyon, dans une maison de commerce appartenant à son père. Il y apprend l'anglais et l'italien, alors qu'il possède déjà le français et l'allemand. En 1814, il est à Paris quand les Alliés, vainqueurs de Napoléon, y entrent et, tout de suite, il se range au côté de ceux qui combattent le gouvernement de la Restauration et les Bourbons. Quand il revient ici, il se dit déçu et agacé par la Constitution, prétendument aristocratique, que l'on vient de donner à Genève. C'est à ce moment-là qu'il décide de quitter le commerce pour se consacrer au journalisme et à la littérature.

– Je n'ai jamais rien lu de lui, avoua Axel.

– Il a cependant publié, en France, en 1818, une brochure, *le Privilège de la Banque de France considéré comme nuisible aux transactions commerciales*, qui le fait considérer comme un économiste. Il y annonce aussi, implicitement, une forme d'engagement politique qui ne plaît guère aux conservateurs.

– Mais comment a-t-il été amené à cacher Buonarroti, le carbonaro le plus compromettant ? s'étonna le Vaudois.

– Mais, mon garçon, parce qu'il est depuis longtemps affilié à la charbonnerie. Si l'on en croit certains, il fait même partie de la Haute-Vente, qui est l'organisme directeur. On dit que, s'il est revenu à Genève en 1821, c'est pour servir de trait d'union entre la charbonnerie française et l'organisation de Buonarroti. Et aussi recruter des adeptes dans les

départements français limitrophes de la Suisse. Je sais qu'il a rendu visite à La Fayette, chef des carbonari français, au château de La Grange. C'est aussi un franc-maçon. Il appartient, comme son frère, à la loge des Amis Sincères.

– J'ai lu qu'il fait partie de ceux qui prônent la destruction des fortifications, dit Axel.

– C'est surtout une idée de son parent M. Fazy-Pasteur, mais il la soutient et il a raison. On a calculé que la remise en état des remparts et des bastions coûtera un million huit cent mille florins ! Une fortune ! Vous voyez bien, Axel, que Genève étouffe dans son enceinte, devenue inutile. Car qui voudrait aujourd'hui attaquer la Suisse, pays neutre ! Mieux vaut, comme M. Fazy-Pasteur le suggère, créer de nouveaux quartiers, où les gens seraient logés plus confortablement qu'à Saint-Gervais ou dans les vieilles maisons sur pilotis, édifiées en l'île !

À l'issue de l'entretien, Axel se préparait à prendre congé du général, qui regrettait de n'avoir pu, comme son ami Fontsalte, se rendre en Grèce, quand un des grognards intervint :

– Ce Buonarroti, qui se cache, a une nouvelle victime sur la conscience, monsieur. Depuis deux ans, il avait circonvenu adroitement un jeune Français, Alexandre Andryane, envoyé ici par ses parents pour étudier loin des tentations parisiennes et d'une certaine coquette, dont il était amoureux. Il y a quelques mois, Buonarroti l'a chargé d'une mission en Italie. Eh bien, ce garçon de vingt-sept ans s'est fait prendre par les Autrichiens avec des papiers compromettants. Il a été arrêté, condamné à mort[7] et, à l'heure qu'il est, on l'a sans doute enterré.

– Pourvu que ce jeune étourdi n'ait pas trop parlé ! dit le général.

Chaslin raccompagna Axel jusqu'au bout de la Treille et, chemin faisant, tira un petit livre de sa poche et le lui tendit.

– Tenez, mon ami, c'est le dernier ouvrage de James Fazy. Cet homme ira loin. Il a des idées et la volonté de les faire triompher. Il souhaite « reconstituer l'Europe sur des bases libérales et sur le principe de la souveraineté des peuples ». Méditez ça, mon jeune ami.

Axel remercia et lut le titre : *Les Voyages d'Eterleb*.

– Notez, dit Chaslin avec un sourire malicieux, qu'Eterleb est presque l'anagramme de liberté !

Pendant ses séjours à Genève, Axel Métaz passait de nombreuses soirées en compagnie de Chantenoz. Le professeur, taciturne et circonspect, ne pouvait se défendre de prendre la vie et les gens à rebrousse-poil, aussi n'avait-il pas d'amis. Les apparitions de son ancien élève étaient sa seule source de plaisir. Candide et subtil à la fois, maladroit par raideur, d'une sensibilité vulnérable, il heurtait fréquemment ses collègues par sa causticité et la distance qu'il maintenait entre eux et lui. « Je suis un isolé », reconnaissait-il, amer et résigné. Tout en affichant un grand mépris pour la masse de ses contemporains, « les nombreux », ainsi qu'il nommait le peuple par atticisme, il regrettait de ne pas s'être intégré à la société huppée, aux familles patriciennes de la ville haute, dont il instruisait brillamment les rejetons. Aussi considérait-il qu'il avait échoué comme poète, comme philosophe et comme professeur, n'étant ni publié ni membre de l'Académie, olympe intellectuel, dont son irréligion et sa liberté de langage lui interdisaient l'accès. Ergoteur, timide, coléreux, doué d'une éloquence mordante, il devenait, à l'occasion, capable d'un mouvement d'audace, surtout après boire, et de cela les Métaz avaient fait l'expérience.

On le voyait souvent à la Société de Lecture, feuilletant revues et journaux étrangers, car, à l'aise dans une demi-douzaine de langues et au fait de toutes les nouveautés littéraires, philosophiques et politiques, il comparait et analysait avec rigueur les événements, souvent rapportés par les journalistes en termes contradictoires.

Dans le vieil hôtel de la rue de la Cité, il rencontrait des érudits célèbres et eût pu se lier avec quelques-uns d'entre eux, gens de bonne compagnie et sans pédanterie, mais il les fuyait, craignant de ne pas être considéré à sa juste valeur par ces intellectuels, qui jouissaient d'une réputation européenne et d'une position sociale reconnue, tant à Genève qu'à Paris et Londres.

Étienne Dumont, l'ancien secrétaire de Mirabeau et de Bentham ; Marc-Auguste Pictet et son frère, Charles Pictet de Rochemont, fondateurs de la Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts, qui publiait des articles de Sainte-Beuve ; Augustin Pyrame de Candolle, premier botaniste d'Europe ; le jeune Arthur-Auguste de La Rive, élu à vingt-deux ans professeur de physique à l'Académie ; Butini, le médecin des célébrités ; Pellegrino Rossi[8], un ancien carbo naro, professeur de droit pénal, premier enseignant catholique et libéral accepté à l'Académie ; Jean Charles Léonard Sismonde de Sismondi, agronome, écrivain, historien, économiste ; Frédéric Lullin de Châteauvieux, agronome et fin mystificateur, auteur du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, qu'on avait, un moment, attribué à Napoléon, lors de sa publication en 1817 ; Charles Victor de Bonstetten, écrivain raffiné, ancien bailli de Nyon, qui, à soixante-dix-huit ans, parcourait les routes romandes à bord de son char genevois[9]. Tous auraient cependant accueilli avec bienveillance les avances de Martin Chantenoz. Pédagogue réputé, de qui les élèves répétaient les aphorismes et récitaient les vers, Martin bénéficiait, sans le savoir, de l'estime un peu craintive que l'on porte à ceux qui mènent une vie discrète et négligent tout protocole social. Seuls les étudiants qui l'approchaient ou recevaient son enseignement pouvaient l'apprécier, car Martin se tenait à l'écart des cénacles et refusait d'entrer dans le circuit où mondanités, religion, politique, littérature, sciences se mêlaient pour générer le courant consensuel, seul capable de propulser jusqu'à la chaire convoitée un candidat à l'Académie.

Forteresse savante du pouvoir établi – la moitié du corps professoral siégeait au Conseil consultatif sur les bancs conservateurs –, héritière d'une tradition scientifique qui avait fait la notoriété de Genève au xviii^{e} siècle, l'Académie restait, avec l'État et l'Église, en dépit de quelques timides avancées libérales, une des forces maîtresses du destin genevois.

Axel enrageait de voir Chantenoz hors de ce corps d'élite où il avait sa place. Les yeux fatigués, les vêtements mal entretenus, le logement inconfortable, la façon de se nourrir déplorable de son mentor mettaient le jeune homme mal à l'aise. Il espérait que l'Académie de Lausanne appellerait bientôt le professeur Chantenoz, puisque celle de Genève ne le

sollicitait pas. À moins que Pierre-Antoine Laviron, un des plus sûrs soutiens et bailleurs de fonds du parti au pouvoir, ami des dirigeants de la vénérable Compagnie des pasteurs – il avait l'insigne honneur de passer la crussollette[10] lors des célébrations marquantes à Saint-Pierre – ne pût utilement intervenir en faveur de Martin.

– J'aurais voulu bonheur et gloire, une femme à aimer et une carrière littéraire accomplie, confessa un soir Martin. À quarante-cinq ans, tout est fixé de la vie d'un homme. Femme et carrière littéraire sont devenues inaccessibles. Je ne puis qu'être le spectateur de ma propre existence. J'y trouve un certain confort moral, puisque, ne dépendant de personne et n'ayant personne qui dépende de moi, je puis me conduire comme bon me semble et m'en aller sans déranger quiconque.

Il entraînait souvent Axel au Caveau genevois ou à la Société lyrique pour entendre poètes et chansonniers. Leur préféré était Jean-François Chaponnière[11]. Ce fils d'un immigré venu de Constance, après avoir chansonné l'empire, chansonnait la monarchie, les momiers[12] et les papistes, dont on assurait qu'ils revenaient en force à Genève. En 1820, un refrain, que Chantenoz reprenait avec les auditeurs, l'avait rendu célèbre :

Qu'il est beau, ce mandement
De monsieur le grand vicaire !
Sa pastorale vraiment
À tout bon dévot doit plaire ;
Car il dit à son troupeau :
S'il est du mal sur la terre,
C'est la faute de Voltaire,
C'est la faute de Rousseau[13].

Au Caveau, les deux amis entendaient aussi Salomon Cougnard chanter *Fanfan*, Félix Chavannes détailler *la Reine Berthe*, Gaudy-Lefort lire ses *Esquisses genevoises*. Venu de la Société lyrique, rivale du Caveau, John Petit-Senn[14], jeune poète ricaneur voltairien, stigmatisait avec finesse et un humour acide les travers de la société genevoise. Quand le Caveau littéraire de Paris s'était, dans une chanson, moqué des Suisses au service des armées

étrangères, Petit-Senn avait répliqué avec tant de piquant qu'on le considérait, depuis, comme barde officiel de la République de Genève.

Un soir, Axel Métaz obtint de M. Laviron l'autorisation de conduire Juliane au Caveau genevois. La jeune fille brûlait, depuis longtemps, d'assister à une séance pour entendre les chansonniers, dont ses parents ne goûtaient guère les effets. Anicet Laviron avait refusé d'y emmener sa sœur. Il méprisait les poètes du cru, qui, d'après lui, « payés par les bourgeois de la ville basse, se moquaient prudemment des mœurs genevoises pour donner bonne conscience à la société établie, dont ils se gardaient bien de révéler la cupidité et l'hypocrisie ». Quant à M^me^ Laviron, elle estimait que le talent d'un poète est nuisible, s'il ne sert pas la morale !

C'est au Caveau que Juliane fit la connaissance de Martin Chantenoz, de qui elle apprécia l'érudition et la causticité. Comme plusieurs dames et demoiselles de la ville haute, la fille du banquier allait souvent assister aux cours des grands professeurs de l'Académie. Elle avoua un penchant pour la botanique. Martin Chantenoz, malicieux, supposa que la réputation universelle de Pyramus de Candolle pouvait expliquer cet engouement, qu'il estima plus mondain que scientifique.

– C'est exactement ça ! Si M. de Candolle était moins séduisant, bien qu'il soit, comme dit mon frère, du parti des « négatifs[15] », le règne végétal aurait certainement moins d'attraits pour moi, admit la jeune fille en riant.

Cette réaction de Juliane plut à Chantenoz, étonné qu'une demoiselle de la rue des Granges pût être instruite, avoir de l'esprit, de la simplicité et un physique des plus avenant. En raccompagnant Juliane, qui s'étonna de n'avoir jamais eu l'occasion d'entendre un exposé de M. Chantenoz, dans aucune des sociétés plus ou moins savantes qu'elle fréquentait, Axel brossa un rapide portrait de son mentor. Puis il conclut, pour faire comprendre à la jeune fille que seule une bonne recommandation faisait défaut à ce maître :

– C'est un homme remarquable et je lui dois beaucoup. Si le recteur de l'Académie pouvait être informé, par quelque importante personnalité locale, des connaissances, des mérites et de la compétence du professeur Chantenoz, je suis certain qu'il l'inviterait à poser sa candidature à la chaire de philosophie ou d'esthétique. Seulement, Martin ne va pas à l'église, n'a

pas d’amis dans le parti au pouvoir et se refuse à toute démarche auprès des gens en place, estimant cette façon de faire vulgaire et incompatible avec sa dignité.

– C’est de l’orgueil et du bon, dit Juliane.

En quittant Axel, elle se promit de parler à son père de cet étrange professeur, qui, croyant lui tourner un compliment, avait dit : « La véritable aristocratie ne tient pas à la naissance mais à l’intelligence. » Genre de propos qui eût plu à Anicet.

Dans l’éventail des distractions de la bonne société genevoise, les bals tenaient une place importante. Ils étaient si fréquents que le Conseil représentatif avait pris un arrêté interdisant tout divertissement après minuit. C’est pourquoi, dès onze heures et demie de la nuit, on croisait, dans les rues de la ville, des attelages pressés et des groupes de piétons élégamment vêtus, qui se hâtaient, en riant et le verbe haut, vers leur domicile. La Cloche des heures égrenant du haut de la tour septentrionale les douze coups de minuit rendait Genève au silence.

Les grandes familles de la ville haute se devaient de donner, une fois l’an, une soirée dansante, à laquelle étaient invités toutes les demoiselles à marier de leur cercle et les jeunes gens susceptibles de faire des époux convenables. Au cours de l’hiver 1823-24, Axel Métaz s’était dérobé à l’invitation de M^{me} Laviron qui donnait un bal pour Juliane et ses amies. Il ne tenait pas à figurer au milieu des rejetons des familles patriciennes, tel un célibataire de second choix en quête d’une épouse. Juliane avait été un peu déçue par sa dérobade, surtout en apprenant, quelques jours plus tard, que M. Métaz avait été vu au bal de l’Exercice de l’Arquebuse[16], en compagnie de jeunes juristes et de charmantes demoiselles de la bourgeoisie libérale. L’Exercice de l’Arquebuse maintenait les vertus patriotiques et organisait, chaque année, un concours de tir très couru. Son bal passait pour le plus huppé de la saison d’hiver. Axel y avait été convié en tant que fils de Guillaume Métaz, membre à vie de l’honorable compagnie des arquebusiers.

Plutôt qu'assister aux bals de la ville haute, le Vaudois préférait les bals lausannois, où il retrouvait, dans un milieu social et intellectuel qui valait bien celui de Genève, d'anciens camarades d'études devenus professeurs, pasteurs, notaires, banquiers, magistrats ou fonctionnaires cantonaux.

Le jour où il avait appris, au café Papon, que les patriciens genevois venaient de donner une redoute où n'avaient été invitées que les dames entre trente et quarante ans, il s'était gaussé, avec Chantenoz, de cette initiative. On racontait que M. de Candolle, qui taquinait la muse mondaine, avait produit à cette occasion une chanson sur l'air du *Ventru*, de Béranger, et qu'on se répétait cette œuvrette sous les lustres de la rue des Granges. Axel ne s'en étonna guère. Il savait déjà que le savant, maintenant âgé de quarante-six ans, se plaisait, à la fois respectueux et enveloppant, dans la compagnie des femmes. Lors d'un bal à La Tour-de-Peilz, chez M. Martin de La Tour, au cours de l'été précédent, le botaniste avait dédié, sous le titre *Cinq Roses*, un impromptu à cinq jolies femmes. Une sixième, un peu médisante et sans doute vexée de n'avoir pas été comparée à la plus belle fleur, avait susurré à Élise Ruty et à Charlotte en parlant des élues : « Pas étonnant : elles sont toutes branchées sur le même rosier ! » On s'était empressé d'interpréter de façon grivoise ce clabaudage et beaucoup s'interrogeaient, depuis, pour tenter d'identifier un rosier aussi vivace !

Si Axel Métaz fuyait les bals, il ne manquait pas l'occasion d'assister aux concerts, quand ceux-ci coïncidaient avec sa présence à Genève. Il applaudit, comme tous les mélomanes, à la création de la Société de musique fondée par cinq amateurs genevois, MM. Marc-Auguste Pictet, Henri Boissier, Charles de Constant, Jean-Louis du Pan-Sarrazin et Ferdinand Janot. Comme M. Laviron soutenait de ses deniers cette entreprise, Axel accompagna la famille du banquier lors du concert inaugural, donné le 30 janvier 1824 dans la salle de l'hôtel du Musée. Les soixante musiciens, dirigés par le chef allemand Timothée Schencker, interprétèrent, entre autres morceaux, une symphonie de Mozart, l'air de *la Création*, de Haydn, un trio de Rossini et l'ouverture de *l'Amour conjugal*, de Mayer. Cette manifestation musicale connut un tel succès qu'une société immobilière fut bientôt constituée, afin de mettre l'orchestre dans ses meubles, en achetant la maison Hentsch, à la Cour Saint-Pierre. Le banquier Pierre-Antoine Laviron, vivement encouragé par sa fille, se joignit aux

mécènes et le peintre Spampani fut retenu pour décorer la future salle de concerts.

Dans le même temps où les mélomanes se réjouissaient, les amateurs de baignades faisaient grise mine. Malgré la fraîcheur des eaux, on se baignait beaucoup à Genève, dans l'Arve, dans le Rhône, dans le lac. Les hommes et les enfants avaient pris l'habitude de faire trempette, nus, en pleine ville, notamment au pont de Bel-Air, au pied de la vieille tour, vestige du château bâti par l'évêque Aymon de Grandson, en 1219. Les ébats de ces adamites scandalisaient les lavandières des bateaux-lavoirs et les promeneuses des berges. Chassés de Bel-Air, les baigneurs s'étaient repliés aux Eaux-Vives et aux Pâquis, ce qui déplaçait le scandale sans l'étouffer. Aussi le Conseil représentatif avait-il proposé de construire trois maisons de bains publics aux Eaux-Vives, aux Pâquis et sur le Rhône. Ces établissements auraient été surveillés par des maîtres de natation et pourvus de cabines. Cette initiative ayant soulevé un tollé de protestations de la part des riverains, entraînés par M. Charles de Constant, personnalité très écoutée, le projet venait d'être abandonné.

Axel Métaz appréciait Genève, son ambiance intellectuelle et artistique, les activités artisanales comme le haut négoce, les boutiques de luxe de la Corraterie, l'animation des rues basses et des quais, les grands hôtels, les beaux jardins. Il aimait y venir pour s'instruire, se distraire, oublier un moment le souvenir, parfois lancinant, d'Adrienne, en retrouvant Chantenoz et Juliane Laviron, intelligente et sensible, qu'il considérait maintenant comme une amie.

En mai, lors de son précédent séjour, il avait appris avec surprise que dans cette ville, d'apparence prospère et heureuse, on déplorait, chaque année, de douze à quinze suicides[17]. Ces citadins désespérés se donnaient la mort par noyade, pendaison, arme à feu, arme blanche ou défenestration.

Axel avait aussi constaté chez les Genevois l'inquiétude, presque l'angoisse, suscitée d'abord par la querelle religieuse patente, née du mouvement du Réveil, qui divisait les protestants, ensuite par l'expansion évidente du catholicisme.

Le traité de Turin, le 16 mars 1816, avait confirmé les aménagements territoriaux de 1815. Grâce à l'habileté diplomatique de M. Pictet de Rochemont, Genève avait obtenu de la France la cession du pays de Gex, assurant ainsi la continuité territoriale avec le canton de Vaud, et de Victor-Emmanuel I^{er}, roi de Sardaigne, la partie de la Savoie qui s'étend au pied du Salève, sur la rive sud du lac, de Cologny jusqu'à la rivière Hermance. La République s'était ainsi agrandie de 108,8 kilomètres carrés et de vingt communes : six prises à la France, quatorze à la Savoie. L'annexion constituait aussi un apport de population de seize mille habitants. Ces Français et ces Savoyards, devenus genevois, étaient restés catholiques. Le traité de Turin non seulement donnait toutes garanties à ces nouveaux citoyens suisses, en plaçant leur Église « sous la protection du droit européen », mais il avait confirmé la nomination d'un curé de Genève, imposée par Napoléon après l'introduction du catholicisme et le rattachement de Genève à la France, en 1806.

Le gouvernement de Genève devait donc « maintenir à sa propre charge l'Église catholique existant à Genève », loger le curé et le doter convenablement. Les protestants avaient, un moment, espéré, à l'occasion des bouleversements nés de la chute de l'Empire, se débarrasser du curé de Genève, le Savoyard Jean-François Vuarin, dont la pugnacité les agaçait fort. Ils avaient été frustrés de cette délivrance. Les nouvelles communes catholiques du canton avaient, au contraire, si bien conforté la position de ce prêtre, qu'il venait d'annoncer son intention de se rendre à Rome pour demander à Léon XII le transfert, de Lausanne à Genève, du siège épiscopal. Plein d'allant et d'une redoutable éloquence, l'abbé Vuarin avait installé à Genève la congrégation des Filles de la Charité, que l'on appelait sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et les frères de la Doctrine chrétienne. Il était maintenant si fortement détesté de certains protestants que les mères huguenotes menaçaient les enfants dissipés en disant : « Si tu n'es pas sage, j'appelle Vuarin ! »

Les membres de la vénérable Compagnie des pasteurs continuaient à voir dans l'agrandissement du canton et les dispositions du traité de Turin une victoire du Vatican. Ils proclamaient inlassablement que « le chancre rongeur du papisme » serait soigné et que « l'impur limon catholique »

serait déblayé ! Quant aux Vaudois, ils répétaient en s'esclaffant : « Les Genevois ont désenclavé leur territoire, mais ils ont enclavé leur religion. » Ce qui se vérifiait chaque année davantage.

Les protestants, qui pensaient pouvoir étouffer le papisme par des méthodes insidieuses, en furent pour leurs frais. Le roi de Sardaigne, protecteur, aux termes du traité, des communes catholiques livrées à Genève, se montrait strict et prêt à faire respecter la foi de ses anciens sujets. L'évêque d'Annecy, informé des mauvaises intentions des réformés, avait, depuis longtemps, alerté le souverain sarde. « Si le roi ne protège pas ses anciens enfants contre leurs ennemis devenus leurs maîtres, c'est autant de victimes immolées à Satan et à Calvin[18] », avait-il écrit.

La puissante Compagnie des pasteurs avait ensuite tenté de faire passer ce qu'on avait nommé, à l'époque, les lois éventuelles, système de calcul électoral qui « mettait les mathéma tiques au service de l'intolérance » et excluait de la vie politique tous les nouveaux citoyens catholiques. Dans une brochure, que les pasteurs s'étaient empressés de faire disparaître, le sage Sismondi avait protesté avec vigueur contre un procédé qui ravalait les catholiques au rang de citoyens de seconde classe. L'écrivain s'était ainsi attiré les reproches de M. de Candolle.

Les menées des sectaires ayant échoué, Axel constatait, en ce commencement de l'année 1824, que le catholicisme était maintenant solidement implanté à Genève. Le gouvernement venait d'être contraint de modifier la loi sur le mariage civil, dans les communes cédées à Genève, sept ans plus tôt, par le traité de Turin. Dans ces villages, les mariages ne seraient validés, comme le demandait le pape, que s'ils étaient célébrés devant un prêtre. Ainsi se trouvait confirmée la mixité religieuse imposée à Genève.

La cité de Calvin ne pouvait plus se targuer d'être la Rome protestante, même si la Constitution de 1814 avait confirmé la prédominance de la religion réformée. Depuis quelque temps, les Genevois les plus pessimistes imaginaient le jour où leur ville serait en majorité catholique puisque le dernier recensement révélait que si le canton comptait 31 284 protestants, il abritait aussi 19 760 catholiques et… 69 juifs ! L'extrême minorité de la

communauté israélite s’expliquait par le fait que les Juifs de Genève s’étaient vu, en 1816, retirer leurs droits civiques[19].

L’autre préoccupation des Genevois venait des dissensions théologiques, qui ne faisaient que s’aggraver, au fil des années, au sein de l’Église protestante.

Ainsi que Martin Chantenoz l’avait expliqué à son ancien élève, le mouvement du Réveil, en divisant les protestants, aussi bien sur l’interprétation de la doctrine que sur la pratique religieuse, servait indirectement le papisme. Cette dissidence n’était pas neuve puisque, dès 1810, quelques étudiants en théologie, Ami Bost, Jean-Guillaume Gonthier, Henri-Louis Empaytaz, Henri Pyt, s’étaient unis pour proclamer que tout avait été perdu de la Réformation, la doctrine et la vie, et qu’il convenait de reconquérir l’une et l’autre, « la doctrine d’abord, puis la vie, par la doctrine annoncée dans sa pureté ».

Chantenoz suivait en curieux l’évolution du mouvement et traitait, comme tout le monde, ses adeptes de momiers. Un soir, devant une bouteille de vin d’Yvorne, il prit son ton professoral pour instruire Axel :

– Au commencement du xix^{e} siècle et durant l’occupation française, l’Église genevoise était imbue des idées de Jean-Jacques Rousseau. Elle se mit à vivre une sorte de religion naturelle, dans laquelle le Christ apparaît comme un docteur, une sorte de caution divine humanisée, non comme une victime expiatoire pour les péchés du monde. À Genève, on prêchait le salut par les œuvres, en faisant plus souvent référence aux philosophes grecs qu’aux évangélistes. Nos réformés ne se voyaient ni corrompus ni condamnés. Je ne suis même pas sûr qu’ils croyaient au Saint-Esprit. Ils répétaient cependant aux cultes la confiance qu’ils lui portaient. En réalité, chacun comptait s’en tirer seul avec une sorte d’orgueil, comme si tout réformé pouvait négocier son salut éternel directement avec Dieu ! C’est pourquoi nos momiers sincères disent que la théologie a sombré dans le rationalisme vulgaire, l’oubli de l’Évangile, pour devenir un système, qu’ils nomment… le genèvianisme.

– N’ont-ils pas raison ? demanda Axel.

– Pour les chrétiens sincères, certes, car ils dénoncent le conformisme routinier dans lequel est tombé, depuis longtemps, le clergé protestant, installé dans son autorité religieuse et politique. Les pasteurs, qui tiennent le haut du pavé, se satisfont de l'observation des règles et de la célébration des services. Les momiers estiment, au contraire, que le sentiment religieux doit se manifester dans tous les actes de la vie, afin de fortifier les œuvres, susciter des missions évangéliques, en un mot redevenir un sacerdoce conquérant. Voilà.

Les meneurs du Réveil se réunissaient à l'imprimerie Pellet d'où étaient sortis, en d'autres temps, les ouvrages de Voltaire, ce qui plaisait assez à Martin Chantenoz. Le Réveil avait maintenant son journal, *le Magasin évangélique*, et publiait des tracts, bien que l'année précédente il eût été interdit aux imprimeurs de tirer sur leurs presses « aucun écrit de polémi que religieuse sans licence du Conseil d'État ». Le Réveil envoyait ses pasteurs porter la bonne parole dans les foyers, ce qui faisait dire à l'humoriste John Petit-Senn : « Jamais on ne vit autant de religions en chambres garnies, autant de cultes dans leurs meubles. » Le plus fameux des prédicateurs, César Malan, avait été prié par les autorités religieuses de s'abstenir dorénavant, comme les autres prêcheurs momiers, de toute interprétation personnelle de la nature divine du Christ, du péché originel, de la prédestination. Choqué par son indiscipline, le Consistoire l'avait révoqué comme pasteur et la vénérable Compagnie lui avait retiré ses fonctions de régent du collège.

Ces règlements de comptes internes réjouissaient autant, mais pour des raisons différentes, Chantenoz et l'abbé Vuarin. Le premier rapportait cependant, en se délectant, les propos du second : « La religion protestante est finie, aujourd'hui, dans sa propre métropole. C'est la ruine de Calvinopolis ! »

En rentrant à Vevey, fin mai, Axel constata que la querelle religieuse se développait aussi dans le canton de Vaud. Dès le 20 mai, une affiche avait annoncé aux Veveysans, comme aux autres Vaudois, une ère d'intolérance religieuse.

« Le Grand Conseil du canton de Vaud, sur la proposition du Conseil d’État,

» Considérant que quelques personnes exaltées cherchent à introduire et à propager une nouvelle secte religieuse ;

» Voulant réprimer des actes qui troublent l’ordre public,

» Décrète :

» Article 1er. – Toute assemblée des partisans de cette secte, formée de personnes étrangères à la famille, pour y exercer le culte ou y célébrer quelqu’une des cérémonies de l’Église, est défendue et sera immédiatement dissoute.

» Article 2. – Les personnes qui auront présidé ou dirigé ces assemblées, y auront officié ou auront fourni le local, seront responsables et punies de l’une des peines qui suivent.

» Article 3. – Tout acte de prosélytisme ou de séduction tendant à gagner à cette secte est interdit ; et celui ou ceux qui s’en seraient rendus coupables seront punis de l’une des peines ci-après. »

Suivaient quatre articles, détaillant les peines annoncées, en rapport avec la gravité des cas : amende ne pouvant excéder six cents francs, défense d’aller ou de séjourner dans telle commune, confinement pour un an au plus dans une commune désignée, un an au plus de prison de discipline, bannissement du canton pour trois ans au plus. L’article 6 prévoyait : « Toute cause qui aura pour objet un des délits prévus par la présente loi sera nécessairement soumise au Tribunal d’Appel. » Le landammann Clavel avait apposé sa signature sous le grand sceau de l’État.

Cet autoritarisme brutal, dans un canton où l’intolérance avait été jusque-là considérée comme un péché civique, stupéfia les citoyens. Les Veveysans se demandaient si l’on était revenu au temps où les baillis bernois imposaient leur volonté au peuple. Même Simon Blanchod, qui vouait les adeptes du Réveil aux gémonies parce qu’ils nuisaient à l’unité de l’Église, se disait scandalisé par cette loi, qui violait une des plus précieuses libertés de l’homme : la liberté de conscience.

– Comment en est-on arrivé là ? demanda le vieux vigneron à son filleul, après avoir lu et relu le texte de l’affiche.

– Il y a toujours eu des querelles d’école. Mais celle-là dépasse la simple controverse théologique, reconnut Axel.

– Il faut dire que beaucoup ne considèrent plus la Bible que comme un simple document historique et, tel ce foutu Napoléon, l’Église comme « un simple établissement, utile pour la vertu et les mœurs », admit Blanchod.

– À Genève, les gens du Réveil soutiennent que le rationalisme a déifié la raison humaine et rejeté Dieu dans ses nuées, expliqua Axel.

À Lausanne, le doyen Curtat avait été le premier pasteur à réagir, par des prédications énergiques, contre la religion facile de l’Église établie. Il avait été entendu par de nombreux croyants et les étudiants en théologie qui, tout de suite, le suivirent s’étaient mis à répandre avec enthousiasme ses idées. Dans le pays de Vaud, plus encore qu’à Genève, le Réveil était un mouvement religieux ardent, qui suscitait, depuis plusieurs années, des dissidences chez les pasteurs de l’Église nationale.

Ce que Blanchod nommait « la dangereuse dérive des conceptions théologiques » s’était dernièrement accéléré. Por tés par une foi assurée et qui se voulait conquérante, ou plutôt reconquérante d’un christianisme plus pur et plus dur, les adeptes tombaient facilement dans les travers d’un nouveau sectarisme. Le Réveil empruntait la voie des sectes intransigeantes, en s’inspirant des idées et des méthodes importées d’Angleterre par des zélateurs de la régénération religieuse. Des Anglais prêchaient au côté des momiers, que l’on disait aussi encouragés par les frères moraves, installés à Montmirail, près de Neuchâtel.

En ce printemps 1824, les gens arrivaient à Lausanne en demandant : « Où sont les âmes réveillées ? » On leur indiquait les conventicules, réduits à la clandestinité depuis que les réunions de la « secte » du Réveil avaient été interdites. Les réveillés, contre qui était dirigée la loi du 20 mai, cherchaient surtout à convaincre les femmes et les jeunes filles, en excitant leur imagination. Ils allaient, d’après leurs adversaires, jusqu’à utiliser « des moyens passablement mondains ». Ils commentaient la Bible, dans un

jargon de convention, avec une assurance pleine d'outrecuidance. Une exaltation quasi malsaine poussait les prédicateurs réveillés à prononcer des sermons charabiateux. Les moqueurs disaient qu'ils usaient d'un « patois de Canaan ». Le Réveil, à l'origine réaction religieuse, était peu à peu devenu manifestation intellectuelle et, depuis l'interdiction, une nouvelle forme d'opposition politique.

Pour ne pas trop effaroucher l'Église nationale, les réveillés disaient leur action complémentaire de celle des pasteurs orthodoxes. Ils ne se privaient pas, pour autant, de critiquer le catéchisme enseigné et les recueils de prières traditionnels. Avec un rien de commisération mielleuse, ils définissaient les ministres du rang comme « aveugles conduisant d'autres aveugles » – les réveillés étant, bien entendu, les « voyants ».

Ces nouveaux pasteurs prêchaient maintenant la dissidence. Ceux qui avaient quitté ouvertement l'Église fondaient des petites communautés de soi-disant élus. Ils convoquaient des réunions entre frères, s'organisaient comme des missionnaires, chargés de reconquérir le peuple à la vraie foi. Cette nouvelle évangélisation n'était pas sans agacer ni créer des remous chez les fidèles. Elle suscitait aussi, bien sûr, l'irritation des pasteurs de l'Église nationale, surpris par une contestation qui dénonçait leur apostolat routinier.

Le doyen Curtat, effrayé par l'ampleur du mouvement qu'il avait, peut-être à son corps défendant, inspiré, essayait vainement de refréner les ardeurs des nouveaux croisés.

Le Réveil vaudois donnait la prédominance aux dogmes, ceux notamment de la prédestination, de l'élection, de la grâce. Saint Paul était l'apôtre favori des réveillés, qui oubliaient les autres. Le primordial, pour eux, résidait dans une affirmation sincère de la foi. Ils voulaient des Églises homogènes, à l'abri de tout œcuménisme. Pour assurer le triomphe de leurs conceptions, ils avaient édicté des règles, imposé une discipline stricte et n'hésitaient pas à prononcer des excommunications. Sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, des maris de dames réveillées se plaignaient de voir leurs épouses contester l'autorité conjugale !

L’objet de la loi du 20 mai était de remettre de l’ordre dans les consciences et de rétablir l’autorité de l’Église nationale, affirmée par une phrase sans équivoque dans la Constitution vaudoise de 1814 : « La religion évangélique réformée est la religion du canton. »

En apprenant cela, Martin Chantenoz, hilare, avait souhaité voir les réveillées imposer à leur mari le même chantage qui avait si bien réussi à Lysistrata, l’héroïne d’Aristophane !

On comprit vite, à Vevey, que cette loi injuste n’arrêterait pas le mouvement. Non seulement elle était contraire au droit des gens, mais elle faisait des réveillés des persécutés, ce qui leur attirait des sympathies qu’ils n’eussent pas obtenues autrement. Le premier effet fut la multiplication d’Églises dissidentes « constituées selon le Seigneur ». Quant aux ministres bannis, ils se mirent au service d’Églises étrangères, en attendant des jours meilleurs.

Les catholiques, qui, en vertu de la Constitution, jouissaient de l’exercice de leur religion dans les communes mixtes d’Échallens, Assens, Bottens, Bioley-Orjullaz, Étagnières, Poliez-le-Grand, Poliez-Pittet, Saint-Barthélemy, Brétigny, Villars-le-Terroir et Malapalud, se gardaient bien de commenter les graves dissensions de l’Église nationale, même s’il leur arrivait de rire sous cape, quand les protestants se battaient entre eux !

Bien que la loi du 20 mai ne visât que la communauté protestante, qui, dans un premier temps, l’approuva en majorité, les catholiques n’avaient rien à attendre de bon du climat créé par les décisions arbitraires d’un gouvernement intolérant. Toutefois, l’autorisation, accordée en 1810 aux catholiques, par le Conseil d’État, de construire dans les communes où leur religion n’était pas établie un lieu de culte, à condition qu’il n’ait « ni clocher ni cloches ni aucun signe extérieur de sa destination », laquelle ne pouvait être indiquée que par une simple et discrète inscription *Chapelle du culte*, restait valable. On constatait néanmoins, dans les milieux catholiques, que le gouvernement vaudois s’ingéniait à en limiter les effets.

À Vevey, la minorité catholique venait d’obtenir le droit, grâce à la baronne Thérèse de Bock, de se doter d’un modeste sanctuaire, en plein centre de la ville. La générosité de la noble polonaise avait permis l’achat,

rue d’Italie, d’une ancienne maison vigneronne des chartreux de la Part-Dieu. On y célébrait, chaque dimanche, une messe privée, officiellement réservée à la baronne et à son entourage, mais les catholiques veveysans qui se présentaient étaient, bien sûr, accueillis. Cette église, dissimulée mais tolérée, ne suscitait nulle malveillance de la part des protestants.

Ainsi, quand Charlotte résidait à Vevey, chez son fils, comme elle se plaisait à préciser, elle eût pu entendre la messe « chez la baronne », à cent pas de Rive-Reine, mais, ne pouvant communier du fait de son état de femme divorcée, elle préférait ne pas se singulariser au milieu des fidèles qui, tous, la connaissaient.

Pour Axel et sa mère, toutes ces considérations relatives à la religion, principal sujet de conversation depuis « la loi inique du 20 mai », furent estompées par une lettre de Blaise, datée de Fontsalte, où il venait d’arriver. Le général annonçait son retour pour les premiers jours de juin, en même temps qu’il confirmait la mort de lord Byron, annoncée par les journaux deux jours plus tôt. Blaise écrivait : « Le poète a succombé, le 19 avril, à une sorte de fièvre, rhumatismale ou inflammatoire, dont les médecins ne semblent pas connaître l’origine. Le prince Mavrocordato, qui s’est toujours parfaitement conduit avec lord Byron, a fait tirer, le lendemain de sa mort, trente-sept coups de canon. C’était l’âge de cet homme exceptionnel et incompris. »

Après quelques considérations sur la situation désespérée de Missolonghi assiégé et des « particularités assez décourageantes de l’esprit et des mœurs qui règnent dans les états-majors grecs », Blaise concluait : « Ayant débarqué à Marseille, je me suis arrêté à Lyon, pour saluer l’archevêque primat des Gaules lyonnaises, qui m’est un cousin éloigné. Je voulais lui poser une question au sujet d’une affaire qui me tient à cœur. Sa réponse, ma très chère Dorette, vous conduira peut-être à modifier, en toute conscience, votre point de vue sur le mariage. »

La nouvelle du retour de l’homme qu’elle aimait depuis si longtemps rendit Charlotte radieuse.

– Il en fait des mystères ! Mais a-t-il seulement reçu ma lettre ? murmura-t-elle, perplexe.

– Que lui écriviez-vous, s'il n'est pas indiscret de ma part de vous le demander ? risqua Axel.

– Je lui demandais tout bonnement de revenir au plus tôt, avoua-t-elle.

– Eh bien, vous avez la réponse, dit Axel, enjoué.

1 L'animal est triste après l'amour

2 1773-1856. On peut voir un bel autoportrait de cette artiste au musée Rath.

3 Aujourd'hui Hôtel municipal (hôtel de ville) de Genève.

4 M. Schweppe était l'assistant du célèbre pharmacien genevois Henri-Albert Gosse, disciple de Jean-Jacques Rousseau, fondateur de la Société de physique et d'histoire naturelle. C'est Schweppe qui inventa, en collaboration avec son maître, la fameuse boisson gazeuse artificielle, qui porte toujours son nom.

5 Établis des horlogers sur lesquels se trouvaient étau, machine à percer, tour, limes, etc.

6 Cité par Michelle Bouvier-Bron dans *Jean-Gabriel Eynard et le philhellénisme genevois*, publié, à l'occasion du centenaire de la mort de Jean-Gabriel Eynard, par l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, avec l'appui de l'État et de la Ville de Genève, Genève, 1963.

7 Sa peine fut commuée en prison à vie. Il fut le compagnon de Silvio Pellico dans la forteresse du Spielberg, en Moravie. Libéré en 1832, il revint en France. Napoléon III le nomma commissaire général pendant la campagne d'Italie. Il mourut en 1863. On lui doit un livre de souvenirs, *Mémoires d'un prisonnier d'État*, publié en 1838.

8 Exilé d'Italie en 1815, en raison de son attachement au parti français. Assassiné lors de son retour dans son pays, en 1848.

9 Petite voiture fermée, tirée par un seul cheval.

10 Plateau pourvu d'un manche que l'on passe pendant l'office pour recueillir les offrandes des fidèles.

11 Il fonda, en 1837, sa propre banque après avoir été l'associé de la banque Ferrier, Darier et C^{ie}. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont une *Histoire du théâtre de Genève*, et de l'expression devenue proverbe : « Il ne faut jamais dire : "Fontaine, je ne boirai pas de ton eau." »

12 En Suisse romande, dissidents protestants.

13 Victor Hugo, dans *les Misérables*, fait chanter par Gavroche ce refrain écrit par un banquier ! Sans en citer l'auteur !

14 1759-1856. Ce chansonnier, surnommé le Béranger genevois, participa, en 1826, à la création du *Journal de Genève* avec James Fazy.

15 Les libéraux nommaient ainsi les familles de l'ancienne oligarchie genevoise. Le père de Pyramus de Candolle avait été le premier syndic de l'ancienne république.

16 Société de tir de Genève dont on trouve la plus ancienne trace écrite en 1474. A fusionné en 1856 avec l'Exercice de la Navigation.

17 Entre 1820 et 1826, on a compté, dans cette ville de 30 000 habitants, 95 suicides (76 hommes et 19 femmes), soit, en moyenne, 13,5 suicides par an. Entre 1832 et 1837, la moyenne des suicides atteignit 18 par an.

18 Cité par Georges Goyau dans *Une Ville-Église : Genève, 1535-1907*, tome II, Librairie Académique Perrin et C^{ie}, Paris, 1919.

19 Ces droits ne leur furent rendus qu'en 1841.

3.

Le premier tir fédéral, organisé à Aarau du 7 au 12 juin 1824, ne fit qu’étendre à toute l’Helvétie une très ancienne tradition. Les sociétés de tir, appelées aussi abbayes, constituaient les plus vieilles guildes connues. Selon les chroniques, l’habitude des Suisses à se mesurer au tir daterait de Pierre II de Savoie, fondateur, en 1255, de la Confrérie des archers de Berne. Lausanne possédait sa Confrérie des arbalétriers depuis 1521. Vevey s’enorgueillissait, dès 1694, de son Abbaye de l’arc et, depuis 1735, de sa Noble Société des fusiliers, devenue, plus tard, Société des arquebusiers. Ces derniers, tous bourgeois, avaient reçu, le 16 septembre 1803, une bannière neuve offerte par les dames de Vevey, parmi lesquelles figurait Charlotte, alors épouse estimée de Guillaume Métaz.

Dans son enfance, le collégien Axel Métaz avait tiré à l’arbalète, avec succès, le papegay[1], le jour de la fête des promotions. Sans être un Guillaume Tell, le jeune homme participait maintenant aux tirs locaux organisés lors des fêtes villageoises. Ces tirages, comme disaient les anciens, étaient aussi des fêtes patriotiques, avec discours et flonflons, qui avaient contribué, dans le passé, à la consolidation de l’État fédéral et continuaient, avec leur cérémonial particulier, haut en couleur, à maintenir la fraternité des citoyens et la cohésion civique de la Confédération.

À Venise, Axel avait fait de sensibles progrès, à la carabine comme au pistolet, grâce aux leçons du capitaine d’artillerie Giacomo Alboretti. Depuis son retour à Vevey, il était inscrit, comme successeur de Guillaume Métaz, sur le rôle de la société locale. C’est pourquoi, à l’annonce du tir fédéral, premier du genre, les tireurs veveysans avaient prié Axel de se joindre à la délégation qui serait envoyée à Aarau. On s’était entraîné avec application au lieu dit Pré-de-la-Ville, sur les cibles installées au pied de la colline de Saint-Martin. Il s’agirait de faire bonne figure, d’abord parmi les sociétés du pays de Vaud, dont la Noble Abbaye des écharpes blanches de Montreux, renommée depuis 1627, ensuite, si possible, aux yeux des

étrangers, c’est-à-dire des Suisses originaires des autres cantons, qui délégueraient leurs meilleurs tireurs.

Axel Métaz avait prévu d’emmener en Argovie sa mère, Flora Baldini et Martin Chantenoz, libéré de ses cours au collège depuis le 1er juin. Il espérait aussi, sans trop y compter, que Blaise de Fontsalte serait de retour à Lausanne assez tôt pour pouvoir participer à l’expédition.

– Pourvu qu’il arrive bientôt ! Car la route est longue pour Aarau. Plus de quarante lieues, et par des chemins qui ne sont pas aussi bons que les nôtres, s’inquiétait Axel, devant sa mère, quelques jours avant la date fixée pour leur départ.

Charlotte, elle, relisait sans cesse la lettre de Blaise et s’interrogeait dix fois par jour sur la démarche qu’avait pu faire auprès d’un prélat le général, dont elle ignorait qu’il eût un cousin archevêque et primat des Gaules lyonnaises !

– Il est allé lui demander une consultation, pardi ! répétait Flora, toujours véhémente.

Mlle Baldini avait vu juste.

Au soir du 2 juin, quand, harassé, pour être venu d’une traite en diligence de Fontsalte à Vevey, Blaise se fit annoncer à Rive-Reine, Axel fut étonné, mais le reçut chaleureusement.

– J’ai voulu vous voir avant de rencontrer Dorette, dit-il, employant, sans y prendre garde, pour désigner Charlotte, le diminutif dont il usait dans l’intimité.

Axel apprécia, bien qu’il le trouvât un peu simplet, le tendre et joli sobriquet de sa mère. Il appela Pernette pour faire servir une bouteille de vin frais et s’enquit de la raison de ce détour inattendu.

Assis dans le salon, devant la porte-fenêtre, ouverte sur la terrasse-jardin, Blaise de Fontsalte observait en silence les jets d’eau du bassin qui, tels des prismes, décomposaient la lumière du soleil couchant et se muaient en arcs-en-ciel frémissants.

– Comprenez, Axel, que je sois un peu ému. C’est la première fois depuis bientôt un quart de siècle que je me retrouve dans cette maison, où le destin m’a fait rencontrer celle qui n’était pas encore votre mère. Le décor a changé, par vos soins je crois, mais cette terrasse sur le lac et cette fontaine aux dauphins me rappellent tant de choses ! Enfin, nous devons vivre dans le présent et tenter d’agir et de penser, pour qu’il soit une noble et belle continuation du passé.

Axel approuva et servit le vin. Blaise mira le dézaley doré avant de boire, puis se résolut à parler :

– Il se trouve qu’un de mes cousins Atheux est archevêque de Lyon et grand spécialiste de droit canon. Je me suis arrêté chez lui, où l’on dîne fort bien, pour lui soumettre le cas d’une femme catholique divorcée d’un protestant. Mon parent appartient à cette catégorie de prélats très instruits, tolérants, affables et doués d’esprit. Il commença par me répondre en riant que c’est toujours une bonne affaire qu’une catholique se libère d’un mari parpaillot. Excusez le terme : il est de lui.

Axel sourit et indiqua d’un geste de la main que l’excuse allait de soi.

– C’est ainsi que les Français d’autrefois appelaient les calvinistes, comparant ces chrétiens aux papillons nommés parpaillots par les Gascons. Ces dissidents allaient avec foi s’exposer aux flammes des bûchers, tels les papillons à celles des chandelles, crut bon de préciser le général.

– Ce sobriquet serait donc plutôt flatteur, constata le jeune homme en riant.

– L’archevêque, quand je lui eus exposé plus complètement le cas, me dit, je répète à peu près ses paroles : « Si le mariage a été célébré par un pasteur du Saint Évangile, dans un temple protestant, hors de la présence d’un prêtre catholique, et même en présence de ce dernier s’il n’a pas lui-même officié, l’Église catholique romaine ne reconnaît aucune valeur sacramentelle à une telle union, puisque les protestants ne comptent pas le mariage au nombre des sacrements. En revanche, si le mariage mixte a été célébré dans une église catholique, par un prêtre de l’Église catholique apostolique et romaine, le sacrement de mariage a bien été administré, même si un pasteur, de l’Église réformée, assiste à la bénédiction. » Tels ont

été les propos du primat des Gaules lyonnaises, qui fait autorité dans mon diocèse. Le tout, mon cher enfant, est maintenant de savoir si votre mère a été unie à M. Métaz par un pasteur, ou si le mariage a été célébré par un prêtre catholique. Le savez-vous ? conclut Fontsalte.

– J'ai toujours entendu dire que l'engagement principal, le seul qui comptât aux yeux de l'époux, avait été prononcé à Saint-Martin, église réformée, et que mon père…, enfin le marié, avait accepté, quelques jours plus tard, alors qu'il se trouvait avec sa femme chez ses beaux-parents, et ce uniquement pour faire plaisir à ma mère et à ma grand-mère, de faire bénir son mariage par le curé d'Échallens. Guillaume Métaz a toujours, par la suite, laissé ma mère pratiquer sa religion, bien qu'il fût résolument contre le pape et son Église. Leur accord devant notaire prévoyait que les garçons qui naîtraient du couple seraient élevés dans la religion du père, les filles dans celle de la mère. C'est ainsi que j'appartiens à l'Église réformée, ma sœur Blandine à l'Église catholique. Je devrais dire appartenait, car, dans sa dernière lettre, mon père m'a appris que Blandine a abjuré la religion maternelle et s'est convertie au protestantisme. C'est tout ce que je sais du mariage religieux de ma mère, mais elle-même pourra vous en dire plus.

– S'il en est ainsi, cher Axel, votre mère n'a jamais été mariée aux yeux de l'Église catholique, pour qui seule l'administration du sacrement de mariage imprime à l'union d'un homme et d'une femme un caractère ineffaçable qui ne peut pas être renouvelé !

– Dans ce cas, elle peut donc s'unir à vous, devant un prêtre catholique, sans commettre ce qu'elle nomme un sacrilège, remarqua Axel.

– Je le pense et je me crois donc autorisé à renouveler ma demande en mariage. Et cela d'autant plus que, dans la seule lettre que m'a adressée votre mère en Grèce, elle répétait combien elle est malheureuse et laissait entendre qu'elle pourrait, un jour, se faire violence et se contenter d'un mariage civil. Sachant qu'une telle union l'eût insatisfaite, j'y aurais renoncé. Mais, comme j'ignorais tout de la procédure adoptée par les Églises en 1798, quand furent autorisés chez vous les mariages mixtes, j'ai voulu consulter mon cousin. Je crois avoir bien agi.

Axel Métaz, qui ne souhaitait que voir sa mère heureuse après une union contractée en accord avec sa conscience, offrit une collation au général et l'invita à dormir sous son toit. Pernette prépara pour lui l'ancienne chambre de Blandine, devenue chambre à donner.

– Ne trouvez-vous pas inconvenant que j'accepte votre invitation ? demanda Fontsalte, un peu gêné.

– Il serait inconvenant pour moi de ne pas la faire ! Nous sommes, Dieu merci, sortis – douloureusement pour l'homme qui m'a cru pendant dix-huit ans son fils – de l'hypocrisie et du mensonge. Aujourd'hui, vous êtes accueilli au grand jour dans ma maison. Je veux que vous y soyez à l'aise, conclut Axel avec chaleur.

Fontsalte dissimula son émotion en vidant son verre. Quand il le reposa, le jeune homme vit que la main du général tremblait légèrement.

À l'heure du coucher, après qu'il eut fait à Axel le récit des rares combats auxquels il avait participé, comme conseiller de l'état-major des patriotes grecs, et commenté les intrigues politiques qui empoisonnaient cette guerre de partisans, le général expliqua que sa berline, conduite par Jean Trévotte, arriverait deux jours plus tard à Lausanne.

– Le brave Titus transporte mon ami Claude Ribeyre de Béran, qui se remet lentement d'une blessure à l'épaule, reçue en Morée. J'ose espérer que le bon climat lémanique lui permettra de vite se rétablir, conclut-il.

Le lendemain matin, Blaise de Fontsalte, reposé et joyeux, ayant accepté avec une évidente satisfaction l'invitation d'Axel à se rendre, « en famille », au tir fédéral d'Aarau, regagna Lausanne.

En montant dans le cabriolet d'Axel, que conduisait le vieux bacouni encore valide, Pierre Valeyres, le général observa que c'était une bien belle voiture légère.

– Une dame l'a oubliée en me quittant, dit le jeune homme, volontairement désinvolte.

Le général parut surpris, esquissa un sourire complice, mais, discret, ne demanda pas de précision. Il avait en tête d'autres soucis.

Quelques heures plus tard, après un bref arrêt à Beauregard, il se fit annoncer rue de Bourg et Charlotte lui sauta au cou en pleurant, comme chaque fois qu'elle était terrassée par une forte émotion.

La divorcée ne demandait qu'à se laisser convaincre de convoler sans encourir le risque d'excommunication. Toutefois, avant de s'abandonner à la félicité de l'acceptation, elle tint à s'entourer de garanties, comme si l'analyse du cas Métaz par le primat des Gaules lui paraissait trop favorable au dessein de son amant.

Le curé de Lausanne, informé par la divorcée, sollicita sur-le-champ, et par courrier spécial, du curé d'Échallens les précisions qui s'imposaient sur le mariage de M^{lle} Rudmeyer et M. Guillaume Métaz. Quand il fut confirmé, le lendemain, que le prêtre catholique n'avait fait à l'époque, à la demande de la famille Rudmeyer, que bénir les alliances des époux, « sans pouvoir administrer le sacrement de mariage, le marié étant de religion protestante et peu enclin à sortir de son erreur », Charlotte découvrit, avec autant de plaisir que d'étonnement, qu'en regard de la dogmatique catholique elle n'avait jamais été mariée devant Dieu et ses saints !

– En somme, tu as toujours vécu comme une concubine, sans le savoir ! lança Flora qui, depuis le retour de Blaise, suivait avec un intérêt teinté d'ironie ce qu'elle qualifiait d'arrangement avec le ciel !

À partir du moment où l'hypothèque de conscience fut levée, Charlotte ne se tint plus de joie. Dans un mouvement tendre, elle tendit à Blaise les gants beurre frais oubliés rue de Bourg, au soir de sa première demande en mariage.

– Je les avais conservés à l'instigation d'Axel. Il espérait bien qu'ils serviraient un jour, dit-elle.

Nul ne sut en quels termes le général renouvela ce soir-là sa demande, mais celle-ci fut bien accueillie, comme l'annonça l'intéressé à Axel, le matin du 6 juin, au moment du départ pour Aarau.

– Votre mère et moi irons nous marier à Fontsalte, dans l'intimité et loin des regards des commères veveysannes : c'est son désir. Mon cousin l'archevêque fera le voyage de Lyon, qui est court, pour nous unir dans la chapelle du château où, depuis des siècles, les Fontsalte scellent leur union. Ma mère sera heureuse et ma sœur religieuse sortira de son couvent pour la circonstance.

Blaise n'osa pas demander à Axel d'assister à son mariage, craignant un refus qu'il eût d'ailleurs trouvé justifié. Soulagé d'apprendre que sa mère avait choisi d'aller convoler en France, plutôt que s'exposer à Lausanne à la curiosité publique, le jeune homme ne dissimula pas sa satisfaction.

– Je sais qu'en agissant ainsi vous rendez ma mère heureuse. Pour elle va commencer une nouvelle vie, sans dissimulation ni craintes du qu'en-dira-t-on. Vous lui rendez l'honneur perdu, moins par sa faute d'autrefois que par le scandale de 1819. En lui apportant un nom prestigieux, vous effacez le honteux silence imposé, dont elle a dû, elle aussi, souffrir.

Blaise serra fortement les mains de son fils et monta en voiture près de Charlotte qui, assise en face de Flora et de Ribeyre, riait à propos de tout et de rien, habitée par le bonheur.

Les deux berlines de Fontsalte et de Charlotte Rudmeyer avaient été nécessaires pour embarquer les invités d'Axel Métaz. Le convoi mit trois jours pour atteindre la cité argovienne, construite au bord de l'Aar, sur les pentes du Distelberg et du Goenhard. Les étapes à Fribourg, Berne et Soleure furent joyeuses et animées. La veille de l'arrivée, le marquis de Fontsalte tint à offrir un dîner dans le meilleur restaurant de la ville. Il s'agissait de célébrer, sans donner une publicité de mauvais goût à l'événement, ce que Flora Baldini et le général Ribeyre nommaient, depuis le départ de Lausanne, « les fiançailles de Blaise et de Charlotte ».

L'Italienne, très à l'aise avec le général Ribeyre, s'était constituée d'office l'infirmière du blessé, qui portait encore le bras droit en écharpe. Avec lui, elle commentait le paysage, plaisantait, se réjouissait ouvertement de l'heureux aboutissement d'une liaison dont ils avaient, l'un et l'autre, vécu les prémices et le déroulement tumultueux.

Axel, étonné de voir la gallophobe Flora aux petits soins pour un acteur de la Révolution doublé d'un officier d'Empire, se disait qu'il fallait se hâter de goûter ce moment privilégié où les bons sentiments triomphaient des haines surannées.

En revanche, Chantenoz, dont tout le monde savait qu'il avait été, dans sa jeunesse, amoureux et prétendant éconduit de Charlotte, à qui il vouait toujours un culte amer et persifleur, demeurait le plus souvent silencieux. Lors de l'étape de Berne, alors qu'il se dégourdissait les jambes en compagnie d'Axel, il exprima son sentiment devant l'euphorie de l'amie, qui le blessait sans qu'elle y prît garde.

– C'est tout de même un sort étrange que celui de l'homme qui, par deux fois, voit la seule femme dont il désirait être aimé en épouser un autre !

– Mais vous n'êtes pas fait pour le mariage, Martin !

– Je ne suis plus fait pour le mariage, veux-tu dire. Il y a une saison pour tout dans la vie. La mienne est passée, mais la tienne va bientôt venir ! Une fois ta mère mariée, ce sera ton tour, mon petit ! Et laisse-moi te dire que Charlotte y pense déjà, que Flora voit dans le mariage le seul conjurateur à la dépravation supposée des célibataires !

– Ce que j'ai connu jusque-là des mœurs conjugales ne m'encourage guère, Martin. Je me méfie des femmes. Ne rien attendre de la meilleure, c'est s'assurer la paix, comme vous dites souvent.

Axel appréciait le commerce des femmes, mais il avait appris, comme son mentor, à se protéger de leur séduction. Ève restait pour lui l'être dispensateur de charme, au sens magique du terme. Au fil des expériences vécues, il avait acquis la certitude que la possession physique, plaisir et leurre, n'était qu'une rassurante manifestation d'animalité, déguisée par l'amour en union mystique des âmes. Ses rapports épisodiques et déraisonnables avec Adrienne s'étaient transmués en un curieux amalgame de désir inassouvi, de curiosité, d'inquiétude, de mansuétude, de compassion, presque de pitié. Absente, la fille de la Tsigane régnait sur ses méditations. Son souvenir s'insinuait dans ses pensées les plus ordinaires. Mais, contrairement aux amoureux, qui parlent sans cesse de leur maîtresse, Axel ne prononçait jamais le nom d'Adrienne. Quand Chantenoz,

dépositaire de toutes les confidences de son ancien élève, demandait : « As-tu des nouvelles de ta dulcinée ? » le jeune homme se contentait d'un signe de dénégation et s'empressait de parler d'autre chose.

À l'arrivée des Vaudois, Aarau était en fête depuis trois jours. Les concours de tir à l'arc, à l'arbalète, au fusil et à la carabine avaient commencé dès le lundi, mais, chaque matin, entraient en lice de nouveaux tireurs. Axel avait choisi de rejoindre les fusiliers de Vevey le vendredi, afin de concourir avec les meilleurs.

L'antique ville mérovingienne, devenue cité des Habsbourg, puis vassale de Berne, libérée en 1798, avant d'être promue, en 1803, chef-lieu du canton d'Argovie, semblait maintenant à l'étroit dans son rempart médiéval. Elle s'était parée et fleurie pour accueillir les délégations des vingt-deux cantons. Partout, aux mâts, balcons et fenêtres des vieilles maisons, aux auvents polychromes, aux avant-toits en visière, que dans ce canton de langue allemande on nommait *Runde* ou *Giebeldach*, flottaient l'étendard de la Confédération, croix blanche sur fond rouge, et l'écu parti de sable et d'azur du canton d'Argovie.

À chaque instant, des détachements traversaient la ville pour se rendre à la place de tir. Les militaires et les membres des confréries les plus opulentes paradaient en uniforme derrière leur musique. Les délégués des plus modestes sociétés communales, fortes seulement d'une demi-douzaine de tireurs, s'ingéniaient à faire bonne figure, en défilant d'un pas plus ou moins cadencé derrière leur bannière.

À l'ouest de la ville, sur une vaste esplanade, avaient été construits des pavillons, simples halles de bois, abondamment décorés, qui abritaient les éventaires des marchands de victuailles, de gâteaux, de souvenirs. Plus attractives encore étaient les pintes où l'on servait ce qu'une aberration civique faisait nommer par certains le sang des Suisses. Vins rouges ou blancs, du Jura, du pays de Vaud, de Genève ou du Valais, coulaient des tonneaux pour accompagner saucisses, émincé de veau, rösti et fromages.

Dès leur arrivée, les délégations devaient se présenter au pavillon des prix, sorte de kiosque surélevé abritant une estrade. Là se tenaient juchés,

endimanchés et affairés, les membres de la société de tir d'Aarau, confrérie invitante, chargés d'accueillir les visiteurs. Après l'échange de politesses, parfois d'allocutions patriotiques, où il était toujours question de liberté, de fraternité, jamais d'égalité, car personne n'y croyait, les nouveaux venus confiaient aux organisateurs le prix offert par leur confrérie. Il s'agissait, le plus souvent, d'une coupe en métal argenté, rarement en argent massif ou en vermeil. Les tireurs, venus de tous les horizons helvètes, se disputeraient ces trophées destinés à orner, plus tard, les salles de réunion ou les stands de tir.

Suivant le protocole, le chef de la délégation présentait ensuite aux personnalités et aux juges la bannière de sa société de tir, qui était immédiatement hissée sur le kiosque, au milieu de cent autres.

À tout moment, des tireurs venaient présenter leur carton de tir aux juges qui, après vérification des points obtenus, décernaient le prix correspondant au score réalisé. Accompagné de ses amis, acclamé, félicité, embrassé par sa fiancée, sa femme ou sa mère, le gagnant brandissait son trophée et prenait le chemin de la buvette où sa coupe serait emplie de vin afin que chacun pût y boire à la gloire du héros et à la pérennité de la Confédération.

Au fond de l'esplanade, autour des cibles dressées au pied d'une colline plantée de vigne, les meilleurs fusiliers et carabiniers, encouragés par les membres de leur société, allaient d'une cible à l'autre, s'efforçant d'obtenir le plus de points possible avec leur contingent de poudre et de balles. Plus loin, devant d'autres cibles, s'affrontaient, à coups de flèches et de carreaux, les archers et les arbalétriers. Ils attiraient de nombreux curieux et passaient, aux yeux de la foule bigarrée et chaleureuse, pour les vrais descendants de Guillaume Tell. Les manieurs d'armes à feu, qui faisaient crépiter la poudre, s'envoler les oiseaux et aboyer les chiens, recueillaient moins de vivats que ces champions d'un autre âge. Fidèles aux armes de leurs ancêtres, les archers, descendus du Grütli, et les arbalétriers, venus d'Altdorf, rappelaient aux Suisses que, si la liberté d'un peuple se fonde sur l'union des citoyens, elle peut aussi, parfois, être sauvée par une seule flèche bien ajustée !

Axel, ayant rejoint le groupe de Vevey, s'en fut risquer quelques coups. Sa carabine à canon rayé en spirale, pour laquelle il utilisait de la poudre à

mousquet de Berne, était une arme précise et de bonne portée. Blaise de Fontsalte et sa mère choisirent de l'accompagner, mais Chantenoz, qui détestait les armes à feu, se dirigea vers les tireurs à l'arc, tandis que Ribeyre et Flora musardaient au milieu des badauds. On s'était donné rendez-vous à midi à la cantine où, sous une immense toile de tente, s'alignaient tables de sapin brut et bancs. On y servirait mille repas, assurait un panneau.

Alors qu'il comparait les lots offerts à la convoitise des tireurs, Axel sursauta en entendant, lancé d'une voix de stentor par le héraut, un nom familier. Le gaillard s'époumonait à crier : « Le comité a le grand honneur d'apprendre à messieurs les tireurs que M^me^ la Baronne von Fernberg met au concours une coupe de jade, très ancienne, offerte par M^me^ la Comtesse de Saint-Leu, belle-sœur de Napoléon I^er^ et qui fut la reine Hortense de Hollande. Nous remercions M^me^ la Comtesse de Saint-Leu, ainsi que M^me^ la Baronne von Fernberg. Ce lot précieux appartiendra au premier carabinier qui rapportera vingt-cinq cartons sans avoir tiré plus de vingt-six balles. Qu'on se le dise. »

Un murmure parcourut l'assistance, rassemblée autour du pavillon des prix. Ceux qui n'avaient pas tout compris de cette offre se la faisaient répéter et ceux qui croyaient avoir une chance de réussir la haute performance exigée par la donatrice comptaient leurs balles ou se précipitaient pour acheter de la poudre ou des pierres à feu à l'armurerie.

Ce nouveau coup d'audace d'Adrienne fit battre plus fort le cœur d'Axel Métaz, en même temps qu'il inquiéta son esprit. Du regard, il chercha Blaise de Fontsalte. Le général était invisible : il n'avait donc pas entendu l'annonce du crieur. Le nom de Fernberg lui eût révélé la présence de sa fille sur la place de tir. En trois enjambées, Axel rejoignit le héraut, qui transpirait abondamment dans son frac vert de carabinier.

– Savez-vous où se trouve la baronne von Fernberg ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, monsieur, nous ne l'avons pas vue. Elle a fait apporter la coupe et le message par un postillon, emmitouflé comme en plein hiver. Un géant, brun comme une noix, qui n'a même pas ôté son bizarre chapeau. Une sorte de Mongol, très peu bavard. Il a simplement dit : « M^me^ la

Baronne viendra remettre elle-même la coupe au vainqueur », mais je me demande bien comment elle pourra savoir le moment, vu que son orang-outan a disparu comme il est venu !

– La baronne sera là, soyez sans crainte ! dit Axel en s'éloignant.

À la description du messager de M^me^ von Fernberg, le jeune homme avait tout de suite identifié Lazlo, le plus fidèle des Zigeuner. Comme il hésitait sur la direction à prendre pour tenter de découvrir Adrienne dans la foule, de plus en plus dense, il aperçut Chantenoz, le rejoignit et le mit au courant de l'événement.

– Diable, la veuve d'Arthur revient avec le Saint-Graal sous le bras ! Va, mon bon Lancelot, vise juste et tu auras la coupe, comme tu as eu la dame !

Cette boutade convainquit Axel que le meilleur moyen de revoir Adrienne était, certes, de conquérir le lot offert par la reine Hortense. Suivi de Chantenoz, il se mit aussitôt en quête d'une cible vierge.

– Que Tell l'Adroit soit avec toi, dit Martin quand Axel commença à tirer.

Le jeune homme changea plusieurs fois de cible, obtenant chaque fois le maximum de points, sans perdre une balle. Mais le Vaudois n'était pas le seul que la coupe de jade tentait. D'autres tireurs, plus intéressés par la valeur du lot que par sa donatrice, se hâtaient d'additionner les points.

– Si tu ne l'emportes pas, tu retrouveras toujours ta sorcière au moment de la remise du prix à un autre, observa Martin entre deux tirs, pendant que le canon de la carabine d'Axel refroidissait.

– Certes, mais j'aimerais lui faire la surprise de me présenter devant elle en vainqueur, répliqua le Vaudois.

Chantenoz, très excité par l'épreuve à laquelle il prêtait, en poète, une implication mystique, souhaitait ardemment que son ancien élève l'emportât, ce qui lui permettrait de connaître, enfin, celle qu'il nommait la Circé au regard vairon.

Porté par le désir farouche d’étonner Adrienne, sûr de lui comme si un viseur infaillible pointait son arme dont la pierre à feu n’eut pas un raté, le jeune homme rassembla, en peu de temps, vingt-cinq cartons en vingt-cinq balles.

– Courons au pavillon des prix, car ce que j’ai réussi, d’autres ont pu le réussir. Il faut absolument me présenter le premier, s’écria-t-il.

Martin Chantenoz, fendant la foule sans ménagement, fit le chemin pour Axel, mais les Vaudois, atteignant le pavillon des prix, découvrirent qu’ils avaient été devancés. Un barbu des Grisons, brandissant des cartons, interpellait les juges.

– Vingt-cinq cartons en vingt-six coups, comme c’est demandé ! annonça fièrement le paysan, qu’entourait un groupe d’amis, aussi barbus et hilares que lui.

– J’ai fait mieux, dit Axel en avançant d’un pas. Vingt-cinq cartons en vingt-cinq coups, voici la vingt-sixième balle. Je n’ai pas eu besoin de la tirer.

– Hem ! faut voir ça ! T’aurais pas acheté un ou deux cartons pas hasard ? grogna le tireur.

– Encore une insulte de ce genre et je vais savoir où placer ma dernière balle, mon gaillard, répliqua Axel, irrité par un tel soupçon.

Le ton montait déjà chez les amis du Grison, et les badauds, pressentant une querelle, peut-être une bagarre, s’agglutinaient autour du pavillon. Les juges examinèrent les cartons du Veveysan et confirmèrent sa victoire. Puis ils tentèrent de calmer les paysans, dont plusieurs semblaient pris de boisson. Regard vague et verbe haut, les Grisons n’acceptaient pas que le meilleur fusil du canton fût dépossédé d’une coupe aussi précieuse. On risquait d’en venir aux mains, quand un sombre géant, coiffé d’un feutre étrange, enfoncé jusqu’aux yeux, écarta les braillards de ses énormes mains velues et s’adressa aux juges.

– J’ai surveillé ce monsieur à la carabine. Il n’a pas perdu une balle. Ceux qui disent le contraire sont des grands fripons, lança-t-il en français, avec un accent guttural qui impressionna l’auditoire.

Axel avait tout de suite reconnu Lazlo.

Les gens du comité et deux miliciens, appelés en renfort, invitèrent les Grisons à se taire et à se disperser. Les montagnards obéirent à contrecœur, maugréant, les uns en romanche, les autres en italien. Axel, qui comprenait cette dernière langue, eut le sentiment qu'ils comptaient prendre leur revanche d'une façon ou de l'autre.

– Où est la baronne, Lazlo ? demanda Axel.

Le Tsigane émit un borborygme et s'éloigna.

– Mais il ne t'a pas répondu, ce barbare ! s'insurgea Martin.

Fort des confidences passées d'Axel, le professeur avait compris que l'homme était un serviteur de la baronne von Fernberg.

– Il va chercher Adrienne, dit Axel, redoutant de voir apparaître Fontsalte et Charlotte.

Pour rendre discrète sa rencontre avec Adrienne, il comptait sur la foule et les arrivées incessantes, au pavillon des prix, de tireurs qui venaient retirer leur lot en joyeuse compagnie. C'était ignorer qu'une nouvelle se répand dans la foule comme l'encre imprègne un buvard. Axel et Martin virent d'abord arriver la bruyante cohorte des carabiniers de Vevey, informés par la rumeur de l'étonnante performance d'un des leurs. Respectueux du cérémonial des tirages, ils venaient congratuler leur champion avant de l'escorter, avec sa coupe, en bon ordre, derrière fanfare et bannière, jusqu'à la pinte où l'exploit serait arrosé.

Accablé de félicitations, Axel fut bientôt soulevé de terre, hissé sur les épaules d'un vigneron et porté en triomphe.

– Attendez, au moins, qu'on lui ait remis le prix. La donatrice est en route, intervint à tout hasard Chantenoz, pour calmer les admirateurs de son ancien élève.

De la position élevée où il se trouvait juché, Axel Métaz vit avec ébahissement arriver Adrienne, portant le frais costume des paysannes

thurgoviennes, encadrée par Blaise et Charlotte, que suivaient Claude et Flora. Il demanda à être promptement descendu de son piédestal humain.

– C'est la grande réunion de famille, jeta-t-il à Martin, avant que la baronne Karl von Fernberg ne lui sautât au cou.

– Mon Axou, quelle surprise ! murmura-t-elle en lui prenant la main, avant de dire à haute voix la joie qu'elle éprouvait à retrouver son demi-frère et son père le même jour. Saint Pertinent fait bien les choses, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec un clin d'œil en posant l'index sur la médaille apparue dans l'échancrure de la chemise d'Axel.

Priée par les personnalités de remettre son prix au tireur, Adrienne entraîna son demi-frère sur l'estrade et, au vu de la foule, lui mit dans les mains la coupe de pierre dure qu'elle affirma avoir été « enlevée à Vishnou dans un temple hindou ». Axel, habitué aux affabulations d'Adriana, afficha un sourire dubitatif et pria la baronne de transmettre ses respectueux remerciements à la reine Hortense, aimable donatrice. Puis, sous les applaudissements de l'assistance, tous deux quittèrent l'estrade où, déjà, montaient d'autres champions.

Toutes les présentations ayant été faites hors de sa présence, Axel, un peu gêné, hésitait sur l'attitude à adopter envers Adrienne, en présence de Fontsalte et de sa mère. La jeune femme l'inspira sans équivoque en le prenant familièrement par le bras et en usant du tutoiement familier.

– Enfin, nous voici réunis, mon père, toi et moi, nous, les yeux vairons ! Regardez-nous, cette assemblée est exceptionnelle, dit-elle gaiement aux autres, en passant son bras libre sous celui du général.

Charlotte ne pouvait détacher son regard de cette fille de Blaise, qui semblait avoir autant d'audace que de flamme dans ses yeux bicolores. Flora se taisait, médusée. Plus intuitive que son amie, elle devinait chez Axel et sa demi-sœur une complicité ambiguë, qui ne datait pas de ce jour. Ribeyre de Béran écoutait Chantenoz définir, en ethnologue, les caractères physiques des Tsiganes qu'il décelait chez l'exubérante personne : yeux largement fendus et bridés, teint mat et hâlé, attaches fines, chevelure opulente et frisée, couleur aile de corbeau, jambes nerveuses, hanches étroites, corps souple, gestes vifs et assurés. Comme pour donner raison au

professeur, Adriana ôta son chapeau de paille, dénoua le ruban de velours noir qui attachait son bonnet de toile fine et laissa crouler jusqu'à la taille ses cheveux prisonniers. Puis elle décrocha, avec un « ouf » de soulagement, les chaînettes d'argent qui fermaient son corselet baleiné et ouvrit le col du corsage.

– Pourquoi ce costume de paysanne endimanchée ? demanda Axel.

– Par modestie, par prudente modestie, lança Adrienne en riant.

Un peu plus tard, alors que tout le groupe, attablé à la cantine, se restaurait, après qu'Axel fut allé sacrifier aux libations de rigueur avec les tireurs de Vevey, Adrienne dit combien la réjouissait le mariage de son père avec la mère d'Axel, puis elle annonça qu'elle devait reprendre, sur l'heure, la route d'Arenenberg, où l'hébergeait la reine Hortense.

Elle parvint, à la faveur du brouhaha qui régnait sous la tente et rendait les conversations des autres peu audibles, à glisser quelques mots à Axel.

– À quel hôtel loges-tu, à Aarau ? demanda-t-elle à voix basse.

– Au Lion d'Or, dit-il sur le même ton.

– Lazlo viendra te chercher à minuit et te conduira jusqu'à moi. Je ne pars qu'à l'aube pour Arenenberg.

D'un pincement à la cuisse et d'un regard, elle promit à Axel ce qu'il espérait. Elle s'en fut, après avoir embrassé son père et Charlotte.

Dès que la jeune femme eut disparu, les commentaires allèrent bon train. Fontsalte, abasourdi par cette rencontre avec sa fille, perdue de vue depuis des années, dut répondre aux questions, parfois indiscrètes, de Flora, qui tenait cette enfant naturelle de Blaise pour une vraie gitane.

– Elle doit savoir composer des philtres d'amour, confectionner des poupées de cire que l'on pique avec des aiguilles pour rendre les gens malades, lire dans les lignes de la main, tirer les cartes, jouer du tambourin et, peut-être, voler les enfants et les poules, dit-elle à Claude Ribeyre, qui rit longtemps de cette caricature.

Lorsqu'il quitta la place de tir, en compagnie de Chantenoz, pour regagner le centre de la ville, Axel eut droit aux appréciations plus subtiles de son ancien précepteur.

– Une sibylle de feu ! Une prêtresse de la nuit. Une charmeuse qui apprivoise les forces obscures. Un fauve cruel et tendre, voilà ce qu'elle est, cette ardente femelle. Diablement intéressante à connaître, mais dangereuse à aimer. Prends garde, Axel, ces femmes-là vous dépècent l'âme à coups de caresses, et les tortures qu'elles infligent deviennent délices dont la privation anéantit l'être.

– Ne soyez pas inquiet pour moi, Martin. Et laissez-moi vous rappeler que, concernant les femmes, j'ai peut-être plus d'expérience que vous ! répliqua l'amant d'Adrienne, aimablement ironique.

Lazlo fut exact au rendez-vous et, tandis que tout dormait à l'hôtel, Axel suivit le Tsigane à travers les rues où titubaient, lanterne en main, des fêtards attardés. Ils arrivèrent au bord de l'Aar. Lazlo, éclairant les pas d'Axel avec sa lanterne, s'engagea dans un étroit chemin qui conduisait à un portail. Au-delà, une allée aboutissait à un perron où une ombre semblait monter la garde. Le Tsigane s'adressa à la sentinelle dans sa langue et disparut en invitant Axel à gravir les marches. Une porte s'ouvrit sur un hall brillamment éclairé, l'ombre dévoila son visage et le visiteur reconnut Zélia. La servante, dont les yeux, noirs et luisants comme perles de jais, le fixèrent avec une intense douceur, lui baisa la main avant de l'entraîner devant une double porte. Elle pianota sur le panneau et, sans attendre de réponse, l'ouvrit et s'effaça.

Adrienne, étendue sur un sofa, fumait une pipe à long tuyau. Sa chemise de nuit de batiste ne laissait rien ignorer de son intimité. Elle posa sa pipe sur une table basse et ouvrit les bras. Axel s'y jeta avec fureur. Il attendait cette étreinte depuis des mois.

Plus tard, après que Zélia leur eut servi un café très fort, ils se racontèrent l'un à l'autre les mois de séparation. Axel fut bref, sa vie n'ayant rien que de très banal et Adrienne voulant seulement savoir si une autre femme occupait son cœur. Il ne vint pas à l'idée du jeune homme de demander à sa

maîtresse si elle lui avait été fidèle. Elle eût répondu par des aveux dégradants ou menti par jeu, pour lui plaire ou le punir d'une vaine curiosité. Elle lui précisa, en revanche, avec confiance et sincérité, qu'elle séjournait dans une dépendance du manoir d'Arenenberg, propriété de la reine Hortense, réduite à n'être plus que comtesse de Saint-Leu. La fille de la défunte impératrice Joséphine vivait en Thurgovie, avec son plus jeune fils, Louis Napoléon, qu'éduquait un précepteur. Son époux, l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, frère de Napoléon, de qui elle était séparée, avait exigé d'avoir près de lui, à Rome, l'aîné de leurs enfants, Napoléon Louis.

L'ex-reine était devenue propriétaire d'Arenenberg, pour 30 000 florins, le 10 février 1817. Grâce à la compréhension des Thurgoviens, insensibles aux protestations françaises et autrichiennes, elle avait pu en faire sa résidence principale. Le manoir avait été bâti en 1546 par le bourgmestre de Constance, au milieu des vignes, près du village d'Ermatingen, sur une colline dominant l'Untersee, le bout du lac qui s'étire vers Schaffhouse.

La demeure avait été dotée d'un toit en pavillon et confortablement aménagée par Hortense de Beauharnais qui, peu à peu, y rassemblait les souvenirs de sa splendeur passée. Les visiteurs reconnaissaient, dans les salons, des meubles venus de Saint-Leu et de Paris, le portrait de Joséphine par Gérard, des tableaux de David, des miniatures d'Isabey, des vases de Sèvres, des marbres de Canova.

– Le site est admirable, commenta Adrienne, enthousiaste. En face, on découvre l'île de Reichenau et son ancienne abbaye bénédictine. À droite, le regard porte jusqu'à Constance, à gauche, jusqu'au Rhin. C'est un lieu commode pour recevoir ou faire partir des messages, accueillir ou cacher des agents. Metternich, toujours méfiant, a dit du château d'Arenenberg : « Il est propre à faciliter toutes les communications suspectes et, par conséquent, très difficile à surveiller. » Souvent, des espions de Louis XVIII et de Metternich viennent rôder sur les chemins alentour. Tout ce qu'ils ont trouvé jusqu'à présent, ce sont vingt-sept lettres sur la personne de M^lle^ Élisa de Courtin, ancienne secrétaire de M^me^ Campan, lors d'un contrôle à Strasbourg. Ces missives, adressées par Hortense à divers amis, ne contenaient rien de suspect. C'est justement à cause de cette surveillance

que le lieu est sûr, quand on connaît les chemins pour entrer et sortir sans rencontrer de vilains curieux ! conclut Adrienne.

– Et quel rôle joues-tu, à Arenenberg ? demanda Axel, enroulant, par jeu, autour de son index, une longue mèche de cheveux d'Adriana.

– Je suis venue pour classer et compléter la bibliothèque. On peut mettre dans les livres des pages que n'ont pas écrites les auteurs, sais-tu, Axou !

– J'imagine : lettres pointées à l'encre invisible, lecture à grille, textes codés, etc. Au café Papon, les Italiens sont très forts pour ce genre de correspondance secrète. Mais cela ne me dit pas pour qui, et pourquoi, tu joues encore à ces jeux dangereux.

Le regard vairon d'Adriana fulgura.

– Pour la liberté, pour hâter la fin des tyrans, pour que les peuples puissent enfin choisir, comme chez toi, en Suisse, leur gouvernement. Depuis Venise, je n'ai pas changé. Tu as vu ce qui se passe en Italie, en Grèce, en Espagne. Ce qui se passera bientôt, peut-être, en Prusse et en France. Comme une araignée obstinée, la charbonnerie tisse sa toile sur l'Europe. Elle sera plus forte quand les groupes, épars à travers royaumes et principautés, seront fédérés, solidaires. Un jour, Axou, la révolution sera internationale !

L'aube s'insinuait déjà par les fentes des volets. Adriana interrompit, d'un baiser, la conversation. Lascive, avide, implorante, elle empoigna les cheveux d'Axel et l'étreignit avec violence.

– Nous avons si peu de temps ! Laissons cela. De toi, je n'attends que tendresse et plaisir. Viens ! ordonna-t-elle.

En regagnant l'hôtel du Lion d'Or, à la pointe du jour, le jeune homme ne croisa que des maraîchers, qui poussaient leur charrette débordante de légumes et de fruits vers la place du Marché. Il fallait bien nourrir ces milliers de tireurs, venus de tous les cantons d'Helvétie !

De la fin du séjour à Aarau, Axel Métaz ne devait conserver qu'un souvenir ténu. Ses retrouvailles avec Adrienne prévalurent si fortement,

pendant quelques jours, qu'il fut incapable de rapporter à Louis Vuippens et à Régis Valeyres la teneur politique du discours de clôture, prononcé par le conseiller fédéral, ni de décrire les cavalières qu'il avait enlacées pendant le bal ! Il leur montra, en revanche, la coupe de jade.

Le maître de Rive-Reine avait retrouvé ses habitudes veveysannes depuis trois semaines quand il reçut de la société du *Winkelried*, dont il était actionnaire, une invitation au lancement, à Genève, du nouveau vapeur. Le lendemain, Pierre-Antoine Laviron, par courrier, le conviait à dîner avec sa mère le soir de l'inauguration. La cérémonie était fixée au 14 juillet. Charlotte et Blaise, partis se marier à Fontsalte, ne seraient pas de retour à cette date. Axel se trouvait donc seul. Il proposa à Flora, qui séjournait à Vevey pendant l'absence de Charlotte, de l'accompagner à Genève, mais l'Italienne, outrée, refusa de participer à une fête organisée le jour anniversaire de la prise de la Bastille.

– Les révolutionnaires font un exploit du massacre des Suisses qui gardaient cette prison pour nobles luxurieux, fous ou endettés. C'est une belle infamie de choisir ce jour de deuil pour lancer un bateau genevois ! Je t'en conjure, Axel, ne monte pas sur ce vapeur ! Si Dieu est juste, il sera maudit et s'abîmera dans le lac ! s'écria-t-elle.

Cette prédiction amusa beaucoup le jeune homme, qui s'en fut à Ouchy embarquer sur le *Guillaume-Tell*, comme il le faisait maintenant quand il devait se rendre à Genève. Le service donnait une telle satisfaction aux usagers que M. Church venait d'annoncer qu'à la fin de la première saison d'exploitation le bateau avait produit un excédent de recette de 52 000 francs de France et que les dix-sept actionnaires, à qui les premiers promoteurs avaient vendu des parts, recevraient, en 1824, un dividende de 18 pour cent.

– Jamais, sur la place de Genève, je n'ai connu un placement honnête aussi rentable, s'extasia, béat, le banquier Laviron, en accueillant, le lendemain, Axel Métaz dans son bureau.

– Si le *Winkelrield* rapporte autant, nous aurons fait une bonne opération, bien que le prix de revient du bateau soit finalement de 130 000 francs, dit

Axel, moins enthousiaste.

– Mais ce surplus de dépense n'est pas inutile. La machine du *Winkelried* est forte de trente chevaux, dix de plus que celle du *Guillaume-Tell*. Il est donc plus rapide : quatorze kilomètres et demi à l'heure contre treize. Et il est plus grand : vingt-neuf mètres de long contre vingt-trois. Il embarquera donc plus de passagers. Trois cents, dit-on. Soyez sans inquiétude. Puisque les deux bateaux alterneront le service entre Genève et Vevey – car nous avons obtenu, moi un peu en pensant à vous, qu'ils aillent maintenant jusqu'à Vevey – les gens choisiront le plus rapide…

– Ou le moins cher, coupa Axel, qui avait appris que les propriétaires du *Guillaume-Tell*, redoutant la concurrence du nouveau vapeur, envisageaient de baisser le prix des premières de quarante à vingt-deux batz et celui des secondes de vingt-deux à dix batz.

– Nous gagnerons aussi la joute des tarifs, Axel, conclut Laviron, avec un optimisme inhabituel chez un banquier genevois.

Au matin du 14 juillet, bien que ce fût un mercredi, une foule considérable se pressait aux Eaux-Vives, pour assister au premier appareillage officiel du vapeur. Le *Winkelried* avait fière allure avec sa coque blanche, sa haute et fine cheminée noire, annelée de vert, et les écrans protecteurs de ses roues à aubes, peints aux armes de Genève. Et puis les constructeurs, peut-être par nostalgie de la navigation à voile, l'avait agrémenté d'un petit foc, qui faisait très bon effet au-dessus de la figure de proue.

Quand vint le moment de l'embarquement pour les invités et leur famille, Axel offrit son bras à M^{me} Laviron qui, encouragée par sa fille, semblait revenue de ses préventions. Dès que les dames posaient le pied sur le pont, abrité d'un soleil ardent par deux grands dais à festons, elles recevaient un bouquet de fleurs, offert par la société.

– Quel dommage que votre maman ne soit pas avec nous ! dit Juliane.

– Elle n'est pas souffrante au moins ? s'inquiéta M^{me} Laviron en assurant son chapeau, dont un léger souffle de vent retroussait l'aile.

Axel estima le moment venu – il le prévoyait depuis longtemps – de sortir du silence ambigu qu'il conservait sur la situation de sa mère depuis leur réception chez le banquier. Sa nature le poussant à dire les choses nettement, il ne se retint pas.

– Ma mère, madame, est partie se marier en France, lâcha-t-il avec un sourire.

Le visage d'Anaïs Laviron traduisit, dans l'instant, un effarement considérable. Elle demeura la bouche ouverte et les yeux écarquillés, puis articula, d'une voix haut perchée :

– Se marier ! Votre mère est partie se marier en France ! Mon Dieu, mais c'est… Tu entends, Juliane ?

Seul un mouvement des sourcils marqua chez la jeune fille un étonnement compréhensible. Axel crut bon de donner les explications qui s'imposaient.

– Mes parents sont divorcés depuis trois ans. Mon père…, enfin le mari de ma mère, est parti en Amérique en 1820. Il a fondé, là-bas, un autre foyer et ma mère a décidé, cet été, de convoler à son tour et d'épouser le général Fontsalte, marquis Blaise de Fontsalte, précisa Axel, qui savait le goût de M^me^ Laviron, née Cottier, pour les titres de noblesse.

– Mais c'est une histoire incroyable… et, d'ailleurs, cher monsieur, je n'y comprends goutte ! Et toi, Juliane, comprends-tu ce qu'il veut dire ?

– Parfaitement, maman. M^me^ Métaz a été autrefois abandonnée par son mari, qui s'est remarié en Amérique. Elle est bien libre, cette malheureuse, d'en faire autant, n'est-ce pas, Axel ? dit la jeune fille, qui voulait être aimable pour atténuer la stupéfaction discourtoise de sa mère.

– Ce n'est pas exactement ainsi que les choses se sont passées, mademoiselle. Et, bien qu'il m'en coûte, car je ne voudrais pas que vous puissiez avoir moins bonne opinion de ma mère, je dois vous dire que son mari ne l'a pas abandonnée, mais répudiée, le jour où il a découvert que je ne suis pas son fils et qu'il a élevé l'enfant d'un autre. Voilà toute la vérité.

L’effarement de M^me^ Laviron grandit si bien qu’elle répandit la moitié du contenu d’un verre d’orangeade, qu’elle venait, sans même y prendre garde, d’accepter d’un serveur.

– Mais, alors, qui est votre père ? Vous le savez, au moins ?

– Maman, je t’en prie, cesse de tourmenter Monsieur ! C’est indiscret, je t’assure, dit Juliane, confuse.

M^me^ Laviron se tut, mais Axel tint à aller jusqu’au bout de la vérité :

– Je connais mon véritable père, bien sûr. C’est le marquis de Fontsalte.

– Ah ! En somme, votre mère est en France pour épouser votre père !

– C’est exact, madame. À l’heure qu’il est, ma mère est devenue marquise de Fontsalte et, si vous le permettez, je bois à son bonheur, dit Axel, un peu agacé, en saisissant un verre de vin sur un plateau.

– Mais c’est du roman, du vrai roman, dit M^me^ Laviron, qui, apercevant son mari en conversation avec des actionnaires, le héla : Antoine, Antoine, viens écouter cette histoire incroyable !

– Maman, maman, tu nous fais remarquer. Et puis, si Axel juge utile d’informer papa, il parlera lui-même. Tiens ton verre droit ou tu vas mouiller ta robe, ajouta Juliane, de plus en plus mal à l’aise.

Le banquier, répondant à l’appel de sa femme, approcha.

– Que voulez-vous, que se passe-t-il, Juliane ?

M^me^ Laviron ne put se retenir de parler :

– Il se passe que M. Métaz vient de nous faire une révélation stupéfiante. Sais-tu où est M^me^ Métaz, à cette heure ? Eh bien, elle est en France, pour se marier avec…

– Avec le général-marquis de Fontsalte, qui est le père d’Axel. Qu’y a-t-il d’extraordinaire à ça ? dit posément Pierre-Antoine Laviron.

À cet instant, Axel eût volontiers embrassé son banquier.

– Mais alors, tu savais, toi, cette histoire étrange ?

– Je sais tout ce qu'un banquier doit savoir, Anaïs, ajouta Pierre-Antoine avec un clin d'œil à Axel.

Prenant le jeune homme par le bras, Laviron le tira à l'écart.

– Pardonnez à mon épouse sa curiosité et sa façon d'exprimer les choses. Comme toutes les femmes qui ont une vie sentimentale simple, heureuse et sans souci, elle ne peut imaginer que d'autres femmes ont traversé les tempêtes des sens et vécu les drames du cœur. C'est M. Métaz, d'abord, qui m'a écrit à plusieurs reprises pour me tenir au fait de sa situation. Et puis, il y a quinze jours, le marquis de Fontsalte est venu me voir et m'a donné, avec la permission de votre mère, les détails qui manquaient. Voilà comment je sais, cher Axel.

– Jusque-là, vous ne m'aviez rien dit, monsieur !

– Je n'avais rien à dire. Je partageais un secret, qui n'entache en rien votre honneur ni celui de votre mère. Vous avez toute mon amitié, Axel, et, chez nous, tout le monde vous aime bien. Même Anicet, aux yeux de qui personne ne trouve grâce.

Satisfait de son petit discours, assuré de s'être conduit dans les règles de la charité chrétienne, le banquier tendit un verre de vin blanc à Axel et le choqua contre le sien à la mode paysanne.

– Maintenant, retournons près des dames. Je vois Juliane qui jette des regards inquiets de votre côté. Ne la faites pas languir.

Tandis que le vapeur commençait sa croisière inaugurale, Axel réussit à se trouver seul, un moment, avec la jeune fille. Comme, à l'exemple de son père, elle demandait à Axel de ne pas tenir rigueur à M^{me} Laviron de sa réaction, Axel l'interrompit :

– Je comprends parfaitement la surprise de votre mère. Je conçois même qu'elle ressente comme scandaleuse une révélation qui offense gravement ses principes. Aussi je trouverais navrant, mais convenable de son point de vue, que cessent les relations amicales que ma mère et moi entretenions avec votre famille. Désormais, je n'aurai plus avec monsieur votre père que des rapports professionnels, dans son bureau de la Corraterie.

Dans un geste spontané, la jeune fille prit le bras d'Axel. Il la vit au bord des larmes. Une trémulation nerveuse des lèvres trahissait une émotion bien réelle.

– Ce serait trop bête. Ne plus vous voir, votre mère et vous, serait d'un pharisaïsme mondain stupide. Et puis j'en serais très malheureuse.

Axel sourit et posa sa main sur celle de Juliane.

Avant qu'il ne pût parler, la jeune fille reprit, comme pour justifier son propos :

» Il n'y a pas tellement de jeunes gens, dans nos relations, qui aient votre instruction, votre éducation et votre expérience du monde. Mon père, qui a pour vous de l'estime, m'a toujours encouragée à parler avec vous. Sous un air sévère, parfois un peu compassé, c'est un homme de cœur, qui vit sa religion avec charité et sans adhérer au conformisme étroit de certains. Aussi, je vous prie de ne rien changer à nos habitudes et je compte bien, quand vous viendrez à Genève, vous voir prêt à me conduire en promenade ou au concert. J'ai dix-neuf ans cette année », conclut-elle avec un sourire.

Bien que cela ne se fît pas, Axel s'inclina et effleura du bout des lèvres la main de Juliane, qui rosit de confusion. Comme Pierre-Antoine Laviron approchait, ayant vu sans déplaisir le geste d'Axel, la jeune fille lui sauta au cou et l'embrassa.

– Ouf, j'ai sauvé quelque chose qui me tient à cœur, papa ! Savez-vous que M. Métaz ne voulait plus venir rue des Granges, en imaginant que maman était scandalisée par ce qu'il nous a avoué, tout à l'heure, avec beaucoup de franchise.

– C'eût été une erreur, Axel, puisque, par le mariage de votre maman avec M. de Fontsalte, les choses rentrent dans l'ordre que la nature humaine a autrefois choisi. Nous comptons bien, M^{me} Laviron et moi, que vos parents – on peut maintenant les appeler ainsi, n'est-ce pas ? – nous feront l'honneur d'une visite lors des prochaines semaines. Maintenant, Liane, laisse-nous un peu. Nous avons, M. Métaz et moi, à parler affaires, dit le banquier.

Sur le ton de la confidence mesurée, propre aux financiers, Pierre-Antoine Laviron voulait annoncer à ce garçon, qui était plus qu'un client ordinaire, la constitution d'une nouvelle société genevoise et vaudoise pour la construction d'un vapeur « propre à remorquer des barques chargées de marchandises[2] ».

– Un remorqueur, ça vous intéresse, j'imagine. En tant que banquier, je vous conseille de souscrire à la *Compagnie du Léman remorqueur*. Elle sera dirigée par un comité mixte genevois-vaudois. Mon estimable confrère le banquier Jean-François-Louis Pictet-Calandrini représentera le canton de Genève et M. André Doxat de Pourtalès celui de Lausanne. Et puis, autre projet, on murmure que des citoyens vaudois, estimant qu'il y va de l'honneur cantonal, voudraient lancer, l'an prochain, un grand bateau pour passagers. Renseignez-vous donc, à Lausanne, auprès de M. Panchaud ou de M. Verdeil. On dit qu'ils préparent une souscription. Mais on ne peut savoir si l'affaire aboutira, alors que celle du remorqueur est déjà bien en train.

Axel remercia le banquier, mais quand, de retour à Vevey, il s'entretint avec les patrons de ses barques qui transportaient les pierres de Meillerie à Genève, à Lausanne, à Morges et à Nyon, leur réponse de Vaudois économes releva de la simple sagesse paysanne.

– Pourquoi iriez-vous payer pour le remorquage de vos barques par un vapeur, alors que le vent ne coûte rien ! dirent-ils avec un bel ensemble.

Comme c'était aussi l'avis de Simon Blanchod, Axel Métaz fit savoir à Pierre-Antoine Laviron qu'il ne souscrirait pas pour la construction d'un remorqueur.

En revanche, il se déclara prêt à acheter, dès constitution de la société lausannoise, au moins une action du bateau projeté par un groupe de patriotes vaudois, rassemblés par le colonel Sigismond de La Harpe. Ce vapeur serait la copie d'un bateau anglais, le *London Engineer*. Long de trente-six mètres, il pourrait transporter cinq cents passagers, soit autant que le *Guillaume-Tell* et le *Winkelried* réunis. Ses machines, développant la force de soixante chevaux, en feraient le plus rapide du Léman, dont il

porterait le nom pour bien montrer que l'appellation lac de Genève est un nom usurpé ! Des ouvriers anglais viendraient le construire à Ouchy, un chantier étant prévu derrière le château.

Dès leur retour, les époux Fontsalte choisirent d'habiter Beauregard. Charlotte décida de louer l'hôtel de la rue de Bourg, fit transporter les meubles, les tableaux et les objets d'art de Mathilde Rudmeyer dans sa nouvelle demeure où elle reconstitua, pour son boudoir et sa chambre, un décor à son goût. Puis elle organisa le train de vie du ménage, en embauchant une cuisinière et un valet. Jean Trévotte, promu intendant, fut chargé de toutes les tâches et responsabilités domestiques que Charlotte se contenterait de contrôler « si nécessaire », précisa-t-elle en souhaitant ne pas avoir à s'en mêler.

Axel trouva sa mère transformée. Rajeunie de dix ans, entreprenante, rieuse, elle affichait son bonheur avec l'exubérance primesautière des jeunes mariées, ce que Flora trouvait un peu bouffon chez une femme mûre de quarante-trois ans. Approuvée par Axel, l'Italienne ridiculisa, comme frivole et ostentatoire, la tentation que manifesta un moment Charlotte d'ajouter sur ses cartes de visite une couronne à huit fleurons, alors que le général n'usait jamais de son titre de marquis.

– Et cependant, remarqua Flora qui connaissait la hiérarchie nobiliaire, c'est un titre authentique que Napoléon, qui créa, sous l'Empire, tant de faux nobles, n'a pas repris !

Avec force détails, Charlotte, enfin à l'aise dans un rôle d'épouse reconnue, rapporta à son fils la cérémonie du mariage, dans la chapelle du château de Fontsalte, à laquelle avait assisté tout le village, notables et paysans. Elle dit comment l'archevêque l'avait paternellement confessée et absoute, comme la mère de Blaise, « une vraie grande dame », l'avait tendrement accueillie. Elle décrivit le château, sans insister sur l'inconfort et les courants d'air.

– Tu ne peux imaginer dans quel lit extraordinaire nous avons passé notre nuit de noces. Un lit immense, dont le baldaquin est surmonté de la couronne en bois doré des marquis de Fontsalte. On y monte avec un

escabeau et il ne fait pas bon en tomber. « Le lit où, depuis Louis XI, les Fontsalte naissent, procréent et meurent » : ce sont les propres termes de ma belle-mère.

Blaise, tirant sur sa pipe, écoutait avec un sourire attendri sa femme raconter leur voyage, commenter la visite à la source d'eau minérale, à laquelle elle avait trouvé un goût salé mais un agréable pétillement, les réceptions chez les châtelains foréziens et le détour qu'ils avaient fait par Saint-Etienne où, selon Charlotte, les hommes qui sortaient des mines de charbon avaient la figure noire et de beaux yeux brillants.

Mais la plus pure satisfaction fut offerte à Charlotte par la visite et le séjour de sa mère à Beauregard. La vieille dame ne voyageait plus qu'une fois l'an, pour aller prendre les eaux d'Yverdon, mais elle tint à connaître ce gendre, père de son petit-fils. Charlotte s'étant mariée à l'église avec un catholique, elle ne trouvait plus rien à redire et, quand Blaise de Fontsalte lui remit, avec une lettre de sa mère, une très vieille aumônière tissée de fils d'or « pour marquer l'union tardive mais bénie de nos enfants », M^me^ Rudmeyer ne put retenir une larme et promit d'envoyer, elle aussi, à la douairière de Fontsalte un présent.

Quand, après une soirée passée à Beauregard, Axel regagnait, le soir, le moulin sur la Vuachère, son pied-à-terre lausannois, il osait se dire en paix avec sa conscience. Se reportant, par la pensée, à cette nuit d'août 1819, qui avait bouleversé tant de vies, il estimait que réparation était faite et que Dieu avait eu pitié des pécheurs, en leur accordant une existence selon leur très ancien désir.

Un soir, feuilletant le *Registre des rancunes*, il inscrivit dans la marge, en face de l'engagement à se venger de Chantenoz, de Flora et de sa mère, rédigé à l'époque du scandale : « Tout est pardonné. » Il ajouta la date du jour : 6 septembre 1824.

Puis, calé dans un fauteuil et sa pipe tirant bien, il ouvrit le premier des huit volumes du *Mémorial de Sainte-Hélène où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon*, par Emmanuel de Las Cases. C'était un cadeau de Fontsalte.

Après une nuit paisible, dans le décor qu'il avait constitué en espérant un jour y recevoir en secret Adrienne la vagabonde, il marcha jusqu'au petit port d'Ouchy pour attendre le vapeur qui, s'annonçant par un tir de son canon d'opérette, le transporterait à Vevey.

Cette année-là, les vendanges furent médiocres et Simon Blanchod émit des doutes sur la qualité du vin qui coulerait du pressoir. Pour Axel, cette récolte fut cependant exceptionnelle. Sa mère et Blaise, M. et M^{me} de Fontsalte, assistèrent pour la première fois au ressat qui clôture traditionnellement le ramassage du raisin.

Pendant toute la soirée, le principal sujet de conversation, hormis les considérations climatiques responsables d'une pauvre récolte, porta sur le changement de souverain que la mort venait d'imposer à la France. Le roi Louis XVIII était mort le 16 septembre, après une épouvantable agonie, courageusement supportée par cet homme qui valait mieux que la caricature répandue depuis 1815 par ses opposants. Son frère, le comte d'Artois, venait d'accéder au trône, sous le nom de Charles X.

Le nouveau roi de France, âgé de soixante-sept ans, passait pour un dandy, étourdi et dénué de sens politique. Jouisseur repenti, encore avide de plaisirs, mais inquiet pour son salut, ce gentilhomme sur le retour, qui possédait autant de paires de chaussures que l'année compte de jours, paraissait attaché, sans nuance, à la monarchie telle qu'il l'avait connue avant 1789. Charlotte se souvenait que sa défunte tante Mathilde Rudmeyer, le rencontrant chez M^{me} de Staël, à Coppet, en 1790, l'avait trouvé bel homme, maniéré et plutôt mièvre.

Les convives, qui s'intéressaient aux affaires françaises, lesquelles influençaient toujours celles de la Suisse romande, ne se privèrent pas d'interroger le général Fontsalte. Blaise corrigea un peu les propos entendus, en expliquant que les intimes du comte d'Artois lui trouvaient souvent une ressemblance avec Louis XV le Bien-Aimé, son grand-père. Comme le grand roi, le nouveau souverain était amateur de femmes, de jeu, de chasse, de beaux habits, mais ne manquait ni d'intelligence ni de subtilité, bien que son éducation eût été négligée. Les mauvaises langues

affirmaient qu’il ne lisait jamais que les journaux, se délectait d’anecdotes grivoises, se plaisait dans la compagnie des comédiennes et des filles faciles, dont une mulâtresse de qui il avait fait la fortune. En tant qu’officier général de l’Empire, Blaise lui reprochait, avec d’autres patriotes, d’avoir porté les armes contre la France, au côté des Prussiens, et, cela, sans panache ni courage.

– En 1815, il approuva et soutint la Terreur blanche. Il continue à détester et à faire rechercher les bonapartistes. Il finance la trop fameuse société secrète des Chevaliers de la foi, composée d’anti-révolutionnaires chargés de pourchasser, jusqu’en Suisse, les carbonari et les francs-maçons. Quant à son fils, le dauphin Louis-Antoine, duc d’Angoulême, gringalet plein de tics et de vanité, qui osa s’habiller en général anglais en 1814, il vient, après une expédition sans mérite et sans gloire, de rétablir son cousin, le despote Ferdinand VII, sur le trône d’Espagne, acheva Blaise.

– On dit cependant le duc d’Angoulême libéral, influencé par ce qu’il a vu et appris en Angleterre, risqua le pasteur.

– Ce n’est qu’une attitude. Jamais il ne s’opposera à son père, jamais il ne critiquera la monarchie, quoi qu’elle fasse, Monsieur le Pasteur. Comment pourrait-il en être autrement ! Il a épousé Marie-Thérèse, Madame Royale, la fille rescapée de Louis XVI, qui passa trois ans au Temple et fut échangée contre les commissaires de la Convention que le traître Dumouriez, qui vient de mourir en Angleterre, avait livrés aux Autrichiens.

Tout au long de la soirée, Chantenoz et Axel trouvèrent savoureux le voisinage à table du pasteur et du curé d’Échallens, invité par Charlotte. Quand la curiosité des Veveysans, qui avaient découvert avec des sentiments mitigés le général aux yeux vairons, fut un peu émoussée, Axel crut bon de donner à quelques convives des informations sur le sort de Guillaume, dont personne, bien sûr, n’osait évoquer le souvenir en présence du couple Fontsalte.

Dans sa dernière lettre, parvenue à Vevey quelques jours plus tôt, M. Métaz faisait part à son héritier de sa réussite en affaires et du bonheur que lui procurait son nouveau foyer. Il ajoutait que sa jeune femme allait

bientôt donner un frère, ou une sœur, à la petite Johanna Caroline qui, à dix-huit mois, se révélait « aimable comme sa mère et volontaire comme son père ».

À la fin du banquet, quand on se mit en place pour la farandole du picoulet, Axel entendit la plus conformiste des dames d'œuvres glisser à Élise Ruty en parlant de « l'Américain » :

– En somme, Métaz a bien su saisir le bon prétexte pour quitter sa femme, partir courir l'aventure en Amérique et épouser une jeunette, probablement pleine d'argent !

– Voulez-vous dire que son malheur conjugal l'a servi ? dit la femme du notaire avec humour.

– Oh ! je ne dis rien, ma bonne. Mais je constate ce qu'il est advenu. Notre Charlotte avait bien fauté, certes, mais d'autres dames couchèrent avec des Français en 1801, n'est-ce pas. Nous en connaissons, vous et moi ! Et puis, n'avait-elle pas des excuses, notre Charlotte ? Ces mariages d'intérêt, arrangés par les parents, ne résistent pas au passage de l'amour. D'ailleurs, il a bien bonne façon, ce général, et Axel, qui lui ressemble tant, pas que des yeux, lui va mieux qu'à Guillaume, pas vrai ?

À l'issue de la fête, Blaise et sa femme s'en furent dormir chez les Ruty. Les commères, qui guettaient leur départ en se demandant si Charlotte ne mettrait pas son nouveau mari dans le lit de l'ancien, en furent pour leurs mauvaises pensées.

En accompagnant ceux qu'il pouvait maintenant, comme l'avait constaté M. Laviron, appeler ses parents, Axel fut heureux d'entendre Blaise se réjouir de la bonne soirée veveysanne et regretter, seulement, que son ami Ribeyre n'eût pas été de la fête.

– Et je crois ne pas être le seul à le regretter. J'ai le sentiment que votre marraine, Flora, aurait bien aimé danser le picoulet avec lui, ce soir ! Mais il m'a écrit de Paris pour me dire qu'il viendra passer Noël avec nous. Il m'a aussi annoncé une mort qui me peine plus que celle de Louis XVIII.

– Un parent ? demanda Charlotte.

– Non, un ami très cher, un homme exceptionnel : André-Jacques Garnerin, un aéronaute qui construisit de ses mains sa première montgolfière et y monta seul, en 1790. Je l'ai connu commissaire aux armées et j'ai su comment il tenta de s'évader de la forteresse de Magdebourg, en s'inspirant d'une invention de Léonard de Vinci, au moyen d'un parachute de sa fabrication. D'ailleurs, sauter dans le vide semblait être son grand plaisir. Comme beaucoup d'autres Parisiens, je l'ai vu, le 22 octobre 1797, au parc Mousseaux[3], se laisser choir d'un ballon, à plus de mille mètres d'altitude, attaché par un faisceau de cordes fines à une sorte de parasol.

– De parasol ! s'exclama Charlotte.

– Oui, une coupole, si vous préférez, formée d'étroits lés de taffetas, cousus ensemble et réunis, au centre, par une rondelle de bois. Le miracle fut qu'il arriva au sol sans dommage. Depuis, il a perfectionné son parachute et fait cent descentes dangereuses, tout cela pour mourir dans son lit, à cinquante-quatre ans !

Tard dans la nuit, Axel se retrouva tête à tête avec Martin Chantenoz, dans le salon de Rive-Reine.

– Tu as de quoi être satisfait, Axel. Tu as réussi ce qui paraissait inimaginable il y a encore un an. Ta mère heureuse, dotée d'une respectabilité retrouvée… avec la bénédiction des deux Églises ! Peut-être serait-il temps que tu penses à te distraire un peu, dit le professeur, qui avait une proposition à faire.

– Oh ! moi ! J'ai, pour l'instant, de quoi m'occuper. Je crains bien que cette mauvaise vendange ne m'empêche de faire développer l'extraction aux carrières de Meillerie et, surtout, d'améliorer le transport des pierres. L'ingénieur Dufour projette, m'a dit M. Laviron, la construction de grands quais dallés à Genève. Il va donc falloir fournir au meilleur prix et avec régularité, car la concurrence sera rude avec les transporteurs genevois. Deux barques de plus me paraissent indispensables pour tirer parti de tels chantiers. Or l'argent manque, Martin, pour les construire, et les autres se font vieilles.

– Emprunte à Guillaume ! Il est maintenant bien à l'aise.

– Me prêter ! Il demande à Laviron ce qui lui revient chaque année, à lui et à Blandine, des affaires d'ici, avec une ponctualité de comptable. Ils investissent tout dans l'Ouest américain, dit Axel, d'un ton où perçait une vague déception.

– Emprunte à ton banquier, Axel. À mon avis, la belle Juliane pourrait très efficacement plaider ta cause !

– Laissons cette demoiselle à son piano et à la botanique. Les femmes ne doivent pas être mêlées aux affaires, répondit un peu sèchement le jeune homme.

Chantenoz se tut, un peu penaud, ôta ses lunettes pour en polir les verres, puis, les ayant chaussées, aborda le sujet qui lui tenait à cœur :

– Sais-tu qu'en novembre de l'année prochaine on fêtera, à Weimar, le jubilé de Goethe ? Pourquoi n'irions-nous pas, tous deux, assister à cette fête qui promet d'être unique ? Tu ne vas pas donner tout ton temps aux affaires ! Souviens t'en, Axel : les biens matériels sont périssables. Seuls les produits de l'esprit sont impérissables, dit Chantenoz.

– L'offre est séduisante. Si, après les vendanges de l'année prochaine, je puis laisser un moment mes affaires, nous irons à Weimar, Martin, dit Axel, sans grande conviction.

Chantenoz ressentit ce manque d'enthousiasme et se fit plus engageant. Il se dit capable d'obtenir une introduction personnelle auprès du poète. Non seulement il avait lui-même correspondu avec Goethe, mais il entretenait de bonnes relations avec le Genevois Frédéric Jacob Soret[4]. Ce rejeton d'un Suisse peintre à la cour de Russie était, depuis 1822, précepteur du fils de la grande-duchesse de Saxe-Weimar et, à ce titre, souvent près de Goethe.

– Soret est un homme de sciences, un minéraliste, et il jouit de l'estime de Goethe, de qui il est en train de traduire, en français, *la Métamorphose des plantes*[5]. Je suis certain qu'il se fera un plaisir de présenter des compatriotes au maître de Weimar. C'est par son intermédiaire que la grande-duchesse Louise a fait commander une médaille de jubilé à Bovy,

notre médailleur genevois, tandis que le grand-duc en a commandé une autre à Brandt, encore un Suisse, originaire, lui, de La Chaux-de-Fonds, médailleur à Berlin. Et puis se trouve aussi dans le voisinage de Goethe une Genevoise : Espérance Sylvestre[6]. Tu n'en as jamais entendu parler chez tes banquiers, bien sûr, mais elle a été chargée de l'éducation des princesses Marie et Augusta. Sûr et certain que nous serons bien accueillis… si tu décides d'abandonner, pour deux bonnes semaines, tes pierres, tes bateaux et tes livres de comptes ! conclut Chantenoz, sur le ton dont il usait autrefois pour admonester son élève.

Axel sourit et renouvela, avec plus de conviction, son acceptation d'accompagner son mentor à Weimar.

1 De l'allemand *papagei*, perroquet. Oiseau de bois coloré, de la taille d'une colombe, perché sur un assemblage de mâts de trente à cinquante mètres de haut. Cet oiseau servait de cible. Le meilleur tireur, celui qui abattait le dernier morceau de l'oiseau, était nommé roi du papegay.

2 *Histoire imagée des grands bateaux du lac Léman*, Payot, Lausanne, 1972. Toutes les informations techniques sur les vapeurs du Léman sont développées dans cet excellent ouvrage d'Édouard Meystre.

3 Aujourd'hui : parc Monceau.

4 Frédéric Jacob Soret (1795-1866), Suisse, né à Saint-Pétersbourg. Après des études de théologie à Genève, puis de sciences à Paris, il fut appelé, en 1822, à Weimar, par Marie Paulowna, archiduchesse de Russie, fille du tsar Paul I^{er}, épouse de Karl-Friedrich de Saxe-Weimar, comme précepteur de leur fils, le prince Karl-Alexander. Botaniste et minéralogiste, il s'occupa de sciences naturelles avec Goethe, qui lui vouait une grande estime, et fut l'un des rédacteurs de la revue *Kunst und Altertum*. Soret regagna Genève en 1836, y fonda un foyer et se consacra à des travaux scientifiques. On lui doit *Conversations avec Goethe*, ouvrage publié en 1832 et réédité en 1932 sous le même titre, avec une présentation de A. Robinet de Cléry, par les éditions Montaigne, Paris.

5 L'ouvrage parut à Paris, en 1831.

6 Espérance Sylvestre, gouvernante puis dame d'honneur, de 1823 à 1828, des princesses Marie et Augusta, filles du grand-duc Karl-Friedrich. Elle mourut à Genève, en 1853. Amie d'Eckermann, auteur du fameux recueil des *Conversations avec Goethe pendant les dernières années de sa vie*, elle lui légua une part de sa fortune.

4.

Les vendanges de 1825 firent heureusement oublier celles de l'année précédente. Abondant et gorgé de pulpe sucrée, le raisin donna au pressoir un vin nouveau qui promettait une bonne teneur en alcool. Axel Métaz, escomptant une rentrée d'argent frais, mit aussitôt une nouvelle barque en chantier et accepta l'offre faite, un an plus tôt, par Martin Chantenoz.

– C'est décidé, Martin, nous irons féliciter ensemble M. Goethe à l'occasion de son jubilé, annonça Axel à son ami, lors du ressat des vendanges, présidé, cette fois avec aisance et naturel, par M^{me} de Fontsalte accompagnée du général.

Ce dernier, adopté par les Veveysans, qui n'hésitaient pas à lui demander avis et conseils, envisageait d'acquérir une maison à Saint-Légier, gentil village dominant Vevey, d'où l'on découvre le panorama du lac.

Tandis que les vendangeuses cueillaient le raisin de Belle-Ombre, Axel avait appris, par une lettre de Guillaume, qu'une deuxième fille, née en avril au foyer de l'exilé volontaire, se nommait Lorena Margaret. Elle promettait, d'après son père, d'être aussi vive que sa sœur. Quant au prêt sollicité par Axel, Guillaume l'accorderait volontiers, mais assorti d'un intérêt de 3 %, « taux moyen pratiqué à Boston pour ce genre d'emprunt », précisait-il. Devenu l'associé de son très riche beau-père, le Vaudois américanisé s'employait à construire une nouvelle fortune. Son esprit d'entreprise, sa pugnacité et son sens de l'économie trouvaient à s'exercer. Guillaume Métaz s'accommodait fort bien de l'affairisme yankee.

« Dans les affaires d'argent, surtout entre parents, les contrats doivent être clairs et sans faveur particulière afin que prêteur ou emprunteur ne puisse, un jour, opposer l'intérêt aux sentiments et vice versa. Car tu es aussi bien placé que moi pour savoir que la vie réserve, parfois, de cruelles surprises. L'homme prudent doit toujours considérer l'ami d'aujourd'hui comme l'adversaire, voire l'ennemi de demain ! Les liens de famille ne changent rien à la chose, j'en ai fait la douloureuse expérience. »

Axel, déçu, presque mortifié, par le fait que l'homme qui disait toujours le considérer comme un fils le traitât, en affaires, comme un étranger, renonça à profiter d'une offre aussi léonine. Les banquiers genevois prêtaient aux mêmes conditions que M. Métaz et le jeune Vaudois savait fort bien qu'il pourrait en obtenir de meilleures par Pierre-Antoine Laviron, dont l'estime et l'amitié lui étaient acquises.

L'organisation du voyage en Thuringe, projeté avec Chantenoz, fit bientôt oublier la déconvenue. Axel renvoya à plus tard les considérations financières.

L'itinéraire de Genève à Weimar, long et incertain, fut scrupuleusement étudié par les frères Émery, voituriers à Lausanne. Ces maîtres des diligences proposèrent relais et étapes en s'inspirant du parcours autrefois choisi par Benjamin Constant et M^{me} de Staël, lors de leur voyage à Weimar en 1804.

Les festivités destinées à marquer le cinquantième anniversaire de l'arrivée de Goethe à la cour de Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach devant commencer le 7 novembre, Axel et Chantenoz quittèrent Vevey par une belle matinée de la mi-octobre. Les premiers jours d'automne sont souvent, au bord du lac, les plus enchanteurs de l'année. Ils prolongent les charmes de la belle saison en estompant la lumière crue de l'été et en modulant, par des nuits fraîches, les tardives chaleurs. C'est le temps où le vignoble désert entre en repos, blotti sous la couverture rousse de son feuillage alangui.

Pour l'expédition à Weimar, Blaise de Fontsalte prêta sa berline, plus confortable que le cabriolet d'Axel, et les voituriers lausannois fournirent un robuste postillon, habitué aux longs voyages, d'un heureux caractère, qui parlait allemand et anglais. Il se nommait Virgile, ce qui plut à Chantenoz. Au moment du départ, le général convainquit le jeune homme d'accepter une paire de pistolets, compagnons indispensables, d'après lui, de ceux qui se lancent à l'aventure sur les grands chemins.

Le premier soir, les voyageurs dormirent à Payerne, puis, par Soleure et Aarau, gagnèrent Schaffhouse, d'où ils entrèrent dans le Wurtemberg. Ils y

passèrent une nuit avant d'entreprendre la traversée du grand-duché de Bade. Après une étape à Mergentheim et une autre à Brückenau, ils arrivèrent en Hesse.

Après sept jours et six nuits, ils connaissaient les ressources des auberges et relais. Chantenoz établit une cotation pour noter la qualité de l'hébergement, de la table et cela devint un jeu d'évaluer la saveur des soupes aussi bien que les charmes des servantes. Rien de ce qui était allemand ne semblait valoir, aux goûts des deux amis, les produits de l'hôtellerie suisse, sauf la bière, servie dans de beaux pichets de faïence décorée à couvercle d'étain.

Un soir, alors que les voyageurs fumaient leur pipe en buvant le breuvage blond, Chantenoz se moqua d'un philosophe français qui encourageait les pères de famille à faire voyager leurs jeunes fils en Allemagne, afin de retarder la puberté en les exposant à la rigueur du climat !

Au lendemain d'une journée de repos à Fulda, Axel et Martin passèrent, à Eisenach, la frontière de la Thuringe et se présentèrent, au matin du onzième jour de voyage, devant le porche de l'hôtel de l'Éléphant, à Weimar.

Un maître d'hôtel[1] à favoris blancs comme neige, serré dans un frac vert bouteille à col châle, se précipita pour abaisser le marchepied de la berline, tandis que des valets s'emparaient des bagages avec une prestesse de voleurs. Quand les voyageurs eurent inscrit sur un tableau noir, avec un bâton de craie attaché à un cordon, leurs nom, qualité, lieu de résidence habituelle, l'homme aux favoris les poussa devant une matrone au chignon impressionnant qui, hiératique et revêche, siégeait derrière un pupitre encombré de registres et de papiers.

Axel Métaz et Chantenoz furent présentés avec cérémonie à la propriétaire de l'hôtel, qui, prenant des airs de duègne, parut condescendre à héberger les Vaudois. Le maître d'hôtel, qui les accompagna par un dédale d'escaliers et de couloirs jusqu'à leur commune chambre, leur fournit l'explication de cette morgue :

– Si Messieurs les Voyageurs n’avaient pas bénéficié de la triple recommandation de M. le Conseiller aulique Meyer[2], notre peintre et historien des beaux-arts, de M. Frédéric Soret, précepteur de notre jeune prince Karl-Alexander, et de la très estimée M^me^ Espérance Sylvestre, dame d’honneur de nos jeunes princesses Marie et Augusta, petites-filles de notre grand-duc, nous n’aurions pu vous loger à l’Éléphant. Non, messieurs, car le meilleur hôtel du pays ne désemplit pas depuis le jubilé de notre grand-duc, qui fêta ses cinquante ans de règne le 3 septembre puis, le 3 octobre, le cinquantième anniversaire de son mariage avec notre grande-duchesse Louise, née Hesse-Darmstadt. Et maintenant, toutes nos chambres sont retenues par d’illustres visiteurs, invités au jubilé de Son Excellence le ministre von Goethe, qui arriva chez nous en 1775, déclama l’homme, sans reprendre son souffle.

– Pourrons-nous voir de près votre grand homme ? demanda Chantenoz.

Le maître d’hôtel eut une moue de commisération.

– Ces messieurs n’auront pas trop de nouvelles recommandations pour approcher Son Excellence, auprès de qui les plus grands noms d’Europe sollicitent des audiences, sans toujours les obtenir. Notre grand ministre, maintenant âgé de soixante-seize ans, souffre souvent de la goutte et ménage ses forces. Il n’est pas de jours qu’arrivent au Frauenfeld – c’est sa maison – des cadeaux, des diplômes de docteur en philosophie, en sciences et, même, en théologie, que lui envoient les universités, des médailles, des messages de félicitations de princes et de savants. Et puis on le dit parfois mélancolique, depuis l’incendie du théâtre où il avait, comme nous tous, tant de beaux souvenirs !

– Quoi ? Le théâtre a brûlé ? Le théâtre où l’on joua si souvent Schiller a brûlé ! s’écria Chantenoz.

– Oui, messieurs, au cours de la nuit du 21 au 22 mars. Et notre grand-duc, lui-même, dirigea jusqu’à l’aube les pompiers, pour qu’ils protègent les maisons voisines, car nous avions tous compris que rien ne subsisterait du vieux bâtiment. Le lendemain, mon épouse, qui est choriste suppléante, est allée, comme d’autres dames, fouiller les décombres, pour recueillir des reliques. Elle a rapporté un gland roussi du rideau rouge que nous avons vu

tant de fois se lever sur les plus fameux acteurs d'Europe ! Ah ! messieurs, quel chagrin ! Mais Son Excellence dispose des prodigieuses ressources du génie. Il s'est mis au travail, dès le lendemain, avec l'architecte Coudray – le gendre du conseiller Meyer, qui vous a recommandés, ô combien utilement, chez nous – pour tracer les plans d'un nouveau théâtre. Ce sera le plus beau d'Allemagne. En attendant, on joue dans la grande salle de l'hôtel de ville, car, ici, nous ne saurions nous passer de tragédies, d'opéras, de comédies ou d'opérettes, acheva l'homme en s'effaçant pour laisser les voyageurs pénétrer dans leur chambre.

Axel lui remit un pourboire royal, que le maître d'hôtel empocha sans évaluer son importance avec une désinvolture distinguée. La simple palpation des pièces eut cependant pour effet de lui faire ajouter une confidence :

» Puis-je me permettre d'apprendre à ces messieurs, qui ont certainement lu *les Souffrances du jeune Werther*, le beau roman de M. de Goethe, qu'il leur est dévolu, par un généreux hasard, que j'oserai qualifier de très bénéfique pour des admirateurs du prince des poètes, d'occuper la chambre où logea, en septembre 1816, M^me^ la Conseillère aulique, veuve Kestner, née Charlotte Buff, la Lotte du roman. J'ai eu le plaisir insigne d'accueillir cette héroïne, universellement connue, et le bonheur de la servir, ainsi que sa fille Clara, pendant la visite que ces dames rendirent à leur sœur et tante. Pensez, messieurs, que M^me^ la Conseillère aulique, alors âgée de soixante-trois ans, n'avait pas revu le génie qui lui conféra un éternel prestige romanesque depuis quarante-quatre ans[3] !

– Et pensez-vous que Goethe l'ait invitée à son jubilé ? La verrons-nous à Weimar ? demanda Axel, fort intéressé.

Le maître d'hôtel parut maîtriser avec difficulté une émotion soudaine.

– M^me^ la Conseillère aulique n'est point annoncée à l'hôtel, messieurs. Elle peut naturellement descendre chez sa sœur, M^me^ Ridel, veuve du directeur de la Trésorerie ducale, mais nous le saurions déjà. Et puis, M^me^ la Conseillère aulique a maintenant soixante-douze ans, un âge pour une femme qui mit au monde onze enfants, messieurs. Elle branlait déjà de la tête en 1816. Enfin, sans commettre une indiscrétion, qui pourrait donner

matière à littérature, j'ai cru comprendre, à sa mine, le soir où, après le théâtre, von Goethe la raccompagna à l'hôtel dans son carrosse, qu'elle n'avait pas retrouvé dans l'Excellence de Weimar l'étudiant amoureux de Wetzlar. Celui qui, en 1772, s'était résigné, dit-on, la mort dans l'âme, à la laisser à son fiancé ne semblait plus regretter ce loyal sacrifice ! Ah ! messieurs ! Comme les gens ont tort, les femmes sentimentales surtout, de vouloir comparer les douces images du passé à la réalité sans fard du présent. C'est aller au-devant de déceptions. J'ai bien vu, et nous en avons beaucoup parlé avec ma femme, gouvernante de cet hôtel, que ne subsistait plus, entre le génie aux œuvres impérissables et celle dont il a figé l'image dans un livre que tout le monde qui sait lire a lu, qu'un pâle souvenir. Voilà pourquoi nous croyons que M^me^ la Conseillère aulique ne fera pas le voyage de Weimar pour assister à la consécration d'une carrière dont elle n'est, somme toute, qu'un lointain épisode privé !

– Il est patent, quand on voit la décoration de la ville, que votre génial ministre jouit, ici, d'un véritable culte, risqua Chantenoz.

– Vous n'imaginez pas à quel point, messieurs. Pas plus tard que la semaine dernière, un noble Bavarois, grand admirateur de Goethe, a tenté d'obtenir du coiffeur qui officie au Frauenfeld une mèche de cheveux de Son Excellence. Il avait entendu dire, dans un salon, qu'une telle relique était accessible, à condition qu'on y mît le prix. Eh bien ! messieurs, toutes les mèches promises aux ciseaux lors des prochaines coupes sont déjà retenues !

Axel émit un petit rire moqueur. Chantenoz, qui tenait à soutirer d'autres confidences au bavard, jeta un regard sévère à son ancien élève, craignant que cette hilarité ne fût interprétée par le maître d'hôtel comme un crime de lèse-majesté.

– Vous qui voyez défiler ici toutes les célébrités d'Europe devrez, un jour, écrire vos souvenirs sur la vie à Weimar, dont votre grand-duc a su faire une capitale intellectuelle connue du monde entier en attirant, autour de Goethe, Schiller, Herder et Wieland, les plus grands esprits du siècle, dit le professeur avec sérieux.

– Nous y pensons, monsieur, nous y pensons. Mais nous ne pourrons tout dire, ma femme et moi. Nous détenons trop de petits secrets, dont la révélation heurterait les personnes qui s'en souviennent.

– Comme a dit M^me^ Cornuel, l'amie de Buffon : « Il n'y a point de héros pour son valet », observa Chantenoz.

La chambre apparut coquette et confortable, éclairée par deux fenêtres pourvues de rideaux de mousseline, meublée d'une lourde commode ventrue, placée entre deux lits à baldaquin et surmontée d'une glace au cadre doré. Une penderie, que le maître d'hôtel avait ouverte à deux battants avant de se retirer, permit aux voyageurs de suspendre leurs vêtements. La table de toilette, équipée d'une belle cuvette en faïence fleurie, d'un broc, d'un porte-savon et de deux porte-peignes assortis, était flanquée d'un porte-serviettes pourvu de linge d'une parfaite blancheur et qui fleurait bon la lavande.

Dès qu'ils eurent défait leurs bagages, Axel et Martin se lancèrent à la découverte de la ville. Chantenoz s'était procuré, à Genève, un vieil exemplaire du *Pèlerin géographique et sentimental des plus belles contrées des États allemands*, daté de 1775.

– Ce vieux guide est intéressant, car il décrit Weimar tel que dut le découvrir Goethe en arrivant ici, il y a cinquante ans. Écoute ceci, dit Chantenoz en commençant sa lecture : « Weimar est un bourg qui, n'ayant su choisir entre la rusticité du village et l'élégance de la ville de cour, s'est finalement décidé à être laid, tout simplement. Ses rues ne se distinguent ni par la propreté ni par la beauté des édifices, mais par l'aspect d'un lieu où l'on ne trouve point à manger. Dès qu'on s'écarte des grandes voies, on tombe dans des cloaques, des trous et des précipices, et il n'est point rare de rencontrer, au milieu du pavé, des troupeaux de vaches accourant de tous côtés au son d'un cor et faisant fuir les honnêtes dames et demoiselles. Les routes sont si mauvaises qu'on ne peut voyager qu'à cheval. Le quartier du château, entouré de fossés remplis d'eau, occupe le tiers de toute la surface de la ville. Les habitants, mesquins, philistins, négligés dans leur langage, n'ont point de goût ni d'élégance. Ils ne lisent point de gazettes. Ils vivent

des reliefs d’une Cour, composée d’une petite noblesse, laquelle, entourée de savants et de beaux esprits, est trop en mal de philosophie pour faire la moindre dépense[4]. »

– Quel tableau réjouissant ! J’imagine Goethe, tout à la mélancolie de *Werther*, et arrivant en un tel lieu ! De quoi vraiment se tirer un coup de pistolet dans la tête, dit Axel.

La visite du Weimar de 1825 les rassura. La ville, qui devait tant d’embellissements à Goethe, avait été agréablement transformée depuis que le rédacteur atrabilaire du *Pèlerin géographique* l’avait traversée.

Les deux Vaudois flânèrent longuement au bord de l’Ilm, dans les jardins dont les beaux gazons, soigneusement tondus, et les allées ratissées n’avaient rien à envier aux parcs anglais. Sur une esplanade, la jeunesse dansait les soirs d’été et l’après-midi, en toute saison, de belles dames flânaient, échangeant les derniers potins. L’une d’elles, ouvrant son manteau pour montrer sa robe à l’amie qui l’accompagnait, découvrit un décolleté béant et ne parut nullement gênée d’exposer ainsi ses seins aux regards des étrangers.

– Voilà de quoi réjouir le vieux Goethe, qui recommande, quelque part, de poser, chaque jour, les yeux, pendant un moment, sur un bel objet, de jouir d’un spectacle attrayant, de « contempler de beaux tableaux, de belles médailles », a-t-il écrit exactement, précisa Chantenoz.

Au cours de leur promenade, Martin redevint spontanément le mentor d’Axel. Ensemble, ils constatèrent que l’ocre et le vert restaient les couleurs dominantes des belles maisons et des monuments, ce qui conférait au palais ducal un air italien. D’une terrasse, au-delà des rues paisibles bordées de villas cossues, ils découvrirent le paysage environnant. Sur des collines boisées, couronnées de brume automnale, des vestiges de tours dressaient leur silhouette médiévale.

– Au temps de leur jeunesse, Goethe et le grand-duc chassaient dans ces halliers. Le théâtre, la chasse et, l’hiver, le patinage sur la rivière gelée constituaient, je crois, les seules distractions.

– On peut s’étonner qu’un homme de génie, curieux de tout, avide de rencontres, prompt à se comparer aux célébrités de l’époque, ait eu le courage de rester ici pendant tant d’années, pour s’occuper de routes, d’impôts et d’une armée d’opérette, observa Axel.

– N’oublie pas qu’avant d’être conseiller secret et Premier ministre, Goethe fut l’instructeur choisi par Charles-Auguste. Quand il arrive à Weimar, en 1775, l’élève, déjà marié, a dix-huit ans, le maître vingt-six. Les deux se comportent comme des étudiants en vacances, courent la campagne, lutinent les filles d’auberges, font des farces, allant jusqu’à murer la porte d’une naïve gouvernante, jouent aux fantômes souffleurs de bougies. Et cette affectueuse complicité subsiste encore, car j’ai lu dans une gazette que, lors du jubilé du grand-duc, il y a quelques semaines, Goethe lui a dit en le félicitant : « Ensemble, jusqu’au dernier souffle ! » Peut-on être plus fidèle à l’ami ?

– N’est-ce pas une forme de courtisanerie ? Après avoir participé aux espièglerie d’un prince et conduit, pour sa plus grande gloire, le gouvernement, pareille déclaration me semble flagorneuse ! remarqua Axel.

– Goethe est sincère. Il n’a jamais été courtisan. Il a tout de suite aimé le grand-duc et voulu faire de ce jeune étourdi jouisseur le grand souverain d’un petit État. Il y est parvenu avec brio. Ce rejeton des Saxe-Weimar, qui jetait sa gourme il y a un demi-siècle, admirait l’auteur de *Werther*, promu chef de file du *Sturm und Drang*, expression que l’on ne traduit qu’imparfaitement en français par tempête et élan.

Devant l’air interrogateur d’Axel, Chantenoz, comme autrefois, lors des leçons données à Rive-Reine à l’adolescent, développa son commentaire :

– *Sturm und Drang* est le titre d’une tragédie de Frédéric Maximilien Klinger, créée à Leipzig en 1777, dont l’action se déroule pendant la guerre de l’Indépendance américaine. Ce fut sans doute en Allemagne la première manifestation théâtrale de ce qu’on appelle, de nos jours, le romantisme. La jeunesse d’alors se fit un drapeau du titre de la pièce, pour définir sa révolte contre la société du xviii^{e} siècle, qui contrecarrait, par ses tabous et ses lois, les désirs cachés et les aspirations profondes, parfois inavouables, de la nature humaine. Le mouvement, auquel Goethe apporta son appui avec

Werther, prônait la suprématie des sentiments sur la raison, entendait libérer les forces créatrices des conventions étouffantes et voulait en art, comme dans la vie quotidienne, que l'inédit, l'original, l'audacieux s'imposât sans tenir compte des coutumes et traditions.

– Votre savoir m'étonnera toujours, professeur. Est-ce une nouvelle philosophie ? demanda Axel.

– Plutôt une nouvelle attitude des artistes par rapport aux conventions. *Sturm und Drang* a marqué, pour une génération, la reconnaissance du démon intérieur tapi chez l'homme éduqué. Et Goethe, déjà ministre de Charles-Auguste, a démontré que son propre démon intérieur, sensuel et libertin, ne manquait pas de courage. En 1788, il choisit pour compagne Christiane Vulpius, une petite ouvrière en fleurs artificielles, inculte, un tantinet vulgaire, mais terriblement aguichante. Il l'installa dans sa maison et lui fit des enfants, dont un seul survécut, cet Auguste, aujourd'hui âgé de trente-six ans, que nous verrons sans doute. Mieux encore, il imposa aux potineuses de Weimar, dix-huit ans avant de l'épouser, la voluptueuse concubine qu'il nommait « petit trésor érotique », « puce de lit » ou « odalisque à usage domestique » !

– Aimer sans honte est l'honneur de l'homme, reconnut Axel, pensant à Adrienne, dont le démon intérieur manifestait hautement ses exigences ! Mais, ajouta-t-il, comment Goethe a-t-il concilié ses fonctions officielles avec pareille indépendance d'esprit ?

– Sans effort, Axel, car il ne confond pas liberté et anarchie. Les beaux esprits et les démagogues lui ont assez reproché d'avoir proclamé qu'il préférait l'injustice au désordre !

– C'est un axiome pour dictateur !

– Le génie qui impose ses vues est toujours autoritaire. Aussi, Goethe s'est éloigné des zélateurs du *Sturm und Drang* dès que Charles-Auguste l'a laissé libre de façonner Weimar à son image. Mais admire le résultat ! Du bourg peuplé de cinq mille rustauds et de cinq cents courtisans désœuvrés, il a fait un duché prospère. Il a tiré la Thuringe de l'ère rococo dont témoignent encore certaines façades. Il a, certes, levé contre la France des recrues pour le roi de Prusse, mais, après l'édifiante entrevue d'Erfurt,

Napoléon lui a fait remettre la Légion d'honneur. Goethe ministre a organisé l'exploitation des mines et des carrières, asséché les marais, assuré la défense de la ville contre les incendies et les inondations, mis de l'ordre dans les finances ducales, tracé des avenues, construit théâtre et musée, dessiné les jardins où nous sommes.

– C'est ici, dans ce trou, que vous avez appris tout ça depuis notre arrivée !

– De ce trou, Axel, Goethe a fait la capitale de l'esprit européen, même si Genève, qui veut y prétendre, refuse de l'admettre. Nous sommes ici dans l'Athènes germanique, où Goethe a vu venir à lui, au fil des années, l'érudition la plus sérieuse, les divertissements les plus raffinés, apportés de tous les pays d'Europe par les plus grands philosophes, savants, théologiens, écrivains, musiciens, peintres, sculpteurs, collectionneurs, dramaturges, sans oublier les naturalistes, botanistes, minéralogistes, physiciens, chimistes, linguistes qui ne cessent de rendre visite à ce faux ermite. Telle la reine dans sa ruche, Goethe a reçu, et reçoit encore, des plus célèbres ouvriers du savoir, la nourriture exigée par son puissant cerveau. Ses œuvres, tel *Faust* ou sa *Théorie des couleurs*, sont un miel, produit de l'érudition universelle livrée à domicile, assimilée, enrichie, raffinée par la critique, transmuée par la poésie. Et puis, cher garçon, Goethe s'évade de temps à autre de Weimar.

– Ce doit être indispensable ! Voir toujours les mêmes gens, entendre toujours les mêmes discours…

– Il a passé deux ans en Italie et parcouru la Suisse. Il prend, chaque année, les eaux à Carlsbad, à Marienbad, à Wiesbaden ou à Teplitz ! Comme tu le sais, les stations thermales sont les sites privilégiés des amours saisonnières. Même dans son grand âge, Son Excellence profite de ses cures pour tomber amoureux, quémander un baiser, ouvrir un corsage, caresser un sein juvénile !

– Non, vraiment ! fit Axel, se souvenant que Goethe avait soixante-seize ans.

– Si tu ne me crois pas, demande à Bettina von Arnhim ce qui lui est arrivé, un soir d'août 1810, quand Goethe lui demanda aimablement

d'« aérer » devant lui ses jolis seins pour qu'il y posât un baiser ! Elle l'a raconté dans une lettre qu'on s'est empressé de copier et de répandre. Demande à Ulrike von Levetzov comment, il y a deux ans – elle avait alors dix-neuf ans –, notre infatigable séducteur, âgé de soixante-quatorze ans, se mit en tête de l'épouser ! Et le grand-duc était prêt à demander la main de la demoiselle pour plaire à l'ancien compagnon de fredaines ! C'est manière de vieux lion, amateur de chair fraîche. Goethe, poète sensuel, butine ainsi sentiments et sensations pour stimuler ses forces créatrices ! Mais il est temps pour nous, qui ne sommes pas, non plus, de purs esprits, d'aller goûter la cuisine de l'Éléphant, acheva brusquement Chantenoz en tirant sa montre de gousset.

La table de l'hôtel ne déçut pas les pèlerins. Les truites de l'Ilm se révélèrent succulentes et fort bien traitées par un cuisinier qui liait crème et beurre avec générosité. Le rôti fut irréprochable et de l'énorme tarte aux fruits, qui acheva le repas, les dîneurs affamés ne laissèrent pas une miette. Ils avaient, il est vrai, à oublier deux douzaines de menus médiocres, dans des relais de poste où l'on apprêtait avec plus de soin le picotin des chevaux que le souper des voyageurs !

Le lendemain, les Vaudois achevèrent la visite de la ville, tandis que soufflait sur la Thuringe une bise qui, d'après le maître d'hôtel apprivoisé par Chantenoz, annonçait la neige. Ils firent des haltes devant la maison de Schiller et celle de M^{me} de Stein. Maintenant âgée de quatre-vingt-trois ans, l'ancienne amie de Goethe ne se montrait plus.

– Elle fut longtemps l'égérie platonique du poète, qu'elle affina, dont elle fit l'éducation mondaine, à qui elle inculqua les manières de la cour. Aussi, elle ne lui pardonna pas de satisfaire avec la Vulpius un appétit charnel dont elle avait su, à ce qu'on dit ici, mais rien ne le prouve, toujours se défendre, expliqua Chantenoz.

Les deux amis allèrent ensuite visiter la bibliothèque, construite et organisée par Goethe, où ils virent la girouette inventée par Jacob Auch, machiniste au théâtre de Weimar. Par un astucieux système de tringles, de poulies et d'engrenages, on suivait, à l'intérieur du bâtiment, sur un disque

gradué, les indications données par une aiguille qui reproduisait les mouvements de la girouette de tôle dressée sur le toit. Un bibliothécaire leur apprit que Son Excellence exigeait des employés que fussent notés chaque jour, comme à la bibliothèque d'Iéna, les faits marquants, les travaux effectués, les visites reçues, la température extérieure, s'il avait plu, neigé ou fait soleil et, grâce à la girouette, les caprices d'Éole !

Après quelques excursions alentour, vint enfin le grand jour de la cérémonie jubilaire. La ville fut envahie, dès le matin du 7 novembre, par des délégations de toute sorte, consuls étrangers, groupes d'étudiants, députations de sociétés savantes, envoyés des universités, messagers des princes allemands, émissaires des éditeurs, tous porteurs de cadeaux, d'adresses, de compliments.

Chantenoz avait obtenu, par ses relations suisses, l'accès à la salle d'honneur du château, où ils virent arriver Son Excellence von Goethe.

Avançant à petits pas saccadés, le vieil homme, qu'Axel imaginait de plus haute taille, saluait sans aménité excessive les invités qui faisaient la haie sur son passage. Les épaules rejetées en arrière, avec un souci de prestance mais sans raideur, le poète offrait le spectacle de l'homme célèbre, habitué aux honneurs et qui assume avec aisance le rôle de circonstance qu'on s'attend à lui voir tenir. Profil romain, joues creuses, nez courbe et puissant, lèvres minces, front majestueux, dégarni par le recul d'une chevelure argentée artistement ébouriffée, il portait un habit noir de drap fin. Une épingle ornée d'une améthyste fermait sa cravate de soie blanche. Pour seule décoration, cet homme, qui en avait tant reçu, arborait la grand-croix de l'ordre du Faucon, créé en 1816 par Charles-Auguste. Axel nota le regard brun, juvénile, hardi, sous l'arc foisonnant des sourcils, rectifié par le barbier. Ce visage, auquel les flétrissures de l'âge conféraient une noblesse intemporelle, apparut au jeune homme tel le masque du génie statufié en son arrière-saison.

– Il est superbe ! ne put-il s'empêcher de glisser à Martin.

– Werther, rescapé du suicide, est devenu Faust, ironisa le professeur.

Après discours et congratulations, le grand-duc fit l'hommage à l'ami de jeunesse d'une médaille gravée par Henri-François Brandt, où figuraient,

sur l’avers, son propre portrait et celui de la grande-duchesse Louise, au revers, le profil de Goethe couronné de lauriers[5]. Enfin, le bourgmestre de Weimar remit au poète un diplôme qui garantissait à tous ses descendants le droit de bourgeoisie. La réception qui suivit l’hommage officiel étant réservée aux intimes et membres de la cour, Axel et Martin regagnèrent leur hôtel en devisant.

Ce soir-là, après le souper, tandis qu’une bise glacée soufflait girandoles et quinquets distribués dans la ville en honneur de Goethe, un valet vint allumer un feu de bois dans la chambre des Vaudois. S’étant fait porter une bouteille d’un alcool blanc et fort, qu’on appelait schnaps, ils bourrèrent leur pipe et commentèrent l’événement du jour, auquel ils avaient eu le privilège d’assister.

Axel, sous le charme goethéen depuis son arrivée à Weimar, avait relu l’histoire de Werther, notamment la dernière lettre que le malheureux adresse à Charlotte avant de se tuer.

– Comme le héros de Goethe, j’ai, une fois, été tenté de frapper « d’une main glacée à la porte de bronze de la mort », confessa-t-il.

– Comme ça, pour voir qui ouvrirait, du diable ou du bon Dieu ! Peut-on savoir à quelle occasion te vint pareille idée ? demanda Martin.

– Il y a longtemps, en Angleterre, à Pendlemoore, après la scène avec Eliza. Vous vous rappelez ?

– Si je me souviens de cette folle nuit et de notre départ précipité, à l’aube !

– Quand je compris que lady Moore entendait, avec l’approbation de son mari, me conserver comme amant, après m’avoir fait épouser sa fille, j’ai pensé au suicide.

– C’eût été idiot, mon garçon, de mourir pour cette débauchée. La Lotte de Werther, elle, au moins, était vertueuse comme son modèle !

– Je croyais l’amour un sentiment noble et immortel. Quand je découvris que j’aimais une femme capable d’une telle machination, l’écœurement de moi-même me submergea. C’est alors que j’ai pensé quitter volontairement

la vie. Je me sentais incapable de supporter la déception présente et le mot avenir perdit soudain tout sens pour moi. Je me disais que, marchant comme tout mortel vers le néant, je m'épargnerais des souffrances en y sautant au plus tôt. J'avais même choisi, dans l'armurerie de lord Moore, le fusil dont je m'étais servi à la chasse.

– Si tu avais mis ce projet à exécution, tu me vois racontant à ta mère et à ton père… d'alors la fin stupide de leur fils ! Quelle pensée intelligente t'a heureusement retenu ?

– Dans l'instant, l'obligation d'empêcher Janet de fuir, après qu'elle nous eut surpris, sa mère et moi. Je me sentais responsable de la colère et du chagrin de la jeune fille. Comparant sa déception à la mienne, je la trouvai encore plus cruelle et, de surcroît, bien plus injuste. Après l'avoir tirée de l'étang où elle s'était jetée et ramenée au château, je ne suis pas retourné à l'armurerie. Je suis allé vous réveiller et nous avons fait nos malles pour rentrer à Vevey. Je dois dire que la curiosité de vivre a vite repris son empire. Je laisserai à la mort le choix du jour et de l'heure !

– Et tu as rencontré, depuis, une autre folle. Cette Adriana, dont tu ne parles guère !

– À quoi bon parler d'elle, Martin ! Elle est imprévisible comme le temps, mais n'inspire pas le suicide ! Parlons plutôt de Goethe et de cette Lotte qui est venue, sans grand succès semble-t-il, ranimer le souvenir de jeunesse qui fournit au poète le sujet de *Werther*. Vous m'avez dit avoir interrogé, aujourd'hui, plusieurs personnes informées.

– Exact. J'ai vu Soret et Meyer et, aussi, notre bavard maître d'hôtel qui sait, par Amélie Ridel, la sœur de la conseillère aulique veuve Kestner, née Charlotte Buff, plus de choses qu'il n'en raconte spontanément. Je crois pouvoir, en faisant tout de même quelques réserves, reconstituer la décevante rencontre de 1816.

– Racontez ! Racontez ! Qu'avez-vous appris ? dit Axel, impatient.

– Notre conseillère avait fait reproduire par sa couturière de Goslar, où elle habite, la robe blanche qu'elle portait lors de sa dernière entrevue avec Goethe, en 1772. Du corsage de la robe originelle elle avait autrefois

détaché un nœud rose, pour l'envoyer à Goethe avec la bénédiction de son fiancé. Et Goethe, croyait-elle, s'était aussitôt fait de ce symbole d'amour platonique un talisman, destiné à protéger sa vertu ! Lors du repas que donna Son Excellence à Charlotte, à sa fille et aux Ridel, en septembre 1816, avec une quinzaine d'autres personnes – ce qui prouve que l'ancien amoureux ne tenait pas au tête-à-tête –, cette sentimentale portait la copie du vêtement ancien. Non seulement Goethe parut ne pas reconnaître la robe, mais il ne vit même pas, ou ne voulut pas voir, qu'un ruban rose y manquait !

– Quelle humiliation ! s'écria Axel.

– Ah ! quelle scène romanesque serait passée à la postérité si le ministre avait tiré de sa poche le ruban fétiche d'autrefois pour combler, sur l'opulente poitrine de la conseillère, le vide symbolique ! Étant veuf depuis le mois de juin, il eût même pu épouser la veuve Kestner et finir ainsi par où il eût pu commencer ! développa ironiquement Martin.

– Mais pourquoi, autrefois, cette Charlotte Buff a-t-elle préféré Kestner, le fonctionnaire, au poète qui l'adulait ? Elle aurait eu une vie autrement exaltante ! dit Axel.

– À mon avis, avec le Goethe de ce temps-là, le grand amour n'eût pas duré très longtemps.

– Quelle importance ! Même s'il l'avait fait souffrir, même s'il l'avait trompée, elle eût connu des heures éblouissantes ! Non, je ne comprends pas qu'une femme refuse l'aventure de la passion avec un poète, avec un génie !

– Les génies, mon garçon, effraient les femmes. Charlotte était complètement dépassée par le sentiment et le désir qu'elle avait inspirés à Goethe. C'était une timorée. Elle pressentait peut-être la prodigieuse aventure dans laquelle Goethe pourrait l'entraîner, mais elle préférait la sécurité bourgeoise offerte par Kestner. J'ai appris, par le maître d'hôtel, qu'elle avait fait des confidences à Riemer, alors secrétaire du grand homme. Elle ne pouvait, paraît-il, pas s'empêcher de parler, de raconter ce qui s'était passé ou ne s'était pas passé, entre elle et Goethe, quarante-quatre ans plus tôt. Elle aurait même raconté l'affaire de la robe à laquelle

manquait le ruban que ce cocu de Kestner – car Lotte fit bel et bien son soupirant cocu, non en actes mais en pensées – avait cru de bon goût, et peut-être même charitable, d'envoyer à Goethe en souvenir du trio de Weltzar ! La grande affaire de la vie de cette femme, vois-tu, c'est d'avoir été aimée de Goethe. Car elle fut aisément identifiée, dès la publication de *Werther*. Le portier de l'hôtel m'a dit qu'en 1816 il y avait foule devant l'Éléphant pour la voir sortir et que les visites se succédaient, comme s'il se fût agi d'un ambassadeur étranger ! Une miss Rose Cuzzle, dessinatrice anglaise, qui parcourait le monde pour croquer les célébrités, vint faire son portrait, et Auguste, le fils de Goethe, vint lui porter les souhaits de bienvenue de son père !

– Tout de même, elle doit regretter, aujourd'hui, de ne pas avoir, autrefois, cédé au génie, ne fût-ce qu'un moment. Le baiser donné par Goethe-Werther amorçait bien les choses, non ? s'enquit Axel.

– Charlotte, mon cher Axel, affriandait les hommes, sans même en avoir conscience, mais elle avait de la vertu. Elle avait aussi l'orgueil de la vertu. Elle dut éprouver de la volupté à être vertueuse. Ah ! la volupté de la vertu ! C'est celle dont se satisfont les pusillanimes et les saints, mon garçon !

– Goethe aurait pu l'inviter à son jubilé. Il lui doit, après tout, la matière première d'un phénoménal succès, constata Axel.

– Hum ! Il a fallu tout le génie poétique de Goethe pour faire de cette histoire banale le récit le plus romanesque et le plus apprécié du siècle ! Car, entre nous, Axel, il est tout de même assez courant de voir un homme tomber amoureux de la femme de son meilleur ami. Et cela s'explique par le jeu des affinités électives, chères à Goethe. Si l'on est amis, c'est le plus souvent parce qu'on partage les mêmes goûts, les mêmes aspirations, qu'on se réfère aux mêmes valeurs, alors, tomber amoureux de la même femme, cela n'a rien d'extraordinaire, conclut Chantenoz.

Les pipes étant froides, les verres vides et la nuit avancée, les voyageurs décidèrent d'aller au lit.

Une bonne nouvelle les attendait au réveil. Le secrétaire de Goethe leur faisait savoir qu'ils pourraient, à l'heure du thé, être reçus, avec d'autres visiteurs, par le ministre, en sa demeure du Frauenfeld. Axel et Martin se

félicitèrent d’une telle faveur et tuèrent les heures qui les séparaient du thé chez Goethe en vagabondant à travers la ville, qu’ils commençaient à bien connaître. Dans une papeterie, ils achetèrent du beau papier à lettres, que le marchand leur dit semblable à celui utilisé par Son Excellence, et se procurèrent, chez un graveur, des portraits du poète. Axel choisit une reproduction de la gravure sur cuivre que Johann Heinrich Lips avait faite, en 1791, d’un Goethe en pleine maturité. Chantenoz préféra un portrait plus récent, dû au Français Goutière.

Quand l’heure fut venue, Axel fit atteler la berline. Le postillon lausannois, peu employé depuis l’arrivée à Weimar, passait son temps à lustrer la voiture, bouchonner les chevaux et jouer aux cartes avec les cochers des clients de l’hôtel. Il fut bien aise d’avoir à conduire ses maîtres, en grand équipage, à la maison du Frauenfeld.

La belle demeure que le grand-duc avait fait restaurer pour Goethe, alors que le poète voyageait en Italie, occupait un côté d’une petite place pavée de gros galets ronds, dont les roues ferrées des voitures tiraient des crépitements agaçants. La bâtisse patricienne, à un seul étage, coiffée de combles à la Mansart, ressemblait plus à un bâtiment administratif qu’à un palais. Sa façade principale, ocre, flanquée de deux autres, en léger retrait, dans lesquelles s’ouvraient symétriquement des porches à chevrons jaunes, était pourvue d’un perron, qui donnait accès à l’entrée centrale. Surmontée d’un fronton triangulaire, soutenu par deux pilastres, et fermée par deux battants de chêne, cette porte constituait le seul ornement de la façade.

– Rigueur, simplicité, noblesse, dit Chantenoz, qui, pendant le bref trajet de l’hôtel au Frauenfeld, s’était demandé à haute voix si Goethe se souviendrait de l’échange de correspondance qu’ils avaient eu autrefois.

Sur la place, de nombreux badauds allaient et venaient, observant les voitures d’où descendaient, comme chaque après-midi depuis quelques jours à cette heure-là, les invités du ministre.

– Nous ne serons pas seuls, observa Axel en gravissant le perron.

Sitôt le seuil franchi, les arrivants découvrirent un bel escalier à rampe de marbre, qu’un jeune domestique en livrée bleue à boutons dorés les convia

à gravir. Traversant le vestibule, ils virent, dans des niches, des bronzes grecs et des moulages de plâtre qui représentaient les divinités de l'Olympe et un plan de Rome. Levant la tête, ils prirent le temps d'admirer une fresque qui figurait l'aurore, dont Chantenoz identifia avec quelque fierté l'auteur, Heinrich Meyer, peintre genevois, ami de Goethe.

Sur le palier du premier étage, près de la porte d'un premier salon, dit de Junon parce que Goethe y avait placé la Junon Ludovisi rapportée de Rome, Chantenoz désigna à Axel le mot *Salve*, en émail blanc, serti dans le parquet.

– Cet accueil à l'antique me plaît assez et fait au maître de maison l'économie de fastidieux salamalecs, commenta le professeur.

Les visiteurs, invités à faire antichambre sous l'œil de Junon, eurent le temps de découvrir sur les murs plusieurs tableaux, dont une belle copie d'une toile de Raphaël, par Meyer : les *Noces d'Alexandre et de Roxane*. Avant l'introduction des élus du jour dans la vaste salle de réception, un secrétaire vint informer le groupe que Son Excellence, éprouvée par les cérémonies de son jubilé et qui devait répondre à des centaines de lettres de félicitations, n'apparaîtrait que peu de temps. Apercevant l'enveloppe que portait Axel, le collaborateur du ministre s'enquit de son contenu.

– Il s'agit d'un cadeau pour Son Excellence. Je sais que M. Goethe est grand amateur de découpages. Aussi me suis- je permis de lui apporter une œuvre de notre artiste suisse Johann Jakob Hauswirth[6].

– Confiez-moi votre présent, car Son Excellence déteste avoir les mains embarrassées pendant les réceptions. Je le lui remettrai, avec votre carte, si vous voulez bien me la donner aussi, dit le secrétaire d'un ton comminatoire.

Axel ne put que s'exécuter.

– Nous avons ici en M^lle^ Adèle Schopenhauer, la sœur du célèbre philosophe ami de Son Excellence, une véritable artiste en silhouettes. Je suis certain qu'elle saura faire apprécier votre présent à Son Excellence, ajouta l'homme.

Un valet invita alors les visiteurs à pénétrer dans le salon d'honneur, où tous se rangèrent silencieusement. Un piano occupait un angle de la pièce. Chantenoz le désigna à Axel.

– Tu vois cet instrument, dit-il à voix basse. Hummel et Mendelssohn le jouent et il sert à accompagner la Sontag, Henriette Sontag, la plus grande cantatrice d'Europe, quand elle vient chanter pour Goethe.

La voix grave du secrétaire annonçant Son Excellence brisa le silence de l'attente et l'on vit, par une porte jusque-là close, entrer Goethe, vêtu d'un habit de soie noire à deux rangs de boutons. Sur sa cravate blanche, Axel reconnut l'améthyste aperçue la veille. L'œil vif, inquisiteur, Goethe s'avança à petits pas vers les dames, tenant son avant-bras gauche de sa main droite, comme un homme emprunté ou souffrant. Affable, la tête inclinée sur l'épaule, il parut apprécier plus les rougeurs et le bafouillage des jeunes filles que les minauderies des mères. Les Vaudois l'entendirent parler médailles, mines de fer, peinture avec plusieurs messieurs décorés. Enfin, il parut se rendre compte de la présence d'Axel et de Martin, qui se tenaient un peu à l'écart.

– Vous venez de Suisse, à ce qu'on me dit.

Le ton était celui d'un diplomate dont l'extrême civilité masque l'indifférence.

– Du canton de Vaud, de Vevey, crut bon de préciser Chantenoz.

Son Excellence parut beaucoup plus intéressée par le regard bicolore d'Axel que par ces précisions géographiques. Subissant l'épreuve, si souvent imposée par des gens ordinaires, Axel s'attendait à des considérations inédites sur l'altérité de son regard, mais, sans abandonner son examen, perçu par le jeune homme comme une auscultation sereine, le poète rappela soudain un souvenir de son voyage en Suisse, en 1779.

– C'était à Martigny, dans le Bas-Valais. Il y avait dans une auberge une servante qui, avec une grande stupidité, avait toutes les manières d'une sentimentale demoiselle allemande. Ce furent de gros rires lorsqu'elle nous vit, sur les conseils de notre guide, baigner dans du vin rouge, mêlé de son,

nos pieds fatigués, et que nous les fîmes essuyer par cette aimable personne[7].

Ayant émis un vague sourire, comme si le rappel de ce bain de pieds devant la servante valaisanne cachait d'autres délices moins avouables, Goethe s'inclina devant ses invités, leur souhaita un heureux séjour à Weimar, s'éloigna de son petit pas saccadé et disparut, toujours se frictionnant l'avant-bras.

– La goutte, diagnostiqua Chantenoz, qui n'avait pas eu loisir de rappeler au poète leur échange épistolaire d'autrefois.

– La représentation est terminée ! murmura Axel, un peu amer.

– L'important fut le cérémonial, mon garçon, dit Chantenoz. Comprends que ce vieillard, qui pense avoir encore tant à faire pour compléter son œuvre gigantesque, tente d'évaluer le nombre des jours qui le séparent de « la porte de bronze de la mort ». Comprends qu'il doit se montrer parcimonieux de ses heures et de ses émotions. Souviens-toi du cri du poète dans le prologue de *Faust* : « Ah ! ne me parle pas de cette foule confuse, à l'aspect de laquelle l'inspiration nous abandonne. Cache-moi cette multitude flottante, qui nous entraîne malgré nous dans le tourbillon. » Eh bien, Goethe accorde à la multitude flottante, dont nous sommes, plus qu'elle ne mérite. Ne sois pas déçu. Tu as approché le dernier génie vivant de la Renaissance !

Le maître d'hôtel, avec qui Chantenoz paraissait au mieux, s'enquit, au moment où les visiteurs réclamaient leur clé, de la qualité de l'accueil reçu au Frauenfeld.

– Vous avez été gâtés, croyez-moi. Bien souvent Son Excellence ne fait que grogner. Nous appelons ça *stumme Audienzen*, les audiences muettes, dit-il, quand Martin eut résumé leur brève entrevue avec le poète.

De cette journée, Axel reconnut, plus tard, qu'il conserverait une impression profonde et définitive. Le regard brun, presque noir, de Goethe plongeant un instant dans ses yeux vairons avait constitué un échange plus intense, plus complet, plus éloquent, qu'une considération, même savante, sur l'étrangeté de ses prunelles. En poète, en initié, en homme de science,

Goethe avait rappelé que seul le silence sied à l'inexplicable. En se taisant, après l'examen non dissimulé des yeux de l'étranger, le génie avait offert à Axel mieux qu'une sentence, une indicible connivence d'esprit.

Suivant les conseils de leur cocher, les Vaudois avaient choisi de ne prendre la route du retour qu'au milieu de la matinée, afin de laisser au timide soleil de novembre le temps de dégeler la mince couche de neige tombée la veille. C'est au moment où Axel réglait sa note, tandis que Martin veillait au chargement des bagages, que le portier remit une lettre au jeune homme. Il s'agissait d'un simple billet de Goethe remerciant pour le découpage qui lui avait été remis par son secrétaire. Le poète avait la courtoisie d'affirmer que l'œuvre du paysan suisse enrichirait sa collection. Cet autographe de Goethe fut reçu par Axel comme insigne faveur, tel un bienfait qui concluait avec bonheur le pèlerinage.

Comme il s'éloignait du comptoir pour rejoindre Chantenoz et lui montrer le billet du poète, Axel s'immobilisa, surpris d'entendre prononcer le nom de celle qui occupait souvent ses pensées.

– M^me^ la Baronne von Fernberg a-t-elle laissé une adresse pour faire suivre son courrier ? demandait le concierge, d'une voix assez forte pour être entendu du maître d'hôtel, occupé avec Chantenoz.

– Au château de Koriska, comme d'habitude, répliqua, un peu sèchement, le premier employé de la réception.

Mû par un réflexe qu'il fut plus tard incapable d'analyser, Axel intercepta le maître d'hôtel.

– Vous connaissez M^me^ von Fernberg ? demanda-t-il.

– M^me^ la Baronne est une habituée de l'hôtel de l'Éléphant, monsieur. Elle fait toujours étape chez nous quand elle se rend dans son château des Carpates, monsieur. Et, d'ailleurs, elle était ici il y a quelques semaines, à l'occasion du jubilé de notre grand-duc. Monsieur la connaît-il ? demanda le maître d'hôtel, étonné.

– La baronne von Fernberg est ma sœur, dit Axel.

– M^me^ la Baronne est la sœur de Monsieur ! fit l'employé, incrédule.

– Vous avez vu ses yeux ? Regardez les miens, ordonna Axel sans aménité.

– Que Monsieur me pardonne, mais, en effet, Monsieur a le même regard, un peu… particulier, que M^me^ von Fernberg. Surtout quand Monsieur est un peu agacé, comme présentement, Monsieur, admit avec un sourire le maître d'hôtel.

Axel ignora le léger persiflage et s'enquit de la ville la plus proche du château de Koriska.

– C'est près de Zilina, en Moravie.

Dans l'instant, Axel Métaz prit la folle décision qui allait le projeter avec Martin Chantenoz dans une aventure qu'aucun bourgeois veveysan n'eût pu imaginer.

– J'ai décidé de rendre visite à la baronne von Fernberg avant de rentrer chez moi, dit Axel.

Le vieux maître d'hôtel de l'Éléphant avait eu l'occasion, au cours de sa longue carrière, de voir quantité de clients originaux. Des maniaques voyageaient avec leur lit, leur baignoire ou leur cercueil, d'autres faisaient, à leurs frais, tapisser de leur couleur préférée, même pour trois nuits, les murs de leur chambre, d'autres encore, craignant d'être empoisonnés, comme si le grand-duc était un Borgia, exigeaient que l'on goûtât, en leur présence, tous les mets et les boissons qu'on leur servait. Le digne homme avait eu à surveiller des débauchés qui s'enivraient et violaient les servantes, à raisonner des pervers qui prétendaient acheter de jeunes bergers comme on achète un mouton, à rattraper des joueurs malchanceux qui voulaient se jeter dans l'Ilm, des escrocs déménageant à la cloche de bois. Ces gens causaient énormément d'ennuis au personnel mais distribuaient de grosses gratifications. En revanche, le factotum de l'Éléphant n'avait jamais vu un jeune homme, apparemment sain de corps et d'esprit, décider en une seconde de courir jusqu'aux Carpates Blanches au seuil de l'hiver pour faire visite à sa sœur ! Employé stylé, il ne marqua cependant aucun étonnement

et s’inclina en conseillant toutefois au voyageur de s’assurer les services d’un guide sérieux et bien armé, les pays à traverser pour atteindre Zilina, ville proche de la république de Cracovie, étant infestés de bandits.

– M^me^ la Baronne, votre sœur, voyage avec deux gardes du corps, des géants tatoués comme des corsaires, et deux caméristes, dont personne n’a vu le visage, toujours dissimulé sous un voile de nonne. Je ne saurais trop conseiller à Monsieur la plus extrême prudence, si toutefois Monsieur persiste à prendre la route dans cette direction !

Axel persista et annonça aussitôt à Chantenoz son intention de rejoindre Adrienne. Martin, abasourdi, s’assit sur une malle prête à être chargée dans leur berline, ôta ses lunettes, dont il se mit à polir les verres avec application.

– Tu es fou, mon garçon, de courir après cette sorcière, qui doit, à l’heure qu’il est, mener sabbat dans les forêts moraves. Rentrons à Vevey tranquillement et abandonne ce projet insensé.

– Rentrez à Vevey avec notre berline et notre postillon. Moi, je veux voir le château de Koriska, où doit résider la mère d’Adriana. Je trouverai bien une diligence ou une chaise de poste pour me conduire à destination. Les routes existent, puisque Adrienne les emprunte, dit Axel avec détermination.

Chantenoz poussa un profond soupir, agita la tête en signe de résignation.

– Je n’ai rien à perdre, mon garçon, et je suis curieux comme une vieille femme. J’aimerais voir comment tout cela finira. Je te suivrai jusqu’en enfer, conclut Martin d’un ton crâne en chaussant ses lunettes.

Virgile, le postillon lausannois, se montra moins accommodant. Séparé depuis un mois de sa femme et de ses enfants, il ne pensait qu’à rentrer au pays.

– Notre contrat, monsieur, prévoit le parcours Lausanne-Weimar et retour, c’est tout…

– Très bien, tu es libre de t’en aller, interrompit Axel. Je paierai ton voyage en diligence, car je conserve ma berline. Nous trouverons un autre

cocher, ajouta-t-il.

Le postillon accepta avec reconnaissance l'offre du jeune homme et reçut un appréciable viatique pour le voyage.

– Tu diras à ma mère que le professeur Chantenoz et moi voyageons un peu vers l'est avant de revenir au pays.

– Dis que nous allons chasser l'ours dans les Carpates, ce sera du meilleur effet, ajouta Martin, prêt à souscrire à toutes les folies de son ancien élève.

Avec l'aide du maître d'hôtel et sur sa recommandation, Axel réussit à engager, dans la journée, un cocher français fixé à Weimar, qui connaissait la route de Zilina pour avoir conduit des clients jusqu'à Cracovie. L'homme se nommait Armand, paraissait solidement planté sur des jambes courtes et présentait toutes les garanties attendues. Cet ancien soldat de la Grande Armée avait été fait prisonnier par les Prussiens en 1814, interné à Iéna d'où il s'était évadé. Les armées françaises étant alors en déroute sur tous les fronts, il avait définitivement tourné le dos à la guerre. Le hasard l'avait conduit à Weimar où, devenu commis d'épicerie, il avait eu l'heur de plaire à la fille de l'épicier. Avec la dot de sa femme, il s'était procuré une berline d'occasion, à bord de laquelle il transportait, à la demande, les voyageurs pressés. C'est ainsi qu'un mois plus tôt il avait été engagé par la baronne von Fernberg, quand sa voiture avait brûlé après que son cocher l'eut, une nuit, reconduite de l'Opéra à l'hôtel de l'Éléphant.

– Sa voiture a pris feu ! A-t-on su pour quelle raison ? demanda Axel.

Étant donné les troubles activités d'Adriana, il imagina qu'il pouvait s'agir d'un attentat, perpétré, en représailles, par un agent étranger. Les espions russes, autrichiens et prussiens pullulaient à Weimar.

– On a pensé qu'un des quinquets qui éclairaient l'intérieur de la voiture avait été mal éteint et qu'en basculant il avait pu communiquer le feu à la banquette. Mais la baronne ne chercha pas vraiment à savoir, monsieur. C'est pas une personne à se faire du tourment pour une voiture perdue, dit l'homme.

– Je la sais, en effet, d'esprit très pratique, dit Axel.

– Une femme pratique, certes, mais gaie, résistante à la fatigue, ne se plaignant jamais et généreuse avec ça. Peut-être un peu bizarre, comme toutes celles qui viennent du rude pays des Tsiganes.

Tout en demandant à Axel d'excuser ce qui pouvait passer pour indiscrétion, Armand, qui ignorait encore qu'Adrienne était la demi-sœur du jeune Suisse, voulut savoir pourquoi ce dernier tenait tellement à se rendre au château de Koriska.

– Je n'en ai vu que les murs de pierres grossières et le donjon crénelé, mais les paysans moraves le disent hanté par le fantôme d'un seigneur sanguinaire. Il paraît que, par les nuits sans lune, des panaches de fumée s'en échappent et roulent comme brouillard au flanc de la montagne.

– Brr, brr, fit Chantenoz.

Axel ne releva pas l'étrangeté de la description. Il ne croyait ni aux fantômes ni aux revenants et Adrienne était une sorcière bien vivante.

– La baronne von Fernberg est une parente et je dois absolument lui faire signer un papier pour pouvoir toucher un héritage. D'ailleurs je suis accompagné de notre notaire, M^{e} Chantenoz, mentit résolument le jeune homme en adressant un clin d'œil à Martin.

– C'est une bonne raison qu'un héritage à palper, monsieur. M'auriez-vous dit seulement que vous êtes amoureux de cette jolie dame que j'aurais considéré cela comme raison suffisante, dit Armand en riant.

– Mais l'un n'empêche pas l'autre, persifla Martin, vexé d'être présenté comme tabellion.

– J'accepte de vous conduire, car vous avez une bonne voiture. Mais il vous faut aussi embaucher mon beau-frère, un ancien garde-chasse du duc. Nous ne serons pas trop de deux pour vous tirer d'affaire si les choses ne vont pas comme elles devraient aller, dit l'homme, placide et résolu.

Le nouveau cocher produisit une liste d'objets et de vêtements à se procurer, car les voyageurs auraient sans doute à affronter, en plus des dangers de la route, les premiers grands froids de l'hiver.

Axel exhiba ses pistolets, que le grognard reconnut comme « bonnes pétoires françaises » et s'étonna que le notaire eût préféré une canne-épée.

– Je compte m'en servir comme canne plutôt que comme épée, dit Chantenoz, qui avait horreur des armes.

Après une nuit supplémentaire passée à l'hôtel de l'Éléphant, on se mit en route. Selon l'état des chemins, les aléas des relais et la fatigue des trois chevaux, attelés en flèche à la berline de Fontsalte, le cocher estima que le trajet prendrait de huit à douze jours. Avant de monter en voiture, Axel Métaz était allé négocier, chez un orfèvre, deux pierres du trésor autrefois offert par Blaise. En Vaudois digne de ce nom, il voulait avoir en poche de quoi faire face à l'imprévu !

1 Au xix^{e} siècle : portier, réceptionniste.

2 Heinrich Meyer (1759-1832), peintre suisse et historien des beaux-arts, professeur à Weimar. Il rencontra Goethe à Rome, en 1786, et le poète le fit appeler à Weimar en 1792. Il fut le porte-parole de Goethe quand celui-ci fonda la revue *Kunst und Altertum* (Art et Antiquité), pour diffuser ses idées.

3 Thomas Mann a tiré de cette rencontre un beau roman, *Lotte in Weimar* (1939), publié en français sous le titre *Lotte à Weimar*, éditions Gallimard, Paris, 1945.

4 Cité par Ferdinand Bac dans *Vieille Allemagne*, deuxième série, *les Paysages de Goethe*, Eugène Fasquelle, Paris, 1907.

5 D'après le chancelier Friedrich von Müller, Goethe ne fut pas satisfait du portrait gravé par le médailleur suisse installé à Berlin. « J'ai l'air d'un taureau », dit-il. Une autre médaille fut commandée à Brandt en 1826. *Entretiens de Goethe avec le chancelier F. de Müller*, traduction, avertissement, notes bibliographiques et éclaircissements par Albert Béguin, Librairie Stock, Paris, 1930.

6 1809-1871. Ce garçon de ferme du pays d'En-Haut, devenu charbonnier, qui avait toujours vécu dans les forêts, descendait, l'hiver, dans un village. Utilisant les déchets de papier qui lui tombaient sous la main, il faisait, avec des ciseaux, des découpages qu'il offrait à ses hôtes. Son habileté étonnait et sa réputation d'artiste-paysan lui permit d'être souvent hébergé et nourri. Il a interprété, parfois de façon déroutante, les troupeaux en transhumance, la fabrication du fromage, des scènes de chasse. On peut, aujourd'hui, voir ses œuvres au Musée gruérien, place du Cabalet, à Bulle.

Hauswirth a eu en Louis Saugy (1871-1953) un talentueux successeur, dont les découpages, très élaborés, sont recherchés par les collectionneurs.

7 Rapporté par Goethe dans *Voyage en Suisse et en Italie*, traduction de Jacques Porchat, Librairie Hachette, Paris, 1862.

5.

Les deux postillons engagés à Weimar avaient parcouru, au cours des guerres napoléoniennes, tous les pays qui vont du Rhin au Danube et des Carpates aux Alpes. En acceptant, pour une forte rétribution, l'aventureux voyage proposé par Axel Métaz, Armand et son beau-frère, Franz, s'offraient l'occasion d'emprunter la route des souvenirs. Martin Chantenoz et son ancien élève, en revanche, allaient, à chaque tour de roue, découvrir de nouveaux paysages.

Forêts épaisses, plaines médiocrement cultivées, vallées embrumées, plateaux désertiques battus par les vents, collines moutonnantes, montagnes couvertes de futaies se succédaient de l'aube au crépuscule, si bien que les voyageurs avaient parfois le sentiment de reconnaître une contrée traversée une heure ou deux jours plus tôt. Axel, responsable de cette équipée, se sentait entraîné par des forces mystérieuses dans un périple magique et Martin, en proie à une exaltation poétique, affirmait qu'on leur avait jeté un sort, qu'ils étaient victimes d'hallucinations quand ils franchissaient, au trot des chevaux, sur des ponts sonores et branlants, des rivières torrentueuses, frôlaient des cascades hurlantes, cheminaient pendant des heures à l'ombre des bouleaux, des hêtres, des chênes, des sapins ou s'élevaient, à travers les rochers, sur des pentes veloutées de genévriers. Quand surgissaient, se découpant sur le ciel, pareils à des ruines fantastiques, des rocs aux arêtes tranchantes, Chantenoz les comparait à des cimeterres dressés pour empaler les étoiles !

Ravines sinistres, ombres caverneuses, failles à jamais obscures où hivernaient les ours, landes parcourues par des meutes de loups affamés, pitons érodés où les aigles aux ailes effrangées, que l'on voyait parfois planer en cercle au-dessus de la berline, cachaient leur aire, donnaient à Axel d'incoercibles frissons. Seule la vue d'un lac vide ou d'un pic enneigé émergeant des brumes hivernales rassurait le jeune Vaudois en lui rappelant le Léman et les sommets savoyards, décor matriciel.

Certains soirs, il ne cachait pas à Chantenoz qu'il regrettait de l'avoir embarqué dans une aventure dont il n'imaginait pas l'issue. Mais Martin, loin de lui en faire reproche, se disait parfaitement à l'aise et confiant. Enfiévré par le caractère hostile de pierres runiques, propre à inspirer Caspar David Friedrich et le jeune Genevois François Diday, ses peintres romantiques préférés, le professeur se délectait à la vue des vestiges de donjons dévorés par les ronces, des arbres foudroyés, des tourbières où pourrissaient et fermentaient les déchets de la nature.

Cahotés dans la robuste berline, les deux amis se rassuraient à la vue du large dos des postillons, enveloppés dans leur grande houppelande, d'où émergeaient les crosses des carabines. Après avoir quitté la région policée des petits États allemands, en s'enfonçant à travers la Prusse orientale, puis dans les contrées annexées par l'empereur d'Autriche, les voyageurs couchaient, quand il s'en trouvait sur leur route, dans des auberges crasseuses, où les accueillaient parfois des hôtes aux mines patibulaires. Ils dormaient dans des lits sans draps, sous de mauvaises couvertures rongées par la vermine, se nourrissaient souvent de brouets innommables dans des salles enfumées, avec, parfois, l'aubaine d'une grasse charcuterie, de pain frais, de vin léger.

Ils redoutaient, certaines nuits, d'être égorgés dans leur sommeil, tant ils devinaient la convoitise qu'éveillait chez les aubergistes et leurs pratiques la simple vue de vêtements douillets et de bagages cossus. Mais, grâce au cocher et à son acolyte, ils progressaient en relative sécurité, la vue des carabines, toujours à portée de main de leurs propriétaires, impressionnant les malandrins en puissance.

Il advint cependant, une fois, à la tombée du jour, que des hommes armés de vieux fusils et de couteaux, qui avaient abattu un arbre en travers du chemin, au fond d'un défilé, les retinssent avec l'intention évidente de les dépouiller. Mais deux coups de feu, tirés en l'air par les postillons, les mirent en fuite et Axel, descendu de la voiture ses pistolets à la main, n'eut même pas l'occasion de s'en servir.

Cette nuit-là, ils décidèrent de dormir dans la berline en se relayant pour monter la garde. Avant de prendre un peu de repos, tandis que chauffait

l’eau du thé, Armand indiqua qu’ils entraient maintenant dans le pays des Bohémiens, appelés aussi Tsiganes ou Zigeuner.

– De la Hongrie à l’Ukraine, de la Turquie à la Serbie, ces gens, à nuls autres humains comparables, hantent les routes, les clairières, les cavernes, les lieux désertiques, comme pour se tenir à l’écart de toute civilisation, précisa-t-il.

Quand les pipes furent bourrées, que la gourde de rhum eut circulé autour du feu de camp, allumé pour combattre le froid, mais aussi pour éloigner les loups et les ours, Axel, qui souhaitait en savoir davantage sur les Tsiganes, dont il connaissait quelques spécimens peu bavards, interrogea Armand.

– Ces gens, qu’on présente souvent comme des brutes et que vous semblez connaître, quels sont-ils, en vérité ? demanda-t-il.

– Ces Bohémiens, ou Tsiganes, sont des nomades, des rustres, d’une résistance physique étonnante, insensibles au froid comme à la canicule qui sévit l’été dans ces plaines encaissées. C’est une race dont on ignore les origines. Certains disent qu’ils descendent des hordes venues d’Asie Mineure, d’autres qu’ils viennent des rives de l’Indus. J’en ai rencontré qui croyaient que leurs ancêtres avaient fui l’Égypte. D’ailleurs, en France on les nomme aussi souvent Égyptiens que Bohémiens. Ils parlent une langue secrète, qu’aucun étranger ne peut comprendre et qui varie d’un lieu à l’autre, car ils adaptent leur vocabulaire courant à la grammaire du pays où ils se trouvent. Ce sont des gens à l’esprit vif et d’une intelligence instinctive, qui surprend et déroute. Incapables de se fixer nulle part, ils vont en carrioles, au hasard des chemins. Ils s’arrêtent là où bon leur semble et, quand les villageois tolèrent leur présence pendant quelques jours, ils remercient en jouant de la flûte, du tambourin et font danser les jeunes au son d’une viole à neuf cordes aux miaulements plaintifs. Certains jouent passablement du violon et les femmes chantent des mélopées à vous tirer des larmes. On découvre souvent, quand ils ont quitté les lieux sans prendre congé, que manque à celui-ci une ou deux poules, à l’autre un chaudron, à cette fermière la lessive mise à sécher sur le pré, au maréchal-ferrant une demi-douzaine de fers à cheval ou un marteau ! Ils croient, semble-t-il, en un Dieu qui n’interdit pas le larcin quand il s’agit d’assurer la subsistance de l’homme, sa créature préférée ! Peuple étrange, en vérité, et qui ne

manque pas de noblesse, que ces Tsiganes aux cheveux noirs, longs ou frisés, dont les femmes aux dents de hyène sont belles, luxurieuses et sauvages. Je les connais bien… Peut-être un jour vous dirai-je pourquoi, acheva, pensif, le cocher.

– Mais nous en avons croisé qui n'avaient pas l'air de mauvais bougres, fit remarquer Chantenoz.

– Les gens de ces régions distinguent plusieurs catégories de Tsiganes, tout en se méfiant de toutes. Les meilleurs d'entre eux viennent sans doute de Valachie ou de Moldavie. Ils ont fui l'esclavage que veulent perpétuer les petits princes valaques et les grands propriétaires hongrois. Certains sont braves, donnent un coup de main aux paysans au moment des récoltes. Ils volent, bien sûr, des pommes de terre et des poules, mais qui de nous, soldat, ne l'a pas fait ! Ce sont les Rudari. On connaît moins les Aurari, plus secrets. Ces derniers obtiennent parfois le droit, moyennant une redevance à un monastère ou à un hobereau local, de chercher l'or dans les rivières.

– En trouvent-ils beaucoup ? interrompit Chantenoz.

– Ça, nul le sait, mon bon maître. Mais ils aiment l'or et leurs femmes portent des sequins et des bracelets qui viennent bien de quelque part ! Il y a encore les Ursari, les montreurs d'ours, qui s'en vont à travers l'Europe présenter les animaux capturés, par là, dans les Carpates, et auxquels ils ont limé les dents et coupé les griffes, et aussi les Lingurari, qui fabriquent des écuelles et des cuillers de bois, qu'ils vendent aux villageois. Les plus civilisés, suivant nos façons, semblent être les Vatrassi, qui se fixent parfois en un lieu et y construisent des cabanes, comme s'ils allaient y demeurer longtemps.

– Ceux qui nous ont attaqués tantôt étaient, eux, de vrais bandits de grand chemin ! s'indigna Chantenoz d'un ton rogue.

– Ce sont les plus mauvais. On les nomme Laïessi. Ceux-là vivent en tribus indépendantes, je devrais dire en meutes, comme les loups. Ils sont fiers de leur sauvagerie et ne connaissent que la loi de la rapine. On les dit fétichistes, capables d'adorer une marmite, une carriole ou une pierre bizarre, élevée au rang de déesse. À seize ans, le Laïessi prend une cruche et va la casser aux pieds de la fille dont il a décidé de faire sa femme. Et

tout est dit ! La cruche cassée, on est marié. Les enfants qui naissent appartiennent à la communauté, comme des objets. Qu'ils vivent ou meurent semble sans importance. D'ailleurs, il est fréquent de voir deux Laïessi qui se querellent saisir par les chevilles des enfants à leur portée et s'en servir comme massues pour se cogner dessus. C'est pourquoi l'on voit, chez eux, tant d'enfants estropiés !

– Ce sont des brutes primitives, des cavernicoles attardés ! Ne sont-ils pas aussi un peu cannibales ? s'écria Martin, outré.

– Ils sont, en tout cas, capables, je le sais pour l'avoir vu, de vous trancher le doigt avec leurs dents pour vous dérober une bague !

– Mon père, qui vit en Amérique, ne m'a jamais décrit des Indiens aussi sauvages que ces Laïessi, dit Axel.

– Ici l'homme est donc bien un loup pour l'homme, constata Chantenoz, en frappant sa pipe contre le talon de sa botte pour vider le fourneau de ses cendres.

Le cocher lui tendit sa blague à tabac et reprit en fixant Axel :

– En tout cas, ce qui a mis nos agresseurs en fuite tout à l'heure, je puis vous le dire, ce ne sont pas nos armes. Non. C'est le regard de M. Métaz. Croyez-moi, vos yeux vairons, que j'avais remarqués sans rien dire, ont quelque chose d'effrayant pour ces gens superstitieux.

– C'est bien la première fois que mon défaut de vision est utile. Mais pourquoi ? dit Axel en riant.

– Savoir pourquoi est une autre affaire ! Mais celui qui vous a approché assez pour voir votre regard bicolore, qui n'était pas tendre à ce moment-là, a pâli et s'est retourné vers les autres. Il leur a crié un mot, un seul, et vous avez vu comment tous ont déguerpi. À mon avis, ils connaissent ce regard et ont des raisons bien à eux d'en avoir peur !

Axel, agacé, comme chaque fois qu'on évoquait son œil vairon, ne fit aucun commentaire et parut s'absorber dans la contemplation des flammes. Le cocher comprit la signification de ce silence et enchaîna :

» Ceux qui nous ont attaqués cet après-midi voulaient s'approprier nos chevaux. J'ai cru comprendre que le cheval de leur chef élu, qu'ils appellent un Bulebassa et qui a droit de vie et de mort comme juge suprême du groupe, était mort. Le Bulebassa a pour sceptre un long fouet, dont il se sert pour punir les fautifs. Il a le privilège d'aller à cheval, alors que les hommes vont à pied, les femmes et enfants en carriole, quand la tribu en possède. Or ces gaillards cherchaient à se procurer un cheval pour remplacer la défunte monture de leur Bulebassa. Naturellement, ils auraient aussi raflé tout ce qu'ils auraient pu nous prendre. J'ai cru comprendre qu'un des objets qu'ils convoitaient le plus était les lunettes de M^{e} Chantenoz…

Tous se mirent à rire en voyant la mine scandalisée de Martin.

– Ça, alors ! Mes lunettes, dites-vous ! Vous faites bien de me prévenir. Moi qui me suis toujours opposé à toute violence, j'aurai désormais ma canne-épée prête à jaillir du fourreau. Au moindre geste d'un barbare vers mon nez, je l'embroche sans scrupule !

– Voilà qui est parlé, monseigneur ! Et, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, acceptez-vous de prendre…, avec vos lunettes, le premier tour de garde ? proposa le cocher.

– Mais… bien sûr… Allez dormir. J'ouvrirai l'œil ! Et croyez-moi, un myope, avec ses lunettes sur le nez, y voit mieux que quiconque ! dit Martin Chantenoz.

La nuit fut calme et, au matin, la berline couverte de givre reprit la route, emportant le quatuor transi.

Après Brno, où ils passèrent, comme quelques jours plus tôt à Prague, une nuit confortable dans un bon hôtel, Armand demanda à Axel la permission de faire un court détour par Austerlitz. La permission fut accordée et Axel se réjouit de voir le site où, le 2 décembre 1805, s'était déroulée la bataille des Trois Empereurs. En arrivant sur le plateau où les Français avaient vaincu les Russes et les Autrichiens, tout le monde mit pied à terre.

– Il y aura vingt ans dans quelques jours, messieurs, dit Armand d’une voix émue, je me trouvais là-bas, dans ce petit val, avec le 10e léger de Saint-Hilaire et le 4e de ligne de Vandamme. Dans un brouillard à couper au couteau, nous attendions l’ordre de monter à l’assaut du plateau et du village de Pratzen, dont vous voyez le clocher. Le fameux soleil, que tous les raconteurs de batailles, bien en sécurité dans leur cabinet, ont ensuite qualifié de miraculeux, a bien failli se lever trop tôt ce jour-là. Quand nous avons chargé, à travers ces vignes gelées, nous n’étions pas fiers, croyez-moi. On nous avait heureusement distribué le nouveau fusil 1777, qui tirait quatre balles en trois minutes, avec une portée de deux cents pas.

Tandis que l’ancien soldat s’épanchait avec force détails, rappelant comment Napoléon, qu’il nommait le Petit Tondu, avait magistralement conduit une bataille au soir de laquelle on avait compté quarante drapeaux pris à l’ennemi, Axel pensait à Blaise. C’est en chargeant sur ce plateau verdoyant, alors enneigé, que le colonel Fontsalte avait reçu, à la joue gauche, un coup de lance dont la cicatrice se voyait encore.

Pendant que le jeune homme tentait de se représenter les mouvements des troupes, Armand désigna le mamelon de Zuran, au bord de la route de Brno à Olmütz, d’où l’empereur avait dirigé les combats.

En retournant à la berline, Chantenoz, qui s’était éloigné entre les ceps rabougris, revint, présentant sur sa paume une plaque de cuivre couverte de vert-de-gris. Armand, d’un jet de salive et d’une friction sur sa houppelande, nettoya la relique et fit apparaître une sorte de blason, où l’on reconnut l’aigle impériale, le collier de la Légion d’honneur, un heaume, le sceptre et la masse.

– C’est une plaque de sabretache d’officier, dit le cocher, sans hésiter. Probable que son propriétaire n’a plus mal aux dents et que ses os sont là-bas, dans les fosses communes où, quelques jours après la bataille, les paysans d’ici jetèrent, sans distinction de nationalité, les quinze mille cadavres ramassés dans les champs alentour.

– *Sic transit gloria mundi*, commenta Martin Chantenoz en empochant la relique.

Les voyageurs reprirent la route en silence. Austerlitz n'était plus un glorieux site historique, mais un champ des martyrs. Bientôt, l'attelage bifurqua au sud, pour contourner les Carpates Blanches en suivant le cours de l'Orava, qui coule au pied des monts Oravska Magura. C'est alors qu'ils atteignirent la zone la plus sauvage, que domine le Babia Góra, qui culmine à 1 703 mètres. Lors d'un arrêt, Franz désigna à ses compagnons de voyage une chaîne de montagnes qui, au sud-est, barrait l'horizon.

– Les monts Métallifères, qui recèlent toutes sortes de métaux et, même, de l'or, dit-on.

– Koriska est au pied de ces montagnes, ajouta Armand.

Et c'est à l'heure mauve du crépuscule, alors que le soleil, glissant derrière le rempart des sommets, projetait des lueurs de cratère, qu'apparut, dressé sur un piton, comme un samovar sur son trépied, le château de Koriska. Surmontant sa masse noire, cernée d'arbres, se détachait, comme une ombre ciselée de Hauswirth, le découpeur de papier du pays d'En-Haut, une tour carrée, coiffée d'un toit pyramidal.

Les voyageurs furent un moment sans parler et les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, comme s'ils estimaient, d'instinct, que l'apparition valait cette halte.

– Eh bien ! nous y voilà tout de même, dit Armand, rompant le silence.

– Nous irons coucher au village, un peu plus loin, ajouta Franz. Un paysan m'a dit tout à l'heure qu'il se trouve à une demi-lieue de là. Et demain, mon bon monsieur, si le cœur vous en dit toujours, vous irez rendre visite à votre châtelaine.

– Peut-être faudrait-il se faire annoncer, risqua Chantenoz, que le décor impressionnait.

Mais, déjà, Axel avait ouvert la portière de la berline et sauté sur le chemin.

– J'y vais de ce pas. Continuez jusqu'au village. Je vous rejoindrai… demain ou plus tard.

– Mais tu ne vas pas arriver, comme ça, chez des gens que tu ne connais pas ! se récria Chantenoz.

– Martin ! Je n'ai pas fait tant de route pour attendre le jour dans une auberge aussi infecte que toutes celles que nous avons connues depuis notre départ de Weimar ! Allez et ne vous inquiétez pas pour moi.

Cette conversation à la nuit tombante, sur une route déserte, au pied de cette forteresse, avait quelque chose de dérisoire. Armand, descendu de son siège, intervint :

– Puisque vous êtes si pressé, voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la porte ? Après tout, ces gens peuvent peut-être nous loger tous et ce serait mieux que…

– Non ! Je vais y aller seul. Si la personne que je dois voir est là, comme j'y compte, je serai bien accueilli. Passez-moi mon petit sac à toilette, Martin.

– Et vos pistolets, on ne sait jamais, dit le cocher.

– On ne rend pas visite à une dame avec une arme à la ceinture, dit Axel en s'éloignant.

Médusés, Chantenoz et les deux hommes regardèrent Axel Métaz gravir la pente caillouteuse, entre les buissons de genévriers.

– Ou ce garçon est amoureux fou, ou il a un rude compte à régler, commenta le cocher en remontant sur son siège.

– Nous devrions… je veux dire… je devrais peut-être l'attendre, émit Chantenoz, qui ne cachait pas son inquiétude.

– Allons donc, s'il est un parent de la dame que je connais, que voulez-vous qu'il lui arrive de fâcheux, Monsieur le Notaire ?

Résigné, Martin Chantenoz tira la portière avec humeur et la berline se remit en route. Les derniers rayons du soleil éteints, le château fut avalé par la nuit, comme une apparition. Martin se demanda s'il ne rêvait pas.

Le sentier qu'Axel avait emprunté ne constituait pas la voie d'accès principale au château. Il aboutissait à un chemin pavé, qui conduisait en pente douce à une esplanade, au bout de laquelle apparut au visiteur la masse sombre d'une courtine, étirée entre deux tours carrées percées de meurtrières. Son imagination avait préparé le Vaudois à la vue d'un pont-levis ou d'un grand porche, flanqué de barbacanes et surmonté de mâchicoulis. Il fut un peu déçu de se trouver devant un perron de trois marches, grossièrement taillées dans le roc. Bardée de fer et hérissée d'énormes clous à bouton couronné, la porte rustique était cependant d'une forteresse.

Il comprit que son approche avait été signalée quand un guichet s'ouvrit dans le vantail et qu'un homme, dont il ne put deviner le visage, en retrait dans l'ombre, l'interpella en usant d'une langue inconnue. Axel essaya du français, de l'allemand, de l'italien, sans succès. Ayant épuisé ses ressources de polyglotte, il risqua une phrase en latin. Un grognement lui répondit et le panneau fut violemment refermé. Le Vaudois prit cela pour impolitesse et, irrité, se disposait à donner du pied dans la porte quand le guichet se rouvrit. Cette fois, ce fut une voix de femme qui s'adressa au visiteur en français, teintée d'un accent qu'il connaissait bien.

– Que voulez-vous, monsieur ?

– Je désire voir la baronne von Fernberg. Adriana, si vous préférez.

– Patientez un moment, dit la femme.

Une nouvelle fois, le volet du guichet fut clos, mais sans violence. Axel n'attendit pas longtemps et, quand la lourde porte pivota, il découvrit à la lueur des torchères un préau dallé qui conduisait au donjon. Un moine, capuchon rabattu, portant une lanterne, accompagnait une femme vêtue de noir. Il ne fut pas étonné de se trouver face à Zélia, la suivante d'Adrienne. La jeune femme ne manifesta aucun signe de reconnaissance et invita Axel à la suivre. Comme ils traversaient le préau derrière le porteur de lanterne, la Tsigane lui jeta à voix basse, mais avec une sorte de colère contenue :

– Que venez-vous faire ici ? Jamais vous n'auriez dû venir à Koriska. Ce n'est pas un lieu pour vous !

– C’est bien un lieu pour la baronne von Fernberg ! répliqua Axel, sur le même ton.

– Ici, il n’y a pas de baronne ! Seulement Adriana, la fille de Zichy de Tilna, notre Bulebassa. La seule femme élue Bulebassa par les Zigeuner !

Un Bulebassa, Axel l’avait appris depuis peu par Armand le cocher, passait pour chef incontesté d’une communauté. Ainsi, la mère d’Adrienne, l’ancienne comédienne ambulante, passagère amante de Blaise de Fontsalte, détenait en ces lieux un pouvoir absolu et accepté, puisque obtenu par une élection populaire.

Comme ils rejoignaient le moine devant une porte tout aussi rébarbative que celle de l’enceinte, Zélia se tut et, se tournant vers Axel, mit un doigt sur ses lèvres.

Si l’extérieur du château offrait la sévérité des constructions gothiques, l’intérieur révéla un riche décor, d’inspiration médiévale. Le sol de marbre d’une vaste rotonde disparaissait sous d’immenses tapis orientaux. Aux murs d’un large escalier à marches rayonnantes, enroulées autour d’une énorme colonne centrale, de riches tapisseries dissimulaient la pierre taillée. Des torchères, supportées par des griffons de fer forgé, assuraient l’éclairage et tiraient de chauds reflets des coffres à ferrures et des armoires répartis autour de la pièce, à la fois salle de garde et vestibule.

Zélia entraîna aussitôt Axel vers l’escalier. Tandis qu’ils le gravissaient, côte à côte, le jeune homme s’enquit, une nouvelle fois, de la présence d’Adrienne dans le château.

– J’ai ordre de vous conduire d’abord à Zichy, dit sèchement la suivante, comme pour décourager toute question.

– Vous êtes plus aimable avec moi d’habitude, Zélia, quelle mouche vous pique ?

– Ne parlez pas, dit-elle en indiquant du regard les tapisseries suspendues aux murs.

– Si les murs ont des oreilles, ils risquent d’entendre des vérités qui ne leur plairont guère, dit Axel en haussant le ton.

Cet éclat parut effrayer la jeune femme, qui lui jeta un regard implorant.

– Très bien, j'attendrai de voir Carabosse en face pour lui dire mon sentiment, conclut-il à voix basse, avec un sourire.

Le palier du premier étage ne montrait que des portes closes et Zélia pressa son compagnon de poursuivre leur ascension vers l'étage supérieur. À peine étaient-ils engagés dans la seconde volée qu'une porte palière s'ouvrit pour livrer passage à un moine, dont la robe de bure était exagérément courte. Le religieux encapuchonné dévala l'escalier sans leur prêter attention, mais, durant la brève ouverture de la porte, Axel perçut des bruits pareils à ceux produits par un atelier en activité. Il se garda de poser une question et suivit Zélia, maintenant engagée dans un long couloir bien éclairé par des candélabres. Les nombreux tableaux suspendus aux murs, parmi lesquels il identifia des toiles flamandes et françaises, lui parurent aussi précieux que les meubles et les sièges. Une porte à double battant fermait l'extrémité du couloir. Un moine qui somnolait sur une banquette se leva à l'approche de Zélia, s'inclina et tira sur un cordon. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

Le spectacle qui s'offrait aux regards stupéfia Axel. Il ne vit d'abord qu'un demi-cercle de femmes, couvertes d'oripeaux multicolores, assises ou à demi allongées sur des coussins, qui fixaient avec curiosité le visiteur. Il repéra aisément, au centre de cet étrange cénacle, la mère d'Adrienne. Dans le visage jaune et maigre, strié de rides profondes, il reconnut aussitôt celui de sa demi-sœur. La Tsigane n'avait pas, bien sûr, le regard vairon des Fontsalte, mais ses yeux étaient encore plus étranges. Leur pupille aux reflets de grenat, pailletée d'or, telle l'escarboucle de Bohême, rappelait celle des fauves. « Comme la pierre magique des contes, et suivant l'antique croyance, ce regard lapidaire est-il capable, de jeter assez de feu pour éclairer une chambre et guérir la peste ? », se demanda Axel. Coiffée d'une sorte de turban emperlé, vêtue d'une ample tunique de soie verte, Zichy affichait un sourire moqueur en fumant, comme la plupart de ses compagnes, un tabac odorant, dans une pipe à long tuyau d'ivoire.

– Bienvenue à Koriska, dit-elle en faisant signe à Axel d'approcher.

Debout au milieu de ces femmes, dont plusieurs jeunes et belles, Axel sentait la gêne le gagner quand la Tsigane l'invita à s'asseoir près d'elle, sur un coussin recouvert d'une fourrure de loup.

– En vous voyant, j'ai cru revoir votre père, il y a plus de vingt-cinq ans, dit-elle d'une voix grave et douce.

– Et moi, je vois en vous votre fille, répliqua Axel, aimable.

Plusieurs femmes gloussèrent. Axel en déduisit que celles-ci comprenaient le français.

– C'est d'ailleurs Adrienne que je suis venu voir, déclara aussitôt le jeune homme.

– Vous la verrez bientôt. Elle est occupée avec ce que vous appelleriez sans doute le trésorier. Nous avons été prévenues, elle et moi, il y a deux jours, de votre arrivée. J'étais impatiente de rencontrer ce demi-frère et amant aux yeux vairons, dont elle parle avec une tendresse qui n'est pas dans ses habitudes. Racontez-moi un peu, avant qu'elle ne vous enlève, où et comment vous vivez.

La surprise passée, Axel s'exécuta avec courtoisie, car cette femme singulière possédait un charme irrésistible. Il admit qu'elle ne s'embarrassât pas de circonlocutions hypocrites. N'eût été l'extravagant décor, il se fût senti, près d'elle, parfaitement à l'aise, comme auprès d'une vieille connaissance. Aussi évoqua-t-il sans réticence sa vie au bord du Léman, ses vignes, ses barques, ses entreprises, Lausanne, Genève, le pays d'En-Haut. Zichy lui servit elle-même un thé amer, tiré d'un grand samovar d'argent, où chaque femme venait remplir sa tasse entre deux bouffées de pipe. Tout en parlant, le Vaudois détaillait le décor insolite de la pièce.

Les lambris d'acajou, qui couvraient les cloisons du sol au plafond, étaient incrustés de grandes fleurs d'argent, de roseaux d'or, de papillons, d'oiseaux découpés dans des plaques de jade, de lapis-lazuli, de citrine, d'opale. Le plumage multicolore de certains oiseaux de paradis empruntait des couleurs à des pierres dures et métaux précieux inconnus du jeune homme. Sous le plafond à caissons octogonaux, aux tons vifs, et dans la clarté frémissante des lampes à huile, faites de conques peintes, coiffées

d’abat-jour de cristal coloré, la somptueuse marqueterie des murs s’animait, devenait vivante. Oiseaux et papillons allaient prendre leur vol dans une atmosphère d’arc-en-ciel.

Non moins étranges étaient les serviteurs, qui passaient les plateaux surchargés de fruits confits, de loukoums, de minuscules oranges amères, bourraient les pipes des dames, disposaient des coussins sous les reins de l’une, sous les jambes de l’autre. Torse et pieds nus, le haut du visage dissimulé par un loup de velours, ils vaquaient, portant pour seul vêtement un ample pantalon bouffant. Leur chevelure opulente, noire, aux mèches bouclées, luisantes de graisse, ressemblait à celle des femmes qui entouraient Zichy. Certains de ces serviteurs imberbes présentaient des seins gonflés aux aréoles roses. « Sont-ils mâles graciles ou puissantes femelles ? » se demanda Axel, qui vit chez ces êtres des Tsiganes hermaphrodites.

Les compagnes de la mère d’Adriana étalaient, en revanche, leur féminité avec ostentation. Sous les soieries et les mousselines, Axel devinait des corps libres, des chairs lisses, des bustes marmoréens, des ventres bombés, des tailles fermes, de longues jambes. À chaque mouvement, sequins, colliers, bracelets, boucles d’oreilles tintinnabulaient. Les chapelets de clochettes d’or, retenues aux chevilles de ces odalisques par des rubans, reproduisaient, dès que l’une d’elles faisait un pas, le son aigrelet des carillons des crèches. Des brûle-parfums dispensaient des senteurs aromatiques, lourdes, pénétrantes. Sur des tables basses à marqueterie d’ivoire gisaient les pions de la partie d’échecs interrompue par l’arrivée du visiteur.

Dans cette ambiance théâtrale, digne de *la Flûte enchantée*, Zichy de Tilna apparut à Axel tel un avatar oublié de la Reine de la nuit.

La Tsigane n’aimait pas la Suisse.

– J’ai passé pour la première fois le Grand-Saint-Bernard quand j’avais huit ans, dans la roulotte de mes parents. On nous avait chassés de Lombardie et nous voulions aller en France. Chaque fois que nous nous arrêtions dans un village du Valais ou du pays de Vaud, les paysans nous sommaient de déguerpir. Même en payant le pain et les œufs au prix fort,

nous ne pouvions en obtenir. Les Suisses sont des gens méfiants, qui n'aiment pas l'étranger et encore moins le nomade.

Axel en convint, mais expliqua que, les temps ayant changé, Genève et Lausanne accueillaient beaucoup de proscrits italiens, grecs et français.

– D'ailleurs, Adrienne le sait bien, conclut-il.

Sans relever la remarque d'Axel, la Tsigane évoqua sa vie vagabonde, se complut au récit de ses aventures de comédienne ambulante et confessa, en riant, qu'Adrienne n'avait pas été le seul fruit de ses délassements d'après représentation !

– Mais Adriana est la seule que je reconnais comme ma fille. La seule capable et digne de me succéder. C'est plus qu'une femme. Elle doit en partie son allant, sa volonté, son audace et son courage à votre commun père. Si Fontsalte et moi avions autrefois produit un garçon, je ne l'aurais pas abandonné, car c'eût été un grand seigneur, un grand bandit ou un saint !

Une violente quinte de toux interrompit ces confidences et l'un des serviteurs se précipita pour présenter un petit verre empli d'une liqueur verte au Bulebassa. Zichy avala d'un trait le breuvage et la toux cessa.

– Liqueur de vipère, remède souverain pour ceux qui abusent du tabac, commenta-t-elle.

Comme elle se préparait à poursuivre l'évocation de son passé, le moine portier apparut et lui dit une phrase en dialecte.

– Ma fille vous attend. On va vous conduire à elle. Mais nous nous reverrons bientôt, dit-elle à Axel.

Métaz prit congé de Zichy, s'inclina devant le parterre de dames, qui ne lui ménagèrent ni compliments ni sourires enjôleurs, et quitta ce nymphée de Zigeuner sur les pas du moine, dont les mollets puissants émergeaient du froc trop court.

Le parcours dura longtemps, dans un dédale de corridors sonores et sombres. Ce château, de modeste importance vu de l'extérieur, devait être immense. Sa distribution intérieure tenait du labyrinthe et de la caserne. Il y

régnait une ambiance mystérieuse et délétère. En cheminant, Axel se mit à penser à des gravures de Blake, à des œuvres du Zurichois Heinrich Füssli. C'est à ce dernier que Shelley avait commandé, en 1811, les illustrations de son fameux poème *The Nightmare*, se souvenant que l'artiste suisse avait peint, en 1781, une toile nommée *Cauchemar*. Cet art de l'épouvante eût trouvé aliment au château de Koriska. Marchant derrière son guide muet à la rencontre d'Adrienne, tandis que les voûtes de pierre répercutaient l'écho de ses pas, Axel se remémora le poème de Shelley que récitait souvent Chantenoz :

Enfin la forme ombreuse et mince,
À pas sans bruit ni trace vint,
Sa robe légère flottait dans la tourmente,
Et sa tête était ceinte de flammes chatoyantes.

D'une voix lugubre et glaciale
Comme le vent dévastant le sol automnal,
Errant parmi les arbres sans feuillage,
Ou de la mandragore la plainte flottant dans les parages.

Tu es à moi, je suis à toi,
Jusqu'à ce que le monde sombre,
Je suis à toi, tu es à moi,
Jusqu'à ce que la mort se rue dans les décombres[1].

Avant même que le moine, qui s'était immobilisé devant une porte, ait soulevé le marteau de bronze, le vantail s'ouvrit, Adrienne jaillit et se jeta au cou d'Axel.

– Axou, Axilou, comment m'as-tu trouvée ? Comment es-tu venu jusqu'ici ?

– « Comme un démon chevauchant un nuage », récita Axel en claquant la porte du pied.

Le décor de la chambre d'Adrienne ne rappelait en rien celui de la pièce où Zichy avait reçu le jeune homme. Ici, on avait d'abord pensé au bien-être

et peu de temps s’écoula avant que le jeune Vaudois fût à même d’apprécier le confort du lit à baldaquin ! Comme chaque fois qu’il retrouvait Adrienne, Axel savait qu’avant toute conversation sérieuse celle-ci exigeait, impérieuse et avide, l’étreinte amoureuse comme s’il se fût agi d’une salutation charnelle destinée à marquer les retrouvailles. Tandis qu’ils étaient au lit, Miska, la seconde de Zélia, vint à plusieurs reprises nourrir de bûches le feu qui flamboyait dans la cheminée. Lors de sa dernière intervention, Adrienne lui commanda une collation de jambon fumé et de fromage, qu’Axel estima bienvenue. Il trouva au tokay hongrois qui accompagnait le repas une belle robe dorée, mais le jugea trop doux pour un Vaudois habitué aux blancs secs de Lavaux.

– Ton château plairait à Walter Scott et, plus encore, à Matthew Gregory Lewis, car tes moines n’inspirent pas plus de confiance que son horrible capucin de Madrid !

– Eh, eh ! le satanisme n’est peut-être pas absent de Koriska. Mais tu as vu ma mère. Te paraît-elle être une sorcière, comme tu avais l’air de le croire ?

– Je dois reconnaître qu’elle me plaît assez, moins que certaines des dames d’honneur, toutefois. Quant aux serviteurs, genre Nubiens masqués, je ne suis pas encore fixé sur leur sexe, dit Axel en riant.

– Ne plaisante pas avec ces choses ici, Axou. Ces gens peuvent être féroces, dit Adrienne avec un grand sérieux.

– Mais pourquoi ces moines ? Koriska n’est pas un monastère et ces religieux à tunique de danseuse…

– Ne pose pas de questions à tout instant. Tu es venu me voir, c’est bien. On est heureux au lit tous les deux, c’est bien. On a de l’amour l’un pour l’autre, c’est bien.

– Mais les moines ? insista Axel.

– Ils appartiennent au très ancien ordre de saint Pertinent et ma mère les protège, c’est tout. Car ils sont sans ressources. Si tu veux, je te conduirai, demain, à leur chapelle à une lieue d’ici, et tu verras saint Pertinent, ou du

moins ce qu’il en reste ! Maintenant, j’ai froid. Il n’y a qu’au lit que je me réchaufferai… avec toi !

Un franc soleil d’hiver transformait en cônes de cristal les grands sapins givrés quand Axel se leva pour jeter un regard par la minuscule fenêtre qui éclairait chichement la chambre. La neige recouvrait les montagnes environnantes et, sous le ciel bleu pastel, toutes les défiances de la nuit semblaient dissipées. Koriska n’était plus qu’un vieux château échoué, tel un vaisseau de pierre, dans le somptueux décor des Carpates Blanches.

Adrienne, déjà vêtue, croquait des biscuits en buvant du thé. Une jupe de feutrine noire à godets, agrémentée dans le bas d’une frise rouge et or, une veste à brandebourgs, ouverte sur une blouse à jabot de dentelle, et des bottes rouges, de cuir souple, restituaient à la Tsigane l’aspect d’une élégante Moldave. Sur le lit gisaient deux grands manteaux de loup.

– Comment peux-tu dormir autant ? Depuis plus d’une heure j’attends ton réveil, dit Adrienne en l’embrassant.

– Bonne conscience, bon somme, dit Axel en s’emparant de la tasse de thé que la jeune femme avait posée sur le guéridon.

– Mange vite et habille-toi. Lazlo va nous conduire en traîneau au cloître de saint Pertinent.

Axel obtempéra, tout au plaisir de la découverte et prêt à se fustiger pour avoir eu la veille des craintes puériles.

Au moment de partir, Adrienne l’invita à passer une des fourrures et à coiffer la chapka assortie.

– C’est un manteau de femme, bien sûr, car il n’y a aucun vêtement d’homme au château. Mais j’ai emprunté, pour toi, la fourrure d’une grosse cousine. Il gèle fort ce matin.

Axel, bien que grand et charpenté, se trouva à l’aise dans le manteau d’emprunt. Une fois coiffé, il tint absolument à se contempler dans la psyché.

– Je me sens tsigane, Adry. Il ne me reste plus qu'à apprendre à dire la bonne aventure et à tresser des paniers !

– Ne confonds pas, je te prie, les nobles Zigeuner avec les romanichels que tu as pu croiser dans les campagnes suisses ! dit avec un peu d'humeur la fille du Bulebassa.

Lazlo, toujours aussi rustre, indiqua d'un vague signe de tête qu'il reconnaissait Axel. Il tendit à Adrienne un gros manchon d'ourson et la troïka s'élança sur la neige vierge à travers un parc dont Axel n'avait pu, la veille, soupçonner l'existence. Le mur d'enceinte, expliqua Adrienne, courait sur deux lieues et marquait les limites du domaine. Au long de l'allée suivie par le traîneau, entre pelouse et bosquets couverts d'une mince couche blanche, se dressaient, tous les cent pas, des statues, dont Axel voulut savoir ce qu'elles représentaient.

– Elles ont été sculptées par Bernard Braun, entre 1720 et 1730. Ce sont des allégories de tous les péchés que l'homme peut commettre. On compte une cinquantaine de statues, mais ma mère dit que tous les péchés ne sont pas représentés, dit Adrienne en riant.

– J'aimerais voir l'inceste, par exemple, suggéra Axel, se forçant au sérieux.

– Ce péché n'existe plus. Lors de mon dernier séjour, j'ai fait abattre la statue grotesque qui le représentait, dit Adrienne avec autorité.

Comme Métaz posait sans cesse des questions sur le château et ses occupants, Adriana tenta de satisfaire sa curiosité. Elle prit le ton du guide pour touristes.

– Ce château baroque appartenait autrefois à un noble protecteur des Tsiganes, dont il aimait entendre les musiques et les chants. Parce qu'il avait épousé une des Zigeuner, mon arrière-grand-mère, il fut mis au ban de la noblesse et s'enferma à Koriska, cultivant de superbes jardins, chassant le cerf, le loup et l'ours, lisant dans sa bibliothèque, qui comptait cinquante mille volumes. Le domaine comportait déjà un monastère, un hospice et une église consacrée à saint Pertinent. Les premiers moines, peu nombreux et tout dévoués au châtelain, cachaient les Tsiganes pourchassés, aussi bien

par les autorités que par les paysans. Ainsi s'éveillèrent, parmi les Zigeuner, des vocations religieuses, si bien qu'aujourd'hui beaucoup de Tsiganes sont devenus moines.

Le traîneau s'étant arrêté devant une chapelle, dont le parvis avait été soigneusement balayé, Adrienne invita Axel à la suivre dans le sanctuaire. Axel découvrit, sur les murs blanchis à la chaux, une série de tableaux naïfs qui racontaient la vie, le martyre et les miracles de saint Pertinent. D'après le peintre hagiographe, l'ermite vivait en bons termes avec les animaux des montagnes, y compris les loups et les ours. Accusé de jeter un sort aux chasseurs qui ne parvenaient plus à tuer le moindre animal à poil ou à fourrure, il avait été pris et brûlé comme sorcier. Le premier miracle remontait au jour du supplice. Hurlant à la mort autour du bûcher, une meute de loups avaient terrorisé le village et tiré des flammes le squelette de Pertinent. Ils l'avaient nettoyé, léché, poli et traîné à l'abri, dans une grotte. Bien des années plus tard, des moines de Koriska, qui herborisaient dans la montagne, avaient découvert les os de l'ermite qui, par on ne sait quel prodige, tenaient encore ensemble ! Une rose s'épanouissait dans la mâchoire du squelette. On avait aussitôt construit une chapelle pour abriter les restes du martyr.

Axel, passant des peintures naïves au maître-autel, se trouva face à saint Pertinent en majesté. Le squelette, revêtu d'une tunique pourpre à galons dorés et coiffé d'une mitre, se tenait les mains posées sur les genoux. Ses orteils dépassaient du bas de la robe. Bien qu'on fût en hiver, une superbe rose rouge flamboyait entre ses dents jaunes.

– N'est-il pas beau, notre Pertinent ? dit une voix doucereuse.

Un moine encapuchonné, qu'Axel n'avait pas entendu approcher, se tenait derrière le visiteur.

– Quand a-t-il été canonisé ? demanda le Vaudois.

– Oh ! Ça remonte à la nuit des temps ! Personne ne le sait plus, mon bon monsieur. Mais, voyez-vous, la rose que nous glissons chaque été entre ses dents, pour respecter une consigne donnée par ceux qui retrouvèrent ses saints restes, ne se fane qu'au jour où nous pouvons la remplacer par une autre rose de notre jardin. N'est-ce pas déjà miraculeux ?

Pour parler, le religieux avait relevé son capuce, livrant au regard d'Axel un faciès vulgaire, blafard, des joues creuses, imberbes, des yeux de fouine, rongés de blépharite, cernés de violet. En même temps que le jeune homme découvrait ce visage peu avenant, le moine remarqua le regard vairon du visiteur. Cette révélation le conduisit à rabattre promptement son capuchon et à se montrer encore plus obséquieux.

– Touchez l'orteil du saint et faites un vœu, mon bon monsieur. Il sera exaucé dans l'année, proposa-t-il.

Axel se retourna pour connaître le sentiment d'Adrienne, mais celle-ci était restée près de la porte. « Naturellement, elle connaît toutes ces simagrées », se dit le protestant en se dirigeant vers le squelette assis. C'est au moment où il approchait l'index de l'os du gros orteil du saint que le phénomène se produisit. Le squelette retira son pied sous sa robe, au grand ébahissement du Vaudois, qui ne put retenir une exclamation :

– Ça alors !

Axel connut un autre étonnement en voyant le moine tomber à genoux sur les dalles et crier :

– Miracle, miracle ! Pertinent a bougé le pied. Prions ! Prions pour qu'il ne se fâche pas contre l'impur !

Axel ne croyait pas au miracle. Flairant une supercherie, il se ressaisit et, d'une main ferme, remit le religieux sur pied.

– Qu'est-ce que ça veut dire, hein, capucin !

– Ça veut dire, étranger, que vous n'avez pas le cœur pur et la foi sincère. Le saint refuse de subir un attouchement sacrilège. Mais, si vous vous humiliez assez et faites une grosse offrande pour l'entretien de son église, vos bijoux et votre montre par exemple, saint Pertinent vous pardonnera, conclut humblement le religieux.

L'incident avait incité Adrienne à s'approcher, Lazlo sur les talons.

– Viens, Axou. Laisse dire et faire, viens, partons, insista-t-elle, visiblement ennuyée.

– Un moment, jeta Axel, qui avait son idée.

Avant que le moine ne pût s’interposer, le jeune homme se glissa derrière le piédestal du saint. On entendit un léger remue-ménage et le Vaudois réapparut, tenant par l’oreille un moinillon tremblant.

– Maintenant, ladies et gentlemen, je vais vous montrer comment ce brave Pertinent remue le pied quand une figure ne lui revient pas !

Disparaissant à nouveau derrière le trône, Axel fit aller et venir sous la robe le pied du squelette.

– Voilà comment, avec une ficelle, on abuse de la crédulité des visiteurs pour leur tirer des offrandes !

Jugeant la démonstration incomplète, il approcha un banc, y grimpa et enleva la rose que suçait le squelette.

– Elle est en soie, fort bien imitée d’ailleurs, et certainement immarcescible ! Vois, cria-t-il à Adrienne, avant de poser un baiser sur la fleur artificielle et de la lui lancer.

La Tsigane avait assisté à la scène les yeux écarquillés, tandis que moine et moinillon se voilaient la face. Comme ils tentaient de fuir, Lazlo les retint par leur froc et, sur un ordre d’Adrienne, disparut avec eux derrière le maître-autel.

D’un pas nerveux, la jeune femme gagna la sortie, suivie d’Axel.

– Ta brute de service va-t-elle faire de ces escrocs de nouveaux martyrs ? demanda-t-il.

– Ces imbéciles recevront, en tout cas, une bonne correction, répondit-elle en pouffant, maintenant qu’ils étaient seuls.

Installés dans le traîneau en attendant le retour de leur cocher, Axel et Adry donnèrent libre cours à leur hilarité.

– Avoue que tu connaissais la supercherie du pied qui remue ? demanda Axel entre deux éclats de rire.

– Je ne connais pas tous leurs attrape-nigauds, mais reconnais que celui-ci est assez bien trouvé, non ?

– Es-tu certaine que saint Pertinent ait jamais existé, en chair et en os ?

– En tout cas, il existe… en os, s'esclaffa Adrienne, riant aux larmes.

– Et en effigie, conclut Axel en tirant de sous sa chemise la médaille offerte par Zélia.

Le retour eût été joyeux sans Lazlo avec qui Adrienne eut, en dialecte, une conversation véhémente.

– Que veut-il ? finit par demander Axel.

– J'ai dû le convaincre de ne rien dire au château de l'incident. Tout le monde n'a pas ce que les Anglais nomment *sense of humour* et ma mère moins que quiconque, Axou !

Après le repas, qu'ils prirent dans la chambre d'Adrienne, les amants se remirent au lit. La nuit venue, ils dînèrent d'un gigot d'agneau et de fromage frais, puis Adrienne expliqua qu'elle devait passer un moment chez sa mère.

– Je serai absente deux ou trois heures, pas plus. Veux-tu que Zélia te tienne compagnie ou te conduise à la bibliothèque ? Ne t'avise pas de circuler seul dans le château, on ne retrouverait tes os blanchis que dans vingt ou trente ans !

– Je ne tiens pas à assurer la relève de ce brave Pertinent, plaisanta Axel. J'irai t'attendre à la bibliothèque.

Dès qu'Adriana eut disparu, Zélia se présenta. La jeune femme accepta de soulever son voile d'éternelle veuve et Axel revit son joli visage et ses yeux tristes.

– Pourquoi êtes-vous venu ? demanda-t-elle, aussi inquiète que la veille quand elle l'avait accueilli.

– Je suis curieux, Zélia, et j'avais envie de voir Adrienne dans son château.

– Ce n’est pas bien, d’être venu. Ce n’est pas un lieu pour vous, insista-t-elle.

– Pourquoi, grands dieux ? Ce château est superbe, la contrée magnifique, j’ai rencontré Zichy de Tilna, le grand chef des Zigeuner, et j’ai fait, ce matin, la connaissance de saint Pertinent. Il m’a même honoré d’un gracieux mouvement du pied ! Alors !

– Taisez-vous ! Lazlo m’a raconté l’affaire. N’en parlez à personne, je vous en conjure. De grands malheurs pourraient arriver !

Après un silence, Zélia reprit :

– Maintenant, vous ne croyez plus aux vertus du médaillon de saint Pertinent ?

Axel ouvrit sa chemise, montra la médaille à tête de mort suspendue à son cou.

– Elle ne m’a pas quitté depuis que vous me l’avez laissée à Genève. J’ai des raisons pour douter de saint Pertinent, mais je ne doute pas de votre sollicitude, Zélia. Vos pensées me paraissent une meilleure protection que celles, très incertaines, d’un douteux squelette !

La Tsigane se pencha brusquement pour lui embrasser la main. Axel sentit la tiédeur des larmes de la jeune fille. Il lui releva la tête et baisa ses lèvres.

– Je vous suivrai jusqu’en enfer, dit-elle avec fougue.

– Nous ne serons pas seuls. Mon ami Chantenoz a déjà pris pareil engagement ! Pour l’instant, précédez-moi jusqu’à la bibliothèque, dit aimablement le jeune homme, s’interdisant de profiter de l’émoi de Zélia qu’il devinait prête à tous les abandons.

« C’est peut-être ce que subodorait cette perverse d’Adry, quand elle proposait que Zélia me tînt compagnie », se dit-il en suivant la jeune fille dans le dédale des couloirs.

Il avait cru bon de tirer discrètement de son bagage et de glisser dans sa ceinture la dague autrefois offerte à Venise par son ami le comte Ugo.

Le séjour d’Axel à la bibliothèque, où l’abandonna Zélia en promettant de revenir le chercher une heure plus tard, ne dura que quelques minutes. Axel désirait visiter seul le château et, surtout, découvrir l’origine de ces bruits d’atelier, perçus derrière une certaine porte. Il erra longtemps dans les corridors, traversant des salles vides qui succédaient à des salons meublés de façon hétéroclite. Il se cachait dans une encoignure chaque fois qu’un bruit de pas se faisait entendre. Il vit, sans être vu, circuler ces étranges moines à robe courte, souvent chargés de petits sacs de toile qui paraissaient pesants. « Que transportent-ils ainsi ? Certes pas le saint sacrement ! » se dit Axel, de plus en plus intrigué.

Il finit, en descendant un escalier, par reconnaître le palier du premier étage où donnait la porte qui l’intéressait. Elle était hélas verrouillée. Après avoir remonté quelques marches, il se blottit derrière une statue, espérant qu’un domestique se présenterait, qui ouvrirait la pièce close. La chance le servit. Il n’était pas dans son poste de guet depuis dix minutes que deux moines, portant, sur une sorte de petit brancard, un coffre de fer, s’arrêtèrent devant la porte, y frappèrent d’une certaine manière. Le battant pivota largement pour livrer passage aux porteurs et à leur charge. Une odeur âcre de bois ou de charbon en combustion parvint aux narines du guetteur, qui entrevit derrière la porte une sorte de balcon, sur lequel s’engagèrent les moines. Des lueurs de forge montaient d’une salle située en contrebas du palier.

« On se livre ici à des travaux qui font appel au feu », se dit Axel, dont la curiosité s’exacerbait.

Il revint à la porte mystérieuse, avec le vague espoir qu’elle ne serait plus verrouillée. Elle l’était toujours. Lui vint alors l’idée d’essayer la porte voisine. Le battant s’ouvrit et il pénétra dans une chambre obscure. Il alluma, avec son briquet à mèche d’amadou, la queue-de-rat dont il s’était prudemment muni et découvrit un débarras, où s’empilaient des caisses vides et des meubles réformés. L’oreille aux aguets, il ne perçut aucun bruit particulier venant de la pièce contiguë, mais un rai de lumière, sous une armoire adossée au mur, attira son attention. Quatre hommes robustes eussent employé toutes leurs forces pour déplacer ce meuble massif. Par chance, les portes de l’armoire s’ouvrirent en grinçant. Le meuble se révéla

vide et dépourvu de rayonnages. Axel s'y introduisit, imaginant que l'armoire pouvait obstruer une ouverture qui donnerait dans la pièce inaccessible. À l'aide de la dague ancestrale des Malorsi – il imagina un instant le comte Ugo à son côté –, Axel parvint, non sans difficulté, en provoquant des craquements importuns, à disjoindre et enlever les minces panneaux de bois qui constituaient le dos du meuble. Il dégagea ainsi un œil-de-bœuf, clos par une vitre sale, derrière laquelle frissonnaient des lueurs d'incendie. Le temps de trouver une caisse pour se hisser à bonne hauteur, de tirer la targette qui fermait la fenêtre ovale et Axel, le cœur battant, se pencha, le souffle coupé, sur un des cercles de l'Enfer chanté par Dante.

Un Vaudois, homme de sang-froid par nature, aimable sceptique, jouit d'une lucidité placide. Il y regarde à deux fois avant de croire ses yeux. Devant tous les phénomènes réputés inexplicables, sa raison s'insurge et licencie l'émotion au profit du doute. Familier des caprices et subterfuges de la nature, il se défie des apparences surnaturelles. Prodiges, merveilles, miracles ont peu de chances, au pays de Vaud, d'être admis tels qu'ils se présentent. De la même façon qu'il n'attribue pas à Bacchus, mais à son propre travail, la générosité de la vendange et le goût du vin nouveau, le vigneron vaudois tient l'orage pour accident météorologique, non pour colère luciférienne ! C'est pourquoi le lac Léman n'héberge pas de monstre, comme le loch Ness, bien qu'un Vaudois puisse, à l'occasion, boire comme un Écossais ! Ivre, l'insulaire craint la rencontre d'un batracien préhistorique, le Vaudois ne redoute que l'accueil de sa femme !

Axel eut tôt fait de comprendre que l'enfer de Koriska n'était qu'une fonderie de métaux précieux. À dix mètres de profondeur, sans doute dans le sous-sol d'une tour, débarrassée sur trois niveaux de ses planchers, des hommes, à demi nus, s'affairaient autour de creusets et de lingotières. D'autres, penchés sur des établis, retiraient, au moyen d'outils, les pierres précieuses qui décoraient coupes, vases, nacelles, ciboires, ostensoirs, mitres et crosses d'évêque, colliers, bagues, bracelets. Ils jetaient les gemmes dans des boîtes, alors que les objets d'or, d'argent ou de platine, dépouillés de leurs ornements scintillants, allaient à d'autres ouvriers. Armés de lourds marteaux, ces derniers les triaient, puis les brisaient avant de les plonger dans des creusets, que surveillaient des hommes qui portaient

tablier et masque de cuir. Les foyers, entretenus par des garçons plus jeunes, dégageaient l'âcre odeur du charbon en combustion. Axel, ébloui, vit l'or en fusion couler, telle une pâte incandescente, dans des moules enduits au pinceau d'une sorte de graisse destinée à faciliter le démoulage. Les lingots démoulés, refroidis dans un bain d'eau, examinés et pesés par des moines, étaient ensuite estampillés, puis strictement empilés dans une cage de fer. Au milieu de l'atelier, des objets de toute sorte, entassés dans un somptueux bric-à-brac, à même le sol de terre battue, attendaient de passer à la fonte. Cette louche manufacture ne fonctionnait que de nuit, car, au jour, les fumées eussent trahi ces travaux singuliers.

Quand il fut rassasié de ce spectacle insolite, Axel examina plus attentivement le bâtiment. Ce qu'il avait pris pour un balcon était une étroite galerie circulaire, à laquelle on accédait par la porte interdite. Elle surplombait l'atelier aux parois de pierres lisses, noircies par les fumées, mais aucun escalier, aucune échelle ne permettait de descendre dans la fosse aux trésors. Les hommes employés à la fonderie ne devaient sortir de leur antre que hissés par le palan qui servait à descendre, dans un panier de fer, les objets promis aux creusets.

Axel en avait assez vu. Il jugea qu'il était temps de regagner la bibliothèque afin de ne pas mettre Zélia en mauvaise posture face à Zichy, dont il connaissait maintenant la coupable industrie et évaluait la puissance.

Ayant remis le fond de l'armoire en place, il retrouva sans trop de difficultés le chemin de la bibliothèque. Alors qu'il consultait un traité sur l'art oratoire d'Hermogène, grand rhéteur contemporain de Marc Aurèle, dans une édition de 1614, qui eût fait se pâmer Chantenoz, il vit entrer Adrienne.

– J'en ai terminé plus tôt que je pensais. Laisse ces vieux livres et allons nous coucher, minauda-t-elle en approchant.

Un flamboiement révélateur illuminait son regard vairon. Axel l'arrêta d'un geste.

– Un instant, je te prie. J'ai à te parler sérieusement. Or, au lit, ce n'est guère possible ! Assieds-toi, dit-il en lui désignant un fauteuil de bois, par-delà la table où reposait le livre.

– Holà ! holà ! quel regard sévère ! Qu’ai-je fait de mal, s’il te plaît ?

– L’inventaire de tes turpitudes passées prendrait trop de temps, aussi, je ne veux considérer que le présent. Je viens de découvrir que tes moines, au demeurant peu chrétiens, sont en fait des métallurgistes ! La fonderie d’or de ta chère maman Bulebassa vaut, à mon avis, celle de la Banque d’Angleterre !

– Comment ? Comment as-tu pu savoir ? Qui t’a conduit en bas ?… Zélia ?

– Zélia est étrangère à cette affaire. Je n’ai eu besoin de personne pour voir du haut d’un œil-de-bœuf, bien dissimulé, l’atelier de la tour, dit Axel.

Il raconta, afin qu’aucun soupçon ne pût peser sur Zélia, pourquoi, dès son arrivée au château, il avait été intrigué par une certaine porte et comment il avait percé le mystère de la fonderie.

– C’est un secret que tu feras bien de garder pour toi ! Si ma mère apprend que tu as vu la fonderie, elle m’en voudra à mort de t’avoir attiré ici ! J’ai déjà tâté de son fouet.

– Mais tu n’as jamais ignoré l’existence de cet atelier ?

– Il existe depuis 1790, figure-toi. Mais aucun étranger n’en a jamais rien révélé. Ceux qui l’ont, par hasard, découvert ne sont plus jamais sortis du domaine.

– J’ai vu le cimetière au cours de notre promenade. Mais, s’il s’agit d’une menace, sache que je ne compte pas finir mes jours ici. D’ailleurs, Chantenoz et les deux hommes qui m’attendent au village ne manqueront pas de se manifester s’ils ne me voient pas reparaître dans un délai raisonnable. Un honnête citoyen suisse ne disparaît pas sans que les autorités s’inquiètent, dit Axel.

Adrienne quitta son siège et vint s’asseoir sur les genoux de son amant, qu’elle enlaça tendrement.

– Mon Axou, toi, tu ne crains rien. Ma mère ne saura pas que tu sais et rentré chez toi, en Suisse, tu garderas le secret, j’en suis sûre. Parce que,

une fois déduits tous les frais, l'or fondu ici sert à secourir les malheureux, à soutenir ceux qui luttent pour leur liberté à travers l'Europe !

– Et d'où viennent-ils, les objets précieux que j'ai vu casser et fondre ?

– À l'occasion des révolutions, des émeutes, des coups de main, des hommes courageux les ont pris aux tyrans et à ceux qui profitent de leurs largesses. Nous avons fondu ici, entre 1790 et 1793, beaucoup d'objets saisis par les révolution naires français dans les églises et les châteaux. Sous Napoléon, des généraux pillards nous ont fourni des centaines de kilos d'or, sans le savoir ! Et maintenant, il en vient de partout, ajouta Adrienne.

– C'est-à-dire ? insista Axel.

– Eh bien, ma mère a pour règle de ne jamais demander la provenance de ce qu'on apporte à Koriska. Il y a, dans tous les pays, des gens discrets, qui collectent et nous envoient des choses, concéda vaguement Adrienne.

– Je vois ! Des receleurs grossistes, en somme. Des hommes de confiance, sans doute des Tsiganes, à qui s'adressent aussi bien les grands révolutionnaires que les détrousseurs de diligences et les cambrioleurs ou tire-bourse, acheva le jeune homme avec humeur.

Son œil bleu, glacial, l'emportait à cet instant sur l'œil noisette. Adrienne, qui savait lire le courroux dans un regard vairon, quitta les genoux de son demi-frère et se tint debout devant lui.

– Promets-moi le secret. Tu ne parleras à quiconque de ce que tu as vu ici. N'est-ce pas ? C'est indispensable pour la sécurité de la cause que je défends depuis toujours, que tu connais, que tu approuves !

– On peut avoir de la sympathie pour une juste cause sans, pour autant, cautionner les moyens déshonnêtes de la soutenir, dit Axel, se levant à son tour après avoir repoussé le traité d'Hermogène.

Adry estima l'incident clos.

– Maintenant, allons nous coucher. Nous avons assez parlé de choses qui ne doivent pas t'intéresser, murmura-t-elle, enjôleuse.

Axel ne céda pas tout de suite.

– Encore une question, une seule. Que l’or fondu ici soit en partie utilisé pour soutenir la bonne cause de la liberté des peuples, soit. Mais les perles, les diamants, les rubis, les émeraudes, les saphirs, parfois énormes, que j’ai vu démonter des pièces d’orfèvrerie, où vont-ils, s’il te plaît ?

– Je vais être franche avec toi, Axou. C’est notre petit profit ! Comme ma mère, j’aime les bijoux… Et puis on peut les vendre n’importe où, à des joailliers peu curieux. Tu vois ce que je veux dire, non ? À Venise, n’as-tu pas vendu des bijoux venant de ta famille ?

– En effet, reconnut Axel en lui prenant le bras avec un sourire, à Venise, j’ai vendu des bijoux de famille.

Au matin, Axel se réveilla seul, la bouche pâteuse, dans le grand lit au baldaquin branlant où il avait connu, au cours de la nuit, les étreintes sauvages et répétées d’Adriana. Il ne fut pas autrement étonné de ne pas trouver la jeune femme à son côté. Fantasque et imprévisible comme il la connaissait maintenant, peut-être s’était-elle levée avec l’aube pour aller folâtrer dans l’immense parc aux statues étranges. Peut-être comptait-elle, à ce moment, avec sa sorcière de mère, les lingots fondus la veille par les inquiétants moines.

Debout, Axel tenta vainement de mettre la main sur ses vêtements, jetés la veille sur un coffre. Nul doute, ils avaient été cachés par Adry ! C’était une taquinerie dont elle était bien capable ! Présomptueux, il pensa qu’elle avait agi ainsi pour qu’il ne quittât pas la chambre en son absence. Peut-être estimait-elle, cette femme aux sens infatigables, que son amant pourrait reprendre le concert voluptueux où le sommeil et la fatigue l’avaient interrompu.

Comme Axel se sentait, malgré sa bouche amère, un appétit d’ogre, et que la cheminée ne contenait plus que des braises rougeoyantes qui ne dispensaient pas de chaleur dans la pièce glacée, il se prit à imaginer qu’Adriana allait réapparaître avec un somptueux repas, du thé ou du café brûlant. De quoi restaurer ses forces et réchauffer son sang. Il se recoucha, tira sur lui la couverture faite de peaux de loup cousues et laissa errer son regard sur la chambre. Sa rêvasserie s’interrompit quand il découvrit,

suspendue à l’une des colonnes du baldaquin, une de ces horribles robes de bure marron que portaient les moines tsiganes employés à la fonderie d’or. Il sauta hors du lit, décrocha la défroque qui puait le suint. Un papier y était épinglé, sur lequel il reconnut la haute écriture d’Adriana : « Pardonne cet emprunt de tes vêtements, mais je n’ai pas d’autre moyen pour faire évader d’ici un jeune moinillon auquel je m’intéresse fort. Peut-être ne nous reverrons-nous de longtemps. Je suis certaine que tu sauras sortir de Koriska. Évite les Tsiganes masqués de ma mère. Ce sont des fauves. Au revoir, Xilou. » Adrienne l’avait prévenu. Ceux qui perçaient le secret de Koriska n’en sortaient plus !

Malgré son dégoût, Axel, qui dès cet instant ne pensa qu’à fuir le château maudit, se résolut à passer le détestable froc et se dirigea vers la porte. Il constata avec colère qu’elle était verrouillée de l’extérieur. Par la seule fenêtre, qu’il ouvrit rageusement, il constata, non sans terreur, qu’il se trouvait à la hauteur d’un troisième étage. Les aspérités des pierres et des encorbellements pouvaient, estima-t-il, lui permettre de descendre dans une sorte de cour. Se souvenant de tous les récits d’évasion lus dans les romans de Walter Scott, il était occupé à découper les draps en bandes, à l’aide de la dague du comte Ugo, quand la porte s’ouvrit. Un moine apparut, qui traversa la pièce pour poser sur la table un plateau supportant une théière fumante et des tranches de pain. En voyant Axel affublé d’un froc semblable au sien, le religieux ricana avec insolence.

En un éclair, Axel fut sur l’homme, lui dévoila la face d’un geste brutal et le saisit aux épaules.

– J’exige qu’on me rende mes vêtements, afin que je puisse sortir d’ici promptement, dit-il.

L’interpellé, assez fort pour se dégager, allait réagir efficacement quand il découvrit le regard vairon d’Axel. Manifestement impressionné, il s’inclina et prononça une phrase incompréhensible, prouvant qu’il n’entendait pas le français. Comme le moine reculait vers la porte, sans quitter Axel des yeux, ce dernier le saisit par sa cordelière, le retint fermement et lui pointa sur la gorge l’arme des Malorsi. Le moine, effrayé, proféra dans son dialecte ce qu’Axel imagina être une supplique, mais le moment d’agir était venu. Il fit comprendre au religieux qu’il devait mettre ses deux mains sur la tête et se

retourner face au mur. La détermination d'Axel était déjà prise. Il devait se débarrasser de l'homme, s'emparer du trousseau de clés qui pendait à sa ceinture et fuir au plus vite. Restait à accomplir le geste qui pouvait faire d'un honnête Vaudois un criminel. Se saisissant du tisonnier, il frappa le moine à la base du crâne en s'efforçant de doser la violence du coup. L'homme s'affaissa sans un gémissement.

« Pourvu que je ne l'aie pas tué », se dit Axel en tremblant. Il eut tôt fait, au moyen de la cordelière, d'immobiliser sa victime mains au dos puis, à l'aide d'une bande de toile prise au drap, de lui entraver les chevilles avant d'asseoir l'inconscient à un montant du baldaquin, auquel il l'attacha par le cou, sans laisser de mou au lien. Sa dague dans une main, le tisonnier dans l'autre, il quitta la chambre, y enfermant le moine à double tour. Tandis qu'il errait dans le labyrinthe des corridors à la recherche d'une issue, il entendit des voix de femmes et vit sortir d'une chambre deux des odalisques qu'il avait remarquées, le soir de son arrivée, chez la mère d'Adriana. Il attendit qu'elles se fussent éloignées et pénétra dans la pièce qu'elles venaient de quitter, espérant y trouver un de ces manteaux de loup dont il avait pu apprécier la veille le confort. Il dut se contenter d'une couverture de fourrure blanche, qu'il fendit d'un coup de dague et enfila, tel un poncho. Au passage, une psyché lui renvoya son image. En d'autres circonstances, cela l'eût fait sourire.

Comme il désespérait de trouver seul le chemin de la sortie, le hasard vint à son secours. Les deux femmes dont il avait visité la chambre, maintenant bottées, vêtues et coiffées de fourrure, descendaient un escalier en caquetant. « C'est l'heure de la promenade », se dit Axel, qui décida de les suivre. Elles le conduisirent, en effet, à la porte qui donnait sur l'étroite cour pavée d'où il était parti, la veille, avec Adrienne pour la visite à saint Pertinent. La neige, le froid intense, le ciel blanchâtre, posé tel un épais linceul sur les hautes murailles noires et rugueuses, conféraient au lieu une ambiance troublante et sinistre. Les nymphes de Koriska semblaient insensibles à cet environnement angoissant. Emmitouflées dans leur fourrure, elles riaient en descendant les marches du perron pour se diriger vers une troïka. Dès que les femmes furent montées dans le traîneau, le cocher s'approcha des chevaux pour les débarrasser des couvertures qui les protégeaient. C'est alors qu'Axel choisit d'agir. Il fit en courant le tour de

l’attelage, sauta sur le siège du conducteur, saisit les rênes, fit claquer le fouet et, avant que le cocher fût revenu de sa surprise, lança la troïka sur la neige crissante. Ses passagères mirent un certain temps à comprendre ce qui arrivait. Elles poussèrent d’abord des cris d’orfraie, puis prirent le parti de rire.

– Comment va-t-on au village ? demanda Axel en se retournant vers elles, car il craignait de tourner en rond dans l’immense parc.

Tout de suite, elles reconnurent dans leur ravisseur l’homme qui, deux jours plus tôt, avait rendu visite à Zichy. Cette découverte redoubla leur hilarité et leur caquetage. Axel, supposant qu’elles comprenaient le français, répéta sa question sur un ton plus ferme.

– On ne doit pas sortir du parc, Monsieur l’Étranger, c’est défendu, dit l’une.

– Et, si on avait le droit de sortir, par où sortirait-on, madame ? dit Axel, aimable.

Les odalisques rirent de plus belle. Elles trouvaient drôle ce beau garçon vêtu, Dieu sait pourquoi et par qui, d’une cape de zibeline semblable à la couverture dans laquelle elles s’endormaient nues après ces batifolages voluptueux que les hommes, lourdauds et impatients, sont incapables d’apprécier !

– Le village est à droite, en bas, dans la vallée. À la sortie du bois, vous verrez fumer les cheminées, dit une des femmes.

Dès qu’il eut repéré l’agglomération, Axel se mit en quête d’une brèche dans la clôture. Il en trouva une, obstruée par une palissade. Il ralentit les chevaux et, quand l’attelage s’immobilisa, mit pied à terre.

– C’est l’ancien sentier du meunier, dirent en chœur les amies de Zichy.

Le Vaudois n’eut aucun mal à abattre les planches et renverser les pieux qui interdisaient le passage. Les dames, telles des gamines, saluèrent à grands cris joyeux et admiratifs ce qu’elles prirent pour une performance physique.

Aussitôt le fugitif décida de piquer sur la pente à travers champs. Il se tourna vers ses aimables compagnes.

– Je vais emprunter un cheval au Bulebassa. Deux suffiront, mesdames, pour vous ramener au château, dit-il.

Il dételа le cheval de flèche et, au grand ébahissement des dames, fit faire demi-tour au traîneau.

– Oh ! non ! Restez avec nous, venez avec nous ! Nous sommes gentilles, on va bien s'amuser ensemble, cria une femme.

– Oui, restez, on vous prendra chez nous ! Nous vous cacherons ! Vous serez bien, avec nous ! promit l'autre, implorante.

Axel leur envoya à toutes deux un baiser du bout des doigts et fouetta les chevaux, qui s'élancèrent sur leurs propres traces sans hésiter. Les clameurs des odalisques déçues se perdirent bientôt dans l'air glacé. Axel enfourcha le cheval qu'il s'était réservé, faute de guides, saisit sa crinière et le força à descendre la pente enneigée jusqu'au chemin. Il mit alors sa monture au galop et, après une brève course, entra dans le village où, contrairement à ce qu'il redoutait, son bizarre accoutrement n'éveilla aucun étonnement. Il trouva sans difficulté l'auberge, un vestige de la splendeur des seigneurs de Koriska. Ces derniers y logeaient leurs invités de seconde catégorie, qui ne trouvaient pas place au château. La première personne qu'aperçut le Vaudois fut Chantenoz, qui lisait près de la cheminée. L'air froid s'engouffrant dans la salle déserte fit lever la tête au professeur. À la vue de son ancien élève, il laissa tomber son livre et se dressa, ébahi.

– Tudieu, Axel, quelle tenue ! De la zibeline ! J'avais tort de m'inquiéter pour toi ! On t'a gâté…

Le jeune homme interrompit ce flot de paroles, dictées par l'émotion.

– J'ai été gâté, en effet ! Mais vous n'imaginez pas de quelle façon, Martin. Où sont nos cochers ? Nous devons quitter ce pays au plus vite. Je vous raconterai, mais filons, avant que les moines ne nous trouvent !

– Les moines ! Quels moines ? dit posément Chantenoz.

– Ceux à qui j’ai pris ce froc, dit Axel, se débarrassant de son poncho de fourrure.

– Tudieu, les jambes nues par ce temps, Axel ! Mais le propriétaire de ce froc est un nain… et qui ne doit pas se laver tous les jours, fit le professeur percevant, avec une moue de dégoût, l’odeur de suint de la bure.

– Plus tard, Martin. À plus tard les explications. Pendant que je m’habille décemment, faites atteler, payez l’aubergiste et partons ! Nous rentrerons par Vienne et la Bavière, qui sont des pays civilisés. Vite, agissez !

Ils allèrent, d’une traite, jusqu’à la capitale de l’empire d’Autriche, par la mauvaise route qui, à partir de Gottwaldov[2], suit la rivière Morava jusqu’à Bratislava[3], où elle se jette dans le Danube. Axel ne redevint lui-même qu’après qu’ils eurent franchi la frontière. C’est à Vienne, dans un hôtel confortable et devant un bon souper, que le jeune Vaudois accepta, enfin, de faire à Chantenoz le récit intégral de son aventure. Devant les cochers Armand et Franz, il n’en avait donné qu’une version édulcorée, tendant à faire passer son séjour pour agréable. Chantenoz s’amusa beaucoup de la farce de saint Pertinent et se passionna à l’évocation de la fonderie des faux moines, esclaves de la mère d’Adrienne.

– Cette dame serait, d’après toi, dans son lupanar baroque, la première receleuse du monde occidental, commenta-t-il.

Axel trouva ce titre justifié.

– C’est à Koriska, en effet, que le butin des voleurs, des bandits de grand chemin, des flibustiers, des pilleurs révolutionnaires d’églises et de châteaux, trouve son aboutissement. Les plus belles pièces, parfois œuvres des orfèvres des siècles passés, deviennent lingots anonymes. Frappés à l’estampille de saint Pertinent, dont l’existence reste à prouver, ces métaux précieux sont vendus aux bijoutiers et joailliers d’aujourd’hui, pour le plus grand profit de certains. Adrienne donne, bien sûr, à entendre que la fonderie de Koriska réhabilite et purifie le produit des vols sordides et des crimes, puisque l’or, le platine et l’argent de saint Pertinent servent à

financer la guerre secrète des terroristes, la subsistance des proscrits et l'armement des citoyens en rébellion contre leurs tyrans.

Le lendemain, Axel convainquit les deux cochers de Weimar de conduire leur berline jusqu'à Munich, d'où ils pourraient rentrer en Thuringe aux frais d'un employeur qui avait été pleinement satisfait de leurs services. Trois jours plus tard, dans la capitale de la Bavière, les Suisses n'eurent aucun mal à trouver un postillon allemand, qui les conduisit jusqu'à Zurich, où Axel prit lui-même les rênes pour la dernière étape. Les voyageurs arrivèrent à Lausanne, sous la neige, le 8 décembre.

Axel Métaz fut bien aise de retrouver son pays de Vaud, tel qu'il l'avait quitté près de deux mois plus tôt. Les timides flocons de neige qui, mollement, tombaient sur le lac immuable se dissolvaient dans l'eau grise comme se dissoudraient dans le temps les nouvelles désillusions, inscrites dans le *Registre des rancunes* par l'amant déçu d'Adrienne.

En se remémorant ses rares rencontres avec la Tsigane, peu à peu, la honte le gagna. Pas seulement parce qu'il avait sciemment transgressé, à la manière byronienne, la morale chrétienne, fondement de sa foi, mais parce qu'il se sentait intimement floué, vaincu, sali, par une passion portée par le plaisir charnel.

Dès lors qu'il avait eu, à Venise, la révélation de l'inceste commis dans l'ignorance, il eût dû renoncer aux étreintes de sa demi-sœur. Axel avait longtemps cru Adrienne, honnête libertine, ignorante, comme lui, de leurs liens de sang, jusqu'à la fin de leur première nuit vénitienne. Maintenant qu'il la connaissait mieux, avait souffert de sa perversité, devinait sa malignité sans toujours éventer ses ruses, il était persuadé du contraire. Elle avait su, dès le premier regard, que le jeune étranger invité de la princesse Tavelli était son demi-frère à l'œil vairon. Sans doute, même, avait-elle appris, par son réseau d'espions privés, qu'un jeune homme à l'étrange regard la cherchait dans tout Venise… N'avait-elle pas ri très fort quand, à Koriska, il s'était risqué, naïf, à poser la question ?

Le charme de Circé rompu, Axel conservait encore à Adrienne la lucide tendresse et le franc dévouement d'une amitié amoureuse qui valait bien

une fallacieuse passion.

Au cours du long voyage, que Chantenoz qualifiait maintenant d'initiatique, le Vaudois avait accédé à la maturité du cœur et de l'esprit.

1 Cité par Richard Holmes dans *Shelley, the pursuit*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1974. Ouvrage publié en France sous le titre *Percy Bysshe Shelley*, traduit de l'anglais par Robert Davreu, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1990.

2 Anciennement Zlín. Ville natale du cordonnier Tomáš Bat'a (1876-1932), fondateur de la manufacture de chaussures du même nom.

3 Anciennement Pressburg.

6.

En avril 1826, dans le temps de Pâques, les Fontsalte donnèrent une grande réception à Beauregard, en l'honneur de la marquise de Fontsalte, née Marie-Adélaïde des Atheux. Portant allégrement ses soixante-huit ans, la mère de Blaise avait tenu à faire le voyage de Lausanne « pour se donner une idée du pays de sa belle-fille ». Cette femme, qui n'avait jamais quitté ses terres du Forez, fut aussitôt séduite, en ce printemps précoce, par le décor harmonieux du pays de Vaud. Grande lectrice de Stanislas de Boufflers, elle vit le Léman tel que le chevalier l'avait décrit dans une lettre à sa mère, à la fin du xviii^{e} siècle : « … une jatte de soixante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de Savoye, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. »

La bonne société lausannoise, portée à la nostalgie des mœurs policées de l'Ancien Régime, mais d'esprit plus libéral que conservateur, accueillit la marquise, veuve d'un héros de la guerre de l'Indépendance et mère d'un général d'Empire glorieux, avec une déférence teintée de cordialité chaleureuse.

Geneviève Rudmeyer, la mère de Charlotte, venue d'Échallens, chanta devant la marquise de Fontsalte les louanges de Blaise, gendre bon chrétien, prévenant, réfléchi et distingué. Elle avait évacué sans effort le souvenir du protestant Guillaume Métaz, premier mari de sa fille.

Bien que Marie-Adélaïde, catholique imbue des idées généreuses de la Révolution, défendues parfois maladroitement par son défunt mari, eût trouvé M^{me} Rudmeyer un peu trop bigote, pompeuse et conservatrice, les deux grand-mères sympathisèrent. Elles se réjouirent, dès le premier contact, du bonheur tardif de leurs enfants.

Lors d'un bref séjour chez Axel, à Rive-Reine, la douairière forézienne, au port altier, douée de l'exquise simplicité de la vraie noblesse, parodia Boufflers en disant : « Je vais dans toutes les sociétés ; je suis écoutée et

admirée de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre du Forez. »

Le cirque lumineux des monts encore enneigés, les Vaudois, paisibles travailleurs aux mœurs honnêtes, sérieux dans le comportement, enjoués dans l'expression, étaient bien tels que les peignaient dans leurs ouvrages Rousseau, Gibbon, Byron et M^me^ de Staël, auteurs très prisés de la douairière. Axel Métaz, qui retrouvait chez cette aristocrate des façons de penser, de dire et de faire propres à sa défunte grand-tante, Mathilde Rudmeyer, plaisait à la vieille dame. Un après-midi, il la conduisit à Belle-Ombre dans son cabriolet, lui fit goûter le vin de sa vigne et croquer des bricelets cuits par Pernette.

– L'âge d'or n'est pas révolu comme je le croyais. Il continue dans votre pays. Je me sens ici au plus près du bonheur, dit-elle.

Ce soir-là, pour prouver sa satisfaction, la vieille dame offrit à son hôte un cachet à manche d'onyx aux armes des Fontsalte.

– « D'azur à deux yeux, l'un d'or l'autre d'argent, chacun surmonté d'une étoile de sable et accompagné en pointe d'une eau jaillissante d'or », énonça-t-elle en lui remettant le sceau avant d'inviter ce petit-fils longtemps ignoré à venir en Forez, avec ou sans ses parents.

Après l'aventure des Carpates, des semaines avaient été nécessaires à Axel pour retrouver la parfaite maîtrise de soi. Les images de Koriska le poursuivaient, s'immisçaient, obstinées et importunes, dans ses pensées, s'intercalaient entre les pages du livre qu'il lisait, troublaient parfois son sommeil. Il lui arrivait de se demander s'il avait vraiment vécu cette période, ou si, abusée, sa mémoire ne fabriquait pas de faux souvenirs d'après des faits rêvés.

Il avait relu, avec une délectation morbide, *le Moine*, de Matthew Gregory Lewis, et *le Château d'Otrante*, d'Horace Walpole, comme pour se persuader que les nuits de Koriska relevaient de la même fiction que ces sombres romans gothiques.

Depuis qu'il s'était, en esprit, délivré du péché d'inceste, une étrange incrédulité altérait ses souvenirs.

Quand il s'était ouvert à Chantenoz de ce curieux doute, le professeur avait été formel : la génération spontanée de souvenirs sans fondement réel pouvait être un joli thème de réflexion philosophique, rien de plus !

– Vaudois positif et pragmatique, sors-toi cette idée de l'esprit et accepte l'épisode de Koriska tel que tu l'as vécu. Tu te complais aujourd'hui à parer d'attributs fantastiques des souvenirs qui te paraissent irréels, uniquement parce qu'ils sortent du schéma de nos vies monotones, avait conclu Martin.

Très occupé par ses affaires, Axel n'avait pas eu, plus de trois mois après son retour de voyage, une conversation sérieuse avec Blaise. Or celui-ci devait s'attendre à recevoir quelques confidences sur la façon de vivre de sa fille Adrienne. La veille de la réception à Beauregard, Axel proposa au général l'entretien longtemps différé. Blaise le conduisit dans son cabinet de travail, lui offrit un cigare et entendit sans sourciller l'évocation de l'étrange château de Koriska, de la coupable industrie qu'il abritait, du despotisme de la mère d'Adrienne régnant sur une population de serfs modernes, faux moines et grasses hétaïres. L'exploitation frauduleuse des reliques d'un saint absent de tous les calendriers fit sourire le général, mais, quand Axel lui montra le médaillon offert par Zélia, il trouva édifiant le symbole de la tête de mort mordant une rose. Fontsalte prit, le premier, l'initiative de parler d'Adrienne :

– Ainsi, vous avez su apprivoiser cette sauvagesse ! Obtenu, semble-t-il, la confiance qu'elle n'a jamais accordée à son père.

Un instant plus tôt, Axel était résolu à ne rien cacher à cet homme qui lui inspirait maintenant autant d'affection que de respect. Mais il se sentit soudain incapable d'avouer à ce père, plus sensible à l'indifférence de sa fille qu'il ne laissait paraître, les relations incestueuses que celle-ci entretenait avec son demi-frère. Pour dompter son émotion, Axel tira une bouffée de cigare avant d'enchaîner :

– Je crois avoir, en effet, la confiance d'Adrienne. Dès notre première rencontre, à Venise, une certaine complicité d'esprit est née entre nous. Cela

tient peut-être à nos regards vairons, à ces regards identiques que vous nous avez transmis, à tous deux, dit Axel.

– Peut-être avait-elle besoin d'un frère raisonnable, qui lui portât intérêt, dit le général, pensif.

– Je lui ai promis de toujours répondre à ses appels en l'acceptant telle qu'elle est, fantasque et imprévisible. C'est une nature à qui on ne peut offrir qu'une sorte d'amitié sans rien attendre en retour, n'est-ce pas ? ajouta Axel, un peu gêné.

Le général approuva d'un hochement de tête et ralluma le cigare qu'il avait laissé s'éteindre, signe de trouble chez ce soldat.

– La nature de vos relations avec Adriana me touche d'autant plus que je n'ai senti s'éveiller en moi le sentiment paternel que le jour où j'ai connu votre existence. Adriana a toujours été pour moi une étrangère. Elle l'est encore. Comme sa mère, c'est une Tsigane errante, au sens matériel comme au sens moral. La route est sa maison. Elle ne fixera jamais son foyer ni sa foi ni son cœur ni ses sens. Ma seule crainte est de vous voir engagé par affection et générosité, dans une de ces aventures risquées, où elle se jette sans réfléchir. Pour elle, tous ceux qui se réclament des idéaux révolutionnaires sont purs et honnêtes, tous ceux qui détiennent un brin d'autorité sont des tyrans bons à tuer. Votre séjour à Koriska doit d'ailleurs vous rendre circonspect, conclut Blaise.

Le général et son fils décidèrent, pour la sécurité d'Adrienne, de conserver, entre hommes, le secret de Koriska. Seul Chantenoz savait. Le drame suscité par l'indiscrétion de 1819 l'inciterait au silence.

D'un même pas, le père et le fils descendirent au salon, Trévotte ayant claironné l'arrivée des premiers invités. Charlotte paraissait parfaitement à l'aise dans son rôle d'épouse de général-marquis. Elle restait, à quarante-cinq ans, une belle femme aux bras dodus, au buste ferme, à l'œil brillant. La blondeur qui lui avait valu le tendre sobriquet de Dorette, bien qu'entretenue maintenant par les artifices des servantes, n'avait rien d'abusif. Son mariage avec Blaise, en lui assurant une position sociale et mondaine, l'avait élevée au rang des épouses de personnalités cantonales. Elle était entrée dans ce rôle avec naturel et distinction, trouvant

spontanément le ton, le port, la démarche qui convenaient à un état qu'elle avait si longtemps envié. Personne ne se souvenait plus, ou chacun feignait d'avoir oublié que M^me^ de Fontsalte avait été l'épouse d'un vigneron, armateur et commerçant.

– On dirait qu'elle n'a jamais eu d'autre mari, dit Flora à Axel en regardant son amie accueillir, en compagnie de Blaise, les invités du couple, tous représentants de la meilleure société vaudoise.

– En a-t-elle jamais eu d'autre, Flora ? N'était-elle pas née pour être à la place où nous la voyons aujourd'hui ? dit Axel.

– Elle est heureuse, enfin ! reprit l'Italienne avec un soupir.

Plus que le contentement inspiré par le bonheur de Charlotte, ce soupir révélait l'insatisfaction secrète de Flora.

Axel n'était pas dupe des attendrissements de sa marraine. Aussi vit-il avec plaisir entrer dans le salon le comte Claude Ribeyre de Béran. L'ami de Blaise faisait des séjours de plus en plus fréquents à Lausanne, où, à la suggestion de Fontsalte, il venait de louer un appartement, proche de Beauregard. Le climat lémanique atténuait, disait-il, ses douleurs, séquelles rhumatismales des blessures de guerre.

– Quand se décidera-t-il à demander ta main ? souffla Axel à l'oreille de Flora, dont Charlotte disait qu'elle était amoureuse de Ribeyre.

– Tais-toi, mauvais sujet ! Qui voudrait d'une vieille fille comme moi ! Oublies-tu que j'ai cinq ans de plus que ta mère ?

– Fille, mais pas vieille, marraine ! Le demi-siècle a passé sur toi sans t'abîmer ! Ainsi, dans cette robe mauve, assez moulante pour révéler…

– Tais-toi, tais-toi ! coupa-t-elle en voyant approcher, frêle, sec, l'œil vif et noir d'une souris espiègle, serré dans un frac bleu de nuit que décorait au revers l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur, le général Ribeyre.

Axel salua l'ami de son père et s'éloigna, laissant Flora et le général tête à tête.

Plus tard, au cours de la soirée, les deux anciens officiers du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances exprimèrent, devant Chantenoz, Axel et quelques invités lausannois, élus, juristes ou financiers, réunis au fumoir, leur mauvaise humeur contre le gouvernement français et contre les Anglais.

Au premier, ils reprochaient d'avoir attribué six cent vingt-cinq millions aux anciens émigrés dépossédés de leurs biens par la Révolution. La Charte ayant enregistré comme définitive la dévolution à l'État des biens nationaux, Villèle, président du Conseil, avait fait voter par les chambres, un an plus tôt, le 28 avril 1825, une loi qui venait de prendre effet. Ce texte attribuait aux royalistes spoliés une indemnité égale au revenu de leurs biens en 1790, multiplié par vingt ! En exagérant le coût de ce dédommagement, les bonapartistes parlaient du « milliard des émigrés ».

Pour Fontsalte et Ribeyre, qui avaient été sous le feu de l'armée des Princes, alors qu'ils se battaient dans les troupes révolutionnaires, ce cadeau était immoral, du point de vue patriotique. Rien ne pouvait, à leurs yeux, justifier qu'un noble se déshonorât en prenant les armes contre ses compatriotes qui, las des abus de la monarchie absolue, avaient choisi de changer de régime politique. Bonaparte, pour des raisons politiques, avait absous les émigrés, mais la clémence impériale n'ouvrait pas droit à prime royale !

– Les députés, dont un bon nombre figurent parmi les bénéficiaires du milliard, ont voté sans hésiter et c'est, bizarrement, la Chambre des pairs qui a refusé l'indemnité, avec trente-quatre voix de majorité, précisa Ribeyre.

– Cette honnête opposition a d'ailleurs coûté à M. de Chateaubriand son portefeuille de ministre des Affaires étrangères, observa Fontsalte.

Le fait que la somme faramineuse fût versée sous la forme d'une indemnité de rente de trente millions à 3 pour cent mécontentait pour de moins nobles motifs les épargnants bourgeois. Le gouvernement français, pour financer cette expiation budgétaire, venait de ramener l'intérêt des rentes de 5 à 4 pour cent !

– Un tel procédé enlève toute confiance à mes clients, jusque-là amateurs de rente française, maugréa un banquier.

– Et ce n’est pas tout. Savez-vous que Charles X, sacré l’an dernier à Reims, a épousé les rancœurs de Louis XVIII ? Villèle a fait voter une autre loi, qui punit de la peine applicable aux parricides les voleurs de croix et de ciboires ! Il est même question de rétablir le droit d’aînesse et de rendre aux curés la tenue de l’état civil ! Pourquoi ne pas revenir à Clovis, pendant qu’on y est ! s’insurgea Ribeyre.

Quant à la colère des deux généraux contre les Anglais, ennemis de toujours, elle tenait au fait que, le 11 novembre précédent, à Paris, Emmanuel Pons Dieudonné de Las Cases, fils du secrétaire de Napoléon à Sainte-Hélène, l’auteur du *Mémorial* qui connaissait un grand succès, avait été grièvement blessé, de deux coups de poignard, par des inconnus. Les journaux avaient fait état de deux Italiens restés introuvables. Or, en 1821, à Londres, peu de temps après la mort de l’empereur, le fils Las Cases avait provoqué en duel Hudson Lowe, le haineux geôlier de Napoléon. Publiquement cinglé d’un coup de cravache en plein visage, l’ancien gouverneur de Sainte-Hélène avait néanmoins refusé de se battre.

– J’ai appris, par des anciens des Affaires secrètes, passés au service du régime actuel, mais fidèles à leurs idées d’autrefois, que le courageux Hudson Lowe était à Paris depuis plusieurs jours quand l’attentat fut perpétré et qu’il avait quitté la France au lendemain de l’affaire ! Nous savons maintenant qui a armé les agresseurs du fils Las Cases, rugit Ribeyre.

Un murmure de réprobation parcourut le cercle des fumeurs et Chantenoz fit observer, avec humour, qu’on ne devait rien attendre de bon d’un peuple dont les souverains font trancher le cou de leur femme quand leur vient l’envie d’en épouser une autre !

En retrouvant son Léman, Rive-Reine, Belle-Ombre, ses vignes et ses barques, Axel Métaz s’était persuadé aisément qu’il ne pourrait jamais vivre ailleurs qu’à Vevey. S’il lui restait encore une chance de remplir intelligemment ses jours, c’est là qu’il la courrait. La nature consolatrice

offrait, en ce printemps, tous ses charmes colorés et Axel éprouvait, dans ce décor trop familier, la jouissance neuve de celui qui, ayant accompli son voyage initiatique, se confine en son domaine. Il aimait à naviguer, tôt le matin, sur le lac, avec Pierre Valeyres. Le vieux bacouni ramenait dans son filet des perchettes argentées que Pernette jetait dans la friture. En compagnie de Louis Vuippens, Axel chassait le chamois et le bouquetin en Valais et dansait quelquefois, le dimanche, dans les villages alentour, où les jeunes organisaient des bals. Le docteur Vuippens, connu de toutes les familles pour sa compétence et sa générosité – il soignait gratuitement les pauvres – introduisait Axel. Un tel patronage était indispensable, car les jeunes paysans n'appréciaient guère que des citadins vinssent enlacer leurs cavalières et, peut-être, leur conter fleurette. Les belles et robustes filles, qui riaient pour une paille en croix, rougissaient et se disaient flattées de faire un tour de valse avec le docteur ou le fils Métaz, beau gars instruit qui avait voyagé. Axel récitait souvent des vers entendus au Caveau littéraire de Genève pour célébrer les joies du bal champêtre :

Une musique enchanteresse
Donne le signal du plaisir ;
Tout s'anime et paraît sentir
Le feu d'une commune ivresse.
Plus d'une beauté sait unir
Dans ses pas la délicatesse,
La légèreté, la souplesse,
Et dans les bras cette mollesse,
Ce geste fait pour la tendresse,
Qui semble appeler le désir[1].

Les galants attitrés des demoiselles ne comprenaient pas toujours qu'il s'agissait d'une forme de déclaration et applaudissaient tandis que le médecin, grand trousseur de jupons, s'éclipsait avec la moins farouche des danseuses. Certaines délurées, mettant à profit la présence du praticien, trouvaient, pour s'isoler avec lui, le prétexte commode de l'examen, dans la grange voisine, d'un genou ou d'un dos douloureux. « Plutôt que descendre à La Tour-de-Peilz pour aller à la consulte du docteur… et payer »,

expliquaient-elles au soupirant, enchanté d'avoir une bonne amie pratique et déjà économe !

M. Métaz – c'est ainsi qu'on l'appelait, maintenant qu'il avait passé vingt-cinq ans – recherchait d'ordinaire des plaisirs plus relevés. Depuis que sa mère avait convolé avec Fontsalte et que Martin Chantenoz enseignait l'esthétique à l'Académie de Lausanne, Axel se rendait souvent en ville, pour écouter concerts ou conférences, voir une pièce de théâtre.

L'Académie, très ancienne institution, dont la réputation dépassait largement les frontières du canton, avait été créée en 1537 par Leurs Excellences de Berne. Elle était alors destinée, par le Grand Conseil et par les pasteurs, à « préparer pour la République les hommes chargés de la gouverner un jour ». Elle comportait maintenant un gymnase, trois chaires de droit, deux de belles-lettres, d'autres de sciences, de théologie, et une école de pharmacie. On annonçait périodiquement, depuis plusieurs années, la création de chaires de médecine, mais celles-ci se faisaient attendre. La qualité de l'enseignement ordinaire, dispensé par des maîtres éminents – tels Charles Monnard, professeur de littérature française, le philosophe André Gindroz, le théologien Jean-Guillaume Leresche, le mathématicien Emmanuel Develey – comme les cours extraordinaires de zoologie et de botanique de Daniel-Alexandre Chavannes, ou ceux d'économie politique du publiciste français Charles Comte, attirait de plus en plus d'étudiants et d'auditeurs. Bien que l'Académie fût encore un corps ecclésiastique surtout attaché à former des théologiens, c'est là que fermentaient les idées nouvelles.

Sous l'influence de certains maîtres, que les mauvais résultats des collèges inquiétaient, le Grand Conseil avait nommé, en novembre 1825, une commission, présidée par le conseiller d'État Louis Secrétan, chargée d'élaborer un plan général d'instruction publique. Cette assemblée devait remettre son rapport au commencement de l'année 1827.

En attendant, certains professeurs, comme Monnard et, à Bâle, Alexandre Vinet, avaient l'audace de se mêler de politique, ce qui ne plaisait pas à tout le monde. Le premier assumait les fonctions de rédacteur en chef du nouveau quotidien *Nouvelliste vaudois*, lancé en 1824. Le journal, fidèle aux objectifs annoncés dès son premier numéro, « combattre et renverser

l’ordre des choses qui avait été imposé au canton de Vaud en 1815 », prospérait. Organe d’opposition des libéraux, il se voulait contrepoids politique à la *Gazette de Lausanne*, organe du gouvernement et des conservateurs. Le *Nouvelliste* avait déjà demandé et obtenu la publicité des débats législatifs, « première expression du droit du public aux informations », et depuis la promulgation de la « loi infâme du 20 mai 1824 », interdisant les assemblées « sectaires » du Réveil, ses rédacteurs luttaient ouvertement pour la liberté religieuse.

Le professeur Alexandre Vinet, auteur d’un *Mémoire en faveur de la liberté des cultes*, qui concluait à la nécessaire séparation de l’Église et de l’État, s’était montré catégorique en critiquant la loi de 1824. « Une loi immorale, une loi qui m’oblige de faire ce que ma conscience et la loi de Dieu condamnent, si l’on ne peut pas la faire révoquer, il faut la braver. Ce principe, loin d’être subversif, est le principe de vie des sociétés. C’est la lutte du bien contre le mal […]. C’est de révolte en révolte, si l’on veut employer ce mot, que les sociétés se perfectionnent, que la civilisation s’établit, que la justice règne, que la vérité fleurit », avait-il écrit.

Les polémiques autour de la loi du 20 mai en annonçaient d’autres. Les élections de 1824 avaient envoyé au Grand Conseil ce que les Vaudois nommaient une majorité compacte. Le scrutin avait été, disaient certains, fabriqué par les chefs de la majorité conservatrice qui s’étaient concédé réciproquement des sièges afin de conserver le pouvoir législatif au Grand Conseil, exécutif au Conseil d’État. La confection des listes, confiée à des hommes sûrs qui répandaient mots d’ordre et promesses dans les campagnes, avait permis à l’oligarchie rurale, qui remplaçait l’ancienne aristocratie terrienne, d’envoyer au Grand Conseil cinquante et un fonctionnaires, cinquante-trois juges de paix ou assesseurs de cercle et seize employés municipaux. Les défenseurs des idées libérales ne mettaient pas en cause le patriotisme, la probité et le sens de l’économie des élus, mais ils leur reprochaient leur étroitesse d’esprit, leur népotisme, leur propension à cumuler des fonctions influentes et aussi une trop grande soumission à la Diète fédérale, soucieuse de ne pas déplaire aux membres de la Sainte-Alliance. Les restrictions apportées à la liberté de la presse, à la demande des monarques étrangers, et les mesures prises contre les proscrits italiens irritaient les intellectuels. Les francs-maçons, les sympathisants des

carbonari, les membres de la Société helvétique, de la Société d'utilité générale, les étudiants, regroupés dans la Société de Zofingue depuis 1819, diffusaient des idées libérales, parfois radicales, et réclamaient une révision de la Constitution, afin que fussent réformées des institutions surannées, qui entravaient le développement de l'esprit national et le rapprochement des classes.

Axel Métaz et Martin Chantenoz, résolument libéraux, considéraient eux aussi que le système du vote censitaire, rétabli par la Constitution de 1814, était la première chose à abolir afin que le suffrage universel pût jouer librement. La loi électorale en vigueur favorisait ce que Samuel Clavel et Frédéric César de La Harpe, les ténors libéraux du Grand Conseil, nommaient avec raison : la paysannocratie.

Samuel Clavel, qui avait eu l'honneur de dîner, en mai 1800, chez M. Haller, à Villamont près Lausanne, avec le Premier consul, Napoléon Bonaparte, et son état-major, deux jours avant le passage du Grand-Saint-Bernard par l'armée d'Italie, était fidèle aux idées libérales de sa jeunesse[2]. Il en était de même de La Harpe, qui avait été un ardent révolutionnaire avant de devenir précepteur, puis secrétaire et intime conseiller, du tsar Alexandre I^{er}. Lors du congrès de Vienne, en 1815, La Harpe, usant de la confiance que lui témoignait le petit-fils de la Grande Catherine, avait obtenu que la Russie, en dépit des zélateurs de l'ancien régime bernois, garantît l'indépendance cantonale du pays de Vaud. Maintenant, face au gouvernement conservateur du landammann Jules Muret, c'est lui qui traduisait le mieux la rancœur des aristocrates de la rue de Bourg, des intellectuels, mais aussi des gens d'affaires et des bourgeois des villes, arbitrairement privés de représentants.

« On ne tolérera pas, à la longue, l'injustice d'une préférence accordée au campagnard ignorant et dépendant, aux dépens du citadin indépendant et instruit[3] », avait-il écrit. Il devait, lors de la prochaine séance du 6 mai, déposer, comme l'année précédente, une nouvelle motion d'ordre « pour provoquer l'examen des lacunes et défauts de la Constitution ». Le texte de cette motion circulait sous le manteau et Chantenoz, grand admirateur de La Harpe, s'en faisait le propagandiste.

– Elle sera repoussée par le Grand Conseil, comme celle de l'an dernier, mais elle confirmera au gouvernement de M. Jules Muret et à la majorité compacte qui le soutient que l'opposition est devenue une force politique, avec laquelle il va falloir compter de gré ou de force, dit Martin un soir de réunion à Beauregard.

– Espérons que la réforme du système électoral sera acceptée de bon gré, sinon…, soupira Charlotte.

– Sinon, ce sera la révolution, ma chère, et on nous pendra aux branches des arbres ! lança Flora d'un ton tragique, ce qui fit rire toute l'assemblée.

– Il est certain que les Vaudois ne se satisferont plus longtemps d'une caricature du suffrage universel, conclut Fontsalte.

Car, pour être électeur en 1826, il fallait être bourgeois, c'est-à-dire né et imposable dans une des communes du canton, résider depuis plus d'un an dans le même cercle[4], être âgé de vingt-cinq ans et payer l'impôt foncier. La loi électorale n'accordait cependant le droit de vote qu'aux trois quarts des citoyens les plus imposés du cercle dans lequel ils résidaient.

Le territoire cantonal étant divisé en soixante cercles, la règle des trois quarts avantageait les cercles ruraux qui comptaient le plus de propriétaires fonciers. Si l'on ajoutait à cela qu'étaient exclus d'office des consultations les domestiques « aux gages et au pain de leur maître », les assistés – la seule ville de Lausanne en comptait plus de mille pour une population de douze mille habitants –, les faillis et ceux qui avaient été condamnés, le nombre des électeurs se trouvait sensiblement réduit, surtout dans les villes. Les citoyens élisaient directement soixante-trois députés et désignaient deux cent quarante candidats parmi lesquels le Grand Conseil cooptait soixante-trois députés tandis qu'une commission électorale soumise choisissait les cinquante-quatre députés restants. Ainsi, sur cent quatre-vingts députés, une minorité seulement pouvait se dire élue du peuple !

Fin avril, Axel fut bien aise de recevoir des nouvelles de celui qu'il continuait, plus par habitude et par respect du passé que par tendresse filiale, d'appeler père. L'en-tête du papier commercial de Guillaume Métaz prouvait la réussite évidente de l'exilé. Sous un dessin gravé, représentant

un grand immeuble flanqué d’entrepôts, on lisait en lettres grasses et ornées :

O’Brien & Métaz General Merchants

217 Fremont Street

Boston (Mass.)

Dry goods, Boots & Shoes, Drugs, Guns, Furnitures,

Traveller’s & Sailor’s Supplies, Books, Maps.

Branches at Pittsburgh, Cincinnati, Des Moines, Denver.

Ce courrier, le premier depuis qu’Axel avait écrit à M. Métaz qu’il renonçait à lui emprunter des fonds qu’il pourrait trouver à moindre intérêt à Genève, était, avant tout, destiné à annoncer les fiançailles de Blandine avec Lewis Calver, le frère d’une amie de collège de la Veveysanne. Le jeune homme, qui sortait de l’Académie navale, venait d’être affecté au Coast Guard de Boston. Guillaume semblait avoir oublié le ton un peu sec dont avait usé Axel dans son dernier envoi. Il accusait réception et donnait quitus des comptes de janvier, mais se dispensait d’évoquer ses affaires vaudoises et ne faisait aucune allusion à son ex-épouse. Pour lui, Charlotte n’existait plus. En revanche, il s’étendait avec complaisance sur sa nouvelle famille, à laquelle Blandine paraissait intégrée comme si elle était venue au monde dans l’Indiana !

« Bien qu’elle s’entende à la perfection avec ma femme Fanny, son aînée de six ans, et qu’elle soit très attachée à ses deux demi-sœurs Johanna Caroline et Lorena Margaret, âgées respectivement de trois et un an, il était temps que Blandine, qui vient de passer vingt-deux ans, se mariât. Seules les longues études de Lewis ont retardé la noce. Le mariage sera célébré fin mai, au temple de New Vevay, comme Blandine en a exprimé le désir. Car, bien que le *business* me retienne le plus souvent à Boston, je fais toujours étape à Vevay quand je vais visiter nos succursales de Cincinnati, Des Moines ou Denver. J’ai d’ailleurs acquis de nouvelles terres et suis devenu le premier producteur de vin de notre colonie, qui compte maintenant cent trente foyers. Notre vin n’est pas aussi bon que celui de Lavaux, mais il est, de l’avis commun, agréable à boire. Pour moi, c’est le *best* que l’on puisse

récolter aux États-Unis. Je dois te dire que j'ai eu la grande satisfaction, l'an dernier, de le faire déguster à l'illustre général La Fayette. J'étais parmi ceux qui, au mois de mai 1825, ont accueilli à la Nouvelle-Vevey le *good friend* de George Washington. J'imagine que les gazettes vaudoises ont donné des comptes rendus de ce voyage triomphal, commencé au mois d'août 1824.

» Le général a parcouru les États-Unis, où tout un peuple reconnaissant voulait voir celui qui avait participé à la guerre de l'Indépendance. Il a d'ailleurs failli ne jamais arriver jusqu'à nous qui l'attendions dans la maison de M. Febigers, à la Nouvelle-Vevey, parce que, dans la nuit du 8 au 9 mai 1825, le *steamboat Artesian*, à bord duquel il remontait l'Ohio, a fait naufrage. Tu penses qu'il en fallait plus pour émouvoir pareil soldat. Il a tout simplement changé de vapeur et c'est le *Patagon* qui l'a porté jusqu'à nous. Nous étions une quarantaine à l'attendre chez Febigers et c'est notre doyen, le père Dufour, Jean-Jacques de son prénom, celui-là même qui quitta Montreux en 1796 pour fonder notre colonie du Kentucky, qui fit le *speech*, si bien senti que nous l'avons fait imprimer. Je le joins à ma lettre, afin que tu puisses montrer aux amis de Vevey que nous sommes fidèles à nos principes, bien que nous ayons ici trouvé une nouvelle patrie. On nous a signifié, à Blandine et à moi, notre *citizenship* américaine. Nous en sommes fiers, car c'est bien ici que se crée une civilisation nouvelle, qui fera pièce à celle de la vieille Europe, dont les peuples pusillanimes sont toujours prêts à en découdre pour satisfaire la vanité, les ambitions et l'arrogance de princes barbares. »

Axel, un peu agacé de constater que Guillaume usait maintenant de mots anglais, comme s'il avait oublié le terme français correspondant, et écrivait, indifféremment, Vevey ou Vevay, prit cependant le temps d'aller au bout de la missive avant de lire l'imprimé joint par Guillaume. Le vieux Dufour s'était exprimé en ces termes :

« Général, vous voyez devant vous des hommes qui, dégoûtés du despotisme et de la misère qui règnent sur la vieille Europe, ont quitté leur patrie pour venir chercher sur cette terre hospitalière le libre exercice de leurs droits et de leur industrie. Nos recherches n'ont point été vaines, nous sommes devenus citoyens américains et nous sommes heureux.

» Autrefois, général, dans notre beau pays d’Helvétie, des hommes courageux plantèrent un arbre de la liberté, à l’ombre duquel ils espéraient que leurs descendants goûteraient le bonheur ; mais bientôt après, cet arbre fut tellement surchargé de greffes aristocratiques, qu’il ne porta plus que de mauvais fruits, et que son ombrage même devint malfaisant ; alors nous nous sommes rappelés *[sic]* que vous aussi vous aviez aidé à planter un arbre de la liberté dans un autre hémisphère ; des rapports fidèles nous apprirent que, sur cet arbre, les greffes aristocratiques ne pouvaient pas prendre, et que ses vastes rameaux offraient un abri assuré contre le despotisme. Nous sommes venus chercher cet abri, général, et nous y avons trouvé le bonheur dont nous vous faisons hommage aujourd’hui[5]. »

Axel se demanda quel avait pu être l’intime jugement du marquis de La Fayette, aristocrate libéral, tour à tour monarchiste et républicain, carbonaro notoire, député sous Louis XVIII, sur cet accueil grandiloquent. Il n’était pas sûr que Jean-Jacques Dufour eût quitté Montreux, en 1796, pour fuir le despotisme bernois, et l’arbre de la liberté n’avait été planté, au milieu de la place du Marché de Vevey, que le 29 janvier 1798 ! Quant à Guillaume Métaz, Axel était le mieux placé pour connaître les raisons qui l’avaient incité à s’exiler. Le jeune homme, qui savait tout l’intérêt que portait Ribeyre de Béran aux informations politiques, soumit le discours du doyen des colons vaudois de l’Indiana à l’ancien officier du services des Affaires secrètes. Ce dernier n’avait aucune sympathie pour La Fayette, à ses yeux trop soucieux de popularité. Il révéla à Axel la curieuse et récente prétention du marquis.

– La Fayette, qui a toujours refusé d’être considéré comme un émigré bien qu’ayant quitté la France en 1792, après avoir fait l’objet d’un décret d’accusation, par ses amis révolutionnaires, pour s’être opposé à la suspension de Louis XVI, réclame aujourd’hui sa part du milliard des émigrés. Je puis même vous dire qu’il demande la coquette somme de 325 000 francs pour ses seules terres d’Auvergne. Je le sais par le préfet de la Haute-Loire. C’est une façon très aristocratique de faire reconnaître les services rendus par la Révolution à la monarchie ! conclut ironiquement Ribeyre.

À Vevey, qui comptait maintenant près de quatre mille habitants, la municipalité faisait élargir certaines rues et projetait d'abattre les vieux moulins établis sur la Monneresse, déviation de la Veveyse qui coulait à ciel ouvert. Les tanneurs y lavaient les peaux malodorantes et, chaque samedi, le balayeur municipal ouvrait une écluse. L'eau se répandait ainsi dans les rues, entraînant déchets d'ateliers et détritus des marchés. Cet arrosage faisait la joie des enfants, enchantés de patauger dans le flot, souillé mais inoffensif, de ce qu'on nommait localement la bourrée. En revanche, ce nettoyage torrentiel indisposait les riverains et les promeneuses, qui se mouillaient les pieds ! Le plan d'aménagement du quartier, dit du Vieux-Moulin, prévoyait l'aplanissement de la chaussée, le creusement d'un nouveau canal pour la Monneresse et, surtout, la construction d'un nouveau casino, dont le rez-de-chaussée serait réservé à trois salles pour concerts, bals et conférences. Au premier étage, on installerait les classes de l'école primaire, au second, celles de l'école supérieure et une salle, plus grande, pour l'école lancastérienne d'enseignement mutuel.

Dans le même temps, les Veveysans, qui depuis la création de la Caisse des Familles, dite caisse Falconnet, en 1755, et de la première Caisse d'épargne du canton, en 1814, s'étaient toujours distingués par les œuvres de bienfaisance et le souci de parfaire l'instruction de tous, songeaient à doter la cité d'une société de secours pour les ouvriers malades et à développer la bibliothèque. Abritée dans deux salles de l'hôpital, cette bibliothèque avait succédé, en 1805, à la Société de Lecture fondée en 1754. Les lecteurs pouvaient désormais emprunter des livres deux jours par semaine. Le docteur Nicati venait de compléter le catalogue, qui comptait plus de dix mille titres[6].

Mais l'initiative, sujet de toutes les conversations, était la décision de M. Alexandre Perdonnet de faire opérer, à ses frais, de nouveaux sondages dans le lac, au bas de la place du Marché, « afin d'éclairer M. le Colonel Dufour, de Genève, chargé par lui de faire une étude de port ».

Pour de nombreux Veveysans – dont Axel, en tant que propriétaire de barques et transporteur, faisait partie – il paraissait inconcevable que la deuxième ville et première place commerciale du canton ne disposât pas d'un port, alors que la naviga tion à vapeur se développait. L'ambition

n’était pas neuve, puisque le premier projet de création d’un port à Vevey datait de l’an 1701 !

Axel avait consulté aux archives les vieux plans, autrefois soumis à Leurs Excellences de Berne par un certain Berdez, qui s’engageait à creuser un bassin de 215 pieds de long et de 150 pieds de large, au bas de la place du Marché. L’entrepreneur se chargeait du financement et de l’exécution des travaux, à condition de prélever, pendant cinquante ans, « un droit de 1 pour cent sur toutes les marchandises, denrées, meubles et autres semblables choses voiturantes », de détenir un droit exclusif de pêche dans le port, de percevoir un droit de un à trente sols « pour chaque bateau (suivant sa grandeur et grosseur) qui entrerait dans le port ou aborderait à une lieue à la ronde ».

Ces conditions, jugées exorbitantes, rejetées, le projet avait été classé dans les archives bailliales.

En 1757, les barquiers veveysans avaient, sans succès, réclamé à nouveau un port. D’autres avaient récidivé en 1786 et obtenu des sondages, mais pas de port. On craignait que les crues de la Veveyse, qui creusaient parfois le bas de la place du Marché, ne détruisissent les installations construites à grands frais. Dès le commencement du xix^{e} siècle, de nouvelles pétitions avaient été envoyées par les négociants. On leur avait opposé le coût d’une opération dont la rentabilité ne paraissait pas établie.

Plus impérative avait été la demande formulée, le 16 décembre 1824, par des commerçants, barquiers et hôteliers. Le conseil municipal s’était, cette fois, saisi de l’affaire en désignant les membres de la Section économique pour examiner des projets sollicités par un avis officiel. Le 2 avril 1825, on avait appris que dix plans de port, accompagnés de devis, étaient soumis à la commission. Après bien des tergiversations, calculs et évaluations des garanties, le projet présenté par MM. Franel et Günther avait été retenu. Ces messieurs s’engageaient à exécuter le port pour la somme de 82 264 francs et laissaient le soin à la municipalité d’en avancer le coût, à charge pour la ville de percevoir les taxes portuaires et autres droits.

L’affaire allait enfin aboutir puisque le Conseil d’État et le Grand Conseil avaient approuvé le projet, ainsi que les tarifs portuaires que la municipalité

veveysanne était autorisée à percevoir pendant quarante ans pour se rembourser, capital et intérêts, des avances faites pour la construction du port. Mais un notable veveysan, M. Couvreu, avait soumis, lors d'un voyage à Paris, les plans de Franel et Günther à un ingénieur français. Invité à donner son avis, l'homme de l'art avait tout remis en question.

– De quoi se mêle Couvreu en allant demander l'avis d'un Français ! dirent les barquiers et les négociants, qui voyaient, enfin, poindre le port tant désiré.

Le Français, un ingénieur des Ponts et Chaussées nommé Surville, estima pouvoir faire mieux et moins cher que les promoteurs retenus par les Veveysans. Il se fit fort d'établir des plans en moins de trois mois et de faire, ensuite, exécuter les travaux par une compagnie française, à condition qu'on abandonnât à celle-ci les droits de port pendant une période convenable.

Avec son mémoire et ses dessins, M. Surville envoya sa note d'honoraires : 1 511 francs de France ! Quand on examina de près le travail de l'ingénieur, des Veveysans, qui n'étaient pas, comme lui, diplômés des Ponts et Chaussées, constatèrent que ses plans procédaient de calculs erronés ! On paya néanmoins la note, et les dessins de l'ami de M. Couvreu rejoignirent les autres aux archives.

Que M. Alexandre Perdonnet, ancien agent de change à Paris, bienfaiteur de la cité, homme de bon sens, toujours alerte et entreprenant à cinquante-huit ans, prît enfin les choses en main et s'efforçât de triompher des atermoiements qui sont un peu dans la nature vaudoise rassurait Axel et ceux qui, comme lui, représentaient la force commerciale de la cité. M. Guillaume Dufour, dont les Genevois avaient déjà apprécié le talent d'ingénieur et d'urbaniste, avait fait savoir qu'il remettrait son projet au commencement de l'année 1827 et qu'il en coûterait 1 200 francs, honoraires que M. Perdonnet prenait à sa charge.

Axel Métaz, qui tenait pour un port place du Marché, rencontrait, dans son entourage immédiat, des opposants sérieux. Ceux-ci traduisaient une opinion répandue chez de nombreux citadins qui n'attendaient rien d'un port et craignaient d'en assumer les frais. Le premier à contrer Axel était, de

façon inattendue, le Veveysan qui connaissait le mieux le lac et la navigation lacustre, Pierre Valeyres. Le vieux bacouni considérait qu'à Vevey les atterrissements devant la place du Marché étaient les plus exposés aux vents violents. Il savait que la profondeur des eaux y causait, en cas de tempête, de grands remous.

– Vevey a été mieux traité par la nature côté montagne que côté lac. Tout ouvrage construit sur nos rivages sera soumis à rude épreuve, car le profil de notre côte est tel qu'aucun obstacle naturel ne la protège des colères du Léman. Impossible, donc, d'asseoir solidement des digues avancées, dit-il, péremptoire et bougon, un matin où le sujet revenait dans la conversation.

Tout en admettant ne rien savoir de l'architecture des digues, Simon Blanchod soutint Valeyres, en Vaudois près de ses sous :

– On oublie le coût des matériaux et de la main-d'œuvre. On commence avec un devis et on finit à Dieu sait quel prix ! La caisse communale est sans cesse ponctionnée pour les travaux des rues, la construction de dépendances municipales, qui ne rapportent rien mais coûtent en entretien, l'amélioration de l'instruction publique, qui est une bonne chose, la nouvelle organisation du tribunal, qui l'est moins, la réfection de l'hôpital ! Alors, même si le bon Perdonnet met des sous à fonds perdus pour nous offrir un port et un quai, il faudra bien payer l'entretien et les réparations d'ouvrages que Pierre voit souvent endommagés !

– Peut-être a-t-on tort de vouloir construire le port au bas de la place du Marché, concéda Axel.

– Le seul endroit où l'on pourrait, peut-être, établir un petit port tranquille, c'est dans le creux entre l'Ognonnaz et les Belles-Truches, à condition qu'on ait assez de fond, dit Valeyres d'un air entendu.

– Quand je rencontrerai Perdonnet, je lui suggérerai de faire effectuer des sondages par l'arpenteur Rossier, dit Axel.

– Ça ne changera rien aux frais ! maugréa Blanchod.

Depuis que les vapeurs *Guillaume-Tell* ou *Winkelried* faisaient, chaque jour, alternativement escale à Vevey, en face de la place du Marché, Axel empruntait souvent l'un de ces bateaux pour se rendre à Ouchy, au moulin

sur la Vuachère. S’il voulait aller voir sa mère, à Beauregard, il profitait, comme tous les voyageurs, du service de *la Caroline*, une voiture à quatre chevaux qui faisait la navette entre le quai d’Ouchy et la place Saint-François, en empruntant la rude côte de la Grotte, propriété où Edward Gibbon s’était installé, en 1783, avec son ami Jacques-Georges Deyverdun.

Au commencement du mois de mai, Axel Métaz décida de se rendre à Genève, d’abord pour parler affaires avec Pierre-Antoine Laviron, son banquier, savoir où en était la construction du *Léman*, dont il était actionnaire, mais aussi poussé par l’envie de se retremper dans l’ambiance de la grande ville. Avec près de trente mille habitants, Genève était en continuels expansion et embellissement. La construction de nouveaux immeubles, pour lesquels les carrières de Meillerie fournissaient de plus en plus de pierres taillées, l’éclairage au gaz des rues principales, les projets de création d’hôtels et de quais, mettaient une animation considérable dans la cité, qui attirait de nombreux visiteurs étrangers.

Les Laviron, et Juliane plus encore que ses parents, firent fête au Veveysan, qu’ils n’avaient pas revu depuis le mois d’octobre précédent, quand, répondant à une invitation au repas de midi, Axel se présenta rue des Granges. Le jeune homme dut raconter, par le détail, son séjour à Weimar, sa brève rencontre avec Goethe et sa randonnée, qu’il qualifia benoîtement de touristique, dans les Carpates. Il se souciait peu de révéler les mystères du château de Koriska et d’évoquer une lointaine demi-sœur, dont les Laviron ignoraient encore l’existence. Juliane avait, elle aussi, des souvenirs de voyage à raconter.

Tandis qu’Axel assistait au jubilé de Goethe, les Laviron au complet s’étaient embarqués pour l’Angleterre, le banquier étant invité, avec sa famille, par son nouvel associé londonien, à inaugurer les locaux de la Baker & Laviron Bank, sur le Strand. La famille se trouvait maintenant amputée d’Anicet, qui, au retour d’Angleterre, avait décidé, sans que rien pût le faire changer d’avis, de rester à Paris pour étudier sérieusement la peinture. Il vivait à Montmartre et ne donnait que rarement de ses nouvelles, ce qui irritait son père, désolait sa mère et inquiétait sa sœur.

Axel comprit bientôt que la dérobade d'Anicet causait à M. Laviron plus qu'une déception, un véritable chagrin, que cet homme dissimulait de son mieux. Non seulement il ne concevait pas qu'un fils de banquier genevois pût vivre en dehors de la banque, mais il ne croyait pas, au vu des premières œuvres d'Anicet, à la vocation artistique de son fils.

– Voyez-vous, Axel, l'art véritable exige non seulement un tempérament doué, une sorte de talent inné, mais aussi une âme pure. L'artiste qui n'a pas l'âme pure ne produira que des œuvres médiocres, dépourvues du souffle et de la grandeur qui font qu'un tableau, ou une poésie, passe les siècles en plaisant toujours. Car l'âme pure de l'artiste est la participation de Dieu à toute œuvre d'art, glissa-t-il en aparté à Axel, quand les deux hommes se rendirent au fumoir.

Au cours de son séjour en Angleterre, M. Laviron avait eu le privilège d'être présenté par Baker, qui croyait à l'avenir du chemin de fer, à l'ingénieur George Stephenson. Il avait vu l'*Active*, machine à vapeur conçue par le génial mécanicien, rouler sur ses rails d'acier, posés entre Stockton et Darlington, au cœur du pays minier, et remorquer des bennes pleines de charbon.

– On m'a affirmé que, le 25 septembre, des gens courageux ont pris place dans ces mêmes bennes, munies de bancs, et que la machine de M. Stephenson les a pareillement tirés sur plusieurs lieues ! N'est-ce pas merveilleux ! Je me suis laissé dire qu'on commence à poser des rails entre Liverpool et Manchester pour faire aller ces convois, conclut le banquier, déjà décidé à investir dans une invention qui, d'après lui, devait révolutionner le transport des personnes et, surtout, des marchandises.

– Mais nous parlerons de tout cela à mon bureau, où vous me rejoindrez quand vous aurez satisfait toutes les curiosités de ces dames, à qui je vous confie, dit un peu plus tard le banquier, pressé d'aller à ses affaires.

Pendant que M. Laviron découvrait le chemin de fer, son épouse et sa fille avaient visité Londres, couru les magasins de luxe, s'étaient promenées dans les parcs. Anicet, lui, avait passé son temps dans les musées, y entraînant parfois sa sœur, autorisée à ces escapades par M^{me} Laviron. La

femme du banquier avait en effet entendu une éducatrice genevoise réputée, M^me^ Necker de Saussure, fille du naturaliste Benedict de Saussure et cousine de M^me^ de Staël, dire que les jeunes filles devaient cultiver les beaux-arts !

Mais c'est l'opéra qui avait le plus enthousiasmé Juliane Laviron. Elle avait conçu, à Londres, la même admiration pour le ténor espagnol Manuel García[7] que son père pour M. Stephenson !

– Nous l'avons vu et entendu dans *le Barbier de Séville*, juste avant que cet Andalou, qui chante si bien l'opéra italien, ne s'embarque pour l'Amérique avec sa famille. Car ses enfants chantent avec lui. Dans l'opéra de Rossini, il joue Almaviva, sa fille, María Felicia[8], tient le rôle de Rosine et son fils, Manuel, celui de Figaro. Manuel García a une autre fille, plus jeune, de quatre ans je crois, qui s'appelle Pauline[9] et qu'il admoneste aux larmes, dit-on, quand elle fait une fausse note. Car ce grand artiste, que le Théâtre-Italien de Paris a payé, une année, vingt mille francs, est d'un caractère difficile et intraitable dès que son art est en cause. Quand il viendra chanter à Genève, je vous demanderai de me conduire au théâtre pour l'entendre, dit la jeune fille.

Axel s'engagea sur-le-champ à satisfaire ce souhait.

– Mais, mon enfant, tu ne dis pas à notre ami ce qui t'est arrivé à Londres. C'est pourtant très flatteur, intervint M^me^ Laviron.

Juliane esquissa un mouvement d'impatience.

– C'est vraiment sans importance et ne peut intéresser personne, maman.

– Dites toujours, fit Axel, plus par courtoisie que par curiosité.

– Eh bien, à Londres, un Anglais, ami de l'associé de mon père, avec qui nous avions échangé trois phrases au foyer de Covent Garden, est venu, le lendemain, demander ma main. Vous parlez d'une affaire ! dit Juliane, agacée.

– Mais tu ne dis pas tout, Liane ! Cet Anglais n'est pas n'importe qui…

– C’est un lord, un vieux lord, d’au moins quarante ans ! Lord Basington, élégant, riche, paresseux et chasseur de renards, comme tous les lords que nous avons rencontrés, révéla avec réticence la jeune fille.

– C’est aussi le neveu d’un duc dont j’ai oublié le nom, mais qui est apparenté à la famille royale. Et Mademoiselle n’en a pas voulu ! Et ce n’est pas le premier beau parti qu’elle refuse, mon ami. Elle a déjà été demandée cinq fois par des Genevois qui appartiennent aux meilleures familles de la haute ville, fils de gros négociants, de magistrats ou de conseillers d’État…

– Maman, je vous en prie, vous n’allez pas dresser la liste de tous ceux qui veulent, à Genève, épouser la fille d’un banquier. Cela n’intéresse pas M. Métaz, trancha Juliane.

– Je conçois, Juliane, que vous ayez de nombreux soupirants. Puisque votre mère est présente, mon propos ne prêtera pas à équivoque. Permettez-moi de vous dire que vous êtes souverainement séduisante. Je conçois parfaitement qu’un homme en quête d’épouse tente sa chance auprès de vous, dit Axel avec un sourire.

Juliane rosit de plaisir et se tut.

– Souverainement séduisante, tu vois ! C’est bien dit, Liane. Tu peux croire M. Métaz, il n’a aucun intérêt à te flatter. Ce n’est pas un prétendant, lui ! dit avec feu M^me^ Laviron.

Ignorant l’intervention de sa mère, qui avait fait sourire Axel, Juliane se tourna vers le jeune homme.

– Concevez aussi, Axel, que je puisse avoir mon idée sur le mari qui me convient. Or aucun des messieurs, jeunes ou vieux, qui se sont présentés ne m’agrée… même s’ils plaisent tous à maman. Et puis je ne suis pas pressée de me marier.

– Liane a passé vingt ans, cher Axel. À son âge, j’étais mariée depuis trois ans et j’attendais son frère, crut bon de préciser M^me^ Laviron, quand Axel prit congé des femmes pour rejoindre le banquier.

Axel considérait M^lle^ Laviron comme un archétype de ces jeunes filles instruites et éduquées, pur produit de l'élite protestante éclairée, que la société genevoise exportait avec fierté. Au contraire des aristocrates, qui faisaient souvent de leurs filles ce que M. Laviron nommait « des poupées de porcelaine habillées de soie qu'on pose sur les étagères », le banquier avait voulu que Juliane reçût une instruction complète, car, disait-il, « l'instruction développe les pouvoirs naturels de la femme ». Et ces pouvoirs, il les admettait tout en les contenant dans des limites raisonnables. Lui qui n'avait eu qu'à se louer de la discrète influence de son épouse, jusque dans ses affaires, reconnaissait aux femmes une puissance d'intuition supérieure à celle des hommes, un sens de l'organisation meilleur, une faculté de jugement originale et subtile. L'action devait rester privilège et responsabilité de l'homme, mais l'épouse devait être, en tous domaines, une partenaire digne de confiance. Il se disait parfois qu'Anaïs, plus instruite, eût été encore plus sage conseillère. Aussi avait-il voulu que sa fille Juliane fût, d'une façon générale, instruite comme un garçon et sût user de ses connaissances dans la vie courante. Depuis qu'Anicet avait déçu toutes ses espérances en se fixant à Paris, pour mener une vie d'artiste, le banquier se consolait en pensant que sa fille, instruite et sûre d'elle-même, valait un véritable fils.

Ceux des Genevois de la haute ville qui tenaient leur femme à l'écart de tout souci professionnel, pour ne pas nuire à leur tranquillité, disaient-ils, et entendaient que l'épouse restât, comme autrefois, l'ombre ou, à la rigueur, le reflet du mari, ceux qui, à peine plus évolués, traitaient leur compagne comme présentoir à bijoux, manière de révéler leur fortune et leur puissance, étaient chez les Laviron objet de fréquentes moqueries.

Pour M. Laviron, le seul domaine où la femme ne devait pas « mettre son joli nez » était celui de la religion. La théologie restait une affaire d'homme et la Compagnie des pasteurs se méfiait de celles qui s'avisaient d'étudier et d'interpréter les textes. On avait assez d'exemples, à Genève, de l'excitation mystique désordonnée qu'avaient provoquée les prêcheurs du Réveil chez des jeunes filles et des épouses qui, parfois, rejetaient l'autorité, même douce, d'un mari.

Juliane avait reconnu, devant Axel, la chance que représentait le fait d'avoir de tels parents, qui lui avaient fourni tous les moyens de satisfaire ses curiosités intellectuelles, n'avaient jamais mis un livre sous clé et, sans vaine pudibonderie, avaient su, le moment venu, l'informer des plaisirs et dangers de ce que M^me^ Laviron nommait le jeu d'Ève et d'Adam. On disait dans le milieu de la banque que les Laviron constituaient une famille moderne. Et les personnes au courant des fantaisies d'Anicet ajoutaient en hochant la tête : « On voit où mène une telle éducation. »

Juliane avait reçu avec profit les leçons d'une institutrice française, assez savante pour goûter les conférences du botaniste Pyramus de Candolle, suivre, depuis sa fondation, en 1815, les travaux de la Société helvétique des sciences naturelles et fréquenter la Société de Lecture, temple littéraire du savoir distingué, fondé en 1818.

Ainsi Juliane savait-elle assez de latin pour comprendre les très anciens psaumes, de mathématiques pour calculer un pourcentage, de géométrie pour faire la différence entre triangle rectangle et isocèle, de physique pour démontrer le principe d'Archimède, de chimie pour confirmer que l'or, le plus ductile de tous les métaux, n'est dissous que par le mercure… et la main de la femme !

De surcroît, M. Laviron avait communiqué à sa fille sa passion de l'histoire nationale. Juliane récitait, de mémoire, le serment du Grütli, commentait la bataille de Grandson et nommait, sans une hésitation, les dix-sept défenseurs héroïques de Genève, tués en décembre 1602, quand les Savoyards avaient tenté l'escalade des remparts. Ses connaissances en géographie paraissaient plus modestes, encore qu'elle fût capable de situer Malte, Ceylan et le cap Horn sur un planisphère muet.

D'une tante, elle avait appris la tapisserie, le crochet, et brodait finement le chiffre de son père sur les mouchoirs. La cuisinière lui avait inculqué l'art de cuire les rösti et la tarte aux pruneaux, la méthode infaillible pour réussir une crème anglaise, rattraper une mayonnaise et comment pocher les pêches de vigne.

M^me^ Laviron, prêchant d'exemple, avait dispensé à sa fille les quelques connaissances ménagères qui permettent aux épouses bourgeoises d'en

remontrer, si nécessaire, aux domestiques, et les compétences mondaines qui confèrent maintien, aisance et contenance aux maîtresses de maison. Ainsi, Juliane savait recevoir avec grâce, placer sans hésitation des invités à table, servir le thé, passer à toute heure le tailleur ou la robe de circonstance, rédiger des condoléances, choisir un cadeau d'anniversaire, confectionner un bouquet, tenir à distance les importuns et les galants trop entreprenants. Elle jouait agréablement du piano et son professeur, la pianiste du théâtre, l'avait initiée à Beethoven et à Liszt. Avec des amies d'école elle pratiquait le volant et colin-maillard. Son frère aîné lui avait enseigné, malgré l'interdiction maternelle, la natation, la navigation à la rame, la pêche au coup. Elle partageait avec ce frère insoumis un penchant pour la peinture nouvelle, une disposition naturelle à l'espièglerie, une propension à faire des grimaces, le goût des déguisements audacieux et surtout le souverain désir de conduire sa vie comme bon lui semblait.

Mais au contraire d'Anicet, anarchiste de taverne, bohème jouisseur, en révolte active contre l'autorité familiale, Juliane mettait de la déférence jusque dans ses rébellions et finissait par imposer sa volonté, sans que père et mère en fussent offusqués.

Il existait d'ailleurs une complicité sereine entre la jeune fille et ses parents. Ainsi, les Laviron usaient d'un code dont Axel, considéré par Juliane comme un intime, avait été informé. Quand, lors d'un thé ou d'une réception rue des Granges, M^{lle} Laviron s'ennuyait, jugeait aux mimiques de sa mère que la séance avait assez duré ou voyait son père dodeliner de la tête en répandant la cendre de son cigare éteint sur son gilet, la jeune fille disait négligemment : « J'ai le sentiment que notre pendule retarde. » La phrase convenue mettait fin aux conversations et faisait se lever les invités, aucun n'étant assez dénué de tact pour tirer sa montre et confirmer l'exactitude de l'heure !

Axel, qui avait observé la jeune fille, trouvait donc en elle une femme accomplie, à l'aise en toute circonstance et en tout lieu, d'esprit ouvert et, comme disait Chantenoz, perfectible !

Dans son bureau de banque de la rue de la Corraterie, M. Laviron ne parlait que de comptes et d'affaires. Il expliqua d'abord que le *Léman*, dont

Axel en tant qu'actionnaire avait pu voir le chantier de construction au château d'Ouchy, suscitait déjà des craintes chez les sociétaires du *Guillaume-Tell* et du *Winkelried*.

– Le *Léman* dominera tous les autres par la puissance de ses machines, les mêmes que celles du *Clermont* de M. Fulton, par sa vitesse et son confort. Nul doute que la clientèle choisisse ce bateau, dès qu'il sera lancé en juillet. D'autant plus que l'axe de roue du *Winkelried* s'est rompu deux fois l'an dernier ! Malgré son coût élevé, 296 400 francs, nous aurons fait, je crois, une bonne affaire. En revanche, ceux qui ont souscrit pour le bateau à manège[10] de MM. Church et Mauriac, que les Genevois appellent « escargot du lac », tant il est lent, ont fait, eux, une mauvaise affaire. Le bateau vient d'être mis en vente et ne trouve pas d'acheteurs.

– Compter sur le piétinement bruyant de quatre pauvres chevaux qui tournent en rond pour faire avancer une navette entre les Pâquis et les Eaux-Vives était une curieuse idée, observa Axel.

– Elle avait cependant plu à mes amis Mathieu et Dumolet, commanditaires de Church. Ils en sont aujourd'hui pour leurs frais, acheva Laviron, feignant de s'apitoyer sur ces investisseurs malchanceux.

Les deux hommes se séparèrent, assurés de se revoir le samedi 15 juillet à Ouchy, à l'occasion de l'inauguration du *Léman*. M^me^ Laviron et sa fille accompagneraient le banquier. Tous seraient reçus à Beauregard par Charlotte et Blaise de Fontsalte.

Le lendemain matin, Axel apprit, comme tous les Genevois, la chute, le 22 avril, de Missolonghi, le massacre d'une partie de la population par les Turcs et leurs alliés égyptiens, la déportation des survivants à Arta – l'antique Ambracie – et Préveza. De nombreux défenseurs de la citadelle, retranchés dans la fabrique de cartouches, avaient choisi de périr en se faisant sauter avec les munitions. Les musulmans vainqueurs vendaient maintenant comme esclaves les chrétiens prisonniers.

Le *Journal de Genève*, nouvelle gazette, dont le premier numéro avait paru le 5 janvier 1826, commentait la tragique défaite des Grecs, pour qui les Genevois avaient collecté 49 000 francs un mois plus tôt.

Fondé par le politicien James Fazy, Charles Durand, un homme de lettres français, les poètes Jean-François Chaponnière et Petit-Senn, l'avocat Salomon Cougnard, les docteurs Mayor et Gosse, le *Journal de Genève* se voulait un organe libéral mais affirmait « répugner à la polémique politique ou religieuse ». Ceux qui connaissaient James Fazy avaient bientôt compris que cette feuille était destinée, avant tout, et quoi qu'en dissent certains collaborateurs du journal, à servir les ambitions politiques de Fazy, franc-maçon, ami des carbonari et des révolutionnaires réfugiés à Genève.

James Fazy trouvait « trop molle et peu entreprenante » l'opposition au gouvernement genevois dirigé, depuis 1825, par un homme de forte personnalité, le premier syndic Jean-Jacques Rigaud. Né en 1785, ce descendant d'une ancienne famille bourgeoise de Genève avait su imposer ses vues à un Conseil d'État conservateur où les libéraux, minoritaires, ne pouvaient faire admettre, ni même exposer, leur conception d'une société démocratique. Rigaud, d'esprit libéral, y était parvenu en ralliant, par la sincérité de son engagement patriotique, autour de ses idées et de sa personne, toutes les bonnes volontés. Magistrat depuis 1816, membre du Conseil d'État depuis 1821, lieutenant de police en 1822 et 1824, il était à l'aise dans ses fonctions et unanimement respecté. Soucieux de la prospérité de la République et du bien-être de ses habitants, il ne négligeait aucun effort pour maintenir un climat politique serein. Aristocrate ouvert aux idées neuves, homme du monde fort distingué et d'une grande culture, il avait su imposer des réformes délicates comme la suppression de l'obligation de la bénédiction religieuse pour les mariages. Celle-ci n'était maintenue, à la demande expresse du roi de Sardaigne, que sur le territoire savoyard cédé à la Suisse et dans le cas, ailleurs, où l'un des époux était catholique. Il considérait que le bien public devait faire passer au second plan les antagonismes doctrinaires et le sectarisme religieux.

James Fazy entendait aller plus vite et plus loin. Il souhaitait une transformation radicale de la société. Pour cela, il fallait accéder au pouvoir porté par une majorité nouvelle. Séduire les électeurs demandait de l'habileté et de l'obstination dans une ville où l'on se méfie des beaux parleurs et des promesses. Comme ce politicien nanti comptait s'appuyer sur les habitants des quartiers populaires, Saint-Gervais notamment, pour

soutenir la liste de ses candidats à l'élection au Conseil représentatif prévue en août, il proclama que les Genevois modestes méritaient d'être mieux logés. Et, pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'une formule creuse, il fonda aussitôt la Société des Bergues, « pour le développement et l'embellissement de la ville », avec, pour premier objectif, la création d'un quartier neuf sur des terrains appartenant aux Fazy, au bord du Rhône, en face de l'île aux Barques, qu'on envisageait de dédier à Jean-Jacques Rousseau en la reliant, par un pont, au quai des Bergues.

Pierre-Antoine Laviron, attentif à une fermentation politique de nature à influencer les affaires, avait confié à Axel Métaz que le fonds social de l'entreprise fondée par Fazy, et dont le politicien restait le principal actionnaire, atteignait 1 600 000 florins.

Cette activité nouvelle de promoteur immobilier n'empêchait pas James Fazy d'écrire, mais sa pièce de théâtre *la Mort de Lévrier, tragédie nationale*, apologie d'Amé Lévrier[11], héros de l'indépendance genevoise, venait d'être interdite, les censeurs ayant relevé des « allusions politiques déplaisantes » !

Le soir du 5 mai, avant de quitter Genève, Axel accompagna Juliane Laviron au concert de la Société de musique, donné au profit des malheureux Grecs. Il s'agissait, à l'initiative du comité philhellène genevois, de réunir des fonds pour racheter aux Turcs et aux Égyptiens les chrétiens enlevés à Missolonghi et livrés aux marchands d'esclaves.

Au cours de cette soirée de bienfaisance, les auditeurs entendirent une symphonie de Haydn, des airs de *Sémiramis*, de Rossini, le duo de *la Dame blanche*, de Boieldieu, et une création, *Chant des Grecs pour Missolonghi*, dont les paroles, signées Charles M. Didier[12], stigmatisaient la barbarie turque :

Gorgé de meurtre et de rapine
Le Turc a chargé ses esquifs.
Ses conquêtes sont nos ruines,
Nos cadavres sont ses captifs.
[…]

Les Suisses voient en vous des frères,
Reconnaissez leurs soins touchants.
Voici des armes pour les pères,
Voici du pain pour les enfants.

– Les puissances européennes se sont clairement déshonorées dans cette affaire. Elles portent la responsabilité de massacres qu'elles auraient pu empêcher. Il suffisait que les membres de la Sainte-Alliance fissent les gros yeux pour que Turcs et Égyptiens se tinssent tranquilles et que l'indépendance de la Grèce fût établie, reconnue et garantie, dit Axel.

– Et pourquoi les monarques étrangers n'ont-ils pas agi, selon vous ? demanda Juliane, tandis que son cavalier la raccompagnait rue des Granges.

– Par lâcheté ou intérêt stratégique, Juliane. Metternich était hostile, dès le départ, à une insurrection grecque qui pouvait, si on s'en mêlait, déranger toute l'Europe. Au congrès de Vérone, en 1822, le tsar Alexandre I^er^ était du même avis. Il estimait qu'il valait mieux laisser les Grecs vider seuls leur querelle avec les Ottomans. Le Corfiote Capo d'Istria, à qui les Vaudois doivent de ne pas être retombés sous la férule bernoise, lors du congrès de Vienne, connaît maintenant la disgrâce. Cet ancien ministre des Affaires étrangères du tsar, qui lutte depuis trois ans pour l'indépendance de son pays, ne peut même pas compter sur Pozzo di Borgo, qui l'a remplacé auprès d'Alexandre. Et tout le monde a suivi Russes et Autrichiens. Les Anglais par intérêt mercantile, les Français par prudente solidarité avec les puissances qui ont vaincu Napoléon et rétabli les Bourbons sur le trône.

– Finalement, ce sont les Suisses qui se sont montrés les plus audacieux et les meilleurs défenseurs des Grecs, dans cette affaire, observa la jeune fille.

– C'est exact, et c'est la générosité première des Genevois qui a entraîné la fondation de comités philhellènes à Paris, à Londres, en Bavière. Votre père m'a dit que Jean-Gabriel Eynard, véritable animateur de ce mouvement de solidarité internationale, a suggéré la création d'une légion de volontaires suisses qui iraient combattre en Grèce pour venger les victimes de Missolonghi.

– En effet, mais les trois colonels qu'il a pressentis pour organiser cette compagnie, Dufour, Steiger et Girard, se sont dérobés. Cela mettrait en cause la neutralité de la Confédération ! précisa Juliane.

Cet échange de propos avait conduit les jeunes gens devant le porche de l'hôtel des Laviron. La nuit de mai était douce et prêtait aux confidences.

– Je dois à ces malheureux Grecs d'avoir passé une très bonne soirée, dit Axel, protocolaire, en s'inclinant pour prendre congé dès que le domestique eut ouvert la porte.

– Pour moi, c'est à vous, Axel, que je dois le plaisir de ces moments trop courts. Avec vous, je me sens à l'aise, comme avec un véritable ami… et aussi plus intelligente, osa Juliane.

Axel ne put voir, dans la pénombre, la rougeur que faisait monter cet aveu aux joues de la jeune fille. Il retint un instant sa main.

– Et moi, j'ai trouvé en vous une nouvelle et charmante sœur, dit-il en effleurant de ses lèvres la main abandonnée.

Puis il s'éloigna.

– Quel bobet[13] ! murmura à part soi le valet, témoin de la scène, tandis que la jeune fille se dirigeait vers le perron.

Le claquement sec et nerveux des talons de M^lle^ Laviron sur les pavés de la cour indiqua qu'elle pensait de même que son portier !

1 Poème du Genevois François Vernes, cité par Yves Giraud dans *Suisse galante, l'art d'aimer en Romandie*, Office du Livre, Fribourg, 1979.

2 Samuel Clavel a raconté cette soirée avec Bonaparte dans le numéro du 20 février 1841 de *la Veveysanne*. Cet hebdomadaire, publié à Vevey de 1840 à 1843, fut ensuite remplacé par *la Patrie*. Les premiers numéros furent publiés sous le titre *la Veveysane*, mais, dès janvier 1841, l'orthographe en devint *la Veveysanne*…

3 Lettre de César-Frédéric de La Harpe, 30 avril 1824, à son ami Paul Usteri, de Zurich, citée dans *Histoire de Lausanne*, publiée sous la direction de Jean Charles Biaudet. Éditions Payot, Lausanne, 1982.

4 Autrefois, division politique du canton, formée par le groupement de plusieurs communes. Le cercle est longtemps resté la division politique de base pour la représentation au Grand Conseil et aux Assemblées constituantes. Encore siège de la justice de paix jusqu'à la fin 2004, le cercle a disparu de l'organisation territoriale suite à l'adoption de la nouvelle Constitution vaudoise en 2003. Depuis sa création en 1803 et jusqu'au 31 décembre 2007, le canton de Vaud était divisé en 19 districts regroupant plusieurs cercles et plusieurs arrondissements. Dès le 1er janvier 2008, le canton a été découpé en 10 districts. Ces derniers constituent désormais les circonscriptions électorales. Un préfet se trouve à la tête de chaque district, résidence du receveur d'impôts et siège d'un office du registre foncier.

5 Le compte rendu de la visite de La Fayette à New Vevay (Indiana) a été publié, sans signature, le samedi 17 avril 1841, dans *la Veveysanne*, hebdomadaire de Vevey.

6 La Bibliothèque municipale de Vevey, longtemps installée sous le musée Jenish, 2, avenue de la Gare, a emménagé 33, quai Perdonnet en août 2006. Elle compte aujourd'hui 50 000 volumes en libre accès et 35 000 dans son fonds ancien, où figurent des ouvrages rares, dont la consultation est réservée aux chercheurs. S'y ajoutent 3 000 CD et 350 DVD. Cette bibliothèque moderne, très fréquentée par les Veveysans, enregistre environ 150 000 prêts par an, pour 16 000 membres inscrits, dont 4 700 actifs. Elle a été dirigée, de 1981 à 2003, par Mme Louisette Rastoldo, qui, entourée d'une équipe jeune et dynamique, a fait, en plus de sa compétence, preuve d'un soin constant de réactualisation du catalogue, d'accueil du public et d'animation des lieux. La bibliothèque est, depuis, dirigée par M. Christian Graf.

7 1775-1832.

8 La future Malibran (1808-1836), célèbre cantatrice, d'une grande beauté, gloire du Théâtre-Italien.

9 La future Pauline Viardot (1821-1910). Excellente contralto, pianiste, élève de Liszt, compositeur de mélodies et d'opérettes. Elle fut l'amie de Tourgueniev et de George Sand.

10 Cet étrange bac hippomobile était constitué de deux coques distinctes et parallèles qui supportaient un large pont (21 mètres de long sur 8 de large), au milieu duquel se trouvait un manège circulaire, abrité par un chapiteau de toile. Les quatre chevaux, attelés à des perches horizontales reliées à un axe vertical au bout duquel était fixée, plongeant dans l'eau, une roue à pales, animaient, en tournant, ce mécanisme rudimentaire. Des bateaux à manège de ce genre assuraient les transbordements sur certains grands fleuves américains.

11 Amédée Lévrier, dit Amé, juge des Excès et membre du Conseil de l'évêque de Genève en 1517, s'opposa à Charles III, duc de Savoie, dont il contesta avec énergie les droits sur Genève. Enlevé par des émissaires du duc sur le parvis de la cathédrale Saint-Pierre, le 12 mars 1524, il fut décapité, à Bonne, le lendemain.

12 1805-1864. Poète genevois. Il publia, à la même époque, chez Abraham Cherbuliez, un poème épique de seize pages : *la Ruine de Missolonghi*.

13 Benêt.

7.

Le 15 juillet 1826, le lancement, à Ouchy, du vapeur *Léman* prit les couleurs et le ton d'une grande fête nationale vaudoise. Une foule considérable, composée de citoyens venus en famille des villes et villages du canton, se pressait sur l'esplanade, devant l'antique château des évêques de Lausanne. Tandis que retentissaient, martiaux, les flonflons cuivrés d'une musique militaire, les curieux tentaient d'apercevoir le duc d'Orléans[1] et la duchesse Marie-Amélie qui, s'en allant visiter, avec leurs enfants, le château de Chillon, profitaient de la croisière inaugurale du *Léman* pour effectuer ce court voyage.

Les autorités cantonales et les invités de marque avaient accès à la jetée en pierre, construite autrefois par l'ingénieur français des Ponts et Chaussées Nicolas Céard. Blaise de Fontsalte, son épouse, Flora Baldini, Claude Ribeyre de Béran, ainsi qu'Axel Métaz et les Laviron, avec leur fille, figuraient parmi ces privilégiés.

Blaise, faisant apprécier la solidité de la digue, rappela que les Suisses étaient aussi redevables à Céard[2] de la belle route qui, par le col du Simplon, permettait de se rendre de Brigue à Domodossola en douze heures. Chaque jour, une douzaine de diligences et de nombreuses voitures empruntaient cet itinéraire, tracé en 1797 par le général Bonaparte et inauguré, le 25 septembre 1805, par l'empereur Napoléon I^{er}.

Le banquier Laviron et les siens n'étaient pas les seuls Genevois à s'être déplacés. Des personnalités et de nombreux citoyens de la cité de Calvin étaient arrivés, à bord des vapeurs *Guillaume-Tell* et *Winkelried*, en croisière spéciale. Accueillis par les membres du Grand Conseil et du Conseil d'État vaudois, ces visiteurs voulaient assister, en voisins, au premier appareillage d'un concurrent dont les actionnaires des vapeurs genevois connaissaient et redoutaient déjà les performances. Ne transporterait-il pas cinq cents passagers à la vitesse record de dix-sept kilomètres à l'heure !

Pour justifier une appartenance cantonale, dont tous les Vaudois se montraient jaloux, le *Léman* arborait, à la poupe, le grand pavillon, rouge à croix blanche, de la Confédération, frappé, dans un angle, de l'écu vert et blanc du canton de Vaud. Ce blason se retrouvait sur le bastingage, sur les coffrages protecteurs des roues à aubes, dans tous les ornements intérieurs et extérieurs, en somme, partout où les peintres patriotes avaient pu le placer pour mieux affirmer l'individualité vaudoise du bateau. Les Genevois trouvèrent cette surabondance d'emblèmes patriotiques un peu exagérée et nommèrent aussitôt le bateau « *Léman vaudois* », pour le distinguer, avec un rien de condescendance, des premiers bateaux construits et lancés à Genève ! Certains se gaussèrent de la figure de proue, une sirène aux seins énormes et protubérants, couverte d'écailles nacrées et qui embouchait une trompette dorée. Un Lausannois, plus chauvin que les autres, affirma qu'il s'agissait de la Fécondité lacustre soufflant dans l'instrument de la Renommée !

Cependant, quand les roues à aubes du *Léman*, mues par soixante chevaux nominaux, se mirent à battre les eaux du lac, dont le vaisseau portait fièrement le nom, les applaudissements crépitèrent.

Seuls M. Laviron et sa fille embarquèrent, avec Axel, Flora Baldini et le général Ribeyre. Les Fontsalte, hôtes attentionnés, restaient à terre avec M^me^ Laviron qu'ils conduiraient, par la route, à Vevey. Entre Genève et Ouchy, Anaïs avait éprouvé sur le *Guillaume-Tell* assez de nausées pour être dispensée de la croisière inaugurale.

Tandis que le commandant faisait aux dames les honneurs du bateau et comptait les stères de bois de chauffe empilés autour de la haute cheminée noire, d'où sortait une âcre fumée, M. Laviron invita Axel à s'asseoir près de lui, dans le salon où l'on servait des rafraîchissements.

Pierre-Antoine Laviron ne dissimula pas longtemps sa méchante humeur. Axel avait d'ailleurs remarqué, depuis le matin, que la raie médiane qui partageait d'ordinaire d'un tracé rectiligne les cheveux du banquier en deux bandeaux plaqués et lustrés sinuait pour la première fois. Cela venait de ce que M. Laviron avait reçu, la veille, une lettre du directeur de la banque parisienne associée de Cottier-Laviron. Le Français informait son confrère

et ami des écarts d'Anicet Laviron, artiste peintre, qui, au bord de la Seine, se faisait appeler modestement Cinna Liron ! Déjà furieux que son fils eût choisi comme pseudonyme le nom d'un conspirateur romain, M. Laviron avait atteint, à la lecture du rapport de son associé, le comble de l'indignation. Il tenait à faire part de son contenu à Métaz.

– Cher Axel, les extravagances de mon fils sont inqualifiables ! On me rapporte que, depuis qu'il est installé à Paris, il a décidé de jouir pleinement des droits d'une majorité qu'il n'avait, jusque-là, bien qu'âgé de vingt-trois ans, jamais revendiquée. Elle lui donne naturellement pleine propriété des biens, terres et immeubles que lui a laissés en propre sa grand-mère maternelle. Or il abuse de toutes les manières, et, financièrement parlant, cela s'entend, de sa liberté d'action, pour souscrire des emprunts à des taux usuraires et pour des sommes élevées. De plus, il se loge somptuairement en signant des baux exorbitants.

Un peu gêné d'être pris, une fois de plus, pour confident d'un conflit entre le père et le fils Laviron, Axel tenta vainement d'éluder la suite.

– Écoutez ceci, dit Laviron sans l'entendre, en brandissant le rapport du Parisien.

L'émoi du banquier était tel qu'il eut du mal à pincer son lorgnon sur son nez. Axel vit la feuille de papier vibrer dans sa main.

– Voilà ce que cet ami m'écrit, et je suis bien certain qu'il ne révèle que ce qui ne peut demeurer longtemps ignoré de moi. Le 16 mars, Anicet a souscrit, au profit d'une dame veuve Policart, à Clichy, une reconnaissance de dette de quinze mille francs de France, payable le 16 juillet, c'est-à-dire demain, contre remise d'un capital de treize mille cinq cents francs seulement, soit au taux de 10 pour cent. Il a aussi, par l'intermédiaire d'un sieur Tournebaille, agent d'affaires à Paris, souscrit en l'étude de M^{e} Laval-Duparc, notaire à Vichy – pourquoi Vichy, hein, qui le sait ! – une obligation hypothécaire au capital de cent mille francs. Il a payé à ce Tournebaille, qui l'a vu venir, une commission de cinq mille francs, réglée en un billet à ordre échu à la fin du mois dernier ! Et ce n'est pas tout ! Il voulait, toujours par l'intermédiaire de Tournebaille, souscrire un autre emprunt hypothécaire de cinquante mille francs, chez un notaire de

Compiègne. Pourquoi Compiègne ? Hein ! Pourquoi Compiègne, qui le sait ! Cette affaire a, heureusement, échoué grâce à notre banque de Paris, dont le directeur, qui m'écrit cette lettre, a fini par s'émouvoir quand le notaire de Compiègne s'est enquis de la solvabilité d'Anicet ! Enfin, par ce même ami, j'apprends que Monsieur a loué, à Mayfair – hein, pourquoi Londres, où nous étions avec lui en automne dernier ? – un appartement moyennant un loyer de trois cents livres par an, et ce sous un faux nom ! Paraît qu'il veut étudier les œuvres d'un certain Hogarth qui peignait, il y a cent ans, à ce qu'on m'a dit, des mendiants, des ivrognes, des étals de boucher, des paniers de crevettes et des libertins ! Et naturellement, je me doute qu'il y a de la femme derrière tout ça. Je sais déjà qu'Anicet a fait, à Paris, la connaissance d'une fille de mœurs légères, nommée Rinette, à qui il a offert pour huit cent cinquante francs de fanfreluches !

Comme Axel ne pouvait s'empêcher de sourire, Laviron se reprit :

» Je ne lui reproche pas la fille, ni même les filles. Non. Nous avons tous été garçons à Paris, à Londres ou à Amsterdam. À son âge, on a besoin de jeter sa gourme et mieux vaut se mettre au lit avec des grisettes que lutiner des bourgeoises, ce qui attire toujours des complications. Encore faut-il prendre des précautions hygiéniques, car ce genre de personne vous donne parfois des maladies difficiles à guérir ! Mais, tout de même, monsieur Métaz (l'émotion fit oublier à ce père indigné qu'il appelait depuis longtemps Axel par son prénom), on peut offrir à ce genre de femme un bon petit dîner, de temps en temps, dans une taverne d'étudiants, et, même, un étui à poudre de riz ou un éventail ! On n'est pas tenu de l'habiller de pied en cap, ni de lui offrir de vrais bijoux, non ? Mon fils est fou ! Voilà ce que je crois et quoi qu'en dise sa sœur, qui toujours lui trouve des excuses, je vais lui faire donner par le tribunal un conseil judiciaire avant qu'il ait dilapidé ce que sa pauvre grand-mère, une femme qui ne voyait le mal nulle part, lui a laissé en biens propres. Ces biens que j'ai gérés pour Anicet jusqu'au 1er janvier de cette année, croyez-moi, au mieux de ses intérêts… comme si c'étaient mes biens ! J'en reçois une belle récompense ! Ne trouvez-vous pas ?

– C'est en effet une façon onéreuse d'entrer dans le monde, concéda Axel sans conviction.

– L’anagramme de monde est démon, dit le pasteur Tuffier. Il a raison. Mais Anicet veut l’ignorer.

Après un moment de silence, au cours duquel il prit le temps de diluer son émotion dans un verre de dézaley, M. Laviron poursuivit :

– Mon fils considère que la société humaine est, par la façon dont on naît et dont on meurt, naturellement égalitaire. La monarchie, la république, la religion, l’aristocratie, le travail, l’argent établissent une sorte de hiérarchie sociale artificielle et corrompue qui finira, dit-il, par s’effondrer. Alors, l’homme retrouvera bonté et sagesse, qui lui sont, paraît-il, naturelles ! Voilà ce qu’il proclame !

– C’est du Rousseau mal digéré, observa Axel.

– Peut-être, mais d’autres, plus dangereux que notre Jean-Jacques, lui ont mis de pareilles idées dans la tête ! Des Anglais ! Notamment un vaurien de poète, nommé Shelley, qui a conduit, dit-on, sa première femme au suicide, qui, remarié, est devenu l’amant de sa belle-sœur et qui trouvait encore assez de forces dans le vice pour faire des enfants aux domestiques ! Mon fils, cher ami, est ce qu’on appelle un illuminé. On m’a dit qu’il existe en Allemagne une secte de ce nom… et qui doit valoir celle de nos momiers !

– Plus qu’un illuminé, Anicet est, je crois, ce qu’on nomme aujourd’hui un libertaire. Et c’est par une sorte de générosité naïve que des jeunes gens en viennent à épouser de dangereuses utopies, atténua Axel Métaz.

– Mais, enfin, vous ne l’avez pas entendu crier, avec un regard plein de feu, que la propriété ne doit pas appartenir à celui qui l’a acquise légitimement par travail ou héritage, mais revenir de droit à celui dont les talents, la valeur et les besoins permettraient d’en user au mieux pour le bien de tous ! Il dit que sa peinture, à laquelle personne ne comprend goutte, et qui fait s’esclaffer mes amis, représente le grand dépouillement universel. Il veut, dit-il, peindre l’élémentaire, c’est son terme. Il aurait même fondé, avec quelques lupins de son genre, un nouveau système philosophique, l’élémentarisme ! Non ! Vous rendez-vous compte ! Quelle prétention !

Un nouveau silence, qu'Axel respecta, fut nécessaire à Pierre-Antoine pour retrouver calme et sang-froid.

» Mais je vous ennuie, cher Axel, avec ces histoires. À vous seul, je puis parler de cela. Il m'est impossible d'en entretenir ma femme et ma fille. L'une se met à pleurer, l'autre prend la défense de son frère en disant que c'est une mode et que cela passera ! J'ai questionné mon médecin : il m'a dit en riant que c'est une maladie sans gravité, le ludisme, peut-être !

Malgré cette preuve de confiance, Axel estima que le jour était mal choisi pour formuler une demande d'emprunt. Il remit celle-là à plus tard et, quand Juliane se présenta, toute pimpante, Pierre-Antoine Laviron laissa les jeunes gens tête à tête en annonçant qu'il montait sur le pont pour respirer l'air pur.

– Papa est écarlate. Je suis sûre qu'il vous a parlé des incartades d'Anicet. Il en est très ennuyé, d'autant plus malheureux que maman gémit sans arrêt sur mon frère, fils dénaturé, dont elle prévoit qu'il finira dans la débauche et la misère.

– Tous les parents tiennent ce langage quand leur enfant ne suit pas la voie qu'ils ont tracée pour lui. Mais franchement, Juliane, je ne vois pas votre frère banquier, enfermé avec des livres de comptes et des effets à terme, dans un bureau de la Corraterie ! En revanche, je crois qu'il prend son art plus au sérieux que ne le pense votre père. Anicet m'a confié qu'il lisait Léonard de Vinci et Vitruve. J'ai vu dans sa chambre de Cologny *les Quatre Livres des proportions du corps humain*, d'Albrecht Dürer. C'est un ouvrage savant du xvi^{e} siècle, d'une lecture difficile.

– Mais Anicet dit qu'il veut peindre l'essentiel, qui n'est pas toujours ce que l'œil voit. Il veut peindre la vérité plutôt que la beauté et, d'après lui, la vérité ne peut être, malgré des apparences parfois rebutantes, que beauté ! Il veut transformer sans déformer ! Autant de théories qui nous échappent, et notamment, à notre père, qui va répétant ce que lui a dit un jour son ami le peintre Pierre-Louis de La Rive, mort il y aura bientôt dix ans : « L'étude du paysage est la seule possible dans le beau pays où la Providence l'a fait naître[3] », ce qui exaspère Anicet. Et puis Anicet hait les Genevois, qu'il dit

hermétiques à l’art véritable, conclut la jeune fille en buvant une gorgée d’orangeade.

Axel avait souvent eu, avec Chantenoz, des conversations sur la manière des peintres suisses, dont les rapports avec la nature restaient influencés par leurs aînés du xviii^{e} siècle. Pierre-Louis de La Rive – dont Pierre-Antoine Laviron possédait plusieurs toiles, vues du mont Blanc, scènes champêtres, arbres et rochers –, Adam Töpffer, Firmin Massot, les Lory, père et fils, Simon-Daniel Lafond, Jakob Meyer, les Veveysans Théophile Steinlen, Vincent Brandoin, Louis Dumoulin et d’autres célébraient d’un pinceau minutieux la majesté des sommets enneigés, la puissance inquiétante des Alpes, le mystère des forêts, les eaux cascadantes, les chalets paisibles, où l’on menait une vie sage et active au contact de la nature, le Léman, ses barques, ses rives et ses châteaux, quelquefois, par soudaine audace, un sombre vallon sous l’orage ou des troupeaux dans la brume des alpages. Ces créateurs, attentifs aux décors helvètes, étaient plagiés à cent exemplaires par ce qu’Axel avait entendu appeler, à Venise, les védutistes. Copieurs plus que copistes, souvent habiles et maîtrisant leur technique, ils s’inspiraient des œuvres des petits maîtres du moment pour fabriquer à la chaîne des tableaux qui reprodui saient une nature aimable, des scènes bucoliques, des personnages rassurants, et qu’ils vendaient bon marché. Les plus débrouillards disposaient de véritables ateliers, où des apprentis peignaient, qui les arbres, qui les maisons, qui les rivières ou les personnages, suivant leurs aptitudes particulières. Cela, bien sûr, pour Anicet Laviron n’était pas de l’art et il méprisait ouvertement ces barbouilleurs de toile et ceux qui accrochaient aux murs de leur salon ces tableaux qualifiés de sans âme ! Cependant, depuis peu, quelques critiques et des amateurs de peinture prônaient, en fait de style, ce qu’on commençait à appeler l’école suisse. Des jeunes peintres comme Joseph Hornung et Jean-Léonard Lugardon osaient aborder la peinture historique, d’autres, comme François Diday, donnaient une interprétation nouvelle des paysages traditionnels de la Suisse. Plus romantiques, assez virils pour accepter la nature dans ses colères et d’une sensibilité plus affinée, ils tiraient de leurs palettes et pinceaux une esthétique nouvelle, assez originale pour retenir l’attention, assez respectueuse de la nature patriarcale pour ne pas révulser les collectionneurs bourgeois.

Puisque Anicet aimait peindre, M. Laviron condescendait à admettre que son fils pourrait peut-être gagner son argent de poche en peignant des tableaux dans ce ton nouveau, des tableaux inspirés par ceux de Steinlen ou de Diday. Il les aurait vendus aux étrangers, même, pourquoi pas, s'ils avaient été réussis, aux clients de la banque.

M^me^ Laviron n'avait pas d'opinion personnelle sur la peinture. Elle appréciait celle que vantait son mari mais préférait, à tout, les sujets religieux. Le tableau dont elle avait acquis une reproduction réduite, qui figurait dans sa chambre, était la *Pêche miraculeuse*[4], œuvre de Conrad Witz, datée de 1444, autrefois volet d'un retable de la cathédrale Saint-Pierre. Le paysage restituait au naturel la rade de Genève dominée par le mont Blanc. Le Christ, dressé sur le rivage, évaluait d'un air satisfait la quantité de poissons envoyée par la puissance divine dans le filet de ses disciples béats.

La femme du banquier estimait qu'Anicet mentait pour la rassurer quand il affirmait que sa propre peinture plaisait à l'élite des connaisseurs. Juliane, qui avait vu des Français acheter des tableaux de son frère, s'était empressée de confirmer, un soir où la discussion revenait pour la centième fois, le dire d'Anicet, bien qu'elle doutât de la réussite de son frère.

« C'est très bien d'avoir quelques amateurs enthousiastes, mais il faut peindre pour le vrai public, celui qui achète ! » avait déclaré, pratique, M^me^ Laviron.

Après avoir rapporté cette réflexion à Axel, la jeune fille développa l'inquiétude que suscitaient chez elle les goûts bizarres de son frère.

– Sa dernière manière est de peindre, bien qu'il n'en ait jamais vu, des volcans en éruption. Je vous montrerai la toile qu'il m'a laissée lors de son dernier séjour, en février. Il dit que c'est une peinture symbolique. Ce feu jaillissant de la montagne sombre, ces nuées sulfureuses projetant vers le ciel des roches, ces arbres calcinés et même ces membres humains, cela a quelque chose d'infernal. Par moments, j'ai peur que papa ait raison quand il dit qu'Anicet est fou ! Mon Dieu, que croyez-vous, Axel ?

– Je me demande si votre frère n’est pas ce qu’on pourrait appeler un visionnaire. Ces éruptions, ce feu de la terre qui détruit, pêle-mêle, tout ce qui est à la surface, n’est-ce pas l’explosion révolutionnaire qu’il voit comme un préalable dévastateur au bonheur futur des peuples, Juliane ?

La jeune fille posa sur Axel un regard atterré.

– La révolution ! Ne dites pas cela à papa, il maudirait Anicet et mourrait de honte d’avoir produit un tel fils. S’il vous parle des volcans d’Anicet, dites-lui que ce sont des copies, des avatars du Vésuve !

– Dois-je vous rappeler, chère Juliane, que le Vésuve a détruit Herculanum et Pompéi ?

Comme la jeune fille, confuse, se mordait les lèvres, Axel ajouta en lui prenant affectueusement la main :

– Le Salève n’est pas un volcan, Genève n’est pas Pompéi, les banquiers de la rue des Granges ne seront pas pendus aux marronniers de la Treille et Cinna-Anicet bénéficiera, un jour ou l’autre, de la clémence d’Auguste-Pierre-Antoine !

– Ah ! merci, merci, dit-elle avec chaleur. C’est drôle comme, lorsque vous êtes là, les choses se simplifient, les craintes s’estompent, la confiance renaît. Papa a raison de vous tenir en estime, maman de vous porter intérêt et affection, Anicet de voir en vous un homme compréhensif, et moi de…

– De m’accepter comme un ami, n’est-ce pas ? acheva vivement Axel.

– C’est cela, oui, comme un ami, dit-elle, pincée, en enfilant son gant avant de se lever avec vivacité.

Axel savait à quoi s’en tenir sur les sentiments qu’il avait bien involontairement éveillés chez Juliane. Il lui tendit son éventail et son ombrelle et la suivit. Derrière la fenêtre du salon flottant se profilait la place du Marché de Vevey, où le *Léman* allait faire escale. Les voyageurs devaient y retrouver, pour un repas à Rive-Reine, les Fontsalte et M^me^ Laviron, venus d’Ouchy en calèche.

Cette belle journée de juillet, passée à Vevey « chez Axel », ne fut pas aussi heureuse que le maître de Rive-Reine l'avait escompté. M^me^ Laviron, contrainte de modérer son appétit, par crainte d'un nouveau malaise sur le *Winkelried* qui devait reconduire la famille à Genève, ne put satisfaire sa gourmandise, ce qui la rendit mélancolique. M. Laviron s'absorba dans des considérations économiques internationales avec Blaise et Claude, sans doute pour oublier les frasques d'Anicet. Quant à Juliane, elle se montra distraite, parfois maussade, admira les barques aux voiles en ciseaux qui, ayant escorté le *Léman* dans sa croisière, regagnaient leur mouillage. Quand Axel proposa à la jeune fille de la conduire, à travers les vignes, jusqu'à sa maison de Belle-Ombre, elle refusa, prétextant l'insupportable ardeur du soleil.

Quand, au milieu de l'après-midi, vint pour les Laviron le moment de regagner Ouchy afin d'embarquer sur le *Winkelried* à destination de Genève, Charlotte et son mari, Ribeyre et Flora prirent, avec les invités, le chemin de Lausanne. Axel félicita Pernette qui s'était surpassée devant ses fourneaux puis, sellant Ténèbre, monta seul à Belle-Ombre. Jusqu'à l'heure mauve du crépuscule, il demeura sous la charmille. En contrebas du vignoble, alors que s'évanouissait le jour, il vit le lac, « son » lac, virer lentement du bleu azur au bleu cobalt et les montagnes de Savoie perdre leur volume jusqu'à ressembler, en deux dimensions, noires sur fond de ciel orangé, à ces silhouettes que découpaient dans le papier les disciples de Jean Huber, maître genevois des « tableaux en découpures ».

La pensée du jeune homme allait, comme souvent, à Adrienne, l'éternelle absente. Mais, ce soir-là, l'image d'une autre femme s'interposa entre le voluptueux souvenir de la Tsigane et ses pensées du moment. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Axel avait regardé Juliane comme une femme désirable. Beauté classique et délicate, d'une gracieuse distinction, instruite et d'un naturel enjoué, à vingt ans, elle guettait l'amour. Depuis leurs retrouvailles, Axel devinait qu'elle espérait sans doute, désirait peut-être, attendait sûrement, qu'il lui offrît le sien. Leurs esprits s'accordaient, des goûts semblables les conduisaient le plus souvent à une appréciation identique des événements. Ensemble ils étaient à l'aise

et, comme leur relation n'avait rien d'équivoque, ils n'avaient ni l'un ni l'autre à chasser ce naturel qui, d'après Destouches, revient au galop !

« Décrassée des préjugés de la ville haute, allégée de ses manières cagotes et délicatement initiée aux plaisirs du lit, cette Juliane ferait une superbe maîtresse », avait dit Chantenoz après une soirée en tiers avec les jeunes gens. Axel avait imposé silence à son mentor, par respect pour l'absente, tout en convenant que M^lle^ Laviron ne manquait pas d'attraits physiques. Mais, avec Juliane, la seule aventure possible était le mariage. À cela, le fils de Blaise et de Charlotte n'était pas préparé. Il ne s'imaginait pas, surgissant au milieu de ces prétendants très acceptables que M^lle^ Laviron refusait depuis des mois. Ces messieurs eussent cependant fait de bons maris à la mode genevoise, qui supposait équivalence de rang social et de fortune, après, et même parfois avant, accord des cœurs.

En vidant le fourneau de sa pipe éteinte, avant de se mettre en selle pour descendre à Rive-Reine, Axel décida d'espacer ses visites aux Laviron. Il eût été peu charitable de continuer à entretenir les illusions de Juliane, dont il avait compris aujourd'hui qu'elle escomptait plus que son amitié, et de la détourner, inconsciemment, d'un beau et solide mariage genevois. Il ne la reverrait pas de longtemps.

Depuis le 10 mai, Charlotte trouvait, chaque jour, un prétexte, qui ne trompait personne, pour aller de Beauregard à son hôtel de la rue de Bourg. C'est que M. de Chateaubriand logeait, avec son épouse, au numéro 10, chez Laure de Cottens, qui avait sous-loué au couple le deuxième étage de la maison qu'elle habitait. Or le petit hôtel de M. de Sivry, présentement occupé par cette femme, était voisin de la demeure héritée par Charlotte de sa tante Mathilde. Grande admiratrice de l'auteur *d'Atala* et du *Génie du christianisme*, M^me^ de Fontsalte avait obtenu de Rosalie de Constant, autre voisine et cousine du grand homme, botaniste distinguée, auteur d'un *Herbier des plantes suisses*, la promesse d'être, un après-midi, présentée à l'écrivain et homme politique qui avait moissonné tant de cœurs !

Elle l'avait aperçu, quand il se rendait au Cercle littéraire de la place Saint-François, véritable club des libéraux, où l'écrivain avait été admis

« pour le temps de son séjour ». M^me^ de Fontsalte eût préféré le voir fréquenter le Cercle littéraire, plus conservateur, de la rue de Bourg. Elle avait été étonnée de trouver M. de Chateaubriand petit, presque rachitique, de lui voir le cheveu grisonnant, pauvre et indiscipliné, mais la grâce et l'extrême distinction de l'ami de feu M^me^ de Staël avaient subjugué Charlotte. Elle avait rapporté à Blaise, d'une indifférence marquée à l'égard de l'ancien ministre qui avait envoyé des Français rétablir sur le trône d'Espagne un parfait despote, l'élégance naturelle avec laquelle ce gentilhomme, âgé de cinquante-huit ans, ôtait son chapeau pour saluer qui le saluait.

– Ah ! telle aisance ne s'acquiert pas dans les salons. Elle est innée, infuse, de race ! s'était-elle exclamée, ébahissant le général et provoquant l'hilarité de Flora, présente à Beauregard, ce jour-là comme toujours quand Ribeyre était à Lausanne.

M^me^ de Fontsalte, au courant des cancans de la rue de Bourg, plaignit l'illustre voisin quand elle apprit, presque en même temps que lui, le décès intervenu le 13 juillet, de Delphine de Sabran, comtesse de Custine. Cette femme, dont on disait qu'elle avait été longtemps l'amie très intime de l'écrivain, venait de succomber à l'hôtel de l'Union, à Bex.

Et puis, au lendemain du lancement du *Léman*, on sut que M^me^ de Chateaubriand, chez qui l'humidité lacustre activait les rhumatismes, faisait ses malles. Le 16 juillet, elle était partie.

Une semaine plus tard, son mari, qui avait cependant loué chez M^me^ de Cottens jusqu'en octobre, quitta à son tour Lausanne, après avoir assisté, dans la forêt de Sauvabelin, à la fête du Bois, instituée pour la jeunesse après l'indépendance du canton de Vaud. Ce jour-là, des centaines de Lausannois avaient fait la haie, de la rue du Grand-Chêne à la Barre, sur près de deux lieues, pour voir défiler, derrière les musiques, écoliers et membres des sociétés locales. Les jeunes et les moins jeunes avaient, ensuite, tiré, qui à l'arc, qui au fusil, avant de danser sous les ormeaux, comme en se souvenant de Rousseau et de *Muse galante*. Charlotte, bien que présente un moment à cette fête populaire, n'avait pas pu parler à M. de Chateaubriand. Le nom de Fontsalte, ancien officier général des Affaires

secrètes, devait être connu du royaliste, ancien émigré, qui ne pardonnait à l'empereur mort prisonnier à Sainte-Hélène ni l'internement du pape, ni l'exécution du duc d'Enghien, ni la mort de son cousin Armand, ni surtout, affirmait Ribeyre, la gloire posthume et universelle de Napoléon !

Charlotte se consolait maintenant en montrant la belle dédicace « à une voisine que j'aurais aimé connaître », inscrite par le galant vicomte, une heure avant son départ, sur un exemplaire relié du *Génie du christianisme*. Nul doute que René eût reconnu en elle une héroïne romantique.

Axel avait agi en homme d'honneur en décidant de ne plus apparaître rue des Granges, chez les Laviron, chaque fois qu'il allait à Genève. Il s'était promis de voir désormais son banquier dans son bureau de la Corraterie ou, parfois, plus courtoisement, au Cercle des grenadiers, dont ils étaient l'un et l'autre membres. Il saurait, en revanche, éluder, sous des prétextes divers, les invitations familiales.

C'était compter sans l'attachement sincère de Juliane et la récente résolution de celle-ci de ne pas espérer plus qu'elle ne pourrait recevoir. Le 27 juillet, un courrier rapide, apporté à Vevey par le *Léman*, entré en service commercial le jour même, parvint à Rive-Reine. Axel, qui avait passé la journée dans les vignes avec Simon Blanchod, trouva la lettre à l'heure du souper. Il reconnut aussitôt l'anglaise élégante de Juliane Laviron.

« Cher Axel,

» Papa étant accaparé par la préparation de la grande fête de la Société helvétique de musique, nous comptons sur vous, maman et moi, pour accompagner deux ignorantes des choses de l'art à l'inauguration du musée des demoiselles Rath, qui aura lieu le 31 juillet. Vous ne pouvez manquer un tel événement artistique, qui dote Genève d'une belle galerie ouverte aux peintres et aux sculpteurs. À cette occasion, le comité philhellène organise, au profit des malheureux chrétiens grecs emmenés en esclavage par les musulmans, une loterie dont les lots sont des tableaux actuellement exposés au Jardin botanique. La commission des artistes, présidée par MM. Chaix et Reverdin, a fixé à trois francs le prix du billet de participation. Papa m'en a

offert cinq et j'en ai retenu autant pour vous. Vous devrez donc rembourser quinze francs à la fille du banquier si vous voulez avoir une chance de gagner une des œuvres offertes par soixante-huit artistes donateurs, dont plusieurs que vous aimez comme Adam Töpffer, Diday, Hornung. M^lle^ Henriette Rath met en loterie un portrait d'elle-même, ce que je trouve un peu osé. Mais elle est si jolie… sur la toile !

» Papa m'a dit que, la saison des vendanges approchant, vous risquez de ne pouvoir quitter vos ceps de l'œil. Mais je n'y crois pas. Le bon Dieu et Bacchus veilleront sur votre raisin pendant que nous parlerons peinture. Et puis le « *Léman vaudois* » est si rapide que vous ne perdrez pas trop de temps en déplacement.

» Enfin mon argument de réserve, pour vous convaincre de venir jusqu'à moi : j'ai à me faire pardonner ma mauvaise humeur du 15 juillet. Elle était due, beaucoup, bien sûr, à la chaleur que dispensait le soleil et un petit peu au froid inexplicable qui s'était subitement établi entre nous. Bien que je sois incapable de dire pourquoi, je suis certaine que les torts sont de mon côté. Me tiendrez-vous rancune de ce petit caprice féminin ?

» Votre amie Juliane sera malheureuse si vous ne venez pas inaugurer avec elle – et une centaine d'autres personnes de qualité – le musée dédié au défunt général Rath par ses sœurs. »

Cet appel, à la fois audacieux, quand on connaissait Juliane, et pudique, émut Axel. Le fait que la jeune fille parût résignée à se satisfaire d'amitié, alors qu'elle aspirait à l'amour, lui fit apprécier davantage l'esprit de M^lle^ Laviron. Sa décision fut promptement prise : il escorterait Juliane et sa mère à l'inauguration d'un musée que les capitales européennes devraient, d'après les gazetiers genevois, envier et imiter !

Chantenoz, mis au courant du projet d'Axel, décida de l'accompagner. Les deux amis embarquèrent le 30 juillet sur le *Léman*, se félicitant du confort d'un vapeur dont Axel détenait quelques actions. Le professeur d'esthétique, dont les cours à l'Académie de Lausanne attiraient de nombreux étudiants, profita de la traversée pour faire à son ancien élève une surprenante confidence. Axel savait que Martin conservait son petit

appartement de la rue des Belles-Filles, à Genève, où il faisait de fréquents séjours. Pour le Vaudois, le maintien de ces liens avec une ville que Chantenoz disait corsetée dans une bigoterie hypocrite et gouvernée par une bourgeoisie pédante se justifiait par les ressources intellectuelles que le professeur y trouvait, spécialement à la Société de Lecture, considérée comme le cercle privé des gens de lettres, de science et d'esprit. Après avoir dégusté les filets de perchettes servis par le cuisinier en charge du restaurant, Martin confia à Axel la véritable nature d'un attachement genevois jusque-là insoupçonné. Ayant poli avec minutie ses verres de lunettes et vidé son gobelet d'yvorne, le professeur dit tout à trac :

– Cette inauguration coïncide opportunément avec le rendez-vous mensuel que j'ai avec mon exutoire !

– Je conçois que vous ayez besoin de vous aérer régulièrement l'intellect, dit Axel, se méprenant sur la nature de l'exutoire.

– J'ai aussi besoin, cher garçon, d'évacuer ma bestialité, comme dirait ton ami Vuippens, qui trouve, lui, son exutoire chez les prostituées lausannoises !

– L'exutoire genevois serait donc une dame ? dit Axel, ahuri.

– Mrs. Exutoire est en effet une dame de qualité ! L'épouse, encore fraîche, ardente et docile, d'un vieux pasteur anglais, dont je tairai le nom, car il s'est fait remarquer il y a quelques années en fanatisant les réveillés chez l'imprimeur Pellet.

– Ça alors ! Vous me surprenez. Martin Chantenoz, amant d'une épouse de pasteur ! Je crains que cette dépendance ecclésiastique n'ajoute à votre plaisir d'athée quand vous la mettez au lit. Une femme de pasteur ! répéta Métaz, incrédule.

– Et de pasteur anglais, qui plus est, mon garçon ! Mais ne me fais pas plus vicieux que je puis l'être : ma dulcinée est une femme malheureuse, intelligente et sensible, que son vieux mari, malade, pingre et songe-creux, néglige depuis longtemps et traite plus en servante corvéable à merci qu'en épouse. Nous avons plaisir, elle et moi, à être ensemble… de toutes les façons. Pas seulement pour transgresser, avec volupté et bonne conscience,

le sixième commandement, mais, aussi, pour échanger des idées et faire de la musique, car, excellente violoniste, elle accompagne mes pianoteries. Nous avons même composé ensemble une sonate ! Je te dis tout ça aujourd'hui pour que tu comprennes que, ce soir, je ne pourrai être avec toi. C'est le temps où nous nous rencontrons chez moi, comme chaque mois, quand le pasteur s'en va tenter, à Sion ou à Bex, de convertir les catholiques valaisans en protestants genevois !

– Vous dirai-je, Martin, que cette confidence me réjouit, d'abord parce qu'elle me prouve votre confiance et aussi parce que je suis heureux d'apprendre qu'il y a, enfin, une femme dans votre vie, dit Axel en serrant affectueusement le bras du professeur.

Le jeune homme savait combien Chantenoz avait autrefois aimé sa mère, Charlotte Rudmeyer, et quelle déception lui avait causée, plus tard, cette sylphide de sa jeunesse.

– Oui, Martin, que vous trouviez de temps à autre un peu de plaisir et, peut-être, de bonheur dans les bras d'une femme me rend heureux, répéta Axel, sincère et chaleureux.

– En somme, tu me trouves physiologiquement normal ! Je n'ai qu'une crainte, mon garçon, c'est que le vieux mari trépasse. Car, veuve, l'amie s'attendrait à ce que je l'épouse. Or le mariage n'est pas plus fait pour moi que pour toi. Aussi, je fais des vœux pour que le barbon reste en vie ! conclut Martin Chantenoz en saisissant le pichet d'étain pour servir à boire.

Le voyage avait duré quatre heures et, tandis que le professeur courait à ses amours, rue des Belles-Filles, Axel prit ses quartiers habituels, à l'hôtel de la Couronne. Par un billet confié à un chasseur, il fit aussitôt savoir à M^{me} Laviron et à sa fille qu'il était en ville et attendait qu'on lui indiquât l'heure du rendez-vous pour la visite du musée, le lendemain.

Il fut surpris, alors qu'il regagnait l'hôtel, après avoir fait quelques emplettes dans les rues basses, de trouver Juliane Laviron, qui l'attendait au salon.

La jeune fille portait une robe de taffetas imprimé, coquille d'œuf à motif rose, serrée à la taille par une ceinture de même ton et dont une guimpe

d’organdi réduisait le décolleté. Elle avait ôté et jeté sur un fauteuil sa capeline de paille d’Italie, ornée d’un nœud et d’un flot de ruban. Axel la trouva plus jolie que jamais et commença par la remercier pour son invitation et aussi pour sa lettre, la première, fit-il observer, qu’elle lui écrivait. Il ajouta galamment qu’il n’avait constaté aucune froideur de sa part le 15 juillet, qu’il avait, en revanche, constaté sa fatigue. Il n’accordait aucun pardon, Juliane n’ayant rien à se faire pardonner. Ce marivaudage achevé, il s’engagea, comme la jeune fille le lui demandait, à venir la prendre, avec sa mère, le lendemain à dix heures, pour conduire ces dames au musée.

– Papa nous laisse sa calèche, qui nous a transportés de la maison de Cologny, où nous résidons tout l’été, à la rue des Granges, où nous ne resterons que quelques jours. Vous n’aurez pas, ainsi, à vous soucier, demain, de louer une voiture, dit-elle.

Ils prirent ensuite le thé et Axel proposa à Juliane de la raccompagner rue des Granges. Comme il demandait au portier de convoquer le cabriolet de l’établissement, Juliane intervint.

– Nous pouvons aller à pied jusqu’à la ville haute. Il fait si beau ! dit-elle.

Après quelques pas, Juliane prit avec naturel le bras de son cavalier. Axel vit dans ce geste familier un calcul. « Je cours le risque, pensa-t-il aussitôt, de passer pour prétendant autorisé, ce que je ne veux pas être. » En approchant de la Fusterie, sa confusion augmenta à la vue d’une de ses barques, en cours de débatelage. Il entraîna néanmoins sa compagne sur la rive, jusqu’à l’endroit où les bateliers empilaient les pierres apportées des carrières de Meillerie.

Quand il résidait à Genève, Axel allait souvent assister à l’arrivée et au déchargement de ses barques. Ce jour-là, il fut rapidement reconnu par les bacounis et l’un d’eux vint au-devant du couple, ôta son bonnet et lança assez fort pour être entendu de ses camarades :

– La barque est belle, patron !

Cela signifiait qu’elle venait d’être proprement vidée de sa charge de plusieurs tonnes de pierres taillées. Comme il avait souvent vu son père le

faire, Axel héla un gamin et l'envoya chercher un pichet de vin frais pour célébrer, suivant la tradition, avec l'équipage, un débatelage sans aléas. Il dut, comme autrefois Guillaume Métaz, trinquer avec ses hommes et Juliane fut invitée à en faire autant par le maître d'équipage. Elle sourit en voyant le batelier rincer avec soin un verre à la fontaine avant de le lui tendre, empli de vin blanc.

– Messieurs, dit-elle, je bois à votre dur métier et à la beauté de votre vaisseau aux ailes blanches !

Les bacounis apprécièrent ces mots, prononcés d'une voix mélodieuse.

– Après un tel toast, je vous demanderai d'être la marraine de la prochaine barque qui sortira de mon chantier, annonça Axel.

Les bacounis attendirent que le couple se fût un peu éloigné pour s'asperger visage et épaules à la fontaine avant de rembarquer pour Meillerie.

– Le vent d'ouest qui se lève les poussera en moins de quatre heures jusqu'aux carrières, dit Axel en emmenant Juliane.

– Pour une gâtionne, elle est pas gribiche[5], la demoiselle, constata le maître d'équipage en coiffant son bonnet.

– C'est une d'ici, une de la ville haute, sûr. S'il veut seulement prendre femme, l'Axel, il aurait meilleur temps de trouver une fille de chez nous.

– J'en connais plus d'une qui se ferait pas prier pour devenir M^me^ Métaz, répliqua son compagnon.

En arrivant rue des Granges, le lendemain matin, Axel apprit que M^me^ Laviron n'accompagnerait pas sa fille à l'inauguration du musée. Indisposée par la chaleur, elle confiait Juliane à M. Métaz, ami sûr et dévoué.

Axel et Juliane convinrent, en descendant de leur calèche, place Neuve, que le musée Rath offrait aux regards, avec son portique hexastyle sous fronton triangulaire, l'aspect majestueux d'un temple grec. Libre réplique

architecturale du théâtre bâti en 1783 au bas de la Treille, le nouveau bâtiment constituait, avec la porte Neuve, la troisième pointe d'un triangle dont une légère irrégularité faisait toute l'harmonie. Une plus rigoureuse symétrie eût conféré, à la place, une rigidité géométrique dont se seraient mal accommodées la rampe de la Treille, l'amorce ombragée de la Corraterie, l'entrée de la promenade des Bastions et, moins encore, la haute muraille qui soutient les façades des hôtels patriciens. Des grilles, tels des bras ouverts en courbe élégante, ceinturaient à demi la place Neuve et reliaient le musée et le théâtre à la porte monumentale.

M^lle^ Laviron fut un peu déçue en constatant que peu de Genevois s'étaient dérangés pour inaugurer le bâtiment dont la ville pouvait justement tirer orgueil. Quand le professeur Augustin Pyramus de Candolle, président de la Société des Arts, eut prononcé une brève allocution de circonstance, les invités se répandirent à travers les salles du musée pour voir les tableaux prêtés par les artistes et par les collectionneurs. Axel apprécia *Deux Jeunes Filles*, d'Arlaud, *les Vieux Mariés*, de Hornung, le *Château de Blonay*, peint par le Veveysan Christian-Gottlieb, dit Théophile, Steinlen, et surtout une toile de circonstance, due à Chaix. Le peintre avait représenté une femme de l'île d'Ispara, réduite en esclavage par les Turcs. Superbe et furieuse, la patriote appelait la vengeance céleste sur les ennemis de la Grèce martyrisée. Une jeune fille, frais symbole de l'espérance, tentait de consoler la captive.

Juliane préféra les hêtres et les chênes du bois de Vernant, près de Lausanne, dus au pinceau de François Diday. L'auteur du catalogue écrivait que ce jeune peintre, « fort bon ami des naïades et des nymphes des eaux », avait appris de ces jolies baigneuses « à rendre les cascades » !

Les deux amis regagnèrent, plus tard, la rue des Granges. La conversation revint, tout naturellement, à la peinture. Axel apprit qu'Anicet Laviron, alias Cinna Liron, loin de faire amende honorable après réception d'une mercuriale paternelle, avait envoyé au banquier une lettre que M. Laviron qualifiait d'irrespectueuse.

– Ce qui a le plus vexé papa, c'est que mon frère fait, un peu fallacieusement, référence, pour soutenir son étrange conception de la

peinture, à un Genevois que nous aimons tous, Rodolphe Töpffer. N'ayant pu devenir peintre, comme son père, Adam, dont nous venons de voir un beau paysage d'hiver, à cause de sa mauvaise vue, Rodolphe s'est fait pédagogue et critique d'art.

– Et comment diable ce professeur, dont on dit qu'il est ennemi du progrès et particulièrement des machines à vapeur, peut-il apporter de l'eau au moulin révolutionnaire d'Anicet ? s'étonna Axel.

– Il n'en est pas là, mais Anicet a trouvé dans une de ses chroniques une phrase qui lui plaît et prouve, d'après lui, comme il a osé l'écrire à papa, que certains Genevois, intelligents et éclairés, peuvent apprécier une autre peinture que celle des mièvres barbouilleurs – ce sont ses termes – dont la ville haute fait des Lorrain ou des Breughel !

– Et que dit M. Töpffer ?

Juliane tira un petit carnet du réticule pendu à son poignet.

– J'ai noté cette phrase pour vous la servir, cher Axel : « Le beau de l'art, la première chose dont il convient de s'assurer, c'est s'il ne serait point, par hasard, la pure et simple reproduction du beau de la nature ? Auquel cas nous le planterions là, puisque alors, n'existant pas par lui-même, nous n'aurions rien à lui dire[6]. »

– C'est assez vague pour susciter différentes interprétations, reconnut Axel, alors que la calèche s'arrêtait devant le portail des Laviron-Cottier.

Comme il prenait congé de la jeune fille et refusait, en prétextant la nécessité de partir, l'après-midi même, pour Vevey, une invitation à entrer pour prendre une collation, Juliane revint sur l'incident du 15 juillet.

– J'ai conscience, ce jour-là, de vous avoir donné le sentiment que je sous-estimais votre amitié. Or je l'apprécie, croyez-moi, Axel, plus que vous ne pensez. Oserai-je dire qu'elle m'est devenue précieuse, indispensable ?

Axel, respectueux, mondain, s'inclina en silence. Il n'entendait pas encourager des confidences sentimentales. Mais Juliane avait encore à dire.

» En revanche, je ne pense pas que mon amitié vous soit, à vous, nécessaire. J'ai d'ailleurs l'impression que rien ni personne ne vous est nécessaire. Que vous vous passez très bien de la présence de ceux qui ont de l'affection pour vous, dit-elle, un peu chagrine.

– Ne confondez pas discrétion et indifférence, dit Axel, sur ses gardes.

– Alors, mon ami, soyez moins discret ! répliqua-t-elle avant de passer vivement le portail et d'aller, trottinant sur les pavés de la cour, vers la maison familiale.

Au pied du perron, elle se retourna pour adresser à son compagnon un signe de la main et un sourire. Mais Juliane n'eut qu'une brève vision du large dos de M. Métaz qui s'éloignait, à grands pas, sous le plein soleil de midi.

Ainsi qu'il avait été prévu, les bateliers de l'*Héloïse*, une de ses barques qui apportait à Genève les pierres de Meillerie, attendaient Axel pour le reconduire à Vevey. Le faible vent blanc, que les Genevois nomment vent bourguignon, qui, par beau temps, souffle de l'ouest, obligea le bateau à louvoyer. Après une navigation en zigzag de huit heures, à la fois active et langoureuse, l'*Héloïse* fut amarrée, au crépuscule, devant Rive-Reine. Pernette guettait l'arrivée de son maître.

– Régis et moi, on tire peine pour Blanchod. Il a monté à Belle-Ombre avec la mule, l'après-midi, et voilà qu'il est pas encore descendu. La Fine, la servante à Simon, vient de passer pour voir s'il était pas chez nous. Elle est allée chez Pierre Valeyres, où Simon s'arrête souvent, le soir, pour une verrée, mais y est pas non plus. Même s'il avait fait un gros clopet[7], avec cette tiède[8] qu'on a eue aujourd'hui, le frais l'aurait réveillé. Croyez pas qui peut lui être arrivé quelque mal ? Il a septante-sept ans, Blanchod. C'est pas un âge à s'échiner dans les vignes ! que je lui dis souvent.

Cette inquiétude, Axel la partagea aussitôt. Il courut chez Régis Valeyres, qui logeait près des écuries, et, chemin faisant, aperçut Pastille, la mule préférée de Simon. Cette rencontre augmenta ses craintes. La mule, revenue seule de Belle-Ombre, se désaltérait à l'abreuvoir de pierre. Le temps

d’atteler le cabriolet, d’interrompre le repas de célibataire de Régis Valeyres, et les deux hommes traversaient, au grand trot, la place du Marché pour prendre, par-delà le pont de la Veveyse, le rude chemin de Belle-Ombre. La nuit enduisait déjà les pentes du mont Pèlerin, mais une pleine lune chaleureuse éclairait le vignoble, quand Axel et l’intendant atteignirent la maison, sans avoir rencontré le vieux vigneron. La charmille déserte, la maison ouverte et vide leur donnèrent à penser que Blanchod n’avait pas quitté la vigne. Ensemble, Axel et Régis crièrent aux quatre points cardinaux le nom de Simon, puis attendirent en silence une réponse, qui ne vint pas. Ils décidèrent alors de parcourir toutes les lignes en montant jusqu’à la troite[9] du haut, puis en redescendant jusqu’au grand chemin des berges, afin de s’assurer que le père Blanchod n’était pas tombé entre deux rangs de ceps.

Haletant en sautant d’un parchet à l’autre, Axel se morigénait. Il aurait dû être plus ferme avec parrain Simon. Interdire à ce vieillard asthmatique de s’obstiner aux travaux des vignes, comme il le faisait depuis plus d’un demi-siècle pour les Métaz. Mais Simon Blanchod, quoiqu’il peinât à gravir les pentes appuyé sur sa canne, entendait surveiller la taille et les labours, vérifier l’alignement des échalas, le travail des effeuilleuses et, en cette saison, où il n’y avait plus qu’à attendre l’heure de la vendange, monter à Belle-Ombre, à Vignereine et aux Paluds, deux fois la semaine, pour tâter le grain, voir si la peau se fendrait aisément, justifierait ainsi ce nom de fendant, que les Valaisans utilisaient toujours et que les étrangers prenaient pour celui d’un cru !

Il fut donné au filleul de retrouver le parrain. Allongé sur le dos entre les ceps, son vieux chapeau de paille sur le visage, les mains croisées sur l’estomac, le vigneron, tel un gisant, semblait dormir au clair de lune. Avant même d’avoir soulevé le chapeau, Axel sut que Blanchod était mort. La clarté lunaire alluma, dans l’ombre, les yeux bleus du vigneron, qui fixaient les étoiles si souvent nommées pour le filleul questionneur. Axel reçut comme un adieu confiant ce regard doux et paisible qui perçait, peut-être, le mystère de l’au-delà. Un peu de bave suintait de la commissure des lèvres. Axel tira son mouchoir, s’agenouilla près du corps inerte, essuya avec tendresse le menton du mort et ferma, d’une main tremblante, les paupières

de l’homme qui lui avait enseigné la fécondité de la terre vaudoise. Puis il se releva et héla Régis.

– Il avait dit, il y a quelques jours, à mon grand-père : « Je prépare ma dernière vendange, après je me reposerai. » Il avait vu juste. Maintenant il est entré en repos, dit Régis Valeyres, ému.

Les deux hommes portèrent le vigneron jusqu’à la charmille, où Axel voulut qu’on l’allongeât sur la table où, tant de fois, Simon avait partagé le fromage et le pain des dix heures avec son père et lui.

– Va à La Tour et ramène le docteur Vuippens. En passant à Rive-Reine, demande à Pernette un drap qui servira de linceul. Qu’elle prévienne Fine de la mort de son maître. Et puis dis à ton grand-père d’atteler la berline et de monter ici. Je veux que Simon soit reconduit chez lui en bel équipage.

Quand Régis eut disparu avec le cabriolet, Axel s’assit sur le banc, près du mort. Blanchod, pris d’un malaise soudain, s’était allongé à même la terre, entre les pieds de vigne. Souvent, quand il souffrait d’étouffement, dû à l’asthme ou à l’emphysème, il disait, confiant dans les forces de la vie qui l’avaient porté jusqu’au grand âge : « C’est venu, ça passera. » Avait-il choisi la vigne de Belle-Ombre, qu’il préférait à toutes celles des Métaz, pour chambre mortuaire ? Axel se plut à l’imaginer, en regardant ce grand corps sec, exposé face au lac où la lune et les constellations posaient un ostensoir d’or.

Sa méditation fut interrompue par l’arrivée de Louis Vuippens.

– Il n’a pas souffert, cela se voit à ses traits, dit le médecin, après un bref examen.

– Et de quoi est-il mort, à ton avis ? demanda Axel.

– Ah ! comme aurait dit modestement le vieux docteur Tissot, Simon Blanchod a succombé « à une extinction de nature ».

Tout Vevey défila à Rive-Reine « plaindre le deuil », suivant l’expression locale, car on ne connaissait pas au défunt d’autre famille que les Métaz. Après le culte à Saint-Martin, le vigneron fut inhumé, tout en haut du

cimetière pentu qui, derrière l'église, jouxtait les vignes. Les carriers de Meillerie taillèrent pour lui une belle dalle, bien lisse, sur laquelle Axel fit graver : « Simon Blanchod. 1749-1826. Vigneron émérite. »

Cette année-là, les vendanges se déroulèrent sous la pluie et sans vraie jouissance. Lors du ressat traditionnel, on remarqua, à la droite d'Axel Métaz, un vieux chapeau de vigneron posé sur une chaise vide devant un couvert mis. Chacun, du pasteur à Nanette Bonnaveau, qui récita un poème, évoqua le souvenir de l'homme qui s'était absenté, quelques semaines plus tôt, aussi discrètement et courtoisement qu'il avait vécu.

La disparition de Simon obligea Axel Métaz à consacrer plus de temps au vignoble et aux affaires. Les escapades à Genève se firent rares et les séjours à Lausanne moins fréquents au commencement de l'année 1827. En revanche, une correspondance régulière s'établit entre Axel et Juliane Laviron. Axel y prit goût, considérant égoïstement que cette relation épistolaire lui permettait de converser avec l'amie genevoise, toujours au fait des événements et cancans de la grand-ville. C'est ainsi que la jeune fille apprit à son ami que la loterie des tableaux, à laquelle ils n'avaient gagné ni l'un ni l'autre, rapportait au comité philhellène de Genève 10 031 francs.

Entre le 4 septembre 1825 et le 31 décembre 1826, les comités suisses, dans leur ensemble, avaient collecté pour les malheureux Grecs 108 158,69 francs, dont 60 000 francs recueillis à Lausanne. M. Jean-Gabriel Eynard avait cependant fait observer à M. Laviron que les Prussiens s'étaient montrés les plus généreux en réunissant 300 000 francs. 35 000 francs étaient venus de Bruxelles, 20 000 de La Haye et le duc d'Orléans avait fait un don personnel de 10 000 francs.

« Avec tout cet argent, précisait Juliane, dévouée à la cause grecque que soutenait financièrement son père, nous allons pouvoir racheter aux Turcs des prisonniers chrétiens réduits en esclavage et faire parvenir aux trente mille Grecs qui ont trouvé refuge dans le dénuement à Calamos de la farine, des biscuits, du fromage, du maïs, des médicaments, mais aussi du plomb, pour fondre des balles qu'ils décocheront à leurs vilains tourmenteurs. »

M^lle^ Laviron rejoignait Blaise de Fontsalte et Claude Ribeyre de Béran pour regretter avec eux l'attitude du gouvernement de Charles X, « qui fait, comme beaucoup de Français, plus de discours que de gestes », avait-elle écrit. Le comte de Villèle, président du Conseil, qui venait, en avril 1827, de dissoudre la Garde nationale et de rétablir la censure, avait, en effet, refusé tout crédit pour le rachat des captifs grecs sous prétexte qu'il ne fallait pas compromettre l'action des cabinets, engagés dans des négociations, et surtout ne pas perdre l'amitié de la Turquie, en aidant les chrétiens. À cela, Alexis de Noailles, ancien aide de camp de Bernadotte devenu ministre d'État de Louis XVIII et maintenant aide de camp de Charles X, avait répondu, fort à propos : « Les cabinets sont pour les Turcs et l'islamisme, les nations pour le christianisme et la Grèce. Les cabinets, inexorables pour la traite qui se fait à trois mille lieues [entre l'Afrique et les États-Unis], autorisent la vente des esclaves pris au milieu des Grecs[10] ! »

Charlotte, comme son mari et les Laviron, critiquait la faiblesse française depuis qu'on lui avait rapporté un propos de son idole romantique, M. de Chateaubriand. Dès le 8 août 1825, le vicomte, redevenu député d'opposition, avait reproché au gouvernement de Charles X de « laisser périr la Grèce à notre porte ». L'épouse du général-marquis de Fontsalte se devait, étant donné sa position sociale et le passé de son mari, de soutenir le comité philhellène de Lausanne. Celui-ci, animé par un homme de bien, M. Jacques François Théodore Rivier, assesseur, conseiller communal et grand conseiller, courageux défenseur, malgré la loi de mai 1824, des persécutés du Réveil, était des plus actif. Les fervents zélateurs de l'indépendance de la Grèce, dont le docteur Verdeil et Francis Recordon, se réunissaient souvent au Désert, la belle propriété que Théodore Rivier possédait hors la ville. Ils venaient d'ouvrir une souscription hebdomadaire en faveur des prisonniers grecs, demandant à leurs concitoyens de verser « un batz au plus ou un demi-batz, chaque semaine, pendant six mois ».

Mais une affaire française éclipsa, pour un temps, dans les conversations de Beauregard, le drame grec.

Lors d'une visite à Lausanne, au commencement du mois de mai 1827, Axel trouva Blaise de Fontsalte très courroucé. Quelques jours plus tôt, Husayn ibn al-Husayn[11], le dey[12] d'Alger, s'était permis de frapper, d'un coup de chasse-mouches au visage, le représentant de la France, M. Pierre Duval. Charles X et son gouvernement n'avaient pas encore répliqué ni demandé réparation, d'où l'indignation du général. Devant le sourire amusé d'Axel, qui trouvait l'incident comique, Blaise, un peu agacé, évoqua les circonstances d'un affront patriotique qu'il ressentait, non comme une offense à la dignité d'un monarque qu'il ne tenait pas en grande estime, mais telle « une atteinte à l'honneur de la France éternelle » !

– Il se trouve que, sous le Directoire, deux Juifs algérois, Busnach et Jacob Bacri, qui détenaient le monopole du commerce des blés algériens, servirent d'intermédiaires pour fournir de grosses quantités de grain à la France, menacée de famine. On a su, depuis, que Talleyrand, qui jouissait alors de la confiance de Bonaparte, avait été l'introducteur de ces douteux personnages dans une affaire qui pouvait être traitée directement avec le dey d'Alger. Comme vous le savez, le prince de Bénévent n'agit jamais bénévolement… Il est certain que l'entremetteur fut largement rétribué. Or les Busnach et Bacri se trouvaient encore, en 1797, débiteurs du souverain algérien parce que, disaient-ils, créanciers de la France.

– Vous tardiez à payer vos fournitures, observa Axel.

– Il y avait des raisons à cela. D'abord, le montant des factures présentées était exagéré, ensuite, nous avions appris, aux Affaires secrètes, que les flibustiers qui s'emparaient fréquemment des cargaisons de blé chargées en Algérie pour la France opéraient en accord avec Jacob Bacri. Celui-ci récupérait le grain volé et nous le vendait une seconde fois ! L'affaire de la dette traîna jusqu'à la signature, en 1819, d'une convention, qui fixa à sept millions la créance française. Talleyrand avait tout intérêt à ce que le contrat fût respecté. Il s'entremit donc, une nouvelle fois, pour faire verser à Busnach et Bacri plusieurs acomptes importants. Napoléon, qui voulait maintenir de bonnes relations avec l'Algérie, espérait que les commissionnaires pourraient ainsi payer au dey Husayn ce qu'ils devaient. Or il semble qu'à ce jour le dey n'ait pas touché un centime. L'or envoyé par la France s'est volatilisé, comme autrefois le blé, en traversant la

Méditerranée ! Au lieu de demander des comptes à Besnach et Bacri, Husayn ibn al-Husayn s'en est pris au gouvernement français. Il a écrit au ministre des Affaires étrangères, lequel, n'étant certainement pas au fait de toutes les finasseries et filouteries de Talleyrand, a ordonné au consul de France à Alger d'aller expliquer la situation au dey. L'entrevue a eu lieu le 29 avril et Husayn s'est montré ulcéré par le manque de considération dont fait preuve à son égard le gouvernement français en ne lui répondant pas directement et en déléguant un simple consul pour s'entretenir avec un pacha de son importance. Je tiens par Ribeyre, toujours bien informé, que le diplomate ne se laissa pas impressionner et répondit, paraît-il : « Mon gouvernement ne t'écrira pas, c'est inutile d'insister. » C'est alors que le dey, furieux, frappa Duval avec son chasse-mouches et le fit jeter dehors, comme un domestique indélicat !

– Le procédé n'a rien de diplomatique et mérite punition, reconnut Axel.

– Qu'attendre de Charles X, cet amateur d'éloges décernés par des polygraphes stipendiés ! Cet étourdi n'a rien compris à notre époque et croit que Dieu a donné la France aux Bourbons ! Il posera en soupirant l'injure algérienne « au pied de la croix », où ce bigot place, dit-on, tout ce qui le gêne, et laissera à son céleste cousin le soin de venger l'honneur de la France, dont le peuple l'a fait, un peu légèrement, dépositaire ! répliqua rageusement Blaise.

Quand Ribeyre annonça, quelques jours plus tard, que Villèle refusait à Clermont-Tonnerre, ministre de la Guerre, l'autorisation de monter une expédition militaire contre Alger, et acceptait seulement d'envoyer la flotte organiser le blocus de la ville, les deux généraux estimèrent la mesure fanfaronne et inefficace.

Les événements leur donnèrent raison. Le 15 juin, un mois et demi après le geste trivial du chef de la Régence, le consul de France et les quelques familles françaises résidant à Alger embarquèrent sur une goélette protégée par les canons de la flotte pointés sur la ville blanche.

Blaise de Fontsalte vit dans cette évacuation sans attaque une nouvelle dérobade.

– Dire qu’il aura fallu un mois et demi pour rompre les relations diplomatiques avec ce pacha vaniteux et retors ! Et, quant aux suites à donner à l’affaire, que fera Villèle ? dit-il, interrogeant Ribeyre, récemment revenu de Paris.

– Quant aux suites à donner à cette affaire, très humiliante pour la France, mon cher, sache que le gouvernement de M. Villèle n’enverra pas au dey l’armée qui ne demande qu’à débarquer, mais une note ! Une de ces pompeuses et inutiles rodomontades dont les diplomates couards ont le secret ! conclut le général.

Ce soir-là, Axel regagna Vevey, persuadé que les deux compagnons d’armes étaient prêts à reprendre du service « pour aller corriger le dey et lui faire manger son chasse-mouches ! » comme se le promettait l’adjudant Trévotte, autre patriote intransigeant.

La flotte française ne s’illustra pas, cette année-là, devant Alger, mais elle participa, d’une façon déterminante, à la bataille de Navarin, première intervention des nations européennes enfin convaincues de la nécessité d’assurer à la Grèce indépendance et sécurité. En signant, le 6 juillet à Londres, un traité destiné à intimider Turcs et Égyptiens, qui se croyaient maîtres de la région, l’Angleterre, la France et la Russie entendaient mettre fin à une guerre commencée cinq ans plus tôt. C’est en pleine période des vendanges que l’on apprit, à Vevey, la victoire écrasante, le 20 octobre, de la flotte alliée sur les flottes turque et égyptienne. En trois heures, vingt-six navires français, anglais et russes avaient coulé soixante-quatre vaisseaux ennemis, faisant six mille morts chez l’adversaire et ne perdant que cent soixante-dix-sept hommes.

Comme devait le faire remarquer Pierre-Antoine Laviron, invité avec sa famille par Axel Métaz pour le ressat des vendanges, cette tardive intervention libératrice des Européens ne résolvait pas les difficultés que connaissait encore un peuple tiraillé entre des factions politiques rivales. Des chefs de bande, un moment unis dans le combat commun contre l’envahisseur, mais dépourvus de toute connaissance administrative et économique, certains ne sachant ni lire ni écrire, entendaient bien obtenir des sinécures. En attendant, ils s’arrogeaient le droit de faire commerce des

denrées, des armes et des objets de première nécessité expédiés par les Européens au grand cœur !

Bien que les Hellènes aient spontanément choisi Capo d'Istria, l'ami des Suisses, comme président, le gouvernement grec restait sans ressources propres et l'aide aux populations ne devait pas cesser avant que paysans et citadins aient relevé les ruines accumulées et se soient remis au travail.

– Les Grecs peuvent encore compter sur Jean-Gabriel Eynard, cet infatigable Genevois qui a largement contribué à l'accord des puissances en faisant démarches sur démarches auprès de tous les gouvernements, surtout auprès de ses amis Canning, le duc d'Orléans, le roi de Bavière, Pozzo di Borgo que le tsar écoute, pour qu'ils prennent conscience de ce que les chancelleries ont longtemps nommé avec indifférence « les affaires grecques », dit M. Laviron.

Juliane, en dansant pour la première fois le picoulet, une main dans celle d'Axel, l'autre tenue par Louis Vuippens, se sentit heureuse. Cette danse populaire n'était pas enseignée par les maîtres à danser genevois, mais en farandolant sur la place du Marché, au milieu des rires et des cris des vignerons et de leurs compagnes, elle lui trouva un charme rustique. Et puis, la main d'Axel emprisonnant ses doigts lui communiquait une sensation de bien-être, une confiance, une espérance aussi, dont elle devait continuer à se défendre. La danse achevée, alors que les anciens reprenaient souffle, que garçons et filles s'égaillaient sous les marronniers de la promenade de l'Aile, Axel, sans lâcher sa main, entraîna Juliane au bord du lac, jusqu'au chantier où une barque soutenue par ses gabarits était en voie d'achèvement.

– C'est ma nouvelle grande barque. Nous la mettrons au lac au printemps. Si vous en êtes d'accord, je la nommerai Juliane et vous viendrez la baptiser… si cela vous plaît, bien sûr, dit Axel en faisant résonner la coque d'un coup de poing.

– Comment pouvez-vous douter du plaisir que j'aurai en acceptant pareil honneur, Axel ? Mais je vous demanderai, avant ce baptême, une autre faveur.

– Dites, Juliane. Quand la vendange a été bonne comme cette année, on peut tout demander à un vigneron !

– Eh bien, je voudrais que vous m'emmeniez, un jour, à Belle-Ombre… si vous m'en estimez digne, car Martin Chantenoz m'a dit que c'était votre thébaïde.

– Vous en êtes en tout point digne, Juliane, mais c'est au crépuscule que ma maison, qui flotte sur les vignes comme une barque sur le lac, est la plus accueillante. Alors, ne serait-ce pas compromettant, pour une demoiselle, de monter seule, là-haut, avec un homme ?

– Compromettant ! Pourquoi, mon Dieu ?

– Eh ! chère Juliane, c'est qu'à Belle-Ombre on perd la notion du temps, on oublie les laideurs de la vie, on s'abandonne aux rêves. C'est une très vieille maison. Elle s'appelait autrefois Bella Umbra, du nom d'une terre restituée en 997, à la demande de l'empereur Othon, par le roi de Bourgogne, Rodolphe III, à l'évêque de Lausanne, à qui elle avait été indûment prise. D'après les anciennes chroniques, ce serait une demeure enchantée. On dit même qu'une dame s'y est laissée mourir de consomption. Elle avait fait vœu de ne prendre aucune nourriture avant le retour de son amant, parti guerroyer contre les Savoyards. Fait prisonnier, il ne reparut que dix ans plus tard et trouva inerte mais intact le corps de sa maîtresse…

– Il lui donna un baiser et elle revint à la vie, n'est-ce pas, comme la belle au bois dormant ? interrompit Juliane.

– Hélas, ce conte finit moins bien. La belle tomba en poussière. Et la vaudaire, rageuse, dispersa ses restes impalpables sur le vignoble. Depuis ce jour, aucun parasite ne s'y est jamais mis, acheva Axel.

– Quel triste dénouement pour un si grand amour, dit la jeune fille.

– Oui. Pénélope s'en est mieux tirée. Elle faisait de la tapisserie mais ne jeûnait pas et Ulysse la retrouva bien vivante !

– Il y a beaucoup de Pénélope ignorées, Axel, dit Juliane, pensive.

Axel avait compris l'allusion. Dans l'ambiance de la fête, il se sentait attiré par Juliane et allait répondre avec douceur, au risque de donner à la jeune fille une nouvelle espérance, quand il vit arriver, marchant à grandes enjambées dans sa direction, le général Fontsalte.

– Je viens de faire atteler. Un messager a prévenu votre mère. M^me^ Rudmeyer, votre grand-mère, est mourante. Nous partons dans l'instant pour Échallens, dit Blaise d'un trait, avant de demander à Juliane d'excuser la brutalité de son intervention.

– Je vous suis, je vais avec vous, dit aussitôt Axel.

Puis, se tournant vers Juliane, il prit congé avec un sourire qui trahissait son regret d'interrompre l'entretien alors que la fête n'était pas finie.

– Nous nous verrons bientôt à Genève. On m'a demandé de fournir une énorme quantité de pierres pour la construction des nouveaux quais, projetés par M. Dufour. Mais je ne sais quand je pourrai faire le voyage, crut-il bon de prévenir.

– Je vous attendrai, dit-elle.

1 Futur Louis-Philippe, roi des Français.

2 1745-1821. Le fils de l'ingénieur, Robert Céard, a publié, en 1837, *Souvenirs des travaux du Simplon* en réponse à ceux qui contestaient à Nicolas Céard « la gloire d'avoir construit la route du Simplon ». En 2009, cette route, essentiellement touristique et fermée en hiver, a été empruntée, en moyenne, par 2 332 véhicules par jour. Source : Office fédéral des routes.

3 Cité par Maurice Pianzola dans *Paysages romantiques genevois*. Publication du musée d'Art et d'Histoire, Genève, 1977.

4 Ce tableau est aujourd'hui visible au musée d'Art et d'Histoire de la ville de Genève. On considère qu'il s'agit de « la plus ancienne peinture que nous connaissions, reproduisant, en de grandes dimensions, un site dont chaque détail peut être identifié avec la réalité topographique ». *L'Art des origines à nos jours*, Librairie Larousse, Paris, 1932.

5 Patois romand : Pour une enfant gâtée, elle n'est pas pimbêche.

6 Les chroniques de Töpffer ont été rassemblées sous le titre *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, J.-J. Dubouchet, Lechevalier & C^ie^, Paris, 1848.

7 Sieste.

8 Chaleur extrême.

9 Sentier de sortie d’une vigne.

10 Cité par Jean-Paul Garnier dans *Charles X*, Fayard, Paris, 1967.

11 1765-1838.

12 Chef de la Régence d’Alger.

Troisième époque

L’Âge de raison

1.

Disparus hors du temps, les morts jalonnent les jours des vivants. La date d’un trépas, inoubliable référence, marque, pour ceux qui restent, entre avant et après, la frontière qu’on ne repasse pas. C’est ainsi qu’Axel Métaz entendait souvent Pernette et le vieux Valeyres, évoquant un événement passé ou un souvenir, dire : « C’était avant la mort de Blanchod », ou « Blanchod venait juste de nous quitter ».

Chantenoz, lui, se référait au décès de Henri Pestalozzi, l’admirable éducateur d’Yverdon, mort le 18 février 1827, son ami et son modèle. Le philosophe s’était engagé à écrire une biographie de ce pédagogue exceptionnel, que certains tenaient pour démocrate visionnaire. On commençait seulement à comprendre les méthodes d’enseignement de ce maître et à constater leur valeur éducative.

À Beauregard, c’est la disparition de M^me^ Rudmeyer, au lendemain du ressat des plantureuses vendanges de 1827, qui servait de repère à Charlotte. Axel était présent, entre sa mère et Blaise de Fontsalte, quand Geneviève Rudmeyer avait rendu à Dieu son âme, dûment préparée à comparaître par les derniers sacrements de l’Église catholique.

Pour Axel, la mort de son parrain avait été une évasion, celle de sa grand-mère une cérémonie. L’un avait quitté la vie sans prévenir, l’autre avait organisé son départ, famille, draps brodés, eau bénite, communion, extrême-onction, prières d’accompagnement, jusqu’à l’extinction du souffle. Personne, jamais, ne surprit M^me^ Rudmeyer en négligé, même pas la mort. Cette grande croyante, qu’Axel avait peu connue, savait comment se tenir, se vêtir, répondre à qui que ce fût en toute circonstance. Ses funérailles, dont elle avait elle-même depuis longtemps fixé le protocole, furent grandioses. La pompe de l’Église catholique romaine se déploya, ce jour-là, dans toute son ampleur, autour de l’évêque du diocèse, venu de Fribourg. Une délégation de la communauté protestante accompagna, derrière ses pasteurs, le convoi funèbre de cette adversaire résolue et loyale.

Le notaire, après lecture de son testament, qualifia le document de modèle du genre.

Charlotte étant seule héritière de sa mère, il lui revint, en plus de la belle propriété d'Échallens, une assez forte somme, malgré l'amputation due à de nombreux legs faits par la défunte à l'église de sa paroisse, aux religieuses ursulines, aux jésuites, à l'orphelinat, à l'ouvroir et à quelques œuvres charitables qu'elle animait depuis des années.

Une seule des volontés dernières de M^me^ Rudmeyer étonna les siens. Elle demandait qu'on renvoyât à son premier gendre, Guillaume Métaz, la bible huguenote qu'il lui avait, autrefois, offerte pour tenter de la convaincre que la traduction de l'Ancien Testament fondée sur l'hébreu était plus fidèle que celle, fondée sur le latin, de saint Jérôme et que seuls les livres ajoutés par les zélateurs de l'Église romaine séparaient catholiques et protestants. La défunte souhaitait aussi que l'on fît parvenir à sa petite-fille Blandine, qui ne lui écrivait qu'une fois l'an, un chapelet béni par le pape lors d'un voyage à Rome. Charlotte se trouva un peu embarrassée par cette exigence. Elle avait caché à sa mère l'abjuration de Blandine, devenue protestante comme son père et son mari.

Les nouvelles de Guillaume Métaz, qui parvinrent d'Amérique pour Pâques 1828, étaient excellentes. Son beau-père, « malade du cœur », s'étant retiré des affaires, l'exilé, devenu citoyen américain, dirigeait, seul maintenant, une des plus importantes entreprises commerciales du Massachusetts et habitait, dans le quartier huppé de Boston, un bel hôtel particulier. Cette promotion conférait au négociant une assurance nouvelle, perceptible dans le ton de sa lettre. L'homme qui écrivait à Axel était un grand brasseur d'affaires de la Nouvelle-Angleterre. On ne devait pas l'ignorer ! M. Métaz n'avait-il pas été sollicité, à plusieurs reprises, pour présenter sa candidature au sénat de l'État ? En attendant de prendre une décision politique, il investissait dans les vapeurs fluviaux qui, par l'Ohio et le Mississippi, reliaient Cincinnati à La Nouvelle-Orléans, et subventionnait l'université Harvard, à laquelle il fournissait du matériel.

Une seule ombre au tableau américain : Blandine et le premier lieutenant Lewis Calver, mariés depuis bientôt deux ans, n'avaient toujours pas d'enfant. « Il est vrai que, pris par son service de *coastguardsman*, mon gendre est souvent en mer et reste parfois des semaines sans dormir avec sa femme ! Ceci explique peut-être cela ! » commentait Guillaume.

Bien que très fier de sa réussite et d'une fortune naissante, « vite mais honnêtement acquise », l'exilé s'étonnait, comme chaque année, de la modicité des sommes qui lui revenaient des affaires veveysannes et recommandait à Axel d'investir dans les bateaux à vapeur. « Tu devrais en construire un de taille moyenne, deux cents passagers pas plus, mais rapide et pouvant assurer la poste, ce qui constitue un revenu fixe. Charles Ruty te trouverait facilement des associés, car l'argent dort au pays de Vaud. » Il estimait également rentable l'acquisition de parts dans les nouvelles manufactures d'horlogerie, « qui sont à la veille de fournir des montres à toute l'Amérique », affirmait-il.

Ce genre de conseils mettait Axel de mauvaise humeur pour deux ou trois jours. Guillaume le traitait tel un gérant et non comme le fils qu'il entendait conserver. Pour investir, des capitaux, qu'Axel ne possédait pas, étaient nécessaires. M. Métaz prenait, comme Blandine, suivant les accords passés en 1820, une part des profits produits par ses anciennes entreprises confiées à Axel et semblait croire que ce dernier pouvait, avec ses seules ressources, financer leur développement.

Le jeune homme évoquait souvent l'avenir de ses affaires avec Régis Valeyres. Cet intendant, comptable intègre et dévoué, savait à quoi s'en tenir sur les possibilités d'investissement qui resteraient insuffisantes, malgré la relative prospérité du moment, tant que l'Américain n'accepterait pas de renoncer, pendant trois ou cinq ans, à prélever sa part des bénéfices. C'eût été beaucoup demander à Guillaume, et Axel, par amour-propre, ne s'y risquait pas.

Il ne pouvait, non plus, compter sur l'aide de sa mère, car Charlotte refusait de soutenir de ses deniers des établissements qui appartenaient pour moitié à son ex-mari.

– Il n’est point envisageable que j’aide ce malin à gagner plus de sous avec mon argent ! avait-elle déclaré, un jour où Axel évoquait son incapacité à investir comme le souhaitait Guillaume.

Depuis ce refus sans ambiguïté, Axel n’avait plus abordé le sujet.

– La bonne solution serait de racheter les parts que votre… ancien père détient dans toutes vos affaires, proposa en revanche, un jour de mai, Pierre-Antoine Laviron.

Mais le banquier ne dit pas où trouver l’argent !

Cette conversation surgit à Rive-Reine, quand Juliane vint, de Genève, avec son père, pour le lancement de la barque dont elle était marraine. Quand elle vit son prénom, peint en lettres blanches de chaque côté de la proue et à la poupe du bateau, la jeune fille sauta au cou de son ami et porta le toast de circonstance.

– Je souhaite qu’elle vogue longtemps et loin, pour le renom de votre entreprise, dit-elle, émue, tandis qu’Axel tentait vainement de l’abriter sous un parapluie que le vent menaçait, à chaque instant, de retourner.

Car, à l’heure de la petite cérémonie, un violent orage avait éclaté. Le lac devint bientôt si houleux que les bateliers, sitôt la barque à l’eau, l’amarrèrent sans oser hisser les voiles. La journée se passa donc à Rive-Reine, autour d’un feu de bois, et au milieu de l’après-midi, le service des vapeurs étant suspendu à cause du mauvais temps, les Laviron montèrent à bord de la berline d’Axel, conduite par Pierre Valeyres, pour regagner Genève via Nyon, où ils passèrent la nuit. Il n’avait pas été question de monter à Belle-Ombre sous l’ondée et les rafales de la vaudaire. Juliane s’en montra d’autant plus déçue qu’Axel parut se résigner sans regret à la prudence imposée, d’après lui, par les intempéries.

Depuis la mort de Blanchod, Axel Métaz avait pris conscience avec plus d’acuité de l’écoulement inexorable du temps. Homme mûr, il venait de passer vingt-sept ans. Qu’avait-il fait de sa vie ? S’il disparaissait demain, quelle trace laisserait- il sur cette terre ? Il ne faisait que gérer des affaires qui, Guillaume ne manquait pas de le rappeler, ne lui appartenaient pas en propre. Sa seule satisfaction venait du spectacle lénifiant offert par le

bonheur des autres. Sa mère et Fontsalte semblaient heureux de vieillir ensemble, dans l'aisance et la considération. Nadine et Nadette, ses amies d'enfance, paraissaient épanouies, même si leurs ménages « boitaient un peu », comme disait Pernette, parce que Nadette n'avait toujours pas d'enfant après six ans de mariage et que Nadine refusait d'en donner d'autres à son mari tant que sa sœur n'en aurait pas ! Mais c'était la petite Alexandra qui procurait à Axel des heures agréables et folâtres. Sa filleule, fille unique de Michel et Nadine Cornaz, allait sur six ans. C'était une adorable petite demoiselle, déjà minaudante et coquette, comme sa mère et sa tante. Axel était son dieu. Il avait réponse aux questions les plus saugrenues et disputait avec elle des parties de dames qu'elle gagnait toujours. Et puis, ce parrain, grand, fort, élégant, n'avait pas de femme prête à faire des remontrances. Il lui rapportait des cadeaux chaque fois qu'il se rendait à Genève et, à Rive-Reine, Pernette cuisait des bricelets et des merveilles que la fillette, gourmande, nappait de confiture.

Le fait qu'il fût depuis longtemps sans la moindre nouvelle d'Adrienne ajoutait, certains soirs de solitude, à la mélancolie du jeune homme. Il ne retrouvait un vrai plaisir viril de vivre qu'en escaladant les montagnes du Valais, pour chasser le chamois et le bouquetin avec Louis Vuippens et Fontsalte, ou quand il naviguait, seul sur le lac, au lever du soleil.

Oberman, dont il possédait maintenant une belle édition de 1804, était devenu son livre de chevet. L'auteur, Senancour, qui avait failli se noyer, autrefois, dans un torrent valaisan en montant seul au Grand-Saint-Bernard, le confortait dans le sentiment souvent éprouvé d'être, partout et toujours, un étranger.

Chantenoz, le seul être à qui Axel livrait parfois ses états d'âme, le disait atteint par le mal moderne qu'on nommait romantisme. Cette indisposition de l'âme, divorce avéré entre l'individu et le monde, incapacité de l'esprit à souscrire aux élans du cœur, propension à voir partout mensonge et duperie, Axel la ressentait : le héros geignard de Senancour la définissait pour lui.

Martin l'avait mis en garde contre cette affection de l'esprit, dont il avait lui-même longtemps souffert. Comme d'autres Suisses, Albert Stapfer, Ballanche, Roux-Bordier, le professeur était, certes, un admirateur de Senancour, mais il dénonçait la stérilité de la délectation morose, la

démission par « à quoi bon », le gémissement sans cause, le désir sans objet. Au cours d'entretiens confiants, le mentor avait convaincu son ancien élève qu'il appartenait, comme lui-même, à l'espèce humaine la plus mal lotie : celle des êtres doués d'une sensibilité exceptionnelle, qui endurent des souffrances insoupçonnées du vulgaire !

Occupations et soucis, mobilisant l'esprit et les forces d'Axel, le protégeaient opportunément d'une aboulie stérilisante. Sa virilité, son bon sens vaudois, le réalisme dû à l'exemple de Guillaume Métaz, son attachement à sa terre, les expériences vécues avec les femmes le préservaient de cette « discordance absolue avec la nature », dont souffrait Senancour. Oberman, Childe Harold, René n'étaient que des cousins éloignés !

Il eût été en paix sans l'intérêt affectueux que lui portaient les autres. Ainsi, chaque fois qu'il voyait sa mère, maintenant installée dans l'existence dont elle avait toujours rêvé, Charlotte parlait mariage. Et, naturellement, Juliane Laviron était citée comme la plus apte à faire une bonne épouse. Axel avait beau répéter que le mariage, avec ses liens, servitudes, obligations familiales et mondaines, le rebutait, sa mère répétait le même discours.

Par plaisanterie, Claude Ribeyre de Béran mettait au compte de l'atavique lenteur vaudoise la dérobade d'Axel devant toute perspective conjugale.

– À force de peser le pour et le contre, de comparer avantages et inconvénients, de se demander si l'on fait bien ou mal, on vieillit seul, comme moi, disait-il.

Mais Axel, bien que résolu à ne plus succomber à l'étrange, malsaine et vaine passion qu'il avait longtemps vouée à la nomade rebelle à l'œil vairon, refusait, lucide et loyal, de céder à l'attirance qu'exerçait sur lui depuis des années Juliane Laviron. Ayant connu l'amour passion, il gardait le souvenir doux-amer de l'exultation fallacieuse et aveuglante dont il avait été, plusieurs fois, victime. Meurtri par les femmes, Axel tenait celles-ci à distance de cœur et de sentiments, tout en imaginant qu'un jour pourrait surgir une sylphide, qui effacerait d'un sourire tous les souvenirs heureux

ou malheureux laissés par d'autres. Cette secrète espérance se doublait chez le Vaudois, engagé dans une vie rythmée par les saisons de la vigne et vouée aux affaires, d'un besoin d'imprévu qui l'incitait à se garder libre, disponible, prêt à répondre à l'appel du hasard.

« Lié ou non à une femme, l'homme est seul », disait Martin Chantenoz. Alors, solitude pour solitude, ne valait-il pas mieux choisir le célibat ? Axel vivait d'ailleurs en célibataire et tout Vevey le traitait comme tel. Déjà, certaines mères de filles à marier qualifiaient M. Métaz de vieux garçon, comme le docteur Vuippens avec qui, souvent, on le voyait.

Les commères savaient quand les deux amis allaient chasser en Valais, naviguer sur le lac, danser dans les villages du pays d'En-Haut, jouer au billard à l'hôtel de Londres, manger la fondue à Châtel-Saint-Denis, entendre une conférence au Cercle du Marché ou faire la ribote à Lausanne. La mère Chatard, guetteur attitré de la rue du Sauveur, qui observait, sans toujours les identifier, les visiteurs de Rive-Reine, voyait parfois Axel et Louis revenir au petit matin, la tête lourde, d'une expédition lausannoise. Elle faisait, avant midi, son rapport à l'épicière, qui diffusait l'information chez ses pratiques.

– Ma bonne, c'est le cheval du docteur qui les a reconduits. C'était bien cinq heures du matin. Y faisait grand clair. Aucun des deux aurait su trouver sa route et tenir les rênes ! Un bienfait que le cheval connaisse le chemin ! C'est pas malheureux de voir des beaux hommes, instruits et moyennés[1], s'aller perdre la santé à boire et ripailler avec des filles de rien ! Car c'est là qu'ils vont, à Lausanne. La maison à filles de Montbenon, vous pensez si on la connaît ! Mon beau-frère, le gypier[2], y a fait des galandages[3] et posé des glaces… aux plafonds ! Aux plafonds, vous vous rendez compte ! Sur mon âme, quel vice !

S'il n'eût été retenu par un certain dégoût et la crainte des maladies vénériennes, Axel se fût adressé plus souvent, en effet, aux prostituées lausannoises pour calmer les ardeurs organiques qui le prenaient de temps à autre. Il aurait, aussi, pu séduire quelque femme mariée, désœuvrée ou délaissée, mais la perspective de complications certaines l'en dissuadait.

Dans ses périodes de mélancolie, Axel trouvait toujours réconfort dans les lettres que lui adressait Juliane Laviron. Les considérations de sa correspondante, sur la vie genevoise, pétillaient d'intelligence et d'humour. Parce que sa tournure d'esprit était parente de celle d'Axel, la jeune fille osait aborder avec lui tous les sujets, futiles ou sérieux. Il en était de même quand ils conversaient. Elle savait écouter, longtemps, sans interrompre, et ses réflexions jaillissaient, toujours claires, nettes, brèves et bien argumentées.

Aussi, quand, à la fin du printemps 1828, Axel Métaz débarqua, une nouvelle fois, à Genève pour visiter la première Exposition de l'Industrie organisée en Suisse, c'est très spontanément que les amis choisirent de s'y rendre ensemble.

Inaugurée le premier lundi de juin, cette exposition nationale, organisée par la Classe d'Industrie et la Société des Arts, était destinée à promouvoir toutes les productions de la Suisse. À l'origine, la manifestation n'avait pas suscité l'engouement des industriels et artisans, mais elle se révéla, bientôt, comme la plus belle vitrine genevoise. Ouverte avec cent trente exposants, elle en compta deux cent soixante-six à la clôture. C'est seulement la veille de celle-ci qu'Axel Métaz s'y rendit, accompagné de Juliane, que ses parents autorisaient maintenant à sortir seule avec lui.

Le visiteur pouvait, certes, y découvrir des instruments aratoires modernes, importants dans un pays où l'agriculture tenait une grande place, mais aussi se faire une idée d'une activité industrielle en pleine expansion. Si les fabriques d'indiennes et de draps, autrefois spécialités de Genève, se raréfiaient, comme les tanneries, le machinisme stimulait une industrie textile en plein essor. Filateurs, tisserands et passementiers défilaient, ébahis, devant les nouveaux métiers. Ces machines semblaient promettre une production accrue dans la bonneterie, les cotonnades et les soieries. Certains subodoraient cependant que la machine, présentée comme amie de l'homme dont elle atténuait l'effort, irait peut-être, un jour, jusqu'à chasser l'ouvrier des ateliers, où il gagnait son pain.

La chapellerie, la maroquinerie, la cordonnerie, la ganterie présentaient leurs dernières créations, mais perruques, peignes, ouvrages de broderie, fleurs artificielles retenaient l'attention des simples curieux. Charpentiers,

ébénistes, tapissiers, cordiers, fabricants de cristaux, relieurs, imprimeurs, graveurs, luthiers, facteurs de pianos occupaient des stands où chacun avait à cœur de présenter ses plus belles pièces.

Quand Axel eut démontré la force de son coup de poing, en frappant le disque capitonné d'un dynamomètre, attraction qui impressionna M^lle^ Laviron, la jeune fille l'entraîna dans la partie de l'exposition réservée à la Fabrique genevoise.

L'horlogerie, fondement de l'industrie locale, avait souffert, depuis 1811, d'une désaffection inexplicable et on murmurait, maintenant, à Saint-Gervais qu'un dixième seulement des ouvriers horlogers avaient du travail. On en comptait cependant plus de deux mille, mais la plupart refusaient de fabriquer des montres ordinaires à bon marché, dont la demande allait croissant. La réputation universelle de la Fabrique de Genève était telle que la situation semblait s'améliorer depuis que la ville s'était dotée, en 1824, d'une École d'horlogerie et que les produits de luxe trouvaient à nouveau acquéreurs. Aussi les horlogers en renom offraient-ils à la convoitise des visiteurs les plus belles montres, assemblées sous les combles du quartier Saint-Gervais par ces cabinotiers à l'esprit aussi délié que les doigts. Aristocrates de l'établi, graduellement initiés, au cours d'un « écolage » de dix années, à une virtuosité manuelle séculaire, capables d'inventer et de fabriquer leurs outils, riches d'un savoir-faire irremplaçable, scrupuleux et sûrs, pointilleux quant à leurs droits, jaloux de leurs privilèges, ces magiciens à visière verte constituaient une caste fermée, puissante, frondeuse, capable de défier le pouvoir et de renverser un gouvernement.

Pièces rares destinées à des princes étrangers, bijoux coûteux dénonçant avec suavité l'écoulement inexorable de la vie, les montres à répétition, dont les boîtiers d'or se paraient de filigranes mats, de baguettes polies, d'arabesques ciselées, de galons, de guillochures, voisinaient avec d'autres, plus richement décorées de miniatures, d'émaux, de pierres précieuses. On trouvait encore des instruments à mesurer le temps, tout aussi précis, mais de plus simple facture. Ces montres portaient, jusqu'au-delà des océans et à travers tous les continents, le nom de Genève. On disait depuis toujours à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg, à New York : « le temps est l'affaire des Suisses » !

Jacques Barthélemy Vacheron, dont la famille fabriquait des montres depuis 1755, s'était associé, en avril 1819, avec François Constantin et, depuis cette date, les montres signées Vacheron Constantin s'imposaient, à travers les cours européennes, comme les plus fines du monde. La famille Bonaparte, au temps des splendeurs impériales, avait commandé ses montres chez les célèbres horlogers de la rue du Rhône. À l'exposition, la société Vacheron Constantin présentait une nouvelle série de montres en or, sobres et d'une parfaite élégance, avec cadran émaillé blanc aux chiffres romains noirs, sans aucune fioriture, « dans le goût américain », affirmaient les connaisseurs. Le décor somptueux se trouvait au verso, sur le couvercle du boîtier finement guilloché ou orné. Dans un cadre de perles fines, une scène bucolique, parfois un peu libertine, inspirée de Watteau ou de Fragonard, était peinte sur émail dans les tons pastel.

Gaberel et Dufour, maîtres horlogers, présentaient une montre à secondes mortes, Raffard-Désiré une montre à répétition à cylindre, M. Tavan un chronomètre à échappement sec et M. Houriet un régulateur à tourbillon. Comme Axel et sa compagne se penchaient sur la vitrine de Favre-Leuba, le fameux horloger du Locle, qui venait d'ouvrir une manufacture impasse des Cent-Pas, un vieil homme les interpella :

– Ah ! quand le père Abraham Favre fabriqua, au Locle, ses premières montres, en 1737, on ne parlait pas encore de manufacture, mes enfants ! Heureusement, les cabinotiers de Genève sont encore là pour maintenir la tradition du bel ouvrage.

– Ils ont la tête près du bonnet, vos cabinotiers, et parfois poussent l'art de la contestation un peu loin, observa M^{lle} Laviron.

Elle avait entendu souvent son père pester contre les révolutionnaires de Saint-Gervais, gens impertinents et forts en gueule, qui se mêlaient, à tout propos, des affaires de la cité, toujours prêts à critiquer les décisions du Grand Conseil.

– Sûr, ma petite, qu'ils ont la tête près du bonnet…, je dirais même près du bonnet phrygien, car nous sommes de bons républicains, nous autres, à Saint-Gervais.

Juliane allait renchérir, mais Axel lui fit signe de se taire.

– Il est vrai que vous constituez, dans la société genevoise, une caste turbulente, mais l'Europe entière reconnaît vos mérites, votre habileté et la qualité de vos montres, dit aimablement M. Métaz.

Le vieil horloger, visiblement satisfait, s'adossa à la vitrine qui contenait les montres Favre-Leuba et les jeunes gens comprirent qu'ils allaient devoir entendre un vrai discours… de cabinotier !

Ces travailleurs inclassables, à la fois tâcherons indépendants, artisans et artistes, formaient, depuis le xvii^{e} siècle, une aristocratie ouvrière unique en Europe. Ils incarnaient encore, en cette année 1828, l'industrie et l'esprit de Genève. Communauté plus que corporation, la Fabrique constituait une puissance industrielle qui, par la conjonction organisée des connaissances parcellaires et des compétences individuelles détenues par ses membres, exploitait la science abstraite du Temps. Les servants de la Fabrique dominaient, en plus des mathématiques, de subtiles données métallurgiques, le sens du décor, les secrets de l'émail, le sertissage des pierres précieuses, et disposaient d'un tour de main transmis, avec quelque mystère, de maîtres à compagnons.

Bien qu'ils ne soient plus cinq mille, comme à la veille de la Révolution française, quand les trois cinquièmes des habitants de Genève vivaient de l'horlogerie, les cabinotiers – ils préféraient le nom de cabinet à celui d'atelier – constituaient, dans la cité, une caste à part. Respectés de tous, redoutés des édiles, autodidactes, grands lecteurs et parfois auteurs de pamphlets politiques ou philosophiques, exécutants mais aussi créateurs, jaloux de privilèges acquis par leurs mérites, têtes chaudes, toujours prêts à quitter leur layette sous les toits de Saint-Gervais pour en découdre au nom de la liberté, ils aimaient parler de leur métier et développer des idées souvent qualifiées de subversives par les bourgeois de la ville haute.

Leur maître à penser restait Jean-Jacques Rousseau, dont le père, Isaac, avait été un des leurs. Aussi ne se privaient-ils pas, comme le vicaire savoyard, de dévoiler leur profession de foi ! Bon nombre appartenaient à la

franc-maçonnerie et manifestaient de la sympathie pour les révolutionnaires, proscrits ou réfugiés.

Peut-être était-ce le cas de cet homme, portant sur une chemise blanche la blouse bleue qui désignait le cabinotier.

– Vous avez peut-être oublié, vous, les jeunes messieurs et demoiselles de la rue des Granges, qu'une montre est le fruit d'un travail collectif, qui met en œuvre une centaine de métiers différents ! commença-t-il.

Le ton parut à Axel un peu sentencieux, mais, d'une pression de la main sur l'avant-bras, Juliane l'invita à la patience. Elle aimait apprendre et devinait que ce vieillard de belle prestance ne souhaitait que parler de son art.

– Vous avez bien dû entendre ces noms : faiseurs de pignons, planteurs d'échappements, repasseurs, monteurs, régleurs, polisseurs, doreurs, faiseurs de débris, finisseurs, sertisseurs, guillocheurs, graveurs, tourneurs de cuvettes, cadraturiers, faiseurs d'aiguilles, et bien d'autres ! Mais tous ceux qui pratiquent ces métiers sont des travailleurs indépendants. C'est ça, la Fabrique de Genève, on y fait les montres « à parties brisées », comme nous disons. C'est l'établisseur qui distribue le travail. Et nous travaillons, chacun chez soi, dans les combles des maisons, pour y voir clair et ne pas être gênés par les bruits de la rue. Quelqu'un a dit que nous sommes perchés « plus haut que le bruit et l'ombre ». Quelquefois, quand il s'agit d'une commande urgente, quand l'établisseur arrive en coup de vent et tout essoufflé, pour dire en posant des ébauches sur la layette : « Cette paire de montres doit partir dans deux jours pour Berlin ou Londres », nous travaillons la nuit, à la lueur des quinquets… avec une visière verte, bien sûr, pour ménager nos yeux, nos plus précieux outils !

– Dans ce cas-là, vous demandez une prime, j'imagine, intervint Axel.

– Eh ! mon garçon, quand il y a presse, nous faisons nos prix… honnêtement. On ne discute pas ! Chacun sait bien ce que vaut le travail de l'autre ! Et, quand la course des messagers[4] est terminée d'un cabinet à l'autre et que les montres sont livrées, l'établisseur, avant de les porter à la

diligence, nous fait mettre au frais quelques pichets de vin gris chez la mère Tantpis[5].

– On dit que c'est votre cabinet du lundi, chez la mère Tantpis, lança Axel, pour taquiner le vieil homme.

– C'est vrai, mon petit monsieur. Le lundi, nous ne travaillons jamais…, c'est le jour bleu ! Faut bien se remettre des promenades du dimanche, pas vrai ! Car, voyez-vous, les cabinotiers ne sont point comme les ouvriers des manufactures, sous la férule d'un chef qui les dirige et surveille leur travail, tout juste s'ils peuvent bavarder, fumer une pipe ou aller à la taverne, boire un pichet de temps en temps ! Chaque horloger qui met sa marque sur une montre traite directement et séparément avec les artisans qui ont mérité sa confiance par la qualité de leur travail et aussi, bien sûr, par les prix qu'ils pratiquent. De cette manière, chacun a intérêt à se perfectionner dans sa partie, à se faire connaître comme le meilleur par les établisseurs.

– Mais on dit que la demande de montres est telle que Saint-Gervais ne peut produire assez pour satisfaire la clientèle et que les manufactures vont se multiplier, risqua Juliane avec un sourire apitoyé.

– Les manufactures, hélas, il s'en ouvre de plus en plus, avec des machines, comme à La Chaux-de-Fonds. Mais la routine et les horaires éteignent l'intelligence, dévoient le geste, tuent l'effort, le goût de faire mieux que le voisin. Savez-vous que nous autres, cabinotiers, nous inventons et fabriquons nous-mêmes nos outils ? Moi qui vous parle, j'ai calculé, dessiné et bâti de mes mains une petite machine à tailler les engrenages en laiton et acier, qui n'a pas sa pareille pour la précision ! Les engrenages qui en sortent, croyez-moi, ils sont autrement beaux et précis que ceux que commencent à livrer, par caisses entières, les estampeurs !

– On m'a dit que les nouveaux moulins, sur le Rhône, vont fournir de l'énergie aux ateliers.

– Rien ne vaut l'archet, pour faire aller le tour ou la machine à percer. Le muscle, seul, permet de bien doser l'effort nécessaire au travail de l'outil. Mon maître m'a toujours dit qu'un bon horloger, pourvu qu'il dispose de laiton et de fil d'acier, doit pouvoir, avec ses propres outils, travailler dans

le désert ! Savez-vous qu'un de Saint-Gervais fit, il y a une douzaine d'années, le pari avec un établisseur de ses amis de fabriquer seul, en partant d'une plaque de laiton et de fils d'acier, une montre complète, entre le lever et le coucher du soleil ? Il gagna aisément son pari et la montre fut achetée cent florins par l'établisseur. Il n'y a guère de jours, j'ai rencontré ce brave homme. Il m'a dit que cette montre banale marque toujours midi quand le carillon de Saint-Pierre joue *le Ranz des Vaches* ou la ronde du *Devin du village,* du fier Jean-Jacques.

Au cours de la conversation, le cabinotier, intarissable et qui avait bien conscience, en se racontant, de servir la Fabrique, comme un prêcheur sert sa foi, apprit aux visiteurs que la veuve d'un horloger héritait le droit de faire fabriquer des montres et, ce qui intrigua Juliane, qu'on brûlait, tous les trente ans, les parquets des ateliers pour récupérer de l'or.

– Oui, ma petite demoiselle, expliqua le vieil homme en souriant de l'air sceptique de la jeune fille. Quand nous travaillons les boîtiers en or, les déchets de métal, arrachés par le burin au cours du guillochage ou du pivotage, même la poussière d'or, tombent sur le plancher et s'incrustent dans les rainures. Alors, tous les trente ans, on démonte le parquet et on brûle les planches. Et, croyez-moi, on récupère ainsi des livres d'or, à Saint-Gervais et dans les ateliers. Il y a même, à Genève, une entreprise dont c'est le travail. C'est l'Office du dégrossissage d'or. On y traite aussi nos pantoufles de feutre, toutes empoussiérées de métal précieux. Quant à l'or qui reste sur nos blouses, ce sont nos épouses qui le recueillent. Au bout de l'année, elles vont le vendre pour s'offrir quelques fanfreluches ! C'est leur petit profit !

Quand ils se séparèrent du cabinotier, après que ce dernier leur eut donné son nom et son adresse, afin qu'ils aillent un jour visiter son cabinet, Juliane et Axel savaient tout de la fabrication de la montre. Jusque-là, cet instrument à mesurer le temps n'avait été pour lui qu'un objet utile, pour elle qu'un bijou. Désormais, tous deux en convinrent, ils considéreraient la montre avec le respect qu'on doit accorder aux œuvres conçues et réalisées par des hommes détenteurs d'un savoir particulier et d'une habileté exceptionnelle.

– Maintenant, je vois ma montre comme un être vivant. D'ailleurs, ce tic-tac ne rappelle-t-il pas les battements d'un cœur ? dit la jeune fille, pensive.

– Avec, toutefois, cette différence qu'un cœur arrêté ne peut être rendu à la vie par quelques tours de clé, comme ma montre, observa Axel, un tantinet moqueur.

– On peut se demander si les cabinotiers ne sont pas des initiés, chargés par Dieu d'inclure dans ces boîtiers la durée de vie dévolue à chacun de nous, reprit Juliane.

– N'allez pas confondre mystique et mécanique ! Chronos n'a jamais eu de montre. Il portait une faux…

– Qui lui servait à tuer les Heures, n'est-ce pas ? interrompit la jeune fille.

– D'où l'expression « tuer le temps » sans doute ! persifla aimablement Axel.

Juliane prit un air faussement fâché.

– J'ai parfois le sentiment que vous ne voulez jamais avoir de conversation sérieuse avec moi. Vous ne me jugez pas assez intelligente, n'est-ce pas ! Vous savez des choses que j'ignore, vous avez voyagé et vécu des aventures. D'ailleurs, en parlant de vous, ma mère disait l'autre jour : « Axel… » – nous n'utilisons que votre prénom quand nous parlons entre nous – ma mère disait : « Axel est un homme fait ! »

– Comme un fromage !

Juliane dégagea vivement son bras de celui d'Axel.

– Cessez de tourner tout ce que je dis en dérision. Je finirai par voir en vous un blasé !

En marchant et devisant, ils étaient arrivés devant l'exposition des boîtes à musique. Depuis que François Lecoultre avait imaginé, en 1818, de grouper en clavier les lames d'acier qui donnent les notes, les coffrets et les montres à musique connaissaient une vogue internationale. Certaines boîtes,

sorties des fabriques de Sainte-Croix, comportaient plus de deux cents lames et pouvaient jouer des dizaines d'airs.

Axel n'aspirait qu'à changer de sujet de conversation. Il invita sa compagne à écouter quelques mélodies aigrelettes, sorties des petits coffres de marqueterie ou de ceux, plus rustiques, ornés de scènes champêtres où de mignons bergers courtisaient des bergères peu farouches. Comme Juliane semblait apprécier particulièrement des airs de Mozart, dispensés par un petit coffret d'acajou incrusté d'edelweiss en marqueterie d'ivoire, Axel le lui offrit.

– Je le mettrai sur ma table de chevet, et j'écouterai ces musiques avant de m'endormir, dit-elle en reprenant affectueusement le bras de son compagnon.

– À vous, qui me reprochiez tout à l'heure de ne rien prendre au sérieux, me permettez-vous de dire une chose importante et grave ?

– Mon Dieu… oui ! Pourquoi pas ?

– Eh bien, chère Juliane, je m'endormirai, moi, sans musique, mais en pensant à cette journée… et à vous.

Juliane vit dans cette phrase la divulgation prometteuse d'un sentiment qu'elle souhaitait depuis des années inspirer à l'homme dont elle avait décidé qu'il serait un jour son mari, même si elle devait l'attendre aussi longtemps que Charlotte, qui l'encourageait, avait attendu Blaise de Fontsalte. Une vague rougeur colora son teint. Elle se sentit comblée.

Au soir de cette journée, dont il n'imaginait pas qu'elle pût constituer pour M^lle^ Laviron une amorce de fiançailles non déclarées, Axel retrouva Martin Chantenoz. La conversation vint, comme souvent depuis l'inoubliable séjour à Weimar, sur Goethe, dont le professeur venait d'avoir des nouvelles par un voyageur rencontré à la Société de Lecture.

Un an plus tôt, en août 1827, le grand Goethe, à l'occasion de son soixante-dix-huitième anniversaire, avait été, une fois encore, comblé d'honneurs. Le roi Louis I^er^ de Bavière s'était rendu à Weimar, pour lui remettre la grand-croix du Mérite. Jean-Jacques Ampère, écrivain et fils du

grand savant français André-Marie Ampère, ami du fameux physicien genevois Gaspard de La Rive, avait séjourné, du 22 avril au 16 mai, à Weimar, où Goethe l'avait accueilli chaleureusement. Il est vrai que cet érudit français, qui figurait dans la cohorte des amoureux insatisfaits de M^me^ Récamier, était l'auteur d'articles très élogieux, publiés par le journal *le Globe* sur l'œuvre du maître ! Le génie de Weimar avait reçu son visiteur vêtu d'une robe de chambre, qui, disait Ampère, « lui donnait l'air d'un gros mouton ».

– Et, cependant, que de morts depuis un an autour de Goethe ! remarqua Chantenoz. M^me^ de Stein, l'égérie admirative, a été enterrée le 6 janvier 1827, et il y a quelques jours, le 14 juin, le grand-duc de Saxe-Weimar, son ami de jeunesse et bienfaiteur, Charles-Auguste, est mort subitement à Potsdam. D'après les témoins, cette mort a plus éprouvé le maître que celle, survenue quelques mois plus tôt, de Charlotte Kestner, la parfaite héroïne de Werther, disparue à soixante-quinze ans. Comme quelqu'un annonçait à Goethe, avec ménagement : « Lotte est morte », le vieil égoïste a constaté sans émotion, mais avec un peu d'agacement, paraît-il : « Lotte… puisqu'il faut bien que ce soit son nom ! »

– Comment peut-il atteindre pareil détachement envers une femme qu'il a passionnément aimée et dont il a publié la délicatesse de sentiment pour fonder sa réputation d'écrivain ! s'irrita Axel.

– Mon garçon, le vieux Goethe est trop subtil et trop sensible pour n'avoir pas souffert de la mort de Lotte. Mais, comme toujours quand une peine arrive, il se cuirasse, parfois se cache, se couche, fait le malade. En somme, il suit le conseil du vieux Samuel Johnson : « Faites-vous une loi invariable et obligatoire de ne jamais mentionner vos troubles personnels, et vous verrez que si vous n'en parlez pas, vous y penserez moins, et si vous y pensez moins, ils vous tourmenteront plus rarement. » Et c'est bon pour nous tous ! conclut Martin en riant.

Pour Axel Métaz, l'été et l'automne furent marqués par plusieurs voyages à Berne, à Zurich et à Bâle, car le commerce des vins suisses était maintenant soumis à rude concurrence. Non seulement les vins de

Bourgogne et les vins du Rhin trouvaient preneurs chez les consommateurs aisés, mais les vignerons alémaniques mettaient sur le marché des vins devenus de meilleure qualité, comme les rouges légers et secs d'Hallauer et de Klevner, tandis que les producteurs du Tessin livraient des rouges capiteux, tels le nostrano et le mezzana. Il fallait donc assurer aux inimitables blancs du pays de Vaud, dont la production augmentait chaque année grâce aux progrès de la vinification, des débouchés nouveaux.

Au cours des réunions de l'Abbaye des vignerons, à Vevey, on évoquait depuis peu l'opportunité d'organiser en 1833 une nouvelle fête des Vignerons. Cette grandiose manifestation, qu'on ne pouvait voir que quatre ou cinq fois par siècle, attirait, depuis la première apparition de Bacchus en tête de la bravade de 1730, des milliers de Suisses et d'étrangers. Elle avait toujours été bénéfique pour le commerce des vins et le tourisme. Celle de 1833 serait la deuxième du xix^{e} siècle, même si quatorze ans seulement, et non vingt-cinq comme le voulaient les plus pointilleux, se seraient écoulés depuis la précédente, en 1819. De celle-là, Axel et les siens avaient toutes raisons de se souvenir !

Avec la complicité du soleil et des pluies de fin d'été, la vendange 1828 fut généreuse. Axel, pour satisfaire aux commandes recueillies au cours de ses déplacements, dut acheter la récolte de plusieurs petits vignerons, moins aptes que lui à commercialiser leur vin.

Dès novembre, il confia les soins du vignoble à un jeune vigneron de Rivaz, Samuel Fornaz, contremaître formé par Simon Blanchod et qui offrait, de ce fait, toutes garanties. Axel devait, en effet, développer, au plus tôt, l'extraction de la pierre des carrières de Meillerie et accélérer leur transport vers Genève, où il fit de nombreux séjours en 1829.

Car le canton genevois, sous l'influence d'un gouvernement qualifié par certains d'aristocratique, devait connaître, au cours des années à venir, de grandes transformations. La ville de Genève surtout, dont Jean-Jacques Rigaud, premier syndic, dirigeait avec compétence les affaires. Le ton pour un nouvel urbanisme, qui prendrait en compte, non seulement l'embellissement des sites, mais aussi l'habitat populaire, l'amélioration de la circulation et un indispensable assainissement de la cité, dont l'hygiène

laissait fort à désirer, était donné par l'ingénieur Guillaume Henri Dufour. Nommé architecte cantonal en mars 1828, ce brillant polytechnicien obtenait enfin la possibilité de faire prévaloir ses idées et de mettre en œuvre des travaux dont il avait fermement exposé, dès 1819, la nécessité devant le Conseil cantonal.

« En arrivant, par le lac, dans notre ville, en voyant les choses dans l'état où elles sont et en pensant à ce qu'elles pourraient être, on ose à peine avouer qu'on est genevois ! » disait-il. Et il ajoutait : « Quel contraste entre l'admirable contrée où lac et fleuve, rivages, forêts, collines, vallées et montagnes, font un "jardin de Dieu", au moins dans ses traits principaux […] et ces murs noirs, en ruine, ces bâtiments construits sans symétrie et sans but et qui donnent une petite idée du reste de la ville ! Non ! Cela ne peut rester ainsi ! Cet état de choses n'est pas en rapport avec le développement intellectuel et le sentiment artistique de notre population[6]. »

Si l'on excepte les belles constructions, privées ou publiques, comme le palais de Jean-Gabriel Eynard et le musée Rath, des plantations d'arbres sur les promenades et les ponts en fil de fer lancés sur les fossés des fortifications, l'embellissement de Genève avait commencé, en 1822, par une prison ! La ville disposait, en effet, maintenant de la première maison de détention moderne d'Europe. De nombreux magistrats, policiers et avocats étrangers venaient, chaque année, visiter ce bâtiment, construit par l'architecte Samuel Vaucher, élève de Dufour et bâtisseur du musée Rath, « de telle manière que, d'un point quelconque de l'édifice, l'œil embrassait toutes les parties intérieures », d'où son nom de prison panoptique !

Pour M. Dufour, il s'agissait, maintenant, de loger les honnêtes gens au moins aussi bien que les malfaiteurs ! Grâce à la Société immobilière des Bergues, dont il était avec James Fazy un des quatre fondateurs en 1827, et dont le capital représentait, disaient les gens informés, l'équivalent du budget cantonal, on allait pouvoir rénover entièrement la rive droite du Rhône, entre Saint-Gervais et les Pâquis.

Le quartier des Bergues[7], limité par la berge, la rue de Coutance et, du côté de Cornavin et des Pâquis, par les fossés des fortifications, s'était développé, au xviii^{e} siècle, autour de la grande fabrique d'indiennes de Jean

et Jean-Salomon Fazy où travaillaient, au temps de la vogue des toiles peintes, près de deux mille ouvriers. Les ancêtres de James Fazy utilisaient alors les méthodes de production inaugurées par leur parent, Daniel Vasserot, un huguenot français réfugié à Genève. Dès 1810, la France s'étant mise à produire des indiennes, industrie jusque-là interdite, la concurrence avait eu raison de la manufacture Fazy et les ouvriers des Bergues avaient dû changer de métier. En vendant, pour quatre cent mille francs de France, à la nouvelle Société des Bergues terrains, bâtiments, hangars, pavillons et jardins, l'héritier des Fazy avait fait une bonne opération.

Les projets de l'ingénieur Dufour, rassemblés en un mémoire très complet, promettaient de faire du site un quartier modèle. On prévoyait d'y loger huit cents habitants, dans vingt-cinq immeubles locatifs de six étages, dont les rez-de-chaussée seraient occupés par des commerces. Entraînés par Guillaume Henri Dufour, les actionnaires, MM. François Duval, Pellegrino Rossi, Ador-Darier, Naville-Saladin, Pernessin ainsi que les banquiers Louis Pictet et Richard Calandrini, venaient, en outre, de prendre la décision de bâtir sur le quai, qui allait être élargi, dallé, soutenu et bordé par des pierres taillées, un grand hôtel, du genre des fameux palaces anglais, qui ferait honneur à Genève. À cet effet, un concours avait été ouvert au commencement de l'année et, lors d'un voyage à Genève, Axel apprit par Pierre-Antoine Laviron que c'était le projet d'un architecte lyonnais, Augustin Miciol, qui avait remporté le prix, mais que la direction de la construction venait d'être confiée à François-Ulrich Vaucher, un ami de Dufour et parent de Samuel Vaucher, qui avait construit la prison panoptique !

Tous ces projets, qui devaient transformer pendant des mois certains quartiers de Genève en chantiers, fournissaient à Axel Métaz de nombreuses commandes de pierres, de chaux, de bois de charpente. Pierre-Antoine Laviron, engagé dans plusieurs opérations immobilières, révéla que, l'État ayant mis en vente la bande de terrains entre la chaussée de la Corraterie et les fossés des fortifications, on allait construire, tout au long de l'artère historique qui conduisait de la place de Bel-Air à la place Neuve, des immeubles de rapport, dont un cahier des charges fixait strictement l'architecture, les ouvertures et le décor extérieur, jusqu'aux moindres

détails des façades. Ainsi, le faîtage des maisons à quatre étages devrait n'offrir aux regards « qu'une seule ligne horizontale tirée de l'extrémité du côté du musée Rath ». La Corraterie ne comporterait plus, à gauche en regardant le Rhône, qu'une succession de façades identiques, qui contrasteraient avec celles des demeures vis-à-vis, élevées au cours des siècles par des propriétaires indifférents à l'harmonie architecturale et, même, à l'alignement des bâtiments. Les beaux platanes, plantés vers 1804, à l'ombre desquels on flânait les soirs d'été, protégés des chars et calèches par les bouteroues, feraient, hélas, les frais de l'opération. La pierre, partout, gagnait sur la verdure.

M. Dufour avait également obtenu du Conseil d'État l'autorisation de construire, sur la rive gauche du Rhône, un grand quai, beaucoup plus large que celui des Bergues, afin de faciliter le trafic commercial traditionnellement concentré entre Longemalle et la Fusterie. Là encore, des quantités énormes de pierres seraient nécessaires. En attendant, pour loger plus de fonctionnaires, on surélevait le vieil hôtel de ville d'un étage. Qui se rappelait encore que, le 19 juin 1762, l'exécuteur de la haute justice avait jeté aux flammes du bûcher allumé dans la cour le *Contrat social* et l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau, livres « téméraires, scandaleux, impies[8] » !

Juliane Laviron, qu'Axel rencontrait fréquemment, ne s'intéressait pas aux affaires immobilières. Les réfugiés grecs avaient, pour la plupart, regagné leur patrie. Mais l'infatigable Jean-Gabriel Eynard et les quelques membres des comités de soutien à la Grèce, que la proclamation d'une indépendance si ardemment désirée n'avait pas démobilisés, continuaient à œuvrer pour la jeune nation en proie à d'énormes difficultés, politiques, économiques et financières.

Le protocole signé par les puissances, le 22 mars 1829, avait décidé que le nouvel État grec était pleinement indépendant, sous réserve d'un tribut dû, de façon symbolique, à la Sublime-Porte[9]. Les frontières en étaient fixées ainsi : « La Grèce comprend la Morée et les îles, mais au-delà de l'isthme de Corinthe s'étend, au nord, jusqu'à une ligne qui, partant du golfe d'Arta, à l'ouest, se prolonge, à l'est, jusqu'au golfe de Volos. Ainsi sont affranchies Athènes, l'Attique, l'Eubée et toute la rive septentrionale du golfe de Lepante. » En revanche, les alliés ne se souciaient pas des

moyens que pourrait se procurer la Grèce pour vivre et défendre son indépendance.

Eynard tentait d'obtenir des gouvernements, à Paris, à Saint-Pétersbourg et à Londres, les garanties qui permettraient à Capo d'Istria, président du gouvernement provisoire, de négocier les emprunts indispensables à son pays. Mais M. de Polignac, nouveau président du Conseil français, se disait « peu porté sur les Grecs » ; le tsar n'acceptait de donner sa garantie pour un emprunt que si la France s'engageait formellement ; les Anglais appliquaient le *wait and see* qui leur tenait lieu de principe moral bien que le vieux duc de Wellington eût déclaré : « La Grande-Bretagne est très intéressée par la constitution d'un bon gouvernement grec » !

Généreuse, Juliane Laviron pestait contre ces atermoiements et faisait, avec opiniâtreté, la quête pour les Grecs auprès de son père et de tous les banquiers qu'elle connaissait.

– M. Eynard a personnellement envoyé trois cent mille francs et des centaines d'ardoises pour les écoliers grecs, car l'instruction est indispensable à la formation des citoyens. M. Capo d'Istria demande pour son pays un roi et de l'argent. Ils trouveront un roi, l'Europe doit fournir l'argent ! dit-elle, un soir, à Axel.

– Je crains que l'Europe ne fournisse un roi mais pas d'argent ! répondit-il.

Pendant que son fils traitait des affaires et s'intéressait au sort des Grecs, Charlotte, marquise de Fontsalte, jouissait de sa position mondaine, donnait des thés comme autrefois sa tante Mathilde, rendait des visites, allait entendre de la musique religieuse, passait du temps chez sa couturière et sa modiste, jouait les mécènes auprès d'artistes locaux. Elle eut grand plaisir, au commencement de l'été, à rencontrer l'ex-impératrice Marie-Louise.

La duchesse de Parme avait loué, pour six semaines, au Petit-Saconnex, une propriété qui lui coûtait mille francs la semaine. Son second mari, le comte de Neipperg, qu'elle avait épousé morganatiquement en septembre 1821, quatre mois après la mort de l'empereur, s'était éteint le 22 juin à Parme. Pendant que Napoléon se morfondait à Sainte-Hélène,

Marie-Louise avait eu, en 1817 et 1819, deux enfants bâtards du général autrichien. Un troisième, une fille, née en 1822, n'avait vécu que quelques jours. Demi-frère et demi-sœur du roi de Rome, les enfants de Neipperg ne l'intéressaient pas plus que ce fils de Napoléon. Le duc de Reichstadt, capitaine surnuméraire au régiment tyrolien de son grand-père, l'empereur d'Autriche, avait appris, à l'occasion du décès de Neipperg, la conduite passée et le remariage de sa mère. D'après les bonapartistes, toujours bien informés de ce qui se passait à Schönbrunn, le jeune homme avait ressenti une vive déception et souffert, autant dans son honneur que dans ses sentiments. Fontsalte et Ribeyre étaient de ceux qui ne pardonnaient pas à celle qui avait eu l'insigne honneur d'avoir été l'épouse de Napoléon et l'impératrice des Français de s'être conduite, alors que son mari restait captif des Anglais, comme une chambrière luxurieuse. Aussi Blaise avait-il refusé d'accompagner sa femme, quand Charlotte avait été conviée, par une amie, à un thé chez Marie-Louise, en résidence pour quelques jours à Lausanne.

Bien qu'elle eût affirmé disposer de peu de revenus, l'ex-impératrice se déplaçait avec une suite imposante : dames de cour, secrétaire, médecin, officiers d'escorte, coiffeur, cuisiniers, maître confiseur, valets, chasseurs, dame de garde-robe : en tout une trentaine de personnes ! Quand Charlotte revint de la réception, donnée dans un hôtel de la rue de Bourg, elle dit avoir trouvé Marie-Louise vieillie, alourdie, bouffie de visage et un peu trop fardée. Claude Ribeyre de Béran, qui arrivait de Paris, compléta le portrait moral de la duchesse de Parme, deux fois veuve :

– Savez-vous qu'elle a un nouvel amant, le comte Charles de Bombelles, présentement grand maître des cérémonies de la cour d'Autriche[10] ? On dit que, pour éteindre quelques dettes, il a fait vendre le beau nécessaire de toilette que la Ville de Paris avait offert à Marie-Louise impératrice, à l'occasion de son mariage !

L'anecdote avait beaucoup amusé Fontsalte et, plus encore, Flora, qui avait toujours tenu l'archiduchesse d'Autriche pour une femme légère et une mère dénaturée.

À Vevey, Axel Métaz, traité comme notable fortuné, était souvent sollicité pour apporter son soutien aux institutions sociales ou charitables. C'est ainsi qu'il avait accepté, à la demande du docteur Louis Vuippens, de figurer dans le comité de la Société de secours pour les ouvriers malades, fondée en décembre 1827. Cette association, « considérée comme une assurance mutuelle, et non point comme établissement de charité », avait pour but « de pourvoir à la subsistance et aux moyens curatifs des ouvriers malades, et momentanément dans l'impuissance d'y subvenir par leur travail », au moyen d'une contribution que les ouvriers en activité versaient chaque mois. Les « maîtres de profession et chefs d'établissements industriels et de commerce » – c'était le cas de M. Métaz – devaient verser « une fois pour toutes la finance de six francs », afin que leurs ouvriers et apprentis qui payaient contribution fussent assurés.

Un dispensaire, composé de deux chambres et de dépendances, permettait d'accueillir les ouvriers malades ou mutilés, les autres étant visités et soignés par les médecins et surveillants de la Société à leur domicile. Les fonds provenant des cotisations devaient être placés, prévoyait le règlement, « de la manière la plus solide ». Toutes les fonctions, de président, de secrétaire, ainsi que celles de surveillants, étaient bénévoles.

Axel apportait aussi son soutien financier à une œuvre plus récente, créée par quelques dames de Vevey et animée par M^{me} Cuenod de Charrière. Il s'agissait d'un « Asile pour jeunes filles pauvres et abandonnées », qui recevait les enfants âgées de six à onze ans. Logées, nourries, vêtues, ces fillettes recevaient une éducation fondée « sur les principes d'une véritable piété, qui, seuls, peuvent conduire à un heureux avenir ». Des gouvernantes les formaient, « principalement aux ouvrages du sexe, aux soins domestiques et à la culture du jardin », afin que ces déshéritées fussent « à même de gagner plus tard leur vie, en devenant soit des domestiques honnêtes et intelligentes, soit de bonnes ouvrières ». Les parents, ou protecteurs, s'engageaient à laisser les fillettes qu'ils confiaient à l'Asile jusqu'à l'âge de dix-huit ans révolus. En cette année 1829, l'Asile n'abritait que cinq pensionnaires car, faute de moyens, le comité, auquel appartenait Élise Ruty, ne pouvait en accueillir plus.

Quêteuses persévérantes, l’épouse du notaire Charles Ruty et ses filles ne manquèrent pas de tirer les sonnettes, dont celle de Rive-Reine.

– Cette année, tu as bien vendu ton vin, lancé une nouvelle barque et pris beaucoup de commandes de pierres pour Genève : tu vas nous donner des sous pour nos petites abandonnées, dit Élise avec autorité.

– Fais un peu moins de cadeaux à Alexandra et pense à celles qu’on jette à la rue, renchérit Nadine.

– Et n’oublie pas : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », acheva Nadette.

Axel embrassa les trois femmes en souriant et glissa cinq pièces d’argent dans l’aumônière d’Élise.

– Viendras-tu avec nous à Saint-Gingolph, pour la fête de la Sainte-Catherine ? Le notaire du vice-roi de Sardaigne donne, ce jour-là, une réception en l’honneur de papa qui lui a rendu, paraît-il, tant de services, demanda Nadine.

– On nous a même dit, mais c’est un secret, qu’on remettrait à papa la médaille du Mérite, de la part de Charles-Félix, ajouta Nadette.

Axel déclina l’invitation en invoquant d’autres obligations. En réalité, il n’avait aucune sympathie pour les courtisans du roi de Sardaigne, qui avait fait durement réprimer par les Autrichiens le mouvement libéral des fédérés piémontais.

Il vit Élise rieuse et ses filles, aussi folâtres et gambadantes qu’au temps de leur adolescence, passer en pépiant la grille de Rive-Reine.

Aux premiers jours d’octobre, Axel, Fontsalte et Vuippens décidèrent d’aller chasser le chamois dans le bas Valais. Un matin, ils quittèrent Vevey, où Blaise de Fontsalte était arrivé la veille, pour gagner tous trois, en berline, le val d’Entremont, où deux vieux chanoines du Grand-Saint-Bernard, descendus à Martigny avant la neige, pour passer l’hiver, avaient signalé des hardes de petits rouges des sommets. Les trois chasseurs choisirent de dormir à Liddes, afin d’être à pied d’œuvre, avant l’aube,

entre le mont Rogneux et le Petit Combin, deux sommets de plus de trois mille mètres.

La voiture irait les attendre à Fionnay, sur la Drance de Bagnes, où ils coucheraient le lendemain, après leur pénible et, peut-être, infructueuse course dans la montagne. Le paysan qui souvent hébergeait les chasseurs, et que Vuippens avait fait prévenir de leur arrivée, avait repéré, la veille au pâturage, une petite troupe de chamois.

– En cette saison, il y a beaucoup de chèvres suitées et de chamois de seize ou dix-huit mois, mais peu de mâles bons pour le tirage, prévint-il.

Les chasseurs savaient qu'on ne tire pas une chèvre qu'accompagne son chevreau. Pas plus que la chèvre-guide d'une harde. Ils savaient aussi que les chamois des cimes sont beaucoup plus vifs et difficiles à traquer que les paresseux sédentaires des forêts. À ces derniers se mêlent souvent, l'été, ceux qui descendent des moraines et des glaciers pour chercher, à l'ombre des arbres, des herbages frais et, aussi, pour se protéger de l'aigle royal, leur vieil ennemi. Tous changent souvent de gîte et ne sortent guère que deux fois par jour, le matin à l'aube, avant que la lumière ne soit trop crue, et le soir, juste avant le coucher du soleil, pour chercher leur nourriture. Qu'ils sentent l'approche de l'homme, promeneur ou chasseur, les chamois ont vite fait de gravir mille mètres, en bondissant sur les pentes les plus abruptes, pour se réfugier sur les crêtes balayées par les vents.

– Il y a de beaux lanciers[11] cette année. Mais, sacripant, qu'ils sont vifs ! Bien capables de sauter quelques sommités pendant que vous grimpez dans les vires[12]. Il vous faudra monter au-dessus des pâtures avant le jour, si vous voulez avoir l'aubaine d'un beau coup de fusil, dit le paysan.

Les trois hommes prirent un court repos.

À quatre heures du matin, Vuippens secoua ses compagnons et passa l'inspection des havresacs. Chacun emportait, en plus des provisions, miche de pain, viande séchée, fromage, tonnelet de vin et gourde d'eau, bâton de sucre, chocolat et topette d'alcool, un briquet à amadou, des chaussettes de rechange et un bon couteau, indispensable pour curer le chamois. Fontsalte avait enroulé autour de sa taille dix mètres de corde, qui pourraient servir à

tirer la victime d’une chute toujours possible aussi bien qu’à remonter un chamois abattu, tombé dans une faille. Le docteur Vuippens n’oubliait jamais sa trousse, car, bien souvent, les fermiers chez qui les chasseurs faisaient halte au cours de leur quête extorquaient, à force de lamentations, une consultation au praticien. Impuissant à soigner les goitreux, nombreux dans cette région, ou à guérir les rhumatismes, Louis Vuippens réduisait les entorses, pansait les ulcères, offrait de l’onguent pour apaiser un tour de reins, distribuait du vermifuge aux enfants, purgeait les grand-mères et conseillait aux hommes de boire un peu plus d’eau et moins de vin !

Souliers ferrés, bandes molletières, culotte de velours, bourgeron de burat, cloche de feutre informe portée à la manière des bergers des alpages, telle était la tenue de chasse pour Axel et Vuippens, dont se distinguait Blaise de Fontsalte, vêtu d’une touloupe, prise autrefois, devant Moscou, sur un officier du tsar, et coiffé d’un bonnet de police dont, par grand froid, il rabattait les revers sur ses oreilles.

Quand chacun eut vérifié son arme, sa poudre et ses balles, on se mit en route sous les étoiles pâlissantes. Après deux heures de marche pénible, par le col de l’Âne, puis un dédale de vires, censées, d’après Vuippens qui connaissait le site, conduire par mille détours « aux bons coins » du Rogneux, les compagnons atteignirent la limite élevée des pâturages, où l’on a une chance de voir une harde de petits rouges se déployer dans l’aube grise. Dès lors, ils se tinrent derrière le vent, évitèrent de faire rouler des pierres et ne parlèrent plus qu’à voix basse. Le moindre effluve humain, parfum de tabac, ou le plus léger bruit alerterait, dans ce désert de pierre propagateur d’échos, le plus méfiant des quadrupèdes. Vuippens, un peu essoufflé, annonça enfin : « Nous y sommes », et fit s’immobiliser ses compagnons, au bord d’un cirque, derrière une barrière rocheuse. Le médecin inspecta méthodiquement les gradins, les failles, les versants voisins, les terrasses inférieures, les combes crevassées, les éboulis, qu’il appelait casses comme les gens du pays, et surtout ces plaques d’herbe drue, offrandes savoureuses et dispersées de la montagne aux funambules des cimes.

– Avançons doucement derrière ce bastion, ordonna le médecin en désignant un énorme redan de granit.

L’ayant contourné, ils découvrirent un nouveau cirque et, en contrebas, ce que les Valaisans nomment si justement des creuses, larges sabrures dues au plissement alpin, élargies par l’érosion, qui sont plus que des crevasses, moins que des vals. L’une d’elles, tapissée d’herbe jaune, pouvait être, d’après Vuippens, un terrain de jeux pour chamois.

– Ces messieurs et dames ne sont pas encore levés, dit Fontsalte, se tournant vers ses compagnons, adossés au rocher.

Comme pour lui infliger un démenti immédiat, six chamois apparurent à moins de deux cents pas, sur la vire que les chasseurs se préparaient à emprunter en poursuivant la traque. Axel les vit le premier et les désigna du doigt.

– Pas un geste ! souffla Vuippens. Faut voir où ils vont. S’ils piquent à la baisse, on fera le tour par la combe, à main droite, et on remontera sur eux.

Le médecin appliquait le principe qui veut qu’on traque toujours en montant.

Gracieux, hauts sur pattes, robe rousse, gorge, ventre et fesses jaunes, cornes noires, droites, aux pointes cintrées comme des hameçons, les jolis caprinés folâtraient au soleil levant. Soudain, l’un d’entre eux repéra une touffe de graminées et s’y précipita, entraînant les autres. Tandis que les uns, museaux joints, broutaient avec gourmandise, les autres, à l’écart, observaient.

– Trois femelles suitées et leurs chevreaux, dit Vuippens. On ne tire pas…

– Comment le sais-tu ? interrompit Axel, qui, déjà, épaulait.

– Tête plus fine, cornes plus effilées, plus écartées, moins coudées, ça se voit, non, que ce sont des femelles ! Et les autres sont des chevreaux : trop jeunes. Rien pour nous, conclut Vuippens avec regret en abaissant avec autorité le fusil de son ami.

C’est alors qu’apparurent six autres bêtes, plus puissantes. Vuippens identifia plusieurs adultes et, à sa robe d’un roux plus soutenu, à ses cornes épaisses, un grand bouc. Il s’étonna qu’un vieux chamois de cette taille

suivît une harde, alors que ceux de son âge vivaient habituellement solitaires.

– Celui-ci est pour vous, dit-il à Fontsalte, car l'honneur du premier tir revenait à l'aîné des chasseurs.

Blaise arma posément son fusil. Il prit appui, du revers de la main, sur un rocher, fit glisser le canon dans la paume ouverte et s'apprêtait à tirer quand les chamois qui broutaient relevèrent brusquement la tête et se lancèrent sur la pente, au milieu de l'éboulis, en faisant rouler les cailloux. D'un même élan, les derniers venus les suivirent.

Le vieux mâle tressauta mais ne marqua nul affolement. Les chasseurs entendirent distinctement le chuintement sourd qu'émettent par les naseaux les chamois inquiets et le virent hésiter à se laisser glisser sur la pente à la suite des fuyards. Cette hésitation lui fut fatale. Le temps qu'il se décide, Blaise lâcha son coup et le bouc s'effondra sur les genoux, eut deux soubresauts, puis bascula sur l'éboulis. Quelques mètres plus bas, une pointe de roc arrêta sa carcasse.

– Ça, c'est un suicide, dit Vuippens.

– En somme, pas de quoi être fier, grommela Fontsalte.

– Belle pièce de gibier, tout de même, dit Axel.

Les trois glissant sur la rocaille atteignirent le cadavre du chamois et, à l'aide de la corde de Blaise, le hissèrent sur le replat. La balle lui avait traversé la tête. La mort avait été instantanée, ce dont Vuippens félicita tout de même le général.

– Une mort propre et sans douleur, dit-il en s'agenouillant près de l'animal.

Il tira de sa poche un ruban gradué et mesura la circonférence de la base des cornes, leurs longueur, hauteur, écartement et regarda les dents du bouc.

– Dix ans au moins, déclara le médecin d'un ton péremptoire. Et, à mon avis, il passe les trente-cinq kilos, le bougre.

Puis, montrant au flanc de l’animal une zone dépourvue de poils, il ajouta :

» Ce sultan avait déjà subi l’épreuve du feu. Il y a du plomb là-dessous, conclut-il en caressant la toison de poils raides.

Le médecin tira son couteau de chasse et, en chirurgien expert, vida la bête sur place. Les aigles qu’ils avaient vus tournoyer se disputeraient les entrailles fumantes. Ayant lié, deux à deux, les pattes de la bête, Vuippens se tourna vers Axel.

– Tu es le plus jeune, le plus robuste : tu vas le porter à dos.

Le chamois fut aussitôt attaché, pattes en l’air, sur le sac du jeune homme. Les trois amis se mirent en route, la tête du bouc dodelinant au rythme des pas du porteur.

Ce ne fut qu’au-dessous du Bec de Sery, au milieu de l’après-midi, qu’ils retrouvèrent la végétation et purent se reposer et se nourrir. Dès l’arrivée à l’auberge de Fionnay, le curage, achevé par Vuippens, fournit à Blaise de Fontsalte un trophée plus impressionnant que glorieux. Il promit, sitôt rentré à Lausanne, de le faire monter sur un écu de bois, dûment nommé et daté par le graveur dans un cartouche de cuivre.

C’est ainsi que le grand chamois, foudroyé un matin de novembre 1829 par un général, devint, dans les récits de chasse, le Suicidé du mont Rogneux.

1 Qui ont les moyens, riches.

2 Plâtrier. Vient de gypse, plâtre.

3 Cloisons en briques couvertes de plâtre.

4 À la fois garçons de courses et apprentis qui se forment en regardant travailler les artisans, chacun dans sa spécialité. Les moins doués restent longtemps messagers.

5 Taverne où les cabinotiers de Saint-Gervais avaient coutume de se réunir, au commencement du xix^{e} siècle.

6 Cité par André Corboz dans *la “Refondation” de Genève en 1830 (Dufour, Fazy, Rousseau)*. Tiré à part de la revue *Geneva*, tome XL, 1992.

7 Le nom Bergues ne vient pas de berges, comme beaucoup de visiteurs de Genève le croient, mais, par déformation, du nom d’un riche marchand du Bade-Wurtemberg, Hans ou Johann Kleberger (1485-1546), ami d’Érasme, conseiller financier de François I^{er}. Devenu bourgeois de Berne, puis échevin de Lyon, il acquit une propriété sur la rive gauche du Rhône, à Genève. Albrecht Dürer a peint, en 1526, un portrait de ce marchand. Le tableau figure au Kunsthistoriches Museum, à Vienne.

8 La condamnation fut abolie, par décret, le 3 janvier 1791.

9 On dit aussi la Porte, cour des sultans de Constantinople. Vient de ce que les souverains orientaux ne donnaient audience qu’à la porte de leur palais.

10 Il épousera secrètement Marie-Louise en 1834.

11 C’est ainsi que les Valaisans nomment les chamois adultes.

12 Sentiers naturels situés entre les parois rocheuses et qui permettent de contourner gorges, arêtes et éboulis.

2.

Le nez collé à la vitre ruisselante de pluie, Alexandra fixait désespérément le lac. Au-delà de la terrasse-jardin de Rive-Reine, le Léman, fouetté par la vaudaire, exhalait sa fureur en grosses vagues obliques. L'eau et le ciel semblaient se confondre à quelques mètres du rivage, dans une noirceur malsaine qui anticipait la nuit. Le cartel du salon sonnait le dernier coup de midi quand Pernette entra. La servante se planta derrière la filleule d'Axel et, une main sur l'épaule de l'enfant, observa un instant le lac en branlant la tête.

– Dieu Bon ! tu vois comme le lac brasse[1] ! On est mieux à chotte que sous la roille[2]. Viens-t'en manger, je t'ai fait un papet[3] et des croûtes au fromage[4]. C'est pas la peine d'attendre ton parrain avec un temps pareil : y mangera, sûr, un morceau avec Samuel, au caveau.

Comme Alexandra ne semblait pas décidée à obéir et s'obstinait à scruter le lac, Pernette Métayer se fit plus pressante :

» Pas la peine non plus d'attendre ta maman et toute la famille. Tu vois bien qu'y a pas une barque de pêcheur dehors. Tu penses bien qu'ils viendront pas maintenant. Un temps pareil, on peut pas aller contre. Et puis, s'ils ont dansé toute la nuit, comme c'est probable, ils en profiteront pour se reposer et s'en reviendront qu'au soir, quand la vaudaire sera tombée, ou même que demain, si elle tombe pas avant la nuit. Allez ! Viens manger, je te dis, sinon le fricot sera froid !

Pensive, Alexandra devint joyeuse et gambada, précédant Pernette, jusqu'à la cuisine pleine d'odeurs appétissantes. Les Ruty, leurs filles et leurs gendres étaient partis, la veille, au petit matin et par beau temps, pour fêter la Sainte-Catherine à Saint-Gingolph, en Savoie, de l'autre côté du lac. Nadine avait confié, comme souvent quand elle s'absentait, Alexandra à son parrain, ou, plutôt, à Pernette Métayer, entichée de l'enfant.

Avec une bonne brise, le trajet de Vevey à Saint-Gingolph ne prenait pas trois heures, mais, par mauvais temps, la traversée pouvait être longue et

hasardeuse, car les barques recevaient alors le vent par le travers. Or la violence de la vaudaire, en ce 26 novembre 1829, interdisait toute navigation sur le Léman. Les vapeurs, les barques des Métaz, les cochères caboteuses et les bateaux des pêcheurs étaient restés à l'abri.

Quand, à la fin de l'après-midi, Axel, sous la même pluie battante, qui tombait depuis la nuit précédente, et dans le vent tourbillonnant, regagna Rive-Reine, trempé, il ne fut pas étonné d'apprendre que les Ruty n'étaient pas rentrés de leur expédition savoyarde.

Le 27 au matin, ne restaient au flanc des montagnes de Savoie que des effilochures de brume, pareilles à ces touffes de laine que les buissons arrachent aux moutons errants. Dans son sillage, la tempête n'avait abandonné que des nuées gracieuses, pour inviter les bacounis à reprendre leurs périples lacustres. C'est le patron d'une barque de La Tour-de-Peilz qui, le premier, révéla que, la veille, le lac, dans sa colère, s'en était pris aux humains. Il repêcha, à la fin de la matinée, une femme, agrippée à l'antenne brisée d'une grande barque. Alentour ne flottait aucune autre épave. L'inconnue à demi nue, glacée, presque inconsciente, murmurait des mots sans suite et, quand les bacounis la hissèrent à bord, elle poussa, avant de défaillir, un cri déchirant :

– Non ! non ! laissez-moi, j'attends ma sœur ! Elle doit venir avec moi !

Les bateliers, qui se rendaient au Bouveret, au fond du lac, firent demi-tour et forcèrent l'allure pour regagner La Tour-de-Peilz avec l'intention de livrer la naufragée au docteur Vuippens, le seul qui pût être de quelque secours en pareille circonstance. Tandis qu'un batelier veillait la rescapée, l'autre courut chez lui, dépêcha son épouse au chevet de la naufragée, puis au pas de course s'en fut quérir le médecin en priant Dieu que le praticien ne fût pas en tournée de visites, à la chasse ou à courir la prétentaine. Par chance, Louis Vuippens consultait. Il abandonna un catarrheux et une fille, qui craignait d'être enceinte, pour suivre le bacouni.

Tout en courant vers le petit port, il s'informa, mû par un étrange pressentiment :

– Une femme, dis-tu… Jeune ? Vieille ? De chez nous ? Pas de chez nous ? Tu la connais ? Tu la connais pas ?

– Connais pas ! Mais une belle femme, et jeune, je vous le dis. Elle avait rien sur elle, tout comme nue. Mais à moitié noyée, blanche comme linge, les lèvres bleues, pourvu qu'elle soit pas morte, docteur !

Louis Vuippens reconnut tout de suite, et presque sans surprise, une des jumelles Ruty. Il savait, pour avoir dîné la veille à Rive-Reine avec Axel et fait une partie de puce avec Alexandra, que les Ruty n'étaient pas rentrés de Savoie. Il se pencha sur la blessée qui grelottait, constata que son cœur battait au ralenti, réclama la bouteille de marc, arracha les derniers lambeaux de vêtements collés au corps de la fille du notaire et, avec l'aide de la femme du batelier, la frictionna.

– C'est une des filles de Charles Ruty, le notaire de Vevey, vous le connaissez. C'est une des jumelles, mais laquelle ? dit le médecin.

Le visage boursouflé de la jeune femme et les ecchymoses qu'elle portait ne facilitaient pas l'identification.

» Je les différencie très bien quand elles sont ensemble, mais quand je n'en vois qu'une, il me faut réfléchir avant de savoir s'il s'agit d'Amandine ou de Bernadette… Mais, dit-il brutalement, où est sa sœur ? Et leurs maris ? Et les parents Ruty ? Ils étaient en famille ! C'est pas possible ! Où sont les autres ?

– On n'a rien vu sur le lac, personne, pas de barque désemparée, rien d'autre que le morceau d'antenne qu'elle cramponnait, cette pauvre fille, dit le patron.

– Il faut faire sortir tous les bateaux ! Fouiller le lac d'ici à Saint-Gingolph. Si elle a trouvé de quoi surnager, les autres ont pu en faire autant ! Allez, ordonna Vuippens.

– En attendant, on peut la porter jusque chez nous, je m'en occuperai bien, dit la femme du bacouni.

La naufragée ouvrit les yeux et aussitôt se mit à hurler :

– Ma sœur, j'attends ma sœur, elle est au bal ! Je vous dis qu'on veut l'échanger contre moi. Il faut qu'elle vienne, vite, acheva-t-elle dans un souffle, avant de retomber en léthargie.

– Elle délire. Emmenez-la chez vous, ne la contrariez pas et veillez à ce qu'elle ait chaud. Je vais prévenir M. Métaz, à Vevey, qu'il envoie toutes ses barques sur le lac, dit Vuippens.

Les deux amis passèrent la journée à croiser entre Saint-Gingolph et Vevey, au milieu d'une flottille, car tous les bateliers connaissaient les Ruty et auraient donné gros pour les retrouver vivants. Plusieurs bateaux longèrent les côtes de Savoie, d'autres, prenant la diagonale, allèrent jusqu'à Morges, car la vaudaire ne poussait jamais beaucoup plus loin les bois que le Rhône jetait au lac à Villeneuve.

Le vieux Valeyres, à qui Axel avait confié la direction des recherches, répétait qu'on ne peut se fier à la route des vents pour retrouver une épave ou des corps flottants.

– Certes, la vaudaire vient du sud-est, mais le lac est parcouru, suivant les saisons, la température de l'eau et les vents, par des courants et des contre-courants dont même les vieux bacounis, comme moi, ignorent les caprices. C'est par observation, instinct et souvent par aubaine, plus que par science, que nous en usons pour louvoyer. Ainsi, le Rhône, en se glissant vers Genève, dans le gros du lac, prend de la vitesse et dérange les eaux qui se rebellent. Ces contre-courants remontent tantôt le long du rivage savoyard, tantôt le long de chez nous. Alors, Dieu sait où ils sont, à cette heure, les Ruty !

– Ils n'ont pu que dériver vers le Petit-Lac, non ? risqua Axel, désemparé.

– Les gars de La Tour ont bien trouvé la fille qui allait vers le fond du lac, hein ! Alors que le courant aurait dû la pousser vers Yvoire ou vers Rolle. Non, mon pauvre Axel, on ne peut que se fier au bon Dieu et au hasard pour les retrouver, conclut Pierre Valeyres.

À la tombée de la nuit, les recherches furent abandonnées, le seul indice du naufrage étant un panneau d'écoutille qu'Axel identifia aussitôt comme appartenant à l'*Héloïse*, la grosse barque familiale des Ruty sur laquelle, adolescent, il avait souvent navigué. Un pêcheur savoyard, ayant appris l'objet des recherches, aborda la *Charlotte* de Métaz et affirma qu'il avait

été, à cause du très mauvais temps, un des rares témoins d'une trombe qui, le 26, vers dix heures du matin, avait étiré son impressionnante colonne d'eau « jusqu'à plus de cent pieds de haut, juste en face de Saint-Gingolph ».

En rentrant à Vevey, Axel exprima, devant Vuippens et les bateliers, son dernier espoir :

– Peut-être ont-ils pu gagner un rivage à la nage, ou en s'aidant d'une épave. Mais, cela, nous le saurons bientôt, dit-il.

– Et la petite Alexandra, qu'allons-nous lui dire ? demanda le médecin.

– Je veux d'abord savoir si la rescapée est sa mère ou sa tante, puisque tu es incapable de le dire ! Aussitôt à terre, nous irons la voir à La Tour, dit Axel, étonné que Louis, qui avait été autrefois amoureux de Nadette Ruty, fût incapable de préciser laquelle des jumelles était sauve.

L'épouse du pêcheur les conduisit dans la chambre où reposait la jeune femme, dans des draps blancs, sous une couette et entourée de bouillottes.

– Elle dort comme un ange, dit-elle à voix basse.

– Le réveil sera difficile, souffla Louis à l'oreille d'Axel.

Puis il ajouta :

» Alors ? Nadine ou Nadette ?

Axel souleva le drap et dénuda la poitrine de la dormeuse, sans l'éveiller.

– C'est Nadette, dit-il, formel.

– Tu es sûr ? C'est Nadette ?

– Certain, Louis. Nadine a deux grains de beauté, près de l'aréole du sein gauche. Nadette, comme tu le vois, n'en a qu'un, sous l'aréole du sein droit. Il n'y a pas de doute, c'est la pauvre Nadette. J'imaginais que tu savais ça, toi !

– Non, je l'ignorais, dit tristement le médecin. Et toi, comment diable le sais-tu ?

– Un jeu, autrefois. Tu sais bien qu’elles se comparaient sans cesse. C’est leur seule différence !

Après s’être concertés, les deux amis décidèrent de laisser provisoirement la rescapée aux bons soins de la femme du pêcheur, Vuippens habitant à quelques pas de chez elle.

– Si une seule des deux sœurs doit survivre, comme tout porte à le croire, il eût mieux valu que ce fût Nadine… à cause d’Alexandra ! risqua Axel, quand ils furent seuls.

Il comprit, au silence de Louis, que son ami n’approuvait pas que l’on discutât ainsi l’aveuglement ou le choix cruel du destin. La mort imposait, certes, la pire sélection, puisqu’elle ajoutait à l’anéantissement d’une famille l’affliction et la solitude d’une orpheline, mais, narquoise, elle laissait aussi au médecin l’ingrate mission de guérir et de rendre à la vie celle qu’il aimait depuis l’école enfantine.

En arrivant à Rive-Reine, Axel comprit, en voyant Alexandra en sanglots, pelotonnée dans un fauteuil du salon, que l’enfant savait maintenant que l’absence prolongée de ses parents, de ses oncle et tante et de ses grands-parents ne relevait plus d’un simple retard.

– Vous comprenez, il y a eu tant de va-et-vient dans la maison ! Les voisins des Ruty sont venus dix fois aux nouvelles ! Et le premier clerc et les employés du notaire, et puis le pasteur et d’autres gens. La petite a compris qu’il se passait quelque chose. Comme j’avais demandé à notre voisine de l’emmener au marché, pour la sortir d’ici, en passant dans la rue du Sauveur, elle a entendu la mère Chatard crier par la fenêtre au marchand de bois : « Paraît que c’est tout mort, tout noyé, les vieux et les jeunes ! »

Axel prit sa filleule dans ses bras, s’assit et, longtemps, la berça, s’efforçant de calmer les spasmes qui faisaient hoqueter la fillette entre deux plaintes.

« Tant que je ne saurai pas comment Nadette va sortir de l’épreuve, ne parle pas de sa tante à Alexandra », avait conseillé Vuippens. Axel se taisait donc, accablé, et laissait Pernette répéter devant la fillette que tout espoir n’était peut-être pas perdu.

– La mère Chatard n’est qu’une vieille folle, qui dit n’importe quoi pour le plaisir de parler. Faut pas l’écouter. Et puis, il y a des gens qui sont tombés dans le lac par mauvais temps, qui ont nagé jusqu’à la berge, dans un endroit perdu, et sont revenus à pied, par la terre, des jours plus tard, débitait sans conviction la brave femme, avant d’aller cacher son chagrin dans la cuisine.

Au cours de la semaine, plusieurs revinrent en effet, par la terre, comme Pernette l’avait prédit. Le premier cadavre, qu’un braconnier retrouva dans une crique, devant Rivaz, fut celui du mari de Nadine, Michel Cornaz, l’ébéniste. Le même soir, au-delà de Saint-Saphorin, ce furent les corps d’Élise Ruty et de son gendre, Amédée Panchoz, le greffier du tribunal, le mari de la rescapée, qu’on découvrit dans un creux de rocher. Jusque-là les Cornaz et les Panchoz avaient refusé de croire à la disparition de leurs fils. Ils avaient loué des bateaux et ordonné de vaines recherches jusqu’à Yvoire et Nyon. Le premier clerc du notaire, Axel et Vuippens durent reconnaître les corps rendus hideux par le séjour dans l’eau, les heurts contre les pierres des berges et la voracité des poissons. On s’empressa de mettre les noyés en bière et les cercueils furent entreposés dans un hangar à bateaux des Métaz. Les frères et sœurs de Charles et d’Élise furent prévenus du drame qui frappait leurs familles. Puis on attendit que le lac voulût bien rendre ceux qui manquaient encore à l’appel funèbre : Charles Ruty, sa fille Nadine et le patron de la barque, un cousin des Valeyres.

Le corps de ce dernier fut remonté, trois jours plus tard, dans un filet de pêcheur et, le lendemain, des carriers de Meillerie repérèrent l’épave de l’*Héloïse* disloquée et immergée à vingt mètres du rivage. Ils la tirèrent au sec et y découvrirent le corps du notaire, resté coincé entre deux membrures.

C’est par l’examen de l’épave que Pierre Valeyres et les gardes, chargés de la police sur le lac, établirent que la barque, au matin du 26 novembre, une demi-heure après avoir quitté Saint-Gingolph, avait dû être prise dans une trombe. Tous les bacounis témoins, dans le passé, de ce genre de phénomène naturel en gardaient un souvenir effrayant. La trombe prenait naissance quand des vents opposés, assez violents, chauds et froids, s’affrontaient au-dessus du Léman. On voyait alors soudain apparaître sur le

ciel noir, parfois à cent ou deux cents mètres au-dessus du lac, une sorte d'entonnoir blanchâtre qui semblait aspirer l'eau par la pointe, en déchaînant à la surface un tourbillon infernal, de dix ou vingt mètres de diamètre. Des vagues énormes se dressaient frénétiquement et le bateau qui, par malchance, se trouvait dans les parages immédiats, pouvait chavirer ou voir les éléments de sa coque se disjoindre.

– Sûr que l'*Héloïse* s'est trouvée prise dans la trombe et a été comme écartelée, conclut Valeyres.

On accorda encore deux jours au Léman pour restituer le corps de Nadine, puis, l'attente ayant été vaine, le pasteur décida de procéder aux funérailles. Toute la ville, abasourdie par cette catastrophe, s'y rendit derrière le syndic et les membres du conseil communal. Le maire de Saint-Gingolph et le notaire royal, qui avait décoré Charles Ruty la veille de sa mort, traversèrent le lac pour s'associer au deuil des Veveysans. Plusieurs notaires vinrent de Lausanne, de Nyon, de Morges, de Fribourg, de Bulle et, même, de Genève pour rendre les derniers devoirs à leur confrère. Les parents des morts, rassemblés après le culte, s'entendirent pour commander un caveau, où toutes les victimes reposeraient dans le cimetière Saint-Martin. Les Doret, marbriers qui, de père en fils, depuis 1733, construisaient les dernières demeures des Veveysans, s'engagèrent à livrer le monument avant la Saint-Sylvestre. La rescapée fut tenue à l'écart des cérémonies.

D'ailleurs, Nadette ne sortait pas d'une étrange apathie, semblait avoir perdu tout sens de la réalité et ne pouvait être livrée à elle-même. Physiquement rétablie, elle avait été recueillie par le docteur Vuippens. L'infirmière qui, souvent, assistait le médecin, vieille fille robuste et intrépide, s'était installée à demeure chez Louis, pour veiller sur la rescapée. Des médecins de Lausanne, appelés en consultation, avaient diagnostiqué un dérangement cérébral grave, qui pouvait peut-être, rien n'était moins sûr, se résoudre avec le temps. Ils avaient approuvé la thérapie imaginée par leur confrère. Depuis le premier jour, Louis administrait des calmants, sans obtenir que Nadette cessât de délirer. Du moins ne criait-elle plus et dormait-elle paisiblement.

Après les funérailles, dont il eût été vain de l'entretenir, Axel lui rendit visite. Elle accueillit son ami d'enfance gracieuse et minaudante comme toujours, mais ne le reconnut pas. Puis elle se dirigea vers une grande psyché et s'adressa à son image, à son double, à sa sœur :

– Tu vois, Nadine, nous avons de la visite. C'est un pasteur qui vient d'Angleterre. Il faut lui parler en anglais, bien sûr.

Ne pouvant en supporter davantage, Axel quitta discrètement la pièce.

– C'est toujours ainsi, dit Louis. Elle vit par les miroirs. Elle y voit sa jumelle. Elle l'appelle tantôt Nadine, tantôt Nadette, changeant elle-même de personnalité. Que tu prononces l'un ou l'autre prénom, elle répond. Elle est les deux, alternativement et simultanément. Ses propos, je l'ai constaté, sont toujours fondés sur des bribes de réminiscences confuses et bizarrement associées à d'autres, qui n'ont aucun lien entre elles. Ainsi, elle ne t'a pas reconnu, mais elle s'était beaucoup interrogée, autrefois, sur ton séjour en Angleterre. C'est peut-être pour ça qu'elle a fait de toi un Anglais, expliqua le médecin.

– C'est déconcertant. Comment la comprendre ? dit Axel.

– C'est encore plus étrange de la voir conseiller une toilette, faire demandes et réponses à son reflet. S'il s'agissait d'une malade anonyme, le cas serait intéressant à observer. Mais c'est Nadette et la voir ainsi me navre. Tu sais pourquoi. Et puis elle est redevenue si belle !

Axel posa une main affectueuse sur l'épaule de Louis.

– Sans toi, elle serait envoyée par ses oncles dans un asile. Les fous font peur, Louis.

– Je sais. Mais elle est docile et, depuis hier, la garde la promène autour du château. Je craignais, tout en le souhaitant, que la vue du lac ne réveillât en elle d'horribles souvenirs, produisît un choc, qui la rendrait malheureuse mais assainirait brutalement son esprit. Rien ne s'est produit. Elle ne prête pas plus d'attention à l'eau que s'il s'agissait d'un pré. Aucune réaction. Rien.

– Mais, après tout ce qu'ont raconté les gazettes sur la fin des Ruty, les gens qui la reconnaissent doivent l'aborder ? demanda Axel.

– Elle ne reconnaît rien ni personne, mais ça ne la trouble pas. Elle ne pose pas de question, sourit aux gens, leur serre la main s'il la lui tendent, mais reste muette et affiche une telle indifférence que je me demande si elle sait qu'elle les voit et les entend ! C'est atroce, mon petit vieux.

– Que comptes-tu faire ?

– La garder, tiens ! Tu ne veux tout de même pas qu'on l'interne à l'asile de fous de Lausanne ! Dès que ce sera possible, je la conduirai à Genève. Je veux l'avis de Jean-Charles Coindet. Il a fait ses études médicales à Édimbourg et s'intéresse fort aux maladies mentales. C'est lui qui dirige l'hospice des Vernaies.

Axel quitta son ami en l'assurant de son aide et s'en fut retrouver Alexandra, dont aucun membre des familles en deuil ne semblait se soucier.

Les frères et sœurs des Ruty n'habitaient pas le canton et, sitôt la cérémonie terminée, ils s'étaient réunis en une sorte de conseil de famille. La seule question importante était de savoir qui allait hériter les biens assez considérables du notaire ! Le premier clerc fit observer qu'il existait, en la personne de Nadette, veuve d'Amédée Panchoz, une héritière très légitime de Charles et Élise Ruty, ses père et mère.

– Mais on dit qu'elle est devenue folle ! Donc, incapable de gérer ses affaires, lança un beau-frère d'Élise.

– On ne peut cependant la déshériter, tant que sa folie n'a pas été dûment constatée par les médecins et la justice. Et puis, même si c'était le cas, reste Alexandra Cornaz, aujourd'hui âgée de sept ans, la fille de Nadine. C'est la petite-fille de Charles et d'Élise. Elle est, avant vous, leur héritière !

La discussion dura toute une journée, au cours de laquelle certains frères et beaux-frères cupides faillirent en venir aux mains, tandis que sœurs et belles-sœurs se lançaient à la tête de vieilles rancœurs, jalousies, convoitises. Tous regagnèrent leur fief respectif en déclarant qu'ils allaient, chacun pour son propre compte, consulter des juristes « afin de connaître exactement leurs droits et les faire respecter » ! En revanche, dissuadés par

Axel Métaz de rendre visite à Nadette, aucun des parents ou alliés des Ruty n'insista pour voir la rescapée du naufrage. Alors que certains la qualifiaient déjà de folle, bonne à enfermer, tous furent soulagés de pouvoir la laisser aux soins du docteur Vuippens, « du moment que ça ne coûte rien » !

Quant à Alexandra, dont les grands-parents paternels, les Cornaz, s'étaient retirés à Sion, en Valais, d'où ils étaient originaires, elle eût été bien mal lotie chez eux. La grand-mère Cornaz était à demi aveugle et son mari perclus de rhumatismes. Aussi, quand Axel Métaz fit savoir, par le premier clerc du défunt notaire, qu'en sa qualité de parrain de l'orpheline il se chargerait, éventuellement, de l'hébergement et de l'éducation d'Alexandra, et ce sans réclamer de pension, les autres furent bien aises de la lui confier, « en attendant toutefois de savoir comment se réglera la succession de ses grands-parents Ruty ».

– Tu penses que, s'ils découvrent que le magot revient à la petite quand elle sera majeure, tous seront candidats à l'adoption ! Les tuteurs, subrogés ou non, ne manqueront pas ! Drôles de gens, tout de même ! commenta Vuippens en apprenant de la bouche d'Axel les sordides rivalités d'intérêt qui avaient opposé parents et alliés des disparus.

– Il ressort de tout cela que te voilà promu, pour un temps indéterminé, garde-malade et, moi, père de famille, conclut Axel.

L'un et l'autre s'installèrent dans leur nouvelle vie. Pernette sut calmer le chagrin d'Alexandra qui, très tendrement attachée à son parrain, métamorphosa bientôt celui-ci en père attentif. Axel fit aménager une chambre pour la fillette et rouvrir, dans les combles, la salle d'étude où il avait passé tant d'heures avec son précepteur. Martin Chantenoz accepta, de bonne grâce, de reprendre cette fonction auprès de l'orpheline, entre ses cours à l'Académie de Lausanne et au collège de Vevey.

– C'est la première fois que je vais devoir enseigner une fille. Quand on en viendra à la mythologie grecque, je me demande comment il faudra présenter les libertinages des dieux et des mortelles. Avec toi, c'était facile…, tu avais des dispositions ! Ah ! tu me confies là une tâche délicate, mon garçon ! s'exclama-t-il.

Mais Axel savait que, loin de rebuter Martin, ce préceptorat au féminin lui plaisait. Alexandra, héritière de la grâce et du charme de sa mère, attendrissait aisément cet ours sceptique de cinquante ans !

Pour sa part, Vuippens paraissait installé dans une cohabitation thérapeutique avec Nadette, devenue une sorte de jolie poupée animée, qui allait, venait, faisait toilette, s'habillait, mangeait, dormait et ne parlait qu'aux miroirs.

– Je vis avec un automate, disait tristement le médecin à Axel.

À Genève, le docteur Coindet avait examiné ce « cas intéressant ». Il avait expliqué à son confrère qu'il se devait d'accepter cette forme d'aliénation mentale, consécutive à un très violent choc émotionnel, comme étant la moins douloureuse pour la malade bien qu'elle fût, pour l'entourage, du fait même de l'excellence des apparences physiques et du fallacieux naturel de certains réflexes, la plus torturante.

L'hiver 1829-1830 fut d'une extrême rigueur et, en février, le Léman gela, comme tous les grands lacs suisses. La croûte de glace ne dépassa pas, cependant, un pouce d'épaisseur et se limita aux petites criques, notamment à Vevey, à Territet et aussi à Genève : près de Versoix, devant les Pâquis et aux Eaux-Vives.

C'est dans ce climat glacial que Claude Ribeyre de Béran et Blaise de Fontsalte reçurent, un soir de février, à Lausanne, un émissaire de Paris. Il s'agissait d'un aide de camp du général Bourmont, nouveau ministre de la Guerre de Charles X. Ce titre n'aurait pu constituer une bonne introduction auprès de Fontsalte et de Ribeyre, si les deux généraux n'avaient reconnu, dans leur visiteur, un ancien lieutenant du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances. Un de ceux qu'ils avaient formés autrefois à l'action secrète, guerre sans panache mais non sans risques. Leurs leçons avaient été profitables puisque, fidèle bonapartiste, l'officier s'était glissé à l'état-major de Bourmont, poste d'observation privilégié pour renseigner ceux qui croyaient encore possible le règne de Napoléon II. Le jeune duc de Reichstadt, toujours à Schönbrunn, aurait dix-neuf ans le 20 mars. Dans

deux ou trois ans, il serait apte, pensaient les grognards, à relever le sceptre impérial.

– Le comte de Ghaisnes de Bourmont va-t-il, une nouvelle fois, trahir son employeur ? demanda Ribeyre, ironique.

Ancien commandant d'une armée de chouans en 1799, Bourmont avait émigré, pour porter les armes contre la France, dans l'armée de Condé. Rallié par confort, mais sans conviction, à l'Empire, Bourmont, après avoir bénéficié de la mansuétude de Napoléon, obtenu des commandements importants, n'avait-il pas, trois jours avant la bataille décisive de Waterloo, abandonné ses troupes pour passer chez les Prussiens – une habitude – avec une partie de son état-major ? Enfin, Ribeyre et Fontsalte ne pouvaient pardonner à cet adepte du double jeu d'avoir contribué, par son témoignage, lors du procès fait par les royalistes au maréchal Ney, en 1815, à pousser le Brave des braves devant le peloton d'exécution.

– J'apporte de quoi vous rassurer quant à la popularité du général de Bourmont, messieurs. Beaucoup de Français, et des meilleurs, pensent comme vous, dit le colonel.

Le visiteur tendit aux deux amis *le Globe*, journal philosophique et littéraire, fondé en 1824 par Paul-François Dubois et Pierre Leroux, auquel collaboraient, entre autres écrivains fameux, Sainte-Beuve et Rémusat. On donnait cette feuille pour organe des libéraux.

Fontsalte lut à haute voix une phrase, prise dans un article signé Saint-Marc-Girardin. D'après l'officier, une phrase de ce professeur du lycée Louis-le-Grand résumait l'opinion des patriotes sur la nomination de Bourmont au ministère de la Guerre. « Coblentz, Waterloo, 1815, voilà trois principes, trois personnages du ministère. Prenez, tordez ce ministère, il ne dégoutte que chagrins, malheurs et dangers[5]. »

Après ce préambule politique, le colonel révéla l'objet de sa visite. Le maréchal Marmont, membre de la commission militaire chargée de la préparation d'une intervention contre le dey d'Alger, demandait à ses deux anciens camarades de combat de reprendre temporairement leur activité afin

d’organiser un service de renseignement adapté à ce genre de campagne. Sans laisser aux deux hommes le temps de répondre, l’officier enchaîna :

– Le nouveau gouvernement du prince de Polignac, moins timoré que celui de son prédécesseur, M. de Martignac, a décidé le roi à entreprendre une expédition contre l’Algérie. Bien que le commandant en chef ne soit pas encore nommé, tout porte à croire que ce sera le maréchal Marmont, dont je puis vous dire qu’il figure en tête sur la liste de six officiers généraux qui sera soumise au Dauphin. Il faut bien ménager les susceptibles et ne pas désespérer les ambitieux, commenta le colonel avec un sourire.

– A-t-on assez temporisé ! Trois ans de réflexion pour venger un coup de chasse-mouches… et bien d’autres outrages, fulmina Ribeyre.

– La punition à infliger au dey sera, je l’espère, augmentée des intérêts composés de trois années d’insultes, d’outrecuidances, de crimes. L’assassinat de vingt-deux matelots et deux officiers, le 17 juin de l’an dernier, et le tir par les batteries d’Alger, le 3 août, de quatre-vingts obus sur la *Provence*, qui transportait sous pavillon parlementaire le capitaine de vaisseau La Bretonnière, envoyé du gouvernement français, rappela Fontsalte, farouche.

– Une occasion pour Marmont de racheter ses faiblesses d’autrefois en chassant du trône ce mangeur de loukoum aux cent femmes, compléta Ribeyre.

Si certains bonapartistes intransigeants appelaient encore Marmont « maréchal judas » et disaient « raguser » pour trahir, Blaise conservait une certaine estime à ce compagnon d’armes, alors qu’il n’avait que mépris pour Bourmont, dont le principal titre de gloire restait la promenade espagnole de 1823. À défaut de gloire, cette « guerre de M. de Chateaubriand » lui avait valu la pairie. Pour Fontsalte, Marmont était d’une autre trempe que le petit général de salon « aux yeux de couleuvre », comme disait Bonaparte. Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont, fils d’officier royaliste, avait participé, comme Blaise, à la bataille des Pyramides, puis commandé l’artillerie à Marengo et chacun avait été nommé général à vingt-six ans. Pour avoir chassé les Russes de Raguse, il avait été fait duc du même nom et promu maréchal par Napoléon. Enfin, cet

ancien aide de camp de Bonaparte avait tenté de défendre Paris, en 1814. Certes, il s'était rallié à la monarchie dès l'apparition de Louis XVIII, qu'il avait accompagné en exil en 1815, mais il ne s'était jamais comporté en plat courtisan et Fontsalte pensait que, pour lui, comme pour d'autres anciens soldats de l'Empire, l'aigle impériale couvait sa revanche sous les fleurs de lys.

– Donnez-nous des détails sur cette affaire d'Algérie. Les journaux d'ici n'impriment que les informations et les commentaires autorisés, depuis que le gouvernement cantonal exerce une censure de fait sur les nouvelles de l'étranger, afin de ne pas agacer les ambassades de la Sainte-Alliance, dit Ribeyre.

Le colonel, pour qui Trévotte venait de déboucher une bouteille de dézaley, s'exécuta.

– Bien que cela ne soit pas dit officiellement, afin de ne pas trop effaroucher Wellington, qui voit d'un mauvais œil la renaissance de la marine française, cette expédition punitive contre le dey, vassal du sultan de Turquie, doit, en fait, aboutir à la conquête de l'Algérie. Le gouvernement Polignac recherche, pour Charles X, un nouveau prestige politique, mais l'expédition est aussi dictée par des raisons stratégiques et, même, économiques. Les Anglais ont des colonies, pourquoi n'en aurions-nous pas ?

– On ne peut pas dire que les colonies nous réussissent, colonel ! Voyez l'Inde, le Canada, Saint-Domingue, la Louisiane…, fit observer Ribeyre.

– L'Algérie est proche et non dépourvue de richesses agricoles exploitables. Enfin, le cabinet présente l'affaire comme une croisade, pour abolir l'esclavage des chrétiens par les musulmans, détruire la piraterie barbaresque, supprimer les redevances que nous versons au dey pour nos concessions dites d'Afrique. Savez-vous qu'en 1820, au lendemain de nos représentations conjointes avec les Anglais pour demander à Husayn Pacha de retirer la protection masquée qu'il accorde aux pirates barbaresques, le dey, dans un accès de mauvaise humeur, a augmenté notre tribut annuel de 60 000 à 200 000 francs !

– Une croisade qui profitera aux fournisseurs, comme toujours dans ce genre d'affaires ! dit Fontsalte avec une moue.

L'envoyé de Marmont ne se laissa pas décourager.

– Voilà l'entreprise en cours. Êtes-vous prêts, messieurs, à y participer par vos conseils dans le domaine où vous vous êtes illustrés au service de l'empereur ? demanda le colonel.

Devant le silence prudent des deux généraux, qui semblaient se concerter du regard et chez qui l'officier devinait une envie contenue de retrouver l'ambiance dans laquelle ces hommes d'action avaient vécu leurs belles années, le colonel risqua un souvenir personnel.

– Autrefois, général Ribeyre, et vous aussi, général Fontsalte, quand l'un de nous, jeunes officiers, hésitait à se lancer dans une action dangereuse, dont on ne voyait pas clairement l'importance ni même l'utilité, vous disiez l'un et l'autre, ce qui agaçait fort les Jacobins : « Allez, c'est pour Notre-Dame la France »… et je crois que vous mettiez partout des majuscules ! dit le colonel en riant.

À cette évocation, la même émotion étreignit Blaise et Claude. Tous deux restèrent un moment silencieux, les yeux humides, tandis que remontaient du fond de leur mémoire les images des folles missions, des dangers encourus, des sacrifices passés.

– Notre-Dame la France, que nous ne prenons pas pour protectrice de Charles X, peut compter sur nous, dit, enfin, Ribeyre, d'une voix ferme.

– Si nous ne sommes pas obligés de rencontrer Bourmont, à qui nous ne pouvons serrer la main, nous servirons l'armée. Mais l'armée seulement, précisa Blaise.

Restait à fixer le jour de l'arrivée à Paris des généraux, ce qui fut fait sur l'heure. Puis les trois hommes s'abandonnèrent, dans la fumée des pipes et verre en main, à la douce évocation, stimulante et mélancolique, des souvenirs. Une lumière argentée semblait sourdre du lac à la rencontre du jour, quand, sur la terrasse de Beauregard, le colonel salua les deux généraux avant de monter dans la berline qui devait le reconduire à Paris.

Les vignerons vaudois, qui interprètent les signes de la nature, annoncèrent, dès février, que les rigueurs exceptionnelles de l'hiver retarderaient, jusqu'à la fin du mois de mars, la taille de la vigne. Aussi, quand Blaise de Fontsalte et Claude Ribeyre de Béran proposèrent à Axel Métaz de les accompagner à Paris, le jeune homme accepta. Ses affaires étaient en ordre, les commandes de pierres de Meillerie en cours d'exécution et les dates des livraisons à Genève, prévues et organisées. Un séjour à Paris, en compagnie d'un vrai Parisien comme Ribeyre, serait une source de découvertes intéressantes et aussi, peut-être, l'occasion de trouver de nouveaux débouchés pour les produits qu'il négociait et transportait.

Depuis la fin tragique des Ruty, alors que Nadette paraissait maintenant installée dans sa douce folie et qu'Alexandra retrouvait une joie de vivre enfantine, Axel ne s'était pas accordé un jour de repos. Le travail, en mobilisant son esprit et son énergie, avait agi comme un remède à la tristesse. Juliane Laviron, compatissante et discrète, lui avait apporté le soutien de son affection, mais un dépaysement de quelques jours le conduirait à reprendre conscience de ce que Chantenoz nommait le monde extérieur. Et puis, en suivant Blaise à Paris, il satisfaisait sa mère, qui ne désirait rien plus que voir s'établir entre Axel et son père des liens authentiques.

Le voyage dans la grande berline, conduite par Titus, fut plus gai que rapide. Hors de toute contrainte, les deux généraux et Axel se donnèrent, dès la première étape à Morez, l'allure de trois gaillards en goguette. Le lendemain, Jean Trévotte les convainquit de faire la prochaine couchée dans son village de Meursault, où ses cousins et cousines exploitaient les vignes familiales. Les voyageurs reçurent de la part de ces Bourguignons, pour qui l'adjudant Trévotte, unijambiste décoré, faisait figure de glorieux aventurier, un accueil empressé. Pris au dépourvu par l'apparition assez désinvolte d'un parent, qui, sans s'être annoncé, arrivait flanqué de trois invités, ces gens ne marquèrent ni surprise ni réticence. Ils ouvrirent leurs bras, leur maison et leur cave. D'une familiarité chaleureuse, s'exprimant avec tact et déférence envers les généraux et, pour Axel, avec la joviale complicité qui préside aux rapports entre vignerons, les femmes

improvisèrent un vrai festin campagnard, tandis que les hommes tiraient de leurs prestigieux celliers les meilleures bouteilles. Par courtoisie, personne n'eut le front de risquer une comparaison entre les blancs vaudois et ceux de Meursault.

– Chaque terre fait sa vigne, chaque vigne fait son vin, chaque vin fait son buveur, se contenta de dire le cousin de Trévotte.

– Savez-vous que, si Charles le Téméraire avait battu les Suisses à Morat, nos vins seraient des bourgognes[6], messieurs ? dit Axel doctement.

Toute la tablée applaudit, on porta un toast aux vignerons vaudois et quelqu'un entonna une chanson à boire, que tout le monde reprit en chœur au refrain.

On avait oublié les rigueurs de l'hiver quand vint le moment d'aller dormir. Axel, légèrement gris, s'efforça au sérieux pour, en guise de bonne nuit, citer un distique peu connu de Luther : « Qui n'aime point le vin, les femmes ni le chant, il restera un sot toute sa vie durant. »

Les Bourguignons décrétèrent que le jeune Vaudois, même protestant, était des leurs et reconduisirent leurs invités jusqu'à leurs chambres en chantant. Le lendemain, en montant en voiture, après une substantielle collation de jambon persillé et de fromage, arrosée, ce qui était paraît-il hygiénique, du même vin que le dernier bu la veille, les voyageurs constatèrent qu'on avait placé dans la berline une douzaine de bouteilles de ce blanc de Meursault qui porte à l'amour.

– Pour la route, dit simplement le doyen de leurs hôtes en les saluant.

Fontsalte, Ribeyre et Métaz trouvèrent Paris en pleine effervescence. Non à cause de l'expédition annoncée contre le dey d'Alger, qui suscitait de violentes récriminations dans les journaux d'opposition, mais parce que, la veille, des spectateurs s'étaient insultés et, même, molestés au Théâtre-Français, à l'occasion de la première représentation d'un drame en vers de M. Victor Hugo : *Hernani ou l'Honneur castillan*. M. Victor Hugo était donné comme le chef d'une nouvelle école, connue des initiés sous le nom de Cénacle. Ce groupe rassemblait des écrivains et des poètes qui avaient ouvertement déclaré la guerre aux auteurs classiques comme au théâtre

académique et bourgeois. Ces romantiques, tels qu'on les nommait, soute naient que tout ce qui est dans la nature est dans l'art, que la règle des trois unités, prônée par Boileau, corsetait l'inspiration, que l'acteur débitant un monologue apportait plus de vérité à l'action qu'un acteur s'adressant au conventionnel et passif confident.

Certains osaient, même, déclarer avec emphase : « Le beau, c'est le laid ! » Cette dernière assertion, rapportée par un journal, qui ne ménageait pas les romantiques, rappela à Axel les théories d'Anicet Laviron sur la peinture et il se promit de tenter, pendant son séjour, de rencontrer le frère de Juliane. Le Veveysan ne pouvait savoir que le fils du banquier genevois avait été, la veille, lors de la représentation d'*Hernani*, parmi les plus ardents zélateurs de la nouvelle école et l'un des plus violents insulteurs de ceux qui conspuaient Hugo et sifflaient sa pièce. Naturellement, les journaux monarchistes voyaient dans les romantiques tantôt de dangereux révolutionnaires – M. Victor Hugo n'avait-il pas mis, sur scène, le roi d'Espagne dans un placard ? – tantôt des bonapartistes en mal de revanche ou des suppôts de la charbonnerie !

Tandis que Ribeyre et Fontsalte allaient à leurs affaires, Axel Métaz visitait Paris. Le soir, les trois hommes se retrouvaient pour souper chez Tortoni ou à la Maison Dorée, les restaurants à la mode. La vue des fils de famille désœuvrés, engagés volontaires pour l'expédition d'Alger comme s'il se fût agi d'une croisière mondaine, qui se composaient des uniformes extravagants pour jouer les matamores devant les beautés professionnelles, agaçait les deux généraux. Soucieux de discrétion, étant donné leur mission, Blaise et Claude circulaient en habit civil. En revanche, ils portaient ostensiblement au revers l'insigne de leur grade, modèle impérial, dans l'ordre de la Légion d'honneur. Charles X avait, comme son prédécesseur Louis XVIII, maintenu l'ordre créé par l'empereur en escomptant qu'un peu de la gloire des héros d'autrefois rejaillirait sur les nouveaux décorés des salons. Fontsalte et Ribeyre, en arborant les rosettes agréées par Napoléon, entendaient ne pas être confondus avec les courtisans et les fournisseurs, pour qui le ruban rouge n'était que faveur.

L'expédition d'Alger, décidée le 31 janvier, paraissait maintenant bien engagée. Dès le 9 février, ordre avait été donné aux arsenaux de réunir, dans

les meilleurs délais, à Toulon, cent trois navires de guerre, de réquisitionner ou de louer au moins trois cent cinquante transports. Le 21 mars, le gouvernement avait débloqué cinquante millions de francs pour assurer les premiers frais de l'opération, qui allait engager vingt-sept mille marins, trente-sept mille soldats, quatre mille chevaux, un matériel de guerre considérable dont quatre-vingt-trois grosses pièces d'artillerie. Blaise de Fontsalte et son ami ne s'intéressaient ni à l'intendance ni à la stratégie militaire, mais ils furent déçus d'apprendre, le 19 avril, que le roi venait de désigner comme commandant en chef de l'expédition le comte de Bourmont, secrétaire d'État au département de la Guerre. Le maréchal Marmont, principal organisateur du corps expéditionnaire, se voyait frustré d'un commandement qu'il eût assuré avec plus de compétence et de brio que « le divisionnaire défaillant de Waterloo », détesté des bonapartistes.

Les anciens du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances avaient promis à l'évincé de doter l'armée en partance pour l'Algérie d'une unité de renseignement efficace. Ils tinrent parole, assurant à l'état-major le concours de quelques fidèles mameluks, qui connaissaient l'arabe, autrefois ramenés d'Égypte par les aides de camp de l'empereur[7].

Afin de parachever leur mission, Blaise et Claude durent se rendre à Toulon, pour inspecter l'embarquement de leurs agents et interroger deux espions. Le premier, un Anglais, avait été démasqué par une cantinière, alors qu'il soudoyait un marin pour connaître l'ordre de départ des unités ; le second, un Turc, avait été arrêté au moment où il tentait de prendre copie des dépêches envoyées par l'amiral Duperré, commandant de la flotte, au capitaine de vaisseau Hugo, désigné pour commander le débarquement, maintenant prévu à Sidi-Ferruch, à vingt kilomètres d'Alger.

Quand l'embarquement des troupes fut achevé, le 18 mai, et bien que la plus grande flotte de débarquement jamais rassemblée par la France ne dût appareiller que le 25 mai, les deux généraux, considérant leur mission terminée, regagnèrent Paris. Ils y retrouvèrent Axel.

Plus que les espions, le comportement de la presse inquiétait les deux généraux. Depuis leur retour dans la capitale, ils se disaient affligés par le manque de civisme des polygraphes de l'opposition, qui dénigraient,

chaque jour, l'expédition, après s'être efforcés, pendant des semaines, de démoraliser les troupes en donnant mauvaise conscience aux soldats. M. Alexandre de Laborde, député et membre de l'Institut, qui avait servi contre la France dans l'armée autrichienne jusqu'en 1797, était devenu, par un revirement trivial, destiné à faire oublier son passé d'émigré, un des plus virulents adversaires du gouvernement. Renversant malhonnêtement les rôles, il osait écrire dans un pamphlet : « Cette guerre est-elle juste ? Non, vraiment je ne crains point de dire non. […]. Le Dey réclame, on le vole, il se plaint, on l'insulte, il se fâche, on le tue[8] ! » Pour sa part, un parangon de vertu du *Journal des Débats* assurait : « La seule ressource de l'Algérie est l'opium », tandis que l'on chansonnait, avec plus de raison, Bourmont dans les cafés et peut-être dans les casernes :

Alger est loin de Waterloo
On ne déserte pas sur l'eau,
De notre général Bourmont
Ne craignons point la désertion !

– En d'autres temps, ces plumitifs eussent été contraints de manger leur gazette, et je vois bien où l'on eût mis leur plume ! lança Ribeyre, alors que les trois hommes soupaient au café Tortoni.

– On devrait les poursuivre pour trahison, car ils servent Anglais, Autrichiens et Turcs, qui tentent encore de s'opposer aux desseins du gouvernement français dans cette affaire, qui est, ne l'oublions pas, une affaire d'honneur national, renchérit Fontsalte.

– On peut ne pas être d'accord avec les décisions de Charles X, on peut mépriser Bourmont, même détester cette monarchie surannée et tous ses prébendiers, mais, quand la France s'engage dans une guerre où l'honneur de ses armes est en jeu et la vie de milliers de ses fils en danger, toutes les critiques doivent se taire, au moins pendant l'action, dit encore Ribeyre.

– Hélas, nous savons bien que la France n'a jamais eu de pires détracteurs que les Français ! Nos ennemis de toujours, les Anglais, savent que, pour nous affaiblir, il suffit d'encourager notre propension à nous diviser sur tous les sujets, les plus futiles comme les plus graves. Ils

encouragent ceux qui peuvent entretenir dans l'esprit public, qu'on nomme maintenant l'opinion, les rancunes, les rancœurs, parfois même les haines nées de nos anciennes divisions. Pour des agents habiles, disposant de quoi acheter quelques plumes serviles, rien n'est plus aisé que dresser les Français les uns contre les autres. Empêcher que les vieilles blessures ne se ferment, les envenimer, les irriter, quoi de plus facile ! Par exemple, inciter les polygraphes à rappeler que celui-ci émigra pour servir dans l'armée des Princes, que tel autre, resté bonapartiste, a approuvé l'exécution du duc d'Enghien, que tel autre encore a été jacobin, ou carbonaro, ou geôlier du pape, en Avignon ! Voilà la principale cause des malheurs de ce pays. La plupart relèvent de la vanité des uns, de la cupidité des autres, de l'égoïsme de beaucoup et, j'ose le dire, de la bêtise du plus grand nombre, conclut avec colère Fontsalte, exaspéré d'avoir à prendre, dans la circonstance, la défense d'un régime qu'il méprisait.

Cela ne supposait pas, de la part de Blaise, l'adhésion au système. Axel en eut la confirmation, quelques jours plus tard, par l'aide de camp venu deux mois plus tôt à Lausanne solliciter les services très particuliers des deux généraux. Il rapporta à Axel que Fontsalte et Ribeyre, prenant congé du maréchal Marmont, fort amer de ne pas conduire jusqu'aux rives algériennes l'expédition qu'il avait contribué à monter, avaient refusé la forte solde qui leur était due, ainsi que la croix de chevalier de l'ordre du Lys, décoration créée par Louis XVIII, que voulait leur décerner Charles X.

– Ils ont fait cela pour Notre-Dame la France, comme ils disaient autrefois. Et Notre-Dame la France ne paie pas en or, mais en gloire, le service qu'on lui doit ! dit le colonel, ému.

Puis il ajouta, en saluant Axel :

– Soyez fier, monsieur, de votre père. C'est un homme, comme aurait dit l'empereur.

Le séjour d'Axel Métaz à Paris s'était prolongé bien au-delà du temps prévu. Régis Valeyres lui envoyait chaque semaine un rapport sur la marche de ses entreprises et l'avancement des travaux dans le vignoble. Comme

rien ne requérait sa présence et que les affaires allaient leur train, il avait choisi d'attendre la fin de la mission de Blaise pour rentrer avec lui au pays.

La seule mauvaise nouvelle avait été apportée, fin mars, par une lettre de Charlotte à son mari. Le 18 du mois, un incendie avait ravagé le village de Saint-Légier. Les fermes et granges de vingt et une familles avaient été détruites par le feu et quatre-vingt-dix personnes se trouvaient sans abri. La petite maison des Fontsalte, considérée comme leur pied-à-terre de Vevey, n'était plus qu'un amas de pierres calcinées. On parlait déjà de reconstruire le village en prenant soin de laisser plus d'espace entre les habitations, mais, le général Fontsalte étant considéré comme un notable instruit et avisé, les sinistrés attendaient son retour avant d'adopter un nouveau plan de construction.

En trois mois, le Vaudois, grâce à Ribeyre de Béran, était devenu un vrai Parisien. Par l'ami de Blaise, qui ne voulait pas qu'il l'appelât général, Axel avait été introduit dans les milieux aisés et érudits. Il avait rencontré des gens qui pouvaient se permettre d'ignorer les événements politiques et sociaux, visitaient les expositions de peinture, enchérissaient dans les salles des ventes, fréquentaient les antiquaires, soupaient avec les actrices et les compositeurs après concert, faisaient des dizaines de lieues pour étudier un tableau ou une sculpture, collectionnaient les saxes ou les ivoires, écrivaient des articles bourrés de références savantes dans des revues confidentielles. Les affidés de cette caste intellectuelle méprisaient les gens d'affaires et de commerce, comme les courtisans et les hommes politiques, se tenaient à l'écart de la cour, fuyaient les rescapés de la noblesse, à qui les Bourbons avaient rendu, avec l'indemnité des émigrés, leur arrogance. Ils se connaissaient par-delà les frontières, parlaient un langage ignoré des simples curieux et osaient dire en plein salon : « M. Ingres a produit, avec le portrait du marquis de Pastorel, une croûte pitoyable ! »

Axel entendit ces mêmes personnes, qui se nommaient entre elles amateurs, critiquer, dans un salon, l'obtention par le baron Taylor, commissaire royal, auprès du vice-roi d'Égypte, des deux obélisques de Thèbes et de l'aiguille de Cléopâtre, à Alexandrie !

De la même façon qu'il avait été initié à la vie intellectuelle et mondaine de la capitale, Axel avait appris de Ribeyre, que Blaise plaisantait toujours

pour son perfectionnisme, un art de vivre plus raffiné, et conçu un goût neuf pour les belles choses. Adopter un vêtement sobre, mais pris dans un beau peigné et de coupe irréprochable, nouer une cravate dont le ton change suivant la circonstance ou l'humeur, choisir un cigare à l'oreille, chasser le faux pli et la tache, élire un armagnac au fumet, un bordeaux au millésime, un chapon à la crête, un cheval « au naturel » sortant de l'écurie, étaient façons d'aristocrate. En observant les manières du gentilhomme, le Vaudois perfectionna les siennes. Depuis le soir où, au café Tortoni, Claude stigmatisa le manque d'éducation d'un dîneur en rappelant à Blaise qu'« au cercle des officiers de la Garde des consuls on infligeait une forte amende à celui qui faisait tinter la porcelaine en remuant le sucre dans sa tasse à café », Axel s'appliqua à ne plus tomber dans ce travers !

Souhaitant rapporter un cadeau à sa mère, Axel, sur les conseils de Ribeyre, s'en fut, quelques jours avant la date prévue pour le départ, chercher l'inspiration rue de la Paix, ancienne rue Napoléon, « la plus ruineuse artère du monde », d'après les amateurs de bijoux, de perles, de soierie et d'objets d'art. C'est alors qu'il arpentait, sous le soleil de fin de matinée, cette voie aux belles boutiques, devant lesquelles station naient des calèches laquées comme des bonbonnières aux portières frappées d'armoiries et de couronnes, qu'Axel se heurta à Adrienne. Le premier moment de stupéfaction passé, elle lui tendit les mains en s'écriant :

– Mon Axilou, à Paris ! Quelle aubaine !

Accompagnée d'un obèse à fortes moustaches cirées et coiffé d'un impressionnant turban de soie bariolée, Adry s'apprêtait à monter dans un landau crème, tiré par deux chevaux blancs. Le couple sortait de la boutique du plus fameux joaillier de la rue de la Paix, Mellerio dits Meller, fournisseur, sous tous les régimes, de toutes les cours, depuis le jour de 1613 où la reine Marie de Médicis avait accordé le privilège à Jean-Marie Mellerio, émigré lombard, de faire avec les siens « le trafic de menues marchandises qu'ils sont accoutumés porter dans ses boîtes à l'entour du cristal dit enluminet[9] ».

Renonçant à monter dans sa voiture, Adry présenta Axel à son chevalier servant dans une langue incompréhensible. Métaz devina toutefois qu'elle le donnait comme son frère, quand elle désigna successivement ses yeux et ceux d'Axel à l'étranger. Le mamamouchi moliéresque, qui avait jusque-là conservé narines pincées et regard sévère, se détendit et s'inclina, la main sur le cœur.

– Il dit que tu es aussi beau en mâle que ta sœur en femelle ! traduisit malicieusement Adrienne.

Axel ne l'avait jamais vue aussi séduisante. Elle portait une jupe vert céladon sous une jaquette de velours d'un vert plus soutenu, un chapeau de paille embrumé de tulle, posé sur un chignon savant. La finesse de sa taille, son port altier et la grâce de sa démarche attiraient les regards.

– C'est une sorte de sultan diplomate, observateur de la Sublime-Porte, dit-elle négligemment, avant d'inviter le Turc à s'installer dans la calèche pour l'attendre.

– Viens, j'ai besoin de chaussures, entre avec moi chez les demoiselles Melnotte, ordonna-t-elle en désignant le magasin contigu à la joaillerie des Mellerio.

Tandis que les vendeuses s'affairaient, Axel mit en garde Adrienne :

– Tu ferais bien de ne pas te faire remarquer. Je sais par notre commun géniteur que la police autrichienne a saisi la correspondance échangée entre les carbonari de Florence et ceux de Naples. Les gens qui fréquentent le cabinet Vieusseux sont surveillés depuis que Mazzini et ses amis libéraux ont créé, à Florence, le mouvement Giovane Italia. Ne crains-tu pas que le nom de la baronne von Fernberg ne figure quelque part ?

– Je sais tout ça, Axou. Mais, à Paris, je suis à l'abri. Qui oserait soupçonner la maîtresse anglaise du représentant de la Sublime-Porte !

– Anglaise ?

– Oui. Pour tout le monde, sauf pour toi, je m'appelle maintenant miss Amy Bolton, femme de lettres !

– Quelle folle tu fais ! Mais ton Turc est un peu voyant, non ?

– Il est gras, il est ennuyeux, il est jaloux, il ne mange que des mets pimentés à l'extrême, il souffle comme un cachalot dès qu'il doit marcher plus de vingt pas, mais il est assez riche pour acheter tout ce que contiennent les boutiques de la rue de la Paix. Tiens ! Regarde ce qu'il vient de m'offrir : un collier de saphirs. C'est la mode ! On ne veut plus d'émeraudes ni de rubis, qui rappellent l'Empire ! dit-elle en ouvrant sa jaquette pour montrer le somptueux bijou qui parait son décolleté.

Adrienne, comme toutes les Tsiganes, affichait une passion pour l'or, les perles et les pierres précieuses. Elle portait des bijoux sans souci du lieu ni de l'heure et savait en parler. Tandis qu'Axel eût voulu poser une foule de questions à sa demi-sœur, celle-ci expliqua que, depuis l'assassinat du duc de Berry, il était de bon ton de porter du jais, pierre de deuil, que les grenats étaient réservés aux très jeunes filles, les colliers d'ambre aux grisettes et que l'étiquette à la mode Charles X, dont elle se moquait, voulait que seules les femmes mariées portent émeraudes, saphirs et améthystes, les diamants n'étant tolérés qu'en rivières, au cou des douairières. Elle conclut, avec un éclair dans son regard vairon, qui disait sa jubilation à venir :

– Omar – c'est mon Turc – m'a commandé chez Mellerio une parure de citrines sur or jaune avec un pendentif et des pendants d'oreilles. Et, aussi, une copie du médaillon dit « au chien », qu'ils ont autrefois fabriqué pour l'impératrice Joséphine, après que son carlin eut mordu Bonaparte !

– Folies, que tout cela ! dit Axel, toujours étonné par les accès de frivolité d'une femme par ailleurs si lucide, dont la vie dangereuse exigeait réalisme, courage et sang-froid.

– Pas folies, Axou ! Sagesse, prévoyance, placement. Les bijoux sont, pour la femme, la meilleure assurance contre la misère. La femme vieillit et perd ses attraits, connaît l'abandon, le diamant n'a pas d'âge, garde sa beauté inaltérable et sa valeur, éveille toujours la convoitise et…

– Sauf quand il aboutit à Koriska, chez ta mère ! coupa Axel, qui tenait à rappeler à Adrienne qu'elle l'avait abandonné sans vêtements, aux mains des faux moines, fondeurs d'or des Carpates, pour s'enfuir avec un coquin de son espèce !

Adriana, tout en essayant escarpins et bottines, laissa l'amant exhaler la rancune accumulée depuis tant de mois, puis lui prit la main tendrement et, comme chaque fois, Axel accepta, lucide et amusé, de rendre les armes.

– Mon Axou, c'était une question de vie ou de mort pour un garçon très jeune, qu'il fallait tirer des griffes de ma mère. Je n'avais pas d'autre moyen et je savais que tu saurais, toi, sortir seul du château. Et puis, j'avais mis un cierge à saint Pertinent ! dit-elle en éclatant de rire.

Axel prit le parti d'en faire autant et rendez-vous fut fixé pour le lendemain.

– J'habite un hôtel particulier, 30, rue Neuve-Luxembourg, à deux pas d'ici. Je suis toujours seule le matin. Mon Turc se lève avec le jour pour aller à ses affaires, précisa-t-elle en le quittant.

Comme Adrienne n'avait manifesté aucun désir de rencontrer leur père, bien qu'Axel l'eût informée de la présence du général à Paris, il tut à Blaise et Claude sa rencontre avec la baronne von Fernberg.

Il fut, en revanche, exact au rendez-vous du lendemain et trouva sa demi-sœur au lit et visiblement lasse.

– Tu dois, toi aussi, changer de nom de temps en temps, dit-elle en l'accueillant. Aujourd'hui je vais t'appeler Xilou, comme à Koriska. Ça fait grec et les Grecs sont à la mode. Ils vous ont coûté assez cher, aux Suisses ! Et puis, quand je t'ai connu, à Venise, il y a déjà dix ans, tu ressemblais à un pâtre grec, avec tes cheveux frisés et ton regard bicolore, miel de l'Hymette et bleu mer Égée.

Comme Axel l'écoutait sans rien dire et l'observait, elle enchaîna :

» J'ai pas bon visage, hein ? Je sais. Mon Turc m'éprouve… mais il me reste, pour toi, toute la vraie tendresse que je ne lui donne pas… Viens !

Axel, d'un mouvement de tête, refusa cette invitation à entrer dans la couche que venait, peut-être, de quitter l'obèse représentant de la Sublime-Porte. La proposition d'Adrienne lui inspira même un certain dégoût. Il lui fit aussitôt part de sa désapprobation de la vie d'odalisque qu'elle menait,

du fait qu’elle se mêlât sans cesse d’intrigues politiques, qu’il la retrouvât toujours là où fermentait une révolution.

– Quel complot es-tu en train d’organiser, avec l’or volé des Tsiganes ? demanda-t-il.

Elle rit, puis, soudain grave, expliqua qu’elle trouvait aux activités qu’il condamnait une sorte de justification à sa vie de plaisirs.

– C’est pour me donner une raison de vivre, sans trop me mépriser, que j’aide tous ceux qui combattent les grandes iniquités de notre temps : les malheurs des Irlandais sous férule anglaise, le manque de liberté des Italiens sous domination autrichienne, les souffrances des Polonais soumis à la loi russe, l’épuisement des enfants que les Gallois emploient pour extraire le charbon des mines, les Noirs qu’on enlève à l’Afrique pour les vendre aux planteurs américains, et bien d’autres !

– Si tes motifs sont nobles, tes méthodes sont détestables, dit Axel, se remémorant son séjour à Koriska.

– L’or volé aux riches et aux prêtres sert à armer ceux qui sont en lutte pour conquérir la liberté, à aider les pauvres et les affamés, dont personne ne s’occupe. Saint Pertinent est aussi une belle invention, car son cachet gravé sur nos lingots de contrebande est connu de tous les orfèvres d’Europe. Les plus grands sont intéressés, donc complices, car devant l’or il en est peu d’honnêtes et ils préfèrent croire que l’or du couvent de saint Pertinent est or béni ! Seuls les Français n’en veulent pas ! Trop méfiants, trop honnêtes. Ils trouvent notre or impur et d’un titrage mesquin. Mais les Anglais sont les meilleurs clients de ma mère.

– Et que fait-on de l’argent recueilli ?

– Il sert à acheter des armes, vêtements, bateaux, nourritures, mon Xilou.

– Et ça suffit à te donner bonne conscience ?

– Que veut dire « bonne conscience » ?

– C’est être, en son for intérieur, en accord avec ses principes.

– Alors, j’ai bonne conscience, je suis en accord avec mes principes… Tout dépend naturellement du choix des principes ! conclut-elle en éclatant de rire, de son rire de gitane, râpeux, rauque, vulgaire, quasi méchant, qui, toujours, créait un malaise chez Axel.

La conversation languit, comme si les amants s’étaient brusquement éloignés l’un de l’autre. Adry raconta sa vie mondaine à Paris et, pour tenter de ranimer chez son demi-frère la passion d’autrefois, rapporta qu’à une fête grandiose, donnée par la duchesse de Berry, elle avait rencontré une de leurs vieilles connaissances vénitiennes, la comtesse Teresa Guiccioli, la dernière maîtresse de Byron.

– Tu te rappelles, à la Fenice, comme tu guettais l’apparition de ce poète que tu aimais tant, et de cette femme. Eh bien ! Teresa, tout à fait consolée, en parle comme si elle avait été son inspiratrice unique. Elle assure qu’il venait lui lire ses poèmes et les corrigeait dans son lit. On m’a dit qu’à Rome elle avait beaucoup sympathisé avec M. de Lamartine, autre poète, qui voulait tout savoir de ses amours avec Byron. On dit aussi qu’elle a, depuis cinq ans, une liaison orageuse avec un autre poète, c’est semble-t-il sa spécialité, un Anglais, cette fois encore, Henry Edward Fox, fils de lord Holland, l’ami de Byron. Ce dernier avait rencontré Fox en 1823, à Gênes, chez les Blessington, et l’avait trouvé charmant, « le *nec plus ultra* de l’amabilité[10] », avait-il dit.

– Elle le trouva donc charmant aussi et digne, peut-être, de consulter certains des papiers intimes du grand poète, son prédécesseur au lit ! commenta Axel, ironique.

– En tout cas, il a dû avoir en main l’exemplaire de *Corinne*, de M^me^ de Staël, annoté par Byron. Teresa le montre à qui veut le voir. On peut y lire, paraît-il, de la main de Byron, cette phrase qu’on m’a citée et que j’ai retenue : « Il y a dans les réalités de la vie quelque chose d’aride, qui demeure aride quoi qu’on fasse », récita Adry, émue par cette amère constatation.

Puis, comme Axel se taisait, un peu ébahi par un attendrissement rare chez Adrienne, elle reprit :

– Ainsi, vois-tu, les passions se diluent avec la mort, avec l’absence, avec le temps.

– Seules survivent les amours souveraines, puissantes et folles. Celles qui ne se nourrissent que d’elles-mêmes. Ma mère et notre père ont vécu cela et le vivront, maintenant rassemblés, jusqu’au terme de leur vie, corrigea Axel. Mais il arrive aussi que la passion entre un homme et une femme s’éteigne comme une chandelle. Il suffit d’un mauvais souffle ! ajouta-t-il.

– As-tu senti, ce matin, passer le mauvais souffle ? J’ai le sentiment que tu es loin de moi, comme absent. Ne sommes-nous plus que frère et sœur, Xilou ?

– N’est-ce pas déjà beaucoup, Adry ?

Elle ne releva pas la dérobade et fit servir le thé à la menthe par un Turc aux pantalons bouffants. Les fidèles Zigeuner ne se montrèrent pas. Après avoir sucé un loukoum, Axel prit rapidement congé. Adrienne devait s’habiller pour sortir.

– Quand te reverrai-je ? demanda-t-elle tendrement, devenant soudain la femme désemparée, qui craint que son amant ne lui échappe.

– Quand le gras sultan aura repassé ta Sublime-Porte, dit Axel, amer, pour faire un mot.

– Toi, je t’aime de cœur ! lança-t-elle en sautant du lit.

Mais, déjà, Axel descendait l’escalier.

1 Remue surface et fond.

2 On est mieux à l’abri que sous l’averse.

3 Potée aux poireaux, liée de pommes de terre écrasées, qui accompagne la saucisse aux choux ou le saucisson fumé.

4 Cette spécialité prendra le nom de malakoff après la chute du fort du même nom, pendant le siège de Sébastopol (1855, guerre de Crimée).

5 Cité par Pierre Serval dans son excellent ouvrage *la Ténébreuse Histoire de la prise d’Alger*, Calmann-Lévy, Paris, 1965.

6 Déclaration d’un vigneron vaudois, M. Samuel Cossy, à l’auteur. À défaut des œnologues l’histoire lui donne raison. La Suisse romande, que certains nomment encore Bourgogne transjurane, fit partie du duché de Bourgogne jusqu’à la moitié du xv^{e} siècle. Le thème a été développé par l’auteur dans *Tastevin en main*, *Gazette de la Confrérie des Chevaliers du Tastevin*, numéro 94, premier semestre 1992.

7 On fit appel entre autres officiers de mameluks, en retraite ou demi-solde, à Bracevitch, un des interprètes de Bonaparte en Égypte, à Jacob Habaïby, vaillant colonel des mameluks, à Abdallah d’Hasbonne, ancien chef d’escadron des dromadaires. Paul Raynal, *l’Expédition d’Alger, lettres d’un témoin* [Paul Chaudru de Raynal], introduction et notes par Augustin Bernard, Société d’éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1930.

8 Cité par Jean-Paul Garnier dans *Charles X*, Fayard, Paris, 1967.

9 Communiqué à l’auteur par Jean-Claude Mellerio, dont la famille perpétue, dans la même boutique, 9, rue de la Paix, la tradition ancestrale.

10 Lettre de Byron à Douglas Kinnaird, datée de Gênes, 2 avril 1823.

3.

La prise d’Alger par les troupes françaises fut connue, à Lausanne, le 10 juillet 1830. Blaise de Fontsalte, lisant la *Gazette de Lausanne* sur la terrasse de Beauregard, se dit enfin apaisé. La reddition du dey, intervenue cinq jours plus tôt, alors que le débarquement avait commencé le 14 juin à Sidi-Ferruch, donnait à la France une victoire sans panache mais non sans profit.

– Même si c’est un drapeau fleurdelisé qui flotte sur la casbah, c’est tout de même un pavillon français ! Le dey a rendu sans condition son épée à Bourmont, puis s’est embarqué pour Naples avec ses cinquante-quatre femmes et ses esclaves. Son trésor mal acquis, évalué à cinquante-cinq millions de francs, est entre les mains des vainqueurs. Il couvrira les frais de l’expédition. C’est donc une bonne opération, puisque l’injure faite à la France a été lavée.

– Aussi, hélas, dans le sang de quatre cent quinze Français et par les souffrances de plus de deux mille blessés, si l’on en croit le *Nouvelliste*, compléta Charlotte.

Les hôtes de Beauregard ignoraient encore que le *Te Deum*, chanté le 11 juillet à Notre-Dame, en présence du roi et de la cour, serait le dernier du règne de Charles X. Pendant leur séjour à Paris, Fontsalte et Ribeyre avaient été informés du mécontentement des intellectuels, mais aussi de celui des ouvriers, des industriels, des commerçants et de la fronde déclarée des deux cent vingt et un députés libéraux, qui constituaient, depuis 1827, une opposition relativement courtoise aux gouvernements successifs de Sa Majesté. Le désaccord entre ministres et députés libéraux avait été consommé après qu’un élu eut déclaré sans fard : « Le concours nécessaire entre les vues du gouvernement et les vœux du peuple n’existe pas. » Le 16 mai, la Chambre dissoute, les collèges électoraux avaient été convoqués, le 23 juin à Paris, le 3 juillet dans les départements. Or la prise d’Alger, si flatteuse qu’elle fût pour l’orgueil national, ne pouvait compenser la déconvenue du gouvernement face aux résultats d’élections qui venaient de

donner, en pleine euphorie patriotique, deux cent soixante-quatorze sièges à l'opposition, contre cent quarante-trois au ministère. Onze indécis, au vote fluctuant, complétaient la nouvelle assemblée, dont la majorité renforcée semblait décidée à obtenir du roi un changement de politique. Sur les deux cent vingt et un députés sortants qui avaient voté, en mars, une adresse contre le gouvernement, deux cent deux étaient réélus, ce qui constituait un camouflet, aussi bien pour le président du Conseil que pour le roi.

C'est pourquoi, tandis que le bon peuple célébrait, sous les girandoles, la prise d'Alger et que l'on chantait partout des *Te Deum*, le gouvernement de M. de Polignac avait invité le roi à user de l'article 14 de la Constitution. Ce texte donnait pouvoir au monarque de prendre « les ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'État ». Il avait suffi de publier : « Une malveillance active, ardente, infatigable, travaille à renier tous les fondements de l'ordre et à ravir à la France le bonheur dont elle jouit sous le sceptre de ses rois[1] », pour accréditer la menace d'une guerre civile et déclarer l'État en danger ! Dissoudre la Chambre récemment élue, fabriquer une nouvelle loi électorale : telle fut la stratégie adoptée.

Le 28 juillet, par leurs journaux, qui reproduisaient le *Moniteur* publié à Paris le 26, les Vaudois connurent le texte des quatre ordonnances qui allaient allumer une révolution. Ces textes annonçaient la dissolution de la Chambre, suspendaient la liberté de la presse, ramenaient le nombre des députés à deux cent cinquante-huit, « élus pour cinq ans et renouvelables par cinquième, chaque année », limitaient le corps électoral aux « collèges départementaux composés du quart des électeurs les plus imposés » et convoquaient devant les urnes ceux qui auraient ainsi droit de suffrage, pour les 6 et 13 septembre.

La réaction ne se fit pas attendre. On commentait encore les décisions énergiques de Charles X dans les salons cossus de Genève et de Lausanne que, déjà, des barricades s'élevaient à Paris et que l'armée, requise, ne pouvait empêcher les émeutiers de se rendre maîtres de la capitale.

Bourmont, ministre de la Guerre, à qui la conquête d'Alger avait coûté la vie de son plus jeune fils, le lieutenant Amédée de Bourmont, venait de recevoir le bâton de maréchal qu'il convoitait depuis longtemps. Il se

trouvait toujours en Algérie et suivait, avec près de deux semaines de retard, les événements parisiens. Avant de quitter la France, Bourmont, renseigné sur l'agitation latente orchestrée par l'opposition, avait soufflé à Polignac, président du Conseil : « Si vous avez quelque embarras et que vous ayez à faire agir la troupe, prenez Marmont, il est compromis : il se battra bien[2]. » Or Marmont, mal à l'aise dans la répression, s'était battu mollement.

Claude Ribeyre de Béran regagna Lausanne au commencement du mois d'août. C'est par lui que les Fontsalte, Axel, Flora et leurs amis apprirent ce qui s'était réellement passé à Paris, pendant les trois journées révolutionnaires des 27, 28 et 29 juillet.

– Les ordonnances absolutistes de Charles X ne furent qu'un détonateur à mèche politique, dit en préambule l'ancien officier général du service des Affaires secrètes et des Reconnaissances.

Puis il enchaîna :

» Nous étions quelques-uns à savoir, depuis les manifestations en faveur de la Charte et les échauffourées de la rue Saint-Denis, en 1827, que les choses ne pouvaient rester en l'état. Le tempérament absolutiste de Charles X, qui n'avait accepté qu'à contrecœur de voir des libéraux à la Chambre, irritait tout le monde. La charbonnerie, très forte en France, préparait depuis longtemps une insurrection républicaine. Elle fut mise en alerte par ses chefs, dès le 26 juillet. Les journalistes du *National*, stimulés par Thiers, Carrel et Mignet, fondateurs du journal, annonçant qu'ils « se dispensaient d'obéir aux ordonnances », donnèrent, volontairement ou non, le signal du soulèvement. Dans le même temps, le général Cavaignac, carbonaro de la Vente centrale et républicain combatif, avait, comme les chefs des Ventes mères, ordonné aux apprentis[3], la plupart ouvriers, de se rassembler, sous l'autorité des maîtres[2] et des chefs d'atelier3, autour du Palais-Royal et de la Bourse. J'ai vu là des orateurs haranguer les passants et les inviter à se joindre à ceux qui voulaient défendre la Charte bafouée par un nouveau despote. Parmi les plus excités, ce jour-là, j'ai reconnu le fameux baron de Schonen, autre carbonaro de haut rang. Ensuite, les choses allèrent très vite. Les premières barricades furent dressées le 27 juillet,

comme par enchantement, et tenues par des gens qui paraissaient rompus à cet exercice. On y vit flotter, bientôt, le drapeau tricolore. Des gardes nationaux, licenciés en 1827, mais qui avaient conservé leurs armes, se joignirent à des milliers d'ouvriers libérés par leurs employeurs, qu'entraînaient des étudiants pleins d'éloquence et des polytechniciens conduits par Jean-Baptiste Charras, un gaillard de vingt ans. Ils incitaient la foule à en découdre avec les gendarmes et les troupes de Marmont, que d'aucuns disaient travaillées par les carbonari et fort indécises.

– Mais étaient-ils nombreux, ces émeutiers ? demanda Blaise.

– Si l'on se fie à Marmont, que j'ai vu accablé par l'échec, le 31 juillet, ils furent, à la fin des événements, au moins soixante mille, alors que le maréchal, chargé du maintien de l'ordre, ne disposa jamais que de quatorze mille hommes, dont beaucoup passèrent, après quelques heures d'affrontement, du côté des insurgés. Cela explique que le 28 juillet les émeutiers occupèrent Notre-Dame et jetèrent dans la Seine livres pieux, ornements d'églises et vêtements sacerdotaux, puis, sans difficulté, s'emparèrent de l'Hôtel de Ville. Le lendemain, ils prirent le Louvre et entrèrent aux Tuileries, où ils brisèrent les statues, lacérèrent les tableaux, pillèrent l'argenterie. Par dérision, quelques braillards avinés – car les cabaretiers distribuaient le vin gratuitement – placèrent un cadavre sur le trône ! Celui de la monarchie, assurèrent-ils !

– Ceux de 1792 sont revenus ! Ce sont les mêmes barbares ! S'en sont-ils pris aux Suisses, encore, cette fois ? s'écria Flora.

– Une fois de plus, vos vaillants compatriotes remplirent leur contrat pour défendre un roi de France, Flora. Le 1er régiment suisse de la Garde royale, sous les ordres du colonel-baron François de Salis Zizers, fut engagé, le 27 juillet, contre les émeutiers, entre les Tuileries et le Carrousel[4]. Ensuite, les Suisses mirent baïonnette au canon, sur les boulevards, pour détruire les barricades, qui gênaient la charge des dragons. Car les révoltés avaient abattu des arbres, renversé des omnibus et des charrettes, tiré les comptoirs et les armoires des boutiques, allumé des incendies. Naturellement, l'uniforme rouge désignait les Suisses aux séditieux. Par les fenêtres, des houris leur lançaient des meubles et des

marmites sur la tête, tandis que des pleutres, à l'abri des soupiraux, les tiraient comme à l'exercice !

– Et dire que des Français sont venus s'incliner devant le monument de Lucerne, en 1821 ! dit l'Italienne, rageuse et les larmes aux yeux.

– Ah ! Flora, je ne suis pas fier des Français que j'ai vus agir ces jours derniers à Paris. Ce sont toujours les mêmes qui déshonorent les plus justes révoltes ! La plèbe de juillet 1830 affichait pour les Suisses la même haine que la plèbe de 1792. Cette aversion malsaine, qu'ont toujours les lâches quand ils sont en nombre, pour ceux qui font leur devoir avec courage.

– A-t-on relevé beaucoup de morts ? s'enquit Charlotte.

– On m'a dit que sur les deux mille deux cents Suisses de Salis, plus de soixante[5], dont les capitaines Gallati et Freuler, furent tués devant les Tuileries, près de Saint-Eustache, place de Grève ou autour du marché des Innocents. C'est là qu'ils chargèrent, pour dégager la colonne du général Quinsonnas, dont les soldats s'empressèrent de rallier les insurgés ! Car les fantassins de Marmont n'avaient aucune envie de se faire tuer pour le roi. Ils n'obéissaient pas aux ordres, se plaignaient de la chaleur – le thermomètre marquait 35 degrés –, gémissaient parce qu'on ne leur donnait pas à boire et refusaient d'enlever les cadavres, dont la puanteur se répandit dans les quartiers du centre, dès le deuxième jour de l'insurrection.

– Mais enfin, les Suisses, que sont-ils devenus ? interrogea Charlotte.

– Plus de cent furent blessés. D'autres firent retraite vers Saint-Cloud, pour protéger la famille royale, sauf le détachement commandé par le major Dufay de Lavallaz, réfugié dans la caserne de la rue de Babylone, où l'officier attendait des ordres qui ne venaient pas. Quand les émeutiers surent que cent quarante Suisses se trouvaient encore dans ce bâtiment, des meneurs invitèrent la foule à s'en emparer. J'ai vu les assaillants de la caserne, mes amis. Ceux-là n'étaient pas de la plèbe, mais de gras bourgeois fielleux, des boutiquiers, des soldats du 5e de ligne qui, pour se faire pardonner leur brève velléité de maintenir l'ordre, hurlaient à la mort plus fort que tous. Et aussi des étudiants, commandés par des polytechniciens,

fils de famille nantis. Tous promettaient aux Suisses le sort autrefois infligé à ceux de 92.

– Sont-ils sortis vivants de leur caserne au moins ? demanda encore Flora Baldini.

– La plupart réussirent une percée à la baïonnette et purent rejoindre l'École militaire, où des voltigeurs français, demeurés fidèles à leur drapeau, les hébergèrent. Plus tard ces rescapés de la fureur, commandés par un jeune lieutenant genevois, rejoignirent leur régiment à Saint-Cloud, où se trouvait alors le roi. Ils sont, depuis, partis avec lui pour Rambouillet, puis Maintenon, en abandonnant, ce qu'on ne peut leur reprocher, l'uniforme rouge qui les eût fait massacrer par les imbéciles.

– Ça, ce n'est pas bien ! dit M^lle^ Baldini.

– Ils ont eu raison, Flora. Un soldat se doit de mourir glorieusement pour une cause, mais l'honneur ne l'oblige pas à se faire tuer inutilement quand la cause n'existe plus. D'ailleurs, quand le Dauphin s'est ému, en ne voyant plus d'habit rouge sur le dos des Suisses, M. de Salis lui a fort bien répondu : « Que voulez-vous, Monseigneur ! Le 10 août ! »

» Le 5 août, j'ai appris que le colonel des Cent-Suisses, détachement appartenant à la maison militaire et non à l'armée, avait remis son étendard au roi, tandis que les officiers du régiment du colonel de Salis Zizers brûlaient leurs drapeaux, qu'ils n'entendaient pas laisser aux mains des assassins de leurs camarades de 1792.

– Et que devient la France dans tout ça ? risqua Blaise de Fontsalte.

– Se souvenant de ce qui est arrivé à Louis XVI, Charles X a abdiqué le 2 août. Quand j'ai quitté Paris, il se préparait, m'a-t-on dit, à partir pour l'Angleterre. Mais le spectacle le plus cocasse a été offert, le 31 juillet, aux Parisiens massés devant l'Hôtel de Ville. Les artisans des trois journées révolutionnaires, qui avaient fait, disait-on, plus de cinq cents morts parmi les émeutiers[6], croyaient avoir renversé la monarchie et attendaient la république. Ils virent soudain apparaître au balcon, se donnant le bras comme deux compères, M. de La Fayette, nouveau commandant de la Garde nationale, et le prince d'Orléans, depuis peu promu, par la grâce de

M. Thiers, lieutenant général du royaume ! Le premier, grand dignitaire de la charbonnerie, qui triomphait ce jour-là, visité par l'inspiration, donna au second, fils du régicide Philippe Égalité, un de ces baisers historiques que l'on comparera peut-être un jour à celui de Judas !

– Quel tableau ! reconnut Blaise en riant.

– Ce n'est pas tout. M. de La Fayette, qui venait d'ôter, chemin faisant, la cocarde blanche de son chapeau, s'était opportunément muni d'un drapeau tricolore. Il le mit dans les mains du prince et celui-ci l'agita, devant les Parisiens béats, avec une évidente satisfaction ! Le nouveau roi des Français – pas de France, attention ! – tiendra sa couronne du peuple, c'est-à-dire de MM. Thiers, La Fayette, Laffitte et Odilon Barrot, qui aurait dit, satisfait : « Le duc d'Orléans est la meilleure des républiques. »

Ce soir-là, en passant à table, Charlotte et Flora trouvèrent sous leur serviette un joli flacon contenant l'Eau de Pierre- François-Pascal Guerlain, parfumeur-vinaigrier, qui venait d'ouvrir une boutique rue de Rivoli, à Paris. Toutes les élégantes adoptaient ce parfum suave. Le présent, très apprécié des deux femmes, valut à Ribeyre de gracieux remerciements.

– Vous voyez que tout ce qui vient de Paris ne sent pas mauvais ! dit le général, se penchant vers Flora.

Moins volatiles que le parfum de M. Guerlain, les idées libérales qui venaient de triompher à Paris, après trois jours d'émeutes et l'abdication de Charles X, se répandaient déjà à travers l'Europe par les dépêches des diplomates, les lettres et récits des voyageurs, les journaux, quand ils circulaient librement.

Axel Métaz et les siens comprirent bientôt que la Suisse, où tous les événements de France connaissaient une rapide et forte répercussion, n'allait pas être épargnée par la fièvre révolutionnaire. Le bas Valais, dont les citoyens réclamaient une représentation proportionnelle à la Diète fédérale, était, depuis des mois, en effervescence. Les événements de Paris stimulaient des revendications que ceux du haut Valais n'avaient aucune envie de satisfaire. Dès qu'on signalait de l'agitation dans le canton, où se trouvait l'hospice du Grand-Saint-Bernard, Blaise de Fontsalte, comme tous

les grognards, fronçait le sourcil. Et si on allait toucher au tombeau de Desaix ! Déjà, quand, l'année précédente, on avait déplacé[7] et relégué au fond de l'église le mausolée du héros de Marengo, pour faire place aux reliques de sainte Faustine, le général, indigné, avait gravi le Saint-Bernard pour faire des représentations au prieur. Les religieux avaient opposé aux pieuses récriminations du général l'inestimable cadeau du pape Léon XII. Les os d'une martyre chrétienne, extraits des catacombes par le Saint-Père et offerts à la communauté, n'avaient-ils pas prééminence, même dans une église perchée à deux mille six cents mètres d'altitude, sur ceux d'un militaire, dont personne ne garantissait qu'il avait été bon chrétien !

Résigné, Blaise était redescendu, toujours fulminant, à Lausanne. Sa colère avait augmenté quand Charlotte, qui possédait plusieurs dictionnaires des saints, s'était montrée incapable d'y découvrir une Faustine. Chantenoz, consulté, soutint que les seules Faustine de lui connues étaient trois impératrices romaines, toutes libertines : la femme d'Antonin le Pieux et ses deux filles, elles aussi nommées Faustine. L'une avait épousé Marc Aurèle, l'autre était devenue la troisième femme d'Héliogabale, après avoir tué son mari !

« Si vous voulez mon avis, général, le pape a envoyé là-haut une Faustine inconnue, sans doute de moindre rang, mais, espérons-le, de plus haute vertu ! » avait ironisé le professeur.

L'incident était oublié quand on apprit ce qui s'était passé, au mois de novembre, en Thurgovie. Le docteur Troxler invitait depuis des semaines les Thurgoviens à exiger du Grand Conseil cantonal une révision de la Constitution, qui avait supprimé, entre autres libertés, celle de la presse en 1824. Il réclamait « l'intégrité des droits populaires, car dans l'Europe entière, et plus loin encore, souffle l'esprit de la liberté ». Le 22 octobre, un jeune pasteur révolutionnaire, nommé Bornhauser, présidant un grand rassemblement révisionniste à Weinfelden, avait demandé aux élus de « délivrer le peuple de son éternelle tutelle ». Une pétition, remise le lendemain au Grand Conseil, n'ayant eu d'autre résultat que l'annulation des prochaines élections, le 8 novembre, le peuple avait envahi la salle des séances et obtenu l'élection d'une assemblée constituante, qui allait réviser

la Constitution dans un sens libéral. L’affaire s’était terminée sans effusion de sang, mais on rapporta à Lausanne que, sans le sang-froid et l’autorité du pasteur Bornhauser, certains aristocrates thurgoviens auraient pu être molestés.

Fin novembre, c’est de Zurich que vint l’annonce d’une autre révolte. Les gens de la campagne réclamaient, depuis longtemps, une représentation plus équilibrée par rapport à celle des citadins, dans les assemblées cantonales. N’étant pas écoutés, ils avaient entendu ceux qui leur disaient : « Il faut faire comme à Paris et en Thurgovie. » Le 22 novembre, dix mille ouvriers et paysans, réunis sur une colline à Uster, avaient été galvanisés par le discours d’un jeune orateur de Bauma, Henri Guyer. Un médecin zurichois venu apporter la contradiction de la part des citadins, soudain séduit par les protestataires, s’était rallié au mouvement. L’adresse envoyée au gouvernement cantonal avait, cette fois, immédiatement rempli son office. Une assemblée constituante, où les paysans occuperaient deux tiers des sièges, allait être élue avec mission de préparer une nouvelle Constitution.

Tandis que les têtes commençaient à s’échauffer dans le canton de Vaud, où une révision constitutionnelle était réclamée depuis 1828 par des pétitionnaires de plus en plus nombreux et déterminés, on apprit que les Argoviens étaient, eux aussi, passés à l’action le 6 décembre. Dans ce canton, les idées libérales fermentaient depuis que les Parisiens avaient chassé Charles X du trône et obtenu le respect de la Charte, autrefois admise par Louis XVIII. Le 7 novembre, plusieurs milliers d’Argoviens, rassemblés à Wohlenschwil, avaient rappelé aux autorités leurs revendications politiques. Comme le gouvernement opposait à celles-ci une fin de non-recevoir, le tenancier de l’auberge du Cygne, à Merenschwand, s’était arrogé le droit de commander l’insurrection. Le jour de la Saint-Nicolas, six mille citoyens, rassemblés à l’appel du tocsin, avaient marché sur Aarau, derrière tambours et cloches de vache. La milice cantonale, constituée de quelques centaines d’hommes, n’avait pas opposé de résistance. Les insurgés s’étaient rendus maîtres, sans coup férir, du chef-lieu déserté par les aristocrates effrayés, qui avaient trouvé refuge à Soleure. Les membres du Petit Conseil, après avoir entendu les délégués des révoltés développer leurs exigences, s’étaient résignés à y souscrire à condition que les bruyants troupiers de Fischer regagnent leurs foyers sans plus de

manières ni violences. Là encore, des élections au suffrage universel allaient être organisées, afin de former une assemblée constituante. Bon nombre d'Argoviens considéraient maintenant l'hôtelier de Merenschwand comme un nouveau Guillaume Tell[8]. Au milieu de l'allégresse générale, le plus jeune fils du héros, qui, sans effusion de sang, avait conduit une révolution, n'était-il pas venu à la rencontre de son père avec une pomme percée d'une flèche !

À Bâle, en revanche, « la belle humeur et une certaine chaleur poétique », constatées par le pasteur Bornhauser en Thurgovie, ne semblaient pas inspirer les habitants de la campagne bâloise. Les événements des cantons où s'était accompli, sans heurts sérieux, ce que les polygraphes nommaient déjà une régénération politique avaient réveillé à Bâle le conflit qui opposait, depuis le Moyen Âge, citadins et paysans. À ne considérer que les chiffres, les agriculteurs pouvaient se plaindre à juste titre d'une représentation parlementaire insuffisante. Les paysans, deux fois plus nombreux que les citadins, élisaient deux fois moins de députés au Grand Conseil. Leurs droits civiques avaient été réduits, en 1814, par rapport à ceux des gens de la ville, qui leur déniaient la possibilité de vendre librement leurs produits sur les marchés bâlois. Désespérant de voir maintenues des inégalités d'un autre âge, les gens de la campagne venaient de décider une forme de scission cantonale en créant une sorte de demi-canton autonome que dirigeait, à Liestal, un gouvernement provisoire. La Diète fédérale ne pouvait admettre cette situation et l'on s'attendait à des affrontements entre citadins – soutenus par l'armée fédérale – et paysans, déterminés à obtenir maintenant plus que la parité représentative qu'on semblait prêt à leur accorder devant le risque de guerre civile.

Comme tous les Vaudois, Axel Métaz, en cette fin d'année, suivait par les journaux et les confidences des gens informés les événements qui agitaient les cantons. Une fois la vendange rentrée, sa vie quotidienne reprenait le rythme des travaux en cours ou à prévoir dans ses vignes. C'était le premier devoir du maître de Rive-Reine. Soigner le vignoble, l'agrandir si possible, remplacer les ceps exténués par de jeunes plants, parfaire la vinification, obtenir, lors de l'inspection annuelle des parchets par les membres de

l’Abbaye des vignerons, une récompense nouvelle, constituait pour le Vaudois une mission ancestrale à laquelle il était attaché.

Il devait néanmoins consacrer de plus en plus de temps à l’exploitation des carrières de Meillerie et surveiller l’acheminement régulier des pierres nécessaires aux grands travaux entrepris à Genève. Il se plaignait parfois à Louis Vuippens de ne pouvoir consacrer autant d’heures qu’avant à leurs sorties, parties de pêche sur le lac ou de chasse en Valais. Il avait le sentiment, en avançant en âge, que la fuite du temps s’accélérait, que les jours, les mois, les années étrécissaient. Quand un miroir lui renvoyait son image, il se voyait, à la veille de son trentième anniversaire, tel un homme mûr que la jeunesse avait fui. Ses traits avaient acquis dureté et sécheresse et, dans sa toison frisée, Alexandra avait repéré, un jour de plein soleil, un premier fil argenté. Le contraste de son œil vairon semblait aussi s’être accusé avec les années. Charlotte trouvait que son fils ressemblait de plus en plus à Blaise au même âge, ce que confirmait Ribeyre de Béran. Grand, mince, de belle carrure, élégant sans apprêt, Axel plaisait aux femmes. Beaucoup de Veveysannes assuraient qu’il eût été un homme très séduisant s’il avait seulement accepté de sourire plus souvent, de se montrer plus loquace, de ne pas être toujours aussi pressé d’en finir avec un entretien.

Souvent, le soir, après ses visites aux malades, Vuippens s’arrêtait à Rive-Reine. Axel le retenait pour le repas du soir. Les deux amis parlaient de Nadette, qui vivait sous le toit du médecin, surveillée par la garde et aussi, maintenant, par M^{me} Vuippens mère, l’ancienne boulangère, devenue veuve. Louis avait demandé à sa mère de venir chez lui afin qu’on ne pût jaser, à La Tour-de-Peilz, sur la cohabitation d’un homme seul avec une jolie malade sans défense. Car, si la dernière des Ruty offrait l’aspect d’une belle femme au teint clair et tout sourire, elle n’avait fait aucun progrès et semblait définitivement installée dans sa bizarre absence d’esprit.

Bien que les nouvelles de l’étranger parvinssent plus lentement à Vevey qu’à Genève, Axel, soit avec le médecin, soit avec ceux qui constituaient à Lausanne le cercle des Fontsalte, commentait les événements qui secouaient l’Europe. En apprenant la révolution parisienne de juillet et l’avènement de Louis-Philippe, roi des Français, Metternich avait dit : « Son règne ne sera qu’une agonie plus ou moins longue de la monarchie. » Blaise de Fontsalte

estimait que le vieux chancelier voyait sans doute juste, car, partout, les peuples demandaient plus de liberté.

En Angleterre, depuis que le duc de Clarence avait succédé, sous le nom de Guillaume IV, à George IV, mort le 26 juin, l'agitation reprenait, autour d'une réforme électorale réclamée depuis 1792. Le vieux duc de Wellington avait beau déclarer : « Le système électoral ne peut pas être amélioré », personne, sauf les ultra-conservateurs de la Chambre des lords, ne croyait plus le vainqueur de Napoléon. La courte révolution française de juillet stimulait les zélateurs de la réforme, de plus en plus nombreux, et dans tout le pays se constituaient des comités ou des associations ayant pour but d'« établir une union politique entre le peuple et la gentry ». Car les meetings, qui se multipliaient à travers le pays, rassemblaient certes beaucoup d'ouvriers, mais, aussi, des anciens jacobins, des whigs, certains tories, des industriels, des commerçants, des gens de la classe moyenne. Une partie de l'aristocratie suivait le mouvement avec d'autant plus de sympathie que les manifestants ne réclamaient « ni le suffrage universel ni le scrutin secret ni, même, des parlements annuels, parce que les classes supérieures et la majorité des membres de la classe moyenne considèrent que ces mesures seraient dangereuses et que les gens d'expérience ne les déclarent pas opportunes[9] ». Certains meneurs prônaient la désobéissance civile, comme à Birmingham, où cent cinquante mille contribuables annonçaient leur intention de ne pas payer l'impôt. Dans toutes les grandes villes, de Glasgow à Manchester et d'Édimbourg à Londres, on avait constitué des comités, nommé des délégués mandatés pour obtenir la réforme électorale par des moyens légaux.

Mais tous les Anglais n'étaient pas aussi patients et soucieux de légalité. À Londres, des manifestants avaient brisé les fenêtres des demeures des pairs du royaume ; à Bristol, d'autres excités avaient incendié les bureaux de la Douane et la résidence de l'évêque ; à Derby, les émeutiers avaient ouvert les portes des prisons ; à Nottingham, le yacht du duc de Newcastle avait subitement pris feu. Naturellement, la répression avait été, dans certains cas, sévère : dix exécutions capitales, quatre cent cinquante déportations, d'innombrables arrestations. Le duc de Wellington, Premier

ministre, avait dû démissionner deux mois après avoir inauguré la première ligne régulière de chemin de fer Manchester-Liverpool.

D'autres pays connaissaient, aussi, les contrecoups du mouvement libéral, qui tentait de se développer à travers l'Europe avec des fortunes diverses. En Serbie, le sultan de Turquie venait de reconnaître le chef du nouvel État indépendant, Miloš ObrenoviC[10]. À Bruxelles, les émeutes, qui avaient éclaté le 25 août, avaient justifié une intervention hollandaise. Dans le pays de Bade, les agitateurs étudiants, ailleurs les libéraux du Tugendbund, cette ligue de la Vertu, fondée à Königsberg en 1808 pour libérer la Prusse et supprimée à la demande de Metternich, devaient quitter leurs pays. À Naples, Ferdinand II venait de succéder à son père, François-Xavier I^{er}. Le défunt léguait à son fils la révolte latente suscitée par les carbonari. Il en était ainsi depuis le départ des troupes autrichiennes, en 1827. Le chef carbonaro, Guglielmo Pepe, avait bien été condamné à mort, mais il s'était évadé et continuait sans doute à diriger ses troupes de l'étranger.

Au commencement du mois de décembre, on apprit qu'une insurrection plus meurtrière avait éclaté en Pologne. Une société secrète très active, fondée par le lieutenant Wysocki, avait décidé de débarrasser la Pologne du joug russe en soulevant les régiments polonais et la population. Une tentative d'assassinat du grand-duc Constantin, frère et héritier présomptif du tsar, qui administrait la Pologne, devenue, par la volonté des monarques de la Sainte-Alliance, le royaume du Congrès, avait échoué, mais le soulèvement avait, lui, réussi. Les Polonais étaient, disait-on, en train de chasser les Russes de leur territoire. Les patriotes venaient de constituer une Diète, un gouvernement national, et s'étaient donné un dictateur, le général Chlopicki, dont l'armée se renforçait, chaque jour, de volontaires enthousiastes.

Toute l'Helvétie, attentive à l'engagement de certains cantons dans la voie libérale ouverte par la Thurgovie et l'Argovie, regardait du côté de la Suisse romande, traditionnellement plus influencée par l'évolution politique française que la Suisse alémanique. Les observateurs s'attendaient à voir à

Genève et dans le pays de Vaud se développer des mouvements, sinon révolutionnaires, du moins réformateurs.

À Genève, Jean-Jacques Rigaud, premier syndic en 1827 et 1829, siégeait maintenant au Conseil d'État et représentait la cité de Calvin à la Diète fédérale. Homme d'État sensible aux impulsions et attentif aux turbulences de l'opinion publique, il comprit, et fit admettre au gouvernement, la nécessité d'harmoniser les institutions genevoises avec celles des cantons dits régénérés. Un grand appétit de démocratie représentative était dans l'air : il fallait y souscrire avant que le peuple, entraîné par l'élite libérale, ne vînt à l'exiger avec violence. C'est ainsi que, le 8 décembre, Rigaud soumit au Conseil représentatif, au nom du Conseil d'État, une importante modification à la loi électorale. Le texte prévoyait la suppression de la Section électorale, organisme consultatif qui, depuis 1819, décidait en dernier ressort qui était élu ou ne l'était pas, et ôtait aux électeurs exemptés du cens leur privilège. Désormais, les Genevois ayant droit de vote – ils étaient alors moins de trois mille pour près de quarante mille habitants – éliraient leurs députés au suffrage direct. Tout aussi libérale fut la proposition de supprimer l'inamovibilité des conseillers d'État, en les soumettant à réélection tous les huit ans. Enfin, on annonça la mise à l'étude de l'abaissement du cens électoral. Avec les progrès de l'instruction et la grande diffusion des journaux, l'augmentation du nombre des électeurs devenait nécessaire. Ainsi, sans manifestation de mauvaise humeur et sans heurts entre factions, Genève amorça, à sa manière réfléchie, une évolution démocratique exemplaire.

M. Laviron, qui ne cachait pas son penchant pour les thèses libérales et vouait respect et admiration à Jean-Jacques Rigaud, se félicita de voir Genève préférer évolution à révolution. Aucune des réformes admises ou envisagées qui donnaient satisfaction au peuple ne pouvait causer de gêne à la banque ni de préjudice aux affaires. N'était-ce pas le plus important ?

Le canton de Vaud commença, lui aussi, sa régénération, pour employer le mot alors à la mode, le 8 décembre 1830. Ce ne fut pas, comme à Genève, à l'initiative des autorités, mais à celle, plus musclée, des citoyens. Ce jour-là, une assemblée réunie au Casino de Derrière-Bourg, près de la place Saint-François, à Lausanne, définit clairement les aspirations des

Vaudois. Sous les plafonds du bâtiment construit entre 1824 et 1826 par l'architecte Henri Perregaux, grâce à une souscription publique lancée par le libéral Frédéric César de La Harpe, les délégués des citoyens votèrent une motion exigeant la refonte de la Constitution cantonale.

Depuis les événements de Paris, des pétitions circulaient dans le district. L'une d'elles demandait le renouvellement intégral du Grand Conseil, c'est-à-dire des élections. Or cette consultation avait été promise le 26 mai quand, sous la pression du Conseil d'État, la « majorité compacte » du Grand Conseil, composée presque intégralement de fonctionnaires peu enclins aux réformes, avait accepté le principe d'une révision constitutionnelle, une modification du mode d'élection des conseillers, la réduction de leur mandat. Ces mesures, destinées à désarmer l'opposition libérale, n'interviendraient cependant qu'à l'expiration de la législature en cours, c'est-à-dire en 1836 ! Les révisionnistes, de plus en plus nombreux, avaient été grossièrement floués.

Frédéric César de La Harpe et Samuel Clavel, qui, depuis 1825, déposaient sans résultat des pétitions au Conseil d'État, avaient fini par obtenir, les événements parisiens donnant à réfléchir aux conservateurs, que la nouvelle loi électorale fût appliquée dès 1831, afin de permettre le renouvellement du Grand Conseil souhaité par tous. Cette nouvelle concession, au lieu de calmer les esprits, incita les chefs libéraux à penser qu'ils pourraient, dès maintenant, obtenir une révision constitutionnelle profonde. Les nouvelles pétitions aussitôt lancées réclamaient, cette fois, la convocation d'une assemblée constituante dans les meilleurs délais. Le Grand Conseil accepta d'examiner cette demande lors de sa réunion du 18 décembre et, ce jour-là, plus de six mille pétitionnaires, venus des villes et des campagnes, affluèrent à Lausanne, afin de connaître au plus tôt le sort que les magistrats entendaient réserver à leurs demandes. Ces hommes et ces femmes ne cachaient pas leur volonté d'appuyer les pétitions, signées par des milliers de citoyens, « de leur présence et de leurs bâtons au besoin ».

Axel Métaz, qui avait accompagné la délégation des pétitionnaires de Vevey, Chantenoz et Flora Baldini décidèrent de suivre la foule en badauds jusqu'à la place du Château. Sur l'esplanade, entre le château Saint-Maire,

ancienne résidence des baillis bernois, devenue siège du gouvernement vaudois, et le nouveau bâtiment à fronton grec qui abritait le Grand Conseil, l'affluence ne cessait de croître depuis la veille.

Blaise de Fontsalte et Ribeyre de Béran se gardèrent de paraître, ce matin-là, dans les rues. Ils ne tenaient pas, étrangers connus, honorés et bonapartistes notoires, à donner aux Vaudois le sentiment qu'ils intervenaient, même par simple présence silencieuse, dans leurs affaires.

Une foule dense, constituée de petits groupes, où l'on discutait avec véhémence, emplissait l'esplanade et les rues adjacentes. Bien qu'une certaine bonne humeur compensât la gravité de ce rassemblement inhabituel, on sentait que ces citoyens de toutes conditions ne quitteraient pas la ville avant d'avoir obtenu la prise en considération de leurs revendications politiques. C'était jour de marché et les paysans, souvent moins informés que les citadins, venus vendre pommes de terre et poireaux, furent d'abord étonnés d'entendre sonner le tocsin et les cloches des églises comme s'il y avait le feu partout, de voir des gens planter des arbres dits de la liberté, qui, pour eux, ressemblaient à tous les autres. Harangués par les meneurs, ils finirent par suivre les colonnes derrière les tambourinaires et les jeunes gens qui faisaient tinter des cloches à vaches.

Le conseil municipal, qui siégeait en permanence depuis l'arrivée des premiers manifestants, avait recruté plus de trois cents citoyens, sorte de milice sans arme, chargés de parcourir la ville et d'inviter les manifestants au calme et au respect de la propriété privée. Vigiles bon enfant et sans autorité, ils ne purent empêcher les plus impatients pétitionnaires de pénétrer dans la salle du Grand Conseil, encore vide, et de s'y installer avec l'intention de suivre de près les délibérations. Ces visiteurs inattendus désiraient savoir, sans intermédiaire, qui serait pour et qui serait contre leurs projets, afin de dire, éventuellement, leur fait aux conservateurs. À la vue des envahisseurs, certains armés de bâtons ou de fourches, les députés refusèrent d'entrer en séance et de délibérer sous la pression populaire. La foule devint aussitôt houleuse et il fallut l'éloquente intervention du professeur Charles Monnard, rédacteur en chef du *Nouvelliste vaudois*, un des libéraux les plus écoutés, pour ramener le calme. Il exhorta les manifestants à se retirer, puis à se rassembler à Montbenon, où ils

attendraient les décisions du Grand Conseil, qui leur seraient communiquées aussitôt que prises.

Chantenoz, qui connaissait la plupart des intellectuels engagés dans l'action libérale, convainquit Axel et Flora de suivre la foule. Quel que soit le sort fait aux pétitions populaires, la matinée serait historique. Il ne fallait pas manquer de vivre des instants qui, quoi qu'il advînt, compteraient dans la vie du peuple vaudois. Une heure plus tard, ils furent parmi les premiers à savoir que ce que certains nommaient déjà un peu abusivement la révolution avait pleinement réussi. Le Grand Conseil, résigné, invitait le Conseil d'État à lui soumettre un projet de décret établissant le principe et l'organisation d'une assemblée constituante. Des acclamations joyeuses montèrent de la foule et, ces gens ayant conscience d'avoir, en ce 18 décembre, fait avancer d'un grand pas la démocratie se dispersèrent en direction des pintes et tavernes qui allaient faire, jusqu'au soir, de bonnes affaires.

– C'est heureux que les choses finissent ainsi, mais ces libéraux, que feront-ils de plus que les autres ? demanda Flora, toujours sceptique.

– Ils feront de nouvelles lois, meilleures, espérons-le, que les anciennes, dit Axel qui, détestant la foule, même satisfaite, avait hâte de s'éloigner.

– Des lois en effet, fondement de toute société, dit Chantenoz, avant de rappeler que les Vaudois venaient de démontrer, une fois de plus, que le chevalier de Boufflers avait vu juste en disant : « Les Suisses ont des lois austères, mais ils les font eux-mêmes. »

C'est en regagnant Beauregard que les trois amis apprirent que Benjamin Constant, l'ami de M^{me} de Staël, que Charlotte avait rencontré autrefois à Coppet, s'était éteint, le 10 décembre à Paris, à l'âge de soixante-trois ans. Chantenoz, qui n'appréciait guère l'auteur d'*Adolphe*, tout en reconnaissant que ce livre était le meilleur roman publié sous Napoléon, reprochait à ce Lausannois, né dans la belle maison de la Chablière, d'avoir, plus d'une fois, renié ses origines vaudoises.

Si les œuvres complètes de l'amant infidèle, mais inséparable, de Germaine de Staël figuraient dans la bibliothèque de M^me^ de Fontsalte, cette dévoreuse de romans s'était entichée d'un auteur anglais disparu, Jane Austen. En 1813, après avoir lu *Orgueil et Préjugés*, publié en français, à Genève, par la Bibliothèque britannique, la châtelaine de Coppet avait qualifié de vulgaire ce roman qui, en revanche, plaisait fort à Charlotte. Depuis, la femme de lettres lausannoise Isabelle de Montolieu avait traduit d'autres ouvrages de Jane Austen, *Raison et Sensibilité ou les deux manières d'aimer*, en 1815, *Persuasion*, en 1821. Maintenant, on voyait paraître en librairie, grâce à Henri Austen, frère de la romancière morte en 1817, les livres que cette femme discrète avait écrits dans la commune salle de séjour de sa famille, car elle ne disposait d'aucune pièce où elle pût s'isoler, et qu'elle n'avait pas signés afin que visiteurs et domestiques ignorent son activité littéraire !

D'après Martin Chantenoz, les romans de M^me^ Austen, une aristocrate sensible et malicieuse, qui condamnait tout désordre ou exubérance, gagnaient à être lus en anglais, les traductions de M^me^ de Montolieu étant, d'après lui, approximatives et mises au goût vaudois[11].

On devait évoquer à nouveau la romancière traductrice lors du repas du premier de l'an 1831, qu'une tradition maintenant bien établie voulait que l'on prît, famille et amis intimes, sous le toit des Fontsalte, à Beauregard.

Pour Charlotte, M^me^ de Montolieu, amie de sa défunte tante Mathilde Rudmeyer, restait une femme admirable et un auteur dont les hommes, par misogynie littéraire, refusaient de reconnaître pleinement le talent et les mérites. Âgée de près de soixante-dix ans, très affaiblie par la maladie, à demi paralysée, M^me^ de Montolieu ne quittait plus sa propriété de Vennes, près de Lausanne, où, d'après Charlotte qui lui rendait visite, elle achevait la rédaction de ses Mémoires.

– Encore un livre ! Savez-vous qu'on lui attribue plus de cinq cents volumes ! dit Chantenoz.

Cette réflexion rappela à Blaise un souvenir personnel, vieux de trente ans.

– Bonaparte, lors de son passage en 1800, apprenant que plusieurs femmes écrivains sévissaient ici, dont M^mes^ de Charrière et Montolieu, déclara publiquement Lausanne « ville des romans ». Ceux qui l'entendirent lancer ces mots en riant crurent qu'il faisait allusion à l'abondante production littéraire locale. Pas du tout, il s'agissait d'un mot, assez plat d'ailleurs, Lausanne étant bien la ville des Romands.

Ribeyre reconnut avec Blaise que le Premier consul, comme plus tard l'empereur, avait toujours été plus à l'aise dans le manifeste patriotique que dans le mot d'esprit !

À l'issue de ce long repas, alors que chacun portait un toast à l'année nouvelle, le général Ribeyre réclama le silence et annonça une communication de la plus haute importance.

– Moi, je sais ce dont il s'agit ! s'écria Charlotte, excitée.

– Si vous savez, chère amie, soyez assez aimable de faire cette annonce à ma place. Je crains de ne pas savoir présenter l'événement autrement qu'un ordre du jour aux troupes ! Rendez-moi donc ce service, insista Ribeyre.

– Vraiment, dit Charlotte… Et si je me trompe de thème ?

– Alors, je vous demanderai la permission de rectifier, dit le général, aimable et inexplicablement ému.

– Eh bien ! dit Charlotte, c'est tout simple : Claude Ribeyre de Béran et mon amie Flora ont décidé de se marier ! Voilà !

Dans le brouhaha qui suivit cette déclaration, tandis que Flora écrasait une larme, que Charlotte embrassait Ribeyre, Blaise, avant de donner à son ami une fraternelle accolade, lui glissa quelques mots à l'oreille :

– Quand je pense que tu as apprivoisé cette furie, que je fus à deux doigts de faire fusiller, il y a trente ans !

Les bravos, les hourras, les joyeuses congratulations, les embrassades, le tintement des verres firent accourir les domestiques, que Charlotte invita à partager la joie générale. Seul Jean Trévotte, dit Titus, s'abstint de paraître.

L’année 1831 commença dans une ambiance électorale fort civique et, le 7 février, les cent soixante-dix-huit députés à l’Assemblée constituante vaudoise, élus pour la première fois au suffrage universel direct, se réunirent dans la salle du Grand Conseil, afin de donner au canton une nouvelle Constitution, la quatrième depuis 1798. Le texte, finalement approuvé, traduisait dans la loi les aspirations libérales depuis longtemps manifestées. Désormais, tous les Vaudois âgés de vingt-trois ans, à l’exception des assistés, des faillis et des condamnés, auraient le droit de vote. Ils éliraient, au suffrage direct et majoritaire, les Conseils communaux, le Grand Conseil à raison d’un député pour mille habitants. Les responsables municipaux, dirigés par un syndic, seraient choisis par les Conseils communaux, les membres du Conseil d’État par les députés du Grand Conseil, eux-mêmes élus pour cinq ans. Le Grand Conseil désignerait aussi deux délégués du canton à la Diète fédérale. Le droit de pétition, c’est-à-dire la possibilité pour tout citoyen d’adresser une demande écrite au gouvernement, était reconnu par la Constitution, qui garantissait l’égalité de tous les citoyens devant la loi, la liberté individuelle, l’inviolabilité du domicile et de la propriété, la liberté de la presse. C’était la première fois que les Vaudois se donnaient une Constitution élaborée hors de toute influence étrangère et sans pression fédérale.

Le 25 mai, la Constitution fut soumise à l’appréciation populaire. Après avoir étudié le texte en famille, en comité ou dans les cercles, les citoyens acceptèrent la nouvelle loi fondamentale de l’État. 13 170 électeurs, sur 16 000, approuvèrent la Constitution ; 2 673 la rejetèrent. Tous les cercles du canton l’adoptèrent, sauf Lutry et Bex, sans que l’on sût exactement ce qui déplaisait aux électeurs de ces deux communes, cependant fort éloignées l’une de l’autre.

Axel Métaz attendit que le canton émergeât de l’effervescence politique qui, pendant des mois, avait mobilisé les esprits et les langues pour se rendre à Genève avec l’intention d’obtenir de son banquier, Pierre-Antoine Laviron, un prêt à un taux raisonnable afin de racheter les parts que détenaient Guillaume Métaz et Blandine dans ce qu’il considérait, après dix années d’exploitation, comme ses propres affaires. Guillaume, lui-même, avait proposé cet arrangement. Notable bostonien, riche négociant et, depuis peu, élu de l’État du Massachusetts, n’ayant nul désir de revenir un

jour en Europe, l'Américain avait écrit à Axel : « Inutile d'attendre que je sois mort pour t'accorder le plein héritage qui t'est destiné depuis ta naissance. Mais, puisque je suis encore en vie, il ne faut pas que ce soit comme une caille qui tomberait toute rôtie dans ton assiette. Je renoncerais volontiers, Blandine aussi, aux *royalties* annuelles que tu nous verses, tant sur la vigne que les carrières de Meillerie, la société des barques et les autres affaires, si tu m'envoyais une somme pour solde de tous comptes. Je placerais cet argent, dont je n'ai nul besoin, sur la tête de ta sœur car on ne fait pas fortune dans le *Coast Guard* et, Lewis ayant trois frères et deux sœurs, son héritage sera maigre, d'autant plus maigre que les planteurs sudistes maintiennent encore, contre tout bon sens, le droit d'aînesse. Je crois être honnête en fixant à septante-cinq mille francs de Suisse ce que tu devrais débourser pour être seul à jouir de nos biens veveysans. J'ai bien compris, au fil des années, que tu ne viendras jamais ici où, cependant, tu aurais eu une belle place dans mes affaires et où tu aurais trouvé une épouse bien dotée, car il y a parmi les anciennes amies de pension de Blandine quelques héritières dont je connais les richissimes pères. Enfin, tu as trente ans et ton choix semble fait, puisque tu fréquentes le nouveau foyer de ta mère. Je me demande même si, jamais, je te reverrai en ce monde. »

Cette lettre avait causé à Axel un peu d'irritation et beaucoup de mélancolie. Guillaume, qu'il nommait encore son père, par habitude, allait avoir soixante ans. Axel se dit qu'il devrait traverser l'Atlantique pour rendre à cet homme qui l'avait élevé la visite qu'il semblait ne plus attendre. Pratique, il se dit aussi qu'en évaluant à soixante-quinze mille francs la valeur de sa part et celle de Blandine dans leurs affaires, Guillaume avançait un prix honnête. Au cours des dix années écoulées, le gestionnaire avait envoyé aux États-Unis, à titre de *royalties*, comme l'écrivait l'américanisé, une somme supérieure à celle-ci. Encore fallait-il trouver soixante-quinze mille francs !

M. Laviron, qui connaissait depuis longtemps la valeur des biens Métaz et ce que rapportaient leurs affaires, ne s'engagea pas spontanément, comme l'espérait Axel, à ouvrir le crédit sollicité. Il convia le Vaudois à prendre, comme souvent, le repas de midi à son cercle et, à l'heure du cigare, ne dissimula pas sa réticence.

– Voyez-vous, Axel, bien que M. Métaz n’ait pas de prétentions exagérées en demandant cette somme pour faire de vous le seul propriétaire d’affaires jusque-là communes, il faut admettre que, par les temps qui courent, c’est tout de même une belle somme. J’ai déjà beaucoup de capitaux engagés dans l’opération des Bergues et les bateaux à vapeur me causent actuellement du souci. D’abord, le *Winkelried* va avoir besoin d’une nouvelle coque, ce qui va coûter aux actionnaires, dont je suis. Ensuite, depuis que le *Guillaume-Tell* fatigué a abandonné le service régulier, les sociétés du *Winkelried* et du *Léman* se sont entendues pour faire cesser une concurrence préjudiciable aux deux.

– Décision intelligente, surtout parce qu’elle est accompagnée d’une harmonisation du service offert aux passagers et des tarifs, remarqua Axel, lui-même actionnaire du *Léman*.

– Certes, mon ami, mais l’augmentation des tarifs a incité la Régie vaudoise des Postes à abaisser de moitié le prix des places de diligences entre Lausanne et Genève. Et, comme les routes s’améliorent, les gens prennent maintenant plus facilement la poste que le bateau. Tout cela pour vous dire que j’aimerais rendre service dans l’immédiat à l’ami que vous êtes, mais cela me sera difficile pour ne pas dire impossible.

– Je ne demande pas un service à un ami. Je demande un prêt à un banquier, avec intérêt courant, monsieur, dit Axel, un peu agacé par les atermoiements de Laviron.

– Intérêt, intérêt ! Vous me voyez vous prendre des 3 ou 4 pour cent l’an, comme ça se pratique à Genève, dans ce genre d’affaire ! Allons, allons, ce ne serait pas amical, monsieur Métaz. Et puis, si vous voulez mon sentiment, je trouve que le banquier qui pratique ce genre d’avance se conduit un peu comme un usurier.

– Cela se fait, cependant, entre membres d’une même famille, dit Axel, qui aurait pu citer des exemples.

– Ah ! pour moi, s’il s’agissait d’un membre de ma famille, ou même d’un allié très intime, le prêt serait sans intérêt. Peut-être même à fonds perdus, dit Pierre-Antoine Laviron, se penchant vers son interlocuteur et

fixant alternativement l'œil droit et l'œil gauche d'Axel, dont le regard bicolore le troublait toujours.

Axel mit lui-même fin à l'entretien en alléguant un rendez-vous. Il lui déplaisait que M. Laviron eût tenté de lui vendre sa fille pour soixante-quinze mille francs !

Le lendemain, comme il se préparait à rentrer à Vevey par le *Léman* et se trouvait dans le hall de l'hôtel, un commissionnaire lui remit un billet de Juliane Laviron.

« Cher Axel,

» Si vous n'avez rien de plus urgent à faire, accompagnez-moi ce matin à Pregny, chez M. de Sellon, pour visiter le temple de la Paix qu'il a fait construire dans le parc de La Fenêtre. Le porteur me rendra votre réponse. Si c'est oui, je passerai à dix heures à l'hôtel avec le cabriolet de maman. J'espère un oui et vous fais amitié. »

Axel étant d'humeur maussade depuis sa conversation avec le banquier – il avait déjà décliné, la veille, une invitation à souper chez les Laviron – hésita un moment avant de formuler la réponse attendue. Il était un peu las de jouer les chevaliers servants à la mode genevoise, qui n'offrait pas les délices de la vénitienne ! Ah ! si l'on eût été à Venise ! La beauté sans apprêt de Juliane, alliée à un charme primesautier, éveillait, bien sûr, sa convoitise. Une femme ne devient-elle pas encore plus attirante quand elle ignore, ou feint d'ignorer, son pouvoir de séduction ? Mais Liane, comme l'appelait sa mère, inspirait à Axel plus de respect que de désir et bien qu'il ait eu, parfois, le sentiment qu'elle attendait de lui voir prendre l'initiative d'un geste tendre ou d'un baiser, jamais il n'avait été au-delà du baisemain, conduite déjà risquée, puisque la bienséance interdit de baiser la main d'une demoiselle.

Le Vaudois se résolut, enfin, à réclamer une plume et du papier. Il rédigea en quatre mots la réponse que le coursier attendait : « C'est oui, bien sûr. Axel Métaz. »

Puis il fit signe à un valet de remonter dans sa chambre les bagages qu'il venait de descendre et s'assit pour attendre Juliane, en se remémorant ce qu'il savait de l'apôtre de la Paix chez qui elle voulait l'entraîner.

À Genève, le comte Jean-Jacques de Sellon passait pour un aimable utopiste. Il y avait à cela une bonne raison : ce petit-fils du seigneur d'Allaman, représentant de Genève à la cour de Louis XV, croyait à l'établissement de la paix universelle !

Descendant d'une riche famille nîmoise et huguenote, qui avait dû fuir les persécutions suscitées par la révocation de l'édit de Nantes, il avait reçu une éducation de prince, heureusement tempérée par les idées philanthropiques de son précepteur. Au cours de son tour d'Europe, il avait vu trop de gens souffrir de la pauvreté, de l'égoïsme, des oppressions politiques ou religieuses et, surtout, des conflits non désirés des petites gens, pour demeurer indifférent à la misère, suivante fidèle des guerres. Il s'était donc fait apôtre de la Paix, mot qu'il écrivait toujours avec une majuscule. Sa grande fortune, augmentée de celle de son épouse, Cécile Budé de Boisy, lui permettait de faire lui-même la propagande de ses idées, par ses écrits et surtout ses hautes relations. Les Sellon recevaient somptueusement, l'été, dans leur propriété de La Fenêtre, à Pregny, l'hiver, dans leur hôtel de la rue des Granges.

Pour mieux répandre les thèses pacifistes, Sellon publiait des brochures, lettres, articles et répétait dans tous ses discours : « Toute violence doit être bannie des rapports humains. Le désarmement général tient à la confiance que pourra inspirer le maintien de l'ordre dans toutes les contrées d'Europe. » S'il approuvait cette prise de position, humaniste et pacifiste, Axel, comme beaucoup de Genevois, reprochait à Jean-Jacques de Sellon de manifester, parfois, une vanité niaise, comme le jour où il avait fait distribuer son portrait aux enfants des écoles avec la suscription : « Voici le portrait d'un honnête homme. »

Devenu membre du Conseil représentatif, le comte avait, en 1826, ouvert un concours et recruté un jury qui désignerait le meilleur mémoire en faveur de l'abolition de la peine de mort. Trente-trois ouvrages avaient été adressés aux jurés, dont celui envoyé par Martin Chantenoz. Un certain Charles

Lucas avait remporté le prix et M. de Sellon avait fait imprimer son livre en promettant une distribution internationale !

En 1830, il avait fondé la Société de la Paix, à laquelle Juliane Laviron avait aussitôt adhéré, étant convaincue, depuis qu'elle avait secouru les Grecs et participé activement à l'aide aux réfugiés et proscrits, que la paix est le plus grand bien des peuples. M^lle^ Laviron avait raconté à Axel la première réunion de la Société de la Paix, qui s'était tenue rue des Granges, au domicile de Sellon. La Société comptait maintenant une trentaine de membres, dont dix-sept ministres du Saint-Évangile, ce qui lui conférait une tonalité religieuse. Elle avait rebuté Martin Chantenoz, cependant pacifiste déclaré.

– Il y a là-dedans trop de pasteurs. En groupe, ces gens vêtus de noir me rendent gringe[12], avait-il dit à son ancien élève.

En réfléchissant à l'attitude de celle qu'il attendait par rapport à des sujets comme la paix universelle ou le combat des opprimés pour la liberté, questions qui ne devaient pas intéresser beaucoup les demoiselles de la haute ville, Axel trouva une similitude insolite entre l'engagement de Juliane et celui d'Adrienne. Un monde séparait la Tsigane perverse et débauchée de la vertueuse fille du banquier, mais toutes deux avaient un sens profond de l'injustice, un amour de l'humanité souffrante, et le désir, par des méthodes incomparables, d'aider les autres à mieux vivre.

Quand Juliane se présenta, peut-être la trouva-t-il plus séduisante que d'habitude, parce qu'il venait, pour la première fois, de prendre le temps de définir la personnalité de cette femme. Juliane Laviron n'était pas qu'une fille de banquier.

– Nous allons inaugurer le temple de la Paix chez le comte de Sellon. La paix, n'est-ce pas l'amour du prochain ? dit-elle en arrivant.

Ils montèrent dans le cabriolet et la jeune fille lui confia les rênes.

– Maman m'a laissée venir seule jusque-là, mais je lui ai promis que vous conduiriez jusqu'à Pregny et que vous me ramèneriez rue des Granges.

– Je ne sais rien refuser à Madame votre Mère, dit Axel, en faisant claquer les guides vernissées sur la croupe de l'anglo-arabe noir.

Chemin faisant, M^lle^ Laviron expliqua que le comte de Sellon n'était pas très content parce que le concours lancé en décembre sur le thème : « quels sont les meilleurs moyens pour assurer au monde une paix générale et permanente ? » n'avait inspiré que sept mémoires, dont aucun n'avait été jugé digne par le jury de valoir à son auteur la médaille d'or et les quatre cents francs de Suisse, récompenses offertes par l'apôtre de la Paix.

– Mais M. de Sellon ne se décourage pas. Il va relancer le concours, en ajoutant encore quatre cents francs plus une médaille, qui vaut cinq cents francs. Il donnera quatre ans aux auteurs pour remettre des mémoires sérieux et originaux[13].

Le visiteur qui pénétrait pour la première fois dans le parc de La Fenêtre, à Pregny, découvrait un lieu enchanteur. Bosquets, gazons, massifs de fleurs, allées sablées, grands arbres de diverses essences faisaient de cette campagne ordonnée un lieu paisible et grandiose. La vue sur le lac, la côte, les Alpes, la Savoie incitait à la méditation. Le mont Blanc, majestueuse pyramide, retenait le regard. Ce décor avait inspiré à M. de Sellon le nom de sa propriété, vaste fenêtre ouverte sur la belle nature. Les bâtiments et monuments confirmaient un certain goût du faste chez le propriétaire. La loge du portier, traitée dans le style néogothique, donnait déjà à penser que le comte logeait somptueusement son personnel. Sur un tertre dégagé, la grande maison de maître, pourvue d'une galerie centrale soutenue par quatre colonnes formant le vestibule d'entrée, ne manquait ni de sobriété ni de grandeur[14]. En revanche, l'obélisque de marbre noir[15] devant lequel Juliane conduisit Axel, pouvait paraître prétentieux.

– C'est l'obélisque pastoral d'Ermenonville, cher à Jean-Jacques Rousseau, qui a servi de modèle. Et voyez, M. de Sellon a fait graver dessus les noms des pacifistes qu'il admire et il ajoutera ceux des hommes qui, dans l'avenir, défendront le mieux la paix, dit Juliane.

Axel lut : William Penn, Livingston, Nicolas de Flüe, Wilberforce, Henri IV, Sully et d'autres noms. Il rit franchement en découvrant que Jean-

Jacques de Sellon ne s'était pas oublié parmi ces célébrités, dont certaines, comme Henri IV, n'avaient pas toujours été ennemies des armes !

Mais la construction la plus symbolique était bien le temple de la Paix[16], édicule monoptère à six colonnes, bâti sur le modèle des temples de l'Amour, que tous les riches propriétaires des bords du lac faisaient élever dans leur parc. Là aussi, Axel déchiffra des inscriptions : « *Stop and hear Byron* », « Henri IV voulait donner la paix à l'univers, il faut l'imiter », et encore : « L'amitié embellit le bonheur et fait supporter le malheur. »

– Seule la dernière de ces formules me paraît accessible aux humains ordinaires, dit Axel.

En quittant le parc, ils aperçurent une maison suisse traditionnelle.

– C'est la maison du jardinier, dit Juliane.

– Si l'on me donnait à choisir une résidence dans ce parc, c'est ici que je voudrais vivre, dit Axel, désignant le chalet de bois.

– Eh bien ! moi, je préfère votre Rive-Reine, répliqua Juliane en montant dans le cabriolet, la visite terminée.

Axel mit le cheval au trot et, tandis que l'attelage descendait vers le lac, à travers la campagne, Juliane rappela à son compagnon qu'Antoine Calvin, le frère du réformateur, avait possédé là une métairie, puis, désignant une bâtisse qu'elle nomma un peu abusivement château, dit que Voltaire l'avait autrefois achetée à Charles de Brosses, le fameux président du parlement de Dijon, exilé à cause de son indépendance d'esprit.

– C'est ainsi que Voltaire agrandit son domaine de Ferney et acquit, avec ces terres seigneuriales, le titre de comte, dont ce faux modeste fut bien aise de se parer quelquefois, compléta Métaz.

Arrivés au pied de la colline, ils s'engageaient sur la route des berges, en direction des Pâquis et de Genève, quand la jeune fille saisit affectueusement le bras de son compagnon.

– J'ai prévu de quoi faire un pique-nique, dit-elle. Si vous n'êtes pas trop pressé, nous pourrions nous arrêter au bord du lac. Il y a une crique

tranquille, où je me suis souvent baignée avec Anicet. Il fait assez chaud, aujourd'hui, pour se tremper. Qu'en pensez-vous ?

– Mais… rien. Ou, plutôt, si. Je ne suis pas certain que vos parents approuveraient une baignade avec un étranger… et sans chaperon. Et puis je n'ai pas de maillot, dit Axel, interloqué par la proposition soudaine de M^lle^ Laviron.

– Il n'y a aucun mal à se baigner entre bons amis par une chaude journée de juin. Et maman ne trouvera rien à redire. Pour ce qui est du maillot, j'ai apporté, avec le mien, un tricot d'Anicet qui vous ira très bien, dit-elle.

Axel sourit et acquiesça. Il admira combien la femme sait mieux que l'homme prévoir et organiser son plaisir. Ils trouvèrent, à l'ombre d'un vieux saule, une salle à manger au bord de l'eau. Juliane pria son compagnon d'extraire du coffre, aménagé derrière les sièges du cabriolet, une manne d'où elle tira une nappe, des serviettes, des timbales et des couverts d'argent, des assiettes de porcelaine et une bouteille de limonade de M. Schweppe, breuvage fort à la mode depuis quelques années.

– Sous la banquette, vous trouverez aussi deux pliants, dit-elle.

Quand ils furent installés, Juliane déballa un pâté en croûte, des bricelets au fromage et des pommes.

– Ce sera frugal, je vous préviens, dit-elle, tandis qu'Axel allait plonger la bouteille de limonade dans l'eau pour rafraîchir la boisson.

Ils choisirent de se baigner avant d'entreprendre, ce que le Vaudois appela, plus aimable qu'ironique, « un vrai festin champêtre ».

Juliane disparut derrière le saule et revint un instant plus tard en costume de bain : tunique fermée au cou, culotte serrée au-dessous du mollet, bonnet bordé de dentelle. Le maillot d'Anicet, noir à rayures jaunes, parut à Axel exagérément moulant et il courut se jeter dans le lac comme honteux de se montrer ainsi à la jeune fille. Juliane, en revanche, avec beaucoup de naturel, avança avec précaution sur les galets et entra dans l'eau avec de petits sursauts frileux. Ils nagèrent séparément, puis se rapprochèrent, échangèrent des impressions sur la limpidité de l'eau, sa fraîcheur vivifiante

et condamnèrent les ébats bruyants que prenaient, à quelque distance, d'autres baigneurs. Tout en paraissant à l'aise, ils éprouvaient l'un et l'autre la même gêne. Enrobant d'un commun fluide leurs corps peu vêtus, l'eau du Léman devenait entremetteuse quand les ondes orbiculaires, nées des gestes innocents de l'un, enlaçaient l'autre.

Ils connurent ensuite, en sortant du bain, une sorte d'euphorie enfantine. Ils rirent de se voir dégoulinants en plein soleil et Axel découvrit la grâce sculpturale de sa compagne, enrobée dans le tissu mouillé. Plaqué sur ce corps de femme, le fin coton en révélait les formes, avec indécence, sous couvert d'une dissimulation hypocrite, comme si Juliane eût été nue. Dominant un trouble inattendu et ressenti comme humiliant, l'homme tendit vivement à sa compagne une des grandes serviettes qu'elle avait préparées. Elle s'en couvrit les seins, qui, agacés par l'eau fraîche, pointaient sous le maillot.

Vêtus et gais comme des écoliers au premier jour des vacances, ils dévorèrent pâté et bricelets en se disant qu'il était bon de vivre une telle journée. Le repas terminé et les instruments du pique-nique rangés, Axel tendit la main à Juliane pour l'aider à monter dans le cabriolet et, au petit trot, ils regagnèrent la rue des Granges.

Chemin faisant, et quel qu'eût été l'agrément du moment qu'il venait de passer, Axel fut à plusieurs reprises effleuré par le sentiment d'être tombé dans les rets d'une apprentie séductrice.

– Irons-nous encore nous baigner aux Pâquis ? Ce fut si agréable ! murmura M^{lle} Laviron, un peu mélancolique, au moment de la séparation.

– L'été ne fait que commencer, constata Axel en lui baisant les doigts.

Elle reçut ces mots comme une promesse.

1 Extrait du rapport du garde des Sceaux, M. Chantelauze, justifiant les ordonnances.

2 Cité par Jean-Paul Garnier dans *Charles X*, Fayard, Paris, 1967.

3 2. 3. Grades de la charbonnerie française.

4 Le rôle du 1er régiment suisse lors des Trois Glorieuses est rapporté avec maints détails dans le remarquable ouvrage de Jérôme Bodin, *les Suisses au service de la France*, Albin Michel, Paris, 1988.

5 *Journal et souvenirs* de Gaspard Schumacher, capitaine aux Suisses de la Garde royale (1798-1830), traduits et publiés avec une introduction par Pierre d'Hugues, Arthème Fayard, Paris, 1910.

6 La colonne de Juillet, monument commémoratif élevé place de la Bastille en 1840, porte cinq cent quatre noms.

7 Le mausolée a été à nouveau déplacé en 1979. Il se trouve encore, en 2010, dans le couloir qui conduit à la bibliothèque. Quant au corps embaumé de Desaix, il serait toujours sous l'autel consacré à sainte Faustine.

8 L'hôtelier Heinrich Fischer fut élu président de l'Assemblée constituante.

9 Déclaration faite par un leader lors d'un meeting ouvrier à Birmingham citée par A. Chevrillon dans *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au xixe siècle*, Librairie Hachette, Paris, 1894.

10 Miloš ObrenoviC Ier (1780-1860). Ancien marchand de bétail porcin, fondateur de la dynastie ObrenoviC qui devait régner en Serbie de 1815 à 1842 et de 1858 à 1903.

11 Le professeur Ernest Giddey, de l'université de Lausanne, éminent angliciste de réputation internationale, rappelle que Mme de Montolieu a reconnu, dans sa préface à *Raison et Sensibilité :* « J'ai traduit avec assez de fidélité, jusqu'à la fin où je me suis permis, suivant ma coutume, quelques changements que j'ai cru nécessaires. » Ces manquements et inexactitudes sont souvent, explique M. Giddey, « la conséquence d'une maîtrise insuffisante de la langue anglaise » quand ils ne trahissent pas simplement « la fantaisie personnelle de la traductrice » […]. « Entraînée par son sujet, elle ajoute un détail ; imagine des prolongements ou recourt à une paraphrase qu'elle croit ingénieuse. » Article d'Ernest Giddey dans *Colloquium helveticum, Cahiers suisses de littérature générale et comparée*, éditions Peter Lang, Berne, Frankfurt am Main, New York, tome 1, 1985.

12 Ou, plus rarement, grinche. Grincheux, de mauvaise humeur.

13 C'est le mémoire présenté par le docteur Sartorius, de Zurich, qui fut primé en 1836.

14 C'est aujourd'hui la résidence du directeur général de l'Organisation des Nations unies à Genève.

15 L’obélisque fut transporté en 1907 au cimetière du Petit-Saconnex. Le comte de Sellon, mort en 1839, et son épouse reposaient au pied du monument jusqu’en mai 2006, date du transfert au cimetière des Rois (il s’agit des rois de l’Arquebuse).

16 Le temple fut renversé par un ouragan en 1947. Ses éléments démontés furent alors entreposés au service de la voirie de Genève. Plusieurs projets de reconstruction avaient été envisagés, mais, en 2010, aucun n’avait été suivi d’effet. Il est peu probable que ce temple de la Paix soit un jour reconstruit.

4.

Pour Axel Métaz et quelques autres, l’été 1831 fut amer et douloureux.

Alors que le Veveysan se préparait à un nouveau séjour à Genève, quelques sorties agréables en perspective, Blaise de Fontsalte fut informé par un courrier spécial que sa mère avait fait une chute grave dans l’escalier de son château. Dans une lettre, Laure de Fontsalte – en religion sœur Marie-Jérôme[1] –, sœur du général, qui s’était immédiatement rendue au chevet de leur mère, donnait à la douairière peu de chances de survie. Les Fontsalte se mirent aussitôt en route pour le Forez et Axel accepta de les accompagner car la vieille dame réclamait la présence de son petit-fils.

Deux jours après leur arrivée à Fontsalte, la marquise, née Marie-Adélaïde des Atheux, rendit à Dieu son âme virile. Âgée de soixante-treize ans, la châtelaine mourut en vraie chrétienne, après avoir redit à son fils le bonheur qu’il lui avait procuré en la dotant d’un petit-fils au regard vairon. La ressemblance d’Axel avec son grand-père, à l’âge où ce dernier combattait pour l’indépendance américaine, était devenue impressionnante. Il suffisait, pour s’en persuader, de comparer le plus jeune des Fontsalte au portrait en pied du défunt marquis Bertrand, suspendu dans la chambre de la marquise.

La douairière mise au tombeau près de son époux, dans la chapelle familiale, Blaise régla sans difficulté avec sa sœur la succession maternelle. Au jour de l’ouverture du testament, on ne découvrit que deux volontés particulières exprimées par la défunte marquise. M^{me} de Fontsalte souhaitait que fût remis à sa petite-fille, « la gitane Fontsalte », écrivait-elle, le collier d’argent et de pierres d’Auvergne qui la fascinait lorsqu’elle était enfant. La marquise demandait aussi que son petit-fils, « né dans des errements que Dieu a eu la bonté de rendre caducs avec le temps », pût officiellement ajouter à son nom celui de Fontsalte, sans obligation de le substituer à celui de l’homme qui l’avait élevé.

– Si nous accédons à ce vœu, et nous allons tenter d'y satisfaire par respect de la volonté dernière de M^me^ la Marquise douairière, nous devrons obtenir l'agrément exceptionnel de la justice royale. Car, ayant reconnu Adrienne de Fontsalte en 1800, vous ne pouvez, en effet, adopter Axel Métaz, précisa l'homme de loi.

Informés par Blaise, Axel et sa mère, qui n'avaient pas assisté à l'entretien chez le notaire, eurent des réactions nuancées. Charlotte battit spontanément des mains, imaginant déjà son fils porteur du nom de Blaise. Axel se montra moins enthousiaste. Il eût souhaité satisfaire le vœu ultime d'une femme qu'il avait peu connue en ajoutant à son patronyme un nom glorieux. Malgré son envie de faire savoir à Blaise qu'il accueillait cette proposition comme un honneur, sa raison se heurtait à la reconnaissance et à l'affection filiale qu'il conservait pour Guillaume Métaz, en dépit du temps, de l'éloignement et des façons américaines de l'immigré. Comme il se taisait, hésitant à formuler une perplexité qui passerait, quoi qu'il dît, pour désobligeante, Blaise, devinant la cause de cette hésitation, intervint :

– Il est peu probable que nous puissions obtenir l'agrément nécessaire. Mais je conçois que vous ayez des scrupules et que votre nom, fort honorable, vous suffise. C'est celui d'une lignée de vignerons et de négociants intègres, connue et respectée dans tout le canton. Aussi, ne vous prononcez pas sans réflexion. Mais j'ai une chose à ajouter. Je vous ai fait, par testament, mon légataire universel, donc héritier de tous les biens, notamment la source d'eau minérale, des Fontsalte. Cet héritage vous reviendra, quel que soit le nom que vous porterez à ma mort. Ce que souhaitait ma mère, elle m'en avait parlé à plusieurs reprises depuis qu'elle vous avait vu et appré cié à Lausanne, c'est que vous soyez l'héritier de notre nom et des titres nobiliaires attachés à nos terres. En ce qui me concerne, vous devez aisément comprendre, cher Axel, qu'un père, même inopinément apparu dans la vie d'un enfant déclaré, sans qu'il le sût, fils d'un autre homme, ne peut que souhaiter laisser son nom à ce fils.

Il fut convenu qu'on reparlerait de cette affaire avant de permettre au notaire d'engager la meilleure démarche.

Pendant ces jours de deuil, Axel découvrit le Forez, sa calme plaine, cuvette en forme d'ellipse, cernée de montagnes, de collines et de plateaux granitiques. Dans ce vaste enclos, où stagnait l'air brûlant de l'été, la Loire paresseuse décrivait de larges méandres, contournant des pitons basaltiques, supports naturels des monastères et des châteaux. Le Vaudois se sentait à l'aise dans cette contrée bucolique où les troupeaux montaient, comme au pays de Vaud, paître en altitude de mai à septembre, sur les hauts chaumes, autour de ces grands abris de bergers que les Foréziens nommaient jasseries. Comme au pays d'En-Haut, on produisait dans les fermes un excellent fromage fait de lait de vache, fourmes de Montbrison ou de Saint-Anthème, grasses, veinées de bleu et moelleuses à souhait. Avec Titus, qui connaissait bien la région natale du général auquel il avait voué sa vie, Axel galopa jusqu'aux montagnes qui séparent, à l'ouest, la grande plaine forézienne de l'Auvergne. Des étangs, les pêcheurs tiraient d'énormes carpes et, par des chemins poudreux, les paysans apportaient au château leurs plus beaux fruits : cerises, fraises, pêches, abricots. Les vins, certes, ne pouvaient être comparés à ceux de Lavaux. Bien que fringants, colorés et légers, ils offusquaient, par leur acidité, le palais du vigneron vaudois.

Dans la bibliothèque du château, où il furetait souvent, Axel découvrit *l'Astrée*, le roman d'Honoré d'Urfé. Blaise, le voyant feuilleter un des cinq volumes, approcha.

– Vous tenez là l'édition expurgée et retouchée, en 1733, par l'abbé Souchay. La seule autorisée au collège royal de Riom, où j'ai fait mes études. Mais nous avons mieux, dit-il en entraînant son fils dans la chambre de la défunte marquise, où rien n'avait été déplacé depuis la mort de la douairière.

Blaise prit, sur une étagère, un vieux livre à reliure de cuir écornée, patinée et frappée aux armes des Fontsalte.

– Tenez, voici l'édition originale de 1612, offerte à un Fontsalte vers 1615, par l'auteur lui-même. Ce livre a suivi mon père dans toutes ses campagnes, y compris en Amérique. Les soirs de mélancolie, il y retrouvait, disait-il, la douceur de nos prairies vallonnées, nos bosquets refuges des amoureux, nos rivières nonchalantes, l'horizon mauve des monts du Forez, le murmure de la Coise au pied du château. Prenez cette relique, à laquelle

ma mère était attachée : c’est presque un livre de famille, puisque les Fontsalte ont, avec les Urfé, de lointains ancêtres communs.

Axel reçut le cadeau avec émotion et gratitude. Du haut de son cadre doré, le marquis Bertrand, altier dans son habit rouge de colonel des dragons, posait sur son petit-fils vaudois le plus affectueux des regards vairons.

Avec sa mère, Axel alla visiter la Bastie, ce château magistralement achevé par Claude d’Urfé, bailli du Forez, ambassadeur du roi de France au Vatican, puis gouverneur de trois rois : François II, Charles IX et Henri III. C’est à l’ombre de cette demeure princière, harmonieuse alliance architecturale de la Renaissance italienne et du style classique français, qu’Honoré, le fils de Claude, amoureux de la belle Diane de Château-Morand, avait composé les vers du long roman pastoral destiné à connaître un prodigieux succès à travers toute l’Europe. Axel lut comme un conte arcadien quelques épisodes choisis des amours de la bergère Astrée et du berger Céladon, fleuretant sur les rives du « doux et coulant » Lignon, au milieu des brebis bêlantes et des moutons enrubannés.

Plus que sa bibliothèque ou son donjon ébréché, la vraie curiosité de Fontsalte était son eau minérale naturelle. Blaise, un matin, conduisit Axel au griffon et l’initia au fonctionnement de l’exploitation, qui lui assurait chaque année plus de revenus. La mode des cures se développant à travers toute l’Europe, les habitants des environs, et même de Saint-Étienne, venaient boire l’eau de Fontsalte. Des analyses physico-chimiques confiées à des médecins assermentés par la Société royale de médecine des praticiens avaient déduit que, « délayante, apéri tive et absorbante », l’eau de Fontsalte pouvait avoir des effets bénéfiques sur les malades atteints de gravelle et de syphilis.

– Pourquoi ne mettez-vous pas cette eau en bouteilles suivant le procédé de M. Schweppe qu’exploite maintenant, à Genève, le joaillier Stéphane Demole, et qui connaît en Grande-Bretagne un succès considérable ? L’embouteillage permet aux curistes de prolonger leur cure à domicile, dit Axel.

– Parce que les médecins affirment que l’eau de Fontsalte doit être consommée à la source, afin que le gaz carbonique qu’elle contient ne se perde pas et que les bicarbonates qu’elle renferme agissent. Et puis la mise en bouteilles et la livraison demanderaient de la main-d’œuvre. Ce serait, je crois, beaucoup tintouiner pour peu, dit Fontsalte, usant d’une expression locale.

Axel comprit que cet aristocrate terrien n’aurait jamais vocation d’entrepreneur. Le général avait fait la guerre avec sérieux, l’amour avec ardeur, les affaires avec désinvolture.

Et cependant, cette région s’ouvrait plus que d’autres au progrès. Les houillères de la Loire fournissaient en grande quantité un excellent charbon. L’Anglais James Jackson, qui avait fondé en 1815, près du Chambon-Feugerolles, la première fabrique française capable de produire des aciers aussi fins que ceux de Sheffield, venait de créer, avec son frère, de nouveaux ateliers à Assailly. Jacob Holtzer, un Alsacien de Klingenthal, fabriquait dans la vallée de l’Ondaine des barres d’acier corroyé, qu’il estampillait d’une tête de bœuf, comme les moines de Koriska signaient leurs lingots d’or d’une tête de mort ! La région stéphanoise, qui ne comptait qu’une aciérie en 1816, possédait maintenant deux groupes de hauts fourneaux, sept forges « à l’anglaise » et quatre aciéries, qui donnaient du travail à plus de mille ouvriers.

– Si l’on ajoute à cela que les armuriers de Saint-Étienne, héritiers d’un certain Virgile, que François I^{er} autorisa en 1516 à fabriquer chez nous des arquebuses, produisent, bon an mal an, près de cinquante mille fusils, que l’agglomération compte plus de cinq mille rubaniers, concurrents des fabricants bâlois, que, depuis trois ans, Charlieu s’est fait une spécialité du tissage de la soie, on peut certes dire que ce pays est ami du progrès, reconnut Fontsalte.

– Vous n’avez pas dit le plus beau, général ! Et le chemin de fer, vous l’oubliez ? dit l’adjudant Trévotte, qui, souvent, se mêlait à la conversation.

– En effet, j’oubliais. Nous avons la première ligne de chemin de fer… de France puisque, depuis 1827, des trains de charbon roulent entre la mine de Saint-Étienne et Andrézieux, qui est un port sur la Loire. Là, on

transborde la houille sur de grandes barques à fond plat, fabriquées tout près de Fontsalte, à Saint-Rambert. C'est pourquoi les gens d'ici appellent saint-rambertes ces bateaux qui emportent de quinze à vingt tonnes de charge jusqu'à Roanne.

– Mais ce chemin de fer n'est… encore qu'un chemin, compléta Charlotte.

Elle connaissait, depuis un précédent séjour à Fontsalte, le système de transport imaginé par M. Beaunier, directeur de l'École des mineurs de Saint-Étienne, fondée par ordonnance royale en 1816.

– Certes, ce sont des chevaux qui tirent sur dix-huit kilomètres les wagons de charbon, sauf quand la déclivité est suffisante pour que le convoi roule par gravité, mais, bientôt, la machine à vapeur à chaudière tubulaire, inventée par Marc Seguin, d'Annonay, remplacera la traction animale. Et l'on prévoit l'ouverture d'une ligne régulière pour voyageurs, entre Saint-Étienne et Lyon, dès l'an prochain. Les voies sont tracées et les travaux en cours, expliqua le général.

– Et j'ai lu dans un journal que, d'ici à quelques années, le chemin de fer ira de Paris à Lyon sans discontinuer, dit M^{me} de Fontsalte.

– Pour nous, la ligne de Lyon à Saint-Étienne sera déjà fort commode, car nous irons de Lausanne à Lyon en diligence et de Lyon à Andrézieux, c'est-à-dire à deux lieues d'ici, en wagon, calcula Blaise.

Pendant tout le séjour, Axel Métaz s'amusa de voir sa mère, devenue, du fait de la mort de la douairière, marquise en titre de Fontsalte, jouer à la châtelaine. Dès que Laure, femme douce et modeste, toute dévouée aux malades de l'hôpital de Montbrison, eut regagné son couvent, la Vaudoise prit en charge l'économie domestique et l'entretien du château, activités dont Blaise, pas plus que tous les hommes de la famille avant lui, ne s'était jamais soucié.

S'entendre appeler « Madame la Marquise » par les domestiques de la défunte, un couple de paysans, matois mais corvéables à merci, ravissait Charlotte. Maîtresse des lieux, elle organisa le nettoyage « à fond » de la partie habitée du château, depuis longtemps négligé. On commença par

vider les pièces de leur mobilier, ce qui prit des jours, puis on brûla, derrière portes et fenêtres hermétiquement calfeutrées, des bâtons de soufre « pour assainir et chasser les petites bêtes ». Cette offensive eut pour effet de semer la panique chez les rats, souris, cancrelats et punaises, qui cohabitaient en bonne intelligence, depuis plusieurs générations, avec des châtelains moins attentifs à la propreté des lieux que cette Suissesse, atteinte de zoophobie, qui répandait l'insecto-mortifère dans tous les recoins du château. Charlotte recruta les enfants des métayers et une chasse méthodique avec primes fut organisée. Un rat valait trois sous, une souris deux, comme une douzaine de cafards !

– La pauvre M^{me} de Fontsalte ne pouvait organiser ce travail. Et je suis sûre que, là où elle est maintenant, elle se réjouit de voir son château retrouver son cachet, sa propreté et son confort, répétait Charlotte à son mari, comme pour se faire pardonner ce branle-bas hygiénique.

« La générale », ainsi que la nommait Trévotte, fit encaustiquer les meubles, dépendre, brosser et ravauder les tapisseries, battre les tapis, gratter les parquets, racler les dalles et les escaliers jusqu'à ce que la granilite rosée, pierre du pays, révélât à nouveau ses éclats de mica.

Une gigantesque lessive fut entreprise et l'on fit, malgré la canicule, un feu d'enfer dans les cheminées, comme sous les chaudrons, afin de recueillir de la cendre fine. La veille du départ d'Axel, que la vigne et ses affaires rappelaient à Vevey, Charlotte montra avec fierté à son fils, sur les rayons des armoires tapissées de toile de Jouy neuve, des piles de draps, de nappes et de serviettes strictement alignées.

Accompagnant son fils jusqu'à Lyon, où il prendrait la diligence pour Genève, Blaise de Fontsalte se laissa aller, en conduisant le cabriolet, à d'aimables considérations sur l'activité déployée par Charlotte.

– Je crois que votre mère se plaît à Fontsalte. Elle a magnifiquement remis en état notre vieille demeure, qui est maintenant sienne. Des gouttières qui pleuraient depuis Louis XVI ont été colmatées, les huisseries ne grincent plus, les verrous glissent, les fenêtres joignent, l'argenterie, réformée depuis des lustres, reluit, les cristaux, dont j'avais oublié l'existence, étincellent et l'on peut s'asseoir sur presque tous les sièges sans

risquer la chute ! Charlotte a su mettre tous nos gens à l'ouvrage, avec autorité et gentillesse. Elle dit qu'elle a encore un bon mois de travail avant que tout soit parfait, aussi ne rentrerons-nous qu'en septembre.

– Ne craignez-vous pas que tous ces gens, à qui ma mère donne chaque matin assez de besogne pour les occuper une semaine, ne se mettent à la détester ? demanda Axel.

– Votre mère plaît, car elle est sans afféterie et montre à ces gens qu'elle sait faire, elle-même, ce qu'elle leur commande. Les plus rustauds comme les moins ardents au travail ne refusent aucun effort pour la satisfaire. Ma mère, qui aimait la vôtre et savait mon incapacité à conduire une maison, m'a dit, peu d'heures avant sa mort : « Pour le train d'ici, laisse faire Charlotte. C'est une grande dame. » Car c'est la modicité des ressources paternelles qui a longtemps privé ma mère de confort et du plaisir de tenir son rang. Ce n'est guère que ces dernières années que j'ai pu, avec les revenus de la source, lui faire une existence plus quiète. Mais le pli était pris, elle vivait chichement. J'aurais dû être plus attentif, m'occuper davantage de son bien-être, dit avec une pointe de regret, presque de remords, le général.

Axel se garda bien de dévoiler que la nouvelle marquise avait aussi l'intention de mettre au clair la comptabilité des métayers. Ces gens grugeaient les Fontsalte avec déférence, fidélité et dévouement depuis tant d'années qu'on pouvait craindre qu'ils prennent comme brimade les justes réclamations que ne manquerait pas de formuler Charlotte.

Au moment de monter dans la diligence, Axel serra la main de Blaise et le remercia d'avoir offert à sa mère une position de châtelaine heureuse. Puis, soudain grave, il ajouta, sans transition :

– Si cela est possible, c'est avec bonheur que j'accéderai au vœu de votre mère de me voir ajouter votre nom au mien.

– Je sais qu'il serait porté avec honneur ! dit Blaise, ému, en lui donnant l'accolade.

La première chose qu'apprit Axel en arrivant à Genève fut l'annonce que le choléra, maladie infectieuse endémique venue des Indes, menaçait la Suisse ! Les aubergistes et hôteliers étaient contraints de déclarer les malades à la police et toutes les marchandises arrivées de France ou de Savoie devaient être entreposées à l'île aux Barques, pour désinfection. Déjà, les droguistes vendaient de grosses quantités de chlorure de chaux, ce produit étant considéré comme une protection contre la maladie épidémique qui faisait peur. Axel ne modifia pas pour autant ses projets et le concierge de l'hôtel de la Couronne, homme informé, l'assura qu'il fallait se garder de toute panique. D'après les voyageurs arrivés de France, quelques cas seulement de choléra avaient été signalés dans leur pays.

Axel séjourna vingt-quatre heures à Genève, pour vérifier qu'en son absence la livraison des pierres de Meillerie s'était poursuivie normalement. La construction du quai des Bergues et du pont qui relierait l'île aux Barques au nouveau quai allait bon train, ainsi que l'achèvement des nouveaux bâtiments annexes de l'observatoire, pour lesquels il fournissait aussi des pierres. Destinés à compléter ceux de l'ancien observatoire, construit en 1772 sur le terre-plein Saint-Antoine, les nouveaux bâtiments, fonctionnels, devaient permettre de mieux étudier la météorologie et la chronométrie. Dans quelque temps, grâce à Alfred Gautier professeur de mathématiques et d'astronomie, qui travaillait avec les savants Marc-Auguste Pictet et Émile Plantamour, l'observatoire de Genève serait, disait-on dans le milieu scientifique, le plus moderne d'Europe. On y verrait fonctionner la pendule la plus précise au monde, qui donnerait l'heure aux horloges publiques et, même, aux horlogers dans leur atelier. Pressé de revoir Rive-Reine, Axel se dispensa de rendre visite à son banquier et de manifester sa présence à Juliane Laviron. Il embarqua sur le *Léman*.

Depuis que les vapeurs assuraient un service régulier avec escale à Vevey, Axel Métaz avait obtenu la concession du radelage pour la station établie devant la place du Marché, que les Veveysans appelaient plus couramment la Grand-Place. Après un voyage sans aléas, par grand beau temps, Axel venait de prendre place dans la barque de radelage, quand un des bateliers, qui connaissait le fils Métaz depuis l'enfance, se pencha vers lui tout en tirant sur les avirons.

– Faut que je vous dise, monsieur, que le docteur Vuippens est venu, depuis trois jours, à tous les bateaux. Il m'a dit tout à l'heure : « Aujourd'hui j'ai des malades à visiter, je ne peux attendre le *Léman*, mais, si tu vois M. Axel, dis-lui que je serai chez lui à six heures. » Voilà la commission faite, monsieur, conclut le radeleur avant de se consacrer à la manœuvre d'atterrissage.

Ce que Louis Vuippens voulait être le premier à lui annoncer, Axel le sut par Pernette, dès qu'il eut passé le seuil de Rive-Reine.

– Un grand malheur qui est arrivé, pendant que vous étiez pas là, monsieur Axel. La Nadette s'est jetée au lac il y aura bientôt une semaine. On l'a pas encore retrouvée à ce jour. Paraît qu'elle l'aurait fait exprès ! dit la cuisinière avec émotion.

Comme Alexandra arrivait, joyeuse de retrouver son parrain, Axel ne posa pas de questions. Une heure plus tard, Louis, amaigri, le regard las, vint lui conter la fin de leur amie d'enfance, la douce démente. Au cours des derniers mois, le médecin avait tout tenté, sur les conseils de ses confrères genevois, pour ramener l'amnésique à la réalité. Tous s'étaient entendus pour dire : « Un choc l'a privée d'esprit et de mémoire, un autre choc peut les lui rendre. » Vuippens avait donc conduit la malade dans la maison des Ruty, où elle avait vécu, puis dans son propre logement de la rue du Collège et dans celui, voisin, de sa sœur Nadine, qui allait être vidé pour recevoir de nouveaux locataires.

– J'ai même pris le risque, pendant que tu étais absent, de la mettre en présence d'Alexandra, dit Louis. Ce fut une épreuve pour ta filleule, que j'avais tout de même préparée à cette rencontre en lui disant : « Ta tante est malade de la tête. Elle ne reconnaît personne, mais toi, peut-être, elle te reconnaîtra. Retiens-toi de pleurer et parle-lui avec naturel. » Alexandra fut parfaite. Une maîtrise de soi admirable, crois-moi, pour une gamine qui n'a pas dix ans. Eh bien ! rien, rien ! Nadette lui a caressé la tête comme elle caressait celle de mon chien. Enfin, j'ai tenté le tout pour le tout. J'ai emmené Nadette au cimetière, devant le tombeau où sont tous les siens. Rien encore. Elle a lu et même épelé les noms gravés sur le caveau. Même le vrai nom de sa sœur, Amandine, à laquelle elle s'adressait sans cesse

dans les miroirs, n'a éveillé chez elle aucune émotion. Mais je me demande aujourd'hui s'il ne s'est pas produit chez elle un déclic, somme de ces expériences vaines, quand elle s'est retrouvée sur le lac…

– Sur le lac ! s'étonna Axel.

– Il y aura huit jours demain, la garde, qui se rend souvent à Villeneuve chez sa sœur, m'a proposé, comme elle l'avait déjà fait, d'emmener Nadette avec elle. Ce n'était pas la première fois qu'elles allaient ainsi, par le vapeur, jusqu'au fond du lac et cela sans que Nadette manifestât la moindre agitation. J'ai d'autant plus facilement accepté que ma mère était, ce jour-là, de la promenade.

Vuippens se tut, le regard vague, les maxillaires trémulants, comme si l'obligation d'avoir à rapporter le drame l'accablait.

– Et c'est au cours du trajet…, risqua Axel, pour encourager son ami à poursuivre.

– Oui. Pardon pour cette absence. Il faisait très beau, comme aujourd'hui, et tous les passagers étaient sur le pont, à prendre le soleil. C'est d'ailleurs par l'un d'eux qu'on a su ce qui s'est passé. Tandis que la garde et ma mère bavardaient avec une dame de leur connaissance, à trois pas de Nadette, alors adossée à la rambarde, ce passager, qui, de son propre aveu, avait remarqué cette belle fille, a vu notre pauvre amie ôter l'écharpe qu'elle portait nouée sous le menton et qui retenait son chapeau de paille, s'en entourer les genoux et la nouer comme pour serrer sa robe autour de ses jambes. Intrigué, l'homme continuait à observer Nadette. C'est alors qu'il l'a vue se hisser sur la rambarde, s'y asseoir et basculer en arrière dans le lac. Il a aussitôt donné l'alerte, sur le pont et à la passerelle. Le capitaine a stoppé le bateau, n'osant mettre les roues à aubes en marche arrière, de crainte de blesser la femme tombée au lac. Une heure durant, les passagers, penchés au bastingage, ont tenté d'apercevoir un corps dans l'eau. Des matelots, à bord du naviot, et des pêcheurs, qui s'étaient approchés en croyant le vapeur en panne, ont fait des ronds jusqu'à la nuit. Ils n'ont repêché que le chapeau de Nadette qui flottait sur l'eau. Elle a coulé à pic, mon petit vieux, à pic pour rejoindre Nadine !

Vuippens se détourna pour cacher ses larmes.

Axel quitta son fauteuil et vint poser une main fraternelle sur l'épaule du médecin.

– Tu crois qu'elle s'est attaché les jambes pour ne pas être tentée de réagir à l'instinct de conservation ? dit-il.

– Ce qui tend à prouver qu'elle a peut-être été, soudain, rendue à elle-même, à la réalité, et qu'elle a choisi la mort. Et pourtant, Axel, je l'aimais, je t'assure, je l'aimais. Je l'aurais gardée près de moi toute la vie, telle qu'elle était ! Certains soirs, quand je lisais au coin du feu, alors qu'assise en face de moi elle regardait en souriant aux anges les flammes danser dans la cheminée, j'en arrivais presque à me dire heureux. Si la loi ne l'avait pas interdit, je l'aurais épousée. Pour la protéger, la soigner, veiller sur ce reste de vie végétative qui subsistait en elle.

Axel attendit que son ami émergeât de ce chagrin, dont il était le seul à pouvoir apprécier la pureté et la profondeur.

– Je comprends ce que tu ressens, Louis, mais tu dois te ressaisir. Nadette a rejoint Nadine, qui était bien au monde l'être qu'elle préférait. Nous garderons ensemble le souvenir des jolies jumelles qui ont partagé nos jeux, nos baignades, nos parties de pêche…

– Certes, tu as raison, Axel. Mais, si bizarre que cela puisse paraître, c'est dur de vivre sans elle. Nadette, vois-tu, m'a été enlevée deux fois. D'abord par un homme, qui ne la méritait pas, ensuite par la mort, qui la convoitait depuis qu'elle avait pris Nadine.

Quand Pernette vint annoncer que le souper était servi, les deux amis passèrent à table sans entrain. Longtemps, ce soir-là, ils évoquèrent les jours heureux passés avec les Ruty, bien persuadés, l'un et l'autre, que les morts survivent sur les lèvres des vivants.

Le lendemain, le rapport que fit Samuel Fornaz, successeur de Simon Blanchod, sur l'état du vignoble rassura Axel. Le grain, jusque-là épargné par les orages de grêle et les parasites, mûrissait dans les meilleures conditions. La terre, nourrice fidèle, et les deux soleils de Lavaux, celui du ciel et celui reflété par le miroir du Léman, remplissaient leur office. La vendange s'annonçait abondante et précoce.

En revanche, un concurrent d’importance venait de surgir sur le marché du chocolat. Charles-Amédée et Frédéric Kohler lançaient en effet sur le marché un chocolat fin, qu’ils fabriquaient au moulin de Bramafan[2], rue du Petit-Saint-Jean, à Lausanne.

Les Kohler, originaires de Büren-sur-Aar, étaient arrivés vers 1770 au pays de Vaud où le chef de famille, Gottlieb-Amédée, avait ouvert, 3, rue du Grand-Saint-Jean, à Lausanne, une boutique où l’on trouvait un grand choix de denrées exotiques en provenance des colonies anglaises et françaises. L’affaire se développant, Kohler s’était élevé jusqu’au grand négoce en faisant commerce de fromages, de vins et de produits cantonaux, qu’il expédiait vers Neuchâtel, par le canal dit d’Entreroches ou d’Yverdon. Creusé en 1640, ce dernier reliait Cossonay, sur la Venoge, au lac de Neuchâtel. Depuis que l’aqueduc du Talent, gros ruisseau du Jorat, s’était effondré en 1829, déversant brutalement ses eaux dans le canal aux dix écluses, les chalands de quinze tonnes ne pouvaient plus emprunter cette voie d’eau. Le canal était déjà un peu délaissé par les marchands depuis que le réseau routier vaudois s’était sensiblement amélioré. Pour compenser un manque à gagner certain, les fils Kohler, garçons de la meilleure éducation, reçus dans la bonne société lausannoise, s’étaient découvert une vocation de chocolatiers.

L’arrivée d’une nouvelle marque de chocolat vaudois n’arrangeait pas les affaires de François-Louis Cailler, le fameux chocolatier veveysan. Cailler avait été le premier à faire évoluer la fabrication du chocolat de l’artisanat vers les procédés industriels et, surtout, à présenter ses produits non plus en saucisse, comme on le faisait en imitant les Italiens, mais en plaques minces, de la largeur d’une main. La concurrence entre le Veveysan et les Kohler se manifestait, non seulement par l’originalité des arômes dont ils parfumaient maintenant leurs chocolats, mais aussi dans la présentation des tablettes. Celles-ci devenaient de plus en plus alléchantes, depuis que les chocolatiers faisaient appel à des artistes pour illustrer leurs emballages. Les Kohler, qui ne manquaient pas d’initiative, avaient déjà annexé le blason helvétique, se proclamant ainsi « chocolat suisse ». La croix blanche sur fond rouge, imprimée sur les emballages Kohler, facilitait l’exportation du produit, l’Europe reconnaissant au pays de Guillaume Tell une

incontestable suprématie chocolatière. Mais ces rivalités ne concernaient que les commerçants, alors que l'évolution politique du canton intéressait tous les citoyens.

Depuis l'adoption de la nouvelle Constitution, les Vaudois attendaient de connaître les projets des libéraux, maintenant détenteurs de la majorité au Grand Conseil. Cette assemblée étant entrée en fonction le 8 août, on connut, dès le 12, la composition du Conseil d'État, gouvernement du canton. Parmi les dix conseillers, la plupart libéraux, Axel trouva avec plaisir le nom d'hommes qui avaient mérité son estime. Frédéric César de La Harpe était le principal artisan de la nouvelle Constitution. Georges Boisot voulait doubler le budget consacré au réseau routier, estimant fort justement qu'il s'agissait « de constructions d'une utilité incontestable, que les révolutions ne sauraient détruire ». Henri Druey, avocat à Moudon, député depuis 1829, passait pour très instruit, brillant, porté par un idéal civique incontestable et, surtout, partisan de la liberté des cultes, supprimée par la loi intolérante de 1824. Fils de cabaretier de village – il était né à Faoug, entre Morat et Avenches –, ce Vaudois avait réussi de brillantes études. Il s'était élevé, par volonté certes, mais aussi grâce au pasteur Henri Piguet, qui, évaluant son intelligence, l'avait, comme le nouveau conseiller d'État le disait lui-même, « tiré d'un état pitoyable ». Après l'obtention d'un diplôme de droit à l'Académie de Lausanne, Henri Druey avait complété sa formation universitaire en Allemagne, à Tübingen, Heidelberg, Göttingen et Berlin, avant de séjourner à Paris, Londres et Oxford. Travailleur opiniâtre, ambitieux, manœuvrier, détestant l'aristocratie, Druey était entré en politique avec l'intention de jouer un rôle. Ne disait-il pas : « L'homme qui a des convictions profondes à faire germer, des idées à réaliser, tient à ce qu'elles aient accès au pouvoir[3] » ? Or il accédait au Conseil d'État à trente-deux ans.

Martin Chantenoz, Louis Vuippens et Axel Métaz furent un peu déçus de ne pas voir siéger près de Druey celui qu'ils tenaient pour l'inspirateur et le penseur du mouvement libéral, Charles Monnard, professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne et principal rédacteur du *Nouvelliste vaudois*.

Le professeur Chantenoz savait combien Druey devait à Monnard et craignait que le premier, moins scrupuleux quant aux méthodes de gouvernement que le second, n'en vînt, par goût du pouvoir, à pervertir la doctrine libérale. Plus fortes, les craintes de Vuippens allaient jusqu'à percevoir chez Druey une tendance à l'autoritarisme par une mainmise habile d'un parti sur toutes les institutions. Le médecin déduisait ce danger d'une phrase de Druey, adressée au pasteur Piguet. Très fier de la réussite de son protégé, le pasteur avait dû montrer ou citer les mots de Druey qu'on avait répétés au fils du boulanger : « Quand on fait des élections, le parti dominant serait un sot, s'il ne nommait pas des siens en aussi grande abondance que possible sans faire trop crier, parce que toute la question se réduit à "être ou ne pas être"[4]. » Cela dénotait, d'après Louis Vuippens, une inquiétante volonté de puissance.

En attendant, les projets du nouveau gouvernement semblaient être de développer et d'améliorer l'instruction publique, désormais confiée à des Conseils de l'éducation publique[5] chargés de désigner, dans chaque district, un inspecteur d'instruction publique. Une école normale d'instituteurs assumerait la formation des régents, les collèges seraient agrandis pour recevoir plus d'élèves et l'Académie se verrait dotée de nouvelles chaires.

Le rapport d'une commission, chargée d'établir l'état de l'instruction primaire sous le précédent gouvernement, révélait cependant un bilan honorable. Pour une population évaluée à plus de 175 000 habitants, le canton de Vaud comptait 502 écoles, fréquentées par 29 980 élèves de sept à seize ans, dont 11 627 avaient plus de douze ans. Le rapport précisait : « 11 960 lisent bien, 12 913 écrivent bien, 6 643 connaissent les quatre opérations, 7 703 sont en avance en orthographe, 10 995 savent le catéchisme[6]. »

Martin Chantenoz souhaitait avant tout, comme ses collègues professeurs à l'Académie, la sécularisation de celle-ci et sa transformation en université, où les anciens auditoires deviendraient facultés autonomes. Un professeur de philosophie, André Gindroz, avait exprimé ainsi les aspirations du corps professoral : « L'Académie a cessé d'être un séminaire théologique pour devenir l'école supérieure de toutes les professions libérales. Pourquoi conserverait-elle une administration ecclésiastique,

tandis qu'elle est avec raison étrangère à l'administration du barreau, ainsi qu'à celle de la santé publique ? » Et Chantenoz se plaisait à rappeler que M. Gindroz était théologien et pasteur !

Quant à l'instruction primaire, il considérait que la méthode d'Henri Pestalozzi[7] restait la meilleure dont tous les régents devaient continuer à s'inspirer.

– Quand on a compris et admis cela et qu'on a lu *Comment Gertrude élève ses enfants*[8], qui contient toute la méthode et la philosophie du maître d'Yverdon, on sait enseigner, affirmait Martin.

Toutes ces questions d'actualité, auxquelles se mêlaient des nouvelles de France – Casimir Perier venait d'y être nommé président du Conseil – faisaient souvent l'objet des conversations d'après souper, quand Axel Métaz accueillait ses amis fumeurs de pipe sur la terrasse-jardin de Rive-Reine. Quand tous avaient le courage de monter à travers les vignes, pour mieux goûter la fraîcheur du soir, jusqu'à la charmille perchée de Belle-Ombre, les discussions se prolongeaient tard dans la nuit. À l'heure où les montagnes de Savoie se voilaient de mousseline mauve, alors que les chauves-souris frôleuses chassaient les moustiques, on vidait quelques bouteilles de vin blanc en croquant des croûtes au fromage.

C'est en regagnant Rive-Reine au clair de lune, une nuit de septembre, qu'Axel eut la surprise de voir un cheval attaché à la grille de sa demeure puis de reconnaître, accroupi dans l'ombre, Lazlo, le Tsigane fidèle d'Adrienne.

– Tu apportes un message de la baronne ? Entre ! ordonna Métaz en poussant la grille.

Pernette, qui veillait, apparut et, péremptoire, ouvrit la porte de la cuisine, estimant qu'un tel visiteur n'avait pas droit au salon.

– C'est le grand vilain qui est déjà venu une fois. Vous pensez si je l'ai reconnu, quand il a sonné ! Mais je l'ai envoyé vous attendre dehors. J'allais pas rester seule avec cet ogre dans la maison, non !

– Apporte-nous une bouteille et va te coucher ! dit Axel.

Pour la première fois, il voyait Lazlo lourd de fatigue, presque accablé, ce qui n'était pas dans la nature de ce géant familier. Sa houppelande, superflue dans la moiteur de cette fin d'été, était grise de poussière. Une barbe de huit jours, ses cheveux bouclés et gras lui donnaient l'air d'un corsaire récemment débarqué.

– Je vois que tu as fait une longue route. D'où viens-tu et que m'annonces-tu ? dit Axel, affable.

Le Tsigane prit le temps de vider son verre en se retenant visiblement de boire trop vite. Axel le servit à nouveau et, comme l'homme jetait un regard vers la panetière, Axel comprit qu'il devait avoir faim. Il tira un pain, trouva du beurre, de la viande séchée et, connaissant les façons de Lazlo, qui ne parlait jamais en mangeant, attendit que le rustre visiteur se fût restauré avec application.

La collation engloutie, le Tsigane ratissa de la paume droite les miettes de pain répandues sur la table, les fit glisser dans sa main gauche et les avala avant de vider à nouveau son verre. C'était sa manière courtoise de faire le ménage pour ne rien laisser qui pût offusquer la vue du maître de maison.

– Alors, quelles bonnes nouvelles m'apportes-tu ? demanda Axel sans cacher, cette fois, son impatience.

– Pas bonnes. Mauvaises, très mauvaises. Faut que tu lises ça d'abord, lettre pour toi, ajouta le Tsigane, qui tutoyait tout le monde, en tendant une enveloppe, sur laquelle le Vaudois reconnut aussitôt l'écriture d'Adrienne.

À l'aide de son couteau de vigneron, Axel fit, posément, sauter les cachets de cire, un peu intrigué par l'attitude de Lazlo, penché en avant, la tête dans les mains. Axel mit cela au compte de la fatigue, sans soupçonner que le Tsigane, sachant la teneur du message, en redoutait l'effet sur son destinataire.

Axel se mit à lire, avide, curieux mais serein, puis, progressant dans sa lecture, il sentit soudain croître son émotion, battre ses tempes. Une souffrance inconnue l'étreignit, le feuillet trembla dans sa main quand, incrédule, il relut le message d'Adriana.

Celui-ci commençait de façon sibylline par : « Point de date, l'éternité n'est pas le temps. »

Puis, au-dessous :

« Mon Axou,

» J'ai vécu, ces derniers jours, de ta pensée, du souvenir de ta passion mal dominée, moi qui n'en fus jamais digne. J'ai ressouvenance de ton dévouement à soutenir, pour me plaire, les folles, mais justes, causes que j'ai défendues. J'évalue ton indulgence pour mes égarements inexcusables, ton généreux oubli pour toutes les désillusions que je t'ai infligées. Je suis en union de pensée et de cœur avec toi.

» Car je vais mourir.

» Lundi je serai, comédienne dérisoire, à l'affiche de ce qu'on nomme ici le *hanging match*[9] de Newgate ! J'abandonne sans regret cette vie, dont j'ai épuisé tous les plaisirs et bravé tous les dangers. Elle ne pouvait être avec toi partagée. Mais je sais maintenant, alors que j'attends Calcraft, le bourreau de Londres, que je t'ai préféré, mon ami, mon frère, mon amant, à tous les hommes que j'ai connus.

» Mon messager te remettra une châtelaine de ma fabrication, faite de mes cheveux tressés. J'y ai suspendu une médaille d'or de saint Pertinent, notre saint de Koriska, plus vrai que tous les autres, puisqu'il est inventé ! C'est tout ce que j'ai pu dissimuler aux rapaces, avec le bouton arraché au dolman de notre père quand j'avais quatre ans, mon premier larcin monté en bague, que je te prie de lui rendre.

» Reçois mon dernier baiser. Adieu.

» Adrienne de Fontsalte,

» en la prison de Newgate. »

Axel demeura un instant sans voix, puis donna violemment du poing sur la table.

– Mais enfin, elle n’est pas morte ! Ce n’est pas possible ! Encore un de ses coups de tête, elle se moque ! s’écria-t-il, en plein désarroi.

Le Tsigane secoua la tête, puis la releva lentement, livrant au Vaudois son regard mouillé. Pressé de questions, il se mit à parler à voix basse, en italien, langue dans laquelle il s’exprimait plus aisément et qu’il savait comprise de son interlocuteur.

Adrienne avait été surprise par des agents anglais, chargés de la chasse aux espions, alors qu’elle recopiait un document « emprunté » sans permission à un représentant du Foreign Office. C’était pendant le congrès organisé à Londres pour régler la reconnaissance, par la Grande-Bretagne, l’Autriche et la Russie, de l’indépendance du royaume de Grèce. Lazlo expliqua qu’Adrienne renseignait un diplomate de la Sublime- Porte qui, en échange d’informations, faisait livrer des armes aux Polonais en rébellion contre l’occupant russe.

La justice anglaise se montrait sans pitié pour les espions des deux sexes. Ni policiers ni magistrats ni geôliers ne s’étaient laissé soudoyer. Ils eussent eux-mêmes risqué leur vie. Jugée après un court internement, Adrienne avait été conduite à la prison de Newgate, mise au secret et pendue en public, sans que les gens sachent qui elle était. On l’avait habillée en homme et, suivant la règle, le bourreau lui avait couvert la tête et le visage d’un bonnet de coton, lié les chevilles. Miska et Zélia, arrêtées en même temps que leur maîtresse, avaient été condamnées à la déportation. Lazlo, resté libre, avait tenté de faire évader Adrienne et s’était fait prendre alors qu’il essayait de pénétrer dans la prison, après avoir allumé un incendie à l’église voisine du Saint-Sépulcre pour mobiliser l’attention des gardiens. Arrêté à son tour, alors qu’il se hissait au moyen d’un grappin au mur de la prison, il avait étranglé ses gardiens et s’était enfui pour accomplir sa dernière mission : porter à Axel la lettre d’Adrienne et les souvenirs qu’elle lui destinait. Elle n’avait pas écrit au général Fontsalte pour ne pas le compromettre, au cas où Lazlo serait pris et fouillé. D’où la teneur étrange de sa lettre, sans nom ni adresse.

– Tu vas dormir au-dessus de l’écurie, dans la grange. Et, si tu veux rester ici quelque temps, tu peux t’installer. Je te donnerai du travail, proposa

Axel, abasourdi par le récit détaillé du Tsigane.

– Je dois aller à Koriska. Faire rapport à Zichy de ce qui est arrivé. Peut-être elle me tuera parce que je n'ai pas su sauver sa fille. Ça, c'est bien possible, dit Lazlo avec une moue lamentable.

– Eh bien ! reste avec moi ! Ici, tu seras tranquille.

– Non, je dois aller à Koriska. Mais je ne veux pas y rester. Je ne veux plus courir partout, guetté par tout le monde. Si notre Bulebassa me laisse repartir, c'est ici, près de toi, que je reviendrai. C'est juré, je te dis.

Croisant l'index et le majeur de sa main gauche, tendus et écartés, sur l'index et le majeur, pareillement placés, de sa main droite, le Tzigane cracha dans l'espace ménagé entre ses doigts. Axel connaissait ce geste des Zigeuner pour sceller un serment. Il savait aussi qu'il ne convaincrait pas Lazlo de se reposer une nuit à Vevey.

– Je peux prendre ? dit l'homme en montrant le pain encore sur la table.

Axel acquiesça, ajouta un fromage, le reste du jambon séché et deux bouteilles de vin de Belle-Ombre. Le Tsigane fit disparaître le tout dans les vastes poches de sa houppelande, ramassa son bonnet et s'en fut dans la nuit, sans se retourner, laissant Axel Métaz à son chagrin.

Dans la chambre du maître de Rive-Reine, une lampe brûla jusqu'à l'aube. Axel sortit d'un tiroir le vieux cahier noir, *Registre des rancunes*, dont deux pleines pages étaient emplies, avec force détails et rancœurs, par tout ce qu'il avait reproché, au fil des années, à son étrange demi-sœur. Sans les relire, il arracha les feuillets, y mit le feu et les regarda se consumer.

Longtemps, il caressa du bout des doigts ou pétrit en pleurant la tresse brune, soyeuse et souple, que lui avait remise Lazlo. Axel se souvint des matins de Venise, quand il jouait avec les longs cheveux d'Adrienne, avant de les tresser, simple coiffure des jours ordinaires, ou de les relever en gerbes, construction corymbifère ne supportant aucun chapeau. Il retrouva ainsi la tendre et douloureuse émotion qu'éveillait en lui, avec des remords raisonnés, la nostalgie des étreintes vénitiennes.

Aujourd’hui, tout était pardonné. Il se plut à imaginer que le ciel devait offrir une place particulière à ces êtres qui, comme Adriana la Tsigane, brûlent leur vie à toutes les flammes de hasard, avec générosité, sans tenir compte des lois des hommes ni des règles édictées par les sermonnaires, interprètes outrecuidants d’un Dieu sans confident.

Combien lui parut soudain ironique et macabre l’effigie à tête de mort de saint Pertinent, suspendue à cette chevelure encore vivante ! Aux premières lueurs du jour, voulant se garder de tout fétichisme malsain, il déposa la relique dans son armoire, fit toilette et descendit seller Ténèbre. La seule personne qui pût partager son désarroi et sa peine était Martin Chantenoz, son mentor. Il devrait, plus tard, quand Blaise et Charlotte seraient rentrés de leur séjour à Fontsalte, annoncer au général la fin tragique de sa fille.

Trotter, avec des temps de galop quand la route le permettait, jusqu’à Lausanne rendit Axel aux réalités quotidiennes. Quand il n’avait pas de cours à l’Académie, le professeur Chantenoz passait une partie de la matinée à lire ou à écrire dans son lit. Axel l’en tira sans ménagement en ouvrant la porte du petit logement du quartier Saint-François qu’occupait, pendant la semaine, cet homme peu exigeant en matière de confort. Il passait en général ses dimanches à Rive-Reine, d’où il rapportait des provisions préparées par Pernette, qui avait pour le savant professeur une admiration sans bornes.

– C’est donc bien tard ? dit Martin en voyant entrer Axel.

Puis, après un regard à sa montre suspendue à un clou, au mur, près de son lit, il rectifia :

» C’est bien tôt, au contraire, pour déranger les honnêtes gens. Quel vent t’amène ? Je vois à ta mine qu’il n’est pas bon.

– C’est exact. Un triste vent, Martin, qui m’est venu d’Angleterre…

– Ciel, ne me dis pas que les Moore débarquent en famille !

– J’aurais mieux aimé ça. Non, Martin. Adrienne, condamnée pour espionnage, a été pendue la semaine dernière à Londres. Voilà la nouvelle. J’avais besoin de me confier à vous. Je suis malheureux et je vous préviens, toutes les philosophies du monde n’atténueront pas mon chagrin. Mais je

voulais parler, dire ma peine, savoir comment vous la jugez. C’est tout. Pardonnez-moi cette intrusion matinale.

– Bon sang ! Raconte ! ordonna Chantenoz, stupéfait, en retombant sur ses oreillers.

Quand Axel eut rapporté, sans rien omettre, ce qu’il avait appris de Lazlo, Martin, pénétré par le caractère tragique du récit, ôta ses lunettes, en polit soigneusement les verres avec son drap, puis sortit du lit. Sans prendre le temps de passer une robe de chambre, il étreignit avec une tendresse virile son ancien élève.

– Mon pauvre Axel ! Je devine – je peux dire je ressens – ce que tu ressens. Je perçois le vide vertigineux que creuse cette disparition violente. L’aimée, si souvent absente, l’est maintenant à jamais. Cela paraît impossible à admettre, plus encore à accepter. Et cependant ! Tu dois regarder du côté de la vie, tourner le dos à la mort. Vois, dit-il en entraînant Axel devant la fenêtre, ouverte sur la place Saint-François.

Autour de la vieille église, quartier du négoce et des affaires, régnait déjà l’activité d’un jour de semaine. Des gens allaient, se croisaient, s’interpellaient, se saluaient. Traversant l’esplanade, des paysans conduisaient des charrettes pleines de jattes de lait ou débordantes de légumes et de fruits. Ils convergeaient vers la place de la Palud où se tenait le marché principal. Devant la Poste aux chevaux, les diligences de l’État, à destination de Genève, Berne ou Neuchâtel, se préparaient au départ, à côté des grandes voitures d’Émery et Chabot, en partance l’une pour Paris, l’autre pour Berlin. Les palefreniers apostrophaient les chevaux en leur passant collier, muserolle et dossière, tandis que les postillons, gens d’importance, portant bottes cirées et manteau court, aidaient les voyageurs à s’installer dans les berlines.

– Vois, Axel. C’est un beau jour de septembre qui commence. Il fera beau, même chaud, et les femmes passeront des robes légères, qui les rendront encore plus belles et désirables. Parmi tous ces gens qui vont et viennent, riches ou impécunieux, guillerets ou préoccupés, jeunes ou rhumatisants, connus, tiens, comme ce député au Grand Conseil, qui donne des coups de chapeau à ses électeurs, ou anonymes, tel ce terrassier qui

pousse sa brouette, combien, parmi tous ces Vaudois, pleins de projets, d'ambitions ou de désirs plus ou moins avouables, dis-moi, combien verront rentrer la vendange prochaine ?

– Ce qui veut dire ? fit Axel, la gorge serrée.

– Ce qui veut dire que la mort est une visiteuse imprévisible. Elle peut surgir à tout moment, sans que l'on sache sous quel travestissement elle paraîtra. Souviens-toi des Ruty, ce n'est pas si vieux ! Avec Adrienne de Fontsalte, permets-moi de te dire que la camarde a été loyale. Elle a pris les traits de Thémis. Or, quand on espionne, on peut s'attendre à être, un jour, pris, jugé et exécuté comme espion. D'ailleurs, la lettre que tu m'as montrée ne contient aucune récrimination ! Ni révolte ni sentiment d'injustice. Ta demi-sœur à l'œil vairon connaissait les risques liés à son activité. Elle a accepté son sort. Alors, je t'en prie, accepte aussi et souviens-toi de la phrase de Goethe : « Qui ne peut supporter le désespoir ne doit pas vivre. »

– C'est-à-dire ? dit encore Axel.

– Prendre les jours comme ils viennent, avec leur cortège, que suivent, bras dessus bras dessous, bonheurs et épreuves, ou chercher l'absence absolue de douleur dans la mort. Telle est l'alternative shakespearienne ! Que choisis-tu ?

– Votre question est oiseuse. Je ne vais pas renoncer à la vie, bien sûr. Je saurai supporter le désespoir, dit Axel.

– Très bien. Alors, souffre, mon garçon. Cependant, laisse-moi te dire une chose qui, maintenant, va te sembler cruelle, mais que tu trouveras juste dans quelques mois. Avec cette demi-sœur captivante, mais tout de même un peu perverse, tu ne fus jamais, à cause de ta conscience de chrétien, parfaitement à l'aise et heureux. N'est-ce pas ? Eh bien, même si tu crois que la mort incruste à jamais son souvenir au plus profond de toi, admets aussi qu'elle te délivre.

– Je ne veux pas oublier ! dit Axel, révolté.

– Qui parle d'oubli ? Non, Axel. Porte ton passé, votre passé, car tu as aussi charge du sien puisqu'elle t'a aimé et qu'elle n'est plus. Mais porte ce souvenir comme un précieux bagage, et marche !

Sur le chemin du retour vers Rive-Reine, Axel, bien qu'intellectuellement convaincu par Chantenoz que l'humaine condition, une fois acceptée, doit être vécue telle quelle, prit le lac à témoin de sa peine en criant à pleine voix et sous toutes ses formes, au rythme du trot de Ténèbre, le prénom de la morte : Adry, Adriana, Adrienne ! Puis il rentra pleurer tout son soûl.

Deux semaines après la visite de Lazlo, les Fontsalte firent savoir qu'ils étaient revenus à Lausanne. Axel se rendit aussitôt à Beauregard, pour accomplir auprès de Blaise la démarche à laquelle il s'était préparé. Il se dispensa toutefois de lui montrer l'ultime message d'Adrienne. Le général reçut le coup sans broncher, quitta son fauteuil et, mains au dos, scruta le lac un moment en silence. Puis, sans émotion apparente, il revint près d'Axel.

– Adriana était un soldat perdu sans patrie. Mais ne suis-je pas en partie responsable de cette errance, qui l'a conduite à ne trouver de famille que chez les Tsiganes ? N'aurais-je pas dû m'imposer, au lieu de me dérober ? Le combat qu'elle a conduit, à sa manière un peu folle, pour ce qu'elle croyait être la liberté, ne fut peut-être qu'une justification atavique. Il doit lui valoir, en tout cas, l'absolution de ses fautes, même de ses péchés. Sa mort, Axel, n'a rien de déshonorant. Je vais, si je puis, faire rapatrier son corps en France, afin de l'inhumer dans le caveau des Fontsalte. C'est notre sang, c'est notre nom, c'est donc sa place, dit-il simplement.

Axel apprécia cette noble attitude et tendit à Blaise la bague qu'Adrienne destinait à son père.

Le général eut un mouvement de surprise, puis prit le bijou et l'examina avec attention. Axel se tut, curieux de voir si Fontsalte reconnaîtrait, sous la couche d'or fin, le bouton d'uniforme serti dans le chaton. Il vit soudain se contracter les maxillaires de Blaise, signe, chez cet homme maître de ses émotions, d'un certain trouble.

– Mais c'est un bouton ! Le bouton de mon dolman de garde des consuls. Adrienne me l'avait arraché lors de la seule visite que je lui aie jamais rendue chez sa nourrice. Ce devait être au cours de l'été 1800. Elle devait

avoir trois ans. Et elle l'avait conservé, fait dorer et monter en bague… Une bague… avec un bouton !

– Elle le considérait comme un talisman, précisa Axel.

– Pauvre talisman, en vérité ! Il ne l'a pas protégée des Anglais ! dit Blaise.

Puis, après un silence, il reprit :

» Je découvre trop tard, Axel, que ma fille voilait ses sentiments d'une pudeur orgueilleuse. Cela ajoute à mon regret de n'avoir pas su forcer son apparente indifférence.

– Elle parlait toujours de vous avec admiration, crut bon d'ajouter Axel.

Blaise demeura un instant pensif, puis posa sa main sur l'épaule de son fils.

– Oui, peut-être. Mais vous, Axel, elle vous aimait.

– Nous nous aimions, rectifia Axel.

Trévotte, annonçant le dîner, interrompit opportunément ces confidences.

Axel mit plusieurs semaines avant de retrouver le sommeil, puis, pris par la préparation des vendanges, il convint que Chantenoz finirait par avoir raison. Au soir du ressat, auquel il n'avait pas, cette année, convié les Laviron – l'attitude du banquier refusant un prêt qu'il eût accordé assorti de la main de sa fille lui avait déplu – il osa le dire, à sa manière, à Martin :

– C'est la première fois, depuis notre rencontre à Venise, en 1820, que je suis sûr qu'Adrienne ne court plus aucun danger. J'ai honte de le dire, mais j'ai l'étrange sentiment, en accord avec ma conscience, qu'elle m'appartient plus et exclusivement. Curieux réflexe d'égoïsme, non ?

– Le cœur a sa logique, qui n'est pas celle de l'esprit, Axel. Maintenant, tu vas pouvoir regarder les vivantes sans avoir le sentiment de trahir la morte. Au printemps, ton cœur entrera en convalescence, répondit le professeur en levant son verre.

Ce soir-là, Axel Métaz trouva plaisir au bonheur de sa marraine. Depuis que Flora Baldini était devenue comtesse Ribeyre de Béran par son mariage avec le général, elle semblait rajeunie de vingt ans. Cette femme de cinquante-cinq ans, qui n'avait jamais fait d'effort de toilette, n'en ayant ni le goût ni les moyens, portait maintenant avec aisance des vêtements élégants. Son union avec Claude avait été célébrée discrètement, à Paris, et Flora avait rapporté de la capitale française une garde-robe nouvelle, que Charlotte admirait.

Après avoir dansé avec elle, sous les girandoles de la Grand-Place, où se retrouvaient tous les vignerons et leurs invités après les repas offerts par les propriétaires du vignoble, Axel entraîna sa marraine à l'écart.

– Comment imaginer, Flora, qu'un jour, toi, l'irascible adversaire de la Révolution française, tu épouserais un noble, passé dans les rangs révolutionnaires et devenu général de ce Bonaparte que tu détestais au point d'espionner pour le compte de ses ennemis ? Dis-moi. Comment en es-tu venue à cette extrémité… matrimoniale, stupéfiante pour qui te connaît ?

Flora prit la main de son filleul, baissa les yeux et se pencha pour lui parler à l'oreille.

– Si la vieille femme que je suis te dit la raison, la raison vraie, la seule raison qui contient toutes les autres, au moins tu ne te moqueras pas de moi, promis ?

– Promis, juré, dit Axel sur le même ton.

– Je l'aime, c'est tout !

Axel, ému, embrassa tendrement l'Italienne et sentit une larme sur sa joue. Alors qu'elle prononçait l'aveu, Flora avait fugitivement retrouvé, dans la pénombre, la grâce éblouie d'une jeune fille grisée par son premier amour.

– M'accorderez-vous encore une danse, Madame la Comtesse ? dit-il pour rompre l'attendrissement.

Elle consentit. Ils dansèrent. Puis Axel reconduisit sa cavalière à la table familiale et s'assit près de Chantenoz.

Le professeur se livrait, avec Blaise et Claude, aux spéculations en cours, aussi bien à Genève chez les grognards du café Papon que dans les salons bonapartistes. Ribeyre de Béran avait appris, à Paris, que le maréchal Marmont, duc de Raguse, était à Vienne, près du duc de Reichstadt. Le maréchal avait dû s'exiler pour n'avoir pas su défendre le trône de Charles X, ce que lui reprochait Louis-Philippe en rappelant, avec la défection de Waterloo, que l'ancien aide de camp de Bonaparte ne se trouvait jamais là où l'on avait besoin de lui.

– Avec l'approbation de Metternich, Marmont a, deux ou trois fois par semaine, des entretiens avec le roi de Rome. Bien que le fils de l'empereur ait lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il ne semble pas tenir rigueur au maréchal de l'affaire de Waterloo et le questionne avec avidité sur son père. D'après ce que nous savons, le duc aurait un véritable culte pour Napoléon, dont il veut connaître la vie, mais aussi sa façon de conduire les guerres. Naturellement, sous couvert de faire de l'histoire, Marmont prépare le jeune homme au destin que nous lui souhaitons.

– À Genève, certains de nos amis disent que Marmont tente, surtout, une sorte de réhabilitation auprès des bonapartistes par l'intermédiaire du fils de l'empereur. Si ce dernier oublie, ou pardonne, la dérobade de Waterloo, qui pourrait encore la reprocher à Marmont ? intervint Blaise, qui entrete nait encore des rapports avec les derniers grognards du café Papon.

– Le duc de Reichstadt, qui a eu vingt ans au mois de mars, vient d'être nommé lieutenant-colonel du régiment de Giulay. D'après nos agents à Vienne, il se livre avec art et autorité au commandement de son unité, rapporta Ribeyre.

– Une seule ombre au tableau : il serait de santé fragile. Un Lausannois, qui revient de Vienne, l'a rencontré dans une réception d'ambassade. Il m'a dit que le jeune duc de Reichstadt est maigre, gris de visage, creux de poitrine. Le voyageur a ajouté : « Le fils de Napoléon n'a pas la mine colorée d'un officier qui sort à cinq heures du matin pour faire manœuvrer son régiment », compléta Blaise.

C'est Vuippens, dont plusieurs patients étaient de pauvres réfugiés romagnoles ou toscans, qui, pour rester sur le chapitre des Bonaparte,

évoqua la mort, intervenue en mars, à Forli, près de Florence, du neveu de Napoléon, Napoléon Louis, fils aîné de la reine Hortense et de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande.

– Connaît-on les circonstances exactes de la mort de cet homme ? Mes Italiens racontent qu'il a pris part au soulèvement de Bologne et qu'il a été tué par les Autrichiens, dit le médecin.

– Il a bien pris part, un moment, avec son frère, à la révolution qui a agité la Romagne, mais il est mort loin des combats, d'une inflammation de la poitrine : tel fut, paraît-il, le diagnostic des médecins de Pesaro.

– Qu'allait-il faire dans ces révolutions italiennes, qui n'aboutissent jamais ? demanda Chantenoz.

– Il faut savoir, cher ami, que, dès son accession au trône, l'an dernier, Louis-Philippe a confirmé la sentence d'exil contre Hortense et son fils Louis Napoléon. Tous deux croyaient que la révolution de juillet allait leur permettre de rentrer en France. Ils furent déçus. Hortense et Louis Napoléon, qui fait maintenant, comme vous savez, des études à l'École militaire de Thoune, décidèrent, à l'automne 1830, de quitter leur résidence d'Arenenberg pour visiter Rome. Il était prévu qu'ils s'arrêteraient à Florence, pour rencontrer le fils aîné d'Hortense, Napoléon Louis, qui venait d'épouser sa cousine Charlotte, seconde fille du roi Joseph.

– Celui qui habita un moment Prangins et qui avait enterré un trésor dans le parc ? demanda Charlotte.

– Trésor qui fut récupéré par votre serviteur et emporté en Amérique par le secrétaire de Joseph. Ce qui ne fut pas le cas de tous les magots ! précisa Blaise avec un clin d'œil à Axel.

Sans tenir compte d'une digression dont il connaissait le sens et appréciait l'humour, Ribeyre poursuivit :

– C'est à Florence, pense-t-on, que les deux frères furent sollicités par le général Ciro Menotti, un industriel de Carpi devenu carbonaro, pour rejoindre la troupe de rebelles qu'il commandait. La révolution semblait réussir, puisque Menotti venait de s'emparer de Modène, d'où il avait chassé le duc Francesco IV di Modena. Les deux neveux de l'empereur,

considérés par les carbonari et les zélateurs de la Jeune Italie de Mazzini comme des porte-drapeaux, rejoignirent les insurgés. Je me suis laissé dire qu'ils organisèrent des lignes de défense et marchèrent sur Civita-Castellana pour libérer des prisonniers politiques internés depuis huit ans.

– Bon sang ne peut mentir ! cita Blaise en guise de commentaire.

– Le sang des Bonaparte n'a pas menti. Mais les pressions, exercées par Hortense, le roi Jérôme qui vit à Rome, le cardinal Fesch et par ceux qui disaient au général Armandi, ministre de la Guerre des provinces rebelles, que les noms des neveux de Napoléon feraient du tort à la cause italienne, en incitant les puissances de la Sainte-Alliance à intervenir, furent assez fortes pour provoquer le retrait des deux frères. Ces derniers agirent surtout ainsi pour calmer les angoisses de leur mère, car Louis Napoléon, qui vient d'avoir vingt-trois ans, ne pense qu'à se mettre en valeur aux yeux des Français. C'est alors que les deux frères étaient en route pour rejoindre la reine Hortense que Napoléon Louis succomba, à Forli, à une fièvre maligne dont notre ami Vuippens l'eût peut-être guéri ! acheva Ribeyre.

– J'ai entendu dire que Louis Napoléon a obtenu du gouvernement de Berne l'autorisation de suivre les manœuvres de l'artillerie suisse, au camp de Thoune, sous la direction du colonel Dufour, notre grand ingénieur genevois. Est-ce exact ? demanda Charlotte, qui venait de s'asseoir près de Flora.

– C'est exact et, d'après ce que j'ai appris à Paris, Louis-Philippe ne voit pas cette formation militaire, offerte par les Suisses au neveu de Napoléon, d'un bon œil, répondit Ribeyre.

– Quel danger représente un artilleur sans canon ? observa Vuippens.

– Ce que nous nommons dans les états-majors un danger potentiel, docteur. D'autant plus qu'un bruit, venu de Rome, court les chancelleries. On dit que Louis Napoléon voudrait enlever le duc de Reichstadt pour le conduire, le moment venu à Paris, afin de remplacer le vaniteux coq gaulois qui couve la Charte par la glorieuse aigle impériale, révéla Ribeyre avec le sourire du sceptique.

– Et si le petit Reichstadt ne peut aller jusqu'au bout, puisqu'on le dit malade ? risqua Flora, pour qui l'Aiglon était le seul Bonaparte digne de pitié.

– Eh bien ! on peut imaginer que le neveu palliera la défaillance du fils. J'ai le sentiment, mes amis, que notre prince artilleur thurgovien a l'intention de faire parler de lui, conclut Blaise en levant la séance.

La nuit étant avancée, on appelait les danseurs pour le dernier picoulet.

1 M^lle^ de Fontsalte avait choisi d'ajouter au nom de la Vierge, commun à beaucoup de religieuses, le nom d'un saint homme, ami de son père, dom Jérôme, dernier prieur des Camaldules, de l'ordre de Saint-Romuald, qui avait été guillotiné à Feurs, en 1793, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

2 Brame-la-faim.

3 André Lasserre, *Henri Druey, fondateur du radicalisme vaudois et homme d'État suisse (1799-1855)*, Bibliothèque historique vaudoise, tome XXIV, Imprimerie centrale Lausanne S.A., 1960.

4 *Ibid*.

5 Les autorités faisaient une distinction entre instruction et éducation. Dans les Conseils de l'éducation publique, les pédagogues étaient assistés par des pasteurs « responsables du développement religieux et moral, auquel on attache une grande importance ». Micha Grin, *Histoire imagée de l'école vaudoise*, Éditions Cabédita, Yens-Morges, 1990.

6 Charles Archinard, pasteur, *Histoire de l'instruction publique dans le canton de Vaud*, Lausanne, 1870.

7 Le fameux pédagogue suisse figure au nombre des dix-huit personnalités étrangères que l'Assemblée nationale française avait distinguées, le 26 août 1792, en conférant « à ceux qui, par leurs écrits et leur courage, ont servi la cause de la liberté » la qualité de citoyen français.

8 L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 1801, sous le titre *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, chez Heinrich Gesnner, Berne et Zurich. La première édition française date de 1884, sous le titre *Comment Gertrude élève ses enfants*, traduction par le docteur Eugène Darin, Librairie Ch. Delagrave, Paris, 1884.

9 Le bas peuple, qui se pressait à Newgate pour assister aux exécutions publiques, usait de cette expression qui signifie : partie, ou séance, de pendaison.

5.

Lors du dîner du 1er janvier 1832, servi comme chaque année à Beauregard, chez les Fontsalte, Axel trouva, sous sa serviette, une enveloppe cachetée. Les cadeaux traditionnels ayant été échangés dans le salon, ce message dissimulé intrigua le Vaudois. Tandis qu'il ouvrait discrètement l'enveloppe, Charlotte, qui l'observait, se barra les lèvres de l'index, l'invitant ainsi à ne pas donner de publicité à ce qu'il allait découvrir. Seul un haussement subit des sourcils, un sourire, puis un bref, mais intense, regard adressé à sa mère traduisirent l'heureuse surprise d'Axel. Il s'agissait d'un billet à ordre de 75 000 francs de Suisse, accompagné d'une carte de Mme de Fontsalte. « Voici, mon cher enfant, de quoi désintéresser Guillaume et Blandine pour te rendre seul maître des affaires que tu as su faire prospérer depuis une douzaine d'années. Ta maman qui t'aime. »

– Je parie que c'est un billet doux, venu de Genève, dit Flora, qui avait été la seule avec Charlotte, dans l'animation générale, à suivre les gestes de son filleul.

– Plus que doux, grisant, chère marraine.

Axel vit avec plaisir arriver la fin du repas, car il était impatient de remercier sa mère et surtout de savoir comment elle avait eu connaissance de la somme demandée par son ex-mari, car lui-même n'avait cité aucun chiffre devant elle. Seul Chantenoz étant au courant, Axel imagina un bavardage de son mentor, qui n'en était pas à une indiscrétion près !

– C'est Martin qui vous a donné le prix à payer ? demanda-t-il au cours d'un aparté, après avoir tendrement remercié sa mère.

– Martin ! Non, pas Martin. Mais Blaise et moi nous avons dîné chez les Laviron à Genève et…

– Je croyais les banquiers tenus au secret sur les affaires de leurs clients !

– Les banquiers y sont tenus en effet, pas leur fille, Axel.

À voix basse, Charlotte expliqua à son fils que Juliane savait, par sa mère, que M. Laviron avait refusé un prêt à M. Métaz.

– Elle m'a d'ailleurs dit, très franchement, qu'elle craignait que son père n'ait, plus ou moins subtilement, tenté de te faire comprendre que la somme à emprunter eût pu constituer sa dot. Les Laviron ont longtemps espéré que tu demanderais la main de leur fille. « Je ne suis pas à vendre et j'en veux beaucoup à mon père de s'être conduit si stupidement. Axel n'a aucune envie de m'épouser et, moi, je n'ai nul désir de me marier sans amour. » Voilà ce qu'elle m'a dit. Elle a ajouté, un peu plus tard : « En homme d'honneur, Axel a dû ressentir le refus de mon père comme un affront. » Elle pense que c'est sans doute à cause de cela que tu n'as pas mis les pieds rue des Granges depuis plusieurs mois.

Axel demeura un instant perplexe.

– Ainsi, Juliane sait que son père aurait accepté, l'an dernier, de lui offrir un mari, sur pied et présentable, pour 75 000 francs ! Elle a honnêtement réagi, semble-t-il. Elle n'est pas à vendre, je ne suis pas à acheter ! Tout est clair entre nous !

– Mais, enfin, n'as-tu pas le moindre sentiment pour elle ? C'est une jeune fille adorable, d'excellente éducation et je ne parle pas de ses espérances ! dit Charlotte.

– Je ressens pour elle ce que Lesage[1] nomme de l'amouritié, c'est-à-dire un sentiment confus où se mêlent attirance amoureuse et simple amitié. Ça ne suffit pas pour épouser une demoiselle qui dit, elle-même, ne pas vouloir se marier sans amour, expliqua Axel en souriant.

Comme il s'inquiétait de savoir si la somme que sa mère distrayait de son capital ne lui ferait pas, un jour, défaut, M^me^ de Fontsalte révéla que M^me^ Rudmeyer lui avait laissé une petite fortune et que le domaine d'Échallens, bien loué à un riche étranger, lui rapportait largement de quoi faire ce cadeau à son fils et financer la restauration du château de Fontsalte.

– Vous voulez restaurer Fontsalte ! s'étonna Axel.

– Ce château sera un jour dans ton héritage, mon enfant, et je veux que tu le trouves en bon état. Nous allons, Blaise et moi, lui rendre son cachet médiéval et le pourvoir du confort intérieur qui lui a toujours fait défaut.

Elle ajouta qu'elle avait négligé d'annoncer, sur la carte qui accompagnait le gros billet à ordre, d'autres dispositions qu'elle venait de prendre au bénéfice de son fils.

– Je renonce aussi, à ton profit, à mes parts dans la société des barques Métaz et Rudmeyer, ainsi qu'à la vigne de Belle-Ombre. Le notaire, successeur de notre pauvre ami Ruty, va préparer les actes : nous n'aurons qu'à les signer.

– Pourquoi, mère, tant de générosité à mon égard ?

– Parce que je veux que tu sois un homme libre. Libre de conduire tes affaires, libre de choisir une femme selon ton cœur, quand t'en prendra l'envie, ce que je souhaite, dit-elle en ébouriffant d'une main tendre la toison frisée de son fils, comme lorsqu'il était enfant.

Axel enlaça sa mère et l'embrassait doucement quand survint Flora, qui les étreignit tous deux.

– Quel beau tableau ! Dire que j'ai vu la première dent de ce gaillard, fit l'Italienne en pinçant la joue de son filleul.

– Et moi, je viens de voir son premier cheveu blanc ! dit Charlotte avec un soupir.

Aussitôt rentré à Rive-Reine, Axel prépara une courte lettre à l'intention de Guillaume pour l'informer qu'il disposait de la somme convenue pour le rachat de ses parts dans les affaires veveysannes. Il ajouta que les fonds seraient bientôt transférés par le banquier Laviron. « Vous serez délivré, ainsi que Blandine, de vos dernières préoccupations helvétiques », conclut-il avec un peu d'ironie.

Au commencement du mois de février, alors que la neige couvrait encore les parchets, Axel Métaz prit le vapeur pour Genève. En déposant son mince bagage à l'hôtel, il apprit la triste nouvelle que publiaient les

journaux locaux. Charles Victor de Bonstetten s'était éteint le 3 février, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Les Genevois, qui ne péchaient jamais par excès de modestie, étaient reconnaissants à ce savant gracieux, érudit à fine plume, d'une aimable simplicité de mœurs, qui, au soir de sa vie, aimait s'entourer, sur la terrasse de sa maison, de fraîches jeunes filles, d'avoir un jour écrit : « Genève, c'est le monde dans une coquille de noix. »

Ayant payé son tribut de condoléances, Axel se rendit rue de la Corraterie, chez son banquier. C'est avec un plaisir un peu puéril qu'il tendit à Pierre-Antoine Laviron le billet à ordre de M^{me} de Fontsalte en lui demandant de procéder au règlement de ses affaires avec Guillaume Métaz.

– Les investissements prévus cette année par ma banque m'offrant la possibilité du prêt que vous aviez sollicité l'an dernier, je me préparais à vous écrire. J'ignore quel intérêt vous demande Madame votre Mère, cher Axel, mais c'est du deux et demi pour cent que je vous aurais consenti, dit Laviron.

– Ma mère, monsieur, a la générosité de me faire un don, qui n'est assorti d'aucun intérêt ni condition, dit Axel, satisfait.

– C'est, en effet, un geste très généreux de la part de Madame votre Mère, fit le banquier, surpris.

– Très généreux, en effet. Elle tient à ce que je sois libre de conduire mes affaires et ma vie comme bon me semble, monsieur.

– Eh bien, voilà donc une affaire réglée. Je vais prendre contact avec M. Métaz, fermer son compte et passer à votre seul nom tout ce que vous aviez en commun chez nous, ajouta, avec un peu d'humeur, le banquier.

Axel n'apprécia guère cette réaction et ne différa pas plus longtemps le second coup qu'il s'était promis d'assener au père de Juliane.

– Dès que ces opérations seront terminées, monsieur, je vous demanderai de bien vouloir transférer tous mes comptes et avoirs à la banque de Vevey…

– Vous n'êtes plus satisfait de mes services ! coupa Laviron. Les Métaz nous font confiance depuis plus de cinquante ans, Axel. Je ne comprends

pas votre décision. Vous avez toujours été accueilli et traité en ami, aussi bien ici, au comptoir, que dans ma famille, s'écria le banquier.

Le visage empourpré par l'irritation, il quitta son fauteuil et s'en fut observer, derrière la fenêtre constellée de fleurs de givre, les chantiers des immeubles en construction, sur les parcelles vendues par l'État au long de la Corraterie.

– Là n'est pas la question, monsieur. Votre banque était celle de mon père, qui avait ses raisons de tenir ses affaires à Genève quand nous n'avions pas de banques à Vevey. Or, le négoce se développant, il s'en est ouvert deux, dont une fondée par un ami. Vous comprendrez donc que je lui confie mes comptes. Et puis cela m'évitera des déplacements trop fréquents à Genève. Ne cherchez pas d'autres raisons à ce changement, monsieur, développa Axel, sans quitter son siège, face au fauteuil vide de M. Laviron.

Il jouissait intérieurement de la déconvenue du père de Juliane. Sur le *Registre des rancunes*, il pourrait inscrire sa vengeance.

M. Laviron, s'efforçant au calme, reprit place derrière sa table de travail. Son ton redevint professionnel et distant. Il oublia même qu'il avait souvent appelé Axel par son prénom.

– Il sera fait selon vos désirs, monsieur Métaz. Je vous demanderai seulement, pour la bonne règle, de m'adresser une lettre confirmant vos décisions et me précisant l'adresse et le nom de ce banquier de Vevey, que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Les adieux furent froids et, contrairement à l'habitude, Pierre-Antoine Laviron n'invita pas Axel à prendre, avec lui, le repas de midi ni à « monter rue des Granges saluer ces dames ».

Libre désormais de conduire ses affaires à sa guise, Axel Métaz entreprit la liquidation de sa petite fabrique de chocolats. Les trois ouvriers qu'elle occupait furent immédiatement embauchés par M. Cailler, qui développait la fabrication industrielle d'un produit dont la consommation augmentait sans cesse. L'apparition de la chocolaterie industrielle des frères Kohler, à Lausanne, puis de Philippe Suchard, à Serrières, près de Neuchâtel,

constituait une concurrence insupportable pour les simples artisans. Suchard, qui préparait un excellent chocolat fin, fabriqué avec des cacaos caraques et du sucre raffiné, était aussi un homme d'affaires. Il s'intéressait à l'élevage du ver à soie et à la fabrication des pâtes à l'italienne. Ainsi venait de naître ce que certains osaient nommer, maintenant, l'industrie alimentaire. Cette activité exigeait investissements et main-d'œuvre spécialisée. À Vevey, M. Durieu produisait, au moyen d'une machine, un nouveau biscuit sec, que Louis Vuippens déclarait excellent pour les estomacs fragiles, le Zwieback. Cet aliment se vendait aussi bien, disait-on, que le Lekerli, sorte de pain d'épice, très apprécié des enfants. Fabriqué mécaniquement à Bâle par M. Abt, le Lekerli concurrençait, sur le marché suisse, le pain d'épice de Dijon.

Si, dans toute la Suisse romande, les affaires prospéraient, la situation politique, à l'intérieur de la Confédération, ne cessait de se dégrader tandis que se manifestait, dans certains cantons, un anticléricalisme sectaire. Depuis la régénération, amorcée en 1830, les dirigeants des cantons dotés de nouvelles constitutions libérales réclamaient une révision du pacte fédéral. Celui de 1815 n'était plus adapté à l'évolution politique et économique d'un pays situé au cœur d'une Europe en mutation. De nombreux citoyens se rendaient compte que vingt-deux États[2], minuscules mais souverains, ne pouvaient plus se satisfaire, pour la gestion d'intérêts communs, d'une concertation épisodique. Celle-ci n'intervenait que lors des réunions de la Diète, l'expédition des affaires courantes étant alternativement confiée au gouvernement de Zurich, de Berne et de Lucerne, promus à tour de rôle Vorort, c'est-à-dire canton directeur. L'époque où toutes les questions administratives, judiciaires, militaires et commerciales se réglaient à l'échelon du canton paraissait révolue. La Confédération avait besoin d'un gouvernement fédéral permanent, doté de pouvoirs limités mais réels, qui parlerait au nom de toute la Suisse devant les instances internationales et serait capable de décourager les menées impérialistes, toujours redoutées, des grandes puissances.

On constatait, parmi les libéraux, l'émergence d'un courant radical agressif, notamment dans les cantons les plus industrialisés, qui disaient souffrir du système des douanes intérieures, de l'inorganisation des postes,

de la disparité des monnaies et des poids et mesures. L'adoption du système métrique, « adapté autant que possible aux dénominations connues dans le pays », décrétée en 1822 par le canton de Vaud, ne s'était pas généralisée et cela compliquait – et parfois même embrouillait – les transactions financières et les échanges commerciaux. Zurich, Berne, Lucerne, Soleure, Saint-Gall, Thurgovie et Argovie, cantons régénérés, avaient fondé, sous l'appellation « Concordat des sept », une ligue libérale. Les gens informés assuraient que les cantons conservateurs, Uri, Schwyz, Unterwald, Neuchâtel et Bâle-Ville, toujours en désaccord avec Bâle-Campagne, préparaient une ligue[3] rivale pour faire contrepoids à celle des libéraux.

Les Vaudois et les Genevois se tenaient à l'écart de ces rivalités, qui ne suscitaient pour l'instant que des affrontements verbaux entre les ligueurs adversaires. Les plus pessimistes redoutaient cependant une scission, qui serait désastreuse pour la Confédération.

L'inquiétude des citoyens paisibles était aggravée par les événements étrangers que rapportaient les journaux. Les Autrichiens avaient écrasé les soulèvements de Modène, de Parme et de Bologne. En Piémont, Charles-Albert avait succédé à Charles-Félix et poursuivait la répression contre les carbonari, tout en essayant de contenir les Autrichiens, chargés, par la Sainte-Alliance, de maintenir l'ordre en Italie. Dans le même temps, le gouvernement français, qui n'entendait pas abandonner aux seuls Autrichiens le maintien de la paix dans les États du pape, avait envoyé une armée occuper Ancône. Quant aux patriotes polonais, un temps victorieux, ils avaient été écrasés par une contre-offensive des armées du tsar et la Pologne était devenue province russe.

Même en Orient renaissaient des conflits. Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, dont l'autorité s'étendait sur toute l'Arabie, ayant délégué son fils, Ibrahim Pacha, le vaincu de Navarin, contre les Turcs, venait d'envahir la Syrie.

Plus près de la Suisse romande, la révolte des canuts lyonnais, du 20 au 23 novembre 1831, avait tourné à l'insurrection et fait craindre à Louis-Philippe une révolution républicaine qui lui ôterait son trône, comme celle de juillet 1830 à Paris avait condamné Charles X à l'exil. Les ouvriers, qui

tissaient la soie sur des métiers à bras, faisaient, depuis le xvii[e] siècle, la réputation universelle des soieries lyonnaises. Ils avaient été ulcérés quand cent quatre des mille quatre cents maîtres fabricants qui les employaient avaient refusé d'appliquer le tarif minimal, qu'ils s'étaient engagés à payer après décision du tribunal des prud'hommes, accord de la Chambre de commerce et approbation du préfet. Sous prétexte de lutter plus efficacement contre les exportations suisses et allemandes à destination des États-Unis, les soyeux avaient réduit les salaires de leurs ouvriers à trente sous par jour, pour dix heures de travail, soit à la moitié de ce qu'un canut percevait sous l'Empire, vingt ans plus tôt !

L'émeute avait duré trois jours, pendant lesquels les canuts, maîtres de la ville, avaient installé à la mairie un gouvernement provisoire, prêt à proclamer la république. Le pavillon noir des anarchistes flottait entre les drapeaux tricolores. Le 5 décembre, une armée conduite par le duc d'Orléans et le maréchal Soult avait rétabli l'ordre. Les canuts, arrêtés par douzaines, envoyés en prison, attendaient d'être jugés[4]. Une garnison, forte de vingt mille hommes, cantonnait entre Saône et Rhône afin de décourager toute nouvelle tentative d'insurrection. Mais les esprits étaient loin d'être calmés et seule la misère avait contraint les ouvriers à reprendre le travail pour nourrir leur famille. La déclaration du président du Conseil, M. Casimir Perier, disant devant la Chambre : « Il faut que les ouvriers sachent bien qu'il n'y a de remède pour eux que la patience et la résignation », avait fait scandale.

Au commencement du mois de mars, Axel reçut une lettre de Juliane. Sans aucune allusion à ce qui s'était passé entre le vigneron et son père, elle annonçait simplement qu'elle s'en allait à Paris passer quelques semaines chez son frère Anicet.

« J'ai besoin de voir d'autres figures que genevoises. Vieille fille, j'ai passé vingt-cinq ans, et, n'ayant de comptes à rendre à personne, j'ai envie de m'étourdir un peu. Je veux surtout tenter de réconcilier papa avec son fils. L'affaire me paraît en assez bonne voie, depuis que les tableaux signés Cinna Liron sont acceptés dans les galeries, intéressent les amateurs d'art

audacieux et font l'objet, dans certaines revues, de critiques qui, sans être toujours élogieuses, prouvent que la peinture de mon frère ne laisse pas les connaisseurs indifférents. Papa, depuis quelque temps, se dit prêt à demander aux demoiselles Rath si elles accepteraient d'accrocher un tableau d'Anicet qu'il offrirait au musée.

» Anicet pourra me loger confortablement, car il possède un bel atelier et un appartement rue Saint-Georges, au pied de la colline de Montmartre. C'est un quartier que les artistes ont, paraît-il, annexé. Ils le nomment sans modestie la Nouvelle-Athènes. Un des très accueillants voisins d'Anicet, installé rue Chaptal, est le peintre Ary Scheffer, familier de la famille royale, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter M. de La Fayette et les carbonari. Scheffer a peint un bel hommage à la Grèce, *les Femmes souliotes*, et on le considère à Paris comme un des maîtres de l'école romantique. Anicet a rencontré chez lui des gens en vue, comme M^me^ George Sand, M. Alexandre Dumas et le grand pianiste Franz Liszt.

» Je me réjouis donc de connaître ce milieu et j'aurai certainement beaucoup à vous raconter quand je reviendrai, si toutefois vous retrouvez le chemin de la rue des Granges, que vous semblez avoir oublié. Je sais que vous êtes, depuis quelques semaines, extrêmement occupé par vos affaires et, m'a dit M. Chantenoz que j'ai rencontré à la Société de Lecture, par la préparation de la fête des Vignerons annoncée pour l'an prochain. »

M^lle^ Laviron achevait sa lettre par une formule banale, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Elle donnait néanmoins son adresse à Paris.

« Elle est un peu fâchée », se dit Axel, qui se promit de lui écrire, afin de prouver que le retrait de ses comptes de la banque Laviron n'impliquait pas le retrait de l'affection qu'il portait à une irréprochable amie.

En ce printemps 1832, la presse se faisait, de plus en plus souvent, l'écho des craintes nées en France de la multiplication soudaine des cas de choléra. Cette maladie infectieuse, partie des Indes en 1817, était apparue en Europe en 1823. Les médecins ignoraient encore comment elle se propageait. Certains pensaient que le choléra était un « principe animal ou végétal,

comparable aux virus et aux effluves et qui, comme eux, agit avec une énergie fatale sur la substance vivante ». D'autres estimaient que cette maladie était « portée par des miasmes, qui suivaient la route des grands courants magnétiques ». D'autres encore croyaient que les mouches étaient responsables du fléau, parce qu'on avait constaté une recrudescence anormale de ces insectes chaque fois que le choléra se manifestait. Les praticiens restaient divisés même sur le classement de la maladie. Pour les uns, elle était infectieuse ; pour d'autres, elle constituait « un événement trop funeste pour ne pas sortir des limites de la médecine ». Pour d'autres encore, dont on préférait taire les avis, il s'agissait d'une affection très contagieuse. Admettre ce point de vue eût été semer la panique dans la population.

D'après Louis Vuippens, les symptômes annonciateurs étaient, en revanche, connus de tous : le malade commençait à frissonner, puis le froid engourdissait ses membres, il se plaignait de crampes douloureuses, de maux de ventre insupportables. Bientôt, une diarrhée incoercible anéantissait ses forces, il maigrissait à vue d'œil, puis la cyanose gagnait le visage et le cholérique mourait. Il succombait, en fait, à une perte massive de sel et d'eau, qui entraînait une déshydratation fatale. Certains cholériques mouraient en quelques heures, d'autres en quelques jours. Un quart, seulement, des malades en réchappaient.

Les journaux relataient que le premier cas avait été constaté, le 15 mars, à Calais, et que le choléra avait choisi pour première victime un portier de la rue des Lombards, à Paris, le 23 mars. Depuis, le fléau se répandait dans cette ville de près de huit cent mille habitants, frappant surtout dans les quartiers pauvres, Saint-Marceau, Saint-Jacques, la Cité, l'Hôtel-Dieu, un peu moins fréquemment dans les quartiers riches, Chaussée-d'Antin, Palais-Royal, Tuileries. Les médecins s'accordaient pour constater que la misère et la saleté favorisaient l'éclosion du mal.

Les Vaudois, eux, se rassuraient parce qu'un médecin lausannois, le docteur Charles Pellis[5], fils de Marc-Antoine Pellis, un des délégués à la consulte qui, en 1803, avait été convoquée par Napoléon pour discuter de la Constitution helvétique, s'était rendu à Paris, afin d'« explorer » sur place ce que la Faculté acceptait, enfin, de considérer comme une épidémie. Ses

observations permettaient au praticien de soutenir que le choléra exemptait les villes situées à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. « La plus grande partie de la Suisse dépassant cette élévation, nous devrions échapper au fléau », assuraient donc les journaux. Les douaniers, qui ne croient jamais ce qu'on déclare, n'en arrêtaient pas moins les marchandises aux frontières, pour livrer tous les colis en provenance de France à la désinfection.

Louis Vuippens appartenait à la catégorie des praticiens qui tenaient le choléra pour une maladie contagieuse.

– On ne peut expliquer que par un phénomène de contagion l'ampleur d'une épidémie qui, dans la seule journée du 18 avril, a tué mille Parisiens. Je suis d'ailleurs étonné que le pays de Vaud soit épargné jusque-là, dit-il, un jour, à Axel qui l'interrogeait.

Quand on sut, fin avril, à Vevey, que le choléra avait fait huit mille morts en dix-huit jours et que cinq cents à huit cents victimes étaient recensées chaque matin à Paris, les Vaudois commencèrent à regarder avec méfiance du côté de la France. À Genève, comme à Lausanne, tout le monde voulait se procurer du chlorure de chaux, dont le prix doublait chaque jour. « Les droguistes se sont coalisés pour vendre ce remède à prix exorbitant tout en sachant que ce produit est de nul effet. L'élévation du prix n'a pas pour cause la rareté de cette substance, mais tout simplement le préjugé d'une population démoralisée par la peur », écrivait un journaliste.

L'hécatombe cholérique ne semblait pas inquiéter Martin Chantenoz. En philosophe, il voyait là une manifestation d'équilibre de la nature, semblable aux grandes pestes du Moyen Âge ou aux terribles famines de Chine, pour maintenir le nombre des occupants de la planète à un niveau acceptable ! Aussi Axel fut-il impressionné à la vue du visage défait du professeur quand celui-ci se présenta, sans s'être annoncé, un soir, à Rive-Reine. Le décès qu'il venait d'apprendre le bouleversait plus que dix mille cadavres parisiens.

– Goethe est mort, dit-il d'un ton tragique.

Le poète s'était éteint, à Weimar, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Le choléra n'était pas responsable de cette disparition, qui plongeait dans

l’affliction tous les penseurs. Ce génie, universellement reconnu, avait succombé à un malaise cardiaque inexorable.

– Il est mort le 22 mars. Sept ans, jour pour jour, après l’incendie du théâtre de Weimar, rappelle-toi, Axel : 1825, le jubilé ! Goethe avait toujours considéré le 22 mars comme un jour de malheur. Il n’avait pas tort, précisa Martin.

– N’a-t-il pas, génie « sentant venir sa fin prochaine », comme le pauvre laboureur de La Fontaine, prononcé quelque phrase historique, destinée à l’édification des mortels ordinaires ? dit Axel, persifleur.

Il pensait à l’horrible mort d’Adriana et la trouvait plus révoltante que la disparition d’un vieillard couvert d’honneurs et de gloire.

– D’après les dépêches envoyées de Weimar, il aurait réclamé, vers midi, qu’on ouvrît largement la fenêtre pour laisser entrer plus de lumière dans sa chambre. Puis il s’est endormi à jamais, rapporta Chantenoz.

Un peu irrité par le manque d’apitoiement de son ancien élève, Martin se retira tôt, ce soir-là, après avoir annoncé qu’il consacrerait son prochain cours d’esthétique à l’auteur de *Faust*.

Quelques jours plus tard, en débarquant à Genève sous un soleil printanier plein de force, Axel avait oublié la mort de Goethe. Ses affaires l’appelant rue de la Corraterie, il entra à la banque Laviron-Cottier pour vérifier si le bruit qui courait Vevey avait un fondement réel. On disait, au Cercle du Marché, que Laviron-Cottier, de Genève, recherchait des associés pour ouvrir des succursales à Vevey et à Montreux, villes qui recevaient de plus en plus de touristes.

Dans la banque, Axel fut étonné de trouver le comptoir désert, ce qui vaudrait sans doute aux commis une sévère réprimande de M. Laviron. S’étant résolu à appeler, le visiteur vit apparaître le fondé de pouvoir, qu’il connaissait bien, et comprit à la mine de l’homme qu’il se passait quelque chose de grave.

– Ah ! monsieur, vous êtes là ! Vous savez déjà le malheur ! dit le premier collaborateur du banquier.

– Non. Quel malheur ? Qu’est-il arrivé à M. Laviron ?

– M. Anicet est mort, monsieur, à Paris, monsieur : le choléra. M^lle^ Juliane a envoyé une dépêche par le télégraphe de Lyon. M. Laviron est dans tous ses états, vous pensez !

– Où est-il ? Puis-je le voir ? demanda Axel.

– Il est monté rue des Granges, monsieur. Pour préparer M^me^ Laviron. Un tel choc, vous pensez !

Axel ne s’attarda pas. Il estima que les liens tissés au fil des années avec les Laviron commandaient qu’il se mît, en pareille circonstance, à leur disposition. Il gravit d’un pas vif la rampe de la Treille et, négligeant de sonner au portail, traversa la cour pavée, escalada le perron, pénétra dans le vestibule. Le vieux serviteur qui l’accueillit avait les yeux rouges. D’un geste, il indiqua à M. Métaz, qu’il avait si souvent vu chez son maître, la porte du petit salon.

– Monsieur et Madame sont là, dit-il d’une voix blanche.

Axel frappa discrètement, puis entra, sans attendre de réponse. Ce fut pour découvrir le plus affligeant tableau de la désolation. M^me^ Laviron, allongée sur le canapé, respirait un flacon de sels, tenu par une servante en pleurs. Le banquier, agenouillé devant sa femme, lui pressait les mains en murmu rant des paroles inutiles. La vue de la stricte raie médiane, qui partageait les cheveux de M. Laviron du front à la nuque, parut soudain burlesque à Axel. Le jeune homme posa affectueusement sa main sur l’épaule de Pierre-Antoine, qui leva vers le visiteur un visage blême, baigné de larmes.

– Oh ! Axel ! Merci d’être là, dit le banquier en se relevant péniblement.

Il prit le temps de sécher ses yeux avec son mouchoir, qu’il replia soigneusement, réflexe insolite, avant de le glisser dans la poche de sa redingote. Puis, s’appuyant au bras d’Axel, il l’éloigna du canapé où gémissait, telle une blessée, M^me^ Laviron.

– C’est horrible, n’est-ce pas, ce qui arrive. Anicet mort ! Mort du choléra, du choléra ! répéta-t-il avec force, comme si un Laviron ne pouvait

succomber à une épidémie populaire. La dépêche de Juliane ne donne pas de détail, reprit-il. Je devrais partir pour Paris, mais comment laisser Anaïs dans ces circonstances ? Voyez son état ! Je ne puis la quitter ! Et Juliane seule à Paris, avec son frère mort. Que faire, Axel ? Que faire ?

– Si vous m'y autorisez, je puis partir demain. Je pourrai seconder Juliane dans les démarches, la soutenir…

– Vous feriez ça, Axel, pour nous ? Oh ! oui, allez-y ! Ramenez-nous notre fille et le corps de notre pauvre garçon, acheva péniblement le banquier en se laissant aller dans un fauteuil, la tête dans les mains.

Quittant la rue des Granges, Métaz courut à la poste, requit un courrier spécial pour Vevey, rédigea un billet à l'intention de Pernette, l'informant de son départ pour Paris et d'une absence de durée indéterminée. De là, il se rendit au Molard pour retenir une place dans la première diligence en partance pour Paris. Une voiture rapide, de celles qui roulaient de jour et de nuit sans étape, partirait le lendemain en fin de matinée. En moins de trois jours, il rejoindrait Juliane. Billet en poche, il fit viser son passeport. Le fonctionnaire, apprenant sa destination, lui conseilla de se munir de chlorure de chaux et, d'un air entendu, se déclara prêt à lui indiquer l'endroit où il pourrait se procurer le produit devenu rare chez les droguistes ! Axel s'en fut à ses affaires en pensant que le choléra parisien assurait des profits inattendus aux débrouillards !

Le lendemain, se présentant à l'heure dite au bureau des diligences, Métaz fut étonné d'y trouver Louis Vuippens, une valise à ses pieds.

– J'ai su par Pernette que tu partais pour Paris. Je vais avec toi. Belle occasion de voir de près cette épidémie. On dit qu'on en est à plus de dix mille morts !

– Mais tu ne sais pas pourquoi je vais à Paris !

– J'imagine que tu as tes raisons… et puis les théâtres ne sont pas fermés et les actrices dispensent, comme tu le sais, d'autres maladies que le choléra ! On joue, paraît-il, actuellement, deux excellentes pièces de M. Alexandre Dumas : *le Mari de la veuve*, au Théâtre-Français, et *la Tour de Nesle*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Axel doucha l’enthousiasme de son ami en lui apprenant de quelle mission macabre il s’était volontairement chargé.

– Raison de plus pour que j’aille avec toi, dit le médecin, devenu soudain grave.

Il tendit son billet au postillon qui invitait les rares voyageurs à prendre place dans la voiture et Axel y monta à son tour, bien aise d’avoir un tel compagnon pour affronter l’épreuve qui l’attendait en France.

Après un voyage rapide et sans aléas, les deux amis eurent d’abord le sentiment, en descendant de la diligence, place des Victoires, au centre de Paris, d’entrer dans une ville où la vie suivait son cours normal. Le ciel était d’un bleu limpide, l’air tiède, la circulation intense, les passants, comme toujours, pressés. Il en fut ainsi jusqu’à ce que le cabriolet de la Compagnie des Accélérés, qu’ils avaient loué pour se faire conduire à l’hôtel du Louvre, près du Théâtre-Français, fût arrêté à un carrefour par un étrange convoi. Un homme, battant, sur un tambour voilé de crêpe, la cadence funèbre et lancinante qui annonce le passage des morts, marchait devant une grande tapissière à rideaux noirs. Dans la rue, les messieurs se découvraient et les femmes se signaient. Le cocher du cabriolet ôta sa casquette et soupira.

– Doit bien y en avoir une vingtaine, là-dedans ! On se demande quand est-ce que ce bon Dieu de démon sera rassasié ! lança-t-il.

Quand le convoi fut passé, Vuippens fit parler le conducteur. L’homme expliqua que les menuisiers ne pouvaient pas fournir assez de bières, qu’on ramassait les morts dans des tapissières, même dans des chariots ordinaires, car les employés n’étaient plus assez nombreux pour accompagner les victimes du choléra jusqu’aux cimetières. Un peu plus loin, l’apparition d’un autre convoi mortuaire obligea le cabriolet à un nouvel arrêt.

– Ceux-là s’en vont au cimetière du Sud. Ils s’arrêteront à Saint-Eustache, pour une bénédiction, car les curés suffiraient pas à la tâche pour dire des messes, vous pensez !

– Et après, où les enterre-t-on ? demanda Axel.

– On ne les enterre pas vraiment ! On n’a pas le temps. On les jette dans des fosses communes, et puis, quand il y a une couche de morts, on répand dessus une couche de chaux !

– Mais les familles ? s’inquiéta Axel.

– Les familles, monsieur, on leur donne un numéro. C’est le numéro du mort et on leur dit dans quelle fosse on a déposé leur parent. Voilà pour les familles, monsieur ! Sauf, comme toujours, pour les riches qui ont des caveaux. Mais y faut qu’ils se cachent, parce que la police dit que tous les morts du choléra doivent être mis dans la chaux vive, rapport à la puanteur, monsieur.

Cette conversation emplit les deux amis d’inquiétude. Arrivés devant l’hôtel, ils demandèrent au cocher de les attendre pendant qu’ils déposaient leurs bagages. Ils voulaient se rendre au plus vite rue Saint-Georges.

En remontant dans le cabriolet, Axel donna à l’homme l’adresse de l’atelier d’Anicet Laviron.

– C’est dans la Nouvelle-Athènes, chez les artistes, mon bon monsieur. Il y en a eu, des morts, par là ! Plus qu’aux Tuileries, je vous le dis ! fit le cocher.

Chemin faisant, les Vaudois virent d’étranges spectacles. Devant les maisons, on chargeait dans des charrettes des corps nus, enveloppés de draps, devant des femmes désolées et des enfants effarés. Dans les quartiers huppés, des militaires glissaient dans des fourgons d’artillerie des morts recommandés ! Des prêtres, précédés d’enfants de chœur portant la croix et agitant des clochettes, livraient le viatique à des mourants. On les interpellait des fenêtres : « Par ici, par ici ! Vite, apportez le bon Dieu, il (ou elle) va passer ! » Des sœurs de charité aspergeaient de fleur de soufre le seuil de leur couvent surpeuplé, contaminé par ceux qui, venus quêter des soins, y mouraient avant d’être admis. Des soldats brûlaient, à même la chaussée, des vêtements souillés ; des cantonniers curaient les caniveaux et les fontaines, car le bruit courait qu’on avait empoisonné l’eau.

Axel se taisait ; assailli par de douloureux pressentiments, Vuippens notait sur un calepin ses observations. Qu’allaient-ils trouver rue Saint-

Georges ? Le cabriolet s’arrêta devant un bel immeuble neuf, dont le dernier étage était éclairé par de hautes verrières : l’atelier du peintre. Le cocher refusa d’attendre les visiteurs.

– Je veux pas moisir ici. Il y a eu des morts, dans cette maison, dit-il en encaissant le prix de la course.

La portière apparut dès qu’Axel et Vuippens avancèrent dans le corridor.

– C’est bien ici que M. Cinna Liron, l’artiste peintre, a son atelier ? demanda Axel.

– Au cinquième, oui, messieurs, mais il est mort. Ç’a été le premier d’ici. Ça fait presque deux semaines qu’on l’a enlevé. Là-haut, il n’y a plus personne.

– Mais sa sœur, qui était avec lui ? C’est elle qui a annoncé sa mort à ses parents. Nous venons de Genève pour l’assister. Où est-elle ? insista Métaz.

La femme resta silencieuse, regarda alternativement le médecin et son ami, puis repoussa la porte de sa loge avec l’intention de mettre fin à l’entretien.

– Parlez ! Je suis médecin. Où pouvons-nous trouver M^{lle} Laviron ?

– Ceux du quartier, c’est au cimetière du Nord, au cimetière Montmartre si vous préférez, qu’on les met.

– Vous ne voulez pas dire que…

– Probable, mon pauvre monsieur ! La maladie l’avait prise aussi, depuis deux jours, quand le peintre a passé.

Axel s’appuya au chambranle, anéanti par ces mots.

– En tout cas, la nuit où on a emmené M. Liron, elle s’était démenée pour lui trouver un cercueil, je peux vous dire que la pauvre demoiselle, elle tenait à peine debout. Et je l’ai pas revue, compléta la concierge.

Vuippens, voyant Axel blême et presque chancelant, poussa la porte de la loge.

– On peut entrer un instant ? Mon ami est près de défaillir et j’ai des questions à vous poser, dit Louis avec autorité.

La femme ne pouvait s’opposer à ces deux étrangers. Elle leur indiqua des chaises et s’assit en face d’eux. Il suffisait de la laisser parler. C’est ainsi qu’Axel apprit que Juliane avait soigné son frère jour et nuit, fait venir les meilleurs médecins, alerté les autorités sanitaires.

– Vous pensez qu’ils ont rien pu faire. D’abord, y en a pas deux qui donnent les mêmes remèdes, souffla la femme.

– Et où sont les vêtements, les bagages, les papiers de M^lle^ Laviron ? demanda Vuippens.

– Les habits du peintre et les siens, qu’étaient restés là-haut, tout a été brûlé. C’est la loi, maintenant ! dit la femme vivement.

– Mais les papiers, les bijoux, l’argent, les objets personnels ? Qui les a recueillis ? demanda Axel, retrouvant ses moyens.

– Oh ! ça, pour les papiers, les bijoux, l’argent et tout, c’est ceux qui portent les morts qui peuvent le dire. Mais, bien sûr, c’est des gens qu’on connaît pas. Vous pensez bien qu’ils se gênent pas pour se servir ! Allez savoir !

Tandis que la femme, dont la sincérité paraissait des plus douteuse aux deux amis, continuait d’évoquer le probable pillage de l’atelier d’Anicet, Axel reconnut, sur un buffet, une boîte à musique.

– Cet objet appartient à M^lle^ Laviron. Comment est-il entré chez vous ? demanda-t-il sèchement.

– Ça ? Pensez donc, ça vient de chez ma mère, et faudrait pas me prendre pour une voleuse !

– Mais vous êtes une voleuse ! Car cette boîte à musique, c’est moi qui l’ai offerte à M^lle^ Laviron en 1828, lors de l’Exposition de l’Industrie à Genève ! Je peux même vous dire l’air qu’elle joue et ce qui est écrit, en allemand, sur une étiquette collée sous la boîte ! Alors, vous voulez que j’aille chercher la police ?

Le visage de la concierge s’empourpra. Elle se leva rageusement et jeta la boîte au couvercle décoré d’edelweiss sur la table.

– Tenez, prenez-la, si vous la voulez ! Et allez-vous-en ! rugit la concierge.

– Trop simple, madame ! Nous ne partirons pas d’ici sans les bijoux, l’argent et les papiers de notre amie, dit Vuippens. Et, si vous ne les restituez pas sur-le-champ, Monsieur va rester ici pendant que j’irai chercher le commissaire du quartier, voire le comte d’Argout, le chef de la police sanitaire, ou même M. Gisquet, le préfet de police, dit posément Vuippens, au grand étonnement d’Axel.

La femme se mit à bredouiller.

– Mais j’ai pris que cette boîte, monsieur, je le jure. Quand la dame suisse est partie avec le mort, j’ai vu qu’elle avait à la main un sac de voyage. Donc, c’est pas ici qu’on a pris ses affaires. Elle m’a même donné ça, pour me remercier, dit la portière en ouvrant un tiroir d’où elle sortit trois pièces suisses de cinq francs, qu’elle posa sur la table.

– Bien. Gardez votre bonne main, dit Axel en se levant.

– Peuh ! Cet argent-là, personne en veut, par ici, vous pouvez le prendre. Comme ça, on pourra pas dire…

– Le premier banquier venu vous donnera au moins cinquante francs français de vos trois pièces, dit Vuippens, abandonnant son siège pour suivre Axel.

Les deux amis quittèrent la loge, laissant la femme perplexe. Sur le trottoir, comme ils hésitaient sur la direction à prendre pour trouver un de ces petits cabriolets de louage que les Parisiens appelaient fiacre, Axel se laissa aller à son chagrin mêlé d’amertume.

– La mort poursuit celles qui m’aiment, Louis. Je dois être porteur d’une sorte de malédiction ! L’œil vairon, peut-être !

– Tu divagues, Axel. Ton regard n’est pour rien dans les drames survenus ces temps-ci.

– Adrienne et, maintenant, Juliane ! Et, pour Juliane, je suis en partie responsable ! reprit Métaz.

– Responsable ? Le choléra est, comme je le soutiens, une maladie très contagieuse. Tout ce qui est souillé, notamment par les déjections du cholérique, transporte le principe de la maladie. C'est pourquoi le mal infecte d'abord les proches du malade, ceux qui le soignent, changent son linge. Pourquoi crois-tu que la police fait brûler les vêtements des morts ?

– Mais je suis certain que c'est par dépit amoureux que Juliane est venue à Paris. J'aurais dû la retenir, lui dire que je tenais à elle, ne pas me conduire comme je me suis conduit avec son père. Elle a cru la rupture définitive parce que je n'allais plus rue des Granges ! Que sais-je, encore ! débita Métaz, en plein désarroi.

– Cesse de te tourmenter pour ça. Pense plutôt à l'épreuve qui nous attend : annoncer cette mort aux Laviron !

– Horrible tâche, en effet. Mais il faut savoir où sont enterrés le frère et la sœur. Tu connais, semble-t-il, le préfet de police dont tu as menacé la mégère. Il pourrait peut-être nous renseigner. Allons le voir ! dit Axel en arrêtant un fiacre.

– Je ne connais ni le chef de la police sanitaire ni ce préfet. J'ai simplement vu leur nom dans le journal. J'ai dit ça pour impressionner la femme, confessa Vuippens quand ils furent dans la voiture.

– Allons à la police sanitaire, alors ! dit Axel.

– Je connais, à Paris, un médecin qui est certainement très actif en ce moment, car c'est un homme courageux et plein de bonté : le docteur Wolowski.

Les deux amis passèrent des heures à enquêter et finirent par aboutir chez le Polonais, qui avait été pendant dix ans médecin-chef de la Société de bienfaisance de Varsovie. Ayant pris part à l'insurrection avortée de 1831, le praticien avait dû fuir la répression russe et s'était réfugié en France. Depuis le commencement de l'épidémie de choléra, le docteur Wolowski se dévouait aux malades et dirigeait un service d'urgence[6]. Par un de ses

adjoints, Axel et Louis apprirent que le correspondant de Laviron-Cottier, de Genève, et des gens de l'ambassade de Suisse s'étaient chargés du frère et de la sœur. Ainsi, vingt-quatre heures après leur arrivée, les deux amis surent à quoi s'en tenir. Anicet Laviron, grâce à l'obstination de sa sœur, avait été enseveli décemment et son cercueil provisoirement déposé dans le caveau familial du représentant de la banque de son père. Quant à Juliane, terrassée à son tour par la maladie, elle était morte le lendemain des obsèques rudimentaires d'Anicet, dans une clinique privée. Maintenant, son corps reposait près de celui de son frère, en attendant que les autorités françaises autorisent le transfert des dépouilles à Genève et que les Suisses acceptent de les recevoir. Comme Axel s'inquiétait devant le banquier parisien des démarches à accomplir, bien décidé qu'il était, avec Louis Vuippens, à ne rentrer à Genève qu'avec les corps des Laviron, le Français l'assura qu'il se faisait fort d'obtenir, sous quelques jours, les papiers nécessaires au transfert. Des bières spéciales, adaptées au transport, c'est-à-dire intérieurement doublées de zinc, étaient en cours de fabrication.

– Reste à prévenir Pierre-Antoine Laviron du décès de sa fille ! dit Vuippens, qui, devant l'accablement d'Axel, prenait l'initiative.

– J'ai envoyé une dépêche il y a déjà trois jours et ma femme a écrit une longue lettre à M^{me} Laviron. Mon secrétaire l'a portée lui-même à la diligence de Genève. À l'heure qu'il est, les Laviron, messieurs, connaissent la triste fin de Juliane, que tous les jeunes artistes et les amis de M. Ary Scheffer appréciaient beaucoup. Quelle triste fin pour une si belle et intelligente jeune fille ! Elle nous a souvent parlé de vous en bonne part, monsieur Métaz, conclut le banquier.

Alors qu'Axel quittait peu l'hôtel pour y attendre le passeport spécial nécessaire aux morts, Louis Vuippens explorait la ville et rapportait de ses tournées des informations ahurissantes. Des gens, soupçonnés sans raison d'avoir empoisonné les fontaines, le vin ou le lait, avaient été battus à mort par une foule terrorisée. Une circulaire stupide du préfet de police, adressée aux commissaires de quartier, était à l'origine de ces exactions barbares.

– Écoute ça, dit le médecin, indigné, en brandissant le papier que lui avait remis un confrère parisien :

« Monsieur le Commissaire,

» L’apparition du choléra-morbus dans la capitale, source de vives inquiétudes et d’une douleur réelle pour tous les bons citoyens, a fourni aux éternels ennemis de l’ordre une nouvelle occasion de répandre, parmi la population, d’infâmes calomnies contre le gouvernement : ils ont osé dire que le choléra n’était autre chose que l’empoisonnement effectué par les agents de l’autorité pour diminuer la population et détourner l’attention générale des questions politiques.

» Je suis informé que, pour accréditer ces atroces suppositions, des misérables ont conçu le projet de parcourir les cabarets et les étals de boucherie avec des fioles et des paquets de poison, soit pour en jeter dans les fontaines ou les brocs, ou sur la viande, soit simplement pour en faire le simulacre, et se faire arrêter en flagrant délit par des complices qui, après les avoir signalés comme attachés à la police, favoriseraient leur évasion et mettraient ensuite tout en œuvre pour démontrer la réalité de l’odieuse accusation portée contre l’autorité[7]. »

» Suivent des consignes aux commissaires et c’est signé Henri Gisquet[8], préfet de police de Paris, acheva Vuippens, pestant.

Cette provocation ajoutait aux victimes du choléra celles d’une colère injustifiée du peuple, qui s’en prenait parfois aux Juifs, aux vagabonds, aux garçons bouchers et même aux médecins, traités d’empoisonneurs publics !

– Il semble que les gens en veuillent, surtout, aux médecins pour leur incompétence. Ils disent : « Dix médecins, dix remèdes ! Et aucun efficace ! » ajouta Axel, qui avait bavardé avec le valet d’étage.

– Il est vrai que les plus grands maîtres de la Faculté sont très indécis quant au traitement du choléra. François Broussais, titulaire de la chaire de thérapeutique générale, surnommé le Napoléon du Val-de-Grâce tant il a d’autorité, ne jure que par les sangsues et la glace, comme les Russes. Le premier chirurgien de l’Hôtel-Dieu, Guillaume Dupuytren, tient pour les saignées et les ventouses. Dominique-Jean Larrey, l’admirable chirurgien en

chef de la Grande Armée, qui enseigne au Val-de-Grâce, propose vésicatoires, frictions et ventouses. Quant à Jean-Louis Alibert, de l'hôpital Saint-Louis, il prescrit des vomitifs – à des gens qui vomissent déjà ! – et du quinquina !

– Qui suivre, alors ?

– Tant que ces éminents Diafoirus n'auront pas admis qu'il faut d'abord juguler la contagion, la maladie tuera les trois quarts de ceux qu'elle attrapera ! La mort de M. Casimir Perier, le président du Conseil, fera peut-être réfléchir. Le 1er avril, alors qu'il se portait fort bien, il est allé passer plusieurs heures avec le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, à l'Hôtel-Dieu, pour réconforter les malades. Ils ont serré des mains, distribué des consolations. Une douzaine de cholériques sont morts sous leurs yeux pendant le temps de la visite. Eh bien ! trois jours plus tard, M. Casimir Perier a perçu les premiers symptômes de la maladie. Il a souffert horriblement et mis plus d'un mois à mourir. Et le savant Georges Cuvier, qui est mort le 13 mai, pourrait bien avoir succombé, lui aussi, au choléra. Seulement, on hésite à le dire !

– Que faire pour se protéger ? demanda Axel d'une voix lasse.

– D'abord, ne pas avoir de contact direct avec un malade. Ni baisers ni tendresse, bien sûr. Faire bouillir l'eau, ne manger que des légumes cuits, se laver les mains souvent, avec de la liqueur chlorurée du docteur Labarraque ou avec l'eau de Javel de M. Berthollet, dont on se sert déjà dans les casernes. Il faut désinfecter les vêtements, les vases de nuit, les couverts, tout ce qui a touché le malade. Le mieux serait d'isoler les cholériques, dit Vuippens.

– Comme des pestiférés ! s'indigna Axel.

– Comme des contagieux. Pas de sentiment, je t'en prie, avec ce fléau !

– On ne peut tout de même pas abandonner les malades ! Il faut bien les soigner ! dit Axel.

– Mais en prenant des précautions, Axel. Juliane a soigné son frère sans pratiquer une désinfection rigoureuse. Et, aujourd'hui, tu la pleures.

Laissant son ami à ses tristes pensées, le médecin tira de sa poche un flacon de liqueur du docteur Labarraque et se nettoya minutieusement les mains au-dessus du lavabo.

– Je te conseille d'en faire autant, dit Louis en tendant le flacon à Axel.

– Ça ne sent pas très bon, constata Métaz avec une grimace.

– Le choléra sent encore plus mauvais ! lança Vuippens.

Deux jours plus tard, tous les papiers officiels nécessaires au transport des cercueils d'Anicet et de Juliane Laviron étant arrivés, les deux amis se mirent à la recherche d'une grande voiture. Plusieurs loueurs se récusèrent en apprenant qu'ils auraient à transporter deux bières contenant des victimes du choléra. Le docteur Vuippens eut beau expliquer que les corps étaient enfermés, comme sertis, dans des bières de zinc, hermétiquement closes, les professionnels ne voulaient rien entendre. Axel finit par traiter, avec la Compagnie des Messageries générales, la location d'une diligence de luxe pour un prix exorbitant. Les sièges de deux des trois compartiments de la voiture furent enlevés, pour faire place aux cercueils, et les rideaux tirés. Le loueur tenait, en effet, pour la réputation de la maison, dont les voitures passaient pour les plus rapides et les plus confortables, à ce que les passants ne puissent en aucun cas se douter que l'une d'elles était, même provisoirement, transformée en corbillard. Les deux amis s'assurèrent aussi des services d'un excellent courrier qui, précédant l'attelage de plusieurs heures, établirait les relais.

Ce voyage de Paris à Genève, sous le soleil de mai, déjà estival, au milieu des champs et des bois d'un vert frais, dans une voiture enlevée par six chevaux, Axel Métaz ne devait jamais l'oublier. Roulant jour et nuit, avec seulement une demi-heure d'arrêt de temps à autre, pour prendre un repas, les voyageurs couvrirent en soixante-dix heures la distance de Paris à Genève. En franchissant le col de la Faucille, quand apparut au loin le Léman bleu dans le cirque des montagnes familières, Axel se demanda si Pierre-Antoine Laviron guettait dans sa longue-vue, sur la terrasse de sa villa de Cologny, l'apparition de la voiture qui transportait les dépouilles de ses enfants, comme il avait guetté, avant que le télégraphe optique ne rendît

ce guet inutile, le signal codé du postillon qui annonçait au banquier la tendance de la rente à Paris.

Le courrier, envoyé en éclaireur à Genève, avait eu le temps d'organiser, avec les Laviron et les pasteurs, l'accueil des morts. C'est aux Pâquis qu'Axel retrouva Pierre-Antoine et sa femme. Dans leurs vêtements de deuil, les époux Laviron, entourés d'amis, offraient des visages défaits. La dignité de leur maintien émouvait plus que s'ils se fussent abandonnés à la manifestation de leur chagrin. Courageuse, M^me^ Laviron dominait en public son affliction. Elle vint au-devant d'Axel et le remercia pour avoir accompagné les corps de ses enfants, ajoutant qu'elle et son mari le considéraient désormais comme membre de leur famille.

Nul doute qu'en de telles circonstances la foi profonde de ces protestants aux mœurs rigides les aidait à supporter une perte qui les affligerait jusqu'au jour où eux-mêmes quitteraient ce monde. La vie leur avait offert fortune et considération, biens accessibles. La mort leur dérobait l'irremplaçable bonheur de voir longtemps s'accomplir le destin de leurs enfants.

Le lendemain, à la cathédrale Saint-Pierre, le culte rassembla, autour des Laviron, toute la banque genevoise, des personnalités politiques et bon nombre de ces artistes et intellectuels que le frère et la sœur avaient fréquentés.

Au moment de la séparation, après l'inhumation au cimetière de Plainpalais, Axel Métaz et Louis Vuippens, qui n'avait pas quitté son ami, prirent congé des Laviron.

M^me^ Laviron serra les mains d'Axel dans les siennes.

– Faites-nous l'amitié, quand vous viendrez à Genève, de ne plus descendre à l'hôtel. La maison est si grande, maintenant, vous y aurez votre chambre. Venez souvent, oui, venez sou vent nous voir. Nous parlerons d'elle, dit la mère de Juliane en retenant ses larmes.

Axel, ému, promit et, pour la première fois, se laissa embrasser maternellement par cette femme, dont le regard contenait celui de l'amie disparue.

Louis Vuippens regagna Vevey par la diligence cantonale, qui, depuis l'élargissement de la route pourvue d'une chaussée macadamisée, faisait le trajet en six heures et demie. Axel rejoignit Chantenoz dans le petit logement de la rue des Belles-Filles que le professeur conservait comme pied-à-terre. Présent à Genève, Martin avait appris le double décès qui frappait les Laviron. Axel avait apprécié qu'il eût assisté aux funérailles d'Anicet et de Juliane.

– Quelle douloureuse série d'épreuves pour toi ! dit Martin, quand Axel lui eut raconté ce qu'il avait vécu à Paris.

– Mes relations avec Juliane ne peuvent être comparées à celles longtemps entretenues avec Adrienne, mais Juliane était plus proche de moi que ma demi-sœur. Nos goûts s'accordaient, nos pensées étaient complices. C'était mon amie, au sens le plus fort et le plus pur du terme. Être amants, ce qui n'était pas envisageable en raison de son éducation et de ses principes, n'eût rien ajouté à la qualité de notre relation. Elle souhaitait, certes, m'avoir pour époux. Je sais tous les beaux partis qu'elle a refusés, sans autre raison que d'attendre que « le Vaudois » – comme elle m'appelait – se déclarât. Depuis qu'elle est morte, je me dis que j'aurais dû l'épouser. Car, ce fatal voyage à Paris, c'est par dépit qu'elle l'a entrepris. Je me sens coupable, Martin. D'autant plus coupable que j'aurais pu l'aimer, comme une épouse…

Chantenoz se garda de tenter une consolation philosophique. Il connaissait assez Axel pour savoir que son élève n'avait jamais été réellement amoureux de Juliane. Mais elle était l'une des deux femmes qui avaient occupé, peu ou prou, la vie de ce garçon qu'il avait formé. En moins d'une année, toutes deux venaient de disparaître, le laissant meurtri et révolté.

– Contrairement à ce que croient les gens simples, les souvenirs ne comblent pas le vide créé par la disparition d'un être cher. Ils le creusent, car chaque réminiscence d'un passé commun rend plus évidente l'absence de l'autre, dit seulement le professeur, pour marquer sa compréhension.

Voyant Axel exténué de corps et le cœur endolori, il se contenta de le conduire à la taverne des pêcheurs où l'on servait les meilleurs filets de perchettes de Genève. Après le repas, sous un ciel mauve, dans l'air tiède qui annonçait déjà l'été, ils flânèrent en fumant leur pipe, observant l'avancement des travaux du quai des Bergues, sur lequel on creusait les fondations du futur palace qui ferait, disait-on, la gloire de l'hôtellerie genevoise. Les piles du pont destiné à relier bientôt le quai des Bergues, sur la rive droite, et le Grand Quai de la rive gauche à l'île aux Barques émergeaient déjà des eaux du Rhône.

– Dans quelques années, on ne reconnaîtra plus Genève. Pour peu que nos édiles fassent détruire les fortifications comme ils ont fait abattre les dômes, ce que certains demandent, la cité de Calvin deviendra une ville sans caractère, se plaignit Chantenoz.

– Tout passe, Martin, les êtres et les villes. Il faut se faire une raison, philosophe ! J'ai entendu dire à Paris : « Il faut vivre avec son temps », dit Axel.

– Le temps, mon garçon, n'attend pas ! On dit que l'an prochain vous voulez organiser, à Vevey, la deuxième fête des Vignerons du siècle. Il s'en est passé, des choses, depuis celle de 1819 ! commenta le professeur.

– Vous me rappelez fort opportunément ce que j'avais oublié. La semaine prochaine, les membres de l'Abbaye des vignerons, dont je suis, devront fixer la date de la prochaine assemblée générale. Si la décision d'organiser la fête est confirmée, nous aurons fort à faire dès le printemps prochain. Car, si fête il y a, nous la ferons plus belle que celle qui bouleversa tant nos vies, Martin.

À ce rappel du drame de 1819, Chantenoz baissa la tête, boudeur, puis s'arrêta et frappa le fourneau de sa pipe sur son talon, pour évacuer le tabac consumé.

– Allons, ne faites pas cette mine ! dit Axel en lui tapotant l'épaule. De votre indiscrétion éthylique d'autrefois, des bonheurs sont nés. Ma mère a épousé Blaise, l'homme qu'elle aimait. La voilà marquise de Fontsalte. Guillaume a fait fortune en Amérique, où il a fondé un heureux foyer. Ma sœur Blandine est l'épouse d'un futur amiral. Même Flora a trouvé, à plus

de cinquante ans, la joie de vivre en s'unissant à un général de la Révolution et de l'Empire, les deux choses qu'elle déteste le plus au monde ! Vous-même enfin, Martin, vous enseignez la philosophie et l'esthétique à l'Académie de Lausanne, ce que vous aviez toujours espéré, et vous caressez une femme de pasteur anglais, ce qui doit réjouir autant votre esprit que vos sens !

– Et toi, Axel, qu'en as-tu retiré ?

– L'acceptation de la solitude, Martin. C'est utile.

Le lendemain, le *Léman* porta Axel à Rive-Reine, où Alexandra l'accueillit avec de grands transports de joie. La fillette, qui aurait dix ans en novembre, offrait le regard doux et rieur de sa mère. Sa passion enfantine pour son parrain était manifeste. Rien ne lui plaisait plus que monter Ténèbre en croupe pour une promenade dans le vignoble, jouer aux dominos ou pêcher la fera, à bord de la *Charlotte*, avec Axel.

« Quand je serai grande, je me marierai avec toi », disait-elle parfois, ce qui amusait Pernette. Grâce à Chantenoz, l'orpheline savait plus de français et de latin que les meilleurs élèves du collège. Elle comptait bien, savait par cœur des poésies épiques et passait son temps à lire, pendant les absences d'Axel. « Tu vas t'user les yeux ! » disait Pernette. Quand Alexandra jouait à l'école, avec ses amies, elle s'attribuait toujours le rôle de l'institutrice. Souvent, Axel trouvait, sous sa serviette, des billets affectueux, qu'elle calligraphiait pour le simple plaisir de tracer des lettres et de construire des phrases.

Charlotte de Fontsalte estimait cependant que la petite manquait de manières. Un soir de juin, alors qu'Axel semblait remis des épreuves parisiennes, elle le dit à son fils.

– Une fillette de l'âge de ta filleule a besoin, non seulement, d'être instruite mais d'être éduquée. Or permets-moi de te dire qu'elle ne l'est pas. Chez toi, elle est élevée en garçon manqué. Elle court, elle saute, elle grimpe sur les murets en montrant ses cuisses. Elle mange trop vite et parle la bouche pleine. Je l'ai vue, tout à l'heure, manier un marteau comme un forgeron pour enfoncer un clou qui pointait de la barrière du jardin. Elle

joue plus souvent aux billes qu'à la poupée. À un tel tempérament, une éducatrice est nécessaire. Alexandra a besoin de leçons de maintien. Elle doit apprendre à se coiffer autrement qu'avec des nattes qui lui battent les joues. Elle ne doit pas tenir sa fourchette comme une fourche et sa cuillère comme une pelle. Elle ne devrait pas, non plus, parler aux gens sur le ton d'un palefrenier qui s'adresse à son cheval. Les convenances s'apprennent, mon petit, comme le reste.

Axel se mit à rire en écoutant déclamer sa mère. Celle-ci, nullement rebutée par cette hilarité, poursuivit son discours :

» Naturellement, toi, tu ne fais pas attention à ces choses. Cependant, je te les ai apprises très tôt, grâce à quoi tu es parfaitement à l'aise partout. Bien sûr, tu es très occupé et je sais qu'Alexandra est, pour toi, une douce consolation. Tu ne vas pas jouer les pères fouettards quand vous passez un moment ensemble. Je le comprends. Et ce n'est pas non plus Chantenoz, qui sent la vieille pipe, ne cire jamais ses chaussures, attend que le vent le coiffe et jure en latin comme un aurige, qui va donner à Alexandra des manières et le sens du raffinement !

– Mieux vaut une tête bien pleine qu'une tête bien coiffée ! dit Axel.

M^me^ de Fontsalte rejeta, d'un mouvement du menton, cette insolence. Mais elle baissa le ton pour continuer :

– Et puis, je vais te dire, Axel : Alexandra est une enfant très précoce, grande pour son âge. Je la vois te faire des grâces et des câlins. C'est déjà une petite femme. Dans deux ans, elle sera amoureuse de son parrain…

– Non !

– Si ! Toutes les filleules sont, à un moment ou un autre, amoureuses de leur parrain. Surtout s'il est beau, gentil, généreux et sans épouse. Ce qui est ton cas. Elle se prendra bientôt pour la femme de la maison. Et ça, c'est malsain ! Surtout qu'Alexandra a de qui tenir. Sans médire de ces pauvres Nadine et Nadette, les jumelles avaient un peu le feu sous leur jupon, non ? Donc, je vais chercher une institutrice, qui prendra en main l'éducation d'Alexandra et en fera une vraie jeune fille en quelques années. Mais, crois-moi, Axel, il est temps de commencer !

– Essayez de la choisir pas trop laide, votre éducatrice ! dit Axel, riant encore.

– Les Anglaises tiennent très bien ce genre d'emploi. Fais-moi confiance, conclut M^me^ de Fontsalte au moment où la fillette, dont il venait d'être si longtemps question, entrait en coup de vent dans le salon.

– Parrain ! Je t'attends ! La barque est prête ! Pierre a ramassé plein de vers. Il a dit : « Ça va mordre, aujourd'hui ! » lança Alexandra, tirant l'homme par la main sans s'occuper de Charlotte.

Axel se leva, eut envers sa mère un geste fataliste. Il devait obéir aux ordres, la partie de pêche étant organisée depuis la veille.

– Anglaise ou pas, maman, choisissez une institutrice qui sache enfiler correctement un asticot sur un hameçon et distinguer la féra de la gravenche ! Sinon, elle aura des déboires ! conclut Axel Métaz en coiffant d'un geste ample son vieux chapeau de pêcheur.

1 Georges-Louis Lesage (1724-1803). Physicien, mathématicien et philosophe genevois. Il est surtout connu par ses études sur la pesanteur et sa théorie des fluides élastiques. Il fut, en 1764, un des prétendants à la main de M^lle^ Suzanne Curchod, la future M^me^ Necker, mère de M^me^ de Staël.

2 La Suisse compte, en 2010, vingt cantons – dont le Jura, créé en 1978 – et six demi-cantons.

3 Officiellement créée en novembre 1832, elle prit le nom de Ligue de Sarnen, du nom de la commune du canton d'Unterwald où se réunirent pour la première fois les délégués des cantons conservateurs.

4 Traduits devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme, à Riom, ils furent tous acquittés.

5 1801-1877. Il termina sa carrière comme chirurgien en chef de l'hôpital cantonal de Lausanne.

6 Son action pendant l'épidémie de choléra valut au docteur Wolowski la Légion d'honneur et le droit d'exercer en France.

7 Cité par Alexandre Dumas dans *Mes Mémoires*, tome V, éditions Gallimard, collection *Au temps présent*, Paris, 1968.

8 1792-1866, industriel. Associé aux frères Perier, il prit part à la révolution de 1830 et fut nommé préfet de police en octobre 1831. Il organisa les poursuites contre les républicains et dut

démissionner en 1836. Conseiller d'État, puis député de Saint-Denis, il fut plusieurs fois accusé de concussion, en 1830 et 1837. Innocenté, il fut, cependant, révoqué du Conseil d'État. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1840.

6.

La vigne exerce sur le vigneron une emprise physique et imprègne ses plus intimes pensées. En imposant à l'homme, au fil des jours, de prendre soin d'elle, la vigne se conduit en épouse exigeante mais féconde.

Malgré quelques écarts ou oscillations météorologiques, ignorés du calendrier, le vignoble réclame, en toute saison, disponibilité et conscience. Intimement lié à sa vigne, le vigneron joue, chaque année, à qui perd gagne avec la nature. La vendange est l'enjeu de cette partie en plusieurs manches où toute relance est incertaine. La taille habile, le minutieux désherbage, l'ébourgeonnage prudent, l'effeuillage orienté sont les atouts du vigneron, mais le destin dispose de cartes fatales, qu'il peut abattre à tout moment : gel tardif, grêle, vaudaire, sécheresse, parasites.

Gouvernant la vie de qui la possède, la vigne ne s'accommode ni de l'infidélité vacancière, ni des rendez-vous manqués, ni des deuils paralysants. Triste ou joyeux, alerte ou perclus, amoureux ou délaissé, quand les temps sont venus, le vigneron se doit à sa vigne.

Axel Métaz était reconnaissant à son défunt parrain de l'avoir uni à son vignoble. Simon Blanchod l'avait initié aux mystères de Bacchus et de Cérès, obligé, quel que fût le temps ou l'humeur, à travailler sur les parchets. Blanchod disait : « Vois comme un cep de vigne ressemble – tortu, cagneux, noueux, difforme qu'il est – à la mandragore, le bois des sorcières. »

La magie verte de la vigne rendit au maître de Rive-Reine et de Belle-Ombre, anéanti par une fatalité mortifère, confiance dans les forces de la vie. Quand vint le temps de la vendange, à l'automne 1832, Axel Métaz, même s'il éprouvait encore, certains soirs de solitude, un sentiment poignant d'abandon et de vide, avait reconquis, par la grâce d'une bienfaisante théurgie, assurance et espoir.

En juillet, était mort à Schönbrunn le duc de Reichstadt, fils de Napoléon I^{er}, roi de Rome sans trône. Les bonapartistes portaient, avec un

brassard noir, le double deuil de Napoléon II et de leurs espérances.

Axel ne fut pas étonné d'apprendre que Blaise de Fontsalte et Ribeyre de Béran avaient fait célébrer une messe à Lausanne, pour le repos de l'âme de l'aiglon. En arrivant à Rive-Reine, au matin du ressat des vendanges, les deux généraux commentèrent la fin du duc de Reichstadt.

– On le savait malade, on l'avait cru guéri, mais en faisant manœuvrer son bataillon, par une matinée d'hiver glaciale, il a été saisi d'un refroidissement. Ni le printemps ni l'été n'ont pu rendre la santé au poitrinaire, dit Blaise.

– Marie-Louise, duchesse de Parme, sa mère, était à son chevet, le 22 juillet à cinq heures, quand le fils du dernier César a rendu l'âme, précisa Ribeyre.

Pour certains bonapartistes exaltés, le duc de Reichstadt avait été empoisonné sur ordre de Metternich, ce que démentaient les médecins et les témoins de la maladie aux multiples rechutes qui avait emporté le jeune homme. Un diplomate digne de foi avait rapporté aux grognards du café Papon les dernières paroles désespérées du prisonnier de Schönbrunn : « Ma naissance et ma mort : voilà donc toute mon histoire. »

Plus tard, autour du pressoir, dans les effluves douceâtres de la grappe meurtrie, après que le dernier char eut été allégé de la dernière brante, Axel donna l'ordre de servir la verrée qui, suivant la tradition, achevait la vendange et ouvrait le ressat. Aussitôt, vendangeurs, vendangeuses, charretiers, brantiers, porteurs de bossettes, oubliant soudain fatigue, reins brisés, mains douloureuses, se mirent à rire et à chanter. Puis tous allèrent en courant faire toilette pour le banquet que l'on servirait sur de longues tables couvertes de draps blancs, dressées dans la cour de Rive-Reine. Jour de gloire et d'angoisse pour Pernette, qui présidait aux fourneaux, assistée par les épouses des uns et les filles des autres.

Sur la terrasse de sa maison, côté lac, Axel Métaz accueillait, avec ses intimes, le pasteur et les membres du conseil communal, qui, pour ne vexer personne, devaient se disperser entre les différents ressats offerts par les vignerons. La conversation revint sur la mort du duc de Reichstadt. Quelqu'un prononça le nom de Louis Napoléon. Le prince, rentré d'Italie,

se trouvait maintenant en Angleterre où son oncle, l'ex-roi Joseph, revenu d'Amérique, avait convoqué ses frères Louis et Jérôme, qui vivaient en Italie. Louis, ne voulant pas se déplacer, avait délégué son fils, et Jérôme ne s'était pas dérangé.

– Louis Napoléon a la voie libre, maintenant que son cousin, en qui les anciens de l'Empire voyaient Napoléon II, n'est plus, constata Ribeyre.

– Mais les frères de Napoléon I^{er} sont encore vivants, hasarda Charlotte.

– Le père et les oncles de Louis Napoléon ! Ils n'ont ni l'envie ni le courage de postuler à la succession du duc de Reichstadt, mon amie. Celui qui aurait pu y prétendre, le frère aîné de Louis Napoléon, autre neveu de l'empereur, est mort l'an dernier, en Italie, vous le savez. Non, comme Ribeyre, je pense que le fils cadet d'Hortense, qui se considère d'ailleurs comme le prétendant officiel des Napoléonides, est assez audacieux et ambitieux pour, le moment venu, risquer quelque action. Il vient d'ailleurs de publier un ouvrage dont le titre suffit à nous éclairer : *Rêveries politiques*, répondit Blaise à sa femme.

Le général Ribeyre intervint :

– Metternich s'en méfie depuis longtemps. Nous savons que le chancelier a envoyé à Louis-Philippe, via son ambassadeur à Paris, une mise en garde. Le fait que Louis Napoléon soit affilié aux carbonari, ait participé à la révolte en Romagne et, surtout, échappe à toute surveillance active quand il séjourne en Suisse ou en Angleterre constitue, d'après l'Autrichien, une menace non seulement pour le trône de France mais pour la paix de l'Europe, compléta le général.

– D'après ce que nous ont dit nos amis suisses, reprit Blaise, ce prince de vingt-quatre ans, qui donne des insomnies à Metternich, s'est fait remarquer l'an dernier pendant les manœuvres de l'artillerie et du génie, à Thoune. Le colonel Dufour, qui l'a fait admettre à l'École militaire, dont il est fondateur, tient Louis Napoléon en grande estime. Le colonel a même été reçu par la reine Hortense et son fils à Arenenberg. On dit que des liens d'amitié existent entre le maître et l'élève, ajouta Blaise.

Le pasteur, qui figurait au nombre des invités, se mêla à la conversation :

– Les autorités cantonales, au risque de déplaire au roi Louis-Philippe, semblent également apprécier ce prince français. Le Grand Conseil du canton de Thurgovie, siégeant à Frauenfeld, lui a conféré, le 20 avril dernier, le droit de bourgeoisie, ce qui fait Louis Napoléon citoyen suisse. Pour remercier les Thurgoviens, il leur a offert deux petits canons[1]. Il a aussi donné de l'argent pour la fondation d'une école gratuite à Frauenfeld et d'une autre à Steckhorn. C'est tout bon.

Le nom de Dufour ayant été cité, Axel Métaz, qui était en rapport avec les collaborateurs du colonel pour la fourniture de pierres à bâtir, glissa une information recueillie à Genève :

– Savez-vous que Dufour vient d'être promu officier de la Légion d'honneur par Louis-Philippe, alors qu'il avait été fait chevalier, en 1815, par Napoléon. C'est drôle, non ?

Avant de répondre, Blaise de Fontsalte jeta un regard à Ribeyre, comme pour s'assurer de son approbation.

– Ce polytechnicien ne déshonore pas, comme les bas courtisans parisiens, le ruban que nous portons, Axel. C'est un bâtisseur de génie. Vous savez mieux que quiconque l'œuvre entreprise pour embellir la ville de Genève. La Diète fédérale, qui semble redouter on ne sait quelle attaque contre la Confédération, a nommé le colonel Dufour inspecteur du personnel de l'armée et chef d'état-major général. C'est à ce titre qu'il fait entreprendre la construction de fortifications à Saint- Maurice, à Aarberg, à Bellinzona et, aussi, la confection d'une carte topographique générale de la Suisse, ajouta Fontsalte.

Ces échanges intéressaient les invités vaudois d'Axel, qui ne connaissaient des événements et intrigues internationales que ce que les journaux voulaient bien en révéler. Pour les Veveysans, Blaise de Fontsalte et Ribeyre de Béran étaient des hôtes de marque, qui disposaient d'informations inaccessibles au commun des mortels. Tous étaient fiers, maintenant, de les admettre dans les cercles les plus fermés de la bourgeoisie. Courtois, sentimentaux et peu enclins à se mêler des affaires d'autrui, les Veveysans semblaient avoir oublié que Charlotte de Fontsalte

s’était appelée M^me^ Métaz ! Pour évoquer Guillaume Métaz, on parlait de l’Américain, en feignant de croire que son départ pour l’Amérique avait été dicté par la même ambition de faire fortune qui, depuis le commencement du siècle, poussait des Vaudois à quitter leur lac et leurs montagnes.

Charlotte, rentrée quelques jours plus tôt de Fontsalte, où elle jouait à la châtelaine, ne tarissait pas d’éloges sur le chemin de fer, qu’elle avait emprunté, avec le général, entre Saint-Étienne et Lyon.

– Vous rendez-vous compte que nous avons fait quinze lieues en moins de temps qu’il ne faut pour en faire trois en diligence ? Dans ce pays de petites montagnes et de longues vallées, où la route est contrainte à mille détours, le chemin de fer va tout droit ! dit-elle, enthousiaste.

– Mais pour franchir les montagnes, comment fait-il ? demanda la femme du pasteur.

– Par le moyen d’une galerie. Cinq minutes après le départ de Saint-Étienne, on a déjà fait une lieue, le convoi entre sous terre. C’est une voûte, sombre comme la bouche de l’enfer, et « longue de 4 600 pieds », nous a dit le conducteur de la compagnie responsable de notre voiture.

– N’a-t-on pas peur, dans cette obscurité ? Ne pense-t-on pas que la montagne va s’effondrer sur votre tête et vous écraser ? demanda un conseiller municipal.

– Si Blaise ne m’avait tenu la main, certes, j’aurais eu peur, car on sent un vif courant d’air. La fumée de la machine à vapeur pénètre dans les voitures et on entend un ferraillement bizarre, reconnut Charlotte.

– Les éboulements ont été prévenus par des voûtes solides et, à certains endroits, sur les côtés de la galerie, on a ouvert des boyaux de secours. Ce sont autant de mines, d’où l’on extrait un excellent charbon, que l’on charge sur des wagons qui circulent entre les deux convois réservés, chaque jour, aux voyageurs, précisa Blaise.

– Comme nous étions assis sur le devant de la première voiture, j’ai été bien aise de voir le jour poindre à la sortie de la galerie. C’était comme un

point lumineux qui grossissait, qui grossissait, tandis que nous avancions. Sensation unique, croyez-moi ! confessa Charlotte.

– Est-on bien installé, dans ces voitures ? s'enquit Chantenoz.

– À Saint-Étienne, le train – c'est ainsi qu'il faut appeler le convoi, de son nom anglais, paraît-il – attend les voyageurs dans un grand hangar. Les voitures ressemblent à nos diligences. Elles ont plusieurs compartiments. On est six par compartiment, assis très à l'aise, sur des espèces de fauteuils. Sur le devant se tient un conducteur en uniforme, une trompette à la main. Il fait l'appel des voyageurs. C'est ainsi dans les quatre voitures accrochées les unes aux autres. Quand tous les voyageurs ont pris leur place, le conducteur de la première voiture donne un son de trompe et les autres lui répondent. Alors, il tourne une sorte de volant relié à une vis…

– La commande du frein, précisa Blaise.

– … et le convoi se met en route, tiré par la machine, qui souffle et crache de la fumée de charbon. Le chemin de fer des frères Seguin s'élance, on voit défiler les arbres, les maisons, les vallées, les montagnes, à une vitesse qui donne le frisson et le vertige. Et puis on s'habitue à cette griserie. On voudrait presque aller plus vite.

– Mais le chemin fer ne peut-il pas tomber de ses rails, se renverser ? s'inquiéta la femme du pasteur.

– Les voitures de chemin de fer diffèrent des voitures ordinaires par les roues, madame. Celles-ci sont en fer et leur bandage est légèrement creusé, afin de s'emboîter exactement sur les rails en forme de cornières, dit Blaise.

– Bref, mes amis, nous avons mis à peine deux heures et demie pour aller de Saint-Étienne à Lyon, sans une secousse, sans fatigue ni danger. À Lyon, nous avons pris la diligence de Genève. C'est la dernière étape qui nous a paru la plus longue : six heures pour aller de Genève à Lausanne. Espérons que, bientôt, le gouvernement vaudois s'entendra avec celui de la république de Genève pour construire une ligne de chemin de fer, conclut M^{me} de Fontsalte, dont on devinait qu'elle allait se faire l'ardente propagandiste de ce qu'elle nommait déjà « la plus noble conquête de l'homme depuis le cheval » !

Les Laviron, cantonnés dans leur deuil, avaient décliné l'invitation d'Axel Métaz, mais, au moment du repas, se trouvaient rassemblés à la table du maître de Rive-Reine : le pasteur et sa femme, Charlotte et Blaise, Flora et son mari, Pierre Valeyres, Louis Vuippens, Martin Chantenoz, Régis Valeyres, Samuel Fornaz, des personnalités locales et plusieurs jeunes Veveysannes, ravies d'être promues cavalières pour célibataires. Les maîtres de chai et tous les vendangeurs et vendangeuses, qui, pendant une semaine, avaient cueilli le raisin des vignes Métaz, occupaient d'autres tables avec leurs épouses, tous et toutes prêts à banqueter gaiement.

Comme chaque année depuis dix ans, Pierre Valeyres, doyen des convives, déclara en dépliant sa serviette :

– C'est ma dernière vendange, mes amis. Vous pensez bien qu'à quatre-vingt-un ans je serai plus là bien longtemps.

Ce préambule aux agapes déclencha de bruyantes dénégations de la part des auditeurs. Le vieux bacouni en goûta toute la sympathie.

– Pourtant, reprit-il, comme pour atténuer sa feinte résignation, avant de rejoindre Blanchod sur le plus haut parchet où l'on monte les pieds devant, j'aimerais bien voir la fête des Vignerons de l'an prochain. Ça ferait ma cinquième, puisqu'à ce jour j'en ai vu quatre.

– Quatre ! s'exclama l'épouse du pasteur, incrédule.

– Oui, madame. J'avais onze ans à la première, en 1762, et j'étais dans le cortège de Silène, la figure frottée de bouchon brûlé, pour faire nègre. En 1791, en pleine révolution, c'était la première fois qu'il y avait une fille dans la parade, sur le char de Palès. Moi, j'avais déjà quarante ans. Tout juste bon à faire un moissonneur parmi d'autres. Et en 97, pour la dernière fête du siècle, je conduisais l'attelage de bœufs d'une déesse antique, qui n'était autre que M^{lle} Charlotte Rudmeyer, la maman de M. Axel, ici présente.

On applaudit à cette évocation et Charlotte soupira.

– Eh oui, père Valeyres, j'avais seize ans ! murmura-t-elle.

– Et que faisiez-vous lors de la dernière fête, en 1819 ? demanda Samuel Fornaz.

Le successeur de Blanchod ignorait que certains convives n'auraient guère apprécié que Pierre Valeyres rappelât les événements auxquels il avait assisté à cette époque. Mais les craintes des initiés se révélèrent sans objet. Pierre Valeyres, sous des dehors rustauds, cachait un esprit plein de tact et de sensibilité. Ayant vécu en août 1819, sous les voûtes du carnotset[2] de Guillaume Métaz, le drame d'une famille qu'il considérait comme sienne, le vieil homme avait volontairement arrêté son énumération aux fêtes du siècle précédent. Il s'en tira par une réponse à la vaudoise.

– En 19 ? J'ai rien fait. J'ai regardé passer la parade… comme un touriste ! dit-il en levant son verre avec un clin d'œil à Chantenoz.

Au cours du dîner, mis en verve par le vin de Belle-Ombre, Martin Chantenoz, qui excellait dans l'anecdote et le potin, raconta que M. de Chateaubriand séjournait actuellement à Genève en compagnie de sa femme et de sa maîtresse, M^me^ Récamier.

Vuippens se récria aussitôt que la belle Juliette Récamier ne pouvait avoir d'amant, pour une raison connue des médecins.

– Vous savez bien, général, que les médecins se trompent quelquefois. En tout cas, le bruit court dans les salons de Genève, où M. de Chateaubriand est reçu avec ces dames, qu'il a été le premier à faire connaître l'extase amoureuse à… l'impénétrable Juliette, dit Chantenoz, ironique.

– Martin, ne sois pas salace et dis-nous plutôt ce qui conduit une nouvelle fois le poète en Suisse, intervint Charlotte, voyant l'air pincé de l'épouse du pasteur.

– C'est le choléra, mes amis, qui lui a fait fuir Paris. Il a expédié Céleste, la patiente épouse si bien nommée, à Genève, et donné rendez-vous, le 27 août, à la maîtresse, à Constance. De là, le 29 août, ils ont tous deux rendu visite à la reine Hortense, à Arenenberg, avant de rejoindre M^me^ de Chateaubriand. Toujours avec M^me^ Récamier, il a voulu, il y a quelques jours, revoir Coppet où ils se sont rencontrés dans le salon de M^me^ de Staël. L'ami qui les a accompagnés m'a dit que le poète avait médité un moment

devant le lac, tandis que M^me^ Récamier, qui n'eût pas existé sans Germaine de Staël, entrait seule dans l'enclos, pour se recueillir devant le caveau muré où la châtelaine de Coppet repose, aux pieds de ses parents.

– Est-il exact que les Necker sont immergés dans une cuve de marbre, pleine d'esprit-de-vin ? demanda Claude Ribeyre de Béran.

Ce fut le pasteur qui répondit :

– Tout le monde sait cela au pays de Vaud, général. Ce curieux ensevelissement fut une volonté de M^me^ Necker, née Suzanne Curchod, fille de pasteur, je vous le rappelle. On m'a dit – mais est-ce exact ? – que chaque année, avec la plus grande discrétion, la famille fait ajouter un peu d'alcool, acheva le pasteur.

– J'ignorais que les morts boivent ! dit Vuippens, qui désapprouvait une telle sépulture.

– Cette visite à Coppet dut donner du vague à l'âme à M. de Chateaubriand, car, dès son retour à Genève, il aurait dit, contemplant le mont Blanc, que ce serait pour lui une mort grandiose d'aller mourir, seul comme un aigle, sur ce sommet de l'Europe[3] ! révéla Chantenoz.

Blaise de Fontsalte, qui goûtait toujours les anecdotes du professeur, tint à préciser que le choléra n'était pas le seul danger qui avait incité M. de Chateaubriand à quitter Paris. De la même façon qu'il y avait eu, les 5 et 6 juin, une tentative d'insurrection conduite par les républicains lors des funérailles du général Lamarque, autre victime du choléra, un complot légitimiste, fomenté par la duchesse de Berry, inquiétait le gouvernement de M. Thiers. Secrètement débarquée fin avril à Marseille, où ses amis avaient vainement tenté de soulever le peuple en sa faveur, la veuve du duc de Berry s'était confiée, à Paris, à M. de Chateaubriand, ce qui avait valu à l'auteur du *Génie du christianisme*, le 16 juin, vingt-quatre heures d'internement chez le préfet de police.

– Et cependant, le très royaliste M. de Chateaubriand venait de refuser un siège au Conseil de régence secret, institué à Paris par la duchesse, qui se veut régente de France. Nonobstant l'affection qu'il porte à cette femme courageuse, que ses amis appellent l'Amazone, M. de Chateaubriand

compare la duchesse à une danseuse de corde italienne et se défie de ses initiatives, précisa Ribeyre.

– Tout en refusant de siéger dans ce conseil de fantaisie, M. de Chateaubriand avait, cependant, accepté de remettre au préfet de police de Paris une somme de douze mille francs, offerte par la duchesse aux familles des victimes du choléra. Le préfet et plusieurs maires refusèrent ce don, par crainte de se compromettre. Mais cette démarche charitable accrédita, pour la police, la participation de M. de Chateaubriand au complot avorté de Marseille et lui valut le bref internement que l'on sait, acheva Blaise.

– Mais, enfin, qu'espère donc la duchesse de Berry ? On a assassiné son mari en 1820, on l'a condamnée elle-même à l'exil après la révolution de 1830. Quels ennuis cherche encore cette malheureuse ? demanda Chantenoz.

Le professeur humait, dans l'action de cette jolie veuve ultra-royaliste qui rêvait de ranimer la chouannerie, un parfum romantique.

– Elle croit encore pouvoir porter au trône son fils, l'enfant du miracle, ainsi nommé parce que né sept mois et demi après la mort de son père. Or le duc de Bordeaux, reconnu comme Henri V par les légitimistes, n'a que douze ans, d'où la nécessité du fameux Conseil de régence. Pour les royalistes, atta chés à la branche aînée des Bourbons, Louis-Philippe, « roi des barricades », comme ils le nomment, fils de Philippe Égalité le régicide, est un usurpateur ! dit Blaise.

Une autre allusion ayant été faite au choléra, Axel s'assombrit. Plusieurs invités se tournèrent vers le docteur Vuippens, qui, quelques semaines après son voyage à Paris, avait publié, sur l'épidémie, un article dans une feuille locale.

– L'épidémie semble terminée. Mais, d'après le dernier recensement, elle a fait, en cent quatre-vingt-neuf jours, rien qu'à Paris, dix-huit mille quatre cent deux morts, soit 2,35 pour cent de la population parisienne.

– On dit que le choléra a tué plus de femmes que d'hommes, remarqua la femme du pasteur.

– C’est exact, madame, encore que le choléra n’ait pas nettement épargné un sexe par rapport à l’autre : neuf mille deux cent trente-deux femmes pour neuf mille cent soixante-dix hommes, précisa Vuippens.

– Ainsi, le choléra a souscrit aux récriminations de nos féministes qui réclament l’égalité des sexes ! dit Chantenoz, moqueur.

– L’égalité des sexes, nous y courons, mes amis. Surtout chez les Régénérés. Avez-vous su que le gouvernement libéral de Berne, installé depuis juillet 1831, a donné, pour les élections locales, le droit de vote aux femmes ? dit Régis Valeyres.

– Ce n’est que justice et il faut espérer que tous les cantons suivront, s’écria Flora, ce qui déclencha des réactions diverses, dominées par les huées de protestation de la plupart des hommes.

À la fin du repas, Charlotte fit acclamer Pernette et celles qui l’avaient aidée à préparer et à servir le repas, que les plus anciens s’accordèrent à juger comme le meilleur de ceux qu’ils avaient pris depuis longtemps.

Bientôt, les musiciens sortirent fifres et violons. Les couples se formèrent. Axel, maître de céans, fut prestement invité à désigner celle qui allait entonner le chant traditionnel du picoulet.

Il fit cet honneur à la fiancée de Samuel Fornaz, une belle paysanne de Chardonne. Sans se faire prier, accompagnée par les fifres, la jeune fille se leva et, d’une voix assurée, se mit à chanter l’air fameux du *Devin du village*, cette œuvrette de Jean-Jacques Rousseau que tous les Vaudois connaissent :

Allons danser sous les ormeaux !
Animez-vous, jeunes fillettes,
Allons danser sous les ormeaux.
Galants, prenez vos chalumeaux !
Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux
Dansons avec nos amoureux,
Mais n’y restons jamais seulettes

Allons danser sous les ormeaux !

L’assemblée reprit le refrain tandis que, se tenant par la main, les convives, abandonnant les tables, formaient le picoulet, ronde ouverte et serpentine, qui est aux Veveysans ce qu’est la farandole aux Provençaux.

Le maître du plus fameux vignoble de Vevey se devait de conduire la danse à travers les rues, jusqu’à la place du Marché, où l’on retrouverait d’autres rondes, issues de ressats offerts par d’autres vignerons. Axel savait la coutume et respectait les convenances. Il tendit la main à l’épouse du pasteur et, avec elle, ouvrit la danse.

C’est au débouché de la rue Sauveur, sur la place du Marché, déjà bondée de danseurs, qu’Axel, entraînant sa troupe, repéra un couple immobile, au pied d’un marronnier, sous une guirlande de lanternes vénitiennes. La brise légère du soir, que les Vaudois nomment molindre, balançait les girandoles dont les faisceaux colorés paraient l’homme et la femme de mouvants costumes d’Arlequin.

La tradition voulait que le picoulet absorbât, tel un serpent glouton, les badauds et les touristes qui le regardaient passer, tout le monde étant invité, cette nuit-là, à participer à la joie des vendangeurs.

– Ramassons ces esseulés, cria Chantenoz, qui sautillait entre Flora et Charlotte.

Axel orienta la farandole vers le couple, dont la femme du pasteur découvrit aussitôt qu’il ne s’agissait pas de touristes étrangers.

– C’est une connaissance de mon mari, un pasteur un peu bizarre. C’est sa fille qui est avec lui, souffla-t-elle.

– Venez avec nous ! cria Axel en tendant la main à la jeune fille, tandis que le pasteur veveysan, identifiant son confrère, l’invitait à se joindre au picoulet.

Cette ronde, à laquelle le conducteur doit imposer un rythme acceptable pour les aînés, qui, vite essoufflés, abandonnent souvent la chaîne galopante, ne permet pas les bavardages. En arrivant devant la Grenette,

Axel, jugeant la danse bien lancée, laissa les jeunes prolonger, après un tour de place, leur ronde rapide jusque sous les marronniers de la promenade de l'Aile. L'ombre, plus dense, y était propice aux amoureux et les anciens affirmaient que la fin de la vendange marquait souvent le commencement d'une amourette !

La jeune fille qu'il venait d'inclure dans la ronde, et dont il tenait encore la main, quitta la farandole avec lui.

– Vous ne continuez pas ? dit-il.

– Nous avons déjà beaucoup marché, mon père et moi, répondit-elle, pour excuser son manque d'entrain.

Axel vit qu'il s'agissait d'une fort jolie personne. Dès qu'il se fut présenté, la demoiselle fit de même, avec l'assurance d'une femme libérée des excessives contraintes mondaines.

– Élise Delariaz. Mon père, que je vois là-bas trotter comme un jeune homme, est professeur de théologie et diacre[4] du canton. Nous habitons Clarens.

La danse avait rosi le visage de la jeune fille et un léger essoufflement expliquait son débit, un peu sec et haché.

M^lle^ Delariaz accepta de s'asseoir à l'une des nombreuses tables installées sur la place, devant l'hôtel de la Ville-de-Londres. À la lueur du photophore posé sur la nappe, Axel vit qu'elle avait les yeux clairs. Son ton – elle s'exprimait presque sans accent – lui parut traduire bonne éducation et franchise. Elle ôta son chapeau de paille, légère capeline de citadine, bien différente du traditionnel chapeau à borne – vague réminiscence de la coiffure à tholia que portaient les femmes de Tanagra – que les Veveysannes se faisaient un devoir d'arborer pour le ressat des vendanges. Ce geste eut pour effet de libérer une abondante chevelure brune, qui croula sur les épaules de la jeune fille.

– Mon chignon n'a pas résisté à votre farandole. Me voilà décoiffée, dit-elle, sans paraître y attacher une réelle importance.

Axel dit qu'elle était très bien ainsi et qu'un bon picoulet se soldait par autant de talons cassés que de chignons effondrés. Ils bavardèrent assez longtemps pour que M. Métaz apprît que le pasteur Henri Delariaz était veuf depuis dix ans et qu'en dehors de ses fonctions de diacre il enseignait la théologie à titre privé et recevait des étudiants étrangers, venus chercher au pays de Calvin l'histoire de la pure doctrine. Élise Delariaz, orpheline instruite et délurée, avait suivi son père à Berlin, Londres, Rome, Paris, quand cet érudit, héritier d'une famille aisée, perfectionnait ses connaissances en langues étrangères et textes sacrés.

– En fait, j'ai été, jusque-là, secrétaire de mon père, ce qui m'a permis d'apprendre beaucoup de choses… sauf danser le picoulet ! confessa-t-elle en souriant.

Axel, bien que ce ne fût guère dans ses habitudes, se laissa, lui aussi, aller à quelques confidences sur ses activités et ses voyages. Il n'avait pas eu de conversation de ce genre avec une femme depuis plusieurs mois et la proximité de celle dont il avait tenu la main tiède réveillait en lui le vieil instinct du mâle séducteur, à la fois méfiant et soucieux de plaire.

Désenchantement de s'être vu enlever Juliane après Adrienne, clairvoyance venue avec l'âge, égoïsme confortable du célibataire ou devoir accepté auprès de la petite Alexandra : toutes ces considérations l'avaient conduit à une sorte d'indifférence, sinon de dédain, face au sexe féminin. Or Élise Delariaz, qu'il ne connaissait pas depuis une heure, le mettait à l'aise. Gracieuse sans coquetterie dans ses attitudes, naturelle dans ses propos, elle paraissait bien consciente d'exister et semblait goûter avec complaisance, tel qu'il se présentait, le moment présent.

Tout en parlant vignoble, barques, carrières de Meillerie – car le nom de Métaz était trop connu sur le littoral pour que M^lle^ Delariaz l'ignorât – Axel observait la fille du pasteur. Grande et bien charpentée, épaules rondes, mains puissantes mais doigts fuselés aux ongles en amande, visage net, pommettes hautes, nez grec aux ailes sensitives, lèvres vermeilles finement ourlées, elle offrait le plus beau type de Vaudoise. À la fois robuste et souple, droite et de port altier, elle devait être capable de porter avec autant d'aisance le costume villageois que la toilette de l'aristocrate se rendant à

l’Opéra. Axel prit aussi conscience, dans la pénombre, qu’émanait d’Élise Delariaz, femme plus que jouvencelle, une sensualité saine et sans équivoque. Le mouchoir de fine mousseline blanche coulé dans le décolleté assez profond de sa robe avait glissé pendant la farandole. Ce petit désordre livrait à la lumière douce de la lampe à huile la ferme rondeur des seins.

– Je devrais maintenant rejoindre mon père, dit-elle en achevant son verre d’eau, seule boisson acceptée.

Axel se leva pour l’accompagner jusqu’à la table où le pasteur bavardait avec son confrère veveysan et les Fontsalte.

– Nous devons rentrer, papa, il est tard, dit la jeune fille après avoir salué la compagnie.

Le pasteur obtempéra avec la bonne grâce de celui qui a, depuis longtemps, accepté la tendre autorité d’une fille gérante du foyer. Il serrait les mains de ceux qui l’avaient accueilli, quand Axel s’inquiéta :

– Comment rentrez-vous à Clarens ?

– *Pedibus cum jambis*, dit le pasteur, usant, par manière de plaisanterie, du latin macaronique qui agaçait Chantenoz.

– Il n’y a qu’une lieue et la nuit est si belle ! dit M^{lle} Delariaz.

On se récria qu’on allait, sur-le-champ, trouver une voiture pour ramener M. Delariaz et sa fille chez eux. Avant que le pasteur et Élise aient pu protester, Axel avait dépêché Régis Valeyres à Rive-Reine, avec mission de revenir avec le cabriolet, « sans oublier d’allumer les lanternes ».

On dut se serrer un peu sur la banquette et Axel, placé, pour guider, entre le pasteur et sa fille, ne s’en plaignit pas. Chaque frôlement involontaire du bras de la jeune fille lui faisait imaginer un peu plus d’abandon. Mais Élise Delariaz n’était pas comme ces filles qu’Axel et Vuippens rencontraient dans les bals de village, aguicheuses, mais pas toujours disposées à éteindre la flamme qu’elles allumaient chez leur cavalier ! Métaz le devina quand, un cahot lui ayant fait heurter du genou celui de la demoiselle, Élise Delariaz s’écarta sans précipitation ni pruderie, mais assez nettement pour que le contact ne se renouvelât pas. Il fut à la fois confus et rassuré par ce

réflexe, qui n’était pas d’une oie blanche mais d’une femme sachant à quoi s’en tenir sur l’approche des hommes.

En l’aidant à descendre de la voiture, le Vaudois demanda cependant à sa passagère s’il aurait le plaisir de la revoir en novembre, à Vevey, à l’occasion de la foire de la Saint-Martin, célèbre parce que fondée en 1469 et la plus ancienne du canton.

– J’aurais eu grand plaisir, monsieur, à vous revoir, ainsi que vos parents, à cette occasion car je vais toujours faire des emplettes à la Saint-Martin de Vevey. Mais, cette année, où serai-je le 10 novembre ? Peut-être à Saint-Pétersbourg ou dans le Wurtemberg ! Au revoir et grand merci.

Le pasteur, en revanche, convia Axel, qui maintenant connaissait l’emplacement de sa maison sur les hauts de Clarens, à lui faire visite s’il passait par là.

– J’ai une petite vigne de famille, qui donne un pinot noir assez agréable, conclut-il, aimable.

Axel regagna Vevey un peu déçu. Cette Élise lui plaisait et il en eût volontiers fait sa cavalière pour le bal de la Saint-Martin. Mais, hélas, les femmes n’apparaissaient dans sa vie que pour lui échapper !

Quelques jours plus tard, il eut, par Vuippens, des explications sur le probable départ pour l’étranger de la jeune fille.

– Pendant que tu contais fleurette à la fille, ce que tout le monde a remarqué, j’ai entendu le père bavarder avec le pasteur de Vevey. M. Delariaz a annoncé qu’il allait convoler, le mois prochain, avec une Bernoise et qu’il irait habiter le domaine que possède sa future femme près de Berne. Sa fille, qui a jusque-là tenu sa maison et fait office de secrétaire, tout en approuvant le remariage de son père, ne tient pas à cohabi ter avec le nouveau ménage. Elle estime, fort justement à mon avis, que deux femmes ne peuvent s’entendre pour gouverner une maison. La belle Élise, qui a toujours eu, d’après le pasteur, un caractère indépendant et entreprenant, a donc postulé pour une place d’institutrice dans deux familles différentes, l’une russe, l’autre wurtembergeoise.

– C’est tout ce qu’il a dit ?

– Il a ajouté que sa demoiselle, fort instruite, musicienne, bonne cavalière, mais qui ne doit pas avoir un caractère très commode, finirait peut-être par trouver un époux chez les Cosaques ou les Teutons. Elle a été deux fois fiancée et a rompu deux fois, sans fournir d’explication. Ce doit être une peste, conclut Vuippens.

– Elle ne m’a pas donné cette impression, dit Axel, pensif.

– Toi, tu es sur le bord de tomber amoureux, mon garçon ! Sais-tu comment elle appelle les Veveysans ? Lè caca-pâivro : les caque-poivre. Tu n’as aucune chance d’en faire une maîtresse !

– Mais je puis, peut-être, en faire une institutrice pour Alexandra ! dit Axel, soudain émoustillé.

Le docteur Vuippens haussa les épaules.

– Ta mère doit t’en procurer une et cette Élise Delariaz n’est pas faite pour lui plaire, si tu veux mon avis. Protestante et fille de pasteur de surcroît. Je vois d’ici la moue de la très papiste marquise de Fontsalte !

– L’important ne sera pas que cette demoiselle plaise à ma mère, qui voudrait imposer une institutrice catholique, mais qu’elle plaise à Alexandra, qui appartient à notre religion réformée. Cet après-midi, je me fais annoncer chez le diacre ! conclut Axel, dont la détermination soudaine fit sourire Louis.

À peine la collation de midi avalée, Axel Métaz fit atteler et, moins d’une heure plus tard, il tirait le cordon de la clochette suspendue au portail du pasteur Delariaz.

Une servante, tout en rondeurs, portant bonnet blanc tuyauté, vint lui ouvrir.

– M. le Ministre n’est pas à la maison, dit la domestique. Si vous voulez lui parler, revenez demain.

Pendant ce bref entretien, Élise parut sur le perron. Elle portait une jupe de velours vert. Un châle couvrait à demi son corsage blanc à jabot de

dentelle. Axel apprécia la taille fine, les hanches rondes et la chevelure brune, rejetée sur la nuque, en un flot opulent serré par un simple ruban.

– Faites entrer Monsieur, Françoise, ordonna la jeune fille.

La servante s'effaça, pour livrer passage au visiteur. Élise regarda s'avancer l'homme qu'elle n'avait vu que dans la pénombre, quelques jours plus tôt. Elle découvrit en lui un métissage heureux d'étranger et de Vaudois. Grand, svelte, longues jambes, torse puissant, cheveux courts, bruns, bouclés et drus, traits énergiques, Axel Métaz avait, estima-t-elle, le physique d'un conquérant. Ce n'est qu'au moment où elle invita le vigneron à franchir le seuil du salon qu'elle découvrit son étrange regard bicolore, l'œil gauche bleu pervenche, l'œil droit couleur noisette.

– Mon père est absent pour la journée, mais c'est aimable à vous d'avoir pensé à le saluer en passant, dit-elle.

Elle signifiait ainsi que la visite d'Axel ne pouvait être une fin en soi, qu'il avait sans doute une raison plus impérieuse pour s'être déplacé jusqu'à Clarens.

Axel Métaz tenait de Blaise, son père, l'art d'aller au but sans tergiverser.

– Ce n'est pas votre père que je suis venu voir, c'est vous.

– Quel honneur vous me faites ! dit-elle en riant.

– J'ai une proposition à vous faire, dit Axel sans relever le léger persiflage.

– Une proposition ? Mon Dieu ! Asseyez-vous et dites toujours, monsieur.

Axel choisit une chaise de paille plutôt que le fauteuil en tapisserie qu'Élise lui désignait.

Le Vaudois commença par dire ce que lui avait rapporté Vuippens et que confirma la jeune fille :

– Mon père va, en effet, se remarier après dix ans de veuvage. Ma future marâtre est elle-même une jeune veuve sans enfant qui pourra, je l'espère, donner à mon père le fils que ma mère, trop malade depuis ma naissance,

n’a pas pu lui apporter. Je tiens à ce que cet homme, si bon et généreux, qui a sacrifié dix ans de sa vie pour faire de moi ce que je suis, connaisse enfin, libre de toute contrainte, un nouveau bonheur dans un nouveau foyer. C’est pourquoi, en effet, j’espère obtenir une place d’institutrice dans une grande famille russe ou wurtembergeoise. Je suis recommandée auprès des deux par un diplomate, ami de mon père.

– Mais vous n’avez à ce jour reçu aucune réponse ? dit Axel.

– Elles ne sauraient tarder, monsieur.

– J’ai à vous offrir, moins loin de notre lac que Saint-Pétersbourg ou le Wurtemberg, une place d’institutrice. J’ai chez moi une petite orpheline de dix ans qui a maintenant, d’après ma mère, M^me^ de Fontsalte, besoin d’être éduquée…

– Mon Dieu, vous êtes veuf aussi ! coupa M^lle^ Delariaz.

– Non, mademoiselle. Je n’ai jamais été marié et cette enfant est ma filleule. Vous vous souvenez peut-être de la tragédie que fut, il y aura trois ans en novembre, le naufrage de la famille Ruty. Alexandra est la seule survivante et je l’ai, pour ainsi dire, adoptée, car ses oncles, tantes et grands-parents paternels, qui vivent loin d’ici, n’ont jamais manifesté le désir de la recevoir. C’est une fillette adorable, intelligente, douce et fort instruite pour son âge par le précepteur que je lui ai donné, le professeur Chantenoz, qui fut autrefois mon propre précepteur.

Connaissant Martin Chantenoz, dont elle avait suivi quelques cours et conférences, M^lle^ Delariaz ne cacha pas son étonnement mais ne fit aucun commentaire.

– C’est là une bien délicate mission, monsieur, pour une institutrice sans expérience, car cette enfant, formée par un érudit, doit vous être très attachée.

– Un peu trop, au gré de ma mère. Mais elle est aussi la flamme de Rive-Reine et je ne puis me résoudre à la mettre en pension à Fribourg, comme certains le suggèrent.

– La personne qui acceptera la charge de faire de votre filleule une jeune fille accomplie, car tel est, j'imagine, votre souhait, devra faire preuve de beaucoup de tact et de doigté, monsieur.

– J'aimerais, mademoiselle, que cette personne fût vous, dit Axel en fixant Élise.

La jeune fille soutint le regard vairon. Sa prudente nature lui conseillait de refuser, sur-le-champ, cette proposition inat tendue et pour le moins audacieuse. L'homme aux yeux étranges, qui la formulait avec assurance, respirait force et franchise. Le fait qu'un célibataire aisé, car le pasteur avait dit à sa fille que les Métaz possédaient de grands biens, eût choisi d'élever seul une orpheline la touchait. Axel Métaz se trouvait dans la situation du pasteur Delariaz à la mort de sa femme.

Après un temps de réflexion, pendant lequel Axel eut tout loisir de parcourir du regard le salon, où trônait un beau piano, Élise Delariaz sourit.

– Vous comprendrez, monsieur, que votre proposition me flatte, car vous ne savez rien de mes capacités, mais ce n'est pas au bord du Léman que j'envisage de trouver un emploi d'institutrice.

Axel se leva aussitôt, pour mettre fin à l'entretien, estimant qu'il ne devait pas, en l'absence du pasteur, s'attarder auprès de sa fille.

Élise fut déroutée par ce mouvement, se reprochant déjà un refus trop abrupt.

– Mon père vous a, je crois, parlé de notre vin. Voulez-vous y goûter avant de reprendre la route, monsieur ? ajouta-t-elle, aimable.

Axel résista au vin et au sourire d'Élise.

– J'aurai peut-être une autre occasion de déguster votre pinot avec M. le Pasteur. Mais, si vous renoncez à vous exiler, souvenez-vous de ma proposition. Ma mère recherche, elle aussi, une institutrice pour Alexandra, mais vous auriez, à tout coup, ma préférence, conclut galamment le visiteur.

Élise vit s'éloigner le cabriolet sur le chemin pentu. Elle s'en voulut un peu d'avoir attendu sur le perron qu'il disparût, en espérant que M. Métaz se retournerait pour un au revoir supplémentaire.

– Il a pas les deux yeux pareils, cet homme. C’est bien bizarre, ça ! constata Françoise, un moment plus tard, en entrant dans le salon où Élise, assise devant le piano, hésitait entre deux partitions de Liszt récemment livrées.

– Ce monsieur a, en effet, le regard vairon. Mais ce n’est pas une tare, Françoise.

– Pff, ça dit rien de bon, ces yeux-là ! Tiens, il y a bien longtemps, quand j’étais servante à la taverne du château, près la maison du bailli où les officiers français qui attendaient Bonaparte s’étaient installés – c’était la première année du siècle, je crois bien – on voyait un beau capitaine qui venait manger chez nous. Il avait les yeux comme ça. Toutes les filles de la taverne lui faisaient des mines parce qu’un imbécile de soldat leur avait dit que si une fille était aimée d’un homme aux yeux de deux couleurs, elle connaîtrait un plaisir qu’aucun autre pouvait donner. Foutaise, tu penses ! Quand elles ont su que le beau capitaine avait envoyé en prison, pour la faire fusiller, la sœur de Tignasse, l’épicière de La Tour-de-Peilz, elles voulaient plus le servir, tellement elles en avaient peur, raconta Françoise.

Quand la servante eut quitté le salon, M^lle^ Delariaz demeura longtemps rêveuse devant le clavier, avant de se mettre à jouer. La proposition de l’homme au regard vairon ne devait pas remettre en question ses projets. Si quelqu’un lui avait demandé pourquoi, elle eût répondu qu’elle en faisait une question de principe. Elle ne revenait jamais sur ce qu’elle avait décidé. Tel était son caractère.

À la mi-novembre, on apprit à Lausanne l’arrestation, le 6 du mois, de la duchesse de Berry. L’intrépide veuve, déçue de n’avoir pu rallier les Marseillais à la cause de Henri V, son fils, s’était rendue en Vendée, où ses amis avaient préparé une véritable mobilisation des héritiers des chouans. L’insurrection, une première fois fixée au 24 mai, avait été remise au 5 juin. Celle-ci n’avait pas eu l’ampleur escomptée par le maréchal Bourmont, revenu en France clandestinement pour organiser les forces légitimistes. Moins nombreux et moins combatifs que prévu, les Vendéens ne s’étaient livrés qu’à des escarmouches, désespérant bientôt de déclencher un

véritable soulèvement. Le gouvernement avait vite réagi devant cette menace de guerre civile. Les quatre départements de la Vendée, déclarés en état de siège, avaient été placés « hors de la loi commune ». Pendant des mois, il y avait eu, ici et là, des accrochages entre les nouveaux chouans et les militaires du 56e régiment, qui les pourchassaient à travers bocages et halliers, tandis que la duchesse, déguisée en paysanne, allait la nuit de fermes en châteaux. Elle avait fini par aboutir à Nantes, où le général Dermoncourt s'était assuré de sa personne, par suite de la trahison de Simon Deutz, un Juif de Coblence, converti au catholicisme. Protégé du pape, cet aigrefin, ancien ouvrier imprimeur à la dévotion factice, avait soutiré au Saint-Père trois cents piastres pour ouvrir, avait-il dit, une librairie catholique à New York ! Il s'était arrêté à Londres, après avoir dilapidé, autrement qu'en œuvres pies, le viatique papal. Entré en relation avec les exilés qui avaient suivi Charles X et dans les bonnes grâces de l'épouse du maréchal Bourmont, Deutz avait accompagné cette dernière à Rome. La duchesse de Berry s'y trouvait alors. Apitoyée par cet errant, elle l'avait chargé d'une mission au Portugal, d'où il devait rapporter des dépêches importantes pour les légitimistes. C'est à Paris qu'il avait choisi de trahir sa dernière protectrice, après avoir discuté le prix de sa félonie avec le ministre de la Police en personne, M. de Montalivet. Deutz ayant retrouvé, à Nantes, la duchesse de Berry dans sa cachette, y avait conduit le commissaire de police Joly et les gendarmes. Alors que cent cinquante Vendéens, gravement compromis au cours de l'insurrection ratée, avaient quitté la France sans encombre, la malheureuse Marie-Caroline de Bourbon-Sicile, duchesse de Berry, se retrouvait internée à la prison de Blaye, sous bonne garde.

– Et le maréchal Bourmont, qu'est-il devenu, dans cette aventure ? demanda Axel, devant qui Blaise de Fontsalte et Ribeyre de Béran évoquaient, un soir, l'équipée de la duchesse de Berry.

– M. de Bourmont est à Genève. Il a médité son échec pendant quelques jours dans sa propriété de Maine-et-Loire, sans que personne songeât à se saisir de ce comploteur malchanceux. De là, il s'est rendu à Lyon, avant de passer en Suisse. Je puis vous dire que, s'il ose se présenter au café Papon, nos grognards auront tôt fait de jeter dans le lac ce familier de la défaite,

qu’ils nomment toujours « le divisionnaire défaillant de Waterloo », dit Blaise qui, rentrant de Genève, s’était entretenu avec les vieux bonapartistes.

Au lendemain de cette conversation, Axel Métaz, qui avait passé le dimanche à Beauregard, regagna Vevey aux premières heures de la matinée. L’hiver s’annonçait par un brouillard dense qui, voilant la rive savoyarde et les sommets déjà coiffés de neige, donnait aux Vaudois le sentiment de vivre au bord d’une mer froide et sans horizon. De temps à autre, une grande barque, voiles en oreilles, émergeait, fantôme errant déployant son linceul, de la brume qui floconnait au ras de l’eau grise. La cascade des parchets, où la vigne défeuillée dressait ses ceps torses, devenait, dans la grisaille opaque, une pente banale, privée de relief.

Axel aimait cette saison, qui autorisait les flâneries devant la cheminée où crépitaient les bûches tandis que la pluie froide giflait les vitres.

Il venait de franchir le seuil de Rive-Reine quand Alexandra se précipita à sa rencontre et bondit comme une chatte dans ses bras.

– Parrain, il y a une jolie dame qui est venue te voir, hier, après le culte, mais tu n’étais pas là ! Elle a dit qu’elle reviendrait cet après-midi.

– Et qui est cette belle dame ?

– Une demoiselle de Clarens. Elle a laissé une carte, là, dit Pernette, qui venait d’apparaître, en désignant le guéridon du hall.

Avant de lire le nom gravé sur le bristol, Axel sut qu’il s’agissait d’Élise Delariaz, dont le souvenir surgissait parfois dans ses pensées. Il s’était interdit, bien que l’envie lui en fût souvent venue, de revoir la fille du pasteur. Après sa visite à Clarens, il considérait leur relation de hasard comme définitivement interrompue.

– Eh bien ! nous attendrons cette dame, Alexandra.

– Qu’est-ce qu’elle peut bien vendre ? s’interrogea la petite fille, habituée à l’irruption des colporteurs, marchands de bibles et de livres pieux,

mercières nomades, qui pratiquaient le porte-à-porte pour placer mouchoirs, dentelles, fils et laines à tricoter.

– Cette personne n’est pas une marchande, Alexandra. C’est une demoiselle très instruite, dont le papa est pasteur.

– Alors, tu la connais !

– Un peu. Je l’ai rencontrée aux vendanges. Mais pourquoi ces questions ? dit Axel.

– Je voudrais pas qu’elle vienne pour m’emmener en pension, parrain !

– Personne ne t’emmènera, ma jolie, sois sans crainte ! dit Axel.

Alexandra, rassurée, traversa le hall en sautillant, puis gravit l’escalier en troussant son jupon. Martin Chantenoz l’attendait pour sa leçon de latin, dans la salle d’étude.

Pernette regarda la fillette disparaître puis se tourna vers Axel :

– Elle aura de belles jambes, cette petite, si elle les casse pas en grimpant partout comme un singe. Hier que vous étiez pas là, elle a passé sa journée, après le culte de l’après-midi à Saint-Martin, à monter à la corde qu’elle avait attachée à la balustrade de l’étage. Son amie Alice, la petite du nouveau notaire qu’a remplacé le pauvre M. Ruty, est venue jouer avec Alexandra. Alice a voulu grimper aussi, à force de bras, et ça s’est fini comme je pensais. La petite est tombée et s’est fait une grosse bolle[5] sur le front. Sa mère n’était pas contente, je vous dis. Quand il fait mauvais temps, comme ces jours, on sait pas quoi en faire, de ces bougillonnes[6].

Les exploits et espièglerie d’Alexandra amusaient toujours Axel, et Pernette reprochait souvent à son maître de ne pas être assez sévère avec sa filleule.

– Elle nous apigeonne tous, avec son sourire d’innocente, cette petite. Vivement que M^me^ Charlotte lui trouve une maîtresse qui saura se faire obéir ! conclut Pernette en retournant dans sa cuisine.

M^lle^ Delariaz s’annonça à l’heure du thé. Venue de Clarens par la diligence qui, deux fois par jour, faisait le trajet aller et retour Lausanne-

Villeneuve, elle avait échappé aux outrages de la pluie. Axel l'aida à quitter le grand manteau dont elle s'était vêtue et la fit asseoir près du feu, dans le salon.

– Votre visite me réjouit fort, dit-il, avec un accent de sincérité que la jeune fille remarqua.

– Elle a une raison bien précise, monsieur. Je voudrais savoir si la place d'institutrice que vous proposiez il y a quelques semaines est encore vacante.

– Elle l'est, ma mère ne m'ayant pas envoyé de candidate.

Axel, en bon Vaudois qui jamais, en affaires, ne fait la première proposition, mais au contraire « laisse venir », comme disait Guillaume Métaz, attendit la suite, sans montrer d'impatience.

– J'avais postulé pour des places semblables dans deux familles étrangères et j'ai reçu la semaine dernière les réponses que j'attendais.

– Ah ! Ces familles ne donnent pas suite ?

– Au contraire, je puis être engagée tant à Saint-Pétersbourg qu'à Ulm, mais j'ai réfléchi et je préfère, maintenant, rester près de notre lac et à distance acceptable de mon père. Si vous maintenez la proposition que vous m'avez faite au lendemain des vendanges, je suis prête à considérer vos conditions.

– Eh bien, rien ne s'oppose à ce que vous deveniez l'institutrice d'Alexandra, si le cœur vous en dit et si les conditions vous agréent, dit Axel, sans afficher une excessive satisfaction.

– Je devrai, bien sûr, prendre un logement à Vevey, car pour m'en retourner les soirs d'hiver à Clarens…

– Mais j'ai prévu à Rive-Reine un logement pour l'institutrice de ma filleule. Dans l'aile gauche de cette maison, au premier étage, une belle chambre donnant sur le lac et une antichambre. Ce logement dispose d'une entrée particulière, si bien que l'institutrice pourra aller et venir, à son gré, de la même façon qu'elle pourra prendre ses repas à ma table, quand je suis ici, ou seule avec son élève si elle le préfère. Je souhaite qu'on inculque à

Alexandra le maintien dans tous les actes quotidiens et dans toutes les circonstances de la vie, précisa Axel.

– C’est la mission d’une institutrice, monsieur.

Restait à discuter la rémunération, ce qui visiblement gênait M^lle^ Delariaz.

Axel la mit à l’aise :

– Un régent breveté reçoit maintenant dans nos écoles quatre cents francs par an. Mais le temps et l’attention qu’il donne à ses élèves sont sans commune mesure avec la responsabilité et l’enseignement que dispense, à longueur de journée, une institutrice particulière ou un précepteur. Aussi, je vous propose mille francs par an.

– C’est beaucoup, monsieur, beaucoup trop. Et puis, vous devez déduire nourriture et logement de cette somme.

– Mademoiselle ! Logement, nourriture, blanchissage font partie du train de maison. Je vous propose un traitement de mille francs net, confirma Axel.

La jeune fille n’en espérait pas tant.

– Et si votre filleule me rejette ? Ne pourrions-nous faire un essai, d’un mois peut-être ? dit-elle.

– J’accepte l’essai ! Quand commencez-vous ? Le plus tôt sera le mieux.

– Mon père se marie le 15 décembre et je devrai l’aider à emballer et déménager sa bibliothèque et ses innombrables papiers. Et, aussi, trouver un locataire pour notre maison de Clarens. Si je m’engage à être à pied d’œuvre le 15 janvier, est-ce satisfaisant pour vous ?

Axel acquiesça.

– Vous serez assez aimable de mettre par écrit tout ce qui constitue nos conditions, monsieur, s’il vous plaît.

M. Métaz apprécia cette prudence, ce souci de la règle, cette manière de conserver la distance par contrat.

– Puis-je, s’il vous plaît, maintenant, voir le logement ? demanda encore Élise Delariaz.

Comme elle achevait sa phrase, la porte du salon s’ouvrit, livrant passage à Alexandra, suivie de Chantenoz. Ce dernier, qui se préparait à allumer sa pipe, la fourra dans sa poche et fit demi-tour. Il avait reconnu la fille du diacre de Clarens et ne voulait pas être indiscret.

– C’est la dame qui est venue hier, je la reconnais, dit, à voix basse, Alexandra en se blottissant, craintive, contre son parrain, après une esquisse de révérence devant la visiteuse.

– Voici votre élève, mademoiselle. Ma mère soutient que c’est un garçon manqué, mais je crois, moi, que ce sera une demoiselle réussie.

Élise Delariaz tendit la main à la petite fille, qui la prit sans réticence.

– Puisque tu as eu la bonne idée de venir jusqu’ici, tu vas montrer à Mademoiselle l’appartement qu’elle occupera chez nous bientôt. L’appartement du général, tu connais, ordonna Axel.

Comme la fillette entraînait déjà la jeune fille vers la porte, il crut bon d’expliquer pourquoi le logement dévolu à l’institutrice était nommé « du général » :

– Ces pièces ont été occupées, en mai 1800, par un officier français qui, par suite de circonstances que vous apprendrez peut-être un jour, est entré dans la famille, dit le maître de Rive-Reine avec un sourire.

Son œil clair, plus vif, et son œil sombre, velouté, rappelèrent à Élise les propos de sa servante.

Dès que M^lle^ Delariaz et Alexandra furent sorties par la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, Chantenoz, qui attendait dans le hall, entra.

– Dis donc, mon garçon, quel beau brin de fille ! Que comptes-tu en faire ?

– L’institutrice d’Alexandra. À vous la science et la philosophie, à elle l’enseignement de base, les bonnes manières et le maintien, dit Axel.

– Nous aurons donc à collaborer pour faire de ta filleule la première merveille vaudoise. Je m'en réjouis. Je craignais que ta mère nous délègue une vieille fille, au menton poilu et aux jambes en douves de tonneau.

Un peu plus tard, les deux amis, qui avaient allumé leur pipe, entendirent des rires frais venir de la terrasse. Alexandra et Élise Delariaz revenaient, main dans la main, en courant sous l'ondée. Quand elles pénétrèrent dans le salon, Chantenoz, qui avait entrevu la fille du pasteur lors du ressat des vendanges, s'inclina, tandis qu'Alexandra sautait sans façon sur les genoux de son parrain.

– Elle a l'air gentille, cette dame. Elle sent bon et elle m'a dit qu'elle me mettrait pas en pension ! C'est tout bon, parrain !

Puis elle glissa quelques mots à l'oreille d'Axel.

Pernette fut priée de servir le thé « dans le beau service en Limoges » et, avant de prendre congé, M^lle^ Delariaz demanda un entretien au professeur Chantenoz, afin de connaître le niveau d'instruction de son élève, ce qui lui fut accordé.

Pendant que le professeur et l'institutrice bavardaient, Axel convoqua Pierre Valeyres, qu'il chargea de reconduire M^lle^ Delariaz à Clarens, dans le cabriolet.

Au moment du départ, accompagnant la jeune fille jusqu'à la voiture, le maître de Rive-Reine dit sa satisfaction de leur arrangement puis, se souvenant de la confidence récente d'Alexandra, ajouta :

– Naturellement, vous pouvez faire apporter votre piano. Ici, nous aimons tous la musique !

– Ah ! Je vois que la petite a présenté ma requête. Je vous remercie d'y répondre aussi aimablement. Je crois qu'Alexandra et moi nous entendrons bien, car votre filleule semble d'une intelligence et d'une sensibilité au-dessus de la moyenne, dit M^lle^ Delariaz.

– Nous ferons tout, ici, pour vous rendre heureuse aussi et vous verrez que le professeur Chantenoz cache, sous sa causticité apparente, de grandes

qualités de cœur. Votre entretien avec lui a-t-il été instructif ?

– Plus que je ne pensais. Il m'a toutefois un peu étonnée en me demandant si je sais enfiler correctement un asticot sur un hameçon et distinguer la féra de la gravenche !

– Le savez-vous ? demanda Axel, retenant un fou rire.

– Je pêche depuis l'âge de six ans, monsieur.

– Vous obtiendrez vite la confiance d'Alexandra, assura Axel en fermant la portière du cabriolet.

M^lle^ Delariaz devait revoir Axel par hasard avant son entrée en fonction à Rive-Reine. Ils se rencontrèrent au milieu d'une foule de Lausannois, lors des obsèques de M^me^ de Montolieu, qui s'était éteinte le 29 décembre, dans sa maison de Vennes, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Cette femme de lettres avait été l'amie de Mathilde Rudmeyer, et Charlotte, fidèle à la mémoire de sa tante, rendait souvent visite à la vieille dame, depuis qu'elle était à demi paralysée. La mère d'Axel avait conservé pour M^me^ de Montolieu une réelle affection et, aussi, l'admiration que méritait à ses yeux la personne censée avoir écrit cinq cents volumes !

Chantenoz, qui tenait la baronne de Montolieu pour un bas-bleu et une ancienne coquette devenue pédante femme de lettres, n'avait compté que quarante-trois livres publiés par la romancière, de *Caroline de Lichtfield*, en 1786, jusqu'à *Constantin ou le Muet supposé*, livré au public en 1827.

Fille de pasteur, Élisabeth-Jeanne-Pauline Polier avait épousé en premières noces Benjamin de Crousaz, de qui elle avait eu un fils. Devenue veuve à vingt-quatre ans, elle s'était remariée avec le baron de Montolieu, dont elle illustrait brillamment le nom à travers l'Europe où ses ouvrages étaient répandus.

À la sortie du culte, Axel, accompagnant sa mère, lui présenta Élise Delariaz, qui portait, elle aussi, grande estime à la défunte.

– Je puis presque dire, madame, que c'est dans *Caroline de Lichtfield*, cette histoire d'une famille prussienne, que j'ai appris à lire. Plus tard, mon

père, qui n’a pas pu être là aujourd’hui, m’a conduite plusieurs fois chez M^me^ de Montolieu. Quelle érudite et quelle travailleuse ce fut !

Charlotte, qui n’avait pas beaucoup apprécié que son fils eût engagé une institutrice pour Alexandra sans prendre son avis, estima qu’une jeune fille qui avait connu la romancière et admirait son œuvre devait pouvoir faire, bien que protestante et fille de pasteur, une bonne éducatrice. Elle se montra donc aimable avec Élise, s’enquit du jour de son installation à Rive-Reine, peignit sans grande nuance le caractère de sa future élève et conclut en disant qu’elle aurait certainement l’occasion de voir souvent à Beauregard Mademoiselle l’Institutrice.

Le froid étant vif, Axel entraînait sa mère vers sa berline, quand M^me^ de Fontsalte se ravisa et fit trois pas pour revenir à M^lle^ Delariaz. La jeune fille se préparait à monter en voiture pour rentrer à Clarens avec la famille d’un pasteur de Montreux.

– Pardon de vous retenir un instant, mademoiselle, j’ai une petite question, un peu niaise, à vous poser, dit Charlotte.

– Je vous en prie, madame.

– Savez-vous enfiler correctement un asticot sur un hameçon et distinguer la féra de la gravenche ?

L’éclat de rire d’Élise fit écho à celui d’Axel, ce qui laissa Charlotte pantoise.

1 Ces deux modestes pièces d’artillerie sont conservées à l’arsenal de Frauenfeld. Ancienne place d’armes fédérale d’artillerie, Frauenfeld était pourvue d’importants établissements militaires : arsenal fédéral, arsenal cantonal, casernes. Suite à des réorganisations au sein de l’armée, les places de Saint-Gall, Herisau et Frauenfeld ont fusionné en janvier 2004.

2 Ou carnotzet. Cave ou caveau. Généralement voûté, aménagé hors de leur domicile par les plus riches vignerons, pour se réunir et boire avec leurs amis à proximité des fûts. La municipalité de Vevey, propriétaire de vignes qui donnent un excellent vin, possède, sous le poste de police, ancien hôpital construit en 1734, un carnotset fort accueillant.

3 Sainte-Beuve rapporte l’anecdote en ces termes : « […] il se mit dans l’esprit un matin que ce serait pour lui une belle mort, et bienséante, et grandiose, d’aller mourir sur le mont Blanc », *Mes*

poisons, Librairie Plon, 1926, Paris.

4 Dans l'Église protestante, le diacre est un pasteur sans paroisse, chargé de remplacer, à l'improviste, les pasteurs titulaires de paroisses momentanément empêchés par maladie, ou toute autre cause, d'assurer leur ministère. On en compte, en Suisse, au moins un par canton. Dans l'Église catholique, le diacre est un ecclésiastique du rang inférieur à celui de la prêtrise à laquelle il est censé se préparer.

5 Bosse.

6 Qui ne tiennent pas en place.

7.

À Beauregard, les premiers jours de l’année 1833 furent prodigues en nouvelles inattendues.

Le notaire forézien de la famille Fontsalte informa par lettre le général que le gouvernement de Sa Majesté britannique autorisait, enfin, le transfert en France de la dépouille de feu la veuve du baron Karl von Fernberg. Le tabellion ajoutait que le décès confirmé de ce premier enfant du marquis Blaise de Fontsalte permettait à ce dernier, pour respecter une volonté exprimée par feu la marquise douairière, sa mère, d’envisager l’adoption légale de M. Axel Métaz. L’homme de loi soulignait que le futur adopté devrait « requérir le conseil de M. Guillaume Métaz, qui avait endossé de bonne foi une paternité qui n’était pas sienne ». Suivait un long paragraphe qui signifiait, en termes simples, que requérir le conseil n’impliquait pas solliciter autorisation.

En lisant ces lignes, que lui communiqua Blaise, Axel évalua la gravité du dilemme où la défunte marquise de Fontsalte le plaçait. Ou il humiliait le général, ce père de sang dont il se sentait de plus en plus proche, en refusant de porter son nom, ou il manifestait à l’encontre de Guillaume Métaz, l’homme qui l’avait tendrement élevé en lui offrant toutes chances de réussite, une ingratitude tout aussi humiliante.

Après une longue réflexion solitaire, Axel écrivit vingt lettres à Guillaume Métaz, qu’il brûla dans la cheminée de son bureau, n’en trouvant aucune satisfaisante. Il se résolut finalement à une rédaction banale, définissant la situation telle qu’il la vivait. C’est ainsi qu’il fit part à l’Américain de son intention de respecter la volonté dernière de la défunte marquise de Fontsalte, « sa grand-mère, selon le sang ».

« Je conçois, écrivit-il, qu’une telle modification de mon état civil requière de votre part une généreuse abnégation, aussi me contenterai-je d’une réponse qui exprimerait une indifférence, dont je ne puis imaginer

que vous la ressentiez. Cela me permettrait, sans renier la paternelle affection dont vous m'avez toujours entouré jusqu'à l'âge de dix-huit ans, de continuer à porter votre nom, assorti de celui pour qui, ne sursautez pas, j'ai acquis, au fil des années, respect et affection et, aussi, une vraie gratitude pour le bonheur qu'il donne à celle qui m'a mis au monde. »

Tandis que cette missive voguait vers les États-Unis, qu'elle atteindrait en moins d'un mois, une deuxième nouvelle fut apportée à Charlotte par une lettre, venue d'Amérique, qui émanait de Blandine. Après avoir exprimé les vœux annuels, la fille de Guillaume annonçait son arrivée en Europe, avec son mari, pour le mois de juillet :

« Le premier lieutenant Lewis Calver, mon époux, qui, à l'occasion de son changement de grade, vient de quitter le *Coast Guard* pour l'escadre de Virginie, bénéficie de deux mois de permission. Nous avons donc décidé de visiter l'Europe et, naturellement, de consacrer une ou deux semaines au pays de Vaud, probablement après des séjours à Londres, Paris et Rome, villes que mon mari souhaite connaître. Je serai heureuse de vous le présenter et de lui faire rencontrer Axel, ce demi-frère que j'aime comme trois ! Il serait d'ailleurs plus correct que nous habitions Rive-Reine pendant notre séjour, plutôt que Lausanne où vous résidez avec votre second mari, dont j'ignore les sentiments qu'il peut éprouver à mon égard. »

– Quelle dinde ! s'exclama Flora quand son amie, larmes aux yeux, lui donna connaissance de la lettre.

– C'est très bien. Nous montrerons à cet Américain la fête des Vignerons, dit Axel, informé à son tour des projets de Blandine.

À Martin Chantenoz, on dut la troisième nouvelle de la première semaine de janvier. Il débarqua du *Léman* et se présenta à Rive-Reine, après un séjour à Genève. Axel remarqua aussitôt sa mine déconfite, l'accablement, plus moral que physique, qui le laissait avancer, tête basse, épaules voûtées.

La façon dont il polit nerveusement ses verres de lunettes avant de parler confirma le désarroi du professeur.

– Le cocu est décédé, dit-il sans préambule, du ton tragique et las que prend Agnès pour annoncer : « Le petit chat est mort », dans *l'École des femmes*.

Axel savait combien Martin redoutait la disparition du pasteur anglais, mari de sa maîtresse. À voir l'air lamentable de son mentor et bien que la nouvelle incitât à la compassion, il se retint de rire.

– C'est une triste nouvelle en soi. Mrs. Exutoire, que je n'ai pas l'honneur de connaître, doit tout de même être affectée. Une épouse peut tromper son mari tout en lui conservant affection et estime, dit le Vaudois, caustique.

– Donne-moi quelque chose à boire, Axel, demanda Martin. La cave du *Léman* est d'une affligeante pauvreté.

Le marc râpeux parut lui donner courage.

– Le seul sentiment qu'éprouvait encore Aricie – oui, elle s'appelle Aricie, comme la Grecque qui épousa Hippolyte – était de la pitié. Nulle estime ni affection, crois-moi, pour ce goinfre jouisseur, qui a été puni par où il a, toute sa vie, péché, puisqu'il est mort d'une indigestion après un banquet à Payerne.

– Mais…

– Il n'y a pas de mais, Axel, c'est ainsi. Je suis certainement celui qui regrette le plus la disparition de cet homme. Tant qu'il vivait, j'étais tranquille. Aricie n'aurait jamais osé demander le divorce, ce « sacrement de l'adultère », d'après Guichard[1]. Naturellement, j'ai commis cent fois l'imprudence, dans des moments d'exaltation amoureuse, tu comprends ce que je veux dire, hein, de lui murmurer : « Si tu étais libre, je t'épouserais tout de suite ! Quelle vie nous aurions ! Nous vivrions un éternel printemps » et des tas d'autres fadaises du même tonneau. Les femmes aiment entendre ce genre de phrases, qu'on lit dans les romans français. Mais, alors, j'étais à l'abri du lien conjugal ! Maintenant, tout est changé.

D’ailleurs, dès que la nouvelle du décès du pasteur lui est parvenue, elle est arrivée rue des Belles-Filles, tous voiles de veuve dehors. Elle pleurait, mais ce n’était pas de chagrin. Ah ! mon pauvre Axel ! Sûr qu’elle va me mettre en demeure de tenir ma promesse inconsidérée. Dans neuf mois, je suis bon, mon petit ! Moi, Chantenoz, marié ! Tu vois ça !

– Pourquoi neuf mois ? dit Axel, qui ne contrôlait plus son rire.

– Parce que c’est la loi. Une veuve peut être enceinte à la mort du mari, mon garçon ! Elle doit attendre ce délai.

– Mais quel âge a-t-elle, votre Aricie ? demanda Axel, fort étonné.

Il avait toujours pensé que Martin, maintenant âgé de cinquante-trois ans, avait une maîtresse d’âge canonique.

– Elle a tout juste trente et un ans, mon garçon. Quand je l’ai connue, elle en avait vingt-sept.

– Trente et un ans ! Mais elle est plus jeune que moi !

– Et superbe ! Tu ne crois tout de même pas que je mettrais une vieille dans mon lit ! lança le professeur en se servant un nouveau verre de marc.

Il alluma posément sa pipe, puis, voyant la gaieté insolente de son ancien élève, il se décida à sourire.

– Je tiens beaucoup à Mrs. Exutoire. Mais je suis rétif au mariage et à tout ce qu’il entraîne : cohabitation permanente, repas en commun, bavardages domestiques, considérations financières, concessions aux goûts et aux humeurs de l’autre ! Cent chaînes, en un mot, que je suis incapable de supporter.

– Allons donc, vous y viendrez, Martin, et ce sera une bonne chose pour vous. Vieillir seul est encore moins enviable que vieillir marié. Voyez Ribeyre : il a épousé Flora…

– Elle a tout fait pour ça ! coupa Martin. Les femmes sont la forme primitive de la vie. L’instinct d’Ève les gouverne. Quand elles sont amoureuses, elles vont à l’amour. *Amor omnibus idem*[2], a dit Virgile.

– Permettez-moi, ô mon maître, de vous rappeler ce que dit Boileau du mariage. Vous me fîtes apprendre la tirade par cœur, mais je n’ai retenu que les deux derniers vers :

Et que pour être heureux sous ce joug salutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu’on sait faire,

récita Axel.

– Il n’y a pas de bon choix pour l’homme ! Ce sont les femmes qui choisissent. Et je me marierai quand tu te marieras, mon garçon. Or, parti comme tu es à trente-deux ans, je ne cours pas grand risque. Nous sommes, avec l’ami Vuippens, de la race des célibataires. Nous pensons, comme Byron, que le mariage est à l’amour ce qu’est le vinaigre au vin ! Et nous avons, au pays de Vaud, beaucoup de bon vin à boire, conclut Chantenoz en quittant le salon, après une amicale bourrade à son ancien élève.

Alors que tombaient, drus et serrés, des flocons de neige qui émerveillaient Alexandra, un quatrième événement vint troubler la quiétude hivernale de Rive-Reine. Lazlo, le Tsigane, reparut un matin. Pernette, ouvrant la porte à l’appel de la cloche du hall, recula, effarée, à sa vue. Le géant portait à la tête un pansement énorme et sale. À peine eut-il franchi le seuil qu’il s’assit, à même le plancher.

– J’avais promis à Axou. Je viens, dit-il.

La cuisinière courut au bureau où Axel travaillait avec Régis Valeyres.

– Venez, vite. L’ogre noir est revenu. Je crois qu’il est à moitié mort, cria-t-elle.

Les deux hommes se précipitèrent dans la maison et Axel se pencha sur Lazlo, qui eut un large sourire en le voyant.

– Que t’est-il arrivé, Lazlo ? demanda Axel, impressionné par le pansement.

– Les soldats russes m’ont cassé la tête, dit le Tsigane.

– Tu viens de Koriska ?

– Koriska, fini ! Tout brûlé, tout mort ! Les Russes venus de Pologne ont tout pris. Ils ont coupé la tête au Bulebassa. Les Tsiganes qui ont échappé ont pris la route du sud. Moi, je suis revenu ici.

Voyant l’état du dernier fidèle d’Adrienne, Axel dépêcha Régis Valeyres chez le docteur Vuippens, avec mission de ramener le médecin, puis il demanda à Pernette de préparer une chambre dans les communs. La cuisinière s’exécuta sans enthousiasme, avec une moue traduisant son déplaisir d’avoir à vivre sous le même toit que l’ogre noir des Carpates !

– On va le garder longtemps ici ? demanda-t-elle, dès le lendemain, en servant le déjeuner d’Axel.

– Tant qu’il voudra rester. Il t’aidera pour les tâches ménagères, qui vont se trouver augmentées par l’arrivée, demain, de l’institutrice d’Alexandra. Il sera à tes ordres. Et puis, comme Pierre Valeyres se fait bien vieux, Lazlo servira de cocher. C’est un homme qui connaît les chevaux. Et un fort brave garçon, Pernette, malgré son aspect redoutable. Et je te prie de le traiter gentiment. Il a beaucoup souffert.

– Pff, c’est un bohémien. Au pays d’En-Haut, on dit qu’ils volent les enfants pour les vendre !

– Cesse de croire ces sornettes d’un autre âge. Les Tsiganes ont plus de noblesse de caractère que leurs détracteurs, et leur fidélité est sans faille.

– Ça, ils le disent, en tout cas. Hier, quand je lui ai porté un bouillon après que le docteur l’eut pansé, il m’a dit : « Le maître Axou – c’est comme ça qu’il vous appelle – est un homme bon. Je le suivrai jusqu’en enfer ! » C’est pas chrétien de dire des choses pareilles !

Ponctuelle, Élise Delariaz se présenta le 15 janvier à Rive-Reine et fut aussitôt installée dans son logement. Le même jour arriva, porté par un commissionnaire et ses aides, le grand piano à queue de la jeune fille, un Pleyel offert par son père. Élise constata immédiatement que l’instrument

serait fort à l'étroit dans l'antichambre où elle avait cru possible de l'abriter. Comme elle s'interrogeait, la mort dans l'âme, sur l'endroit où elle pourrait le faire porter, la maison de Clarens étant déjà louée, Axel intervint.

– Autrefois, ma mère possédait un semblable piano, qui se trouvait dans le salon. Installez-y le vôtre, mademoiselle, proposa-t-il, aimable.

– Mais, quand je voudrai jouer… ?

– Eh bien ! vous jouerez ! Sauf les jours de réception, qui sont rares chez un célibataire. Je reçois les amis qui me visitent dans mon bureau. Il est meublé de bons fauteuils. C'est là que je me retire, le soir, plutôt que dans cette grande pièce. Et puis vous me permettrez, peut-être, de vous entendre, quand j'en aurai l'envie et le loisir, conclut Axel en s'inclinant.

Pendant la quinzaine qui suivit, Axel demanda à Pernette de faire deux services à la salle à manger. Un premier à l'heure habituelle du déjeuner, du dîner et du souper, pour Élise Delariaz et son élève ; le second, une heure plus tard, pour lui seul.

Lazlo s'étant très vite remis, grâce à sa forte constitution, du coup de sabre reçu dans des circonstances que le peu expansif Tsigane ne révéla pas, Axel le fit conduire par Pierre Valeyres chez le tailleur, afin qu'on lui coupât deux costumes. Coiffé, rasé de près, portant chemise blanche, cravate noire et tenue de bonne maison, le Tsigane apparut transformé. Vuippens lui trouva une allure de majordome et Pernette comprit très vite qu'en matière d'usages et de service l'ogre pouvait lui en remontrer. Quant à Alexandra, pour qui Lazlo édifia sur la terrasse un gigantesque bonhomme de neige, elle en fit instantanément un nouveau compagnon de jeux.

Un soir, alors que la maison était silencieuse, Axel, qui lisait dans son bureau près de la cheminée, perçut, pour la première fois, le son du Pleyel. Élise Delariaz jouait une pièce romantique qu'Axel n'avait jamais entendue. Il s'aventura jusqu'au grand salon, poussa discrètement la porte et gagna un fauteuil, sans que la pianiste s'aperçût de son intrusion. Cette façon d'observer la jeune fille, qui, se croyant seule, modulait d'un murmure la mélodie, confinait au voyeurisme. Axel le ressentit et se promit de manifester sa présence dès la fin du morceau. En attendant, tout en

jouissant de la musique, il se plut à détailler l'interprète. Le buste droit, les reins creux, faisant courir ses doigts sur le clavier avec une grande sobriété de gestes, Élise Delariaz lui parut plus belle qu'il ne l'avait vue jusque-là. Le profil irréprochable, la chevelure brune relevée en un chignon sans apprêt sur lequel les bougies du piano mettaient des reflets brillants, l'élégance et la finesse de la nuque, tout concourait à rendre, dans l'atmosphère ouatée du salon, cette femme désirable.

Quand eut résonné le dernier accord, Élise, les mains posées à plat sur les genoux, resta un moment pensive. Axel, n'ayant plus l'excuse de se taire pour ne pas troubler le jeu de la musicienne, crut convenable d'interrompre sa méditation.

– De qui est le morceau que vous venez de fort bien jouer ? dit-il avec naturel.

Élise tressaillit et, confuse, lui fit prestement face.

– Oh ! vous étiez là ! s'exclama-t-elle.

– Pardonnez mon indiscrétion, mais c'est la musique qui m'a, comment dire, appelé ici.

– C'est une des *Romances sans paroles* de Félix Mendelssohn : *le Gondolier vénitien*.

– Ah ! le gondolier ! C'est peut-être pourquoi cette mélodie romantique m'a attiré. Venise, quels souvenirs ! Auriez-vous la bonté de bisser le morceau ? demanda Axel.

– Si cela évoque pour vous un heureux temps, je veux bien, dit Élise sans façon.

Elle rouvrit la partition qu'elle avait fermée et se mit à jouer, peut-être en mettant plus de sentiment, plus de rondeur dans l'interprétation.

Axel, les yeux clos, goûta cette mélodie qui lui restituait tant d'images de la lagune. Le morceau terminé, il remercia la pianiste et se leva pour lui souhaiter le bonsoir.

– Savez-vous que M. Félix Mendelssohn est actuellement tout près d'ici, à Chernex, où il revient souvent depuis qu'en 1831 il a découvert ce village, qu'il appelle bizarrement Charmey[3] ? Il s'y est fait une amie à l'hôtel du Raisin, Pauline, une des plus belles paysannes du pays, qui lui sert de guide. Je la connais bien et elle m'a raconté que le musicien allemand égrène pour elle ses souvenirs d'Italie, d'où, peut-être, cette romance du gondolier. Il aime la faire parler de la vie villageoise, des fêtes, de la vigne. Elle l'a même conduit au bal. Ils font ensemble de longues promenades dans la montagne et c'est par Pauline que j'ai eu ce premier fascicule des *Romances sans paroles*, qu'on ne trouve pas encore chez les marchands de musique, dit Élise.

Axel savait aussi que le compositeur allemand venait quelquefois, quand il séjournait au pays de Vaud, jouer chez Jacques-Édouard Couvreu[4], l'actif philanthrope, député de Vevey au Grand Conseil et assesseur de la Justice de paix.

Souvent, le soir, quand il était seul, Axel prit l'habitude de venir au salon écouter la jeune fille, pour qui Alexandra s'était déjà prise d'une affection fougueuse. Après l'interprétation d'une étude de Liszt ou d'une sonate de Schubert, Élise prenait place dans un fauteuil, pour bavarder. Au commencement, les lacunes de l'éducation d'Alexandra furent prétexte à ces tête-à-tête. Ainsi, un soir, en buvant une tasse de thé, M^lle^ Delariaz fit observer à Axel que sa filleule le tutoyait, ce qui était contraire aux usages.

– Il serait plus respectueux qu'elle dît vous à son parrain, ne croyez-vous pas ?

– Alexandra me tutoie depuis qu'elle parle. Nous n'allons pas la contraindre à changer cette habitude. Je ne crois pas que le respect dépende du pronom dont on use pour s'adresser aux gens. Et puis elle pourrait voir là, de votre part, une volonté de m'éloigner d'elle. Ce qu'elle vous reprocherait. Enfin, sachez, chère Élise, que je préfère, dans tous les cas, l'amour au respect.

La jeune fille, étonnée de s'entendre pour la première fois appeler par son prénom, sans que son interlocuteur y eût été invité, marqua une pause, indécise. Puis, quand la conversation reprit et qu'Axel lui donna à nouveau

du mademoiselle, elle comprit que les syllabes d'Élise étaient venues si spontanément sur les lèvres de M. Métaz, que lui-même ne s'était pas rendu compte de cette soudaine familiarité. Ce soir-là, en regagnant son appartement, elle trouva au parrain de son élève un charme nouveau.

Avec ou sans intermède musical, les entretiens du soir entre Axel Métaz et l'institutrice devinrent vite un rite, inséré dans la vie quotidienne de Rive-Reine. Quand Pernette avait regagné sa chambre, après qu'Alexandra eut souhaité le bonsoir avant d'être mise au lit, Élise prit l'habitude de préparer elle-même le thé, qu'Axel acceptait de boire en sa compagnie avant d'aller dormir.

Vuippens et Chantenoz, qui survenaient parfois à l'improviste, étonnés de ne pas trouver Axel dans son bureau, provoquèrent, lors de leurs premières apparitions, la retraite immédiate de l'institutrice. Puis, un soir, Axel la pria de rester avec eux, de jouer un ou deux morceaux pour le trio, ce qu'elle fit de bonne grâce. Comme elle allait se retirer après avoir reçu des félicitations méritées, tous protestèrent.

– La présence d'une femme, surtout si elle est jolie, instruite et artiste, dans une assemblée d'hommes, rend ceux-ci plus intelligents, les oblige à plus de tenue, et même, car tel est leur souci de plaire, à se montrer plus brillants, débita Chantenoz.

– L'ennui, dit Vuippens en caressant sa pipe froide, c'est que les femmes, même instruites, artistes et jolies, craignent la fumée et l'odeur du tabac !

Élise comprit l'allusion et sourit.

– Vous pouvez, messieurs, allumer vos pipes. Le tabac dégage une odeur à laquelle mon père m'a, très tôt, habituée. Et je sais que la combustion de cette herbe, plus encore que la présence d'une femme, donne de l'esprit aux hommes !

Tous applaudirent. Les pipes furent bourrées et allumées dans l'instant.

– Puisque vous êtes, mademoiselle, si bien disposée à l'égard des vieux garçons que nous sommes, nous autoriseriez-vous, aussi, à vider une bouteille de dézaley plutôt que votre théière ? dit Martin.

– Prenez garde, plaisanta Vuippens, nous sommes sur le chemin de l'orgie !

Ainsi, bien souvent, cet hiver-là, les soirées de Rive-Reine furent animées et gaies, que l'on commentât les événements ou que l'on entamât, sans jamais la conclure, une de ces discussions philosophiques qui perpétuent la triple interrogation de l'être : d'où venons-nous, pourquoi sommes-nous sur terre, où allons-nous ?

C'est au cours d'une chasse au chamois que Vuippens porta sur les soirées de Rive-Reine un jugement qui fit sourire Blaise de Fontsalte, troisième chasseur.

– Sais-tu qu'avec ton Élise, l'institutrice, tu mènes une vie qui a toutes les apparences de la vie conjugale ? Chantenoz m'a dit que vous prenez maintenant le repas du dimanche à la même table, que tu l'as emmenée à Lausanne avec Alexandra, chez ta mère, que vous projetez d'aller tous les trois à Genève, au printemps !

– Quel mal voyez-vous à cela ? Une institutrice n'est pas une domestique. Elle vit dans l'intimité de la famille et M^lle^ Delariaz est charmante et très bien élevée, intervint Blaise.

– Je n'y vois, moi, aucun mal, mais à Vevey on commence à jaser. Les commères parlent. La mère Chatard, ta voisine, dont j'ai l'insigne privilège de visiter périodiquement l'intimité, dit que M. Métaz est beaucoup plus souvent chez lui depuis que la petite Alexandra a une institutrice à demeure, précisa Louis.

– Laissez barjaquer[5] les lavandières, Louis, conseilla Blaise.

– Il est exact que, M^lle^ Élise et moi, nous partageons beaucoup de choses… sauf le lit, dit Axel, agacé.

– C'est bien ce que je dis, un vrai couple, quoi ! lança Vuippens.

Tous trois se mirent à rire, mais Axel Métaz retint l'avertissement. Il ne devait pas compromettre une jeune fille qui, confiante, logeait sous son toit. Pernette et Lazlo ne pouvaient passer pour des chaperons attentifs !

Avec la fin de l'hiver, le vignoble et les affaires allaient fournir au maître de Rive-Reine de nombreux prétextes à se déplacer et à réduire ce que Chantenoz, tout aussi direct que Vuippens, nommait « une intimité néo-conjugale ».

Dès que l'assemblée générale de l'Abbaye des vignerons eut officiellement fixé, aux 8 et 9 août 1833, les journées de la deuxième fête du siècle, Axel eut à s'employer. L'abbé – tel était le titre du président de l'antique confrérie, M. Vincent Doret – fit admettre comme principe de base que la fête de 1833 devrait être plus minutieusement préparée que la précédente de 1819, qu'on s'appliquerait à lui donner plus d'éclat, plus d'ampleur, plus d'attraits spectaculaires, afin d'attirer les touristes, nombreux, en été, sur le littoral lémanique.

Au cours des réunions qui se succédèrent, la direction de la fête fut confiée, comme en 1819, au conseiller Walther. M. Samuel Glady[6], ancien élève du conservatoire de Munich, violoncelliste de talent, qui avait chanté le rôle du grand prêtre en 1819, fut chargé de composer sept partitions originales. Son père, David Glady, professeur de musique à Vevey, qui, lui, s'était contenté, pour animer la fête de 1819, d'arranger et d'orchestrer des morceaux empruntés à divers compositeurs, dirigerait les musiciens et les choristes. Le peintre veveysan Christian Gottlieb, dit Théophile, Steinlen, reçu l'année précédente bourgeois de Vevey, dessinerait les décors et costumes de la fête et réglerait les jeux et évolutions des figurants avec le maître de danse, M. David Constantin. Ce dernier étonna les membres du comité en exigeant cinq cents francs d'honoraires, ce que l'on trouva exagéré. On lui accorda trois cent vingt francs, assortis de trente billets de faveur, qu'il pourrait vendre aux amateurs imprévoyants qui auraient négligé de retenir leurs places dans les délais ! Certains trouvèrent que c'était donner la prépondérance à la danse sur la musique, le compositeur ne recevant que trois cent vingt francs ! Quant à la participation féminine, elle fut, après bien des discussions, limitée aux huit demoiselles d'honneur de la noce villageoise. Palès, Cérès, nymphes, dryades, bacchantes et bergères, seraient, comme avant la Révolution, des garçons travestis en filles.

Bien qu'Axel et d'autres vignerons fussent opposés à cette hypocrite et risible représentation du beau sexe par de jeunes paysans qui, musclés par les travaux de la vigne et des champs, n'avaient rien de gracieux éphèbes, les travestissements furent maintenus. Il s'agissait de ne pas exacerber la mauvaise humeur des fidèles piétistes[7] qui, comme en 1819, condamnaient déjà avec véhémence « un spectacle qui restaurait le culte des faux dieux[8] ». Dès que la fête avait été annoncée, les zélateurs du Réveil s'étaient mobilisés en publiant brochures et articles pour ranimer, chez les fidèles, les intransigeances calvinistes d'autrefois. Les chrétiens tolérants qui, au nom de la liberté religieuse, avaient condamné la loi de 1824 interdisant les sectes dénonçaient maintenant l'esprit étroit des conventicules. Les gens informés assuraient que certains pasteurs interdiraient aux enfants d'assister à la fête.

On s'attendait, en revanche, à voir dans les tribunes, construites dos au lac, sur la place du Marché, pour accueillir quatre mille deux cents spectateurs, des étrangers de marque. Le duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, serait logé à l'hôtel de la Ville-de-Londres, et l'on murmurait qu'un écrivain américain, James Fenimore Cooper, qui voyageait en Italie avec sa famille après avoir résidé tout l'automne à Vevey, où il avait loué le bateau de Jean Descloux[9], reviendrait assez tôt pour assister à la fête des Vignerons. Le bacouni espérait ce retour, car il avait beaucoup sympathisé avec le généreux auteur de *l'Espion*, roman typiquement américain.

Au moins une fois par mois depuis la mort de Juliane et d'Anicet, Axel se rendait à Genève, chez les Laviron. Le banquier avait fait aménager, dans sa maison de la rue des Granges, une chambre pour celui qu'il considérait comme un membre de sa famille, afin que lui soient épargnés les séjours à l'hôtel. Les Laviron traitaient inconsciemment Axel comme le gendre dont, pensaient-ils, seule la mort de Juliane les avait privés. Au commencement, ce rôle étrange et ambigu avait contrarié Métaz, puis il s'y était résigné, comprenant que sa présence fidèle constituait, pour ce père et cette mère désolés, le vivant témoignage d'un bonheur à jamais révolu.

Les Laviron avaient surmonté leur deuil avec courage, mais se disaient eux-mêmes orphelins de leurs enfants. Pierre-Antoine distrayait son chagrin en s'adonnant plus que jamais aux affaires et M^me^ Laviron en reprenant

avec dévouement le rôle qu'avait tenu Juliane dans plusieurs entreprises charitables. Elle allait souvent fleurir la tombe de ses enfants et, plusieurs fois, Axel l'avait accompagnée dans ce pieux pèlerinage.

Dès qu'ils connurent Alexandra, lors d'un séjour que les Laviron firent à Rive-Reine, au commencement du mois de mars, le banquier et sa femme se prirent d'intérêt pour la fillette. En quittant Vevey, ils invitèrent Alexandra à venir, avec son institutrice, absente lors de leur visite, passer quelques jours à Cologny, dans leur belle villa, maintenant trop peu fréquentée.

Quelques jours plus tard, la fillette rappela à Axel l'invitation de M^me^ Laviron.

– Si nous allons à Genève, tu viendras avec nous, parrain. Parce que, sans toi, Mademoiselle va s'ennuyer, dit Alexandra.

– Comment ça, s'ennuyer ? Ne trouves-tu pas que tu l'occupes assez ?

– C'est pas pareil. Tu vois, tout à l'heure, quand Mademoiselle est revenue de Berne, de chez son papa, elle a dit : « Je suis bien contente de revoir Rive-Reine. Ce que je suis bien, ici ! » Et puis elle m'a, tout de suite, demandé si tu serais là pour souper. Comme j'ai dit oui, elle a eu l'air contente et a dit : « Alors, je vais changer de robe et me recoiffer. » Moi, je sais qu'elle aime bien qu'on soupe tous les trois. Ça fait comme une famille, tu comprends, parrain.

– Je comprends, dit Axel.

Ce soir-là, il se montra particulièrement aimable avec l'institutrice et, sitôt Alexandra couchée, demanda à M^lle^ Delariaz de se mettre au piano.

– Que souhaitez-vous entendre ?

– La musique qui correspond à votre état d'âme du moment, répondit Axel en allumant sa pipe.

– N'est-ce pas indiscret ? fit-elle en riant.

Métaz eut un geste de la main qui signifiait qu'elle n'était pas obligée de souscrire à son vœu.

– Eh bien, monsieur, ce soir, mon âme est joyeuse. J’ai vu à Berne mon père heureux, à l’aise dans une belle maison, au milieu de ses livres, avec une épouse aimante et attentive.

– Je conçois que cela vous rassure et suffise à vous rendre heureuse, admit Axel.

– Ce qui me rend heureuse, aussi, c’est d’avoir retrouvé Alexandra, et cette maison de Rive-Reine, où vous avez su faire à l’étrangère que je suis une place douillette. J’ai raconté à mon père les promenades avec le professeur Chantenoz et Alexandra, notre première partie de pêche, où son enseignement me fut bien utile ! Et, aussi, les soirées avec vos amis où l’on discute, où l’on joue, où l’on rit. Celles où, comme ce soir, vous me demandez de jouer, dit Élise.

– Alors, jouez votre état d’âme, s’il vous plaît de me le faire partager, Élise.

Axel se reprit aussitôt, confus d’avoir appelé la jeune fille par son prénom.

– Pardonnez cette familiarité…, ça m’a échappé, dit-il.

M^lle^ Delariaz sourit, sans se rendre compte que son regard d’un bleu limpide traduisait une intime satisfaction.

– Ce n’est pas la première fois que vous me donnez mon petit nom, sans même vous en apercevoir, monsieur.

– Sans m’en apercevoir, vous dites ! fit Métaz, gêné.

– Dorénavant, appelez-moi Élise… sciemment, dit-elle en attaquant, après un bref instant de concentration, la sonate *Clair de lune*, de Beethoven.

Axel écouta religieusement cette pièce célèbre, s’abandonnant au charme romantique qui en émanait. Il applaudit et complimenta la pianiste, qui, à son grand étonnement, rabattit le couvercle du clavier, marquant ainsi la fin du concert. Axel s’attendait à ce que s’ensuivît le rite du thé, mais M^lle^ Delariaz demanda subitement la permission de se retirer. Un peu déçu,

Axel s’inclina sans un mot, lui voyant les yeux pleins de larmes. « Comme elle est émotive ! » pensa-t-il en rallumant sa pipe.

Quelques jours plus tard, alors qu’il choisissait, place du Marché, avec Louis Vuippens, l’emplacement de l’infirmerie qu’il fallait prévoir pour accueillir, lors de la fête des Vignerons, d’éventuels accidentés et les dames victimes de coups de chaleur, Axel raconta à son ami l’effet produit sur Élise par la musique de Beethoven.

– Quelle pièce ? demanda le médecin, du ton dont il usait pour questionner ses patients afin de formuler son diagnostic.

– La sonate *Clair de lune,* répondit Axel, docile.

– Holà ! Holà ! Sais-tu qui en est la dédicataire et ce que cette musique veut traduire ?

– Non ! Aucune idée ! fit Axel.

– Beethoven dédia sa sonate à Giuletta Guicciardi, de qui il était amoureux, pour exprimer « son ardent désir de félicité conjugale », comme disent ses biographes ! Tu saisis le message ?

– Quel message ? Tu plaisantes, non ? Je ne corresponds certainement pas à l’idée qu’Élise se fait d’un époux. Je la vois femme de pasteur avant longtemps. D’ailleurs, les deux fiancés avec lesquels elle a rompu étaient tous deux ministres du Saint-Évangile, m’a dit Martin.

– Preuve qu’elle ne veut pas d’un pasteur, mon petit !

– En tout cas, je devrais réfléchir avant de lui suggérer le titre d’une pièce pour piano, dit Axel.

– La prochaine fois, demande-lui de te jouer *la Lettre à Élise*, coquin ! Tu verras bien si elle pleure ou si elle rit !

Les deux amis, eux, riaient encore en entrant à l’hôtel de la Ville-de-Londres pour se désaltérer.

Blaise, ayant été informé que le cercueil contenant les restes de sa fille arriverait à Calais fin mai, décida d’aller l’accueillir avec un fourgon

spécial. Il tenait à conduire lui-même Adrienne jusqu'au caveau familial des Fontsalte. Axel lui offrit spontanément de l'accompagner. Le général accepta avec émotion et déclara qu'il ferait préparer une grande voiture dès que la date du transfert serait précisée par les autorités anglaises. Restait à résoudre le choix du cocher. Axel proposa Lazlo, qui, en peu de temps, avait acquis sa confiance et son estime.

– Le Tsigane vénérait Adrienne. Il a conduit toutes ses voitures à travers l'Europe, vécu toutes ses aventures. Il me paraît tout désigné pour tenir les rênes lors de ce dernier voyage, dit Axel.

Blaise approuva d'un signe de tête et quand, plus tard, Métaz avertit Lazlo, le Tsigane lui prit les mains et le remercia d'avoir pensé à l'employer en cette circonstance.

Durant les semaines qui suivirent, la Suisse – le pays de Vaud notamment – connut une nouvelle effervescence, provoquée par l'arrivée de nombreux réfugiés polonais.

Après l'échec de l'insurrection de 1831, la Pologne ayant été partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, plus de dix mille réfugiés étaient arrivés en France, où ils avaient été d'abord bien accueillis. Quand, au commencement de l'année 1833, une insurrection étudiante éclata à Francfort-sur-le-Main et que les insurgés, se réclamant de la Jeune Allemagne, menacèrent la Diète francfortoise, les officiers et soldats polonais résidant en France, entre le Jura, les Vosges et la Bourgogne, décidèrent d'aller prêter main-forte aux étudiants, que le peuple ne semblait pas disposé à suivre.

Les anciens de l'armée du général Chlopicki prirent, par centaines, la direction de Francfort, via la Suisse. C'est ainsi qu'au mois d'avril les Bernois virent arriver dans leur ville quatre cent trente-huit Polonais, qui venaient d'être refoulés par les troupes du grand-duché de Bade. La répression ayant triomphé de la révolte conduite par la Burschenschaft[10], leur expédition devenait inutile, même impossible. Entre-temps, la France leur avait fermé ses frontières, le gouvernement de M. Thiers ne souhaitant pas accueillir à nouveau ces trublions qui, ayant raté leur propre révolution,

voulaient se mêler de celles des autres. De nombreux Polonais ne souhaitaient d'ailleurs pas retourner en France où, affirmaient-ils, « ils étaient surveillés comme des vagabonds ». De toutes parts refoulés, ils ne pouvaient que demeurer en Suisse, dans une sorte d'internement accepté.

Les Bernois, assez bien disposés à l'égard de ces réfugiés, se demandaient cependant que faire des Polonais. Ils avaient déjà ouvert une souscription, et un ancien soldat suisse de la Grande Armée, qui avait vécu le désastre de la Berezina, venait de publier un article pour rappeler qu'en ce temps-là les Suisses en retraite avaient été bien reçus et soignés par les Polonais. On devait donc à ces proscrits quelque reconnaissance. Les Zurichois, en revanche, avaient déjà fait savoir qu'ils ne voulaient pas de ces réfugiés, prêts à s'employer à toute révolution.

Cependant, les Polonais avaient toujours été bien admis en Suisse, notamment l'un des plus grands d'entre eux, le général Tadeusz Kosciuszko[11]. Les Veveysans le connaissaient puisqu'en 1817, après avoir rendu visite à Pestalozzi, à Yverdon, en compagnie de la princesse Jablonowska et de sa fille, le proscrit s'était installé à Vevey pour excursionner. Lors d'une promenade, il avait fait une chute de cheval, apparemment sans gravité, qui n'avait provoqué que quelques contusions à la jambe. Il avait ensuite gagné Soleure, où il s'était alité pour mourir, au cours de la nuit du 15 au 16 octobre. Ses amis affirmaient que la chute de cheval avait hâté la fin de cet homme de soixante et onze ans.

Dans le canton de Vaud, ce que certains conservateurs appelaient l'invasion polonaise conduisit le gouvernement libéral à « pourvoir à la protection de ses frontières par des détachements de troupes ». On vit cependant arriver, tout d'abord par Yverdon et Sainte-Croix, un groupe de vingt-deux Polonais, puis une foule d'autres, qu'on laissa entrer. À la fin du mois d'avril, on en comptait plus de cinq cents, entre Porrentruy, Délémont, Neuchâtel et Lausanne. De nombreux officiers – trois colonels, six lieutenants-colonels, douze majors, soixante-huit capitaines, quatre-vingt-dix-huit lieutenants – ne rêvaient que de reprendre le combat pour libérer leur patrie. Ils venaient de constituer une Sainte Légion, gouvernée par un Conseil économique chargé de gérer les dons reçus. Ce Conseil siégeait à Porrentruy, dans le Jura bernois.

À Lausanne, comme à Genève, à Berne et à Bienne, des comités de secours réunissaient des fonds à l'intention des Polonais. Très émus par le suicide du jeune lieutenant d'artil lerie Szablicki, désespéré de ne pouvoir regagner sa patrie, les membres du Grand Conseil vaudois, réunis le 9 mai, avaient pris nettement position contre ceux qui souhaitaient débarrasser le canton des Polonais. « Nous devrons les garder aussi longtemps qu'ils ne pourront tourner leurs pas ailleurs sans se compromettre », avait déclaré le porte-parole des élus.

La *Gazette de Lausanne* du 23 mai, qu'Élise Delariaz mit sous les yeux d'Axel, prenait position en faveur des Polonais. « La Suisse elle-même ne les a point appelés ; mais ils y sont par la force des choses ; ils ne peuvent se porter en avant ; ils ne peuvent retourner en arrière ; c'est à la Suisse libérale, à la Suisse hospitalière, à honorer en eux le courage malheureux », écrivait le journaliste.

Charlotte de Fontsalte rejoignit, dès sa constitution, le comité lausannois d'aide aux Polonais, fondé par les dames de la rue de Bourg. Toutes se souvenaient que les dames de Saint-Jacques, association de la noblesse polonaise, avaient, en 1812, soigné, dans les hôpitaux de Wilno, des Vaudois engagés dans le contingent suisse de la Grande Armée et victimes, comme tant d'autres, de la déroute.

Aussitôt, Élise Delariaz, qui formait maintenant avec Charlotte et Flora un trio actif dans le domaine de la bienfaisance, se dévoua, à Vevey, pour collecter des vêtements, de l'argent et des lots destinés à une tombola, qui serait tirée au profit des Polonais.

Avec l'autorisation de son parrain, Alexandra participait à ces activités charitables, « très formatrices pour une enfant gâtée », disait l'institutrice. Axel, quant à lui, s'efforçait de trouver du travail aux Polonais, qui, issus de riches familles, se sentaient humiliés de survivre grâce à la charité publique. Parmi les réfugiés se trouvaient de nombreux intellectuels, que l'on envisageait d'admettre comme professeurs dans les universités et collèges. Ainsi, le fameux poète patriote Adam Mickiewicz allait être invité par l'Académie de Lausanne à donner des cours de littérature latine, ce qui

réjouissait fort Martin Chantenoz, grand admirateur de son *Livre des pèlerins*, publié l'année précédente à Paris.

On rencontrait aussi des hommes entreprenants qui, souhaitant acquérir la nationalité helvétique, s'efforçaient de s'intégrer dans les activités industrielles ou commerciales du pays. On citait deux jeunes nobles polonais, Antoine Norbert de Patek et François Czapek, tous deux amateurs de belles montres, qui fréquentaient assidûment les cabinotiers de Genève afin d'apprendre le métier d'horloger. On leur prêtait déjà le projet de créer à Genève une fabrique de montres de luxe[12].

Jusqu'à ce jour, Axel n'avait raconté à M^lle^ Delariaz qu'une partie de son passé. Au fil des confidences, la confiance s'étant établie, il avait appris à la jeune fille, afin de lui éviter tout impair, les conditions de sa naissance, le divorce de ses parents, le départ de Guillaume Métaz pour l'Amérique, l'arrivée tardive dans sa vie de son véritable père, le marquis de Fontsalte.

– Il suffit de vous voir ensemble pour savoir que vous êtes son fils, avait-elle dit.

– À cause de notre regard vairon, bien sûr !

– Pas seulement. Votre façon d'être, qui est aussi semblable que votre stature et vos cheveux, avait-elle précisé.

Quand vint le moment d'entreprendre le voyage de Calais, Axel crut bon d'en dire plus. Il ignorait que Martin Chantenoz, qui bavardait souvent avec l'institutrice, avait, avec son habituelle indiscrétion, révélé à Élise l'existence aventureuse de la demi-sœur d'Axel. Mais M^lle^ Delariaz, considérant comme confidentiels les propos du professeur, feignit d'entendre pour la première fois mentionner le nom d'Adrienne de Fontsalte, décédée en Angleterre, loin des siens. Axel tut naturellement la qualité des rapports qu'il avait eus avec cette demi-sœur, « femme admirable, courageuse, dévouée à la cause de tous les opprimés », comme il passa sous silence les circonstances de sa mort.

– Dans quelques jours, je partirai pour Calais avec le général, afin d'accueillir la dépouille de ma demi-sœur. Mon absence durera peut-être

une quinzaine, conclut Axel.

– Ce voyage sera pour vous une rude épreuve. Alexandra et moi, nous attendrons votre retour avec impatience en prenant grand soin de votre maison, dit-elle simplement.

Axel avait pensé demander à sa mère de venir s'installer à Rive-Reine pendant son voyage en France, mais il décida de n'en rien faire. Élise Delariaz, qui entretenait de bonnes relations diplomatiques avec Pernette, pourrait fort bien tenir le rôle de maîtresse de maison.

La réception, la translation et l'inhumation des restes d'Adrienne de Fontsalte constituèrent, certes, une épreuve pour Axel, mais au cours du voyage, de Lausanne à Calais, s'établit entre Blaise et lui une intimité nouvelle. Les deux hommes eurent de longs et confiants entretiens, au cours desquels ils échangèrent des confidences sur leurs passés respectifs et Axel finit par avouer au général qu'il avait eu pour sa fille plus que de l'amour fraternel.

– L'acte qui, à Venise, fit de notre rencontre un péché intervint avant que j'aie su qu'elle était ma demi-sœur, crut bon de préciser Axel ce soir-là.

– Qu'importe. J'ai toujours su que vous étiez amants. Et croyez bien, Axel, que cela ne m'a point choqué. Si vous avez offert à cette malheureuse, gouvernée par d'étranges démons, quelques jours, voire quelques heures seulement de bonheur, c'est-à-dire d'oubli d'elle-même, je vous en suis reconnaissant. Allez en paix.

Il ne fut pas imposé à Blaise, comme les autorités françaises eussent été en droit de l'exiger, de reconnaître le corps de sa fille. Morte pendue deux ans plus tôt, Adrienne eût été méconnaissable, la nature, patiente destructrice des morts, ayant commencé son œuvre.

Passé la première émotion, lors du débarquement du cercueil, une lourde caisse de bois brut plombée, les deux hommes connurent une sorte d'apaisement. À Fontsalte, dans la chapelle du château, la cérémonie fut brève et discrète. Quand vint le moment pour les fossoyeurs de tirer les lourdes dalles qui scellaient les tombes des Fontsalte, Axel demanda la permission de déposer un coffret, apporté de Vevey et qui contenait les deux

médailles de saint Pertinent, reçues l'une de Zélia, l'autre d'Adrienne, et la tresse de cheveux de cette dernière. Ce geste ne constituait pas un reniement du passé ou des sentiments qu'il avait eus pour la morte, mais Axel tenait à protéger à jamais ces souvenirs d'une profanation impie. Il ne supportait pas l'idée qu'après sa propre mort des mains étrangères puissent toucher ces objets et cette relique, s'en amuser peut-être, en s'interrogeant sur leur origine. Ainsi, dans la tombe d'Adrienne, ces souvenirs seraient hors d'atteinte d'héritiers curieux ou indifférents.

Au cours du bref séjour à Fontsalte, le notaire de la famille, venu assister à la mise en terre d'Adrienne, apprit à Axel qu'il avait reçu des États-Unis une lettre de M. Guillaume Métaz. Laconique mais clair, le Vaudois devenu américain ne formulait nulle objection à ce que l'enfant qu'il avait longtemps cru sien pût ajouter au nom de Métaz celui de son véritable père.

– M. Métaz revendique le privilège d'une seule restriction, qui n'a toutefois rien de légal et que vous pouvez négliger. Il demande que les raisons sociales des entreprises qu'il a fondées, et dont vous êtes aujourd'hui propriétaire, ne soient pas modifiées. Qu'elles continuent, en somme, à porter le seul nom de Métaz, précisa le tabellion.

Blaise répondit avant Axel :

– Cela me paraît juste et équitable, n'est-ce pas ?

– C'est aussi mon sentiment, dit simplement Axel.

– Ainsi, dans quelques jours, je vous adresserai copie des minutes de l'arrêt qui fait de vous le fils adoptif du marquis de Fontsalte, de qui vous êtes, d'ores et déjà, autorisé à porter le nom, conclut le notaire.

Au soir de cette journée, après les préparatifs pour le retour à Vevey, quand vint le moment d'aller dormir, Axel tendit la main à Blaise.

– Bonne nuit, père, dit-il pour la première fois et sans effort.

Le général le prit aux épaules, l'embrassa sur le front puis, retirant de son auriculaire sa chevalière armoriée, la glissa au doigt d'Axel.

– Le fils aîné des Fontsalte reçoit ce sceau au jour de sa majorité. Pardonnez ce retard, dit simplement Blaise en s'éloignant pour cacher son

émotion.

À Vevey, Axel trouva dans son courrier une lettre de Guillaume Métaz, qui contenait une copie du texte envoyé au notaire forézien. Axel en connaissait déjà les termes. Dans sa lettre, M. Métaz ne faisait aucun commentaire mais indiquait simplement : « J'espère que tu auras à cœur de respecter ma demande en ce qui concerne le nom des entreprises que j'ai fondées. » Après avoir confirmé l'arrivée de Blandine et de son mari pour juillet, Guillaume notait : « Je dois te prévenir que je suis un peu en froid avec la famille de mon gendre, le lieutenant Calver. Ses parents possèdent, en Louisiane, une immense plantation de coton et plus de trois cents esclaves, Noirs enlevés à leur Afrique natale. Ce sont, je crois, de bons maîtres, qui n'usent pas du droit de vie et de mort que la loi sudiste reconnaît aux planteurs. Mais j'appartiens au parti abolitionniste, exécré des Sudistes parce qu'il milite pour que cesse l'odieuse pratique de l'esclavage et de la traite des Noirs. Depuis que les Calver ont appris que je soutiens de mes deniers le journal de MM. William Lloyd Garnison et Isaac Knapp, le *Liberator*, qui paraît depuis le 1er janvier 1831, à Boston, et qui développe les thèses antiesclavagistes, les Calver ne sont plus tellement gracieux avec moi. Lewis est un brave garçon et un bon marin, qui aime beaucoup ta sœur et la rend heureuse, bien qu'il ne lui ait encore pas fait d'enfant ! Peut-être que le climat du pays de Vaud sera salutaire dans ce domaine. »

En attendant l'arrivée de Blandine et de son époux, Axel Métaz fut bien aise de retrouver, à Rive-Reine, la petite Alexandra, qui, sous l'influence de son institutrice, se comportait maintenant plus souvent en demoiselle qu'en sauvageonne. Bien qu'il eût refusé de l'avouer, il fut heureux aussi de revoir Élise Delariaz et, à la rougeur qui colora le visage de la jeune fille quand il lui tendit la main, il comprit qu'elle devait partager le petit émoi ressenti en la voyant approcher.

Dès le commencement du mois de juin, l'été s'était installé et Axel prit l'habitude, après souper, d'aller marcher avec Alexandra sur la berge du lac, du côté de La Tour-de-Peilz.

– Pourquoi qu’on n’emmène pas Mademoiselle avec nous ? dit un soir la fillette.

– Eh bien, va la chercher. Demande-lui poliment si elle veut venir avec nous, consentit Axel.

Élise accepta et se joignit au parrain et à la filleule. Dès le premier jour, Alexandra inventa un jeu, qui consistait à se dissimuler derrière les draps que les lavandières suspendaient, les jours de lessive, sur des cordes attachées aux arbres de l’Entre-deux-villes. Axel devait, dans ce labyrinthe de toiles verticales, la découvrir et la poursuivre. Mademoiselle fut invitée à participer au jeu et il advint qu’un soir, au crépuscule, Axel, avançant à pas de loup, entre deux draps blancs, comme un Indien, heurtât Élise, engagée en sens inverse dans le même couloir. Surprise, la jeune fille perdit l’équilibre et se retrouva dans les bras de l’homme. On s’excusa de part et d’autre, tandis qu’Alexandra s’impatientait, tout au bout de l’étendage. Axel, qui avait bien involontairement posé la main sur le sein d’Élise, regagna Rive-Reine troublé. Quand Alexandra fut couchée, il demanda une tasse de thé, simplement pour retenir Élise un moment près de lui. La jeune fille le rejoignit au jardin, posa le plateau sur la table qu’on ne sortait que l’été et s’assit.

– Tout à l’heure, je ne vous ai pas fait mal ? demanda Axel.

– Ce fut plus la surprise que le heurt qui me fit perdre l’équilibre. Peut-être ai-je passé l’âge de jouer à cache-cache !

– En tout cas, j’ai bien failli vous embrasser… malgré moi, reprit Axel en ayant conscience d’une absolue niaiserie.

– Failli seulement… et malgré vous ! répondit Élise en riant franchement.

– Je sens bien que vous ne voudrez plus jouer au fantôme, dit Axel, poursuivant le marivaudage.

– Pas avant demain soir, en tout cas, répliqua-t-elle, moqueuse, en se levant pour servir le thé.

Axel se retint pour ne pas saisir Élise par la taille et lui donner sur-le-champ le baiser manqué.

Le lendemain et les jours suivants, les éléments contrarièrent la promenade vespérale. Pluie, bourrasques de vaudaire, rafraîchissement brutal de la température inquiétèrent le vigneron. M^lle^ Delariaz s'en aperçut.

– Ce mauvais temps vous ennuie, à cause de la vigne, bien sûr, dit-elle.

Il lui confessa ses craintes de ne pouvoir rebioler[13] au bon moment.

– S'il vient un orage de grêle avant le rebiolage, l'avenir de la grappe sera compromis, expliqua Axel.

La meurtrière aux crocs innombrables surgit du fond du lac au milieu de la nuit. L'orage tira tous les vignerons du sommeil. En entendant crépiter la grêle contre les contrevents, Axel imagina ses vignes sous la mitraille glacée, les tendres feuilles déchiquetées, les sarments brisés, l'eau cascadant sur les parchets ravinés, la terre grasse coulant sur les murets, les ceps déracinés, les échalas affalés. Au petit matin, il dépêcha Samuel Fornaz et Régis Valeyres dans les différentes vignes, exigeant avant midi un bilan des dégâts. S'étant réservé l'inspection de Belle-Ombre, il fit atteler son cabriolet. Il s'apprêtait à y monter quand survint Élise Delariaz.

– Alexandra étudie avec M. Chantenoz ce matin. Puis-je aller avec vous ? demanda-t-elle, au grand étonnement d'Axel.

– Le temps ne se prête guère à la promenade, mais si le cœur vous en dit ! Demandez à Pernette ma grande houppelande de berger pour vous couvrir et chaussez vos plus mauvais souliers, conseilla-t-il.

Une pluie fine et tenace avait succédé aux grosses averses de l'aube. Tandis que le cabriolet montait à travers les vignes, que sillonnaient, penchés sur les ceps blessés, des hommes accablés ou pestant contre la vaudaire, un timide soleil apparut. Devant les montagnes de Savoie s'élevaient de pâles nuées, dévoilant le lac bleu, tandis que fuyait vers Genève l'arrière-garde de l'orage ravageur. Pendant le trajet, Axel et sa compagne n'échangèrent que des banalités sur le temps et la fragilité du vignoble. Il arrêta plusieurs fois Ténèbre pour interroger des vignerons sur l'étendue des dégâts, qui variaient d'un parchet à l'autre.

– Comme c’est beau ! s’exclama Élise en découvrant, de la terrasse de Belle-Ombre, la cascade verte des vignes glissant vers le lac.

Axel lui conseilla de l’attendre sous la charmille, dont les feuilles se délestaient des dernières gouttes de pluie, pendant qu’il allait parcourir les parchets boueux. Elle le vit descendre, se pencher sur un cep, relever un sarment, repiquer un échalas, considérer en hochant la tête les meurtrissures des feuilles, puis remonter vers elle, du pas égal des montagnards. Il prit le temps de tirer un seau d’eau du puits, autour duquel bourdonnaient des abeilles, pour y tremper ses mains maculées de terre.

– C’est un désastre, n’est-ce pas ? risqua-t-elle, quand il la rejoignit.

– Moins grave que je ne craignais. Je vais envoyer des hommes redresser les échalas, remonter la terre, couper les sarments cassés. Si le soleil est fidèle et si Dieu délègue Bacchus pour détourner les orages de grêle, ma vigne se remettra. Nous ne perdrons qu’un peu de raisin. Mais il faut que les sarments retrouvent vigueur et feuilles avant le passage de la commission de l’Abbaye, qui distribue les récompenses.

Élise tira de son corsage une pochette, essuya une goutte d’eau, tombée de la charmille sur son bras, et, s’approchant d’Axel, lui tendit le mouchoir.

– Séchez vos mains, ordonna-t-elle avec sollicitude.

Il hésita un instant avant d’essuyer ses doigts à la fine batiste puis, l’ayant fait, conserva la pochette serrée dans son poing.

– Savez-vous que vous êtes la première femme que j’amène à Belle-Ombre ? C’est mon refuge, mon phare, ma tour d’ivoire, dirait un philosophe. Le lac, le vignoble, les montagnes, et là-bas Vevey, ma ville, unique et prodigieux décor, n’est-ce pas ?

– En effet : majesté, équilibre, harmonie, silence, paix, douceur de vivre. C’est un lieu béni, un lieu de bonheur, dit-elle doucement en portant son regard sur une grande barque qui, sous ses voiles en ciseaux, venait de quitter la rive et filait vers Meillerie, dans le soleil maintenant bien assuré.

– La *Juliane*, dit-il en désignant le bateau.

La jeune fille connaissait le destin tragique de M^lle^ Laviron et, par l'indiscret Chantenoz, l'amouritié que lui avait portée Axel. Elle demeura pensive et sursauta quand Axel, dans un élan soudain, lui prit la main.

– Dans ce lieu de bonheur manque une femme, Élise. Non pas seulement une maîtresse, mais une épouse. Voulez-vous imaginer un instant que vous pourriez être celle qui comblera ce vide ?

Elle ne retira pas sa main. Le clair regard de la jeune fille, cherchant à fixer le déroutant regard vairon d'Axel, marqua un bref étonnement, puis livra à travers un éclair bleu la réponse attendue.

– Je ne suis guère imaginative, mais c'est ce que je puis imaginer de mieux, dit-elle en lui tendant les mains.

Il la prit dans ses bras et avec gravité baisa ses lèvres. Puis, ils s'assirent côte à côte, sur le banc de bois encore humide, face au lac. Axel entoura de son bras les épaules d'Élise qui, tendrement, posa sa tête sur la poitrine de l'homme qui l'avait choisie. Longtemps, ils évoquèrent leurs passés étrangers, leur avenir commun et ce fut la cloche de Rivaz sonnant midi qui les tira de cet intime échange.

Ils convinrent aussitôt de ne rien révéler de leur projet avant la fête des Vignerons et d'entourer de discrétion les innocentes manifestations de tendresse qu'autorise aux secrets fiancés l'engagement amoureux.

– J'inviterai votre père et votre marâtre à la fête et je ferai alors ma demande officielle au pasteur. Mais n'en dites rien. Et puis, si vous en êtes d'accord, nous nous marierons après les vendanges, comme c'est ici la tradition, proposa-t-il avec l'autorité héritée des Fontsalte.

Ténèbre, fort heureusement, connaissait le chemin de Rive-Reine, car, en cette fin de matinée d'été, qui effaçait jusqu'au souvenir de la nuit d'orage, aucun des passagers du cabriolet ne tint les guides.

Quand les époux Calver s'annoncèrent à Rive-Reine, Axel trouva sa sœur Blandine transformée au point, lui dit-il, qu'il eût pu ne pas la reconnaître. La fille de Guillaume n'avait plus rien de la jeune Vaudoise dodue,

empruntée, à la démarche lourde et aux mollets ronds, qui avait quitté le pays treize ans plus tôt.

Svelte, élégante, la peau d'une parfaite blancheur, subtilement maquillée, coiffure à la Sévigné, c'était une Américaine telle que les peignaient les portraitistes européens qui avaient traversé l'Atlantique. Blandine confia à sa mère et à Flora qu'elle prenait communément des bains de lait d'ânesse, se faisait masser par une « négresse », se frottait chaque soir les joues avec des tranches de concombre et ne mangeait jamais de viande rouge. Véritable Bostonienne, dotée de l'aisance distinguée que donnent les très selects pensionnats de l'aristocratie et l'habitude des salons, elle accepta avec grâce les compliments de ceux qui voyaient en elle l'heureuse épouse du Nouveau Monde. Le lieutenant Calver, gaillard haut sur jambes, pectoraux puissants, visage taillé à coups de serpe, posait sur le paysage, les choses et les gens, entre des cils que toutes les femmes allaient lui envier, un regard noir, velouté, étonné, conquis.

– On dirait qu'il découvre qu'un monde a existé avant l'Amérique, constata Chantenoz.

Dès son arrivée, Blandine se rendit avec sa mère au cimetière Saint-Martin, pour déposer des fleurs sur le caveau des Ruty. Lors des réceptions et dîners, elle se montra courtoise mais distante avec le général Fontsalte et trouva Alexandra « polie et proprette », ce qui fit sourire l'institutrice, à qui M^{me} Calver n'accorda, en revanche, aucune attention particulière. En attendant le commencement des festivités, Blandine fit visiter le pays de Vaud à Lewis, qui se découvrit très vite un goût impérieux pour le dézaley, ce qui, Fontsalte et Ribeyre le remarquèrent, ne parut pas plaire outre mesure à son épouse.

La fête des Vignerons, partout annoncée comme l'événement vaudois du siècle, faillit être compromise, d'abord par les Bâlois, ensuite par le piétisme. Huit jours avant la fête, des troubles politiques, dus à l'échec de la révision du pacte fédéral, éclatèrent à Bâle. Les gens de Bâle-Ville, qui n'avaient jamais accepté la sécession de Bâle-Campagne, provisoirement entérinée par la Diète fédérale le 17 mars 1832, ayant décidé de marcher sur Liestal, où siégeait le gouvernement des campagnards, la Diète ordonna

l’intervention des troupes fédérales. Celles-ci étant composées de miliciens de tous les cantons, des Veveysans furent rappelés sous les drapeaux pour aller occuper Schwyz-Extérieur et Bâle-Campagne. Quand on découvrit, à Vevey, que trente-quatre figurants de la fête faisaient partie de la compagnie des voltigeurs que le colonel Vischer devait conduire à Bâle, ce fut l’affolement, puis la désolation. Le comité, qui prévoyait une affluence record les 8 et 9 août, envisageait des modifications au programme quand de braves réservistes de Clarens et de Montreux se présentèrent pour prendre les places des appelés, ce que l’autorité militaire accepta.

Restait à se protéger des sectaires, qui venaient de publier et de répandre une brochure sortie de l’imprimerie Ducloux, à Lausanne. La fête y était condamnée par écrit et, dans leurs propos les plus exaltés, les réveillés parlaient de bacchanale impie, présentaient les déguisements comme provocations païennes et qualifiaient les danses d’incitation au stupre ! Ces calomnies étant très mal reçues par les Veveysans, on pouvait craindre des actes de violence contre les habitués des conventicules. Aussi les milices de Morges et de Lausanne furent-elles mises en alerte.

Deux jours avant la fête, on apprit que des affrontements très meurtriers avaient éclaté près de Prattlen, où les milices citadines s’étaient heurtées aux milices campagnardes. Ces dernières sortaient victorieuses des combats, mais on déplorait soixante-cinq morts et cent treize blessés du côté des citadins, six morts et dix-huit blessés chez les paysans. Ceux-ci paraissaient désormais bien assurés de la partition du canton de Bâle en deux demi-cantons[14].

Ayant échappé à divers périls, la fête de 1833 bénéficia des faveurs du ciel, d’un soleil éclatant et d’une affluence jamais égalée de mémoire de Veveysan. Pierre Valeyres, qui passait pour le plus apte à juger de la qualité des parades, des danses et des tableaux, reconnut que de toutes les fêtes auxquelles il avait assisté, depuis 1762, celle de 1833 était la mieux réussie[15].

Le 8 août, à sept heures du matin, les Veveysans furent éveillés par des salves d’artillerie, tandis que les groupes de figurants se mettaient en

marche, précédés par les musiques, pour se rendre place du Marché. Déjà, les gradins de l'immense tribune, décorée d'oriflammes aux couleurs des cantons, de guirlandes multicolores et de sapins, se garnissaient de spectateurs. Tous étaient impatients de voir apparaître, sous l'arche dressée face à l'estrade établie au pied de la tribune, la populaire compagnie des Anciens Suisses, qui ouvrait le cortège. Portant culottes à crevés rouge et blanc, armés des piques qui avaient fait merveille à Grandson et à Morat, ces soldats barbus, coiffés de grands bérets rouges à plumet, encadraient le drapeau de la Confédération, croix blanche sur fond rouge. Une formidable ovation, que la brise eût pu porter jusqu'en Savoie, jaillit des tribunes. Les menaces qui, par suite de la révision avortée du pacte fédéral, pesaient sur l'unité de l'Helvétie stimulaient le patriotisme et chacun semblait avoir à cœur de clamer, haut et fort, sa fidélité à l'idée de patrie.

Les bergers et bergères ouvrirent le spectacle. Parvenus sur l'esplanade, face au public, ils ôtèrent leur chapeau, qu'ils remplacèrent par la barrette de cuir des fermiers, puis, retroussant leurs manches, mimèrent avec entrain la traite des vaches et la fabrication du fromage telles qu'elles se pratiquent, l'été, dans les hauts alpages. Quand un ténor entonna le *Ranz des vaches*, la foule, qui connaissait le beau chant des bergers montagnards, reprit le refrain avec flamme.

La fête était lancée. Grand-messe profane, opéra mythologique, géante cavalcade, ronde diaprée, elle allait, pendant deux jours, libérer les forces connues et secrètes de la nature, proclamer la fécondité irrépressible de la terre, la majesté du soleil, la foi en Dieu et la foi en l'homme, que traduisait la devise de l'Abbaye des vignerons : *Ora et Labora* (« Prie et travaille »).

Dans la tribune, Axel, dont personne ne s'étonna qu'il eût choisi, en célibataire courtois, l'institutrice de sa filleule pour cavalière, se tenait au milieu de ses invités. Le pasteur Henri Delariaz et son épouse avaient fait le voyage de Berne, les Laviron avaient accepté de venir de Genève, Charlotte et Blaise, les Calver, Claude Ribeyre et Flora étaient installés quand on vit apparaître Martin Chantenoz, accompagné d'une fort belle femme aux cheveux blond cendré, entièrement vêtue de noir et coulant des regards de biche traquée sur l'assistance. Au cours des indispensables présentations, personne ne comprit le nom de la dame. Tout le monde, en revanche, retint

son joli prénom, Aricie, et admira la finesse de ses traits, ses formes parfaites et, surtout, ses yeux doux couleur châtaigne.

– Eh bien, ce cachottier de Martin ne doit pas s'ennuyer ! Cette veuve, quel morceau ! souffla Vuippens à l'oreille d'Axel. Il n'y a que les pasteurs pour dénicher des femmes pareilles !

Axel Métaz savait déjà à quoi s'en tenir sur le charme de Mrs. Exutoire. Martin avait présenté, la veille, son amie à Charlotte et c'est M^me^ de Fontsalte qui avait décidé, non sans mal, la maîtresse du professeur à venir assister « en famille » à la fête.

– J'ai rarement rencontré une femme aussi bien faite et aussi ingénument inconsciente du charme qu'elle déploie, avait dit Charlotte à son fils.

Quand eurent défilé, sous le soleil ardent, les jardiniers, la troupe de Palès, les vachers, les vignerons du printemps avec les effeuilleuses, la troupe de Cérès, les semeurs, les moissonneurs, la troupe de Bacchus, les vignerons d'automne et les vendangeuses, puis la noce villageoise, avant que les Anciens Suisses n'apparaissent pour clore le cortège, tous les assistants ne pensèrent plus qu'à courir se désaltérer et se restaurer dans les nombreuses buvettes et restaurants ouverts pour la circonstance.

Le dîner, servi sur la terrasse de Rive-Reine, fut un succès pour Pernette, qui avait cuit pour Blandine une montagne de bricelets. L'Américaine retrouva le goût des gâteaux que lui préparait la vieille Polline quand elle était enfant. Plusieurs personnes demandèrent à Axel où il avait recruté ce majordome géant à visage de bois, mais très stylé, qui répondait au nom curieux de Lazlo.

– Dans un château des Carpates, où il gardait les fantômes de ses ancêtres, répondit le Vaudois, qui détestait les indiscrets.

Au cours de l'après-midi, Axel eut un long aparté avec Blaise de Fontsalte, puis avec Élise, qui depuis le matin manquait de naturel, souriait aux anges, soupirait, avait des absences et attendait le soir avec impatience.

Tous les invités d'Axel, sauf les Laviron, rentrés à Genève, avaient été convoqués au carnotset familial pour onze heures, après la représentation

nocturne de la fête. Ils arrivèrent en ordre dispersé, les uns fatigués, les autres assoiffés, comme Lewis Calver qui, déjà un peu gris, tenait à initier Aricie et sa belle-mère au rill de Virginie, danse que Charlotte tenait pour sautillement de sauvages.

Quand tous les invités furent assis sous les voûtes fraîches du carnotset et que le meilleur vin de Belle-Ombre emplit d'or les beaux verres au chiffre du plus fameux vignoble, Martin Chantenoz porta un toast au vigneron dont c'était le jour de gloire, Axel ayant été récompensé par ses pairs.

C'est alors que l'on vit Blaise de Fontsalte déployer, derrière la lourde table de chêne, sa haute stature. Le silence se fit car, si la plupart des assistants s'attendaient à entendre prononcer un autre toast, quelques-uns agitaient des souvenirs plus ou moins plaisants. Chantenoz, notamment, se retrouvait, comme en 1819, face au général à l'œil vairon. Pierre Valeyres se souvenait du scandale. C'est lui, le vieux bacouni, qui avait conduit la répudiée à Lausanne. Axel lui-même, qui voulait cette réunion en ce lieu pour exorciser à jamais le passé, fit, en un éclair, l'inventaire de tout ce qui avait découlé de cette nuit fatale de 1819. Flora, mal à l'aise, serrait, sous la table, la main de Claude.

Le marquis de Fontsalte se souvenait sans amertume de cette nuit d'août 1819. Ayant parcouru lentement l'assistance du regard, il mit la main à la poche de sa jaquette. Il en retira une paire de gants beurre frais à baguettes noires, qu'il enfila posément, au grand étonnement de tous, sauf de Lewis Calver, qui, éméché, se souvint qu'un officier de marine doit toujours mettre ses gants pour prendre le quart.

Fontsalte s'éclaircit la voix.

– Mes amis, ce cérémonial peut vous sembler désuet, surtout dans un tel cadre, où flottent tant de souvenirs, mais il s'agit, pour ce que j'ai à dire, d'une tradition familiale que les Fontsalte ont toujours respectée. Et c'est le maître de Rive-Reine qui a choisi le lieu et le moment.

Après ce préambule et un regard vers Axel, Blaise se tourna résolument vers le pasteur Delariaz.

– Monsieur le Pasteur, j’ai l’insigne honneur de vous demander pour mon fils, Axel Métaz de Fontsalte, ici présent, la main de Mademoiselle votre Fille.

Au soudain silence, dû à l’étonnement, succédèrent des clameurs diverses, que la voûte du carnotset amplifia et porta jusque dans la ruelle. Charlotte, voyant son mari enfiler ses gants beurre frais, s’était mise à pleurer. Élise, assise près de son père, l’avait enlacé et lui demandait pardon pour ne pas l’avoir prévenu de ce guet-apens. Vuippens assurait Aricie qu’il savait depuis longtemps que ça finirait ainsi. Chantenoz tendait son verre à Pierre Valeyres pour le faire remplir.

Le pasteur Delariaz, souriant, n’avait pas perdu son sang-froid.

– Mon général, ma fille vient de me dicter à l’oreille la réponse à la demande que vous venez de, si noblement, formuler. J’aurai donc le bonheur, en tant que pasteur et père, d’unir moi-même votre fils à ma fille, après les vendanges, comme le veut, me dit-on, la tradition.

Les applaudissements crépitèrent et ce fut un grand remue-ménage de tabourets et de bancs dans le carnotset, car tous les invités voulaient complimenter Axel et embrasser sa fiancée.

Dans le calme revenu, Axel, qui s’était entendu donner pour la première fois son nom complet, crut de bon ton de remercier le pasteur de la confiance qu’il lui manifestait en lui accordant la main de sa fille unique. Ayant terminé sa péroraison, il se tourna vers Chantenoz :

– Mon maître, n’avez-vous rien à dire, au sujet du mariage ? Pas de mise en garde à formuler, pas de promesse à tenir ? dit-il, gentiment provocateur.

Martin ôta ses lunettes, puis, après en avoir poli les verres avec soin, les chaussa et se leva.

– Monsieur le Pasteur, j’ai, un jour, commis l’imprudence de dire à mon meilleur élève que je me marierais quand il prendrait femme. Or nous y voici. Quand vous célébrerez le mariage d’Axel et de Mademoiselle votre Fille, accepterez- vous d’aider un vieux célibataire à tenir sa promesse en m’unissant à la téméraire Aricie ?

Les rires fusèrent, puis les applaudissements, et Flora vint embrasser Martin, tandis que Charlotte étreignait Aricie, qui, émue, confuse, effarouchée, eût volontiers disparu dans un trou de souris.

– Ça alors ! dit Vuippens. Qu'est-ce qui leur prend à tous ? Le mariage serait-il une maladie contagieuse ? Mais, ajouta-t-il en se tournant vers Martin et Axel, s'il ne reste qu'un célibataire dans cette ville, je serai celui-là !

– J'ai une sœur, plus jeune que moi et très jolie, dit Aricie, qui, toute à son bonheur inattendu, retrouvait ses moyens.

Les congratulations achevées, Vuippens entonna le chant de la fête des Vignerons que tous avaient retenu et qui paraissait de circonstance :

Salut à ce jour d'allégresse,
Jour de triomphe à nos travaux !
Nous ferons redire sans cesse
Son souvenir à nos échos.

Au moment de servir la dernière bouteille, le pasteur Delariaz s'étonna de l'absence de sa fille. Le maître de Rive-Reine avait aussi disparu. Seul Blaise, qui avait reconnu sur le pavé le claquement des sabots de Ténèbre, avait vu les fiancés se couler dehors discrètement.

Tandis que Vevey dansait sous les girandoles de la fête, Axel et Élise, main dans la main, blottis dans le cabriolet, montaient, solitaires, à travers les vignes, vers Belle-Ombre, en comptant les étoiles que Julie et Saint-Preux n'avaient pas su voir.

6 janvier 1994,
Vevey-Paris.

1 Jean-François Guichard (1731-1811), poète français.

2 L'amour est le même pour tous. *Géorgiques*

3 Félix Mendelssohn (1809-1847) fit de nombreux séjours à Chernex d'où il écrivait, le 6 août 1831, à ses sœurs : « Le lac, dont on suit la rive, scintille à travers le feuillage ; dans chaque village, et ils se suivent de près, on entend de tous côtés le bruit de l'eau qui court dans les ruisseaux ou coule dans les fontaines ; les maisons sont propres et coquettes ; bref, que vous dirai-je encore, sinon que c'est trop beau, et qu'on se sent au comble du bonheur et de la liberté ? » La présence de la jolie Pauline n'était peut-être pas étrangère à cette félicité. De la paysanne il écrivait, toujours à ses sœurs : « Jamais je n'oublierai mon voyage avec Pauline ; c'est une des plus jolies filles que j'aie jamais rencontrées de ma vie, et avec cela brillante de santé, pleine de sens et d'esprit naturel. » Cité dans *Vevey et ses environs*, éditions Mermod, Lausanne, 1955.

4 1803-1872. Descendant d'une des plus anciennes familles de Vevey, les Couvreu de Deckersberg, qui obtinrent la bourgeoisie en 1698. On doit à Jacques-Édouard Couvreu la restauration et l'embellissement du château de l'Aile, une des curiosités architecturales de Vevey.

5 Bavarder pour ne rien dire. Répandre des ragots. Verbe commun, comme beaucoup d'autres expressions, à la Suisse romande, au Forez et à la région lyonnaise.

6 Ce musicien, sous la pression des sectaires qui désapprouvaient la fête des Vignerons en tant que manifestation païenne, se repentit d'avoir composé des musiques profanes et détruisit la plupart de ses partitions. Quelques airs de ballet, que le compositeur Carlo Hemmerling dit « dans le genre de Meyerbeer, agréables et bien dansants », sont conservés aux archives de l'Abbaye des vignerons, à Vevey.

7 Le piétisme, né, à la fin du xvii^{e} siècle, dans l'Église luthérienne allemande, en réaction contre le despotisme de l'Église officielle, inspira, notamment, les doctrines du Réveil protestant en Suisse.

8 Cité par Édouard Rod dans *la Fête des Vignerons à Vevey, Histoire d'une fête populaire*, éditions Payot, Lausanne, et Société Klausfelder, Vevey, 1905.

9 Dans un article publié le 20 mars 1841, dans *la Veveysanne*, journal de Vevey, Fenimore Cooper trace avec humour un portrait du batelier : « Jean Descloux, outre qu'il était habile marin, possédait une bonne dose d'érudition. Ses connaissances sur l'Amérique étaient particulièrement remarquables. Il savait que c'était un continent à l'ouest de la Suisse, et qu'on y trouvait une ville qui s'appelait New Vevay ; que tous les Blancs qui s'y étaient rendus n'étaient pas encore devenus noirs et qu'il y avait des espérances plausibles de civiliser un jour les habitants. »

10 Association d'étudiants allemands, fondée à la fin du xviii^{e} siècle. Son idéal était « l'unification de l'Allemagne sur son territoire réel ».

11 Né en 1746 en Lituanie, mort à Soleure. Fait prisonnier par les Russes lors de l'insurrection de 1794, il avait été libéré par le tsar Paul I^{er}

12 Les premières montres Patek et Czapek furent mises en vente en 1839. En 1845, Antoine de Patek, ayant rompu avec Czapek, s'associa avec Adrien Philippe, un jeune horloger français, inventeur du remontoir incorporé qui supprimait la clé, jusque-là indispensable pour remonter une montre. La société Patek Philippe, dont la réputation n'est plus à faire, devait fabriquer, en 1868, la première montre-bracelet et fournir à la reine Victoria ses fameuses montres-broches.

13 Enlever tous les rebiots, les entrecœurs, des jeunes sarments, avant de relever ceux-ci pour les attacher à l'échalas puis de biocher, c'est-à-dire de les couper au sécateur, à dix centimètres environ au-dessus de l'échalas.

14 Cette division fut confirmée par la Diète le 20 août 1833.

15 La dernière fête des Vignerons s'est tenue en août 1999. Le Conseil de la Confrérie des vignerons devrait annoncer en 2011 la date de la prochaine fête. L'année 2019 pourrait être retenue.

REMERCIEMENTS

L’auteur tient à remercier les nombreuses personnes qui, dès ses premières enquêtes, puis au fil des trente dernières années, lors de multiples entretiens et de nombreuses recherches, l’ont aidé à mieux connaître l’histoire de la Suisse, à comprendre le comportement helvétique, à apprécier le caractère vaudois et le tempérament genevois. Certaines ont quitté ce monde ; d’autres sont devenues des amis fidèles. Avec quelques-unes, les chemins de la vie ne se sont plus croisés. À toutes, il veut exprimer sa reconnaissance, conscient de ce qu’il leur doit. Avec une mention toute particulière à l’intention de M^{me} Louisette Rastoldo, ancienne directrice de la Bibliothèque municipale de Vevey, qui s’est toujours montrée chaleureuse dans son accueil, infatigable lors des recherches dans le fonds ancien, inépuisable dans sa disponibilité et pugnace dans son dévouement à la cause de l’information exacte.

GLOSSAIRE DES MOTS DÉFINIS DANS LE PREMIER TOME

apigeonner = séduire, amadouer.

avoir le regard vairon = avoir les deux yeux de couleurs différentes.

bacouni = batelier du Léman.

batz = ancienne monnaie suisse.

bicle = bigleux.

bobet = nigaud, sot.

bossettes = bennes dans lesquelles le raisin qui emplit les brantes est versé.

bottier = marchand de vin, dans le canton de Vaud.

branloire = chariot à caisse suspendue aux essieux, servant au transport des blocs de pierre extraits des carrières.

brantes = hottes qui, dans les vignobles pentus du pays de Vaud, servent aux porteurs pour évacuer le raisin à dos d'homme.

cantons primitifs = les huit cantons qui, sous l'Ancien régime, étaient membres de plein droit de la Confédération achevée en 1353.

chambres d'école = établissements scolaires de l'enseignement primaire.

cocoler = cajoler.

cocolette = personne chérie = câlin.

cramine = fricasse = froid intense.

de poueinte = debout, dressée.

déci = abréviation en usage en Suisse pour décilitre.

déjeuner = petit déjeuner.

dîner = déjeuner.

école lancastérienne = école fondée sur l'enseignement mutuel, en vogue au xix^{e} siècle.

gigasse = personne de grande taille.

jeu de la balle à la bataille = variante du jeu de la balle au chasseur.

jeu de la puce malade = sorte de jeu du chat perché, compliqué par une tentative de toucher un autre joueur en se tenant la partie du corps qui a été précédemment touchée.

jeu du parade (masculin) = jeu d'équipes, à l'aide de bâtons et d'un témoin de bois, appelé le parade.

landammann, landamman = chef du gouvernement.

Lavaux = région riveraine du Léman, s'étendant sur une douzaine de kilomètres, entre Pully et Vevey.

mâpis = billes de verre coloré.

marronniers = domestiques de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, qui étaient affectés à l'accompagnement des voyageurs.

molaine = vent soufflant sur le Léman, de la Savoie vers la côte suisse.

naviot = petit canot de service, à rames, souvent remorqué par les grandes barques du Léman. Dans la marine, on dirait youyou.

nioque = lourdaud, niais, bêta.

ovaille = avalanche, éboulement.

passée = situation transitoire.

péclet = serrure.

pied = ancienne mesure de longueur, variable selon les lieux, équivalant à environ 33 cm.

pinte = débit de boissons, buvette.

président = maire, selon les cantons : syndic.

quarteron = mesure de capacité veveysanne pour les liquides, équivalant à dix-sept litres et quatre décilitres.

queue-de-rat = rat-de-cave.

quintidi = cinquième jour de la décade, substitut de la semaine grégorienne, dans le calendrier républicain.

rassotée = éprise à l’excès, toquée.

régent = maître d’école, instituteur.

s’aguiller = se percher.

Saint-Branchier = Sembrancher.

Saint-Pierre = Bourg-Saint-Pierre.

se rapicoler = reprendre vigueur.

setier = ancienne mesure de capacité, variant selon les pays et les matières, équivalant à environ 48,3 litres, soit 32 pots de Vevey.

souper = dîner.

syndic = maire, selon les cantons : président.

thaler = ancienne unité de monnaie de plusieurs pays germaniques.

toise = ancienne mesure française de longueur, légèrement variable selon les lieux, équivalant à environ 1,949 m.

vaudaire = vent du sud-est, connu en Suisse alémanique sous le nom de *föhn*.

verratson = petit verre.

volée = ensemble des élèves qui fréquentent une même classe.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Achard Lucie, Favre Édouard, *La Restauration de la République de Genève*, témoignages de contemporains, A. Jullien, libraire, Genève, 1913.

Andryane Alexandre, *Souvenirs de Genève, complément des Mémoires d'un prisonnier d'État*, W. Coquebert, Paris, 1839.

Archinard Charles, *Histoire de l'Église du canton de Vaud depuis son origine jusqu'aux temps actuels*, S. Blanc, libraire-éditeur, Lausanne, 1862 ; *Histoire de l'instruction publique dans le canton de Vaud*, Charles Borgeaud, imprimeur, Cité-Derrière, 1870.

Aubert-Lecoultre Béatrice, *François Bocion*, Marendaz, Lutry, 1977.

Bac Ferdinand, *Vieille Allemagne*, bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, Paris, 1907.

Barbey Frédéric, *Les pierres parlent*, F. Rouge et C^{ie} S.A., Lausanne, 1941.

Barret Pierre, Gurgand Jean-Noël, Tiévant Claire, *Almanach de la mémoire et des coutumes 1980*, Hachette, Paris, 1979.

Bazin M.-A., *L'Époque sans nom*, Alexandre Mesnier, Paris, 1833.

Beckford William, *Journal intime*, José Corti, Paris, 1986 ; *Vathek*, Flammarion, Paris, 1981 ; *Voyage d'un rêveur éveillé*, collection romantique, n^{os} 17, 18, 19, José Corti, Paris, 1988-1989.

Bégin Émile, *Voyage pittoresque en Suisse, en Savoie et sur les Alpes*, Belin-Leprieur et Morizot, Paris, 1852.

Benguigui Isaac, *Trois Physiciens genevois et l'Europe savante, les De la Rive*, *Journal de Genève*-Georg, Genève, 1990.

Benoit Jean-D., *Jean Calvin*, La Cause, 1948.

Benoit-Lévy E., *Sainte-Beuve et M^me^ Victor Hugo*, La Renaissance du livre, Paris, 1927.

Berchtold Alfred, *La Suisse romande au cap du xx^e^ siècle, portrait littéraire et moral ; La Suisse romande au cap du xx^e^ siècle, matériaux pour une bibliographie*, Payot, Lausanne, 1963.

Berchtold Alfred, El-Wakil, Leïla, *Sismondi, Genevois et Européen, une conscience politique*, éditions Chênoises, Genève, 1991.

Berger Ric, *La Côte vaudoise du Jura au Léman et ses monuments historiques*, Interlingua, Morges ; *Les Alpes vaudoises*, Interlingua, Morges.

Bergier Jean-François, *Europe et les Suisses*, Zoé, Genève, 1992.

Bessler H., *La France et la Suisse de 1848 à 1852*, Victor Attinger, Paris, 1930.

Binz Louis, Berchtold Alfred, *Genève et les Suisses*, État de Genève, département de l'Instruction publique, Économat cantonal, Genève, 1991.

Blavignac, *Histoire des enseignes d'hôtellerie, d'auberges et de cabarets*, Grosset et Tremblay, Genève, 1879.

Bled Victor du, *La Société française du xv^e^ siècle au xx^e^ siècle*, Perrin et C^ie^, Paris, 1911.

Bodin Jérôme, *Les Suisses au service de la France*, Albin Michel, Paris, 1988.

Bonaparte roi Joseph, *Lettres d'exil inédites, 1825-1844*, publiées avec une introduction, des notes et des commentaires par Hector Fleischmann, Charpentier et Fasquelle, Paris, 1912.

Bonhote J.-H., *Glossaire neuchâtelois*, Samuel Delachaux, Neuchâtel, 1867.

Borgeaud M. Charles, *Calvin fondateur de l'Académie de Genève*, extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, tome XXXII, 1896, Armand Colin et C^ie^, Paris, 1897.

Boulenger Jacques, *Les Dandys*, Paul Ollendorff, Paris.

Boutet de Monvel Roger, *Grands seigneurs et bourgeois d'Angleterre*, Plon, Paris, 1930.

Bouvier-Bron Michelle, *Jean-Gabriel Eynard et le philhellénisme genevois*, Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, avec l'appui de l'État et de la Ville de Genève, Genève, 1963.

Brasillach Robert, *Anthologie de la poésie grecque*, Stock, Paris, 1950.

Budé Eugène de, *Les Bonaparte en Suisse*, Henry Kündig, Genève – Félix Alcan, Paris, 1905.

Burnand René, *Histoire de la dame en rose, M^me^ de Pont-Wullyamoz, Vaudoise émigrée*, F. Rouge et C^ie^ S.A., Lausanne, 1944.

Buscarlet Daniel, *Genève citadelle de la Réforme*, comité du Jubilé calvinien, Genève, 1959.

Byron, lord, *Correspondance publiée par lord Murray*, Plon, Paris, 1928.

Calvin Jean, *Institution de la religion chrétienne*, nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur l'édition de 1560, par Frank Baumgartner, E. Béroud et C^ie^, Genève – Librairie de la Suisse française, Paris, 1888.

Cambry citoyen, *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, H.-J. Jansen, Paris, an IX de la République.

Candolle Roger de, *L'Europe de 1830 vue à travers la correspondance d'Augustin Pyramus de Candolle et M^me^ de Circourt*, A. Jullien, Genève, 1966.

Cazamian Louis, *Anthologie de la poésie anglaise*, Stock, Paris, 1946.

Ceresole Alfred, *Notes historiques sur la ville de Vevey, dédiées à mes jeunes combourgeois*, Lœrtscher et fils, Vevey, 1890.

Chapuisat Édouard, *Jean-Gabriel Eynard et son temps, 1775-1863*, Alex. Jullien, Genève.

Charrière Isabelle de, *Lettres neuchâteloises, Mistriss Henley* et *Le Noble*, A. Jullien, Genève, 1908.

Chavannes Cornélie, *Cours d'économie domestique*, imprimerie des frères Blanchard, Lausanne, 1840.

Chevallaz Georges-André, *Le Gouvernement des Suisses ou l'histoire en contrepoint*, Éditions de l'Aire, Lausanne, 1989.

Chevrillon A., *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au xix^e siècle*, Hachette, Paris, 1894.

Clavel Jacques, *Par monts et par Vaud*, éditions du Verseau, Lausanne, 1979.

Clay Jean, *Le Romantisme*, Hachette Réalités, Paris, 1980.

Clerc Charlie, *Portrait de Philippe Bridel*, Payot, Lausanne, 1938.

Cooper J. Fenimore, *Excursions in Switzerland*, Richard Bentley, London, 1836.

Cornaz Gérard, *Les Barques du Léman*, éditions des 4-Seigneurs, Grenoble, 1976.

Cornaz-Besson Jacqueline, *Qui êtes-vous, monsieur Pestalozzi ?*, éditions de la Thièle, Yverdon-les-Bains, 1987.

Crue Francis de, *Genève et la Société de Lecture*, Rey et Malavallon, imprimeurs, Genève, 1896.

Daudet Léon, *Le Stupide xix^e siècle*, Nouvelle Librairie nationale, Paris, 1922.

Delécluze Étienne-Jean, *Journal 1824-1828*, texte publié avec une introduction et des notes de Robert Baschet, Grasset, Paris, 1948 ; *Souvenirs de soixante années*, Michel Lévy frères, Paris, 1862.

Denisart Madeleine, Surchat, Jacqueline, *Le Cigare et les fourmis*, éditions d'en bas, Lausanne, 1987.

Desbassayns de Richemont le C^ie^, *La Nouvelle Genève*, Charles Douniol, Paris, 1867.

Donnet André, *Le Grand-Saint-Bernard*, éditions du Griffon, Neuchâtel, 1950.

Doumergue E., *Guide de Genève*, Atar, Genève.

Duboux-Genton F., *Dictionnaire du patois vaudois*, Amicale des patoisants de Savigny, Forel et environs, 1981.

Ducotterd Georges, *Les Faverges en Lavaux, vignoble millénaire*, éditions du Grand-Pont, Jean-Pierre Laubscher, Lausanne, 1976.

Dumas Alexandre, *Impressions de voyage en Suisse*, volume I : *Du mont Blanc à Berne*, François Maspéro-La Découverte, Paris, 1982, *Mes Mémoires*, Gallimard, Paris, 1968.

Dumont E.-L., *Genève d'autrefois, cours et escaliers des xvii^e^ et xviii^e^ siècles*, Le Pavé, Genève, 1969.

Duplain Georges, *La Suisse en 365 anniversaires*, éditions du Panorama, Paul Thierrin, éditeur, Bienne – Georges Duplain, Berne, 1964.

Durand Henri, *Poésies*, Georges Bridel, Lausanne, 1885.

Ebel, docteur J.-G., *Manuel du voyageur en Suisse*, Orell-Fussli et C^ie^, Zurich, 1811.

Ebel-Richard, *Il était une fois… de si jolies villes en Suisse*, Slatkine, Genève, 1987.

Fontannaz Monique, *Les Cures vaudoises, histoire architecturale, 1536-1845, Bibliothèque historique vaudoise*, n° 84, collection dirigée par Colin Martin, Lausanne, 1986.

Forel F.-A., *Le Léman, monographie limnonogique*, tome I^er^, F. Rouge, éditeur, Lausanne, 1892 ; *Le Léman*, F. Rouge, éditeur-Librairie de l'université, Lausanne, 1901.

Fourmestraux E., *La Reine Hortense*, Lebigre-Duquesne frères, Paris, 1864.

Frei Otto, *La Suisse romande une et diverse, Neue Zürcher Zeitung*, 1966-1967, Rencontre, Lausanne.

Galbreath D.L., *Manuel du blason*, Spes S.A., Lausanne, 1942 ; *Manuel du blason*, nouvelle édition revue, complétée et mise au point par Léon Jéquier, Spes, Lausanne, 1977.

Garnier Jean-Paul, *Charles X*, Fayard, Paris, 1967.

Gaulis Louis, Creux René, *Pionniers suisses de l'hôtellerie*, éditions de Fontainemore et Office national suisse du tourisme, Paudex, 1975.

Gaullieur E.-H., *Histoire du canton de Vaud 1803-1830*, tome IV faisant suite à l'*Histoire du canton de Vaud*, par A. Verdeil, D. Martignier, libraire, Lausanne, 1857.

Gautier Théophile, *Impressions de voyages en Suisse*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1985.

Gay Hilaire, *Histoire du Valais, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, tome I^{er}, J. Jullien, libraire, Genève, Fischbacher, libraire, Paris, 1888.

Géroudet Paul, *Les Oiseaux du Léman*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel – Paris, 1987.

Gétaz Émile, *La Confrérie des Vignerons et la fête des vignerons, leurs origines, leur histoire*, Klausfelder, Vevey, 1942, et édition revue et complétée, 1969.

Gibbon Edward, *Mémoires*, Critérion, Paris, 1992.

Girod de l'Ain Gabriel, *Joseph Bonaparte*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1970.

Godet Philippe, *Frédéric Godet 1812-1900*, Attinger frères, Neuchâtel, 1913 ; *Histoire littéraire de la Suisse française*, Fischbacher, libraire, Paris, 1890.

Goethe Johann Wolfgang von, *Conversations recueillies par Eckermann*, bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, Paris, 1912, 2 volumes ;

Correspondance avec Schiller, Plon, Paris, 1923, 4 volumes ; *Entretiens avec le chancelier de Müller*, Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1930 ; *Lettres à Madame de Stein*, Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1928 ; *Lettres à Madame de Stolberg*, Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1933 ; *Ses Mémoires et sa vie*, Le Signe, Paris, 1980, 3 volumes, fac-similé de l'édition Hetzel, Paris, 1863.

Gourmont Remy de, *Le Latin mystique*, Mercure de France, Paris, 1990.

Goyau Georges, *Une ville-église, Genève, 1535-1907*, tomes I et II, Librairie Académique Perrin et C^ie^, Paris, 1919.

Grellet Pierre, *La Suisse des diligences*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1984 ; *Les Saisons et les jours d'Arenenberg : la Reine Hortense exilée*, Éditions de l'Église nationale vaudoise, Lausanne, 1944.

Grin Micha, *Histoire imagée de l'école vaudoise*, Cabédita, collection Archives vivantes, Yens-Morges, 1990.

Guerdan René, *Histoire de Genève*, Mazarine, Paris, 1981.

Guex André, *Mémoires du Léman*, Payot, Lausanne, 1975.

Guiton Paul, *La Suisse romande*, Arthaud, Grenoble, 1929.

Guizot M., *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tomes deuxième et huitième, Michel Lévy frères, Paris, 1859.

Hackländer F.W., *La Vie militaire en Prusse*, Hachette, Paris, 1869.

Haefeli Tr., *Histoire de la poste de Vevey et son environnement*, Club philatélique de Vevey et environs, 1984.

Haussez baron d', *Alpes et Danube ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie*, Société typographique belge, Adolphe Wahlen et C^ie^, Bruxelles, 1837.

Heller Geneviève, *« Tiens-toi droit ! »*, éditions d'en bas, Lausanne, 1988.

Henrioud Marc, *Les Anciennes Postes valaisannes et les communications internationales par le Simplon et le Grand-Saint-Bernard, 1616-1848*,

Lucien Vincent, imprimeur, Lausanne, 1905.

Henry J.-P., *Jean-Pierre et les promesses du monde, souvenirs d'un enfant de Meyrin, Genève, 1814 à 1835*, Payot, Lausanne, 1978.

Herking Marie-L., *Charles-Victor de Bonstetten 1745-1832, sa vie, ses œuvres*, imprimerie La Concorde, Lausanne, 1921.

Hugo Victor, *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Le Club français du livre, 1971 ; *Voyages en Suisse*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1982.

Julliard Émile, *Un sextuor de poètes genevois : John Petit-Senn, Henri Blanvarlet, Albert Richerd, Imbert Galloix, Édouard Tavan, Henry-C. Spiess*, Atar, Genève.

Keller Gottfried, *Le Fanion des sept braves*, Payot et C^{ie}, libraires, Lausanne, 1919.

Koenig René, Schwab-Courvoisier Albert, *Vevey-Montreux photographiés par nos aïeux*, Payot, Lausanne, 1973.

Lagarde André, Michard Laurent, *Les Grands Auteurs français du programme*, xix^{e} siècle, Bordas, Paris, 1955.

La Rochefoucauld François de, *Souvenirs du 10 août 1792 et de l'armée de Bourbon*, publiés par Jean Marchand, Calmann-Lévy, Paris, 1929.

Laver James, *Les Idées et les mœurs au siècle de l'optimisme*, Flammarion, Paris, 1969.

Leclerc Max, *Les Professions et la société en Angleterre*, Armand Colin et C^{ie}, Paris, 1894.

Léderrey Ernest, *La Gendarmerie vaudoise de 1803-1953*, Roth et Sauter, Lausanne, 1953.

Léonard Jacques, *La Vie quotidienne du médecin de province au xix^{e} siècle*, Hachette, Paris, 1977.

Lescaze Bernard, *Guide de la Vieille Genève*, Jullien, éditeur-libraire, Association de la Vieille-Ville, Genève, 1989.

Liberek Stanislas, *Les Polonais au pays de Vaud*, Société polonaise, Lausanne, 1943.

Liselotte, *Guide des convenances*, bibliothèque de la société anonyme du *Petit Echo de la Mode*, Paris.

McDonald Jean-Pierre, *Les Promenades romandes de Monsieur Pencil*, I.R.L., Imprimeries réunies, Lausanne, 1984.

Maché Albert, *Vie de Pestalozzi*, Payot, Lausanne, 1946.

Mack Smith Denis, *Il Risorgimento italiano, storia e testi*, Editori Laterza, Roma-Bari, 1987.

Maillefer Paul, *Histoire du canton de Vaud dès les origines*, Payot et C^{ie}, libraires-éditeurs, Lausanne, 1903.

Manget Jean-Louis, *Le Lac de Genève et ses rives ou Guide du voyageur dans la vallée du Léman*, Ch. Gruaz, imprimeur-éditeur, Genève, 1837.

Martin Bruno-Jean, *Le Matin et le vent, promenades à Saint-Galmier, Chazelles-sur-Lyon et Saint-Saphorien-sur-Coise*, Librairie Le Hénaff, Saint-Étienne, 1981.

Martin William, *La Situation du catholicisme à Genève 1815-1907*, Félix Alcan, libraire, Paris – Payot, libraire, Genève, 1909.

Martineau Alfred, May L.-P., *Tableau de l'expansion européenne à travers le monde*, Société de l'Histoire des colonies françaises-Leroux, libraire, Paris, 1935.

Martin-Fugier Anne, *La Vie élégante ou la Formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Fayard, Paris, 1990.

Maurois André, *René ou la vie de Chateaubriand*, Grasset, Paris, 1938.

Melville Lewis, *The Life and Letters of William Beckford of Fonthill*, William Heinemann, London, 1910.

Meystre Édouard, *Histoire imagée des grands bateaux du lac Léman*, Payot, Lausanne, 1972.

Meystre Édouard, Bernard, Richard-Édouard, *Bateaux à vapeur du Léman*, éditions de Fontainemore, Paudex, 1976.

Miquet François, *Sobriquets patois et dictons des communes et hameaux de l'ancien Genevois et des localités limitrophes*, extrait de *La Savoie illustrée*, imprimerie P. Burnod et C^{ie}, Annecy, 1890.

Monnet L., *Au bon vieux temps des diligences*, Lucien Vincent, imprimeur, Lausanne, 1897.

Monnier Philippe, *La Genève de Töpffer*, A. Jullien, Genève, 1914.

Montandon Raoul, *Genève foyer intellectuel*, Alexandre Jullien, Genève, 1950.

Montanelli Indro, *L'Italia giacobina e carbonara 1789-1831*, Rizzoli, Milano, 1969.

Montet Albert de, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois qui se sont distingués dans leur pays ou à l'étranger par leurs talents, leurs actions, leurs œuvres littéraires ou artistiques, etc.*, Georges Bridel, Lausanne, 1878 ; *Les Vieux Édifices de Vevey*, Constant Pache-Varidel, imprimeurs, Lausanne, 1902 ; *Vevey à travers les siècles*, Saüberlin et Pfeiffer S.A., imprimeurs, Vevey, 1978.

Montet Albert de, Rittener H., Bonnard Albert, dessins à la plume d'Emile Fivaz, *Chez nos aïeux*, F. Rouge, Lausanne.

Morand Paul, *Monsieur Dumoulin à l'isle de la Grenade*, éditions de Fontaine-more, Paudex, 1976.

Mühlemann Louis, *Armoiries et drapeaux de la Suisse*, Bühler AG, Lengnau, 1991.

Muller Fédia, *Images du Vevey d'autrefois*, Säuberlin et Pfeiffer, Vevey, 1975.

Muller François, *Chasses à l'ours, poissons énormes*, éditions 24-Heures, Lausanne, 1983.

Muray Philippe, *Le xix^{e} siècle à travers les âges*, Denoël, Paris, 1984.

Mützenberg Gabriel, *Genève 1830, restauration de l'école*, éditions du Grand-Pont, Lausanne, 1974.

Naville Paul, *Cologny*, deuxième édition, Genève, 1981.

Oberkirch baronne d', *Mémoires*, Charpentier, Paris, 1853.

Olivier Juste, *Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, F. Roth et C^{ie}, Lausanne, 1938.

Olivier Urbain, *Raymond le pensionnaire*, Georges Bridel, Lausanne, 1867.

Orieux Jean, *Talleyrand ou le Sphinx incompris*, Flammarion, Paris, 1970.

Palacio Atard Vicente, *Manual de Historia de España : edad contemporánea I*, Espasa Calpe, Madrid, 1978.

Payot François, *Les Bons Mots du Grand Conseil vaudois*, éditions 24-Heures, Lausanne, 1991.

Perrens F.-T., *Deux Ans de révolution en Italie*, Hachette et C^{ie}, Paris, 1857.

Pestalozzi Johann Heinrich, *Comment Gertrude instruit ses enfants*, traduction Michel Soëtard, Castella, Albeuve, 1985.

Petit-Senn J., *Œuvres anciennes et nouvelles*, tomes I et II, H. Georg, libraire-éditeur, Genève et Bâle, 1871.

Pidoux Edmond, *Le Langage des Romands*, Ensemble, Alliance culturelle romande, Association suisse des journalistes de langue française, diffusion 24-Heures, Lausanne, 1984.

Polla Louis, *Rues de Lausanne*, éditions 24-Heures, Lausanne, 1981. Pons, A.-J., *Sainte-Beuve et ses inconnues*, Paul Ollendorff, Paris, 1879.

Pourtalès Guy de, *Berlioz et l'Europe romantique*, Gallimard, Paris, 1939 ; *Marins d'eau douce*, Payot, Lausanne 1975.

Prados de la Escosura Leandro, *De imperio a nación*, Alianza Editorial, Madrid, 1988.

Pressensé Edmond de, *Alexandre Vinet d'après sa correspondance inédite avec Henri Lutteroth*, Fischbacher, libraire, Paris, 1891.

Privat Émile, *Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours*, Département militaire de la République et Canton de Genève, Étienne Braillard, imprimeur, Genève, 1973.

Quaglia chanoine Lucien, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Hospice du Grand-Saint-Bernard-Pillet, imprimeur, Martigny, 1972.

Rambert E., *Alexandre Vinet : histoire de sa vie et de ses ouvrages*, Georges Bridel, Lausanne, 1875 ; *Les Alpes suisses : ascensions et flâneries*, F. Rouge, libraire, Lausanne, 1888.

Ramuz Charles Ferdinand, *Fête des vignerons*, Séquences, 1984 ; *Montée au Grand-Saint-Bernard*, Les Amis de Ramuz, université François-Rabelais, Tours, 1989 ; *La Suisse romande*, Plaisir de lire, Lausanne, 1955.

Raoul-Rochette, *Lettres sur la Suisse, écrites en 1824 et 1825*, Ch. Froment, Paris – Barbezat et Delarue, Genève, 1826.

Raynal Paul, *L'Expédition d'Alger, 1830, lettres d'un témoin*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1930.

Recordon Ed., *Études historiques sur le passé de Vevey*, Saüberlin et Pfeiffer S.A., imprimeurs, Vevey, 1970.

Reymond Bernard, *À la redécouverte d'Alexandre Vinet*, L'Âge d'Homme, collection Symbolon, dirigée par André Gounelle et Bernard Reymond, Lausanne, 1990.

Reynold Gonzague de, *La Démocratie et la Suisse*, Les Éditions du Chandelier, Bienne, 1934 ; *Qu'est-ce que l'Europe ?*, Egloff, Fribourg, 1944.

Rieben Henri, Gonvers Jean-Paul, Iffland Charles, *Le Canton de Vaud à la croisée des chemins*, Centre de recherches européennes, école des

H.E.C., université de Lausanne, 1961.

Rilliet de Constant M., *De l'union protestante*, Vaney, imprimeur, Genève, 1844.

Rioux Jean-Pierre, *La Révolution industrielle 1780-1880*, Seuil, Paris, 1971. Rivier-Rose, Théodore, *La Famille Rivier, 1595 à nos jours*, réimpression de l'édition de 1916, imprimerie Slatkine, Genève, 1987.

Rod Édouard, *La Fête des vignerons à Vevey, histoire d'une fête populaire*, Payot, Lausanne – Klausfelder, Vevey, 1905.

Roulier A., *Villages vaudois*, tome II, Le Journal des Parents, Lausanne, 1943.

Rufer Alfred, *La Suisse et la Révolution française*, Société des études robespierristes, Paris, 1974.

Ruskin John, *Prœterita, Souvenirs de jeunesse*, Hachette, Paris, 1911.

Russell-Killough Frank, *Dix Années au service pontifical*, Victor Plamé, Paris, 1871.

Sainte-Beuve Charles Augustin, *Portraits de femmes*, Didier, Paris, 1852, *Mes poisons*, Plon, Paris, 1926.

Saint-Germain Leduc, *Les Vacances en Suisse : journal du voyage d'un collégien*, Levrault, Strasbourg, 1837.

Saint-Simon Claude-Henri de, *Œuvres*, tome I, Anthropos, Paris, 1966.

Salamin Michel, *Documents d'histoire suisse, 1798-1847*, collection Recueil de textes d'histoire suisse.

Salem Gilbert, *La Côte-Riviera, passé et présent sous le même angle*, photographies Nicolas Crispini, Slatkine, Genève, 1985.

Schauenberg Paul, *Le Léman vivant, Journal de Genève-Gazette de Lausanne*, 1984.

Schifferli Luc, *Les Oiseaux d'eau*, Station ornithologique suisse, Sempach, 1990.

Schumacher Gaspard, capitaine aux Suisses de la Garde royale, 1798-1830, *Journal et souvenirs*, traduits et publiés avec une introduction par Pierre d'Hugues, Arthème Fayard, Paris.

Senancour, *Oberman*, éditions d'Aujourd'hui, 1979.

Serval Pierre, *La Ténébreuse Histoire de la prise d'Alger*, Calmann-Lévy, Paris, 1965.

Slowacki Jules, *En Suisse*, Rencontre, Lausanne, 1965.

Staff baronne, *Le Cabinet de toilette*, Flammarion, Paris ; *Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Victor-Havard, Paris, 1895.

Strachey Lytton, *Eminent Victorians*, Penguin Books, 1986.

Suarès André, *Goethe le grand Européen*, Méridiens-Klincksieck, Paris, 1990.

Suès Marc-Jules, *Journal pendant la Restauration genevoise, 1822-1835*, A. Jullien, libraire, Genève, 1929.

Taine Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, Hachette, Paris, 1905.

Tavel Hans Christoph von, *L'Iconographie nationale*, Ars Helvetica, Pro Helvetia-Desertina, 1992.

Terrero José, *Historia de España*, Editorial Ramón Sopena, Barcelona, 1988.

Thuillier Guy, *La Vie quotidienne dans les ministères au* xix^{e} siècle, Hachette, Paris, 1976.

Töpffer Rodolphe, *Bouquet de lettres 1812-1845*, choisies et commentées par Léopold Gautier, Payot, Lausanne, 1974 ; *Du progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois*, Le temps qu'il fait, Cognac, 1983 ; *Histoire d'Albert*, signée Simon de Nantua, Genève, 1845 ; rééditée par le Comptoir suisse de la photographie avec le concours de la Société genevoise d'édition, 1901 ; *Le Presbytère*, tomes I et II, éditions d'art Albert Skira, Genève, 1944 ; *Nouvelles genevoises*, Hachette, Paris, 1907 ; *Réflexions et*

menus-propos d'un peintre genevois ou essai sur le beau dans les arts, J.-J. Dubochet, Lechevalier et C^{ie}, Paris, 1848 ; *Voyage autour du lac de Genève, 1827*, Slatkine, Genève, 1982 ; *Voyages en zig-zag*, P. Cailler, Genève, 1945-1952, 5 volumes.

Vallette Gaspard, *Croquis genevois*, A. Jullien, Genève, 1912.

Vicens Vives J., *Aproximación a la Historia de España*, Editorial Vicens-Vives, Bolsillo, Barcelona, 1976 ; *Atlas de Historia de España*, Editorial Teide, Barcelona, 1987.

Vieusseux Jean-Pierre, *Journal itinéraire de mon voyage en Europe pendant les années 1814, 1815, 1816 et 1817, pour les intérêts de Senn Guebhard et C^{ie}, de Livourne*, Gabinetto G.P. Vieusseux, éditions Olschki, Florence, 1992.

Vincenot Henri, *La Vie quotidienne dans les chemins de fer au xix^{e} siècle*, Hachette, Paris, 1975.

Vinet Alexandre, *La Volupté, son influence sur les individus et sur la société, à l'occasion d'un roman de Sainte-Beuve*, Sandoz et Fischbacher, Paris – Librairie générale J. Sandoz, Neuchâtel – Desrogis, libraire, Genève.

Vogt William, *États généraux de la maçonnerie suisse en 1913*, deuxième partie : *De plus en plus fort, comme chez Nicollet*, Genève, 1913 ; *Juges et francs-maçons : lettre ouverte à Messieurs les Députés du Grand Conseil de Genève*, Charles Zœllner, imprimeur, Genève.

Vuillème Jean-Bernard, *Le Temps des derniers cercles, chronique turbulente des cercles neuchâtelois et suisses romands*, Zoé, Genève, 1987.

Vuilleumier Marc, *Immigrés et réfugiés en Suisse*, Pro Helvetia, Zurich, 1987.

Waleffe Maurice de, *Quand Paris était un paradis*, Denoël, Paris, 1947.

Wilkens C.A., *Jenny Lind*, J.H. Jeheber, Genève.

Wüest Jean, *L'Escalade, histoire de la miraculeuse délivrance de Genève, 11-12 décembre 1602*, Compagnie de 1602, Genève, 1973.

Zbinden Louis-Albert, *Suisse*, Petite Planète, Seuil, Paris, 1978.

Zermatten Maurice, *Valais*, La Tramontane, Lausanne, 1958.

Ouvrages collectifs

Au peuple vaudois : 1803-1903, Comité des Fêtes du Centenaire, Payot, Lausanne, 1903.

Cent Cinquante Ans d'histoire vaudoise 1803-1953, Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, Payot, Lausanne, 1953.

Découverte de la Suisse, Arthur Muller, volume 14 : *Lucerne, Zoug, Seetal, Einsiedeln, Schwytz*, Avanti, Neuchâtel, 1980.

Diccionario de Historia de España, Revista de Occidente-Alianza Editorial, Madrid, 1979.

Dictionnaire géographique, historique et commercial du canton de Vaud, divisé par districts et communes, 1888.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, Administration du dictionnaire historique et biographique de la Suisse, Neuchâtel, 7 volumes, 1921-1933.

Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud, publié sous les auspices de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, par Eugène Mottaz, F. Rouge et C^{ie}, libraire, Lausanne, 1914.

Encyclopédie illustrée du pays de Vaud, éditions 24-Heures, Lausanne, 12 volumes, 1970-1987.

Glossaire des patois de la Suisse romande, fondé par Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet, Victor Attinger, Neuchâtel – Paris, 1934-1954.

Grand Atlas suisse, Kümmerly-Frey, Berne, 1982.

Grande Encyclopédie de l'histoire : les nations de 1850 à 1914, la Première Guerre mondiale. Bordas, Paris – Bruxelles – Montréal, 1973.

Histoire de Genève de 1798 à 1931, Société d'histoire et d'archéologie, Alexandre Jullien, éditeur, Genève, 1956.

Histoire de Lausanne, sous la direction de Jean Charles Biaudet, Privat, Toulouse – Payot, Lausanne, 1982.

Histoire du pays de Vaud, Éditions L.E.P., Loisirs et Pédagogie, Lausanne, 1991.

Histoire générale, Payot.

La Chasse en Suisse, sous la direction de René Kister, tomes I et II, René Kister, Genève, 1951.

La Louable Confrérie, les fêtes de Vevey, 1647-1955, Hermès-R. Joseph, Lausanne, 1956.

La Suisse, 1982, Kümmerly-Frey, Berne, 1982.

La Suisse au quotidien depuis 1300, sous la direction de Sylvie Lambelet et Bernhard Schneider, Zoé, collection Histoire, Carouge-Genève, 1991.

La Suisse en cantons, Gerhard Oswald, volume 2 : *Schwytz*, Avanti, Neuchâtel, 1978.

Le Pays de Vaud, notices historiques sur les villes et le pays, sous la direction de Louis Junod, Brun, 1951.

Musée universel, A. Ballue, éditeur, imprimerie de *l'Art*, Paris, deuxième semestre 1877.

Nouvelle Collection de costumes suisses des XXII cantons, d'après les dessins de F. Koenig, Lory, et d'autres, *Neue Zürcher Zeitung*, Zurich, 1980 ; reproduction d'une édition de 1820, réalisée par Nestlé.

Rider's California, a Guide-Book for Travelers, compiled under the General Editorship of Fremont Rider, by Frederic Taber Cooper, The Macmillan Company, New York – George Allen & Unwin, Ltd., London, 1925.

The Hand-Book for Travellers in Switzerland, John Murray and Son, London – Maison, Paris, 1839.

Un siècle : mouvement du monde de 1800 à 1900, Goupil et C^ie^-Jean Boussod-Manzi-Joyant et C^ie^, Paris, 1900.

Vevey et ses environs : hôtes illustres, fête des vignerons ; préface de Paul Morand, Mermod, Lausanne, 1955.

Publications diverses

Album de l'Escalade, Isaac Soulier, Genève.

Apologie de l'enseignement des jésuites de Fribourg, adressée à Messieurs du conseil municipal de Bulle, en réponse à l'apologie de leur pétition au gouvernement, de Louis-Joseph Schmid, imprimeur, Fribourg, 1831.

Bref de la suppression de la ci-devant dite Compagnie de Jésus, imprimerie de la Société typographique, Neuchâtel, 1773.

Buonarroti et des sociétés secrètes à Genève, quelques documents inédits, 1815-1824, Marc Vuilleumier, *Annales historiques de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Paris, juillet-septembre 1970.

Catholiques et protestants dans le pays de Vaud, histoire et population, 1536-1986, Olivier Blanc et Bernard Reymond, *Histoire et société*, n° 13, Labor et Fides, Genève, 1986.

Centenaire du bâtiment du collège de Vevey, Société de l'imprimerie et lithographie Klausfelder, Vevey, 1938.

Ce que pensent les protestans eux-mêmes des procédés de Berne à l'égard des catholiques du Jura, S. Delisle, imprimeur, Lausanne.

Chants du pays, album lyrique de la Suisse romande, A. Imer-Cuno, Arthur Imer, Lausanne, 1883 ; *Chants du pays, recueil poétique de la Suisse romande*, A. Imer-Cuno, Arthur Imer, éditeur-F. Payot, libraire-éditeur, Lausanne, 1887.

Compte rendu présenté au département des Travaux publics de la République de Berne sur les opérations à entreprendre relativement au desséchement des marais du Seeland, à l'abaissement des lacs, à la correction de l'Aar et de l'embouchure de l'Emme, accompagné des plans et du devis des travaux à exécuter, par le lieutenant-colonel du génie polonais Jean Lelewel, L.A. Raller, imprimeur, Berne, 1834.

De la réclusion dans le canton de Vaud et du pénitencier de Lausanne, A. Verdeil, D. M. (Au Dépôt bibliographique de Benj. Corbaz, Lausanne, 1842.

Description des fêtes données pour le mariage de Mademoiselle Aimée d'Hauteville, au château d'Hauteville, en Suisse, le 23 octobre 1811, Spes, Lausanne, 1927.

Discussion publique sur la liberté religieuse et le gouvernement de l'Église dirigée par les membres de l'Église nationale du canton de Vaud, 1831.

Émigrations suisses : Enquête auprès de Messieurs les Consuls de la Confédération en Europe, dans le nord de l'Afrique, l'Amérique du Nord, l'Amérique centrale et du Sud, suivie des Observations de la Commission des Emigrations nommée par la Société d'Utilité publique fédérale, dans sa réunion, à Zurich, le 18 septembre 1844, L. Alex. Michod, imprimeur-libraire, Lausanne, 1845.

Enquête sur le paupérisme en 1840 dans le canton de Vaud, introduction de Monique Weber-Jobé, Marc Ducloux, imprimeur-libraire, 1841 ; reproduction photomécanique, Éditions d'en bas, Lausanne, 1977.

Examen de la déclaration publiée sous la date du 26 septembre 1818, au nom de la minorité du Grand Conseil de Fribourg, contre l'admission de l'ordre des Jésuites dans le canton, 1818.

Fête de la famille Rivier, 29 août 1987, au Désert sur Lausanne.

Histoire du réveil religieux à Genève, thèse présentée à la faculté théologique de Strasbourg, le 13 août 1856, par Jean Hæmmerlin, Camille Decker, imprimeur-lithographe, Colmar, 1856.

Histoire illustrée des Bergues, 1834-1984, pionnier de l'hôtellerie, texte et choix des illustrations : Louis H. Mottet, Société nouvelle des Bergues, Genève, 1984.

Instruction pour la tenue des registres de l'état civil, Louis Vincent, imprimeur, Lausanne, 1856.

La Suisse, de la formation des Alpes à la quête du futur, dixième publication de la Fédération des coopératives Migros, directeurs de la publication : Niklaus Fluëler, Roland Gfeller-Corthésy, Ex Libris Verlags AG, 1975.

Lausanne and Some English Writers, René Rapin, *Études de Lettres*, série II, tome 2, faculté des lettres de l'université de Lausanne, juillet-septembre 1959.

Lausanne, destin d'une ville, Jean Hugli, Esquisse d'histoire lausannoise, publiée à l'occasion du 500e anniversaire de l'union de la Cité et de la Ville inférieure, municipalité de Lausanne, 1981.

La Vie musicale à Genève au dix-neuvième siècle, 1814-1918, Claude Tappolet, Mémoires et documents, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie, XLV, Alex. Jullien, Genève, 1972.

Le Clergé du Valais au Grand Conseil du canton, touchant la question de la suppression des couvents d'Argovie, octobre 1841, Samuel Delisle, imprimeur, Lausanne, 1841.

Le Diplomate et les entrepreneurs, ou comment Pictet de Rochemont fit construire sa maison de Lancy, 1816-1824, Barbara Roth-Lochner et Leïla El-Wakil, extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie*, Genève, 1981.

Le Fusil de chasse genevois 1819-1845, Jean Dunant ; avec une planche en couleurs, hors-texte, de R. Gaudet-Blavignac, et un résumé traduit en allemand par H. Foerster, Imprimerie nationale, Genève, 1988.

Le Moyen Âge romantique au pays de Vaud, 1825-1850, Paul Bissegger, *Bibliothèque historique vaudoise*, n° 79, Lausanne, 1985.

L'Empro genevois : caches, rondes, rimes et kyrielles enfantines ; cris populaires, sobriquets ; le fer à risoles. Études ethnographiques, Blavignac, architecte, membre de plusieurs sociétés savantes, A. Vérésoff et Comp., imprimeurs-éditeurs, Genève, 1875.

Le Poète genevois Louis Duchosal dans l'intimité, 1887-1901, F. Vincent, extrait du *Bulletin de l'Institut national genevois*, XXXVIII, Genève, 1910.

Le Premier Réveil et la première église indépendante à Genève, d'après ses archives et les notes et souvenirs de l'un de ses pasteurs, 1810 à 1826, suivis d'un *Coup d'œil sur l'état de cette même église, de 1826 à 1849, époque de la fondation de l'Église évangélique*, Beroud et Kaufmann, libraires, Genève, 1871.

Les Anglais au pays de Vaud, G.-R. de Beer *(Revue historique vaudoise*, 1951.

Les Couvens de l'Argovie à tous les États souverains de la Confédération et à la Haute Diète fédérale, B. Galley, imprimeur, Fribourg, 1841.

Les Jésuites vengés par leurs élèves ou réponse au mot des étudians de la section fribourgeoise de la société de Zofingen, Samuel Delisle, imprimeur, Lausanne, 1831.

Les Réformateurs de Genève, par le P. V. Marchai, curé libéral de Carouge et de La Chaux-de-Fonds, Charles Méra, libraire, Lyon, 1876.

Les Revenus du collège Saint-Michel de Fribourg ou les jésuites accusés d'opulence et convaincus de pauvreté, François-Louis Pilleur, imprimeur, Fribourg, 1834, Labastrou, libraire, Fribourg.

Lettre à un catholique suisse et sur les projets d'unitarisme politique en Suisse, par M^{gr} l'Évêque d'Orléans, député à l'Assemblée nationale, M. Soussens, imprimeur-éditeur, Fribourg, 1875.

Lettre au rédacteur de la Veveysane *sur la question de l'impôt à établir dans la ville de Vevey*, L. Alex. Michod, imprimeur, Vevey, 1840.

Lettre de M. Perdonnet père, à la municipalité de Vevey, Lœrtscher et fils, imprimeurs-libraires, Vevey, 1839.

Livret officiel de la Fête des Vignerons se célébrant à Vevey les 4, 5, 7, 8, 10 et 11 août 1905, Klausfelder, Vevey, 1905.

L'Union protestante genevoise, 1842-1847 : une organisation de combat contre l'envahissement des catholiques, Pierre-Alain Friedli, extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie* 1982, Genève, 1983.

Manuel des juges et justices de paix du canton de Vaud, M. Van Muyden-Porta, Lœrtscher et fils, imprimeurs-libraires, Vevey, 1830.

Mélanges offerts à Monsieur Georges Bonnard, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire : La Vision créatrice de Vathek *de Beckford*, par Ernest Giddey, université de Lausanne, publications de la faculté des lettres, XVIII, Droz, libraire, Genève, 1966.

Mémoire présenté à M^gr^ l'Évêque de Lausanne et de Genève par le vénérable clergé du canton de Fribourg au sujet de la dernière loi du Grand Conseil sur les écoles primaires, 1834, Samuel Delisle, imprimeur, Lausanne, 1834.

Mémoires et souvenirs de Augustin-Pyramus de Candolle écrits par lui-même et publiés par son fils, Joël Cherbuliez, libraire, Genève, 1862.

Mémoire sur la question concernant l'établissement d'un port à Vevey, par E. D. M. [Eugène de Mellet], J. Alex. Michod, éditeur-imprimeur-libraire, Vevey, 1843.

Monseigneur Marilley ou le Prisonnier de Chillon, de Fr. Grumel, imprimeur, Carouge, 1848.

Observations sur les articles de la conférence de Baden adressées aux catholiques de la Suisse, par l'abbé ***, prêtre du canton de Fribourg, Petitpierre, imprimeur, Neuchâtel, 1836.

Opinions prononcées dans le Grand Conseil de Fribourg les 16 janvier 1817 et 15 septembre 1818, au sujet de l'admission des ligoriens et des jésuites par M. Pierre de Landerset, publiées par ses amis, 1818.

Persécution des catholiques du diocèse de Bâle : adresse d'adhésion sympathique de NN. SS. les Évêques de la Suisse à Sa Grandeur M^gr^ Eugène Lachat, évêque de Bâle, J.-B. Chanard, imprimeur, Genève, 1873.

Pétitions des catholiques du district d'Échallens, adressées au Grand Conseil du canton de Vaud pour obtenir la révocation de l'arrêté du Conseil d'État contre la libre publication des mandemens épiscopaux dans leurs paroisses accompagnées de quelques observations et de trois lettres sur le même sujet, Samuel Delisle, imprimeur, Lausanne, 1837.

Pièces annexes du rapport et préavis présenté au Grand Conseil du canton de Vaud par le conSeil d'État sur la note du gouvernement français relative au séjour de Louis-Napoléon Bonaparte dans le canton de Thurgovie, septembre 1838, Hignou aîné, imprimeur, Lausanne, 1838.

Poésies d'une ancienne cuisinière, imprimerie de la Société typographique, Vevey, 1856.

Portrait de 250 entreprises vaudoises, Henri Rieben, Martin Nathusius, Ronald Bugge, Patrick Piffaretti, Chantal Lagger, Fondation Jean-Monnet pour l'Europe, Centre de recherches européennes-éditions 24-Heures, Lausanne, 1980.

Procédure civile non contentieuse : rapport au Grand Conseil, Pache, imprimeur, Lausanne, 1856.

Projet de loi sur le Code du Commerce : décret du Grand Conseil du canton de Vaud vu le projet de loi présenté par le Conseil d'État, 1838.

Projet de loi sur quelques changements au Code de procédure civile : décret du Grand Conseil du canton de Vaud vu le projet de loi présenté par le Conseil d'État, 1838.

Quelques mots sur la question des couvens du canton d'Argovie, Charles Attinger, imprimeur, Neuchâtel, 1841.

Raisons invincibles qui doivent empescher le Pape d'accorder, et les souverains de poursuivre l'abolition de la Compagnie de Jésus, tant que cette cause sera dans l'état où elle est, 1773.

Rapport au Grand Conseil du canton de Vaud sur les pétitions concernant la célébration du culte catholique, Ch. Pache-Simmen, imprimeurs, Lausanne, 1843.

Rapport du Comité central de l'Asile rural vaudois d'Échichens, pour sa 16e année d'exercice, du 15 avril 1842 au 31 mars 1843.

Rapport et amendements présentés par la Commission chargée d'examiner le projet de loi sur les concessions de droits de bourgeoisie aux habitants perpétuels, aux heimathloses et aux enfants trouvés, Pache, imprimeur, Lausanne, 1859.

Rapport fait au Grand Conseil du canton de Vaud sur les pétitions qui lui ont été adressées au sujet de la position des protestants dans le Valais, Emmanuel Vincent fils, imprimeur, Lausanne, 1844.

Rapport sur l'établissement de chemins de fer en Suisse, par MM. Stephenson, M. P., et H. Swinburne, experts appelés par le Conseil fédéral.

Règlement de la Poste-aux-chevaux de la Confédération suisse.

Session de 1827 de la Société suisse d'Utilité publique, Charles Monnard, Lœrtscher et fils, imprimeurs, Vevey, 1828.

Stations balnéaires suisses et leurs sources minérales, Association des stations balnéaires suisses, avec le concours de l'Office suisse du tourisme, Zurich et Lausanne, des Chemins de fer fédéraux, Berne, et de la Société suisse des hôteliers, Bâle.

Tableau chronologique et synoptique d'histoire de la musique, P. Van de Vyvère, Alphonse Leduc, Paris.

The Byron Journal, n° 6, 1978, Published in association with the Byron Society.

390e Anniversaire de l'Escalade 1602-1992, recueil et programmes des manifestations.

Un mot sur l'apologie de l'enseignement des jésuites de Fribourg, dédié à la Société de Zofingen par la section de Fribourg, mai 1831, F.-L. Piller, imprimeur, Fribourg.

Vevey, centre économique régional, thèse par André Hilfiker, université de Lausanne, école des hautes études commerciales, Imprimerie vaudoise, Lausanne, 1966.

Vinet : les 150 ans de son école 1839-1989, École Vinet, Lausanne, 1989.

Catalogues d'expositions

Anglais à Lausanne au xix^e^ siècle, à l'occasion du centenaire de l'Église anglicane à Lausanne ; musée historique de l'Ancien-Évêché, Lausanne, 1978.

Aspects de l'art à Genève, sous la direction de Renée Loche, musée d'Art et d'Histoire, Genève, 1979.

La « Refondation » de Genève en 1830, Dufour, Fazy, Rousseau, André Corboz, traduction augmentée de *Wiedergründung – oder Stadtkernforschung einmal anders, Die Stadt mit Eigenschaften. Eine Hommage an Paul Hofer* [herausgegeben von André Corboz], gta Verlag, EPFZ, Zurich, 1991.

Lausanne 1900-Lausanne en chantier, Guides de monuments suisses, Société d'histoire de l'art en Suisse, 1977-1978.

Le Général Dufour et Saint-Maurice, Musées cantonaux du Valais, brigade de forteresse 10, *Bibliothèque historique vaudoise*, Association Saint-Maurice pour la recherche de documents sur la forteresse ; *Cahiers d'archéologie suisse*, n° 35, collection dirigée par Colin Martin ; Musée militaire cantonal, Saint-Maurice, 1987-1988 – Kantonales Museum altes Zeughaus, Solothurn, 1988.

Les Promenades publiques à Genève de 1680 à 1850, Christine Amsler, musée d'Art et d'Histoire, Maison Tavel, Genève, 1993.

Les Tableaux remis par Napoléon à Genève, Renée Loche, Maurice Pianzola, musée d'Art et d'Histoire, Genève.

Napoléon : le retour des cendres, 1840-1990, Jérémie Benoît, Agnès Delannoy, Alain Pougetoux, *Mort et résurrection*, musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, 1990, *La Ferveur populaire*, musée Roybet-Fould, Courbevoie, 1990.

Révolution inachevée, révolution oubliée, 1842, les promesses de la Genève moderne, David Hiler et Bernard Lescaze, Comité d'organisation du 150e anniversaire de l'autonomie communale de la Ville de Genève, éditions Suzanne Hurter, Genève, 1992.

Sainte-Beuve, Port-Royal et Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, Département des manuscrits, 1992.

Silhouettes et découpures genevoises des 18e et 19e siècles, Anne de Herdt, Garry Apgar, musée d'Art et d'Histoire, cabinet des dessins, Genève, 1985.

Un calife à Lausanne, William Beckford et Vathek, Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, 1987.

Journaux, magazines, revues

Collections de :

Almanach de Lausanne.

Almanach du Valais.

Bulletin helvétique.

Dernière Quinzaine.

Estafette.

Étrennes helvétiennes curieuses et utiles.

Feuille d'avis de Lausanne

Feuille d’avis de Vevey.

Feuille d’avis de Vevey et des cercles de La Tour-de-Peilz et de Corsier.

Gazette de Lausanne.

Journal de Lausanne.

Journal d’Yverdon.

Journal helvétique.

Journal illustré des stations du Valais.

La Patrie.

La Veveysane.

Le Conservateur suisse ou recueil complet des Étrennes helvétiennes, 1855, 1856, 1857.

Le Drapeau suisse.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey, almanach romand.

Mélanges helvétiques.

Revue de Suisse.

Revue historique vaudoise.

Revue mensuelle des musées et collections de la Ville de Genève.

Archives et sources d’information

En Suisse :

Archives cantonales vaudoises, Lausanne.

Archives de la Ville de Lausanne.

Archives de l’État de Genève, Genève.

Archives de l’hospice du Grand-Saint-Bernard.

Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne.

Bibliothèque de la Ville de Genève.

Bibliothèque municipale, Vevey.

Bibliothèque publique et universitaire, Genève.

Collections de la Maison Tavel, Genève.

Collections du Centre de documentation Pestalozzi, Yverdon.

Collections du musée de l'Horlogerie et de l'Emaillerie, Genève.

Collections du musée du Léman, Nyon.

Collections du Musée historique de Lausanne.

Collections du Musée historique du Vieux-Vevey et du musée de la Confrérie des vignerons, Vevey.

Fondation pour l'histoire des Suisses à l'étranger, Genève.

Musée des Suisses à l'étranger, Genève.

En France :

Fondation Napoléon, Paris.

Du même auteur

Les Trois Dés, Julliard, 1959, roman.

Une tombe en Toscane, Julliard, 1960 ; Fayard, 1999, roman. Prix Claude-Farrère. Livre de poche, 2001.

L'Anglaise et le Hibou, Julliard, 1961, roman.

Les Délices du port, Fleurus, 1963, essai.

Enquête sur la fraude fiscale, Jean-Claude Lattès, 1973.

Lettres de l'étranger, Jean-Claude Lattès, 1973 ; Denoël, 1995, chroniques. Préface de Jacques Fauvet.

Comme un hibou au soleil, Jean-Claude Lattès, 1974, roman. Livre de poche, 1984.

Louisiane, Jean-Claude Lattès, 1977 ; Fayard, 2004, roman, premier tome de la série *Louisiane*. Prix Alexandre-Dumas ; prix des Maisons de la Presse. Livre de poche, 1985.

Fausse-Rivière, Jean-Claude Lattès, 1979 ; Fayard, 2004, roman, deuxième tome de la série *Louisiane*. Prix Bancarella, Italie. Livre de poche, 1985.

Un chien de saison, Jean-Claude Lattès, 1979 ; Fayard, 2005, roman. Livre de poche, 1985.

Bagatelle, Jean-Claude Lattès, 1981 ; Fayard, 2006, roman, troisième tome de la série *Louisiane*. Prix de la Paulée de Meursault. Livre de poche, 1985.

Pour amuser les coccinelles, Jean-Claude Lattès, 1982 ; Fayard, 2003, roman. Prix Rabelais. Livre de poche, 1983.

Alerte en Stéphanie, Hachette Jeunesse, 1982, conte. Illustrations de Mérel.

Les Trois-Chênes, Denoël, 1985 ; Fayard, 2006, roman, quatrième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

La Trahison des apparences, Éditions de l'Amitié-G. T. Rageot, 1986, nouvelles. Illustrations d'Alain Gauthier. J'ai lu, 1994.

L'Adieu au Sud, Denoël, 1987 ; Fayard, 2008, roman, cinquième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

Les Années Louisiane, Denoël, 1987 ; Fayard, 2008, en collaboration avec Jacqueline Denuzière, sixième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

L'Amour flou, Denoël, 1988 ; Fayard, 2008, roman. Folio, 1991.

Je te nomme Louisiane, Denoël, 1990 ; Fayard, 2003, récit historique, premier tome de *Au pays des bayous*.

La Louisiane du coton au pétrole, Denoël, 1990, album, en collaboration avec Jacqueline Denuzière.

Helvétie, Denoël, 1992, roman, premier tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 1993.

Romandie, Denoël, 1996, roman, troisième tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 2001.

Beauregard, Denoël, 1998, roman, quatrième tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 2001.

Et pourtant elle tourne…, Fayard, 1998, chroniques.

Le Cornac, Fayard, 2000, roman. Livre de poche, 2002.

Amélie ou la Concordance des temps, Fayard, 2001, roman. Livre de poche, 2004.

La Trahison des apparences et autres nouvelles, édition augmentée, Fayard, 2002. Livre de poche, 2005.

Le Pont de Buena Vista, Fayard, 2003, roman, premier tome de la série *Bahamas*. Livre de poche, 2004.

Retour à Soledad, Fayard, 2005, roman, deuxième tome de la série *Bahamas*. Livre de Poche, 2008.

Un paradis perdu, Fayard, 2007, roman, troisième tome de la série *Bahamas*. Livre de Poche, 2009.

L'Alsacienne, Fayard, 2009, roman.

Introductions et préfaces

Boulevard des Italiens, Draeger, 1975, album hors commerce, photographies de John Craven.

Lettre de Vittel, Société générale des eaux minérales de Vittel, 1979, hors commerce.

Walter Uhl, le rêve capturé, de Claude Richoz, éditions du Vieux-Chêne, Genève, 1985, album.

À l'ombre de la Perdrix, de Jean Andersson, Créer, Nonette, 1986, écrits sur le Pilat, illustrations de Maurice Der Markarian, album.

La Guerre de cent ans des Français d'Amérique aux maritimes et en Louisiane, 1670-1769, de Robert Sauvageau, Berger-Levrault, Paris, 1987.

Voyages dans les Hébrides, de Samuel Johnson et James Boswell, traduction de Marcel Le Pape, La Différence, Paris, 1991.

Manufrance, les regards de la mémoire, de François Bouchut, éditions de l'Épargne, 1992, album.

Terrenoire, pays noir dans un écrin vert, de Marcelle Beysson, Bibliothèque municipale de Terrenoire, Évasion culturelle terranéenne, 1992, récit historique illustré.

La Suisse, de Louis-Albert Zbinden, photographies d'Alfonso Mejía, Romain Pages, Sommières, 1993, album.

À paraître

Au pays des bayous

Tome 2, *La Louisiane américaine*, Fayard.

Maurice
DENUZIÈRE

Rive-Reine

roman

HELVÉTIE

* *

Fayard